



BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITĂȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

Nº Curent H9079 Format -  
Nº Inventar B2095H Anul -  
Secția Defect III Raftul VI

HISTOIRE. *p. aut*  
D'ISRAËL

PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS  
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

L.-CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS  
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

---

TOME III

DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE  
A LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ  
87, BOULEVARD RASPAIL, 87

—  
1928

1956

50015

# HISTOIRE D'ISRAËL

PEUPLE DE DIEU

---

TOME TROISIÈME

DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE  
A LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF



juin 1953

## DU MÊME AUTEUR :

*Biblia Sacra juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edita, divisionibus logicis analytisque continua, sensum illustrantibus, ornata*, 1 vol. in-8°, 9° édit., Paris, 1925. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

*Novum Testamentum, juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo editum, divisionibus logicis analytisque continua... ornatum*. 1 vol. in-24, 3° édit., Paris, 1901.

*La Sainte Bible commentée d'après la Vulgate et les textes originaux*, 8 vol. in-8°, ornés de nombreuses gravures. Ouvrage plusieurs fois réédité.

*Synopsis evangelicæ, editio nova perpolitata*, gr. in-8°, 1925.

*Introduction générale aux Évangiles*, 1 vol. grand in-8°, nouv. édit., 1925, Paris, 1889.

*Évangile selon saint Matthieu, Introduction critique et commentaires*. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1878. Nouv. édition, revue et augmentée, 1925.

*Évangile selon saint Marc, Introduction critique et commentaires*. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1879. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

*Évangile selon saint Luc, Introduction critique et commentaires*. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1882. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

*Évangile selon saint Jean, Introduction critique et commentaires*. 1 vol. grand in-8°, Paris, 1886. Ces divers commentaires ont été réédités plusieurs fois. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

*Le Nouveau Testament, Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens*. 2 vol. in-18, 110, édit., Paris, 1921.

*Atlas Archéologique de la Bible, d'après les meilleurs documents, soit anciens, soit modernes*, 2° édit., 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 117 planches contenant plus de 1.000 figures, Lyon, 1886.

*Atlas d'Histoire Naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines*, 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 112 planches contenant 900 figures, Lyon, 1884.

*Atlas Géographique de la Bible, d'après les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines*, 1 vol. grand in-4°, composé d'un lexique et de 18 planches en couleurs, Lyon, 1890. — Une édition abrégée a été publiée à Paris, en 1894.

*Saint Pierre*, 1 vol. in-12, 5° édit., Paris, 1925 (dans la collection *Les Saints*, publiée sous la direction de M. Henri Joly).

*Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits*, 1 vol. in-12, Paris, 1907.

*L'existence personnelle de Jésus et le rationalisme contemporain*, brochure n-12 (collection *Science et Religion*). Paris, 1909.

*L'Évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains. Exposition et critique*. Brochure in-12 écu, Paris, 1910.

*Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. 2 vol. in-12, Paris, 1909-1910.

*Les étapes du Rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles et la vie de N.-S. Jésus-Christ*, 1 vol. in-12, Paris, 1911. Ouvrage couronné par l'Académie française.

*Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les Évangiles*. 1 vol. in-18, 16° édit., Paris, 1921. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

*L'étude de la Bible. Lettres d'un professeur d'Écriture sainte à un jeune prêtre*. 1 vol. in-8°, Paris, 1922.

*Vie de N.-S. Jésus-Christ, Exposé historique, critique et apologétique*, 3 vol. in-12, 1922, 11° édit., en 1925. Ouvrage couronné par l'Académie française.

*Leçons d'histoire sainte à l'usage des Enfants. Cours moyen, illustré*. 1 vol. in-12, Tours, 1925. *Cours élémentaire, illustré*, 1 vol. in-12, Tours, 1925.

*Le bon Emploi du temps*. 1 vol. in-12, Paris, 1923.

*Les Lectures*, 1 vol. in-32, Paris, 1927

273160

In. A. 20. 954,

# HISTOIRE D'ISRAËL PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS  
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

L.-CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS  
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

TOME III

DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE  
A LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ  
87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1928

902.6 (33:569.4) -0536/0073" (084.1) (02) = 4

[930.26]

9(33) -0536/0073" (02) (084.1) = 4

9(569.4) -0536/0073" " " "

296

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București

Cota.....

49077

RC 16/10

Nihil obstat

Issiaci, prope Parisios, die 16<sup>a</sup> decembris 1925

P. BOISARD, p. S. S.,  
*Censor deputatus.*

IMPRIMATUR

Parisii, die 29<sup>a</sup> Januarii 1926

ED. THOMAS,  
Vic. Gen.

B.C.U. Bucuresti



C50015

# HISTOIRE D'ISRAËL

## PEUPLE DE DIEU

---

### TROISIÈME PARTIE *(Suite)*

---

#### DEUXIÈME PÉRIODE

#### DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE A LA RUINE DE L'EMPIRE PERSAN

---

#### CHAPITRE PREMIER

#### RÉINSTALLATION DES JUIFS A JÉRUSALEM ET EN JUDÉE

(536-331 avant J.-C.)

#### I. — Introduction; nos documents pour l'histoire de cette période.

Les lignes suivantes de Bossuet nous fournissent une excellente transition. « Qui n'admirerait ici la Providence divine, si évidemment déclarée sur les Juifs et sur les Chaldéens, sur Jérusalem et sur Babylone? Dieu les veut punir toutes deux; et afin qu'on n'ignore pas que c'est lui qui le fait, il se plaît à le déclarer par cent prophéties. Jérusalem et Babylone, toutes deux menacées dans le même temps et par les mêmes prophètes, tombent l'une après l'autre dans le temps marqué. Mais Dieu découvre ici le grand secret des deux châtiments dont il se sert : un châtiment de rigueur sur les Chaldéens; un châtiment paternel sur les Juifs, qui sont ses enfants. L'orgueil des Chaldéens (c'était le caractère de la nation et l'esprit de tout cet empire) est abattu sans retour. » Le superbe est tombé et ne se relèvera pas, » disait Jérémie (I, 31, 32, 40); et Isaïe (xiii, 19) avant lui : « Babylone la glorieuse, dont les Chaldéens indolents s'enorgueillissaient, a été faite comme Sodome et comme Gomorrhe, » à qui Dieu n'a laissé aucune ressource. Il n'en est pas ainsi des Juifs; Dieu les a châtiés comme des enfants désobéissants qu'il remet dans leur devoir par le châtiment; et puis, touché de leurs larmes, il



oublie leurs fautes. « Ne crains point, ô Jacob, dit le Seigneur <sup>1</sup>. parce que je suis avec toi. Je te châtierai avec justice, et je ne te pardonnerai pas comme si tu étais innocent; mais je ne te détruirai pas comme je détruirai les nations parmi lesquelles je t'ai dispersé. » C'est pourquoi Babylone, ôtée pour jamais aux Chaldéens, est livrée à un autre peuple; et Jérusalem, rétablie par un changement merveilleux, voit revenir ses enfants de tous côtés <sup>2</sup>.

Pendant la longue période que nous avons encore à étudier avant d'achever cette histoire — sa durée sera de plus de six siècles (de l'année 536 avant Jésus-Christ à l'an 70 de notre ère) — nous verrons le peuple de Dieu passer sous trois dominations différentes, celles des Perses, des Grecs et des Romains. Son histoire sera par conséquent très variée. Sous la domination grecque, les Juifs, à force de bravoure, parviendront à reconquérir leur liberté politique; mais les Romains la leur enlèveront ensuite. La domination persane, qui commence avec la prise de Babylone par Cyrus, durera environ deux cents ans, de 538 à la conquête de l'empire médo-perse par Alexandre le Grand, en 331 avant J.-C. <sup>3</sup>.

Pour raconter l'histoire du peuple de Dieu pendant la première partie de cette période persane, la seule qui nous intéresse directement, nous aurons à notre disposition deux documents bibliques d'une très grande importance : les livres d'Esdras et de Néhémie. Esdras, que nous verrons bientôt à l'œuvre parmi les descendants des premiers rapatriés de Babylone, était un saint prêtre juif, un savant docteur de la loi. Il forma et exécuta de la manière la plus heureuse le projet de raconter brièvement les humbles débuts de la reconstitution du peuple théocratique; à partir de l'édit de Cyrus par lequel la captivité de Babylone prit fin officiellement, jusqu'à la huitième année d'Artaxerxès Longuemain (457 avant J.-C.). Son livre, dont on comprend tout l'intérêt, se compose de deux parties. Dans la première (chap. i-vi), qui commence à l'endroit même où s'était arrêté l'auteur des Paralipomènes, xxxvi, 20-22, c'est-à-dire au bienfaisant édit de Cyrus, il décrit le retour en Judée, sous la conduite de Zorobabel, d'une nombreuse caravane de Juifs exilés et la reconstruction du temple. Dans la seconde partie (chap. vii-x), nous le voyons arriver lui-même à Jérusalem avec une autre caravane, beaucoup moins considérable, et s'efforcer de supprimer certains abus qui s'étaient déjà glissés parmi les rapatriés. Comme les autres historiens sacrés, Esdras ne se propose

1. Jérémie, xlvi, 28.

2. *Discours sur l'histoire universelle*, édit. de Versailles.

3 Voir l'Appendice qui donne la liste des successeurs de Cyrus sur le trône médo-perse.

nullement d'être complet. Il choisit, parmi les événements, ceux qui cadrent le mieux avec son plan, et il glisse rapidement sur le reste ou l'omet entièrement. La première partie embrasse une période de vingt ans <sup>1</sup>. La seconde ne correspond qu'à un intervalle de douze mois : d'avril 459 au mois d'avril suivant. Les deux parties sont donc séparées par un hiatus de cinquante-sept années sur lesquelles le récit d'Esdras demeure entièrement muet. Au point de vue de la forme, il est à remarquer que le livre d'Esdras est comme celui de la prophétie de Daniel, un mélange d'hébreu et d'araméen. La plus grande partie a été écrite en hébreu (I, 1-IV, 7; VI, 19-22; VII, 1-11; VIII, 27; X, 44); le reste (c'est-à-dire, certains documents officiels, IV, 8-22; V, 6-17; VI, 6-12; VII, 12-26, et le récit de la construction du temple, IV, 13; VI, 18) est en araméen. Ça et là nous rencontrons des expressions d'origine persane; ce qui n'a rien de surprenant, puisque les Juifs avaient alors de fréquents rapports avec la Perse. Rappelons aussi que l'araméen était la langue officielle du gouvernement de ce royaume avec ses provinces de l'Ouest, où elle était généralement parlée.

Le livre de Néhémie <sup>2</sup>, se compose de divers récits qui décrivent la manière dont cet illustre Juif qui en est tout à la fois l'auteur et le héros principal, contribua pour sa part au rétablissement de la théocratie après la captivité de Babylone, et comment il acheva l'œuvre si excellemment inaugurée par Zorobabel et continuée par Esdras. Zorobabel avait rétabli le culte divin et reconstruit le temple. Esdras avait inculqué de toutes ses forces la pratique fidèle de la loi mosaïque. Le travail de Néhémie consista surtout à relever les murs de Jérusalem et à renouveler l'alliance d'Israël avec son Dieu. Pour cela, il vint deux fois de suite en Judée, de la lointaine ville de Suse, où il remplissait une fonction de confiance auprès du roi Artaxerxès Longuemain. Son livre s'ouvre à l'endroit où s'achève celui d'Esdras, et raconte aussi quelques épisodes importants de la réorganisation du peuple juif à Jérusalem et en Judée, à la suite de l'exil. La période qu'il embrasse n'est que d'environ douze ans : de la vingtième à la trente-deuxième année du règne d'Artaxerxès Longuemain (445-438 avant J.-C.).

Dans ces deux écrits, le récit est des plus intéressants, car il jette une vive lumière sur l'état religieux, politique et social de Jérusalem et du peuple juif à cette époque, comme aussi sur la race samaritaine et l'administration des provinces persanes. De part et d'autre,

1. De l'édit de Cyrus à la sixième année de Darius fils d'Hystaspe (536-516 avant J.-C.).

2. Il était désigné souvent, autrefois, par le titre moins exact de « Second livre d'Esdras », parce que les deux écrits se relient l'un à l'autre très étroitement.

se manifeste une admirable candeur, qui est une garantie vivante de la véracité des deux historiens. Ils avaient joué le rôle d'acteurs ou de témoins dans beaucoup des faits qu'ils rapportent. Pour les événements plus anciens, ils eurent recours aux documents officiels, qu'ils citent à l'occasion. Les livres des prophètes Aggée et Zacharie, dont il sera parlé plus loin, compléteront çà et là les narrations d'Esdras et de Néhémie <sup>1</sup>.

Les historiens profanes et les inscriptions cunéiformes continueront aussi de nous fournir quelques renseignements utiles.

Encore un mot d'introduction, pour orienter le lecteur au point de vue de la géographie. Après la captivité de Babylone, les deux royaumes israélites ayant disparu et les douze tribus étant dispersées définitivement, une nouvelle division géographique s'impose peu à peu. La Palestine fut partagée en quatre provinces, dont trois étaient situées sur la rive droite du Jourdain, et une seule sur la rive gauche. Cette dernière se nommait la *Pérée*. Des trois autres, la plus méridionale était la *Judée*, qui correspondait à l'ancien royaume de Juda. Au Nord s'étendait la *Galilée*. Entre les deux était resserrée la *Samarie*.

## II. — L'édit de Cyrus et le retour d'un certain nombre d'exilés.

Voilà donc Cyrus devenu le maître incontesté de l'immense territoire qui avait appartenu d'abord aux rois de Ninive, puis à ceux de Babylone. Son empire était même plus vaste que le leur, surtout dans la direction de l'Est, car il s'étendait jusqu'à l'Himalaya. Nous avons indiqué, d'après les documents officiels, le prin-

1. Voir aussi l'historien Josèphe, *Ant.*, XI, 1-v, et le III<sup>e</sup> livre apocryphe d'Esdras, inséré habituellement à la fin de nos Bibles latines. Cf. L. Cl. Fillion, *Biblia sacra*, en appendice, p. 2<sup>a</sup>-11<sup>a</sup>; E. Kautzsch, *Die Apokryphon und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, t. 1, p. 1-23; *The Speaker's Bible, Apocryphal*, t. 1, p. 31. Dans sa plus grande partie, le III<sup>e</sup> livre d'Esdras n'est que la reproduction à peine modifiée de passages empruntés soit à II Paralipomènes, c. xxxv et xxxvi, soit au livre canonique d'Esdras. Seules les pages III, 1-v, 16, contiennent des faits nouveaux qui, tout en étant légendaires, ne manquent pas d'un certain intérêt. Le roi Darius souffrant d'une insomnie prolongée, les trois serviteurs qui veillent auprès de lui l'aident à chasser l'ennui par leur conversation. Chacun d'eux expose à sa manière ce qui lui paraît jouir de la plus grande puissance ici-bas. Pour l'un, c'est le vin; pour le second, c'est le roi; pour le troisième, qui ne serait autre que le célèbre Israélite Zorobabel, ce seraient les femmes. Mais tout à coup il change d'avis, et affirme que la plus grande autorité appartient à la vérité : *Magna est veritas et prævalet* (iv, 41). Darius le félicite, lui décerne le prix du concours, et lui accorde le droit de choisir lui-même sa récompense. Zorobabel demande alors au roi et en obtient l'autorisation d'aller reconstruire le temple de Jérusalem. — Le IV<sup>e</sup> livre consiste surtout en visions analogues à celles de Daniel et de l'Apocalypse, dont Esdras aurait été favorisé.

cipe de politique bienveillante qu'il avait adopté à l'égard des captifs sans nombre que les Assyriens d'abord, puis les Chaldéens avaient expatriés de tous côtés, et nous en avons conclu qu'il ne tarderait pas à accorder aux Israélites déportés à Babylone et en Chaldée l'autorisation et la facilité de rentrer en Palestine. Son édit libérateur parut enfin, daté de la première année de son règne : non toutefois de celle où il était devenu roi de Perse (en 559), ni de l'année de la prise de Babylone (en 538) ; mais, d'après la plupart des historiens, de l'époque où, ayant achevé ses expéditions militaires, il régna seul sur son vaste empire. C'était l'année 536 avant J.-C.

Ce célèbre décret avait une telle importance aux yeux des écri-

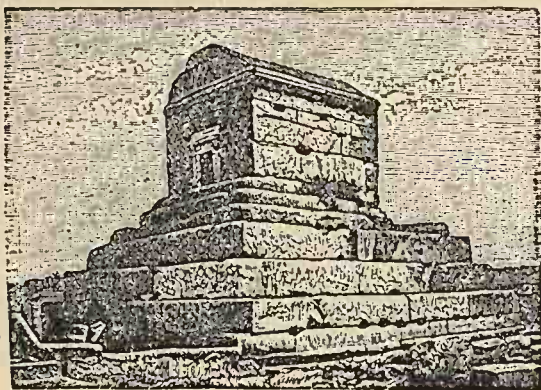


Fig. 1. — Tombeau de Cyrus, à Pasargada.  
(D'après une photographie.)

vains sacrés, qu'ils le citent jusqu'à trois fois, en l'abrégeant. L'auteur des Paralipomènes le résume à la fin de son récit, et l'introduit par une formule solennelle :

La première année de Cyrus, roi de Perse, afin que s'accomplît la parole du Seigneur prononcée par la bouche de Jérémie, le Seigneur réveilla l'esprit de Cyrus, roi de Perse, qui fit faire de vive voix et par écrit dans tout son royaume cette publication : « Ainsi parle Cyrus, roi de Perse...<sup>1</sup> »

Le livre d'Esdras s'ouvre par une formule identique, et c'est à lui que nous emprunterons le texte de l'édit, car il nous le communique un peu plus complètement.

Ainsi parle Cyrus, roi de Perse : « Le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jérusalem de Juda. Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu

1. II Par., xxxvi, 22-23.

soit avec lui, et qu'il monte à Jérusalem de Juda et bâtit la maison du Seigneur, le Dieu d'Israël. C'est le Dieu qui est à Jérusalem. Dans toute localité où habitent les restes du peuple du Seigneur, les habitants de la localité leur donneront de l'argent, de l'or et des biens (en nature), du bétail avec des offrandes volontaires, pour la maison de Dieu qui est à Jérusalem<sup>1</sup>. »

Esdras insérera un peu plus loin<sup>2</sup> une autre copie du décret, d'après le document officiel retrouvé dans les archives royales d'Écbatane, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Du langage tout monothéiste qui est employé dans l'édit pour désigner le Dieu des Juifs, on a conclu parfois que la rédaction en aurait été confiée à Daniel, ou à quelque autre membre important de la colonie israélite. Mais cette hypothèse n'est pas nécessaire, car il paraît probable qu'à cette époque les Perses admettaient l'existence d'un Dieu unique<sup>3</sup>.

Le décret de Cyrus accordait donc aux Israélites captifs dans tout l'empire médo-perses trois autorisations distinctes : celle de rentrer à Jérusalem et en Judée, pour s'y établir définitivement ; celle de reconstruire le temple ; celle de recevoir, pour les emporter avec eux, des dons de toute nature. Cet édit fait certainement honneur à Cyrus, et forme le plus heureux contraste avec le traitement barbare que les rois de Ninive, de Babylone et d'ailleurs infligeaient, dans les temps anciens, aux peuples qu'ils avaient vaincus. Nous y voyons une belle manifestation de la politique de tolérance et de conciliation que le conquérant perse avait adoptée. Nous y voyons surtout, et nos deux historiens n'ont pas manqué de souligner ce fait, une action spéciale du Dieu d'Israël pour « réveiller l'esprit » de Cyrus et le rendre favorable à son peuple, selon qu'il l'avait annoncé par le prophète Isaïe<sup>4</sup>. Cela n'avait sans doute pas empêché Cyrus d'entrevoir les avantages humains que lui procurerait sa bienveillance. Il songeait dès lors à attaquer l'Égypte.

1. Esdras, I, 2-4.

2. VI, 3-5.

3. « Les ennemis des Livres saints trouvaient le langage de Cyrus étrange... Comment, disaient-ils, un roi zoroastrien comme le monarque perse..., comment un adorateur d'Ormuzd aurait-il pu reconnaître la divinité de Jéhovah et ordonner qu'on lui élevât un temple? La réponse à ces questions est maintenant facile (grâce aux inscriptions cunéiformes). Si Cyrus reconnaissait la divinité de Bel, de Nébo, de Mardouk et des autres dieux (babyloniens), à plus forte raison pouvait-il reconnaître la divinité de Jéhovah, auquel Ahuranazh (Ormuzd), le dieu unique qu'il adorait comme Perse, ressemblait par tant de traits. S'il reconnaissait, comme il le fait dans l'inscription de Babylone, avoir reçu les commandements de Mardouk, il pouvait reconnaître de même, dans un édit en faveur des juifs, qu'il avait reçu des ordres de Jéhovah. » F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 417.

4. Voir plus haut.

pour la réduire, elle aussi, à l'état de puissance vassale, affaiblie, désormais inoffensive. Or, il y avait pour lui une importance stratégique de premier ordre, à réinstaller en Palestine une nation qui, reconnaissante de ce bienfait, prendrait son parti contre les Égyptiens. Personne n'ignorait les difficultés perpétuelles que les Hébreux turbulents, amis de l'Égypte et poussés par elle, avaient créées aux rois de Ninive et de Babylone.

Josèphe raconte <sup>1</sup> que les Israélites exilés auraient montré à Cyrus

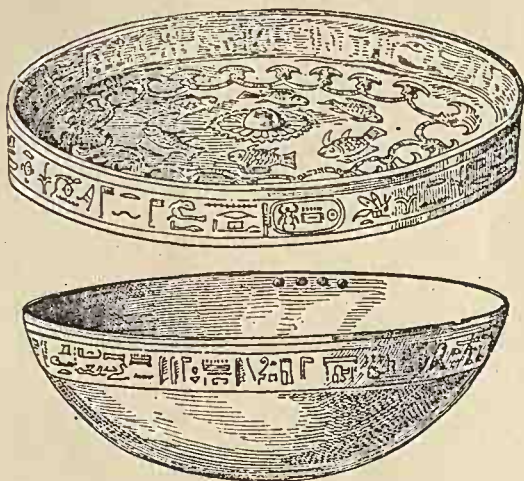


Fig. 2. — Bassin et Coupe de l'ancienne Égypte. Musée du Louvre.  
Le bassin est en or ; la coupe, en bronze.

les prophéties d'Isaïe qui, plus de deux cents ans d'avance, avaient prédit ses victoires, et qui annonçaient en même temps qu'il ferait cesser leur captivité : circonstance, ajoute l'historien, qui leur aurait rendu le monarque particulièrement favorable. Cela n'est nullement impossible, et nous verrons un fait semblable se reproduire pour Alexandre le Grand. Les deux motifs, le divin et l'humain, s'associèrent donc, pour que Cyrus devînt complètement le libérateur d'Israël.

Après avoir cité le décret royal, Esdras en mentionne immédiatement l'exécution :

Alors les chefs de famille de Juda et de Benjamin, les prêtres et les lévites, et tous ceux dont Dieu excita l'esprit, se levèrent pour aller bâtir la maison du Seigneur à Jérusalem. Tous ceux des alentours leur donnèrent

1. *Ant.*, XI, 1, 2.

de l'argent, de l'or, des biens (en nature), du bétail, des objets précieux, sans compter les offrandes volontaires. Le roi Cyrus leur rendit les ustensiles de la maison du Seigneur, que Nabuchodonosor avait emportés de Jérusalem et placés dans la maison de son dieu. Cyrus, roi de Perse, les fit rendre par Mithridate, le trésorier, à Sassabasar<sup>1</sup>, prince de Juda. En voici le nombre : trente bassins d'or, mille bassins d'argent, vingt-neuf couteaux<sup>2</sup>, trente coupes d'or, quatre cent dix coupes d'argent de seconde valeur et mille autres ustensiles<sup>3</sup>.

Cette énumération met en relief la bonne volonté et la générosité de Cyrus. Les Juifs n'ayant pas d'idoles, on leur rendit du moins tous les ustensiles plus ou moins précieux, dont on avait dépouillé leur temple.

Au début du passage d'Esdras que nous venons de citer en dernier lieu, le lecteur aura remarqué l'expression « ceux dont le Seigneur excita (ou réveilla) l'esprit. » C'est de cette même formule que le pieux historien s'était servi pour désigner l'influence divine s'exerçant sur Cyrus, afin de le rendre favorable aux Israélites. Une action particulière du ciel fut donc nécessaire, pour décider les exilés de Juda et de Jérusalem à quitter la terre étrangère et à revenir au pays de leurs pères.

Cette réflexion d'Esdras nous amène à parler de ceux des Juifs déportés qui préférèrent rester à Babylone, en Chaldée et ailleurs. A première vue il aurait semblé, surtout après ce qui a été dit des heureux effets produits par la captivité, que les exilés allaient se lever comme un seul homme, pour prendre le chemin du retour. Mais les choses ne se passèrent point ainsi. Le nombre de ceux qui restèrent l'emporta de beaucoup; ce fut une petite minorité qui revint en Palestine. L'historien Josèphe fait cette constatation avec tristesse<sup>4</sup>; et en réalité, à part quelques exceptions légitimes, les motifs de la plupart de ceux qui s'abstinrent ne leur firent pas honneur.

Ces motifs se ramenaient à deux principaux : d'un côté, la situation avantageuse qu'on ne voulait pas abandonner en quittant la Chaldée; de l'autre, la triste condition dans laquelle on craignait de se trouver en Palestine. Beaucoup des exilés s'étaient conformés à l'excellent conseil que Jérémie leur avait adressé dès les premiers temps de la captivité. Ils avaient bâti des maisons, acheté des terres, qu'ils avaient cultivées avec profit; ou bien, ils s'étaient livrés à

1. Plutôt *Schechbatzar*, nom que les Chaldéens avaient donné à Zorobabel. Tel est du moins le sentiment le plus commun. Divers auteurs font à tort de Sassabasar et de Zorobabel deux personnages distincts.

2. La traduction de ce mot n'est pas certaine.

3. Esdras, I, 5-11.

4 *Ant.*, X., I, 3.

quelque commerce lucratif; plusieurs avaient même acquis des fonctions florissantes, qui leur avaient fait prendre racine dans le pays. C'étaient là des attaches de divers genres, qu'il était très dur de rompre, et surtout de rompre pour un avenir dont les débuts s'annonçaient comme certainement pénibles, dangereux même. Il y avait d'abord à entreprendre un long et périlleux voyage à travers le désert. Puis, en arrivant en Judée et à Jérusalem, dans quel triste état allait-on retrouver la ville, la contrée? La ville était aux deux tiers détruite, sans remparts protecteurs; du temple, il ne restait que des décombres. La maigre population israélite qui était restée sur place était pauvre à l'extrême, et avait été insuffisante pour cultiver les champs et les vignobles, dont la fertilité s'était en grande partie évanouie. Et tout autour de la Judée — bien plus, même sur certains points de son territoire, spécialement au Sud, qu'ils avaient audacieusement envahi — habitaient des peuplades hostiles, jalouses, qui ne manqueraient pas de créer de graves ennuis aux nouveaux arrivants.

On comprend que, dans ces conditions, le plus grand nombre des exilés aient refusé de se rapatrier, et qu'il ait fallu un mouvement spécial, venu du ciel, pour décider au départ les hommes les plus dévoués à leur Dieu et à leur patrie. En étudiant plus tard le livre d'Esther, nous verrons, sous le règne de Xerxès I<sup>er</sup> (485-465), l'empire médo-perse rempli d'Israélites à travers toutes ses provinces; aussi n'est-il pas surprenant que, dans les fouilles pratiquées à Nippour, en Babylonie, on ait découvert une grande quantité de tablettes d'argile, datées des règnes d'Artaxerxès et de Darius fils d'Hystaspe, sur lesquelles se lisent, en caractères cunéiformes et à peine transformés par leur adaptation babylonienne, les noms visiblement juifs, de Siméon, Nathanaël, Manahem, Godolias, etc., etc. Et, tout à fait aux premiers jours du christianisme, ne voyons-nous pas à Jérusalem, parmi les auditeurs de saint Pierre, « des Parthes, des Mèdes, des Élamites, des habitants de la Mésopotamie », tous Juifs ou prosélytes (Act., II, 9, 11)? Cette portion notable du peuple théocratique, qui vécut d'ailleurs séparée des païens d'alentour, fidèle à son Dieu, à la loi mosaïque, à ses anciens usages, et en relations fréquentes avec la mère patrie reconstituée, reçut plus tard le nom grec de *Diaspora*, la « dispersion ». La présence de tous ces Juifs au milieu des populations païennes ne fut d'ailleurs pas inutile, car elle prépara graduellement les voies à la prédication chrétienne.

Les premiers captifs ayant été emmenés à Babylone dès l'année 606 avant J.-C. et l'édit de libération datant de 536, la prophétie de Jérémie relative à la durée de l'exil s'était accomplie à la lettre. Mais la grande déportation définitive n'avait eu lieu qu'en 588, après la prise de Jérusalem, en sorte qu'elle n'avait duré que cin-



quante-deux ans pour ceux qui en faisaient partie et qui avaient survécu à l'édit de Cyrus.

Mais passons à ceux des exilés qui, sans se laisser impressionner par ce qu'ils abandonnaient en Chaldée, ni décourager à la pensée des périls, des privations, des difficultés multiples qui les attendaient en Judée, répondirent généreusement à l'appel intime de la grâce et se préparèrent au départ. Esdras en fait le dénombrement, et sa liste est reproduite par Néhémie et par le III<sup>e</sup> livre (apocryphe) d'Esdras, avec de légères variantes<sup>1</sup>. Il mentionne d'abord les chefs de l'expédition. A la tête de la caravane, avec le titre officiel de gouverneur de Jérusalem, était Zorobabel, qui nous a été présenté plus haut<sup>2</sup>, sous le nom babylonien de *Schechbatzar* et comme « prince de Juda », c'est-à-dire, comme membre de la famille royale. Fils ou petit-fils du roi Joachin (Jéchonias), il était l'héritier direct du trône de Juda<sup>3</sup>; c'est pourquoi saint Matthieu, I, 12-13, le nomme parmi les ancêtres directs de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il donna un bel exemple à tous ses compatriotes, en quittant Babylone pour revenir à Jérusalem. A ses côtés se rangea, comme chef spirituel de ce précieux « reste » de la nation, dont avaient parlé d'avance les prophètes, le grand prêtre Josué, fils de Joséda, et petit-fils de ce Saréïa qui exerçait le souverain pontificat pendant le siège de Jérusalem et que Nabuchodonosor avait fait mourir à Ribla, avec d'autres personnages israélites<sup>4</sup>. Son fils Joséda avait été épargné et emmené captif à Babylone.

Avec Zorobabel et Josué, Esdras nomme neuf autres personnages, qui étaient vraisemblablement les chefs des familles les plus importantes<sup>5</sup>. Il énumère ensuite successivement les hommes du peuple, les prêtres au nombre de 4 280, les lévites (seulement 341), et les ministres inférieurs du sanctuaire<sup>6</sup>. Il mentionne aussi ceux des rapatriés auxquels il fut impossible de faire connaître d'une manière certaine à quelle famille ils appartenaient<sup>7</sup>. Le chiffre total des Israélites qui firent partie de cette première caravane fut de 42 360, sans compter leurs serviteurs et leurs servantes, qui étaient au nombre de 7 337. Dans ce dernier chiffre étaient compris 700 chanteurs et chanteuses, qu'il ne faut pas confondre avec les chœurs lévites nommés plus haut<sup>1</sup>, car ils appartenaient sim-

1. Esdras, II, 1-70; Néhémie, VII, 7-69; III Esdr., V, 6-43.

2. Esdras, I, 8.

3. Sur ces divers points, voir I Par., III, 19; Esdr., II, 2, 13; III, 8, 15; V, 14; Zacharie, IV, 6-10.

4. IV Rois, XXV, 18.

5. Esdras, II, 1-2.

6. Esdras, II, 3-58.

7. II, 59-63.

plement à la classe des chanteurs et chanteuses à gages, tels qu'ils existent encore en Orient, où ils sont associés à toutes les réjouissances et à toutes les tristesses publiques et privées. Les rabbins disent que, dans la circonstance actuelle, on les avait emmenés pour que, grâce à leurs chants, le retour fût plus agréable et plus joyeux. Enfin Esdras achève son énumération en mentionnant d'autres serviteurs plus humbles, mais dont les services étaient indispensables, aussi bien pendant le voyage et après l'arrivée : c'étaient 736 chevaux, 245 mulets, 435 chameaux et 6 720 ânes<sup>2</sup>.

Lorsque Moïse avait quitté victorieusement l'Égypte, près de



Fig. 3. — Chanteurs assyriens, précédés des musiciens.  
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 44.)

mille ans auparavant, le peuple qu'il conduisait à la conquête de la Terre promise se composait d'environ deux millions d'âmes. Quelle différence au moment du retour des exilés en Palestine, même si l'on doit ajouter, comme il est probable, les femmes et les enfants aux 50 000 personnes environ dénombrées par Esdras, ce qui ferait une population de 200 000 à 250 000 âmes ! Mais, à l'époque de l'Exode, la nation théocratique était dans toute sa jeunesse et dans toute sa vigueur, tandis que Zorobabel ne ramenait de Chaldée qu'un « reste », qui avait subi de rudes épreuves. D'ailleurs, Dieu va consoler et réjouir ce reste, en se mettant lui-même à sa tête, comme autrefois, pour le conduire sain et sauf dans la contrée où il l'avait établi au temps passé.

Isaïe, après avoir prédit longtemps d'avance la captivité de Babylone, en avait aussi annoncé la fin, dans un langage tout à la fois majestueux et gracieux. Il nous fait entendre d'abord la voix aimante

1. Esdras, II, 41 : « le fils d'Asaph, 128. »

2. Esdras, II, 64-67.

du Dieu d'Israël, qui s'adresse à ses prophètes pour leur ordonner de consoler son peuple, qui avait tant souffert :

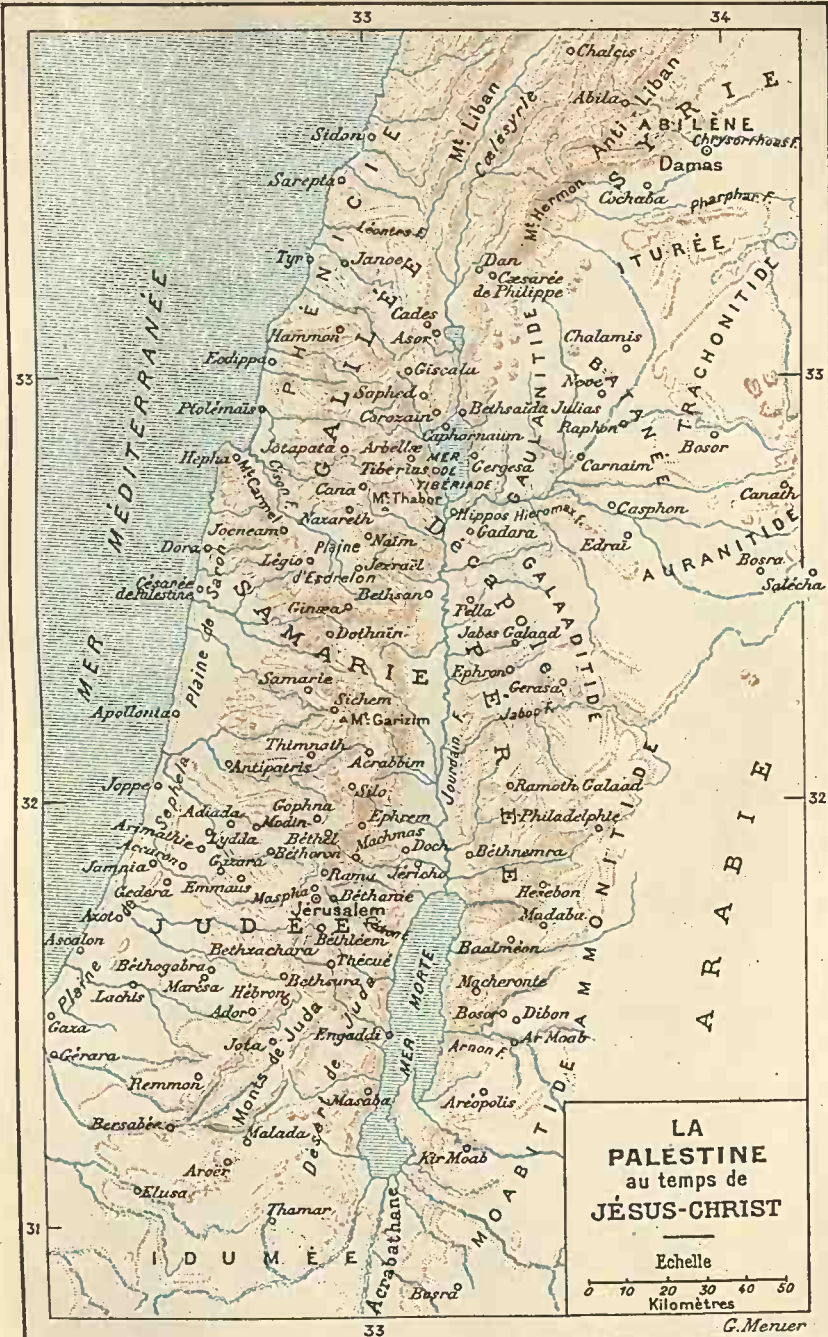


Fig. 4. — Berger des environs de Jérusalem. (D'après une photographie.)

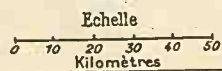
Consolez, consolez mon peuple.  
Parlez au cœur de Jérusalem, et criez-lui  
Que sa servitude a pris fin,  
Que son iniquité est expiée,  
Qu'elle a reçu de la main du Seigneur  
le double pour tous ses péchés<sup>1</sup>.

Le Seigneur donne ensuite l'ordre de préparer les voies pour le retour, car il veut se charger lui-même de rapatrier les captifs :

1. C'est-à-dire, d'abondantes compensations pour les souffrances que ses crimes lui avaient méritées.



**LA PALESTINE**  
 au temps de  
**JÉSUS-CHRIST**



G. Menier

Imp. Dufour

Une voix crie :

Préparez dans le désert le chemin du Seigneur;  
aplanissez dans les lieux arides une route pour notre Dieu.

Que toute vallée soit exhaussée;

Que toute montagne et toute colline soit abaissée!

Que les coteaux deviennent des plaines,  
et les défilés, des vallons!

Alors la gloire du Seigneur sera révélée<sup>1</sup>.

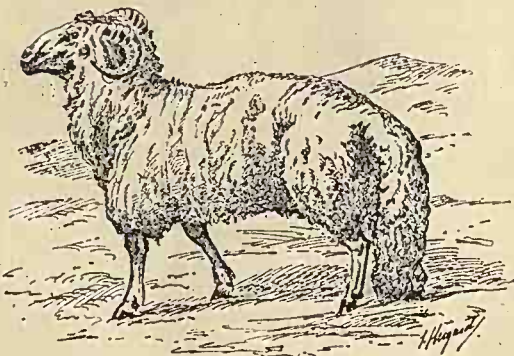
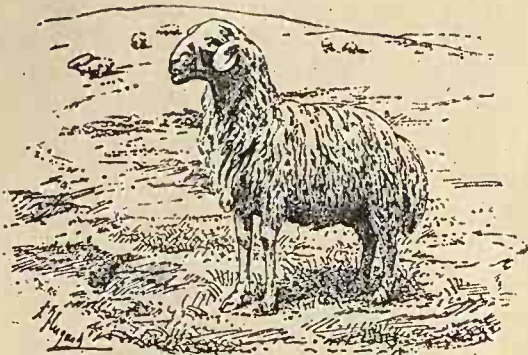


Fig. 5. — Brebis de Palestine ; celle du bas est de la race à large queue grasse.

Le retour devant être prochain, Dieu veut qu'on proclame bien haut dans tout le royaume de Juda, la fin de la captivité :

Monte sur une haute montagne, Sion,  
pour publier la bonne nouvelle.

Élève ta voix avec force, Jérusalem,  
pour publier la bonne nouvelle.

<sup>1</sup> Isaïe, xl, 1-5.

51005

Élève ta voix, ne crains pas;  
dis aux villes de Juda : « Voici votre Dieu!  
voici que le Seigneur Dieu vient avec puissance,  
et de son bras, il commande...  
Comme un berger, il fera paître son troupeau.  
Il prendra les agneaux dans ses bras,  
et il les portera sur son sein;  
il conduira doucement les brebis qui allaitent <sup>1</sup>. »

Il est vrai qu'il faudra traverser péniblement un vaste désert, pour aller de Babylone à Jérusalem. Mais le divin Guide y fera couler abondamment des eaux qui le rafraîchiront, et il y fera croître un instant des arbres, dont l'ombre abritera les voyageurs :

Je ferai jaillir des fleuves au sommet des collines,  
et des sources au milieu des vallées.  
Je changerai le désert en étang,  
et la terre aride en courants d'eau.  
Je mettrai dans le désert le cèdre et l'acacia,  
le myrte et l'olivier.  
Je mettrai, dans les lieux stériles,  
le cyprès, l'orme et le buis, tous ensemble <sup>2</sup>.

Et encore, avec l'indication très nette de l'époque à laquelle le prophète faisait allusion :

Sortez de Babylone,  
fuyez du milieu des Chaldéens.  
Annoncez cette nouvelle avec allégresse,  
publiez-la jusqu'aux extrémités de la terre.  
Dites : « Le Seigneur a racheté son serviteur Jacob.  
Ils n'auront pas soif dans le désert où il les conduira;  
il fera jaillir pour eux l'eau du rocher... <sup>3</sup>  
Les rachetés du Seigneur reviendront;  
ils iront à Sion avec des chants de louange <sup>4</sup>. »

Assurément, ce sont là des descriptions poétiques et idéales. Elles expriment quand même une double réalité : celle de la protection très spéciale que le Seigneur accorderait aux Juifs pendant toute la durée de leur rétablissement en Palestine, et celle des sentiments joyeux avec lesquels ils entreprendraient eux-mêmes le voyage du retour, malgré ses fatigues, et la réinstallation en Judée, malgré ses difficultés entrevues. Parmi les psaumes que l'on suppose avoir

1. Isaïe, XL, 9-11.

2. Isaïe, XLI, 18-19. Cf. XLIII, 19-20.

3. Isaïe, XLVIII, 20-21. Cf. XLIX, 10-13.

4. Isaïe, LI, 11.

été composés à cette occasion<sup>1</sup>, le cxxv<sup>e</sup> (cxxxvi<sup>e</sup> dans la Bible hébraïque) décrit fort bien ce qui se passait au fond de l'âme des rapatriés :

Quand le Seigneur ramena les captifs de Sion,  
nous étions comme ceux qui font un rêve.  
Alors notre bouche fut remplie de rires,  
et notre langue, de cris d'allégresse.  
Alors on disait parmi les nations :  
« Le Seigneur a fait pour eux de grandes choses. »  
Le Seigneur a fait pour nous de grandes choses ;  
nous serons remplis de joie<sup>2</sup>.

Esdras ne nous dit rien du voyage de la première caravane ; il dut se passer normalement. Il est vraisemblable qu'il dura quatre



Fig. 6. — Darique d'or.

Le roi Darius I<sup>er</sup> en archer, à demi agenouillé, coiffé de la cédaris tenant un arc et une javeline.

mois<sup>3</sup>. Il est émouvant de voir les exilés à peine arrivés à Jérusalem, se réunir sur l'emplacement qu'avait occupé le temple, et se recommander à la protection divine. Dans quel état désolant ils trouvèrent les ruines du sanctuaire et de Jérusalem ! Mais, s'ils furent profondément attristés, ils ne songèrent point à se décourager. Leurs chefs leur donnèrent d'ailleurs aussitôt un bel exemple de foi et de vaillance. Chacun d'eux offrit, dès ce premier instant, pour contribuer à la reconstruction de l'édifice sacré, sa généreuse cotisation. La somme recueillie fut de 61 000 dariques d'or, 5 000 mines d'argent, auxquelles s'ajoutèrent 100 tuniques sacerdotales<sup>4</sup>. L'évaluation de la darique<sup>5</sup> en notre monnaie n'est pas absolument certaine ; on croit qu'elle équivalait à peu près à 25 francs. La mine d'argent valait approximativement 141 francs. Ce qui faisait, pour les dariques, 1 525 000 francs ; pour les mines, 705 000 fr. ; en tout, 2 230 000 francs. Cette somme, comparée aux trésors incal-

1. Tels, selon divers auteurs, les psaumes LXXXIII, LXXXVI, CVI, CXV-CXIX, CXXXVI, CXXXVII, d'après la Vulgate. Mais ce ne sont là que des hypothèses.

2. Ps. cxxv, 1-3.

3. Deux mois suffisent habituellement pour une petite caravane.

4. Esdras, II, 68-69.

5. Ainsi nommée parce qu'elle fut créée par Darius I<sup>er</sup>.

culables que David avait préparés pour la construction du temple, et à ceux qu'y ajouta Salomon, était bien peu de chose. Mais la différence des temps était grande, et l'offrande des chefs de famille étonne d'autant plus, qu'ils la firent « selon leurs moyens, et avant même de s'installer définitivement. »

Cette installation des rapatriés eut lieu d'après un principe fort simple. Ils se dispersèrent, pour aller s'établir comme ils purent, dans les diverses localités où leurs familles avaient été domiciliées avant l'exil. Là aussi, ils éprouvèrent d'amères désillusions, en trouvant la plupart de ces localités plus ou moins en ruines. Du reste, le district où ils se fixèrent était peu étendu, et déjà occupé en partie par ceux de leurs compatriotes que les Chaldéens avaient laissés dans le pays ou par leurs descendants. Il ne dépassait guère Gabaon au Nord, Hébron au Sud. Les villes et villages que Néhémie mentionnera plus tard comme servant de résidence aux nouveaux arrivants, tels qu'Anathoth, Géba, Michma, Cariathiarim, étaient presque tous groupés autour de Jérusalem. Disons enfin, au sujet de ce noyau d'habitants appelé à reconstituer la nation théocratique, qu'il ne se composait pas seulement de membres des anciennes tribus de Juda et de Benjamin, mais aussi de tous les Juifs des autres tribus qui avaient profité de l'édit de Cyrus pour rentrer en Palestine. Cyrus, en effet, avait accordé la liberté, sans exception, à tous ceux qui faisaient partie du peuple de Dieu, en quelque lieu de son empire qu'ils séjournassent alors<sup>1</sup>.

Pour se distinguer soit des Juifs qui avaient préféré demeurer en Chaldée, soit de ceux de leurs compatriotes qui n'avaient pas été emmenés en exil, les rapatriés se désignèrent par le mot hébreu *Gôlah*, « captivité », employé d'une manière concrète et collective, avec le sens de « captifs, exilés ». Il a assez fréquemment cette signification dans les écrits d'Esdras, de Jérémie et d'Ézéchiel<sup>2</sup>.

Essayons de caractériser brièvement ces « fils de la captivité », comme les appelle aussi parfois Esdras<sup>3</sup>. Ce qui les distingue, ainsi que leurs descendants, pendant une assez longue période, c'est le nouvel esprit dont ils étaient animés envers Dieu et envers la loi du Sinaï. Mais nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit, plus haut, de leur abandon complet de l'idolâtrie. Qu'il suffise d'ajouter qu'ils adhérèrent avec une énergie inébranlable au Dieu de leurs ancêtres,

1. Esdras, I, 3-4; II Par., xxxvi, 23.

2. Esdras, I, 11; ix, 4; x, 7; Jérémie, xxviii, 6; xxix, 1, 4, 20; Ézéchiel, I, 1-III, 11, 15; xi, 24-25, etc. Voir Gagenios, *Thesaurus linguæ hebrææ et chaldææ*, t. I, p. 285.

3. Esdras, iv, 1; vi, 19; viii, 35; x, 7, 16, emploie aussi l'expression : *be né haggôlah*, « fils de la captivité »; c'est-à-dire, les exilés.



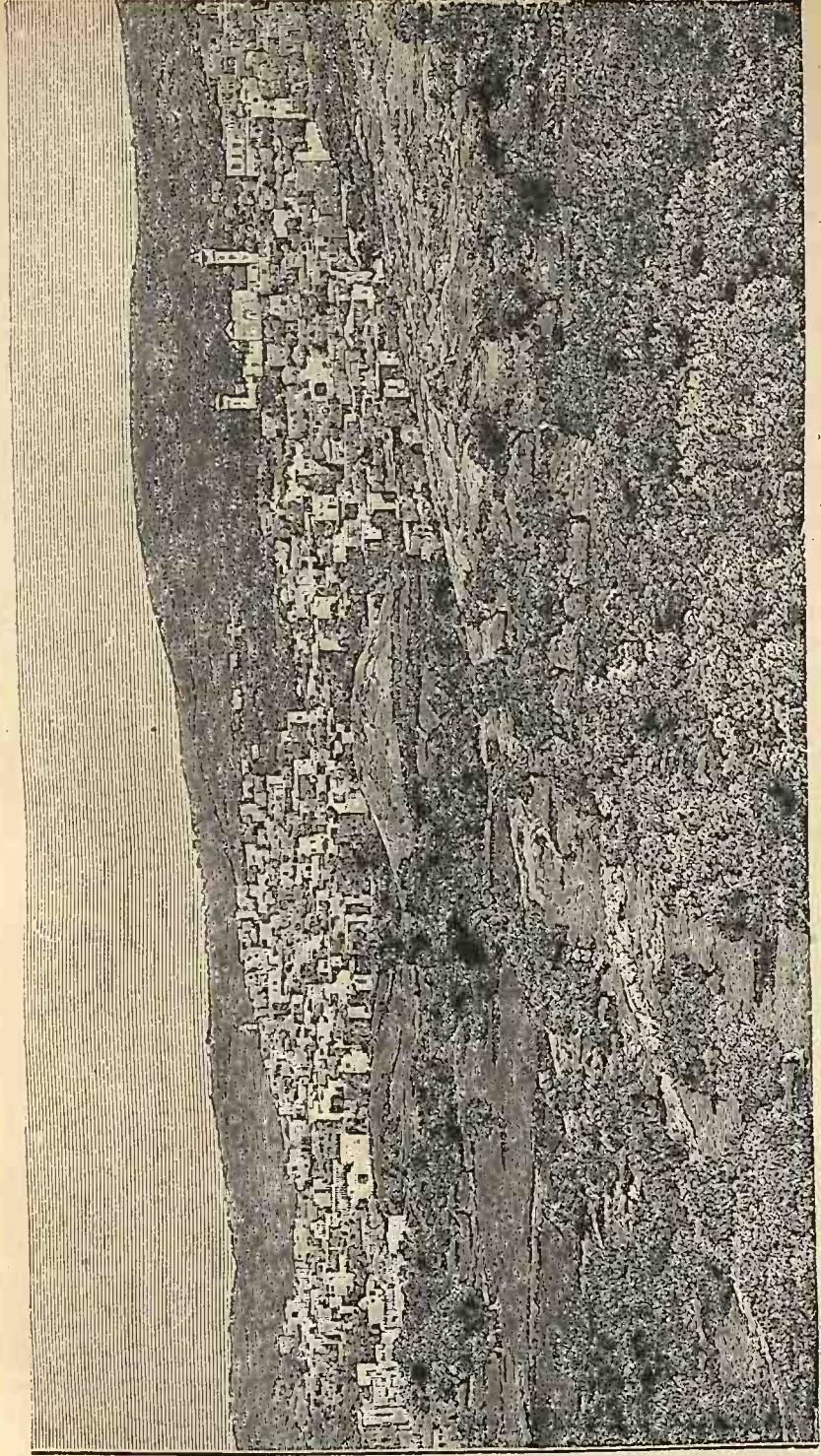


Fig. 7. — Vue d'Hébron. (D'après une photographie.)

dont ils ne se lassaient pas de reconnaître les bontés à leur égard. La royauté a pris fin; Jéhovah redevient le seul monarque de la nation. Et c'est par une stricte obéissance à ses commandements qu'ils lui témoignaient leur reconnaissance et leur amour. Autrefois, les lois divines étaient violées à tout instant et sans scrupule. Désormais, on mit un grand zèle à les observer fidèlement. Sur certains points — par exemple, au sujet du sabbat — les rapatriés furent même portés à exagérer. Nous venons d'admirer leur sainte ardeur pour le culte divin, dont ils avaient été privés pendant l'exil; nous aurons prochainement l'occasion de l'admirer davantage.

Le sentiment national, qui s'était développé sur la terre étrangère, va grandir encore chez les Israélites rapatriés. Plus que jamais, ils vivront à part et se serreront fraternellement les uns contre les autres. Cette cohésion intime était excellente en elle-même. Toutefois, de ce côté aussi il y eut de l'exagération. Non seulement on évitait le plus possible les relations avec les païens; mais on se mit à les mépriser, à les regarder comme des êtres entièrement souillés. Ce défaut, excitera plus tard contre eux, en guise de talion, le dédain des étrangers, qui se complairont à les tourner en ridicule.

Leur situation politique était des plus simples et des plus faciles. L'administration persane, dont ils vont dépendre pendant si longtemps, les laissera généralement en paix. A condition que les impôts fussent payés avec exactitude, elle leur accordait toute liberté. Le personnel administratif persan qui gouvernera la Judée sera très restreint. La *gôlah* se dirigera donc elle-même, comme naguère en Chaldée, comme autrefois les Hébreux au pays de Gessen, d'après les coutumes anciennes de la nation. Elle aura pour administrateurs les chefs de famille, les notables; soit pour l'ensemble de la population, soit pour chaque localité. Cependant il y aura un changement important : peu à peu, c'est le grand prêtre qui deviendra le principal personnage; par suite des circonstances, et surtout à la fin de cette période persane, à sa dignité se joindront des pouvoirs dont sa charge n'était pas pourvue autrefois. L'administration supérieure aura ainsi un caractère religieux avant tout. Comme on l'a dit, la *Gôlah* était « une sorte de république oligarchique », présidée par le pontife juif. Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement de la famille asmanéenne, après les guerres et les victoires de Judas Maccabée.

Il y eut aussi une innovation importante sous le rapport du langage. Avant la conquête chaldéenne, la langue parlée en Palestine était l'hébreu. Lorsque les exilés revinrent de Babylone, ils avaient abandonné l'hébreu, que beaucoup d'entre eux avaient même cessé de comprendre; et ils s'exprimaient en araméen. On nommait ainsi

un idiome appartenant, comme l'hébreu, à la famille des langues dites sémitiques<sup>1</sup>, mais qui en différait notablement<sup>2</sup>. Ce nom lui venait du pays d'Aram ou de Syrie, dont il était la langue depuis de longs siècles. « Déjà, sous les Sargonides, son alphabet avait gagné tant de terrain, qu'on usait de lui à Ninive et à Kalakh à l'ordinaire de la vie. Quand la domination persane eut remplacé la chaldéenne, il triompha complètement dans les provinces occidentales, et il y fournit l'instrument obligatoire des volontés du souverain. On l'y rencontre partout sur les monnaies des satrapes de l'Asie Mineure; sur les cachets des gouverneurs ou des dynastes locaux, sur les inscriptions et sur les stèles de l'Égypte, dans la correspondance des scribes, dans les rescrits du Grand Roi. De Ninive à Babylone, entre le Tigre et la Méditerranée, il élimine peu à peu la plupart des idiomes, scientifiques ou non, qui avaient prévalu jusqu'alors. Le phénicien lui résista dans ses ports; mais l'hébreu s'effaça devant lui et finit par n'être plus usité que pour les besoins de la religion, comme langue littéraire et liturgique. C'est autour de Babylone même que, pendant la cativité, les exilés de Juda s'étaient imprégnés d'araméisme<sup>3</sup>. »

### III. — La reconstruction du temple de Jérusalem, commencée et interrompue.

Il tardait aux Israélites rapatriés de rétablir le culte divin, et de se montrer ainsi les fidèles adorateurs et les sujets dévoués de leur divin Roi. Le premier jour du septième mois de l'année juive, nommé *tichri*, et correspondant à la seconde partie de notre mois de septembre et au commencement d'octobre, ils se réunirent à Jérusalem « comme un seul homme », c'est-à-dire, en parfaite union de cœur et d'esprit, pour entreprendre cette grande œuvre. Ce mois était important dans le calendrier liturgique d'Israël; car on y célébrait, pendant toute une octave, l'une des trois fêtes les plus importantes de l'année, celle des Tabernacles, pour remercier Dieu des récoltes, qu'on achevait de rentrer dans les granges et dans les caves<sup>4</sup>.

1. Parce qu'elles furent surtout parlées par les descendants de Sem.

2. Voir IV Rois, xviii, 26; Isaïe, xxxvii, 11.

3. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 783-784. « Les Babyloniens parlaient-ils aussi araméen? Nous ne le savons pas. Leurs inscriptions sont en babylonien, non en araméen... Les Araméens (ou Syriens) ayant été déportés en grand nombre à Babylone, et leur langue ayant la plus grande affinité avec l'hébreu, l'hébreu des Juifs se confondit bientôt avec l'araméen. » F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 257, note 2.

4. Exode, xxiii, 16; Lévitique, xxiii, 34-41; Deutéronôme, xvi, 13-15.

Il y avait alors cinquante ans que le temple avait été détruit, et que le culte officiel avait cessé. On s'occupa tout d'abord de reconstruire l'autel des holocaustes sur son ancien emplacement; d'après la tradition juive, sur le rocher témoin du sacrifice d'Abraham, qu'on voit encore aujourd'hui dans la mosquée d'Omar. Cet autel était, en effet, la partie la plus essentielle du culte extérieur des Juifs, puisque c'est sur lui qu'on brûlait les chairs des victimes offertes en sacrifice au Seigneur.

Les « fils de la captivité » avaient, indépendamment de leur piété, un motif spécial d'implorer les bénédictions du ciel, car, dit Esdras dans son style hébraïque, « la crainte était sur eux, à cause des peuples du pays <sup>1</sup>. » Dès leur retour, ils s'étaient aperçus qu'ils étaient jaloués par les peuplades étrangères qui avaient pris pied jusque sur le territoire de Juda après la ruine de l'État israélite. Auprès de l'autel, ils se sentaient plus protégés et plus forts. Grâce au zèle de Zorobabel, du grand prêtre Josué, des prêtres et des lévites, le service du culte fut promptement rétabli, tout au moins d'une manière provisoire. On reprit aussitôt la série régulière des sacrifices, telle que Dieu lui-même l'avait autrefois établie; en particulier le sacrifice dit perpétuel, offert chaque matin et chaque soir au nom de la nation entière <sup>2</sup>, les sacrifices des nouvelles lunes et des fêtes, sans parler des sacrifices volontaires, dont le choix était laissé à la piété et à la libéralité des fidèles. C'est dans ces sentiments d'une généreuse ferveur que fut célébrée la fête des Tabernacles <sup>3</sup>.

Le rétablissement de l'autel des holocaustes n'était qu'un humble commencement. Ce qu'on désirait avec ardeur, c'était la reconstruction du temple tout entier. L'entreprise était immense, et les ressources, très modestes. On s'y mit néanmoins avec zèle. Des arrangements préliminaires eurent lieu, en vue de réunir des matériaux et des ouvriers. Les carrières de Jérusalem fournirent la plupart des pierres, comme au temps de Salomon, et on trouva, dans les rangs du peuple, les artisans qui auraient à les tailler et à les mettre en place. Comme à la même époque aussi <sup>4</sup>, la charpente se composa de cèdres, que Cyrus, par un décret direct, avait permis d'abattre dans les forêts du Liban, et que des Tyriens et des Sidoniens amenaient en radeaux jusqu'au port de Joppé (aujourd'hui Jaffa), d'où on les transportait à Jérusalem <sup>5</sup>.

1. Esdras, III, 1-3.
2. Tome I, p. 192.
3. Esdras, III, 4-6.
4. III Rois, V, 6-11.
5. Esdras, III, 7.

Les travaux de construction commencèrent la seconde année depuis le retour des exilés, par conséquent en 535 avant J.-C., le second mois (*markheschwân*, actuellement novembre). Les prêtres et les lévites avaient été naturellement chargés, par Josué et Zorobabel, de surveiller et d'activer la main-d'œuvre. On posa avec une grande solennité les fondements du nouvel édifice. Les prêtres, revêtus de leurs tuniques blanches, faisaient retentir les trompettes sacrées; les lévites battaient des cymbales; tous chantèrent en chœur le célèbre refrain : « Louez le Seigneur, car il est bon, et sa miséricorde dure à jamais <sup>1</sup>. » La plus grande partie

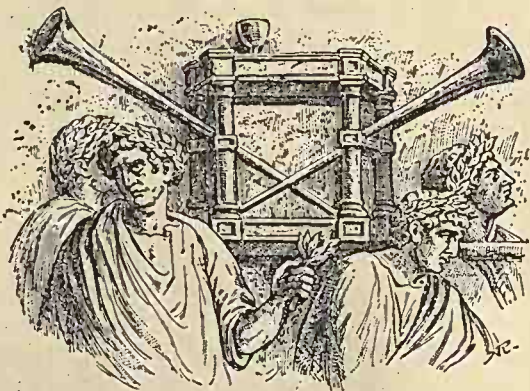


Fig. 8. — Les trompettes sacerdotales représentées sur l'arc de triomphe de Titus à Rome.

du peuple poussait des cris de joie; mais ceux des prêtres, des lévites et des chefs de famille qui avaient vu l'ancien sanctuaire, ne pouvaient pas contenir leurs larmes et leurs sanglots. En effet, la splendeur et la beauté du temple de Salomon était proverbiale, et la vue des fondements de l'édifice qui devait le remplacer suffisait, à elle seule, pour indiquer combien grande serait son infériorité. De plus, on aurait beau faire, l'arche sainte, qui était comme le trône du Dieu d'Israël, le centre de ses manifestations et le gage de sa présence, avait à jamais disparu. Toutefois, la plupart des assistants ne connaissaient l'ancien temple que par ouï-dire, et ils ne songeaient pas à établir une comparaison entre les deux sanctuaires; aussi se livraient-ils tout entiers à la joie de voir le culte divin, et avec lui la théocratie, surgir de ses ruines. Le narrateur fait, au sujet contraste, une réflexion dramatique : « On ne pouvait pas de ce

1. Cf. II Par., v, 13; Psaumes, cv, 1; cvi, 1; cxvii, 1; cxxxv, 1-20.

distinguer le bruit des cris de joie d'avec le bruit des pleurs parmi le peuple<sup>1</sup>. »

Il a été question plus haut des craintes que l'attitude des nations païennes du voisinage inspirait aux nouveaux arrivés. Elles n'existaient alors qu'à l'état de soupçon; mais voici qu'elles vont devenir très réelles<sup>2</sup>. La nouvelle de la reconstruction du temple se répandit bientôt dans tous les alentours de la Judée. Les Samaritains, ce peuple formé d'éléments disparates, parmi lesquels le sang israélite semble n'avoir eu qu'une part très restreinte<sup>3</sup>, envoyèrent auprès de Zorobabel et des autres chefs israélites, des délégués officiels, chargés de leur faire cette proposition : « Laissez-nous bâtir avec vous; car comme vous, nous invoquons votre Dieu, et nous lui offrons des sacrifices, depuis l'époque d'Asarhaddon, roi d'Assyrie qui nous a amenés ici<sup>4</sup>. »

Cette prétention était absolument injustifiée. En effet, nous l'avons démontré en son lieu, la religion des Samaritains était un amalgame aussi étrange que celui de leur origine. Bien qu'elle se fût épurée depuis l'époque assez lointaine<sup>5</sup> de leur installation sur le territoire de l'ancien royaume d'Israël, le culte du vrai Dieu n'en était qu'un faible élément. Aussi, à cette demande extravagante, Zorobabel, le grand prêtre Josué et les autres chefs israélites ne purent-ils opposer, en toute conscience, qu'un refus énergique. « Ce n'est pas à vous et à nous (simultanément) de bâtir la maison de notre Dieu, répondirent-ils; nous la bâtissons seuls au Seigneur le Dieu d'Israël, comme nous l'a ordonné Cyrus, roi de Perse. » De toutes manières, ce refus était dans l'ordre. Si l'offre des Samaritains avait été acceptée, la pureté de la religion judaïque aurait couru bientôt un grand péril, d'autant mieux qu'étant plus nombreux alors que les Juifs, ils n'auraient pas manqué de s'ingérer dans leurs affaires, cultuelles et autres. Mais ils ne voulurent pas comprendre la légitimité de la réponse des chefs, et ils en conçurent un vif mécontentement, qui se traduira par des menées hostiles. Du reste, c'est de ce moment que date, entre les deux peuples, une inimitié que rien n'a pu apaiser et qui dure encore. Les évangiles la signalent à diverses reprises<sup>6</sup>. Pour se venger, les Samaritains vont essayer d'intimider les Juifs, afin d'arrêter la construction du temple;

1. Esdras, III, 8-13.

2. Voir Josèphe, *Ant.*, XI, II, 1.

3. IV Rois, XVII, 24-34; voir les pages de ce volume.

4. Esdras, IV, 1-2.

5. Asarhaddon avait régné entre les années 681 et 667 avant J.-C.

6. L. Cl. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. 104-105, t. III, p. 13.

ils iront même jusqu'à gagner à prix d'argent la connivence des fonctionnaires de la cour persane, de manière à faire échouer totalement l'entreprise, puisqu'on ne leur permettait point d'y participer<sup>1</sup>.

Ils ne réussirent que trop bien dans leurs perfides manœuvres; à tel point que le travail fut interrompu de fait pendant les dernières années du gouvernement de Cyrus (535-529), pendant les règnes de son fils Cambyse et du faux Smerdis (529-521), et jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe (521); par conséquent, pendant une quinzaine d'années. Cyrus, occupé par des expéditions militaires en des contrées lointaines, n'était guère au courant de ce qui se passait en Palestine, et il avait d'ailleurs autre chose à faire que de protéger ce petit peuple juif. On manque de détails authentiques sur sa mort. « Mourut-il dans son lit, comme le dit Xénophon, en prononçant de sages discours? Mourut-il d'une blessure comme le raconte Ctésias, trois jours après une bataille contre des peuplades sauvages de Bactriane? - D'après Hérodote, il avait demandé en mariage la reine des Massagètes, Tamyris. Repoussé, il s'en était vengé par la guerre, avait remporté un si grand succès, que le jeune fils de Tamyris, captif, s'était tué de désespoir. La reine reprit les armes. Il se livra une bataille acharnée, où Cyrus périt<sup>2</sup>. » Il avait de grandes qualités guerrières, qui firent de lui l'un des plus célèbres conquérants des temps anciens. En même temps, il y avait dans sa nature et dans sa politique une modération, nous pouvons même dire, une mansuétude, qu'on ne rencontre chez aucun autre monarque de l'Orient. Pour nous, sa vraie gloire consiste à avoir été choisi de Dieu pour délivrer Israël, et à avoir si bien correspondu à ce choix.

Les Samaritains ne se contentèrent pas de leurs sourdes intrigues. « Sous le règne d'Assuérus (en hébreu, *Akhaschvérôsch*), au commencement de son règne, ils écrivirent une accusation contre les habitants de Juda et de Jérusalem<sup>3</sup>. » Quel est cet Assuérus, mentionné par Esdras comme ayant été roi de Perse, alors que ce nom n'existe pas dans la liste officielle et authentique des monarques de ce pays? Pendant longtemps on a été dans le doute à son sujet; aussi l'a-t-on identifié tantôt à Cambyse, fils et successeur de Cyrus (529-522), tantôt à Darius I<sup>er</sup>, fils d'Hystaspe (521-485), tantôt à Artaxerxès I<sup>er</sup> Longuemain (465-425). Les inscriptions perses cunéiformes ont démontré que ces

1. Esdras, iv, 4-5.

2. Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 224-225.

3. Esdras, iv, 6.

différentes identifications étaient inexactes, et que l'*Akhaschvérôsch* d'Esdras, qui ne fait qu'un seul et même personnage avec celui du livre d'Esther, ne diffère pas de Xerxès I<sup>er</sup>, fils de Darius I<sup>er</sup>, et roi de Perse entre les années 485 et 465. En persan, son nom était *Khschayarscha*, mot qui se rapproche de l'hébreu (*Akhaschvérôch*) et dont les Grecs ont fait *Xerxès*. Ce qui a égaré pendant longtemps les exégètes, c'est qu'Esdras mentionne cet Assuérus avant Darius I<sup>er</sup>; d'où ils avaient conclu qu'il représente le prédécesseur immédiat de ce monarque, Cambyse fils de Cyrus. Mais l'écrivain sacré fait de même pour Artaxerxès, qui fut en réalité le successeur de Darius. Il faut donc admettre qu'Esdras, au passage iv, 9-23, après avoir signalé d'une manière générale les obstacles que les ennemis des Juifs avaient suscités à la construction du temple, a groupé les vexations infligées aux « fils de la captivité » sous les règnes d'Assuérus-Xerxès I<sup>er</sup> et d'Artaxerxès I<sup>er</sup>. Il reviendra plus loin à Darius, pour raconter comment l'intervention de ce prince facilita aux Juifs la reprise des travaux<sup>1</sup>.

Nous ne dirons que quelques mots de Cambyse, monarque à demi fou, « épileptique que l'ivresse rendait furieux, et qui faillit compromettre l'œuvre de son père (Cyrus). Il voulut compléter son empire en y ajoutant l'Égypte. La conquête fut assez facile... Mais son ambition n'était pas satisfaite, il voulait toute l'Afrique... Il se tourna vers le Sud... Il fallait l'Éthiopie à son ambition démesurée. » Mais en voulant (moins heureux que plusieurs pharaons), traverser le désert, les vivres manquèrent à ses troupes, qui furent décimées par la mortalité. Quand il revint en Égypte, il se vengea de son insuccès, en multipliant les actes de fureur et de cruauté. « Sur la foi d'un songe qui lui montra son frère Smerdis devenu roi, il s'en débarrassa secrètement par un crime, et laissa croire au public que le prince était enfermé dans une forteresse... Il quitta enfin l'Égypte. Il traversait la Syrie, quand un messager de Perse arriva, annonçant que son frère Smerdis avait été proclamé roi et sommait l'armée de ne plus obéir à Cambyse. Cambyse crut d'abord qu'on n'avait pas exécuté ses ordres et que son frère vivait. Il apprit bientôt qu'il s'agissait d'un certain Gaumata, dont la ressemblance avec le mort était extraordinaire. Le peuple l'avait acclamé. Cambyse allait partir à la tête de ses troupes, quand, montant à cheval, il se blessa de sa dague (d'autres disent qu'il se suicida). Il expira, vingt jours après, sans laisser de postérité. L'usurpateur fut reconnu

1. Voir F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, col. 1141; *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 634-637; Cornely, *Introd. in Vet. Testam. libros sacros*, t. II, p. 354.





Fig. 9.—Éthiopiens apportant le tribut au pharaon. Peintures de Thèbes, XVIII<sup>e</sup> dynastie.  
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, Bl. 117.)

par tout l'empire. Son règne dura six mois;... ce n'était qu'un mage perse. Darius fils d'Hystaspe, de la royale famille des Achéménides, parvint à tuer l'usurpateur... et monta sur le trône <sup>1</sup>. » Nous nous occuperons de lui plus loin.

Revenons aux Samaritains et à leurs intrigues. « Sous le règne d'Assuérus, au commencement de son règne, ils écrivirent une accusation contre les habitants de Juda et de Jérusalem <sup>2</sup>. » C'est tout ce que nous savons de cette démarche. Esdras n'a pas communiqué à ses lecteurs le texte de l'acte accusateur; il ne dit rien non plus du résultat produit : sans doute parce que ce résultat fut nul. Nous avons dit que cet Assuérus ne diffère pas de Xerxès I<sup>er</sup> (485-465). Nous aurons à caractériser ce prince bizarre, quand viendra le moment de raconter l'histoire d'Esther. En lui adressant leur requête dès le début de son règne, les Samaritains espéraient le trouver plus favorable à leur triste cause; mais il avait d'autres préoccupations, et peut-être ne prit-il pas même la peine de faire rédiger une réponse par ses secrétaires.

Les Samaritains ne se laissèrent pas décourager. Lorsque Artaxerxès I<sup>er</sup>, dit Longuemain <sup>3</sup>, eut succédé à Xerxès, qui avait péri misérablement sous le glaive d'un de ses gardes, Artaban, ils lui écrivirent pour renouveler leur accusation. Une révolte avait éclaté en Syrie; ils mirent cette circonstance à profit pour représenter les Juifs comme les ennemis du trône et de l'État persans. Esdras fait remarquer que la lettre fut écrite en araméen, et c'est dans cette langue qu'il en donne une copie, d'après les documents officiels <sup>4</sup>. Elle fut composée par trois samaritains influents, Bésélam, Mithridate, Thabéel, et remise par eux au gouverneur persan de la Samarie, qui l'envoya au souverain. En voici la traduction :

Tes serviteurs, les hommes qui sont de l'autre côté du fleuve <sup>5</sup>, etc... Que le roi sache que les Juifs partis de chez toi et arrivés chez nous <sup>6</sup> à Jérusalem, rebâtissent cette ville rebelle et mutine, en relèvent les murs et en rétablissent les fondements. Que le roi sache donc que si cette ville est rebâtie et ses murs rétablis, ils ne paieront plus de tribut, ni l'impôt, ni le droit de passage (sur les routes), et que ce sera une perte pour le roi.

1. Brou, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 225-228. Voir, pour plus de détails, Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 665-674.

2. Esdras, IV, 6.

3. En persan *Arthakhschâtra*. Ce prince eut un long règne de quarante ans (464-424), mais assez peu glorieux, troublé par des luttes contre divers ennemis.

4. Esdras, IV, 8-16.

5. L'Euphrate, le fleuve par excellence dans ces régions.

6. Dans l'araméen on lit : *Kêneth*, littéralement « et ainsi ». Formule d'abréviation analogue à notre *et cetera*.

Or, comme nous mangeons le sel du palais<sup>1</sup>, et que nous ne pouvons supporter que le roi soit méprisé sous nos yeux, nous envoyons au roi ces renseignements. Qu'on fasse des recherches dans le livre des annales de tes pères, et tu y trouveras et y verras que cette ville est une ville rebelle, ennemie des rois et des provinces, qui s'est livrée à la révolte dès les anciens temps. C'est pour cela même qu'elle a été détruite. Nous faisons savoir au roi que, si cette ville est rebâtie et si ses murs sont relevés, tu n'auras plus de possessions de ce côté du fleuve.

Esdras cite pareillement la réponse du roi au gouverneur et à ses assesseurs :

Salut, etc. La lettre que vous avez envoyée a été lue devant moi. J'ai donné des ordres, on a fait des recherches, et on a découvert que, dès les anciens temps, cette ville s'est révoltée contre les rois, et qu'on s'y est livré à la sédition et à la rébellion. Il y a eu à Jérusalem des rois puissants, maîtres de tout le pays qui est au delà du fleuve, et auxquels étaient payés le tribut, l'impôt et le droit de passage. Ordonnez donc de faire cesser les travaux de ces gens, afin que cette ville ne soit pas rebâtie, jusqu'à ce que j'en accorde la permission. Prenez garde de mettre en cela de la négligence, de peur que le mal n'augmente, au préjudice du roi.<sup>2</sup>

Dès que Rehum, le gouverneur persan de la Samarie, eut reçu ce rescrit royal, il s'empressa d'aller à Jérusalem avec son secrétaire officiel et ses principaux assesseurs, et ils arrêtrèrent « par violence et par force » les travaux de reconstruction du temple, insidieusement présentés au roi comme s'il s'agissait, pour les Juifs de rebâtir les remparts de Jérusalem, afin d'être à même de secouer avec plus de succès le joug persan, dès la première occasion.

#### IV. — Les prophètes Aggée et Zacharie.

Esdras signale en cet endroit l'heureuse intervention de ces hommes de Dieu, et le succès des encouragements, accompagnés de légitimes reproches, qu'ils adressèrent à leurs anciens compatriotes d'exil, pour les engager à reprendre au plus tôt la construction du temple : « Aggée, le prophète, et Zacharie, fils d'Addo (*Iddo*, d'après l'hébreu), le prophète, prophétisèrent, au nom du Dieu d'Israël, aux Juifs qui étaient en Judée et à Jérusalem. Alors Zorobabel, fils de Salathiel, et Josué fils de Josédec, se levèrent, et commencèrent à bâtir le temple de Dieu à Jérusalem. Les prophètes de Dieu étaient avec eux et les assistaient<sup>3</sup>. » Il convient donc d'étudier

1. Expression encore usitée en Orient pour désigner ceux qui reçoivent d'un autre leur salaire ou leur nourriture.

2. Esdras, iv, 17-22.

3. Esdras, v, 1-2. Cf. vi, 14-15.

rapidement ici les écrits dans lesquels Aggée et Zacharie ont consigné en abrégé leurs oracles.

C'est la seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe (520 avant J.-C.) qu'ils inaugurèrent l'un et l'autre leur ministère : Aggée, le premier jour du sixième mois (le mois d'*éloul*, août-septembre); Zacharie, deux mois plus tard (le mois de *markheschvân*, octobre-novembre<sup>1</sup>). Mais les fonctions prophétiques d'Aggée ne paraissent pas s'être prolongées au delà du vingt-quatrième jour du neuvième mois (*kisler*, novembre-décembre), tandis que celles de Zacharie durèrent au moins jusqu'au quatrième jour du neuvième mois de la quatrième année de Darius<sup>2</sup>, et dépassèrent probablement cette date. L'époque où ils vécurent était singulièrement pénible et attristante, car la théocratie rencontrait, de la part des hommes, de très graves obstacles pour renaître complètement. Déjà nous avons vu « les fils de la captivité » aux prises avec les Samaritains, et contraints d'abandonner l'œuvre commencée avec un si vif enthousiasme. L'expédition ambitieuse de Cambyse en Égypte, pour faire la conquête de ce pays (527), amena sur le territoire de la Palestine la masse des troupes persanes, qui la troublèrent tout entière. Plus tard, Darius I<sup>er</sup>, à peine monté sur le trône, eut à réprimer des mouvements de révolte, qui éclatèrent tantôt au cœur même de son empire, tantôt aux limites extrêmes<sup>3</sup>. Plusieurs années de suite, les récoltes avaient été compromises par la sécheresse. Tous ces douloureux événements, arrivés coup sur coup, avaient peu à peu refroidi le zèle religieux des Juifs; beaucoup d'entre eux s'étaient même découragés, et les chefs n'osaient rien faire, se sentant impuissants au milieu d'une situation embarrassée. En outre, quelques abus, qui attestaient un esprit mondain, commençaient à se manifester : certains riches se construisaient des maisons luxueuses, malgré la tristesse et la pénurie des temps, et ils ne paraissaient pas comprendre qu'une telle conduite était choquante, alors que la « maison de Dieu » restait inachevée. C'est précisément pour ranimer la foi et l'énergie de tous, que Dieu envoya aux Juifs les prophètes Aggée et Zacharie. Ils persuadèrent leurs compatriotes que l'heure était venue de se remettre au travail, et qu'il ne fallait plus l'interrompre jusqu'à ce que le temple fût entièrement sorti de ses ruines.

Le nom hébreu d'Aggée<sup>4</sup> était *Khaggai*. Ce qui caractérise l'écrit

1. Esdras, iv, 24-v, 1; Aggée, i, 1; Zacharie, i, 1.

2. Aggée, ii, 10, 20; Zacharie, vii, 1.

3. Voir Brou, *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 229; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 675-686.

4. Cette forme française vient du grec Ἀγγαῖος, par le latin *Aggæus*.

de ce dixième des « Petits Prophètes », c'est précisément que tout y est rattaché à la reconstruction du sanctuaire; elle en forme le centre et le thème principal. La nécessité de cette restauration ressortait, pour Aggée, de la place considérable que le temple occupait dans la vie de la nation théocratique. Il était en effet, le signe autorisé de l'alliance conclue au Sinaï entre Jéhovah et Israël, le symbole de l'habitation du Seigneur au sein de son peuple. Le temple en ruines devait donc représenter sous une forme visible la rupture de cette alliance, la cessation plus ou moins complète des rapports qui unissaient le Seigneur à la nation tout entière; et la reconstruction du sanctuaire devenait dès lors, aux yeux du prophète, une obligation sacrée entre toutes, qui s'imposait à la conscience des contemporains.

Le livre se compose de quatre discours très brefs, qui ne sont, évidemment, qu'un abrégé des prophéties d'Aggée. Le premier, I, 1-II, 1, blâme sévèrement les Juifs de leur lenteur à construire le temple, et attribue à cette négligence la sécheresse qui avait détruit une partie des récoltes. Le second, II, 2-10, annonce que le nouveau temple, si humble dans ses débuts, aura une gloire de beaucoup supérieure à celle du premier, bâti par Salomon et détruit par les Chaldéens. Le troisième discours, II, 11-20, encourage, par la promesse d'une grande fertilité, les travaux du peuple, qui se livrait maintenant avec zèle à la restauration de l'édifice sacré; il blâme cependant l'accomplissement purement extérieur de la loi par un certain nombre d'Israélites. Le quatrième, II, 21-24, prédit le rétablissement glorieux, mais idéal, du règne de David, dans la personne du Messie.

Nous citerons le premier et le second de ces discours. Le premier consiste dans une exhortation mêlée de reproches :

Ainsi parle le Seigneur des armées : « Ce peuple dit : Le temps de bâtir la maison du Seigneur n'est pas encore venu. C'est pourquoi la parole du Seigneur leur fut adressée, en ces termes : Est-ce le temps pour vous d'habiter des demeures lambrissées, pendant que cette maison est détruite? Voici donc ce que dit le Seigneur des armées : Considérez attentivement vos voies. Vous avez semé beaucoup, et vous avez peu récolté; vous avez mangé, et vous n'avez pas été rassasiés; vous avez bu, et vous n'avez pas été désaltérés; vous vous êtes vêtus, et vous n'avez pas été réchauffés, et celui qui a amassé de l'argent l'a mis dans un sac percé. »

Ainsi parle le Seigneur des armées : « Considérez attentivement vos voies. Montez sur la montagne, apportez du bois, bâtissez une maison. Elle me sera agréable, et je serai glorifié, dit le Seigneur. Vous comptiez sur beaucoup et vous avez eu peu; vous l'avez rentré chez vous, et j'ai soufflé dessus. Pourquoi? dit le Seigneur des armées. Parce que ma maison est détruite, tandis que chacun de vous s'empresse pour la sienne. C'est pour

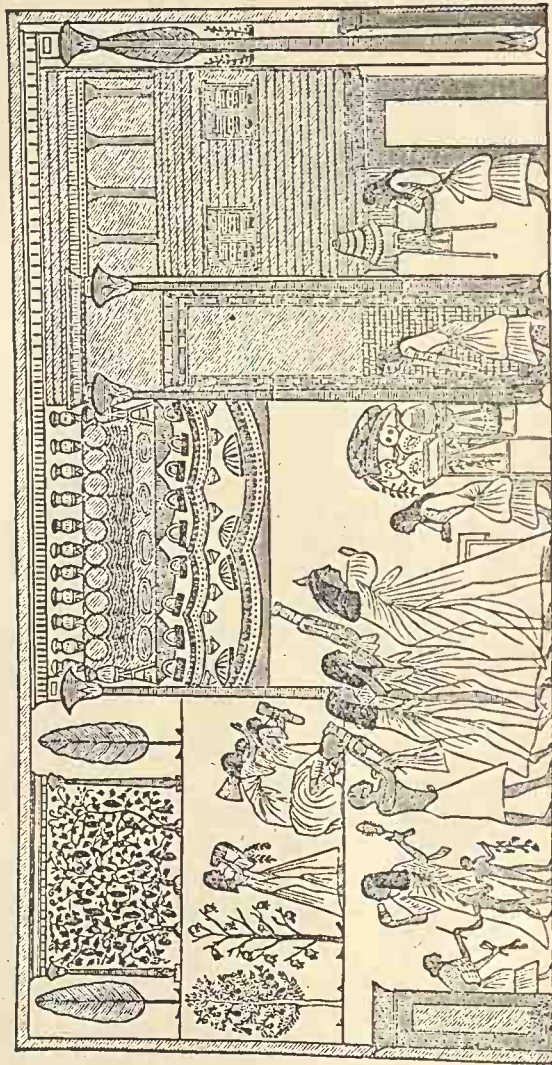


Fig. 10. — Riche maison égyptienne, avec jardin. (Peinture de tombeau.)

cela que les cieux vous ont refusé la rosée, et que la terre a refusé ses produits. J'ai appelé la sécheresse sur le pays, sur les montagnes, sur les blé, sur le moût, sur l'huile, sur tout ce que le sol peut rapporter, sur les hommes et sur les bêtes, et sur tout le travail des mains <sup>1</sup>. »

Le prophète fait ensuite remarquer, 1, 12-11, 2, que son exhortation produisit un excellent résultat et que le peuple se hâta de reprendre, avec une ardeur nouvelle, la construction qui avait été interrompue pendant seize ou dix-sept ans.

Le second discours nous transporte, du temps d'Aggée et d'Esdras, à l'époque encore lointaine du Messie, et décrit les splendeurs futures du nouveau temple <sup>2</sup>.

Quel est parmi vous le survivant qui a vu cette maison dans sa magnificence première? Et en quel état la voyez-vous maintenant? Ne paraît-elle pas à vos yeux comme si elle n'était pas? Maintenant fortifie-toi, Zorobabel, dit le Seigneur; fortifie-toi, Josué..., grand prêtre; fortifie-toi peuple entier du pays, dit le Seigneur. Et travaillez, car je suis avec vous, dit le Seigneur des armées. Je demeure fidèle à l'alliance que j'ai contractée avec vous quand vous sortiez de l'Égypte, et mon esprit est au milieu de vous; ne craignez pas. Car ainsi parle le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et le continent; j'ébranlerai toutes les nations, et les trésors de toutes les nations <sup>3</sup> viendront, et je remplirai de gloire cette maison, dit le Seigneur des armées... La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première..., et en ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur des armées.

Zacharie (en hébreu *Zekaryah*, « Jéhovah se souvient ») était le petit-fils d'un prêtre juif nommé Iddo, chef d'une des familles sacerdotales et revenu d'exil avec Zorobabel. Il appartenait donc lui-même à la tribu de Lévi et à la famille d'Aaron. Il est placé au onzième rang dans la liste des Petits Prophètes. Le livre qui contient ses oracles est beaucoup plus considérable que celui d'Aggée. Son horizon prophétique est aussi beaucoup plus vaste. La reconstruction du temple n'est pas le thème direct de ses oracles, bien qu'il s'en occupe d'une manière transitoire. L'objet principal qu'il a en vue, c'est avant tout le rétablissement complet de la théocratie juive et le futur royaume du Messie. Néanmoins, prononcées pendant que le peuple travaillait avec ardeur à rebâtir le sanctuaire, ses prophéties étaient vraiment comme une pierre solide apportée par lui à l'édifice sacré. Il encourage, console, exhorte,

1. Aggée, 1, 2-11.

2. Aggée, 11, 2-10.

3. Tel est le sens probable de l'hébreu. D'après la Vulgate : le désiré de nations; c'est-à-dire, le Messie. Voir les Commentaires de ce passage.

en montrant le brillant avenir réservé à Israël, et les bénédictions abondantes que la restauration du temple attirerait sur lui.

Au point de vue, soit du sujet, soit de la forme extérieure, le livre de Zacharie se divise en deux parties, dont la première, I, 1-vi, 15, consiste principalement en visions, tandis que la seconde, VII, 1-xiv, 21, est composée de discours. Les visions, au nombre de huit, furent réelles, objectives comme autrefois celles d'Amos, et non pas une création personnelle du prophète, qui aurait eu recours à ce procédé littéraire pour présenter ses pensées avec plus de force. Un ange les expliquait à Zacharie. Elles ont pour point de départ l'état de détresse où se trouvait alors Jérusalem. Elles annoncent clairement, une à une et dans leur ensemble, l'heureux avenir et la transfiguration de la nation théocratique. Les discours, au nombre de trois, reproduisent les mêmes pensées consolantes que les visions, au sujet de l'avenir du peuple théocratique, qui se reformait lentement et humblement<sup>1</sup>. La diction de Zacharie est assez pure, surtout pour l'époque de décadence littéraire où il écrivait. Toutefois, le grand nombre des figures qu'il emploie, leur changement rapide, la nouveauté de quelques-unes, créent assez souvent de l'obscurité, comme c'était déjà le cas pour Osée. Les rabbins s'en plaignaient avec une certaine amertume, et saint Jérôme, à leur suite, nomme Zacharie « le plus obscur des douze » Petits Prophètes.

Le livre s'ouvre par une exhortation à la pénitence, basée sur ce fait incontestable, que les anciens Israélites avaient attiré sur eux, par leur mauvaise conduite, la sévérité des jugements divins :

La parole du Seigneur fut adressée à Zacharie... en ces termes : « Le Seigneur a été très irrité contre vos pères. Tu leur diras : Ainsi parle le Seigneur des armées : Revenez à moi..., et je reviendrai à vous, dit le Seigneur des armées. Ne soyez pas comme vos pères, auxquels les anciens prophètes s'adressaient, en disant : Ainsi parle le Seigneur des armées : Détournez-vous de vos voies mauvaises et de vos mauvaises actions. Mais ils n'écoutèrent pas, et ils ne firent pas attention à moi, dit le Seigneur. Vos pères, où sont-ils?... Mes paroles et les ordres que j'avais donnés à mes serviteurs les prophètes n'ont-ils pas atteint vos pères? Ils se sont convertis, et ils ont dit : Le Seigneur des armées nous a traités, comme il avait décidé de le faire, selon nos voies et selon nos œuvres<sup>2</sup>. »

Voici la première vision et son explication officielle :

Le vingt-quatrième jour du onzième mois, appelé *Sehabath*<sup>3</sup>..., j'eus une vision pendant la nuit. Et voici, un homme était monté sur un cheval

1. Sur l'authenticité de ces discours, qui a été contestée par la critique négative depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, voir L.-Cl. Fillion, dans F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. v, col. 2519-2524.

2. Zacharie, I, 1-6.

3. Février-mars.



roux, et il se tenait parmi des myrtes, dans un lieu ombragé. Il y avait derrière lui des chevaux roux, bruns et blancs. Je dis : Qu'est-ce que ceux-ci, mon seigneur? Et l'ange qui parlait avec moi me dit : Je te ferai voir ce qu'ils sont. Alors l'homme qui se tenait parmi les myrtes prit la parole et dit : Ce sont ceux que le Seigneur a envoyés pour parcourir la terre. Ils s'adressèrent à l'ange du Seigneur qui se tenait parmi les myrtes, et ils dirent : Nous avons parcouru la terre, et toute la terre est en repos et tranquille<sup>1</sup>. Alors l'ange du Seigneur prit la parole et dit : « Seigneur des armées, jusques à quand serez-vous sans pitié pour Jérusalem et les villes de Juda, contre lesquelles vous êtes irrité depuis soixante-dix ans? » Le Seigneur répondit par de bonnes paroles, des paroles de consolation, à l'ange qui parlait avec moi.



Fig. 11. — Cavaliers assyriens.

Et l'ange qui parlait avec moi me dit : « Proclame ceci : Ainsi parle le Seigneur des armées : Je suis ému d'une vive jalousie en faveur de Jérusalem et de Sion, et je ressens une grande colère contre ces nations orgueilleuses<sup>2</sup>... C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur : Je reviens à Jérusalem avec miséricorde; ma maison y sera rebâtie, et le cordeau sera étendu sur Jérusalem<sup>3</sup>. Crie encore, et dis : Ainsi parle le Seigneur des armées : Mes villes auront encore des biens en abondance; le Seigneur consolera encore Sion et choisira encore Jérusalem<sup>4</sup>. »

C'est donc le début du rétablissement d'Israël qui est annoncé dans cette vision; les suivantes, et les discours qui forment la seconde partie du livre de Zacharie, complètent cette douce promesse. La nation théocratique ne périra point; mais, reconstituée sur de nouvelles bases, elle durera jusqu'à la fin du monde. « Or, il est évident qu'une prédiction de ce genre n'intéresse pas moins l'Église que la Synagogue, puisque c'est par l'Église du Christ que la théocratie

1. La paix et la tranquillité régnerent en effet, dans tout le pourtour de la Palestine; mais Jérusalem et les villes de Juda étaient encore en ruines.

2. Celles qui avaient persécuté Israël.

3. Pour la relever de ses ruines.

4. Zacharie, I, 7-17.

devait être et est en réalité continuée à jamais. Il suit de là que le livre de Zacharie est tout du long messianique dans son ensemble. Mais il ne l'est pas moins dans ses détails, dont un nombre assez considérable se rapporte directement à la personne et à l'œuvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les principaux passages de ce genre sont : III, 8, où nous lisons le beau nom de « germe » (*Zémakh*), déjà employé dans le même sens par Isaïe, IV, 2, et Jérémie, XXIII, 5; VI, 13, qui prédit que le Messie sera tout à la fois prêtre et roi; IX, 9-10, qui annonce son entrée solennelle à Jérusalem; les trois textes XI, 12-13; XII, 10-14; XIII, 7, qui prophétisent qu'il sera trahi par l'un des siens, transpercé par la lance, et abandonné de ses apôtres<sup>1</sup>. »

#### V.— La construction du temple est reprise et menée à bonne fin.

Esdras nous a dit plus haut que les deux grands chefs des Juifs rapatriés, le chef civil Zorobabel, et le grand prêtre Josué, encouragés par les prophètes Aggée et Zacharie, firent reprendre et pousser activement la construction du temple de Jérusalem. C'est d'eux-mêmes, sans se munir d'une autorisation nouvelle à la cour persane, qu'ils s'étaient décidés à cet acte courageux. Après tout, l'édit de Cyrus n'avait pas été annulé directement, et, nous allons le dire, en cette seconde année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, des troubles politiques affaiblissaient singulièrement l'autorité centrale. Les Juifs allèrent donc de l'avant, se confiant à la Providence.

Comme Cyrus, Darius I<sup>er</sup> appartenait à l'illustre famille des Achéménides. Nous avons vu dans quelles circonstances il avait été investi de la dignité royale, après qu'on en eut dépouillé Smerdis le Mage, qui l'avait usurpée à la mort de Cambyse. « Lui-même nous a raconté son avènement, dans la fameuse inscription qui devait tant servir au déchiffrement des écritures cunéiformes<sup>2</sup>. Au pied du mont *Bisoutoûn*, ou *Béhistoûn*, en Médie, se dresse un rocher, haut de 450 mètres. Sur la paroi, tous les peuples qui ont passé par là, Perses, Grecs, Arabes, ont gravé leurs inscriptions. Celle de Darius, la plus ancienne de toutes, est large de 45 mètres et haute de 30. Elle est conçue en trois langues : le perse, le mède et l'assyrien. On y raconte en un millier de lignes l'histoire de Cambyse, l'aventure du faux Smerdis et les événements qui suivirent. Pour préserver l'inscription des ravages du temps, Darius l'avait fait couvrir d'un léger enduit de bitume<sup>3</sup>. »

« Le bas-relief du rocher de Béhistoûn... représente Darius, la

1. Cf.-L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. VI, p. 556.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 173-177.

3. Brou, *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 228. Cf. Vigouroux, *op. cit.*, p. 162-169.

taille haute, la tête ceinte de la couronne royale, la main gauche appuyée sur un arc, la droite étendue vers neuf personnages, enchaînés par le cou et les mains liées derrière le dos. Le roi foule à ses pieds un ennemi vaincu, qui semble implorer sa grâce. Derrière lui sont deux officiers de son palais, un archer et un doryphore. Au-dessus de la scène plane le symbole divin qui représente ici Ormuzd. Les personnages qui sont devant Darius portent leur nom écrit sur leur tête ou sous leurs pieds : ce sont les rois vaincus par le monarque perse; ils se distinguent par la variété des types et des costumes. Au-dessous de la figure renversée, que Darius foule aux pieds, on



Fig. 12. — L'inscription de Darius, sur les rochers de Behistsan, près de Persépolis. On amène au roi des prisonniers la corde au cou; il foule aux pieds le premier de la bande.

lit : « Celui-ci est Gaumata le Mage. Il mentit; il parla ainsi : Je suis Smerdis, le fils de Cyrus; je suis roi. » La grande inscription raconte, dans les trois langues des Achéménides, les détails de la trahison de Gaumata et le châtimeut qui lui fut infligé. Après le Mage; la première figure que l'on voit sur le bas-relief, en présence des vainqueurs, « c'est Athrina; il mentit, en disant : Je suis roi en Susiane. » La suivante, « c'est Nadintabel; il mentit, en disant : Je suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonide; je suis roi de Babylone. » Et ainsi des autres. L'inscription en trois langues placée au-dessous du bas-relief raconte les expéditions militaires de Darius <sup>1</sup>. »

Comme nous venons de l'insinuer, les premières années du règne de ce prince furent troublées par des révoltes successives, qui eurent lieu à Babylone, en Susiane, en Médie, en Arménie, en Assyrie et même en Perse. Il s'en rendit maître après des luttes sanglantes et parvint à remettre tout en ordre. On était demeuré tranquille en Palestine, en Syrie et en Asie Mineure. Darius sut ensuite organiser habilement son vaste empire. La Palestine formait, avec la Syrie,

1. F. Vigouroux, *loc. cit.*

la Phénicie et la Mésopotamie, une grande « satrapie », administrée par un satrape. Mais l'ambition perdit Darius. Bien que son empire comprît toute l'Asie antérieure et l'Égypte, il voulut l'agrandir encore, en s'emparant de l'Inde à l'Est et de la Grèce à l'Ouest. Il fit d'abord une expédition victorieuse jusqu'au delà de l'Indus; puis il se tourna vers la Grèce. Son dessein était d'y pénétrer par le Nord, après avoir châtié les Scythes barbares, qui étaient établis sur le territoire actuel de la Roumanie et d'une partie de la Russie. Il traversa donc le Bosphore sur un pont de bateaux, avec une armée de 800 000 hommes. Mais les Scythes reculèrent devant lui, en ravageant entièrement la contrée. Il fut contraint d'abandonner cette lutte stérile, et de rentrer dans ses États (508-506 avant J.-C.). Il avait du moins conquis et annexé la Thrace. L'histoire de son expédition directe contre les Grecs fut plus humiliante encore. La flotte fut coulée en partie par une violente tempête, auprès du mont Athos (492), et, deux ans plus tard (490), son armée fut écrasée par Miltiade dans la plaine de Marathon. Il se disposait à attaquer de nouveau les Grecs, et aussi les Égyptiens qui venaient de se révolter, lorsqu'il mourut (465).

Revenons à ses relations avec les Juifs de Judée, qui furent correctes et bienveillantes. Lorsque Thatznaï, qui administrait alors toute la région avec le titre de pacha, sut qu'ils s'étaient remis à rebâtir le temple et les remparts de Jérusalem, il accourut dans cette ville avec son secrétaire et ses conseillers officiels, et il demanda : « Qui vous a autorisés à bâtir le temple et à relever les murs ? » Il exigea aussi qu'on lui donnât les noms de ceux qui avaient provoqué cette reconstruction. Au point de vue persan, surtout au début si tourmenté du règne de Darius, la conduite des Juifs pouvait paraître plus qu'irrégulière; n'était-ce pas un commencement de rébellion? Heureusement, d'après la réflexion remarquable d'Esdras, « l'œil de Dieu était sur les chefs des Juifs », pour protéger leurs intérêts, puisqu'ils manifestaient un si grand zèle pour les siens <sup>1</sup>. De là vint que Thatznaï, n'osant pas arrêter de lui-même les travaux, adressa au roi Darius le rapport suivant, pour lui demander ses instructions :

Au roi Darius, salut. Que le roi sache que nous sommes allés dans la province de Judée, à la maison du grand Dieu (des Juifs). Elle se bâtit en pierres de taille, et la charpente est posée dans les murs. Le travail avance rapidement et réussit entre leurs mains. Nous avons interrogé les anciens (les chefs) et nous leur avons dit : « Qui vous a autorisés à bâtir ce temple et à élever ces murs ? » Nous leur avons aussi demandé leurs

1. Esdras, v, 4-6.

noms, pour vous les signaler... Ils nous ont fait cette réponse : « Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre, et nous bâtissons le temple qui existait depuis de nombreuses années; un grand roi d'Israël l'avait construit...; mais nos pères ayant irrité le Dieu du ciel, il les livra entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui détruisit ce temple, et emmena le peuple captif à Babylone. Mais, la première année de son règne, Cyrus, roi de Babylone, ordonna de rebâtir cette maison de Dieu. Le roi Cyrus retira même du temple de Babylone les ustensiles d'or et d'argent de la maison de Dieu, que Nabuchodonosor avait enlevés du temple de Jérusalem et transportés dans le temple de Babylone. Il les fit remettre à Scheschbatzar (Zorobabel), qu'il établit gouverneur... Ce Scheschbatzar est donc venu, et il a posé les fondements de la maison de Dieu à Jérusalem; depuis lors, elle se construit, et elle n'est pas encore achevée. »

Maintenant donc, si le roi le trouve bon, qu'il fasse faire des recherches dans les archives du roi, à Babylone, pour voir s'il y a eu, de la part du roi Cyrus, un ordre donné pour la reconstruction de cette maison de Dieu à Jérusalem; et qu'il plaise ensuite au roi de nous transmettre sa volonté sur ce point.

Le lecteur aura remarqué que le ton de ce rapport est très différent de celui de la lettre que Rehum écrivait au nom des Samaritains. Il est calme, sans exagération, impartial. Thathnaï ne s'était pas laissé influencer par les ennemis des Juifs, et avait voulu étudier lui-même sur place cette question délicate. Le recours aux archives royales s'imposait, en effet. Pour trancher la difficulté, tout dépendait de l'édit de Cyrus, dont il importait de trouver l'original, ou tout au moins une copie officielle. Darius ordonna de faire immédiatement les recherches nécessaires, et l'on découvrit le célèbre édit dans les archives d'Ecbatane<sup>1</sup>. Au dire d'Hérodote et de Ctésias, cette ville, située au cœur des montagnes mède, avait été autrefois la capitale de Cyrus. Il n'est donc pas surprenant que l'édit royal ait été déposé dans les archives du palais. Il avait été écrit sur un rouleau de parchemin, car les Perses (Ctésias nous l'apprend aussi) utilisaient le parchemin pour leurs documents publics.

Esdras cite quelques lignes de l'édit, évidemment empruntées à la réponse de Darius :

La première année du roi Cyrus, le roi Cyrus a donné cet ordre, au sujet de la maison de Dieu, à Jérusalem : Que la maison soit rebâtie, pour être un lieu où l'on offre des sacrifices, et qu'elle ait des fondements solides. Elle aura trente coudées de hauteur, soixante coudées de largeur<sup>2</sup>, trois rangées de pierres de taille et une rangée de bois neuf. Les frais seront payés par la maison du roi. En outre, les ustensiles d'or et d'argent de

1. Esdras, vi, 1-2.

2. Environ 15 et 30 mètres.

la maison de Dieu que Nabuchodonosor avait enlevés et emportés à Babylone, seront restitués et reportés dans le temple de Jérusalem, à la place qu'ils occupaient et déposés dans la maison de Dieu.

Après cette citation, le narrateur donne la suite du rescrit de Darius :

Maintenant, Thathnaï (et ses assesseurs), retirez-vous de ce lieu (de Jérusalem)... Laissez continuer les travaux de cette maison de Dieu. Que le gouverneur et les anciens des Juifs la rebâtissent au lieu qu'elle occupait. Voici ce que j'ordonne au sujet de la conduite que vous aurez à



Fig. 13. — Cylindre de Darius I<sup>er</sup>.

Pierre en calcédoine brûlée. (British Museum.) Le roi Darius sur un char lance des flèches contre un lion dressé en avant d'un palmier. Un lion déjà tué est étendu sous les pieds du cheval. A gauche, une inscription en trois langues porte les mots : « Je suis Darius, roi... »

tenir à l'égard des anciens des Juifs, pour la construction de la maison de Dieu : les frais, pris sur le trésor du roi et du tribut qui se lève sur le pays d'au delà du fleuve, seront exactement payés, afin que le travail ne soit pas interrompu. Ce qui est nécessaire pour les holocaustes de la maison du Dieu du ciel, jeunes taureaux, bœufs et agneaux, froment, sel, vin et huile, sera livré, sur leur demande, aux prêtres de Jérusalem jour par jour et sans manquer, pour qu'ils offrent des sacrifices de suave odeur au Dieu du ciel, et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses fils. Et si quelqu'un viole cet édit, j'ordonne qu'on arrache une pièce de bois de sa maison, et qu'on la dresse et qu'il y soit attaché, et qu'on fasse de sa maison un tas d'immondices. Que le Dieu qui a établi son nom dans ce lieu-là renverse tout roi et tout peuple qui étendra la main pour transgresser mon ordre et pour détruire cette maison de Dieu à Jérusalem. Moi, Darius, j'ai donné cet ordre. Qu'il soit exécuté ponctuellement<sup>1</sup>.

Ce langage très respectueux de Darius à l'égard du Dieu des Juifs

1. Esdras, vi, 3-12.

ressemble tout à fait à celui de Cyrus. Nous avons expliqué comment un roi de Perse, ou l'un de ses représentants<sup>1</sup>, pouvait l'employer, sans abandonner sa religion personnelle et en agissant par pure politique. De même que Cyrus avait extérieurement témoigné du respect aux dieux de Babylone et protégé leur culte, Darius se montra dévoué aux dieux de l'Égypte, au point de porter le deuil du bœuf Apis, mort pendant son séjour au pays du Nil. A Delos, son représentant offrit en son nom de riches offrandes à Apollon et à Diane. A plus forte raison lui était-il facile de parler respectueusement du Dieu d'Israël. Quant au paiement des frais du culte juif, si spontanément promis, on doute qu'il ait été fait, du moins à cette époque.

A part ce détail, Thathnaï exécuta fidèlement les ordres du roi, et les Juifs, encouragés par cette manifestation évidente de la protection divine, redoublèrent de zèle pour bâtir l'édifice sacré. Ils eurent la joie d'en achever la construction la sixième année du roi Darius (516-515 avant J.-C.), le troisième jour du mois nommé *adar* qui était le dernier de l'année juive (mars-avril). Vingt et un ans s'étaient écoulés depuis la pose de la première pierre; seulement quatre ans, cinq mois et dix jours depuis la reprise des travaux<sup>2</sup>. La réussite de cette œuvre avait une importance capitale pour ceux qui composaient l'humble colonie juive de la Judée. Ils sentaient davantage que leur Dieu était au milieu d'eux comme autrefois, et ils pouvaient mieux orienter vers lui leur vie. Ils avaient aussi le droit de se redresser fièrement en face des peuples voisins, qui, à un moment donné, avaient presque réussi à entraver la reconstruction. Le temple allait être, en même temps, un centre d'unité entre tous les Juifs établis au loin et ceux qui avaient eu le courage de revenir en Palestine.

« Les fils d'Israël, les prêtres et les lévites, et le reste des fils de la captivité célébrèrent avec joie la dédicace de cette maison de Dieu<sup>3</sup>. » Autant que le permettaient la difficulté des temps et la pauvreté relative des rapatriés, on immola de nombreuses victimes au Seigneur : 100 taureaux, 200 béliers, 400 agneaux, et aussi 12 boucs en sacrifice d'expiation. Ce n'étaient plus les milliers de victimes dont le sang avait coulé le jour de la consécration du premier temple. Et quelle différence également entre ce nouveau sanctuaire et l'ancien, au point de vue de la richesse des matériaux et de la beauté architecturale! Mais, pour le moment, cette infériorité n'était que secondaire, et elle devait disparaître peu à peu.

1. C'était le cas pour Thathnaï dans son rapport officiel.

2. Esdras, vi, 13-15.

3. Esdras, vi, 16.

Le temple étant reconstruit, on réorganisa les classes sacerdotales et lévites, d'après l'ordre établi autrefois par David<sup>1</sup>. Cependant, la Pâque approchait. Elle fut célébrée aussi le 14 *nisan*, d'après les rites anciennement prescrits. On remercia Dieu sincèrement des bienfaits qu'il ne cessait pas de répandre sur son peuple régénéré. A partir de cette date (avril 515 avant J.-C.) jusqu'à l'arrivée d'Esdras en Palestine, à la tête d'une seconde caravane de « fils de la captivité » (en 465), nous ne savons rien de ce qui se passa à Jérusalem et en Judée. Mais la glorieuse délivrance, par Esther, des Juifs qui étaient demeurés dans les provinces orientales de l'empire persan, nous permettra de combler jusqu'à un certain point cette lacune.

Auparavant, nous avons à nous demander ce qu'était devenu Zorobabel. En effet, après avoir signalé le zèle avec lequel il avait

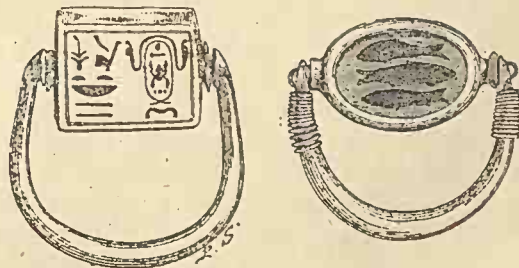


Fig. 14. — Anneaux égyptiens à cachet. Musée du Louvre. A droite, anneau d'or avec chaton mobile. Pierre (lapis lazuli) gravée en creux. A gauche, anneau d'or avec chaton mobile au nom d'Aménophis II.

ramené à Jérusalem un nombre relativement considérable de ses compatriotes déportés à Babylone et commencé à reconstruire le temple, Esdras cesse tout à coup de parler de lui. Quand la reprise des travaux, arrêtés par la méchanceté des Samaritains, fut autorisée par le roi Darius, ce sont les « anciens des Juifs », avec les prophètes Aggée et Zacharie, qui en prennent la direction; mais il n'est plus question de Zorobabel<sup>2</sup>. Une ancienne tradition juive<sup>3</sup> explique le silence de l'écrivain sacré, en disant qu'avant que la reconstruction du temple fût achevée, Zorobabel serait retourné à Babylone, où il serait mort. Divers commentateurs modernes donnent une autre explication, qui n'a aucun fondement historique : Zorobabel se serait révolté contre Darius, en prenant le titre de roi de Jérusalem;

1. Esdras, vi, 16-18. Cf. I Paralipomènes, xxiii, 6-24; xxiv, 1-19.

2. Esdras, vi, 14-15.

3. Mentionnée par le *Séder Olam*. Voir Dorenbourg, *Essai sur l'histoire*, p. 20-21.



puis il serait tombé entre les mains des Perses, qui l'auraient mis à mort comme rebelle. Ses descendants sont énumérés. I Paralipomènes, III, 17-20, puis par saint Matthieu, I, 12-16, puis par saint Luc, III, 23-32, dans la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A la fin de sa prophétie, Aggée, II, 21-23, nous montre le Dieu d'Israël s'adressant à lui, pour lui tenir ce langage très honorable : « En ce temps-là, je te prendrai, Zorobabel... mon serviteur, et je ferai de toi comme un anneau à cachet parce que j'ai fixé mon choix sur toi. » Ce qui revenait à dire que Dieu l'honorait singulièrement, en faisant de lui l'ancêtre du Messie<sup>1</sup>.

## VI. — Esther et Mardochée.

Pour raconter cet épisode, ou plutôt ce drame émouvant de l'histoire juive, qui se passa loin de la Palestine, à Suse, l'une des capitales de l'empire persan, nous n'aurons qu'à suivre pas à pas le récit contenu dans le livre qui porte le nom d'Esther, l'héroïne du récit. Là, nous trouverons les détails les plus authentiques sur la nombreuse colonie israélite qui était demeurée en Perse, sans profiter de l'édit de Cyrus pour rentrer en Palestine. En effet, le livre d'Esther a été vraisemblablement composé dans sa plus grande partie par Mardochée, le second héros du récit, ou tout au moins peu de temps après les faits racontés, et d'après les documents officiels, dont plusieurs sont cités en propres termes.

De nos jours, on a souvent attaqué la véracité de certains détails, qu'on affecte de regarder comme invraisemblables. On est allé encore plus loin, en prétendant que l'histoire d'Esther n'est qu'un roman, rempli de toute espèce de légendes. Il a été facile de démontrer, au contraire, que tous les faits racontés ici sont en parfaite conformité avec ce que les historiens profanes, spécialement Hérodote, nous racontent des mœurs persanes en général, et en particulier de la vie et du caractère du roi Assuérus, lequel ne diffère pas du despote Xerxès I<sup>er</sup>. Les auteurs grecs et latins, qui citent de lui beaucoup d'autres traits, nous le présentent sous le même jour que l'écrivain hébreu, c'est-à-dire, comme un prince sensuel, vindicatif, cruel, extravagant. Les découvertes faites à Suse par M. Dieulafoy, durant les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, contiennent un argument nouveau, d'une très grande valeur, pour prouver que, dans l'ordre historique, la véracité de l'écrivain sacré ne saurait être l'objet

1. Comment célébrer Zorobabel? se demande l'auteur de l'Ecclésiastique, XLIX, 13. « Il est comme un anneau à cachet, à la main droite. »

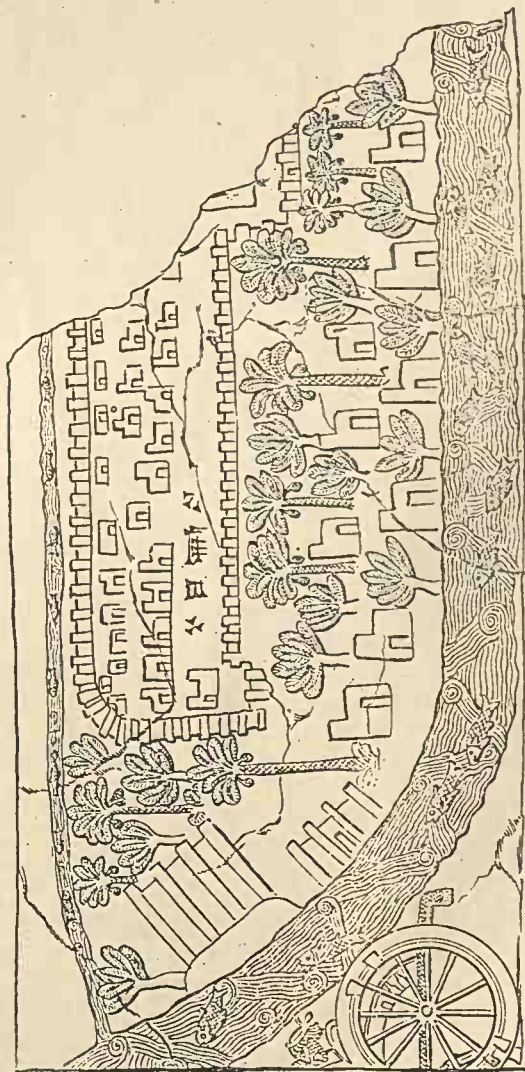


Fig. 15. — Vue de Susa. Bas-relief d'Assurbanipal.  
D'après Layard, *Monuments of Ninereh*, t. II, p. 49

d'aucun soupçon<sup>1</sup>. D'ailleurs, la fête dite des Sorts, célébrée de tout temps par les Juifs depuis l'époque de Xerxès I<sup>er</sup>, atteste leur croyance à la réalité des faits que cette solennité avait eus pour raison d'être<sup>2</sup>. Ils attachent « une importance particulière à cet opuscule, le seul ouvrage complet, avec le Pentateuque, qui se lise obligatoirement au temple<sup>3</sup>. » Aussi le Talmud<sup>4</sup> contient-il cette assertion : « Les prophètes (les livres prophétiques de la Bible) et les hagiographes (les livres poétiques, dits sapientiaux) pourront être anéantis; mais le Pentateuque ne périra point, le volume d'Esther est impérissable. »

De Jérusalem, nous voici donc transportés à Suse, place forte et capitale de la Susiane, qui servait de résidence aux rois de Perse pendant plusieurs mois de l'hiver. Du règne de Darius I<sup>er</sup>, nous passons à celui de son fils Xerxès I<sup>er</sup> (485-465 avant J.-C.), qui porte, au livre d'Esther comme dans celui d'Esdras, iv, 6, le nom d'Assuérus<sup>5</sup>. A l'heure où s'ouvre le récit, le roi et la cour sont à Suse; Xerxès est à la troisième année de son règne (483-482). Pour faire parade de sa gloire et de sa richesse; il donna, pendant cent quatre-vingts jours, un festin splendide à tous les grands personnages de l'empire perse. Hérodote, vii, 8; mentionne précisément une assemblée générale des gouverneurs des provinces, tenue en cette même année à Suse par Xerxès I<sup>er</sup>, en vue de la guerre néfaste que le monarque projetait de déclarer à la Grèce. Évidemment, nous n'avons pas à supposer que ce furent les mêmes convives qui prirent part à ce festin de six mois entiers. Il y eut, durant ce temps, toute une série de banquets, auxquels les invités se succédaient par groupes. Ces fêtes de grand luxe n'avaient rien d'étonnant chez un monarque oriental, à plus forte raison chez un Xerxès I<sup>er</sup>. Les anciens historiens ne nous apprennent-ils pas que Cyrus invita un jour « tous les Perses », et que les derniers rois de l'empire persan avaient à leur table jusqu'à 15 000 convives<sup>6</sup>.

1. Voir Dieulafoy, *L'acropole de Suse*, 1892; *Le Livre d'Esther et le palais d'Assuérus*, 1888; J. Oppert, *Commentaire du livre d'Esther*, 1864; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 621-670. Dans un autre ouvrage, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 6<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 597-611; M. Vigouroux réfute une à une les principales objections que la critique rationaliste a soulevées contre le livre d'Esther. Voir aussi L.-Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. iv, p. 433-480.

2. Esther, ix, 20-52; II Machabées, xv, 37; Josèphe, *Ant.*, XI, vi, 13.

3. Lazare Wogue (rabbin), *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, p. 70-71.

4. *Traité Megilloth*, I, 7.

5. La traduction des Septante le nomme à tort Artaxerxès.

6. Hérodote, I, 126.

Pour conclure la fête, il y eut un autre banquet gigantesque, auquel furent conviés tous les habitants de Suse. Le repas fut servi dans un des vastes jardins qui entouraient le palais, et une magnificence vraiment royale fut déployée à cette occasion. Pour abriter les convives, on avait dressé des tentes en étoffes de couleur bleue et blanche, « soutenues par des cordons de lin et de pourpre, lesquels étaient passés dans des anneaux d'ivoire et attachés à des colonnes de marbre. Des lits d'or et d'argent étaient rangés en ordre sur un pavé de porphyre et de marbre blanc, qui était embelli de plusieurs



Fig. 16. — Assyro-Chaldéens.  
Brique émaillée, en couleurs, ornant un des murs du palais de Kalakh.  
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 55.)

figures avec une admirable variété. Les invités buvaient dans des coupes d'or, et les mets étaient servis dans des vases de différentes formes. On y servait aussi d'excellent vin, et en grande abondance, comme il convenait à la magnificence royale. » Nous savons, par les auteurs classiques, que les Perses étaient de grands buveurs de vin; ce qui occasionnait de graves désordres dans leurs palais <sup>1</sup>.

1. Xénophon, *Cyropédie*, VIII; Athénée, X, 9; Plutarque, *Artaxerxès*; Horace, *Epist. ad Per.*, etc.

Chez ce même peuple, l'une des femmes du roi, choisie par lui, recevait le titre de reine, qui lui conférait d'ordinaire une autorité considérable. La reine actuelle était Vasthi, dont le nom, en langue persane, signifiait : « excellente » (*vahista*). Tandis que Xerxès présidait le banquet des hommes, elle donnait elle-même un banquet aux femmes de Suse, dans l'intérieur du palais. Le dernier jour des fêtes, le roi, échauffé par le vin, fit porter à Vasthi, par les sept eunuques qui le servaient, l'ordre de se présenter devant lui et ses convives, la couronne sur la tête, sans voile et dans tout l'appareil de sa royauté. Il voulait, dans son extravagance, faire admirer la beauté de la reine « à tous ses peuples et aux princes, car elle était admirablement belle. » Vasthi refusa d'obéir; avec raison, car sa



Fig. 17. — Une reine perse.

(D'après de Clercq et Menant, *Collection de Clercq*, t. I, pl. xxxiv, fig. 385.)

dignité de reine et de femme ne lui permettait pas de se montrer ainsi devant toute une assemblée de gens plus ou moins ivres. Plutarque et Hérodote <sup>1</sup> racontent que les reines de Perse assistaient souvent aux grands festins, mais qu'on les renvoyait par respect, au moment où le repas allait dégénérer en licence. Xerxès fait ici le contraire <sup>2</sup>.

Mais le refus de la reine l'indigna. Outré de colère, il réunit les sept sages « par le conseil desquels il faisait toutes choses, parce qu'ils connaissaient les lois et les ordonnances anciennes », et il leur demanda quelle punition méritait la désobéissance de Vasthi. Personne n'osait mettre obstacle aux caprices de ce despote consommé. Aussi les sept sages répondirent-ils que la conduite de la reine méritait un châtement exemplaire, non seulement parce qu'elle avait

1. Plutarque, *Conjug. præcept.*, xvi; Hérodote, v, 18.

2. Esther, I, 1-12.

offensé le roi, mais aussi parce que son exemple pourrait exciter les femmes de Perse à mépriser les ordres de leurs maris. Ils conseillèrent donc au roi de répudier Vasthi sans retard. C'est ce que fit Xerxès, et il en informa tous les peuples de son empire par un décret solennel <sup>1</sup>.

Trois ou quatre ans plus tard, en 479 ou 478 avant J.-C., il arriva qu'une Juive, nommée *Hadassa* « myrte », fut élevée par Xerxès à la dignité de reine, pour remplacer Vasthi. Elle était, elle aussi, remarquable par sa beauté, mais davantage encore par ses qualités morales et son ardent patriotisme. Son nom hébreu céda alors la place à celui d' « Esther », dérivé du mot persan *stara*, « astre ». Elle était depuis longtemps orpheline; mais son oncle, ou plutôt, d'après le texte hébreu, son cousin germain, beaucoup plus âgé qu'elle, l'avait adoptée comme sa fille et lui avait procuré une éducation distinguée. Il se nommait Mardochée, et appartenait à la tribu de Benjamin. Il avait engagé Esther, lorsqu'elle avait été choisie pour devenir une des femmes du roi, à ne pas faire connaître son origine juive, qui demeura ignorée de Xerxès jusque vers la fin de la grande tragédie dont elle sera l'héroïne. Même après qu'elle eut reçu le titre de reine, Mardochée continua de veiller paternellement sur elle. Tous les jours, il venait à la porte du palais, et Esther lui faisait porter de ses nouvelles par quelqu'une de ses suivantes <sup>2</sup>.

Vers ce même temps — c'était après l'expédition désastreuse de Xerxès contre la Grèce — deux officiers de la cour organisèrent un complot, dont le but était d'assassiner le roi. Mardochée en fut informé et s'empressa d'avertir Esther, qui en parla elle-même au roi. Ce fait, la suite du récit le montrera, était providentiel pour préparer le salut des Juifs dans un prochain avenir. Les deux conspirateurs subirent le dernier supplice, et l'incident fut consigné dans les annales persanes, qui étaient régulièrement tenues <sup>3</sup>.

Un peu plus tard, nous ignorons à quelle occasion, Xerxès I<sup>er</sup> confia les fonctions de premier ministre à un homme ambitieux, intrigant, nommé Aman, qui était originaire du pays d'Agag, enclavé dans la Médie. En vertu d'un ordre spécial du roi, tous devaient fléchir le genou et se prosterner devant lui pour lui rendre hommage, à la manière usitée de tout temps en Orient, devant les personnages d'un rang élevé. Mais Mardochée, qui le rencontrait souvent à la porte du palais, refusa de lui donner cette marque de respect, non par orgueil ou par un sentiment de jalousie, mais parce qu'elle revêtait, en Perse, un caractère idolâtrique <sup>4</sup>. Aman, indigné

1. Esther, I, 13-22.

2. Esther, II, 1-18.

3. Esther, II, 19-22. Voir Hérodote, VII, 109; VIII, 88, 90, etc.

4. Plutarque, *Thémistocle*, XXVII; *Quinte-Curce*, VIII, V, 5.

de cet affront public, résolu d'en tirer une éclatante vengeance. On n'ignorait pas, à Suse, l'origine juive de Mardochée. Aman se promit donc de faire condamner à mort non seulement l'auteur de l'affront, mais, avec lui, les nombreux milliers de Juifs qui résidaient sur le territoire persan. L'histoire des peuples de l'Orient montre qu'une pareille hardiesse, associée à une telle cruauté, n'était pas une impossibilité. Là, des massacres d'une race, d'une classe de citoyens, de tout un peuple, ont compté de tout temps parmi



Fig. 18. — Remise officielle du sceau.

Au nom de Toutankhamon, le grand chancelier remet au prince Houï le sceau de gouverneur d'Ethiopie. Tombe de Houï à Thèbes. (D'après Newbery, *Scarah*, pl. II.)

les incidents ordinaires de l'histoire. La « Magophonie », ou le grand massacre des Mages, à l'accession de Darius, fils d'Hystaspe, au trône de Perse, ne datait pas de cinquante ans lors de la douzième année de Xerxès I<sup>er</sup>, et on en célébrait annuellement le souvenir. Un massacre de Scythes avait eu lieu environ cent ans auparavant<sup>1</sup>. Aman voulut donc s'illustrer par un carnage semblable<sup>2</sup>.

Pour cela, il avait besoin d'une autorisation explicite du roi;

1. Hérodote, I, 106.

2. Esther, III, 1-6.

mais il savait qu'elle serait facile à obtenir d'un Xerxès. Aussi, avant même de lui en avoir parlé, s'occupait-il de fixer, en recourant au sort, le jour où aurait lieu le massacre. Dans l'Orient superstitieux, on croit aux bons et aux mauvais jours, et Aman désirait naturellement que celui qu'il aurait choisi réunît les circonstances les plus favorables à l'exécution de son cruel dessein : de là ce recours au sort, dans lequel les Perses voyaient, comme les peuples voisins, la main de la divinité<sup>1</sup>. On était alors au mois de *nisan* (mars-avril) de la douzième année du règne de Xerxès (473 avant J.-C.). Le sort désigna le douzième mois, nommé *adar* (février-mars). Il devait donc s'écouler près d'une année entière avant le massacre des Juifs. C'est bien la main de Dieu qui dirigea le sort, afin de ménager à son peuple, par ce retard, des moyens de salut. Aman alla donc trouver le roi, prétendit faussement que les Juifs de Perse étaient tous ensemble sur le point de se révolter contre lui. Il ne manqua pas

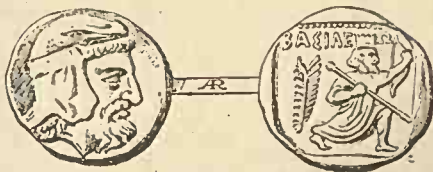


Fig. 19. — Le satrape perse, Tissapherne.  
Le satrape coiffé du bonnet perse. Revers, le roi Artaxerxès II en archer.

de joindre, à cette accusation, l'argument qui a toujours eu tant de force dans ces régions où la justice est si fréquemment vénale, et il promit au roi de lui donner, sur les dépouilles qui proviendraient des Juifs, 10 000 talents d'argent, environ trente-cinq millions de francs, somme énorme à cette époque. En signe de consentement, le roi remit son anneau à cachet entre les mains du premier ministre ; ce qui équivalait à lui donner carte blanche et à lui permettre de décréter officiellement tout ce qu'il voudrait contre les Juifs. Xerxès ajouta cependant, avec un semblant de dignité : « Que l'argent dont tu me parles soit pour toi ! » Quant aux Juifs, il prononça leur sentence de condamnation avec une indifférence froidement cruelle : « Fais de ce peuple tout ce qu'il te plaira. » Mais, d'un tel prince, rien ne doit nous surprendre<sup>2</sup>.

L'édit fut donc préparé par les secrétaires du palais, muni du sceau de Xerxès et porté par les courriers royaux à tous les satrapes et aux gouverneurs secondaires des provinces<sup>3</sup>. En voici le texte

1. Hérodote, III, 28 ; Xénophon, *Cyropédie*, I, VI, 46.
2. Esther, III, 7-15.
3. Esther, III, 12-15.



authentique, tel qu'il existe dans la partie deutérocanonique du livre d'Esther<sup>1</sup> :

Le grand roi Xerxès, qui régna dans les Indes jusqu'en Éthiopie, aux princes et aux gouverneurs des cent vingt-sept provinces soumises à son empire, salut. Quoique je commandasse à tant de nations, et que j'eusse soumis tout l'univers à mon empire, je n'ai pas voulu abuser de ma puissance, mais j'ai gouverné mes sujets avec clémence et avec bonté, afin que, passant leur vie doucement et sans crainte aucune, ils jouissent de la paix qui est désirée de tous les hommes. Ayant donc demandé à mes conseillers de quelle manière je pourrais accomplir ce dessein, l'un d'eux, nommé Aman, élevé au-dessus des autres par sa sagesse et sa fidélité, et le second après le roi, m'a informé qu'il y a un peuple dispersé par toute la terre, qui suit de nouvelles lois, et qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise les commandements du roi, et trouble par la contrariété de ses sentiments la concorde de tous les peuples. L'ayant appris, et voyant qu'une seule nation se révolte contre tout le genre humain, suit des lois perverses, désobéit à nos ordres, et trouble la paix et la concorde des provinces qui nous sont soumises, nous ordonnons que tous ceux qu'Aman, qui est préposé à toutes les provinces, le second après le roi, et que nous honorons comme un père, aura désignés, soient tués par leurs ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants, le troisième jour d'adar, douzième mois de cette année, sans que personne en ait compassion, afin que ces scélérats, descendant tous aux régions des morts en un même jour, rendent à notre empire la paix qu'ils ont troublée.

On voit qu'Aman avait mis dans ce décret toute sa malice infâme, et, en même temps, employé les formules grandiloquentes des pièces officielles de ce genre. C'est à Suse que le cruel édit fut connu tout d'abord, car il fut immédiatement affiché. Il plongea dans la consternation non seulement les Juifs de la ville, mais tous ses habitants; car, bien qu'on fût accoutumé aux violences de Xerxès, on ne comprenait pas la raison d'une aussi horrible boucherie, la nation juive ne s'étant rendue coupable d'aucun forfait qui méritât ce châtiment atroce. Mardochée, dont l'âme vibra d'un patriotisme si sincère, fut particulièrement désolé, et il ne craignit pas de manifester publiquement sa douleur, à la façon violente de l'Orient. Il déchira ses vêtements, les remplaça par un sac d'étoffe grossière, se couvrit la tête de poussière, et se lamenta à haute voix à l'entrée du palais royal, afin d'attirer ainsi l'attention des serviteurs du palais et d'Esther elle-même. Au fur et à mesure que l'affreuse nouvelle se répandait dans les provinces, les Juifs qui y résidaient manifestaient de même leur désolation et leur effroi<sup>2</sup>.

1. Esther, xiii, 1-7.

2. Esther, iv, 1-9.

La reine fut bientôt avertie par ses servantes et ses eunuques. L'un de ces derniers lui apporta un message spécial de Mardochée, qui la pressait de prendre directement en mains le salut de son peuple et d'aller implorer du roi cette faveur. Elle lui fit porter cette réponse :

Tous les serviteurs du roi et le peuple des provinces du roi savent que, d'après une loi, quiconque, homme ou femme, entre chez le roi, dans la cour intérieure, sans avoir été appelé, est condamné à mort, à moins que le roi ne lui sauve la vie, en étendant vers lui son sceptre d'or. Et moi, je n'ai pas été appelée auprès du roi depuis trente jours.

Ces derniers mots avaient leur importance. N'ayant pas vu le roi depuis si longtemps et connaissant sa nature capricieuse, Esther pouvait craindre qu'elle ne fût en défaveur; or, en de telles circonstances, comment obtenir une grâce si extraordinaire? Bien plus : ne serait-elle pas mise à mort avant d'avoir pu présenter sa requête? A propos du sceptre d'or, on a fait l'intéressante remarque que, parmi les nombreuses représentations des rois persans à Persépolis, il n'en est pas une seule sur laquelle le monarque ne tienne dans sa main droite un long bâton effilé; c'est là sans doute le sceptre en question. Mardochée insista, car le sort d'une partie considérable de la nation théocratique était en jeu. « Qui sait, ajoutait-il en toute vérité, si ce n'est pas pour un temps comme celui-ci que tu es parvenue à la royauté? » Esther comprit alors toute l'étendue de son devoir et n'hésita pas. Elle envoya donc dire à Mardochée : « Rassemble tous les Juifs qui sont à Suse, et jeûnez pendant trois jours. Moi aussi je jeûnerai; puis j'entrerai chez le roi malgré la loi. Si je dois mourir, je mourrai<sup>1</sup>. » Elle envisageait froidement les conséquences possibles de sa démarche, et s'excitait avec vaillance à les subir.

Mais son âme nourrie dans la piété s'appuyait avant tout sur Dieu; c'est pour cela qu'elle avait demandé à ses coreligionnaires de Suse de l'aider à attirer sur eux tous la protection divine, par le jeûne et la prière. Le livre qui porte son nom contient une copie de l'ardente supplique qu'elle adressa au Dieu d'Israël, en ces jours tragiques. Nous en citerons les plus beaux passages<sup>2</sup> :


Seigneur, qui es seul notre roi, assiste-moi dans l'abandon où je suis, puisque tu peux seul me secourir. Mon péril est pressant. J'ai appris de mon père, ô Seigneur, que tu a choisi Israël d'entre toutes les nations, et nos pères d'entre tous leurs ancêtres qui avaient vécu avant eux, afin

1. Esther, iv, 12-17.

2. Esther, xiv, 1-19. Voir aussi, au même livre, xiii, 9-17, la prière de Mardochée.



Fig. 20. — Le roi Darius I<sup>er</sup>, tenant son sceptre et accompagné de deux serviteurs.  
(Bas-relief de Persépolis.)



de les posséder comme un héritage éternel; et tu as tenu les promesses que tu leur avais faites. Nous avons péché devant toi et c'est pour cela que tu nous a livrés entre les mains de nos ennemis... Et maintenant, ils ne se contentent pas de nous opprimer par une très dure servitude; mais, attribuant la force de leurs mains à la puissance de leurs idoles, ils veulent renverser tes promesses, détruire ton héritage, fermer la bouche à ceux qui te louent... Seigneur, ne livre pas ton sceptre à ceux qui ne sont rien... Souviens-toi, Seigneur, et montre-toi à nous dans le temps de notre affliction; et donne-moi de la force, Seigneur, roi des dieux et de toute-puissance. Mets dans ma bouche des paroles habiles en présence du lion, et porte son cœur à haïr notre ennemi<sup>1</sup>, afin que celui-ci périsse avec tous ceux qui partagent ses sentiments... Aide-moi, Seigneur, toi qui es mon unique secours, toi qui connais toutes choses... Tu sais la nécessité où je me trouve, et que j'ai en abomination la marque superbe de ma gloire, qui est sur ma tête aux jours de ma magnificence,... et que, depuis l'instant où j'ai été amenée ici au palais jusqu'à ce jour, jamais ta servante ne s'est réjouie qu'en toi seul, Seigneur, Dieu d'Abraham. Dieu fort au-dessus de tous, écoute la voix des désespérés; sauve-nous de la main des méchants et délivre-moi de ma crainte.

Réconfortée par sa prière, mais tremblante quand même, la reine, parée de ses plus beaux atours, se présenta soudain à l'entrée de la grande salle dans laquelle Xerxès donnait ses audiences. Cette contravention hardie à la loi excita d'abord, chez le roi fantasque, un premier mouvement de vive colère, qui se manifesta sur son visage et qui effraya tellement Esther, qu'elle faillit se trouver mal. Mais « Dieu changea le cœur du roi et l'adoucit. » Xerxès, s'approchant de la reine, lui tendit son sceptre d'or et lui dit affectueusement : « Esther, ne crains pas; tu ne mourras point, car cette loi n'a pas été faite pour toi, mais pour tous les autres. » Après qu'elle eut baisé le sceptre, il lui demanda : « Que désires-tu Esther? Quand ce serait la moitié du royaume, elle te serait donnée. » La reine se contenta de répondre : « Si le roi le trouve bon, que le roi vienne aujourd'hui, avec Aman, au festin que je lui ai préparé. » Au lieu d'exposer immédiatement sa vraie requête, Esther supposa, avec raison qu'elle aurait chez elle une occasion plus favorable encore pour la faire agréer du roi. D'autre part, elle voulait qu'Aman fût présent lorsqu'elle l'accuserait, afin de le perdre immédiatement, sans ressource, et l'empêcher de recouvrer les bonnes grâces du roi par quelque habile manœuvre<sup>2</sup>.

Xerxès accepta, et, à l'heure indiquée, il envoya chercher Aman. Pendant le repas, il répéta à Esther sa demande : « Que désires-tu? » La reine renouvela son invitation pour le lendemain, en ajoutant :

1. Le perfide Aman.

2. Esther, v, 1-4; xv, 4-19.

« Je donnerai demain au roi une réponse, conformément à son ordre. » Xerxès accepta encore, et Aman se retira heureux et fier d'avoir été honoré à ce point par la reine. Il fit part de son bonheur à sa femme et à ses amis. Toutefois, le souvenir de l'affront que lui avait fait Mardochée le remplissait de rage. « Quoique j'aie tout cela, s'écria-t-il après avoir décrit en termes orgueilleux la splendeur de sa situation, je croirai n'avoir rien fait, tant que je verrai le Juif Mardochée assis devant la porte du roi. » Pour le calmer, sa femme et ses amis lui conseillèrent de faire préparer et dresser une potence haute de cent coudées (environ 50 mètres), et d'obtenir du roi que Mardochée y fût pendu le lendemain matin <sup>1</sup>.

Mais il arriva, par un de ces merveilleux arrangements dont la divine Providence a le secret, que le roi ne put dormir la nuit suivante. Pour le distraire, il désira qu'on lui donnât lecture des *Annales* de son règne. Quand il eut entendu le récit du complot auquel il avait échappé grâce à Mardochée, il demanda quelle récompense avait reçue celui qui lui avait sauvé la vie. « Aucune », lui fut-il répondu. Apprenant alors que son premier ministre était dans l'antichambre, il le fit appeler et lui dit : « Que faut-il faire à un homme que le roi veut honorer ? » Aman supposa, dans son fol orgueil, que cet homme n'était autre que lui-même, et il répondit qu'il fallait le couvrir du manteau royal, le faire monter sur un des chevaux du roi, et le promener à travers la place de la ville, entouré de plusieurs fonctionnaires, tandis qu'on crierait devant lui : « C'est ainsi qu'est traité l'homme que le roi veut honorer. » Ce projet plut à Xerxès, qui dit à Aman : « Prends de suite le manteau et le cheval du roi et fais ainsi pour le Juif Mardochée, qui est assis à la porte du palais du roi. » Aman dut obéir; c'était une circonstance de mauvais augure, comme sa femme et ses amis ne manquèrent pas de l'en avertir <sup>2</sup>.

L'espoir lui revint cependant, lorsqu'il se retrouva chez la reine, avec le roi. Pendant le repas, Xerxès posa pour la troisième fois sa même question : « Quelle est ta demande, reine Esther ? Elle te sera accordée. » La reine répondit avec émotion : « Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ô roi, accorde-moi la vie, voilà une demande, et sauve mon peuple, voilà mon désir; car nous sommes vendus, moi et mon peuple, pour être égorgés, anéantis. » Vivement impressionné, le roi répondit : « Qui est-il donc, et où est-il, celui qui se propose d'agir ainsi ? » Esther reprit : « L'oppresseur, l'assassin, c'est Aman. » A ces mots, Aman fut terrifié. Le roi se leva de table et sortit dans le jardin, tout bouillant de colère. Quand il rentra,

1. Esther, v, 5-14.

2. Esther, vi, 1-14.



il vit Aman agenouillé devant le divan de la reine, qu'il suppliait de le sauver. « Comment, s'écria-t-il, il veut faire violence à la reine, en ma présence, dans ma maison? » L'un des eunuques de Xerxès lui apprit alors qu'Aman avait fait préparer une potence énorme.



Fig. 21. — Un grand de Perse.  
(D'après une pierre précieuse.)

pour y pendre Mardochée. Le roi voulut qu'on y attachât de suite Aman lui-même<sup>1</sup>.

En ce même jour, Xerxès conféra le titre de premier ministre à Mardochée, après qu'Esther le lui eût présenté comme son proche parent. Il lui passa au doigt son propre anneau, pour l'investir de cette dignité. Cependant, bien que le principal ennemi des Juifs eût disparu, le décret de mort lancé contre eux subsistait, et il importait, non pas de le révoquer positivement, puisque les lois et les coutumes des Perses s'y opposaient, mais d'agir au plus vite, de manière à le rendre inoffensif. Esther obtint facilement du roi cette autre faveur, et Mardochée fut autorisé à préparer un nouvel édit royal, en vertu duquel il était permis, et même prescrit aux Juifs de se défendre à main armée, si leurs ennemis se soulevaient contre eux le 18 *adar* suivant. Ce second décret fut porté en toute hâte aux gouverneurs des provinces et affiché dans Suse, comme l'avait été le premier<sup>2</sup>. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances, auxquelles de nombreux membres des autres nations voulurent prendre part, dans un mouvement de sympathie pour les Juifs. Il y en eut même plusieurs qui embrassèrent alors la religion du vrai Dieu, dont la main s'était montrée très visible et toute-puissante, pour arracher son peuple à un massacre certain<sup>3</sup>.

Néanmoins, il s'en fallait de beaucoup que tous les ennemis de la

1. Esther, vii, 1-10.

2. Dans l'histoire de notre littérature, Racine a contribué à immortaliser le nom et l'histoire d'Esther par l'admirable tragédie dont elle est l'héroïne. Esther, viii, 1-14. Les Septante et la Vulgate en donnent le texte, xiii, 1-7.

3. Esther, viii, 15-17.

nation théocratique eussent désarmé. Une partie de ceux qui s'étaient promis de se débarrasser des Juifs de Perse par la violence s'élançèrent sur eux, le treize adar, le glaive à la main; mais ils apprirent à leurs dépens que leurs adversaires savaient se défendre. Huit cents d'entre eux trouvèrent la mort dans la capitale, en plus des dix fils d'Aman qui avaient essayé de venger leur père. Dans tout l'empire, il en tomba 75 000 sous le glaive des Juifs. Ceux-ci refusèrent avec dignité de toucher aux biens des victimes <sup>1</sup>.

En souvenir de cette délivrance mémorable, Mardochée ordonna qu'une solennité spéciale serait célébrée chaque année par les Juifs le jour même où elle avait eu lieu. Elle reçut le nom de fête des *Pourin*, c'est-à-dire des « Sorts », parce qu'Aman avait consulté le sort — mot qui équivaut à *pour* dans la langue des Perses — afin de fixer le jour du carnage <sup>2</sup>. Les Juifs n'ont jamais cessé de la célébrer, en lui donnant un caractère joyeux et bruyant <sup>3</sup>.

1. Esther, ix, 1-26.

2. Esther, ix, 20-32.

3. Voir Léon de Modène, *Cérémonies et coutumes qui s'observent aujourd'hui parmi les juifs*, III<sup>e</sup> partie, c. x; D. Stauben, *Scènes de la vie juive en Alsace*, Paris, in-12, 1860, p. 195-211; S. Coypel, *Le judaïsme, esquisse des mœurs juives*, Paris, 1877, p. 227-230.

## CHAPITRE II

### ESDRAS ET NÉHÉMIE TRAVAILLENT A RECONSTITUER LA NATION THÉOCRATIQUE

#### I. — Leur œuvre difficile et bienfaisante.

L'élévation de Mardochée au pouvoir, surtout en de telles circonstances, contribua très probablement à améliorer encore la situation des Juifs, aussi bien en Palestine que dans tout le reste de l'empire persan; mais nous n'avons aucun renseignement précis à ce sujet. Ce n'est qu'à partir de la septième année du règne d'Artaxerxès I<sup>er</sup> Longue-main<sup>1</sup> (459-458 avant J.-C.), que nous pouvons renouer le fil de notre histoire, momentanément interrompue. Dans la première partie de son livre, Esdras a décrit le retour et l'installation de la caravane des rapatriés conduite par Zorobabel, puis la reconstruction du temple de Jérusalem parmi toute sorte de difficultés. Voici qu'il va faire maintenant son apparition personnelle sur la scène, pour raconter d'autres faits, non moins intéressants, de cette période de l'histoire juive, trop peu connue.

Esdras appartenait à la famille sacerdotale, et ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté qu'il cite une partie de sa généalogie, pour montrer comment il descendait d'Aaron<sup>2</sup>. Il se dit fils, dans le sens large usité fréquemment chez les Hébreux, c'est-à-dire, ici, arrière-petit-fils de Saraïa, qui exerçait les fonctions de grand prêtre au moment de la prise de Jérusalem, en 588, cent trente ans auparavant<sup>3</sup>. A son titre de prêtre, il associe celui de « scribe », en hébreu, *sôfer*, ou de « docteur de la loi », comme on dira plus tard; puis il explique un peu plus bas ce second titre, en disant qu'« il avait appliqué son cœur à étudier et à mettre en pratique la loi du Seigneur, et à enseigner dans Israël ses lois et ses préceptes. » Il

1. Nous avons résumé ci-dessus les principaux événements de ce règne.

2. Esdras, vii, 1-5.

3. IV Rois, xxv, 18.



marque ainsi les trois degrés, très positifs et admirablement conçus, de son étude de la loi divine : la lire attentivement pour la connaître, la faire passer dans ses actes, l'enseigner aux autres. Aussi avait-il, parmi ses coreligionnaires captifs en Chaldée comme lui, la réputation d'un « scribe versé dans la loi de Moïse, donnée par le Seigneur, le Dieu d'Israël <sup>1</sup>. »

C'est ici la première apparition, du moins avec cette signification spéciale, d'une fonction qui deviendra importante et célèbre dans le cours de l'histoire juive, d'abord pour rendre d'éminents services au peuple de Dieu, et malheureusement ensuite pour fausser et étri-quer peu à peu l'esprit de la plupart des Juifs, comme nous ne le verrons que trop à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les scribes formèrent graduellement, à l'époque d'Esdras, un groupe puissant, qui ne tarda pas à acquérir auprès du peuple une autorité égale et même supérieure à celle des prêtres. Ceux-ci, en effet, cessèrent bientôt d'être les interprètes officiels de la loi mosaïque, et n'exercèrent plus que leurs fonctions liturgiques, d'ailleurs si honorables.

Homme de la loi, homme de la Bible, Esdras convenait particulièrement pour communiquer un élan nouveau à la vie religieuse et sociale de ses compatriotes rapatriés en Judée, et pour lutter contre de graves abus qui s'étaient déjà glissés parmi eux. Il aime à dire que « la main du Seigneur, son Dieu, la bonne main de son Dieu » était sur lui, pour le protéger et bénir ses démarches <sup>2</sup>. C'est elle qui le poussa à demander au roi Artaxerxès I<sup>er</sup>, redevenu favorable aux Juifs et dont il était avantageusement connu, l'autorisation de rentrer à Jérusalem et en Judée, avec un certain nombre de ses compatriotes. « Le roi lui accorda tout ce qu'il avait demandé », écrit-il avec reconnaissance <sup>3</sup>. La citation du firman royal va nous révéler toute l'étendue de la générosité d'Artaxerxès. Elle nous ouvrira en même temps d'utiles horizons sur cette période de l'histoire juive.

Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, prêtre et scribe versé dans la loi du Dieu des cieux, etc.

J'ai ordonné que quiconque, dans mon royaume, faisant partie du peuple d'Israël, de ses prêtres et de ses lévites, désirera aller à Jérusalem, puisse partir avec toi. Car tu es envoyé par le roi et ses sept conseillers <sup>4</sup>,

1. Esdras, vii, 6, 10.

2. Esdras, vii, 6, 9, 28. Voir aussi viii, 22, 31.

3. Esdras, vii, 6.

4. Ils sont pareillement nommés au livre d'Esther, i, 14. Hérodote, iii, 84, confirme ce même détail, en ajoutant que les sept conseillers royaux étaient choisis dans les sept familles principales de l'empire.

pour inspecter Juda et Jérusalem d'après la loi de ton Dieu,... et pour porter l'argent et l'or que le roi, ses conseillers offrent au Dieu d'Israël qui est à Jérusalem, et aussi tout l'argent et l'or que tu obtiendras dans toute la province de Babylone, et les dons volontaires du peuple et des prêtres pour la maison de leur Dieu à Jérusalem. C'est pourquoi tu auras soin d'acheter, avec cet argent, des taureaux, des béliers, des agneaux et ce qui est nécessaire pour les offrandes et les libations<sup>1</sup>. Avec le reste de l'argent et de l'or, vous ferez ce qui vous paraîtra convenable, toi et tes frères, en vous conformant à la volonté de votre Dieu. Quant aux ustensiles qui te sont remis pour le service de la maison de ton Dieu, dépose-les devant le Dieu de Jérusalem. Pour ce qui est des autres dépenses que tu auras à faire pour la maison de ton Dieu, tu en tireras de la maison des trésors du roi.

Moi, le roi Artaxerxès, j'ordonne à tous les trésoriers d'au delà du fleuve de livrer exactement à Esdras, prêtre et scribe versé dans la loi du Dieu des cieux, tout ce qu'il vous demandera, jusqu'à cent talents d'argent, cent *cors* de froment et cent *baths* de vin, et du sel à discrétion<sup>2</sup>. Que ce qui est ordonné par le Dieu des cieux se fasse ponctuellement pour la maison du Dieu des cieux, afin que sa colère n'éclate pas sur le royaume, sur le roi et sur ses fils. Nous vous faisons savoir aussi qu'il ne peut être levé ni tribut, ni impôt, ni droit de passage sur aucun des prêtres et des lévites, des chantres, des portiers, des nathinéens<sup>3</sup> et des serviteurs de cette maison de Dieu. Et toi, Esdras, selon la sagesse de ton Dieu, que tu possèdes, établis des juges et des magistrats, qui rendent la justice à tout le peuple qui est au delà du fleuve, à tous ceux qui connaissent les lois de ton Dieu, et enseigne-les à ceux qui ne les connaissent pas.

Quiconque n'observera pas ponctuellement la loi de ton Dieu et la loi du roi sera condamné à mort, au bannissement, à une amende ou à la prison<sup>4</sup>.

Ce rescrit, à la rédaction duquel Esdras dut prendre part, lui conférait à lui-même des pouvoirs très étendus, une juridiction religieuse et civile fort précieuse pour promouvoir plus facilement les intérêts de sa nation. L'édit de Cyrus n'avait pas été plus favorable aux Juifs que celui-ci; aussi Esdras en fait-il suivre la copie d'une fervente action de grâces à Dieu<sup>5</sup>. Ainsi fortifié et encouragé du côté du ciel et du côté de la terre, il fit immédiatement ses pré-

1. Les offrandes de farine et de sel, et les libations de vin qui accompagnaient les sacrifices sanglants.

2. Rappelons que le talent d'argent valait 8 500 francs; le *cor*, 338 litres 80; le *bath*, 33 litres 88.

3. Mot dérivé de l'hébreu, et qui désigne les ministres inférieurs du sanctuaire juif.

4. Esdras, vii, 11-26. Cette pièce nous est communiquée, non pas en hébreu, mais d'après le texte original araméen.

5. Esdras, vii, 27-28.

paratifs de départ. Il rassembla les chefs de famille qui s'étaient décidés à revenir au pays de leurs ancêtres. Il en donne ici la liste complète, il signale en même temps le nombre de ceux qui les accompagnaient <sup>1</sup>. Ils appartenaient, pour la plupart, aux mêmes familles qu'un certain nombre des Juifs de la caravane de Zorobabel <sup>2</sup>. Parmi eux se trouvaient plusieurs descendants du roi David. Ils formaient un total d'environ quinze cents hommes; de quatre mille cinq cents à cinq mille, en comptant les femmes et les enfants.

C'est auprès du « fleuve qui coule vers Ahava » que se trouvait le lieu du rendez-vous. On y campa durant trois jours. D'après divers auteurs, cette ville serait identique à la *Hît* actuelle, où les caravanes font halte avant de gagner les régions désertes. Là, Esdras constata avec peine qu'aucun lévite ne s'était présenté pour rentrer en Judée. Déjà, il n'en était revenu qu'un nombre relativement restreint (soixante-quatorze seulement) avec Zorobabel; et cependant, ils étaient indispensables pour le service régulier du culte. Pour remédier à ce grave inconvénient, Esdras envoya une délégation, composée d'une dizaine de membres, à Casphia, bourgade ou ville de la Babylonie qui est demeurée complètement inconnue. Il s'y trouvait une colonie importante de ces nethiniens ou nathinéens, dont il a été question plus haut. Les délégués s'adressèrent à leur chef, Iddo, qui réussit à leur procurer trente-huit lévites, auxquels s'adjoignirent deux cent vingt nathinéens; ce qui fut une grande consolation pour Esdras <sup>3</sup>.

Désormais, rien ne retardait plus le départ. Toutefois, avant d'en donner le signal, le chef de la caravane publia, pour attirer la bénédiction de Dieu sur ce voyage long, fatigant et périlleux, un de ces jeûnes solennels auxquels la dévotion juive recourait fréquemment alors. Assurément, Esdras aurait pu demander au roi une escorte militaire, pour garantir la caravane contre les maraudeurs qui ont de tout temps infesté la région plus ou moins déserte située entre la Chaldée et la Palestine. Mais, ajoute-t-il dans un sentiment de foi très vive, « nous avons dit au roi : La main de Dieu est, pour leur bien, sur tous ceux qui le cherchent; mais sa puissance et sa colère sont sur ceux qui l'abandonnent. » Après avoir ainsi vanté devant ce roi païen la toute-puissance et la bonté du Seigneur, il craignit d'humilier en quelque sorte le Dieu d'Israël, en implorant un secours purement humain <sup>4</sup>.

Avant le départ, Esdras confia à douze prêtres et à autant de lévites

1. Esdras, VIII, 1-14.

2. Esdras, II, 3-15.

3. Esdras, VIII, 15-20.

4. Esdras, VIII, 21-23.

l'argent, l'or et les objets précieux que le roi de Perse, ses conseillers, d'autres fonctionnaires et les membres de la nation juive établis en Chaldée avaient donnés pour le temple de Jérusalem. C'était un trésor considérable, ainsi composé : 650 talents d'argent, valant environ 5 525 000 francs; 100 talents d'or, environ 13 185 000 francs; des ustensiles d'or et d'argent équivalant à 100 talents d'argent, c'est-à-dire à 850 000 francs; 20 coupes d'or, valant 1 000 dariques, ou 25 000 francs, sans compter « deux vases d'airain poli, aussi précieux que l'or ». En tout, environ 19 585 000 francs. En remettant

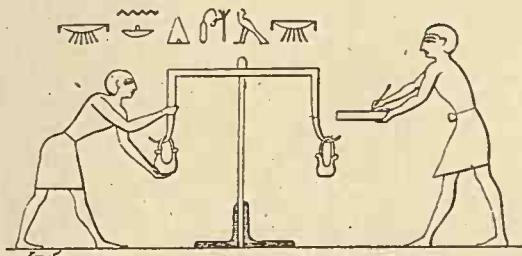


Fig. 22. — Balance égyptienne pour la pesée de l'or. Tombeau de Beni-Hassan.  
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, pl. 338.)

ces valeurs aux ministres sacrés, Esdras leur fit cette touchante allocution :

Vous êtes consacrés au Seigneur et ces objets sont des choses saintes; cet argent et cet or sont une offrande volontaire faite au Seigneur, au Dieu de vos pères. Soyez vigilants, et prenez tout cela sous votre garde, jusqu'à ce que vous le remettiez aux princes des prêtres, aux lévites et aux chefs de famille à Jérusalem<sup>1</sup>.

Selon l'ancien usage, le tout fut pesé, avant d'être remis entre les mains des prêtres et des lévites auxquels on en confiait la garde.

On partit ensuite, le douzième jour du premier mois (*nisan*, mars-avril). Le voyage se passa bien, « la main de Dieu » ne cessant pas de protéger les voyageurs. La caravane arriva à Jérusalem le premier jour du cinquième mois (*ab*, juillet-août), après être demeurée juste cinq mois en route. Après un repos de trois jours, les sommes et les objets qui avaient été apportés pour le sanctuaire furent livrés à ceux des prêtres et des lévites de Jérusalem qui étaient chargés du trésor sacré. On les pesa de nouveau, pour constater que le poids indiqué était resté le même. Puis, pour remercier le Seigneur de sa protection, et pour lui consacrer la vie nouvelle qu'ils allaient mener

1. Esdras, VIII, 24-30.

en Terre sainte, les rapatriés offrirent en holocauste douze jeunes taureaux au nom de la nation entière, quatre-vingt-seize béliers, soixante-dix-sept agneaux, et de plus, douze boucs en sacrifice expiatoire. Enfin, ils transmirent les ordres du roi aux principaux fonctionnaires civils et militaires qui administraient le pays en son nom. Tous ces officiers se conformèrent au texte de l'édit et traitèrent favorablement les Juifs <sup>1</sup>.

Dans les deux chapitres suivants de son livre, Esdras nous apparaît comme un grand réformateur moral. C'est vraiment le « scribe versé dans la loi de Moïse donnée par Dieu », que nous y voyons agir avec une louable énergie, pour faire cesser un abus très grave. Il était arrivé à Jérusalem le premier jour du cinquième mois. Environ cinq mois plus tard <sup>2</sup>, après qu'il eut achevé tous les arrangements que réclamait son installation, plusieurs chefs de famille, des meilleurs et des plus zélés pour l'honneur de leur Dieu et de leur peuple, vinrent lui faire une triste déclaration. Autrefois, le Seigneur avait instamment recommandé aux Hébreux de vivre séparés de la population païenne de Canaan, de crainte qu'ils n'en adoptassent les mœurs perverses et les pratiques idolâtriques. Et voici qu'un trop grand nombre de Juifs de Judée et de Jérusalem étaient allés jusqu'à contracter des mariages avec des païennes de la contrée, « mêlant ainsi la race sainte, avec les peuples » voués au culte infâme des idoles, et désobéissant à la loi sur un point très grave <sup>3</sup>. Et, ce qu'il y avait de pire, c'est que « les chefs et les magistrats avaient été les premiers à commettre ce péché, » donnant ainsi le plus fâcheux exemple.

En apprenant cette transgression, Esdras manifesta son indignation et sa douleur par toutes les marques extérieures dont les Orientaux accompagnent un deuil extrême. Il déchira le haut de son manteau et de sa tunique, s'arracha les cheveux et la barbe, et se laissa tomber sur un siège, en silence. Les meilleurs et les plus fervents des Juifs de Jérusalem s'assemblèrent autour de lui, profondément émus eux-mêmes, et redoutant les jugements de Dieu que de telles fautes pouvaient attirer sur eux tous. Esdras demeura dans cette attitude jusqu'au sacrifice du soir, c'est-à-dire jusque vers trois heures de l'après-midi, comme atterré, paralysé par le rude coup que lui avait porté cette nouvelle <sup>4</sup>. Puis il se leva, agrandit encore la déchirure de ses vêtements, s'agenouilla et prononça à haute voix, les bras étendus vers le ciel, une ardente prière, dont voici quelques passages :

1. Esdras, VIII, 31-36.

2. Esdras, X, 9.

3. Exode, XXXIV, 15-16; Deutéronome, VII, 3, 102.

4. Esdras, XI, 1-4.

Mon Dieu, je suis confus, et j'ai honte de lever les yeux vers vous, car nos iniquités se sont multipliées au-dessus de nos têtes, et nos péchés ont atteint jusqu'au ciel. Depuis le temps de nos pères jusqu'à ce jour,



Fig. 23. — Carthaginois priant la main droite étendue (figurine du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.).  
(Musée Lavigerie à Carthage.)

nous avons été grandement coupables, et, à cause de nos iniquités, nous avons été livrés, nous, nos rois et nos prêtres, aux rois des pays étrangers, au glaive, à la captivité, au pillage et à la confusion qui couvre aujourd'hui encore notre visage.

A ces fautes sans nombre, et au juste châtement qu'elles avaient attiré sur tout Israël, Esdras opposa les bienfaits dont le Seigneur avait comblé son peuple depuis quelque temps, en mettant fin à la captivité de Babylone. L'ingratitude des coupables n'en était que plus manifeste.

Et cependant, le Seigneur notre Dieu a exaucé un peu nos prières. Il nous a laissé un reste, et il nous a donné un abri dans son lieu saint, afin d'éclairer nos yeux et de nous rendre un peu de vie dans notre esclavage... Il nous a fait trouver grâce devant les rois de Perse, afin qu'il nous fût possible de bâtir la maison de notre Dieu et d'en relever les ruines, et de nous donner un lieu de retraite dans Juda et dans Jérusalem.

Le suppliant aborda ensuite l'objet spécial de sa prière, et rappela que Dieu avait formellement interdit les mariages de ce genre, de crainte que sa nation n'en fût souillée :

Que dirons-nous, puisque nous avons violé les commandements que vous nous aviez donnés par vos serviteurs les prophètes, en disant : « Le pays dans lequel vous entrez, pour en prendre possession, est un pays souillé par les impuretés des peuples de ces contrées. C'est pourquoi ne donnez pas vos filles à leurs fils, et ne prenez pas leurs filles pour vos fils... » Après tout ce qui est arrivé à cause de nos mauvaises actions,... et maintenant que vous nous avez conservé ce reste,... recommencerions-nous à désobéir à vos ordres, et à nous allier avec ces nations abominables <sup>1</sup> ?

Tandis qu'Esdras, le visage baigné de larmes, faisait cette humble confession dans la cour du temple, à l'entrée du sanctuaire, une foule de plus en plus considérable s'était groupée autour de lui, composée d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous, vivement impressionnés, pleuraient avec lui <sup>2</sup>. Quand il eut achevé sa prière, l'un des assistants, nommé Chemaya, fit une proposition courageuse. S'adressant à Esdras, il lui dit :

Nous avons péché en nous alliant à des femmes étrangères... Mais Israël ne demeure pas sans espérance à ce sujet... Faisons alliance avec notre Dieu, pour renvoyer toutes ces femmes et ceux qui en sont nés... Qu'on agisse d'après la loi ! Lève-toi ; c'est à toi de commander ; nous serons avec toi. Prends courage et agis.

Esdras, qui était demeuré à genoux, se leva, réconforté par cette noble intervention, et, sur place, il fit jurer aux princes des prêtres, aux chefs des lévites et de tout le peuple, qu'ils feraient entièrement leur devoir. Mais, pour qu'une mesure si énergique eût plus de chances de réussir, il convenait d'en faire voter l'exécution par la nation entière. Elle fut donc convoquée à une assemblée générale, dont personne ne devait s'exempter, sans s'exposer à des pénalités qui allaient jusqu'à la confiscation des biens et à l'excommunication. Trois jours plus tard, le vingtième jour du neuvième mois de l'année juive (*Kislev*, novembre-décembre), cette assemblée

1. Esdras, ix, 5-15.

2. Esdras, x, 1.

s'ouvrait en plein air, sur la vaste esplanade du temple. « Tous tremblaient, remarque le narrateur à cause de cette affaire et à cause de la pluie. » On tremblait donc en même temps, et de froid, car cette période de l'année est habituellement très pluvieuse en Palestine, et de frayeur, car tous avaient compris qu'on avait gravement violé la loi, et on s'attendait à des sanctions douloureuses <sup>1</sup>.

Esdras prit la parole, et tint un langage sévère : « Vous avez péché en épousant des femmes étrangères, et vous avez ajouté à la culpabilité d'Israël. Rendez donc maintenant gloire au Seigneur, le Dieu de nos pères, et faites ce qui lui est agréable. Séparez-vous des nations, des pays et des femmes étrangères. » Le sacrifice à accomplir était énorme; aussi Esdras le demanda-t-il au nom de Dieu lui-même. Ce fut une scène émouvante. Tous les assistants répondirent, d'une voix unanime. « Oui, nous ferons comme tu l'as dit. » C'était une acceptation pleine et entière. On proposa toutefois qu'une commission fût constituée pour régler les détails de cette triste affaire, et on justifia cette demande par d'excellentes raisons. Il n'y avait alors à Jérusalem aucune salle capable de contenir une si vaste assemblée, et celle-ci ne pouvait pas demeurer sous la pluie; d'autre part, ce n'était point en deux ou trois jours qu'il serait possible d'étudier sérieusement les cas assez complexes qui ne manqueraient pas de se présenter, et une assemblée n'était pas apte à entreprendre un tel travail. La proposition était trop raisonnable pour n'être pas immédiatement acceptée. Il n'y eut que quatre opposants, dont un lévite <sup>2</sup>.

Les membres de la commission furent choisis parmi les chefs des familles; Esdras en eut naturellement la présidence. Elle commença ses travaux le premier jour du dixième mois (*tébeth*, décembre-janvier). Tous ceux qui avaient épousé des femmes étrangères étaient convoqués à jour fixe, et chaque cas était examiné à part. De la sorte, on ne perdit pas de temps; aussi tout était-il terminé le premier jour du premier mois (*nisan*, mars-avril) de l'année 457 avant J.-C. La liste des transgresseurs, insérée à la fin du livre d'Esdras, nous apprend qu'il y avait parmi eux dix-sept prêtres, dont quatre de la famille du grand prêtre, dix lévites, quatre-vingt-dix laïques. A la suite de sa longue énumération, l'écrivain sacré fait cette réflexion, pathétique dans sa simplicité, qui met en relief le caractère rigoureux de la mesure édictée et la générosité de ceux qui s'y soumirent : « Tous ces hommes avaient pris des femmes étrangères, et plusieurs en avaient eu des enfants <sup>3</sup>. » Là-dessus, le livre d'Esdras s'achève brusquement. Mais celui de Néhémie vient

1. Esdras, x, 2-9.

2. Esdras, x, 10-15.

3. Esdras, x, 16-44.



très heureusement à notre aide, pour nous faire connaître la suite de l'histoire des Juifs rapatriés en Judée.

De Jérusalem, il nous transporte tout à coup à Suse, la résidence favorite des rois de Perse, dans ce palais fortifié où nous avons admiré



Fig. 24. — Perses de Persépolis.

(D'après Rawlinson, *The five great monarchies*, t. v, p. 179-181.)

naguère l'acte courageux d'Esther. Xerxès I<sup>er</sup> a disparu depuis longtemps, car c'est actuellement la vingtième année du règne d'Artaxerxès I<sup>er</sup>, dit Longuemain, son fils et successeur (445 avant J.-C. <sup>1</sup>). Le héros des récits qui vont nous occuper pendant quelque temps est un Juif nommé Néhémie, qui est actuellement l'un des grands échansons du roi : fonction importante à la cour des monarques persans d'alors <sup>2</sup>. Il semble avoir appartenu à la tribu de

1. Nous n'avons pas à entrer dans la controverse, de date assez récente, au sujet de l'époque à laquelle Esdras et Néhémie exercèrent leur ministère à Jérusalem. On avait admis jusqu'ici que ces deux saints personnages étaient venus en Judée sous le gouvernement d'Artaxerxès I<sup>er</sup> (465-425); Esdras, la septième année (458); Néhémie, la vingtième année (445-444), ainsi qu'il vient d'être dit. Divers exégètes ou historiens ont cru devoir changer ces dates, et ne placer l'arrivée d'Esdras à Jérusalem que sous le règne d'Artaxerxès II Mnémon (404-359). La magistrature de Néhémie en Judée aurait donc précédé la sienne. D'autres auteurs placent le ministère entier de Néhémie sous le règne du même Artaxerxès II. Voir les *Dictionnaires de la Bible*; A. von Hoonacker, *Les douze petits prophètes*, 1908, p. 695-702; *Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, 1896, et *Nouvelles études sur la restauration juive*, 1898.

2. Xénophon, *Cyrop.*, I, III, 4.

Juda<sup>1</sup>. Son frère Hanani revint alors de Jérusalem, avec quelques autres Juifs. Néhémie, demeuré profondément attaché à son peuple et à son pays, s'empressa de poser aux nouveaux arrivés quelques questions, qui portaient, les unes sur l'état de leurs coreligionnaires établis en Judée, les autres sur celui de Jérusalem, la ville sainte, si chère à tous les fils d'Israël. Il reçut cette triste réponse : « Ceux qui sont restés de la captivité (la *gôlah*) sont là, dans la province, au comble de l'affliction et de l'opprobre. Les remparts de Jérusalem sont en ruines, et ses portes ont été consumées par le feu<sup>2</sup>. »

D'où provenait, pour les habitants de la Judée, ce surcroît d'affliction et de misère? Probablement des exactions des fonctionnaires persans, et davantage encore de la malveillance des Samaritains et des autres ennemis des Juifs, de plus en plus active, à cette époque. Le pays semble avoir subi alors les plus rudes épreuves qui lui aient été infligées depuis la fin de la captivité. Le triste état des remparts était doublement attristant, durant ces années de désordre et d'insécurité. Une localité qui n'avait pas de murailles pour la défendre n'était pas regardée comme une ville. Aussi comprend-on que ces nouvelles aient excité, dans l'âme délicate de Néhémie, une douleur semblable à celle qu'Esdras avait ressentie, lorsqu'il apprit l'existence des mariages illicites contractés par un si grand nombre de ses compatriotes. Lui aussi, il pleura, il jeûna, il demeura plongé plusieurs jours dans la désolation. Il intercale dans son récit le texte d'une ardente prière qu'il adressa au Dieu d'Israël, pour épancher sa douleur et pour attirer la bénédiction du ciel sur un projet que lui avait suggéré son vif désir de secourir son peuple. A la suite d'une pieuse et confiante invocation, d'une humble confession des péchés d'Israël, il rappelait au Seigneur ses anciennes promesses :

Souvenez-vous de la parole que vous avez dite à Moïse, votre serviteur : Quand vous aurez péché, je vous disperserai parmi les nations; mais, si vous revenez à moi, si vous observez et accomplissez mes préceptes, alors même que vous auriez été déportés jusqu'aux extrémités du ciel, je vous rassemblerai de ces pays-là, et je vous ramènerai au lieu que j'ai choisi pour y établir mon nom.

Il concluait ainsi : « Que votre oreille, Seigneur, soit attentive à la prière de votre serviteur... Faites réussir aujourd'hui la démarche de votre serviteur, et faites-lui trouver grâce devant cet homme. »

« Cet homme », c'était Artaxerxès lui-même, car Néhémie ajoute : « J'étais alors échanson du roi<sup>3</sup>. » Fonction qui lui permettait d'aborder

1. Il était simplement laïque. C'est par suite d'une erreur de traduction qu'il est appelé « prêtre » au passage II Mach., I, 21.

2. Néhémie, I, 1-3.

3. Néhémie, I, 4-11.

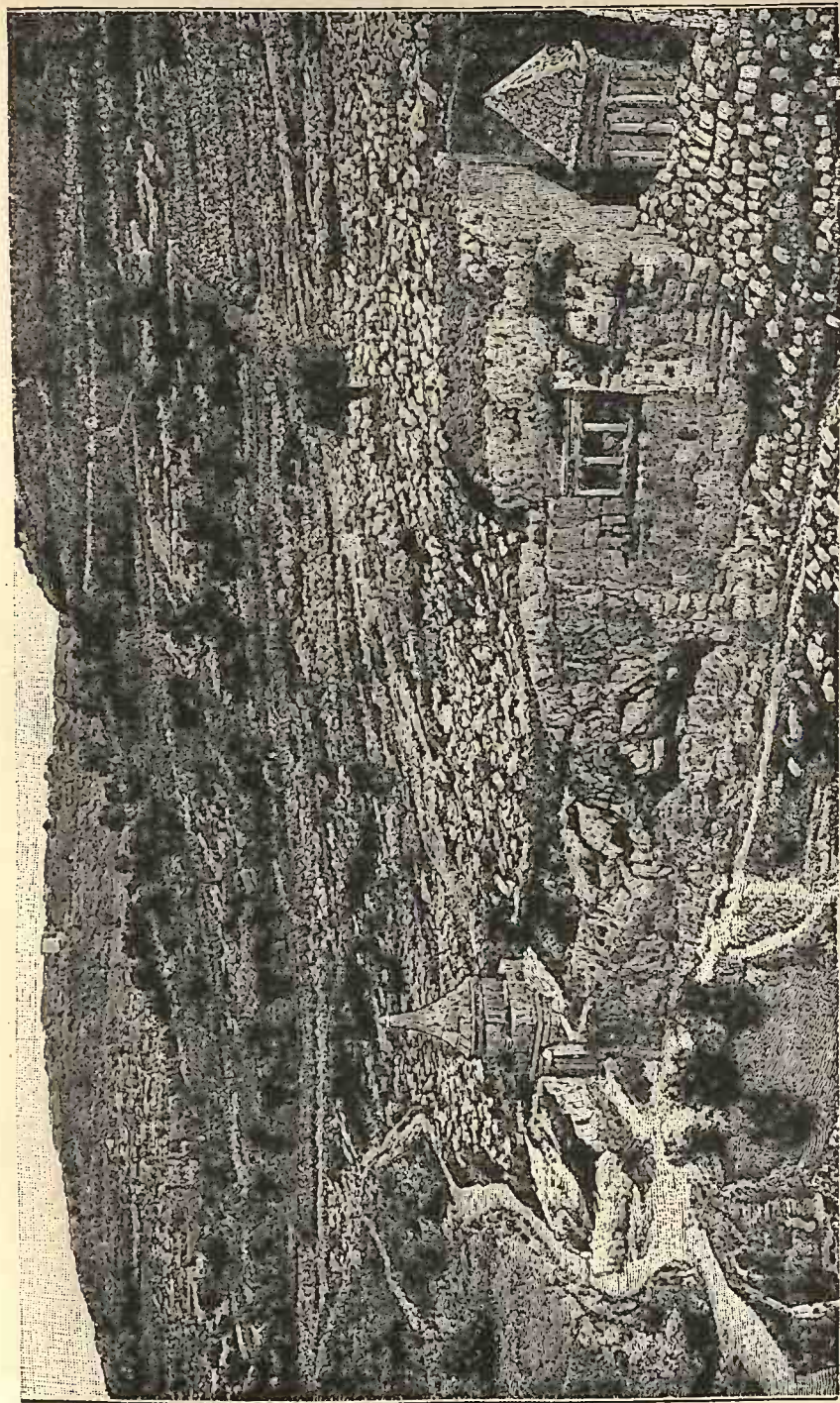


Fig. 25. — Tombeaux dans la vallée du Cédron et cimetière israélite.  
(D'après une photographie.)

fréquemment le monarque, et dans le cas actuel, avec une certaine intimité, vu la nature, bienveillante au fond, d'Artaxerxès I<sup>er</sup>. Néhémie se proposa donc immédiatement d'obtenir de ce prince l'autorisation d'aller à Jérusalem, pour secourir son peuple. Mais, par suite de circonstances que nous ignorons, il dut attendre quatre mois — du neuvième mois de l'année 545 avant J.-C. au premier mois de l'an 544 — pour adresser sa requête au roi.

Un jour donc qu'il était de service (car les rois de Perse avaient de nombreux échansons, qui exerçaient leur fonction à tour de rôle), il remplit de vin une coupe qu'il présenta au monarque, Artaxerxès, jetant un regard sur lui, remarqua son air triste et abattu, et lui en demanda le motif. Cette question, formulée avec bonté, amena le moment favorable, si impatientement attendu. « Que le roi vive éternellement! répondit Néhémie d'après le style cérémonieux de ces temps. Comment mon visage ne serait-il pas abattu, lorsque la ville où sont les tombeaux de mes pères est détruite, et que ses portes ont été consumées par le feu? » Les Perses avaient un grand respect pour les tombeaux; aussi le roi, vivement intéressé et passant aussitôt au côté pratique du sujet, reprit-il aimablement : « Que demandes-tu? » Après une prière intime et rapide à son Dieu, Néhémie répondit encore : « Si le roi le trouve bon, et si son serviteur lui est agréable, envoyez-moi en Judée, à la ville des tombeaux de mes pères, pour que je la rebâtisse. » La reine était alors assise auprès du roi. En effet, déjà nous le savons par l'histoire d'Esther <sup>1</sup>, en Perse celle des femmes du roi qui était revêtue de la dignité de reine, prenait parfois ses repas avec lui. Elle et le monarque demandèrent ensemble à Néhémie combien de temps durerait son absence. Il fixa une période probablement assez courte, qui n'est pas indiquée ici. Les difficultés qu'il rencontra en Judée pour obtenir les résultats qu'il s'était proposé d'atteindre, le retinrent cependant à Jérusalem durant douze années entières; mais il obtint sans doute un prolongement de son congé.

Artaxerxès ayant autorisé le départ de son échanson, celui-ci le pria de lui donner des lettres pour les gouverneurs des différentes provinces qu'il avait à traverser, afin qu'on ne mît nulle part des obstacles à son voyage. Il demanda aussi, pour le présenter à un certain Asaph, gardien d'un parc que le roi possédait en Judée, un rescrit, ordonnant à ce fonctionnaire de fournir le bois de charpente nécessaire pour les portes de la ville et pour les remparts.

Muni de toutes ces pièces, Néhémie se mit en route, avec une escorte de cavaliers que le roi voulut bien lui donner, pour le pro-

1. Hérodote, ix, 110, confirme ce trait.

téger de tout péril durant son voyage<sup>1</sup>. On a dit de lui qu'il savait manifester la volonté implacable d'un autocrate, et tout aussi bien agir par la persuasion, quand il voyait qu'il atteindrait mieux, grâce à elle, la réussite du projet qu'il avait en vue. Il va donner, dès son arrivée à Jérusalem, la mesure de cette volonté inflexible, à laquelle rien ne pourra résister... Mais d'abord, il note, comme en passant, que Sanballat le Horonite, et Tobie l'Ammonite éprouvèrent un vif déplaisir, en apprenant qu'il venait, du centre de l'Empire, « un homme qui cherchait le bien des fils d'Israël. » L'épithète « Horonite », ajoutée au nom de Sanballat, indique vraisemblablement qu'il était originaire de Bethoron, bourgade célèbre au temps de la conquête de Canaan par les Hébreux, et qui avait appartenu à la tribu d'Éphraïm<sup>2</sup>, mais qui était maintenant au pouvoir des Samaritains. Sanballat était alors un personnage influent, peut-être même le gouverneur officiel de la Samarie. Nous le verrons constamment opposé aux Juifs et à Néhémie. Tobie était, croit-on, son secrétaire; en tout cas, il nourrissait les mêmes sentiments de basse jalousie et d'hostilité contre la nation théocratique naissante. On conçoit aisément que ces hommes louches n'aient pas vu sans un désagrément très vif l'arrivée de Néhémie, armé de pouvoirs officiels pour défendre son peuple. Ils étaient alliés l'un et l'autre, par des unions matrimoniales, à des familles juives importantes, qui les soutenaient dans leurs basses menées<sup>3</sup>.

A peine installé à Jérusalem, et après avoir pris, seulement trois jours de repos, Néhémie se mit résolument à l'œuvre, car il sentait qu'entouré d'ennemis irréconciliables, il devait exécuter promptement ses projets, pour leur donner plus de chances de succès. Décidé à reconstruire tout d'abord les remparts de Jérusalem, il commença par en faire une inspection rapide, pour mieux se rendre compte du travail et du temps qui seraient nécessaires. Il le fit pendant la nuit, accompagné seulement de quelques personnes sûres, afin de ne pas révéler trop tôt son secret aux ennemis de son peuple. Durant cette tournée émouvante, qu'il décrit en quelques mots<sup>4</sup>, il était seul à cheval; ses compagnons le suivaient à pied.

Je sortis de nuit, dit-il, par la porte de la Vallée, et je me dirigeai vers la fontaine du Dragon et vers la porte du Fumier... Je passai près de la porte de la Fontaine et de l'étang du Roi. Là il n'y avait pas de place pour faire passer le cheval qui me portait. Je montai par le torrent et j'examinai la muraille; je rentrai ensuite par la porte de la Vallée.

1. Néhémie, II, 1-9.

2. Josué, X, 11-15; XVI, 3.

3. Néhémie, II, 10; VI, 17-19; XIII, 4, 7, 18.

4. Néhémie, II, 11-15.

Cet itinéraire est clair dans son ensemble, quoique certains détails n'aient pas été identifiés avec certitude <sup>1</sup>. La porte de la Vallée, ainsi nommée parce qu'elle était placée près de l'endroit où s'ouvrait la vallée d'Hinnom, correspondait à peu près à la porte actuelle de Jaffa. La fontaine du Dragon, qui n'est pas mentionnée ailleurs, ne diffère peut-être pas du *Birket Mamilla* ou du *Birket-es-Soultan*, situés l'un et l'autre à l'ouest de la ville. La porte du Fumier avait reçu ce nom, parce qu'elle servait de passage aux immondices de Jérusalem, qui étaient ensuite jetées dans la vallée d'Hinnon; elle était située à l'angle sud-ouest des remparts. La porte de la Fontaine était tout auprès de la fontaine de Siloé, par conséquent dans le partie sud-est de la muraille. La fontaine du Roi doit être identique au réservoir de cette même source, de tout temps célèbre. Le torrent est celui du Cédron, qui longe les remparts à l'est de Jérusalem. A certain endroit, son lit, à peu près toujours à sec, était tellement rempli de décombres que le cheval de Néhémie avait de la peine à passer. Il résulte de cette description rapide que Néhémie fit le tour complet des remparts de Jérusalem, puisque, après avoir suivi le lit du Cédron, il rentra par la porte de la Vallée, à l'Ouest. <sup>2</sup>

Comme il lui fallait l'assentiment et la coopération de tous les habitants, non seulement de Jérusalem, mais de toute la Judée, il réunit les prêtres, les nobles, les magistrats, et, dans une allocution vibrante de patriotisme autant que de piété, il leur exposa la manière toute providentielle dont il avait été amené à entreprendre cette reconstruction des remparts, et la bienveillance avec laquelle le roi de Perse l'avait muni de pleins pouvoirs pour l'exécuter. « Venez et bâtissons! » s'écria toute l'assistance enthousiasmée, « et ils se fortifièrent dans cette résolution <sup>3</sup>. »

Sanballat et Tobie, auxquels s'était joint un Arabe de qualité, nommé Guéchem, animé des mêmes sentiments de haine contre les Juifs, apprirent bientôt ce qui s'était passé, et ils eurent l'audace de venir à Jérusalem, pour dire à Néhémie et aux principaux habitants : « Que faites-vous là? Vous révoltez-vous contre le roi? » On avait autrefois soulevé une accusation semblable contre Zorobabel, accusation très dangereuse alors, tant les rois de Perse avaient eu à lutter dans leur vaste empire, contre des mouvements de révolte fréquemment renouvelés. Néhémie répondit avec une fermeté dédaigneuse : « Le Dieu du ciel nous fera réussir. Nous, ses serviteurs, nous nous lèverons et nous bâtirons. Mais

1. Voir Legendre, dans F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. III, col. 1349.

2. Le diagramme ci-joint donnera quelque idée de son itinéraire.

3. Néhémie, II, 16-18.

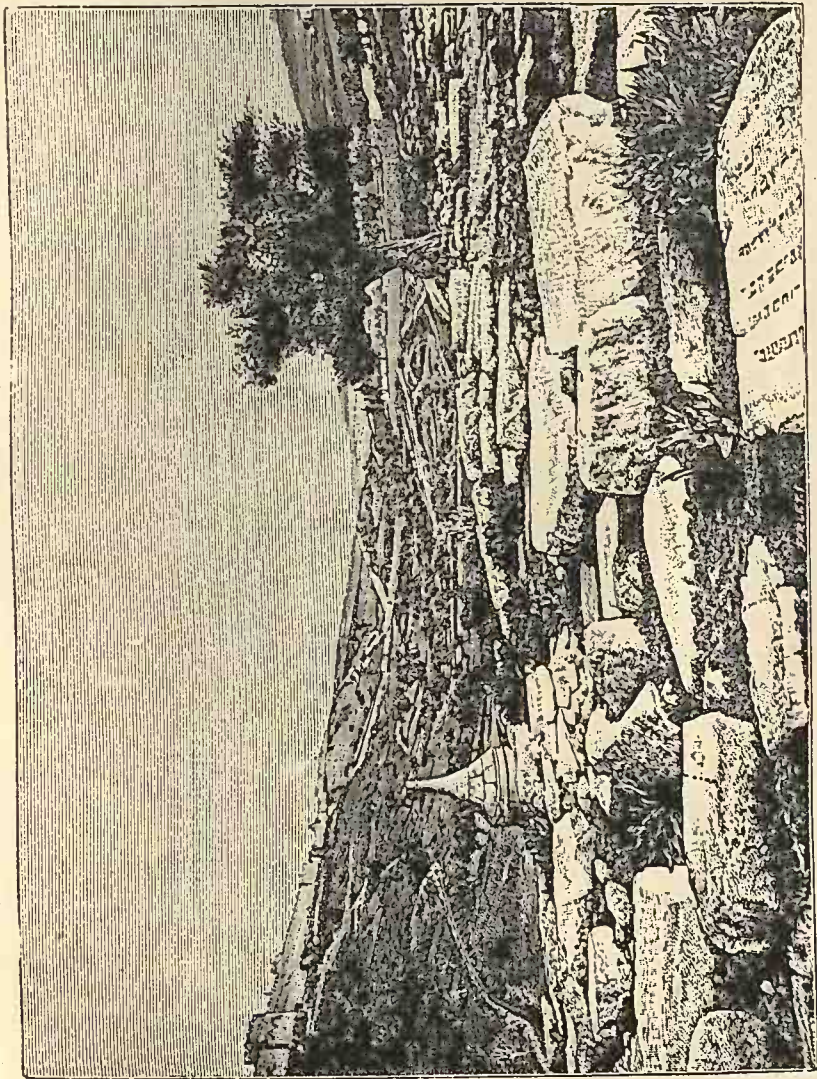


Fig. 26. — Vue de la vallée du Cédron prise des hauteurs qui dominent le tombeau de Zacharie.  
En haut à gauche, on voit le village de Sitoam.

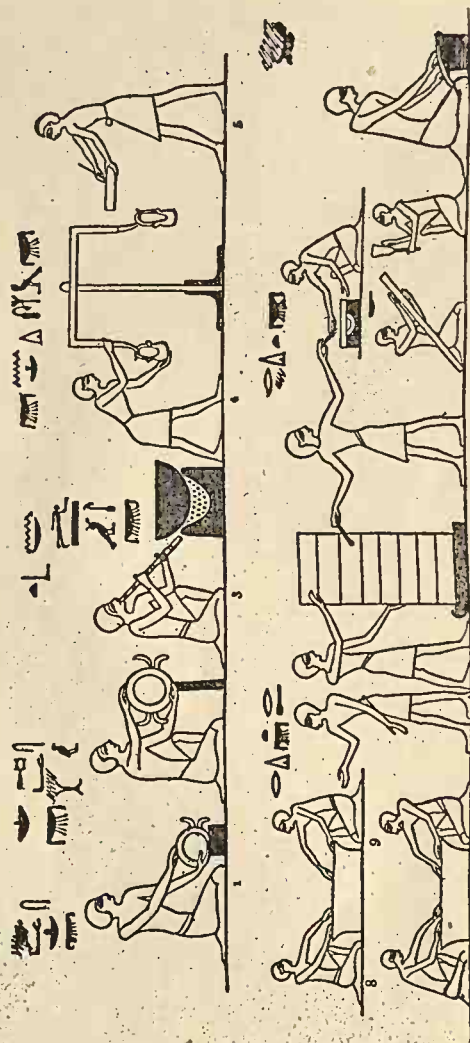


Fig. 27. — Orfèvres au travail.

(D'après Wilkinson, *Manners and Customs*, t. II, p. 234, fig. 413.)

1 et 2 fabriquent des bijoux ; 3 souffle le feu au creuset pour fondre ; 4 et 5 pèsent l'or ; 6 notent le poids ; 8 et 9 lavent l'or. A leur droite est le directeur des travaux. Les autres ouvriers à droite préparent l'or avant qu'il soit mis en oeuvre.



pour vous, il n'y a ni part, ni droit, ni souvenirs dans Jérusalem<sup>1</sup>. »

On se mit à l'œuvre avec courage. Deux chapitres du livre de Néhémie, le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup>, racontent en détail ce relèvement des remparts de la Ville sainte, et déterminent en même temps la part spéciale du travail qui fut dévolue à tels et tels groupes, à tels et tels habitants. Le chapitre III<sup>e</sup> est un document des plus précieux, au double point de vue de l'histoire contemporaine et de la topographie de Jérusalem; mais, pour ne pas trop surcharger notre récit, nous ne pouvons en donner qu'un simple sommaire. En organisateur habile, Néhémie avait divisé les remparts en une quarantaine de secteurs, dont la reconstruction fut attribuée soit à des familles, soit à des corps de métiers, soit à de riches particuliers, soit aux habitants de différentes localités de la Judée, qui faisaient le travail à leurs propres frais. Les prêtres, avec le grand prêtre Éliásib à leur tête, se chargèrent de rebâtir le secteur situé auprès de la porte dite des Brebis, dans le voisinage du temple. La corporation des orfèvres, celle des parfumeurs, celle des épiciers eurent aussi leur lot. De même les villes ou les bourgades de Jéricho, de Thécué, de Gabaon, de Maspha, de Janoé, de Céila, etc., dont les chefs — à part ceux de Thécué — travaillèrent comme de simples ouvriers. De la sorte, tout fut simplifié, et il y eut entre ces différentes équipes une salubre émulation grâce à laquelle la reconstruction fut plus rapide. Certains lots étaient considérables : entre autres, celui des habitants de Janoé, qui, indépendamment de la porte de la Vallée, réparée par eux, bâtirent toute la partie de la muraille qui allait de cette porte à celle du Fumier, distante de mille coudées (plus de 500 mètres)<sup>2</sup>, mais peut-être avait-elle moins souffert en cet endroit<sup>3</sup>.

L'empressement de tous les travailleurs avait été tel, que le gros œuvre des remparts fut achevé en cinquante-deux jours, à la date mémorable du 25 *éloul*, le sixième mois de l'année juive (août-septembre). Et pourtant, les difficultés matérielles avaient été grandes, car à lui seul, l'enlèvement des décombres avait exigé un temps considérable, et, si un grand nombre de pierres des anciens remparts purent servir, on dut en extraire beaucoup d'autres des carrières voisines, et les tailler, au moins grossièrement, avant de les utiliser.

De plus, et surtout, les ennemis des Juifs firent tout ce qu'ils purent pour arrêter le travail. Leur colère essaya tout d'abord de se soulager par de mordants sarcasmes. Sanballat s'écria, en présence

1. Néhémie, II, 19-20.

2. Néhémie, III, 18.

3. Dans sa description détaillée des divers lots ou secteurs, Néhémie part de l'angle nord-est de Jérusalem, aux environs du temple, se dirige de là au Nord, puis au Nord-Ouest, puis à l'Ouest, pour passer au Sud, à l'Est, et achever par son point de départ, au Nord-Est (III, 1-3).

des conseillers et des soldats samaritains qui lui servaient d'escorte officielle : « Que font ces Juifs méprisables? Les laissera-t-on faire? Sacrifieront-ils? Achèveront-ils aujourd'hui <sup>1</sup>? Rendront-ils la vie à des pierres calcinées par le feu et que recouvrent des monceaux de poussière? » Tobie l'Ammonite, qui était à ses côtés, dit à son tour, en haussant les épaules : « Laissez-les bâtir! Si un renard s'élance, il renversera leur muraille de pierre <sup>2</sup>. »

Mais ni Néhémie, ni le peuple ne se laissèrent effrayer par ces menaces et ces insultes. En peu de temps le rempart, sur tout son pourtour, était élevé à la moitié de sa hauteur, et les travailleurs prenaient goût à l'ouvrage. Mais cette promptitude même exaspéra davantage encore les adversaires. Sanballat, le grand meneur, Tobie, les Arabes du voisinage, excités par Guéchem, qui était un des leurs, les Ammonites poussés par Tobie leur compatriote, s'assemblèrent avec l'intention ouverte d'en venir aux voies de fait, et d'interrompre la construction en tombant à main armée sur les Juifs <sup>3</sup>. Mais Néhémie était inaccessible à la peur. Pour parer au danger, il prit aussitôt deux mesures excellentes : l'une inspirée par la foi, « Nous priâmes Dieu »; l'autre de prudence humaine. « Nous mêmes des gardes contre eux jour et nuit sur le rempart. » Néhémie organisa rapidement une petite milice bien armée, composée de ses serviteurs et d'autres hommes sûrs. Les travailleurs eux-mêmes étaient ceints d'un glaive, ou avaient quelque arme à côté d'eux <sup>4</sup>. Ceux-ci manifestèrent néanmoins quelques signes de découragement et de frayeur. Des plaintes retentirent même parmi eux. « Ceux qui portent les fardeaux sont fatigués, disaient-ils; il y a beaucoup de décombres à enlever; nous ne pouvons pas bâtir la muraille. » Les ennemis des Juifs s'excitaient au contraire mutuellement à agir au plus vite. Déjà ils parlaient de recourir à la ruse, de tomber à l'improviste sur les travailleurs et de les massacrer. Les Juifs de la banlieue, mis au courant de ce complot, envoyaient message sur message à ceux de leurs concitoyens qui étaient employés à la construction, et ils les pressaient d'abandonner le travail, et de revenir chez eux, pour se mettre à l'abri. Cela aussi contribuait, à augmenter le trouble parmi les ouvriers.

Néhémie, redoublant alors de prudence et de vigueur, se prépara à repousser la force par la force. Dans les dépressions du terrain derrière les murs à demi construits, aux endroits dégagés d'où l'on pouvait apercevoir les mouvements de l'ennemi. s'il se présentait, il

1. C'est-à-dire : Espèrent-ils, en offrant des sacrifices à leur Dieu, obtenir de lui la faveur d'achever miraculeusement la reconstruction en un jour?

2. Néhémie, iv, 1-5.

3. Néhémie, iv, 1-8.

4. Néhémie, iv, 9.

plaça les habitants, groupés par familles, tous armés d'épées, de lances et d'arcs, et il fit un vaillant appel à leur foi et à leur patriotisme <sup>1</sup>. Lorsque Sanballat, Tobie et leurs partisans eurent connaissance de ces mesures, ils prirent peur à leur tour, et renoncèrent à exécuter leur projet criminel. Du reste, Dieu lui-même intervint pour leur inspirer une frayeur plus grande encore. Cependant Néhémie, voulut, pour plus de sûreté, qu'une partie de ses serviteurs personnels, occupés jusqu'alors à la construction, se tint en armes auprès des constructeurs. Il allait et venait lui-même à travers les rangs, encourageant et exhortant, accompagné d'un trompette prêt à donner l'alarme, afin que tous, si l'ennemi se montrait, vinsent se grouper autour du grand chef et offrir une résistance plus effective. Jusqu'alors, ceux des travailleurs qui avaient leur domicile en dehors de Jérusalem y retournaient chaque soir. Néhémie décida que, désormais, ils ne quitteraient pas la ville, dont les défenseurs seraient ainsi plus nombreux, en cas d'attaque nocturne. Lui-même, ses gens et les hommes de garde dormaient tout habillés, afin de pouvoir s'élancer contre l'ennemi, au premier signal <sup>2</sup>.

Quand Sanballat, Tobie, Guéchem et les autres ennemis des Juifs surent que la reconstruction des remparts était un fait accompli, ils résolurent de se défaire de Néhémie, en s'emparant de sa personne, et en recourant même à un odieux assassinat. A plusieurs reprises ils l'invitèrent à tenir avec eux, loin de Jérusalem, des conférences dans lesquelles, disaient-ils, ils traiteraient au mieux des affaires qui concernaient leurs administrés. Une première fois ils lui firent dire : « Viens et ayons ensemble un entretien dans une des villes de la vallée d'Ono. » Ono était une localité située à Lydda, au nord-ouest de Jérusalem. Il leur fit porter cette réponse : « Je travaille à une grande œuvre, et je ne puis descendre, de peur qu'elle ne soit négligée, si je la quittais pour aller auprès de vous. » Cette excuse était légitime et masquait le motif principal de son refus ; car il avait compris sans peine quelle était l'intention des ennemis. Quatre fois de suite ils renouvelèrent leur invitation hypocrite, et ils reçurent toujours la même réponse. Ils invitèrent encore une cinquième fois Néhémie, en lui faisant porter une lettre « ouverte », c'est-à-dire, non scellée, dont voici le contenu :

Le bruit court parmi les peuples et Guéchem affirme, que toi et les Juifs, vous pensez à vous révolter, et que c'est dans ce but que tu rebâtis les remparts. On dit que tu deviendrais leur roi ; tu as même établi des prophètes pour te proclamer roi de Juda, à Jérusalem. Or, le roi sera informé de ces choses. Viens donc, et nous délibérerons ensemble.

Cette fois, la démarche des adversaires était plus perfide que

1. Néhémie, iv, 10-14.

2. Néhémie, iv, 15-23.

jamais. La lettre n'étant munie d'aucun sceau, Néhémie supposerait que son contenu avait été divulgué, et comme elle faisait de lui un conspirateur contre le roi de Perse, on espérait qu'il prendrait peur et qu'il accepterait une conférence, pour aviser aux moyens de se disculper, s'il était accusé. Cette fois, il adressa à Sanballat ce simple et énergique message, afin de lui montrer qu'il n'était pas dupe de sa méchanceté : « Ce que tu dis là est faux; c'est toi qui l'as inventé <sup>1</sup>. »

N'ayant pas réussi à intimider Néhémie, ses ennemis irréconciliables recoururent à un autre procédé, pour le compromettre gravement. Il s'était formé, à Jérusalem, un parti hostile à Néhémie et aux vrais intérêts du peuple de Dieu. Sanballat et ses associés le savaient, et ils soudoyèrent à prix d'argent plusieurs faux prophètes pour servir d'intermédiaires à leurs vilénies. C'est ainsi qu'un jour, un Juif nommé Semaïa, qui semble avoir été prêtre ou lévite, pria Néhémie de venir le trouver chez lui, pour une affaire très grave, qui exigeait le plus grand secret. Lorsque Néhémie fut en sa présence, il lui dit mystérieusement en prenant des airs de prophète : « Allons ensemble dans la maison de Dieu, à l'intérieur du temple, et fermons-en les portes, car il viendra des gens pour te tuer, et c'est pendant la nuit qu'ils viendront. » L'intérieur du temple, c'était évidemment la partie intime nommée Saint, dont l'accès était interdit aux laïques de la façon la plus absolue. Si Néhémie avait accepté la proposition de Semaïa, on n'aurait pas manqué de l'accuser d'avoir violé la sainteté du sanctuaire. Il déjoua le stratagème, en répondant avec dignité : « Un homme comme moi prendra la fuite? Et quel homme comme moi entrerait dans le temple et pourrait vivre? » Ni son honneur, ni son esprit de religion ne lui permettraient jamais d'accepter une telle proposition. D'autres faux prophètes juifs essayèrent encore, mais en vain, de l'effrayer. Néhémie signale aussi diverses intrigues, provenant de Juifs qui appartenaient à l'aristocratie de la nation. Ces hommes sans cœur échangeaient avec Tobie l'Ammonite des lettres défavorables à Néhémie. Ils venaient faire à celui-ci l'éloge de cet ennemi juré de leur peuple, et, par un honteux espionnage, ils rapportaient à Tobie les paroles du meilleur ami de la nation théocratique. Cette triste conduite s'expliquait en partie, car Tobie et son fils avaient épousé les filles de deux Israélites haut placés <sup>2</sup>.

Malgré toutes ces menées hostiles et toutes ces difficultés, Néhémie réussit — avec l'aide de Dieu, comme il le répète à tout instant — à achever l'œuvre qu'il avait tant à cœur. En cinquante-deux jours,

1. Néhémie, vi, 1-9.

2. Néhémie, vi, 10-14, 17-19.

avons-nous dit plus haut, de la fin de juillet à la mi-septembre, tout avait été terminé. On a parfois objecté que c'était un délai bien court pour un pareil travail; mais le mur n'était pas absolument détruit et des pans considérables restaient debout. On avait les matériaux en grande partie sous la main, et de nombreuses escouades d'ouvriers travaillaient pendant tout ce temps avec une extrême diligence. Néhémie signale un excellent résultat produit par ce succès rapide : « Nos ennemis l'apprirent, et tous les peuples qui étaient autour de nous furent dans la crainte et humiliés à leurs propres yeux, et ils reconnurent que cette œuvre venait de Dieu <sup>1</sup>. » Si la haine persista au fond des cœurs, elle n'osa plus se manifester autant.

Cependant, un abus très grave, dû à différentes causes, avait pris naissance et s'était promptement accru dans les rangs mêmes de la population juive. Nous voulons parler de l'usure que certains riches pratiquaient, d'une manière aussi cruelle qu'ignominieuse, à l'égard de leurs concitoyens appauvris. Néhémie en fut averti par des plaintes amères de ceux qui gémissaient sous le poids de leurs dettes. Sa narration signale trois de ces plaintes. La première était celle de pauvres journaliers sans fortune, qui se contentaient de réclamer du pain : « Nous, nos fils et nos filles, nous sommes nombreux; qu'on nous donne du blé, pour que nous puissions manger et vivre! » La seconde plainte provenait de petits propriétaires, qui avaient été forcés d'engager leurs champs, leurs vignes et leurs maisons, pour avoir du pain pendant la famine. La troisième était poussée par d'autres propriétaires, qui, après avoir emprunté de l'argent en hypothéquant leurs biens, afin de pouvoir payer leurs impôts, « le tribut du roi », se voyaient réduits à vendre leurs enfants, pour ne pas mourir de faim. Ce qu'il y avait de pire en cela, c'est que les prêteurs, les créanciers sans pitié qui obligeaient leurs débiteurs à vendre leurs enfants pour acquitter leurs impôts ou leurs dettes, étaient des « frères », des membres du peuple de Dieu <sup>2</sup>.

Les raisons de cet appauvrissement d'une partie de la nation étaient multiples à cette époque. Une des plaintes mentionnait la famine, ce fléau qui éclate de temps à autre en Palestine, sans compter que le territoire de Juda était, nous l'avons dit, le moins fertile de toute la région. Il a été pareillement question du « tribut du roi » dans les plaintes. Nous avons dit aussi qu'en Orient, les impôts ont toujours été exigés avec une rigueur extrême; chaque année ils réduisent bien des gens à la misère. La reconstruction des murs de Jérusalem, à laquelle toute la population avait pris part, aurait pu contribuer aussi à augmenter la gêne des pauvres, qui,

1. Néhémie, vi, 15-16.

2. Néhémie, v, 1-5.

pendant ce temps, n'avaient pas pu travailler chez eux. Et surtout, les guerres et les troubles de toute cette époque avaient renversé bien des fortunes, moyennes ou grandes. Mais rien ne pouvait expliquer la conduite barbare des usuriers juifs; aussi Néhémie en fut-il indigné. Arrivé récemment de Perse, il n'avait eu connaissance de ce criant abus qu'après le relèvement des remparts. Il résolut de le faire cesser au plus tôt.

Il fit venir les coupables qui, malheureusement, comptaient parmi les grands et les magistrats de la nation. « Comment! se contenta-t-il d'abord de leur dire, vous prêtez à intérêt à vos frères? » Puis il réunit autour d'eux une assemblée plénière du peuple, afin de donner plus de poids à sa décision. Il nous a laissé un court sommaire du discours qu'il prononça à cette occasion. A la conduite de ces usuriers impitoyables, il opposa celle que lui-même et d'autres juifs généreux avaient tenue en Perse, rachetant à leurs frais des coreligionnaires, qui avaient été vendus comme esclaves à des païens, parce qu'ils n'avaient pas pu payer leurs dettes. Agir comme on venait de le faire à Jérusalem, ce serait fournir aux païens l'occasion, qu'ils ne cherchaient que trop, de vilipender les membres du peuple de Dieu.

Néhémie aussi, et ses amis, et ses serviteurs avaient prêté de l'argent à leurs frères malheureux, mais sans exiger d'intérêt, ainsi que le voulait d'ailleurs la loi mosaïque<sup>1</sup>. Sa conclusion fut très pratique : « Rendez-leur donc aujourd'hui leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers et leurs maisons, et le centième de l'argent, du blé, du moût et de l'huile que vous avez exigé d'eux comme intérêt. » Ce centième, ou ce 1 0/0 par mois, selon l'usage antique, faisait du 12 0/0 par an. C'était exorbitant, surtout quand il s'agissait de compatriotes malheureux<sup>2</sup>.

Le coup avait porté. Aussi les coupables s'écrièrent-ils d'une seule voix : « Nous rendrons (les gages), et nous ne demanderons rien (en fait d'intérêt); nous ferons ce que tu dis. » Pour plus de sûreté, Néhémie leur fit prêter serment, devant les prêtres, qu'ils tiendraient leur promesse. Puis, secouant vivement son manteau, il ajouta : « Que Dieu secoue ainsi hors de sa maison et de ses biens (personnels), quiconque n'aura pas tenu sa parole,... et qu'il soit laissé à vide! » Tous les assistants répondirent : *Amen*. A cette occasion, et pour mieux encourager ses concitoyens à pratiquer un complet désintéressement, Néhémie cite d'une manière anticipée quelques traits de sa conduite privée pendant toute la durée de ses fonctions officielles, de la vingtième à la trente-deuxième année du

1. Exode, xxii, 25; Deutéronome, xxiii, 19-20.

2. Néhémie, v, 6-11.

règne d'Artaxerxès I<sup>er</sup> (445-433). Non seulement il n'avait jamais réclamé, comme ses prédécesseurs, aux dépens du trésor, par conséquent aux frais de la nation, certains avantages auxquels son titre de gouverneur lui donnait droit — telle somme d'argent et telle quantité de vivres chaque jour, pour lui et pour ses gens — mais il avait tiré de sa propre bourse de quoi défrayer toutes les dépenses

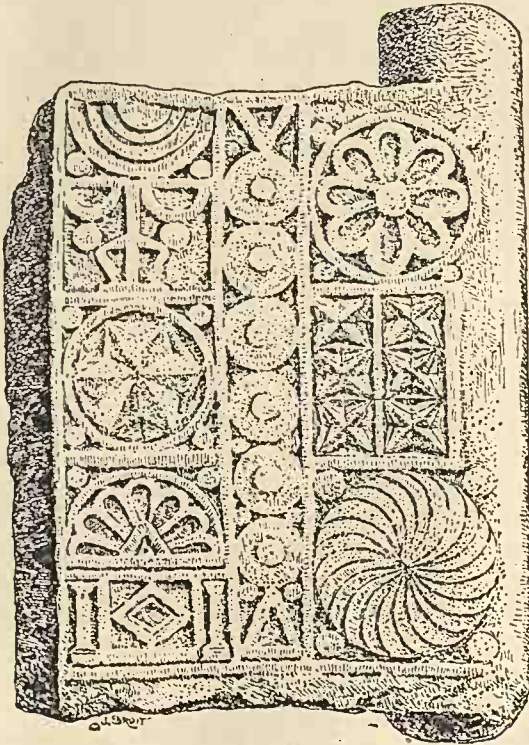


Fig. 28. — Porte antique de Ptolémaïs.  
(Musée judaïque du Louvre.)

nécessités par l'exercice de ses fonctions. Bien plus, il recevait à sa table jusqu'à cent cinquante personnes<sup>1</sup>. Il avait donc fait preuve d'une générosité princière; ce qui suppose qu'il possédait une fortune considérable.

Bien que les ennemis du dehors fussent en grande partie matés, et qu'une attaque sérieuse de ce côté ne fût guère à craindre, Néhémie prit encore quelques précautions, pour mettre Jérusalem en pleine sécurité. Après avoir fait poser les battants des portes, en bois

1. Néhémie, v, 12-18.

épais et solide, il en confia la garde aux lévites, sous la surveillance de son frère Hanan, qu'il avait ramené en Judée. Il ordonna qu'elles demeurassent fermées et verrouillées toutes les nuits. On ne devait les ouvrir que lorsque le soleil serait assez haut à l'horizon. Pendant le jour, des patrouilles les surveillaient <sup>1</sup>.

A cette époque, Néhémie fit une découverte très intéressante. Comme il songeait à faire le dénombrement des habitants du pays juif, il trouva, comme par hasard, la liste des rapatriés de Babylone qui avaient fait partie de la grande caravane amenée à Jérusalem par Zorobabel, près de cent ans auparavant (536 avant J.-C.). Il l'a insérée dans son livre, comme l'avait déjà fait Esdras, avec quelques nuances sans grande importance dans les noms et dans les chiffres <sup>2</sup>.

Tout à coup nous voyons Esdras lui-même faire une courte mais impressionnante réapparition sur la scène biblique, et jouer de nouveau le beau rôle de réformateur religieux, qui lui convenait si bien. Il n'est pas probable qu'il soit demeuré à Jérusalem pendant tant d'années — depuis la septième du règne d'Artaxerxès Ier jusqu'à la vingtième — dans une inaction tout au moins relative, sans que Néhémie ait eu à le mentionner plus tôt dans son livre. Il avait dû quitter la capitale juive quelque temps après sa grande réforme des mariages mixtes, et voici qu'il y revient après une longue absence, pour travailler encore, et de concert avec Néhémie, à la sanctification de son peuple. En effet, il ne suffisait pas, pour plaire au Dieu d'Israël, de rétablir le sanctuaire et le culte sacré, puis de relever les remparts de la ville sainte. Il importait davantage encore de rendre la nation théocratique digne du Seigneur. Quatre cérémonies successives, celles de la lecture publique de la loi mosaïque, de la fête des Tabernacles, d'une pénitence publique et du renouvellement de l'alliance avec Dieu, contribuèrent à obtenir ce précieux résultat.

Il a été dit plus haut qu'Esdras, ce « scribe versé dans la loi du Seigneur », s'intéressait à cette loi, non pas d'une manière simplement objective, mais pour la faire connaître à ses coreligionnaires, et plus encore pour la lui faire pratiquer. Or, au septième mois (*tichri*, septembre-octobre), le premier jour du mois, il se tint, à Jérusalem, une nouvelle assemblée du peuple juif, composée d'hommes, de femmes et d'enfants. Elle n'eut pas lieu, cette fois, auprès du sanctuaire, mais sur une place située en avant de la porte des Eaux, à l'intérieur des remparts <sup>3</sup>, au sud-est de l'esplanade du temple. Esdras présidait la cérémonie. Le peuple l'avait prié d'appor-

1. Néhémie, vii, 1-3.

2. Néhémie, vii, 6-73; Esdras, ii, 1-58.

3. Néhémie, iii, 26.



ter « le livre de la loi de Moïse », pour en faire la lecture. On avait dressé sur la place une plate-forme surmontée d'une sorte de chaire en bois dans laquelle se tenait Esdras, tenant entre ses mains le rouleau sacré. Treize personnages, dont on cite les noms, étaient assis auprès de lui sur la plate-forme, six à sa droite, sept à sa gauche. c'étaient peut-être des prêtres d'un rang supérieur. Lorsque Esdras déploya le rouleau qui contenait le texte de la loi, toute l'assemblée se leva, par respect. Le vénérable prêtre prononça une bénédiction, dont la formule ne nous a pas été transmise, mais qui enthousiasma les assistants, car ils s'écrièrent, en levant les mains : *Amen, amen*. Ils s'inclinèrent ensuite, et se prosternèrent jusqu'à terre <sup>1</sup>.

Plusieurs lévites, qui avaient été chargés de maintenir le silence parmi les rangs de la foule, la calmèrent peu à peu, de la voix et du geste, et la lecture commença. « On lisait distinctement dans le livre de la loi de Dieu, et on en expliquait le sens, pour faire comprendre ce qui avait été lu. » Il semble, d'après cette indication trop sommaire, qu'Esdras lut en hébreu un premier passage, dont un lévite donna l'interprétation en araméen; puis Esdras reprenait la lecture, suivie de nouveau d'une explication fournie par un lévite <sup>2</sup>. Et ainsi de suite, depuis le matin jusqu'au milieu du jour, tant l'intérêt était excité <sup>3</sup>. Ce fut une scène des plus émouvantes. Le peuple ne pouvait retenir ses larmes, car cette lecture de la loi rappelait à chacun ses manquements plus ou moins graves. Néhémie, qui assistait à la cérémonie, Esdras et les lévites interprètes s'efforcèrent de consoler la foule, en lui disant : « Ce jour est consacré au Seigneur votre Dieu; ne vous désolez pas et ne pleurez pas. » Néhémie ajouta : « Allez, mangez des viandes grasses <sup>4</sup>, et buvez des breuvages doux,... et envoyez des portions à ceux qui n'ont rien d'appâté...; ne vous attristez pas, car la joie du Seigneur est votre force. » « Calmez-vous, car ce jour est saint, répétaient les lévites; ne vous affligez pas. » Le peuple comprit ce qu'il y avait de vrai dans ces exhortations, et il se dispersa, pour aller prendre son repas et se livrer à une sainte allégresse <sup>5</sup>.

Le lendemain, on reprit la lecture de la loi. Mais il ne semble pas que le peuple y ait assisté, car le narrateur ne mentionne, cette fois, que les chefs de familles, les prêtres et les lévites. On arriva au passage du Lévitique <sup>6</sup> qui prescrit la célébration de la fête des

1. Néhémie viii, 1-6.

2. Il est possible qu'Esdras ait été remplacé par un prêtre ou un lévite, à un moment donné. Autrement cette longue séance aurait été trop fatigante pour lui.

3. Néhémie, viii, 7-8.

4. Elles ont toujours été du goût des Orientaux.

5. Néhémie, viii, 9-12.

6. xxxiii, 39-43. Cf. Deutéronome, xvi, 13-15.

Tabernacles. Elle devait être célébrée à partir du quinzième jour du septième mois (*tichri*, septembre-octobre), pendant sept jours consécutifs, et l'on était précisément à cette date. Aussi s'empressait-on d'aller cueillir, tout autour de Jérusalem, des branches de myrte et d'olivier, des rameaux de palmier et d'autres arbres, avec lesquels on construisit des tentes de feuillage, sur les toits plats et dans les cours intérieures des maisons, dans les parvis du temple et sur les places publiques. Ce fut toute une semaine de grandes réjouissances, accompagnées chaque jour de la lecture de la loi <sup>1</sup>.

Le 24 *tichri* on célébra une autre fête, mais d'un genre bien différent, car ce fut un jour consacré à la pénitence : « Les fils d'Israël s'assemblèrent, revêtus de sacs et la tête couverte de poussière <sup>2</sup>...

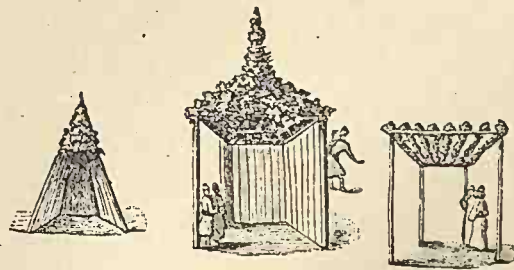


Fig. 29. — Cabanes pour la fête des Tabernacles.

S'étant séparés de tous les étrangers, ils se présentèrent (devant le Seigneur), et ils confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères. » Ils se tinrent debout, et on lut dans le livre de la loi du Seigneur pendant un quart de la journée. Pendant un autre quart, ils confessèrent leurs péchés et se prosternèrent devant le Seigneur leur Dieu. Cette confession publique fut faite au nom de tous par les lévites. Huit d'entre eux montèrent sur l'estrade qui a été mentionnée plus haut, et prononcèrent à haute voix une formule de prière qui ne nous a pas été conservée. Durant cette humble confession, le peuple était resté prosterné. Un autre groupe de lévites leur cria : « Levez-vous ! Bénissez le Seigneur votre Dieu, à jamais et à jamais. » Alors fut prononcée par un lévite une longue et admirable prière de louange, qui débutait par un éloquent abrégé des bienfaits que le Seigneur avait accordés aux Hébreux, depuis l'époque d'Abraham jusqu'à la fin de la captivité de Babylone <sup>3</sup>. En voici les premières lignes :

1. Néhémie, viii, 13-18.

2. Les signes accoutumés du deuil (Josué, i, 8 ; I Rois, iv, 12 ; II Rois, xv, 32, etc.).

3. Néhémie, ix, 1-5.

C'est vous, Seigneur, vous seul, qui avez créé les cieux, les cieux des cieux et toute leur armée <sup>1</sup>, la terre et tout ce qui est sur elle, les mers et tout ce qu'elles renferment, et c'est vous qui donnez la vie à tous ces êtres, et l'armée des cieux se prosterne devant vous. C'est vous, Seigneur Dieu, qui avez choisi Abraham, qui l'avez fait sortir d'Ur en Chaldée, et qui lui avez donné le nom d'Abraham. Vous avez trouvé son cœur fidèle devant vous, vous avez fait alliance avec lui, et vous lui avez promis de lui donner le pays de Canaan, ... et vous avez tenu votre parole, car vous êtes juste <sup>2</sup>.

La prière passa de même rapidement en revue les grâces sans nombre dont les Israélites avaient été comblés par le Seigneur pendant leur séjour en Égypte, au temps de leur exode et au pied du Sinaï, dans leur marche à travers le désert de Pharan. Ils s'étaient montrés singulièrement ingrats à son égard, par leurs rébellions à tout instant renouvelées; mais le Seigneur est « un Dieu de pardon, miséricordieux, compatissant, lent à la colère et riche en bonté », et il ne les a point abandonnés. Il continua de leur venir en aide à l'époque de la conquête de la Palestine, puis pendant l'ère des Juges et celle des rois, jusqu'à la ruine de Jérusalem, bien qu'ils eussent « raidi leur cou » et désobéi constamment à ses ordres <sup>3</sup>.

Après cette action de grâces, dans laquelle l'humble confession continue de se manifester à tout instant, vient la supplication proprement dite. Elle conjure le Seigneur de répandre encore ses bénédictions sur les Juifs dans le temps présent. Ils en ont besoin, car ils sont fréquemment dans la peine et dans l'angoisse <sup>4</sup>. La conclusion est douloureuse :

Et aujourd'hui, voici que nous sommes esclaves, esclaves sur la terre que vous avez donnée à nos pères pour en manger les fruits et les biens. Elle multiplie ses produits pour les rois auxquels vous nous avez assujettis, à cause de nos péchés. Ils dominent sur nos corps et sur notre bétail, et nous sommes dans une grande affliction.

Cette description n'est pas exagérée. Les Juifs de Jérusalem et de Judée n'étaient en réalité que les serviteurs des rois de Perse, presque aussi peu libres sur le sol de la patrie que ceux de leurs frères qui étaient restés en Chaldée, en Médie, et ailleurs. Le sol ingrat de la Judée avait retrouvé quelque fertilité, grâce aux rudes labeurs de ses habitants; mais une grande partie des récoltes passait aux mains des monarques persans, qui exigeaient d'énormes redevances.

Il y eut encore une autre conclusion, celle-ci tout à fait pratique. On avait préparé un document écrit, par lequel la nation théocra-

1. L'armée innombrable des astres.

2. Néhémie, ix, 6-8.

3. Néhémie, ix, 9-31.

4. Néhémie, ix, 32-37.

tique renouvelait l'alliance contractée autrefois avec Dieu par ses ancêtres, et s'engageait à observer désormais plus fidèlement toutes ses lois. Les chefs du peuple, les prêtres et les lévites y apposèrent individuellement leur sceau, comme on faisait alors, en guise de signature. Néhémie insère ici dans son livre la liste des signataires. Son nom est en tête, avec son titre officiel de *Thirchâtâ*, en langue perse, qui équivaut à « préfet, gouverneur »<sup>1</sup>. Vingt et un prêtres, dix-sept lévites et quarante-quatre chefs du peuple signèrent avec lui<sup>2</sup>. Bien que le reste du peuple fût représenté par ses chefs, tous ceux de ses membres qui avaient l'âge de raison s'engagèrent par un serment solennel, d'abord d'une manière générale, « à marcher selon la loi de Dieu donnée par Moïse », et, en particulier, à éviter



Fig. 30. — Sceaux en langue hébraïque.

A gauche : Sceau en cornaline saphirine de Khanavyahou, fils d'Azaryahel, trouvé à Jérusalem par Clermont-Ganneau. — Au milieu : Sceau de Karouzi, hématite en forme de scarabée. — A droite : Sceau d'Hadrakia.

les mariages mixtes avec la population païenne ou à demi païenne de la contrée, à observer intégralement le repos du sabbat et des jours de fête, à n'exiger le paiement d'aucune dette pendant chaque septième année<sup>3</sup>.

Le peuple s'engagea aussi — mais il ne semble pas que cet engagement ait fait partie du document écrit — à contribuer de toutes manières à l'entretien du culte : en payant chaque année, par personne, un tiers de sicle (environ 94 centimes) pour les frais des sacrifices offerts au nom de tout le peuple<sup>4</sup>; en fournissant le bois nécessaire pour entretenir le feu perpétuel sur l'autel des holocaustes<sup>5</sup>; en payant intégralement la dîme et la somme requise pour le rachat des premiers-nés, des prémices des récoltes, etc.<sup>6</sup>.

1. Aux passages Néhémie vii, 65, 70, il est attribué aussi à Zorobabel.

2. Néhémie, ix, 38-x, 1-27.

3. Néhémie, x, 28-51.

4. Il est probable que la redevance d'un demi-sicle (1 fr. 41) imposée autrefois aux Hébreux (Exode, xxx, 15) était tombée en désuétude.

5. Il en fallait des quantités considérables pour consumer les chairs de tant de victimes.

6. Néhémie, x, 31-39.

Depuis quelque temps, Néhémie se préoccupait d'augmenter la population de Jérusalem, qui était trop faible, et vraiment insuffisante pour le cas où des ennemis viendraient du dehors, attaquer la ville à l'improviste et en nombre. Le gouverneur décréta qu'un dixième des juifs domiciliés dans la province de Judée viendraient s'installer dans la « Ville sainte », ainsi qu'elle est désignée ici <sup>1</sup> à cause du temple et du culte divin dont il était le centre. D'autres juifs de la campagne s'offrirent ensuite spontanément, pour renforcer encore le nombre des habitants. La nation entière leur en sut gré, car Jérusalem était loin d'être un lieu de tout repos et de toute sécurité. De plus, ceux qui durent s'y établir furent obligés d'abandonner leurs champs et leur installation première <sup>2</sup>.

Les remparts de Jérusalem étaient depuis longtemps reconstruits, quand Néhémie, débarrassé de tant d'autres soucis, eut la pensée d'en faire solennellement la consécration. Pour rendre cette cérémonie plus importante, il fit venir à Jérusalem tous les lévites domiciliés en dehors de la capitale, dans quelque une des villes de la Judée. En effet, c'est parmi eux que se trouvaient les musiciens et les chanteurs, dont la présence donna plus d'éclat à la fête. Néhémie régla lui-même tous les rites de la solennité. Le principal consista dans une double procession, qui eut lieu sur le terre-plein des remparts, larges et épais à la manière des temps anciens. Un premier cortège partit de la porte de Jaffa et se dirigea vers le Sud, puis vers l'Est, en contournant les remparts. En tête marchait Esdras, suivi de la moitié des princes de Juda et d'un certain nombre de prêtres et de lévites qui sonnaient de la trompette, jouaient d'autres instruments et chantaient la louange de Dieu. Ils s'avancèrent jusqu'à la porte de la Fontaine ou de la Source, au sud-est de Jérusalem. Parti du même endroit et en même temps, un second cortège, présidé par Néhémie et composé de groupes semblables, prit au contraire la direction du Nord, puis alla de l'Est et du Sud jusqu'en face du temple. Là eut lieu la rencontre des deux cortèges <sup>3</sup>.

La fête d'acheva par l'offrande de nombreux sacrifices. Ce fut tout à la fois une solennité sainte et joyeuse. Grâce à la présence des femmes et des enfants, « les cris de joie de Jérusalem se firent entendre au loin. » L'écrivain sacré signale, à cette même occasion, quelques arrangements relatifs à l'organisation du culte. On augmenta le nombre des trésoriers du temple, car le peuple, touché du zèle des prêtres et des lévites, s'acquittait maintenant avec régu-

1. Comme au livre d'Isaïe, XLVIII, 2. Voir aussi Joël, III, 2. Les Arabes continuent d'appeler Jérusalem *El Qods*, « la Sainte ».

2. Néhémie, XI, 1, 2.

3. Néhémie, XII, 27-42.

larité de ses redevances à l'égard du sanctuaire, et se montrait plus généreux pour les offrandes spontanées <sup>1</sup>. Le désir d'obéir pleinement à la loi divine se manifesta encore d'une autre manière. La lecture qui en avait été faite récemment avait rappelé aux Juifs l'obligation où ils étaient de se tenir le plus possible à l'écart des étrangers d'origine païenne qui les entouraient. Ils prirent donc la résolution de se conformer désormais à cette ordonnance plus strictement qu'ils l'avaient fait jusqu'alors <sup>2</sup>.

Après un séjour de douze années consécutives à Jérusalem et en Judée, Néhémie avait dû retourner en Perse, la trente-deuxième année d'Artaxerxès I<sup>er</sup> (433 avant J.-C.). Mais il ne tarda pas à obtenir du roi un nouveau congé et l'autorisation de revenir en Palestine, pour y achever son œuvre. Plusieurs graves abus s'étaient déclarés pendant son absence. Le lecteur n'a pas oublié les menées perfides de l'Ammonite Tobie contre les Juifs, et même contre Néhémie. Or Éliásib, le grand prêtre d'alors, avait eu l'indélicatesse d'offrir, à cet ennemi de sa nation et de son Dieu, tout un appartement dans les dépendances du temple, pour lui servir d'habitation quand il venait à Jérusalem. Néhémie en fut informé à son arrivée et en éprouva une vive indignation. Il supprima immédiatement l'abus, avec sa promptitude et sa fermeté accoutumées. Il jeta hors de l'appartement tous les objets qui appartenaient à Tobie, le fit purifier et ordonna qu'on y replaçât les ustensiles de la maison de Dieu <sup>3</sup>.

Autre abus : naguère, le peuple avait pris l'engagement formel d'observer ponctuellement les ordonnances légales relatives aux subsides des lévites, c'est-à-dire, à la dîme, aux prémices, etc. Mais on s'était tellement relâché sur ce point, que ces ministres du culte, n'ayant plus de quoi vivre à Jérusalem, avaient abandonné leurs fonctions, et étaient retournés dans les villes qui leur servaient de résidence habituelle, pour se remettre à cultiver leurs terres. Quand Néhémie l'apprit, il adressa de sévères reproches aux représentants de la nation, qui n'auraient pas dû tolérer cette négligence. Il exigea ensuite que les lévites vinsent reprendre leurs fonctions; puis, le peuple s'étant aussitôt acquitté de la dîme et des autres redevances cultuelles, il en réorganisa une fois encore la distribution, afin de rendre sa réforme plus durable <sup>4</sup>.

Le repos du sabbat, sur lequel la loi du Sinaï avait insisté, et qui avait été généralement respecté <sup>5</sup>, était maintenant violé sans pudeur.

1. Néhémie, xii, 43-47.

2. Néhémie, xiii, 1-3.

3. Néhémie, xiii, 4-9.

4. Néhémie, xiii, 10-14.

5. Les prophètes avaient eu cependant à proférer à ce sujet des plaintes et des menaces. Cf. Jérémie, xviii, 21, 24; Ézéchiël, xx, 16; xxii, 8; xxiii, 38, etc.

« Je vis en Juda, écrit tristement Néhémie, des hommes qui foulaient le pressoir pendant le sabbat, qui rentraient des gerbes, qui chargeaient sur des ânes du vin, des raisins, des figues et toute sorte de choses, et qui les amenaient à Jérusalem. le jour du sabbat. » D'autre part, des Tyriens établis à Jérusalem y apportaient, en ce même jour, du poisson et d'autres denrées, qu'ils vendaient aux Juifs. Néhémie blâma de nouveau les magistrats de la ville, au sujet de cette double profanation qu'ils n'auraient pas dû tolérer. Comment n'avaient-ils pas réfléchi qu'elle attirerait la colère divine sur la nation, qui avait tant de peine à se reformer? A la parole il associa l'action, selon la coutume. Il voulut qu'on tint les portes de la ville fermées pendant toute la durée du sabbat; par conséquent, « depuis le vendredi soir, au coucher du soleil, jusqu'au



Fig. 31. — Égyptiens apportant des poissons.  
(Peinture de tombeau.)

samedi soir, à la même heure. » Comme les marchands tyriens s'obstinaient à se présenter aux portes le jour du sabbat, il les menaça de les faire emprisonner, s'ils revenaient encore. Enfin, pour plus de sûreté, il confia la garde des portes aux lévites eux-mêmes <sup>1</sup>.

Les mariages mixtes, contre lesquels Esdras avait manifesté un zèle si louable, avaient aussi reparu. Ils étaient plus rares qu'autrefois, mais ils existaient à l'état flagrant, et Néhémie dut agir à son tour énergiquement, pour les supprimer. Il raconte avec indignation l'un des résultats de ces unions illicites. « Je vis des juifs qui avaient pris des femmes d'Azot <sup>2</sup>, d'Ammon et de Moab. La moitié de leurs fils parlaient la langue d'Azot, et ils ne savaient point parler juif, mais (ils parlaient) le langage de tel ou tel de ces peuples. » Israélites par leurs pères, ces enfants ne connaissaient que l'idiome de leurs mères païennes; ils étaient eux-mêmes à demi païens. Lorsqu'il fit personnellement cette triste constatation, Néhémie ne put retenir

1. Néhémie, xiii, 15-22.

2. L'une des cinq villes principales des Philistins.

sa colère. Non content d'adresser de graves réprimandes aux pères si coupables, il en frappa quelques-uns; puis, devenu plus calme, il leur rappela le funeste exemple de Salomon : « Il n'y avait pas de roi semblable à lui parmi tous les peuples; il était aimé de son Dieu, qui l'avait établi roi sur Israël, mais les femmes étrangères l'ont fait tomber dans le péché. » Il ajouta, en guise de protestation : « Sera-t-il dit de vous que vous commettez ce grand crime, et que vous offensez notre Dieu en prenant des femmes étrangères <sup>1</sup>? »

Néhémie était d'autant plus en droit de s'affliger et de se montrer sévère sur ce point, qu'un des petits-fils du grand prêtre Éliasib n'avait pas craint d'épouser la fille de Sanballat, cet ennemi juré des juifs. « Je le chassai loin de moi », écrit Néhémie; ce qui signifie qu'il bannit le coupable de Jérusalem. Se rappelant ce scandale, qui avait couvert d'opprobre toute la famille sacerdotale, il adresse ensuite à Dieu cette prière : « Souvenez-vous d'eux, ô mon Dieu, car ils ont souillé le sacerdoce et l'alliance contractée par les prêtres et les lévites <sup>2</sup>. »

Et maintenant, Néhémie disparaît soudain de la scène historique. Nous ignorons dans quelles conditions se continua et s'acheva sa vie. L'auteur de l'Écclésiastique, XLIX, 13 fait de lui cet éloge :

Néhémie aussi a laissé un grand souvenir,  
lui qui a relevé nos murs en ruines,  
qui a rétabli nos portes avec leurs barres  
et reconstruit nos maisons.

Le second livre des Maccabées raconte longuement <sup>3</sup> dans quelles circonstances il avait contribué à recouvrer le feu sacré de l'autel des holocaustes. Au jour de la dédicace du temple de Salomon, ce feu était miraculeusement tombé du ciel et avait consumé les victimes déposées sur l'autel <sup>4</sup>. Entretenu soigneusement par les prêtres, conformément à la prescription du Lévitique, VI, 12, il ne s'était jamais éteint jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par les Chaldéens. A cette date, quelques saints prêtres « prirent le feu qui était sur l'autel, le cachèrent secrètement dans une vallée où il y avait un puits profond et sec, et ils l'y mirent en sûreté. » Après l'exil Néhémie sut que les descendants de ces prêtres connaissaient l'endroit où le feu avait été caché, et il leur confia la mission d'aller le chercher. Mais ils ne trouvèrent dans le puits qu'une eau épaisse, qu'ils rapportèrent. Néhémie ordonna qu'on arrosât de cette eau le bois et les membres des victimes déposés sur l'autel des holocaustes.

1. Néhémie, XIII, 23-27.

2. Néhémie, XIII, 28, 29.

3. II Mach., I, 19-36.

4. II Paralip., VII, 1.



Tout à coup, il s'alluma un grand feu, qui consuma les victimes, à l'admiration de tous les assistants. Néhémie eut ainsi l'honneur de cet éclatant prodige.

Il compte, avec Esdras auquel Dieu l'avait associé pour procurer le bien matériel et spirituel de la nation juive, reconstituée sur le sol de la Terre sainte, parmi les personnages les plus illustres d'Israël<sup>1</sup>. Non seulement ils contribuèrent l'un et l'autre de toutes leurs forces à relever extérieurement leur peuple; ils purifièrent aussi et sanctifièrent l'atmosphère morale dans laquelle ce peuple vivait. Après Dieu, c'est grâce à eux que le judaïsme acquit alors cette vigueur qui lui permit de résister soit aux influences pernicieuses qui le menacèrent ensuite de toutes parts, soit à la terrible persécution d'Antiochus Épiphane.

Encore un mot, avant de nous séparer d'eux. Au II<sup>e</sup> livre des Maccabées, II, 13, nous lisons : « Néhémie fonda une bibliothèque et y recueillit les écrits concernant les rois, les écrits des prophètes et de David. » D'un autre côté, la tradition juive, malgré certains détails fabuleux dont elle est entremêlée, attribue trop clairement à Esdras, un rôle important dans la fixation du canon des saintes Écritures, pour que ce rôle n'ait pas existé. « Ce scribe versé dans la loi de Moïse donnée par le Seigneur, » qui avait « appliqué son cœur à étudier et à mettre en pratique cette loi, et à enseigner au milieu d'Israël<sup>2</sup>, » prit donc certainement part, avec Néhémie, à ce beau travail, sans qu'on puisse en indiquer avec certitude l'étendue et le mode. Il est toutefois évident, d'après ce qui est dit de Néhémie au II<sup>e</sup> livre des Maccabées, qu'ils s'appliquèrent à recueillir avec zèle, comme l'avait fait le roi Ézéchias, toutes les parties de la Bible qui existaient de leur temps. Ce fut pour eux une gloire ajoutée à toutes les autres<sup>3</sup>.

## II. — Malachie, le dernier des prophètes israélites.

Les renseignements authentiques font complètement défaut sur l'origine et la vie de ce prophète; mais nous sommes mieux informés sur l'époque où il exerça son ministère. Ce fut après l'exil, comme avaient fait Aggée et Zacharie, quoique un peu plus tard. Malachie a même été le dernier des prophètes de l'Ancien Testament, dont il clôt très dignement la série. C'est pour ce motif que les Juifs l'ont surnommé « le sceau des prophètes. » A l'époque où il vivait, les Juifs

1. Josèphe, *Ant.*, XI, v, 8.

2. Esdras, v, 6, 10.

3. Voir le traité talmudique *Baba bathra*, 14b, 15 a; Lazare Wogue (rabbin juif), *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique*, 1881, p. 93; Kaulen, *Einleitung in die heil. Schrift des Alten und Neuen Testaments*, 5<sup>e</sup> édit., t. I, p. 28.

de Judée avaient à leur tête, non pas un chef indépendant, mais un gouverneur, un « pacha » qui dépendait d'une autorité suprême<sup>1</sup>; ce qui prouve que le pays était encore sous la domination persane. La reconstruction du temple était un fait accompli, et le culte avait été entièrement réorganisé<sup>2</sup>; ce qui n'était pas encore le cas au temps d'Aggée et de Zacharie. En outre, il existe une coïncidence si frappante entre la description que Malachie a tracée des défauts de ses coreligionnaires et celle que Néhémie nous a laissée sur le même thème, qu'il paraît évident que ces deux saints personnages étaient contemporains. Ainsi, de part et d'autre, nous voyons des prêtres juifs qui oublient leurs devoirs, des fidèles qui ne paient pas exactement leurs redevances aux ministres sacrés, des membres de la nation théocratique qui contractent des mariages illicites, etc<sup>3</sup>. L'état moral des juifs de Palestine était donc loin d'être parfait. Une certaine dépression, allant parfois jusqu'au découragement, s'était produite sous ce rapport, depuis les jours meilleurs où Aggée et Zacharie proférèrent leurs oracles. Malachie nous montre ses concitoyens mécontents de leur Dieu, parce qu'ils trouvaient les promesses des prophètes antérieurs trop lentes à s'accomplir. Ils doutaient même par instants de la bonté et de la justice du Seigneur; de là un relâchement considérable dans les mœurs d'un grand nombre. Malachie lutta de toutes ses forces contre l'envahissement de cet esprit mauvais.

Son livre ne contient qu'un seul discours, dont le caractère prédominant est le blâme. Prenant pour point de départ l'amour paternel du Seigneur envers les Juifs, le prophète décrit la manière dont cet amour a été méprisé, outragé, soit par les prêtres, soit par la masse du peuple. Aussi proclame-t-il que Dieu ne tardera pas à se présenter comme un juge sévère, pour châtier les coupables. Il est vrai qu'en châtiant, il purifiera, et qu'il préparera ainsi son peuple, toujours aimé, à recevoir le Messie. Nous venons de le dire, Malachie décrit d'abord l'amour extraordinaire de Dieu envers les Juifs, qu'il a ménagés avec bonté depuis leur origine, tandis qu'il a traité sévèrement Ésaü et ses descendants, leurs frères par le sang :

Je vous ai aimés, dit le Seigneur; et vous dites : En quoi nous avez-vous aimés? Ésaü n'était-il pas frère de Jacob? dit le Seigneur; et cependant, j'ai aimé Jacob, et j'ai eu de la haine pour Ésaü, j'ai fait de ses montagnes une solitude, et j'ai livré son héritage aux chacals du désert. Si Édom<sup>4</sup> dit : Nous avons été détruits, nous relèverons les ruines; ainsi parle le Sei-

1. Malachie, I, 8.

2. Mal., II, 10; III, 10.

3. Comparez Malachie, II, 8, et Néhémie, XIII, 29; Mal., II, 10-16, et Néhémie, XIII, 23-27; Mal., III, 8-12, et Néhémie, XIII, 10-12, etc.

4. Surnom d'Ésaü.

gneur des armées : S'ils bâtissent, je renverserai, et on les appellera pays d'impiété et peuple contre lequel le Seigneur est irrité à jamais. Vos yeux le verront, et vous direz : Le Seigneur est grand sur le territoire d'Israël<sup>1</sup>.

Le prophète va maintenant nous donner un exemple du mépris que certains prêtres juifs manifestaient à l'égard du culte divin, en immolant des victimes de mauvaise qualité :

Le fils honore son père, et le serviteur son maître. Si je suis votre père, où est l'honneur qui m'est dû? Si je suis maître, où est la crainte qu'on a de moi? dit le Seigneur des armées, à vous prêtres, qui méprisez mon nom, et qui dites : En quoi avons-nous méprisé votre nom? Vous offrez sur mon autel un pain souillé, et vous dites : En quoi vous avons-nous déshonoré? C'est en disant : La table du Seigneur est méprisable. Quand vous offrez une bête aveugle pour être immolée, n'est-ce pas mal? Quand vous en offrez une boiteuse ou infirme, n'est-ce pas mal<sup>2</sup>? Offre-la donc à ton gouverneur! Te recevra-t-il favorablement?... Et maintenant, offrez vos prières à Dieu, pour qu'il ait pitié de vous! Vous recevra-t-il favorablement? dit le Seigneur des armées<sup>3</sup>.

Puis soudain Dieu annonce solennellement qu'un jour viendra où il rejettera tous les sacrifices judaïques, qui seront remplacés

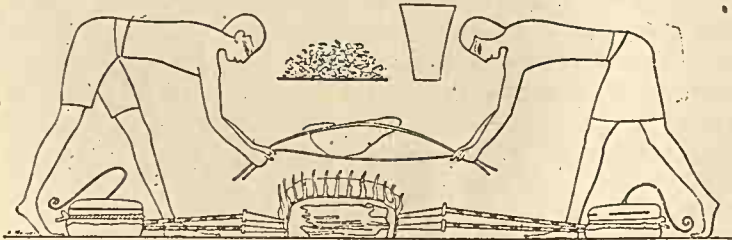


Fig. 32. — Égyptiens faisant fondre du métal dans un creuset.  
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, pl. CLXIII.)

par une victime unique, non sanglante, offerte dans l'univers entier. Ce passage est très important au point de vue dogmatique, car il prédit manifestement l'institution de la sainte Eucharistie :

Je n'ai pas d'affection pour vous, dit le Seigneur des armées, et les offrandes de vos mains ne me sont point agréables. Car depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, mon nom est grand parmi les nations, et en tout lieu on brûle de l'encens et l'on offre en l'honneur de mon nom une

1. Malachie, I, 2-5.

2. La loi mosaïque (Lévitique, XXII, 20-22; Deutéron., XV, 21) excluait formellement de l'autel les bêtes atteintes de ces défauts; le sentiment le plus vulgaire des convenances ne les excluait pas moins.

3. Malachie, I, 6-9.

oblation pure; car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur. Mais vous, vous l'avez déshonoré<sup>1</sup>.

Un peu plus loin, Malachie ouvre aussi pour nous, à un autre point de vue, l'horizon messianique. Il prédit la glorieuse apparition du Sauveur, précédé de son précurseur, et il décrit les merveilleux effets de régénération qu'elle produira :

Voici, j'enverrai mon messager;

il préparera la voie devant moi.

Et aussitôt viendra dans son temple le Seigneur que vous cherchez,

et le messager de l'alliance que vous désirez;

voici qu'il vient, dit le Seigneur des armées.

Qui pourra supporter le jour de sa venue?

qui se tiendra debout quand il paraîtra?

Car il sera comme le feu du fondeur,

comme l'herbe purificatrice des foulons.

Il s'asseoira, il fera fondre et il purifiera l'argent:

il purifiera les fils de Lévi<sup>2</sup>.

Il les purifiera comme on purifie l'or et l'argent,

et ils présenteront au Seigneur des sacrifices avec justice.

Alors le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur,

comme aux jours anciens et aux années d'autrefois<sup>3</sup>.

Les dernières lignes du livre de Malachie nous transportent à la fin des temps, pour annoncer qu'avant le jour terrible du jugement, Dieu enverra aux Juifs le prophète Élie, pour les convertir et pour arracher au châtement tous ceux qui reviendront à lui :

Voici, je vous enverrai le prophète Élie,

avant que vienne le jour du Seigneur,

ce jour grand et redoutable.

Il ramènera le cœur des pères à leurs fils,

et le cœur des fils à leurs pères,

de peur que je ne vienne frapper le pays d'anathème<sup>4</sup>.

Désormais les voix prophétiques vont demeurer silencieuses pendant quatre cents ans. Aucune ne se fera plus entendre, jusqu'à ce que celle de Jean-Baptiste retentisse sur les bords du Jourdain, pour proclamer la très prochaine venue du Messie.

### III. — Le temple des Samaritains; la colonie juive d'Éléphantine.

Bien que ces deux faits n'appartiennent pas directement à l'histoire du peuple de Dieu, ils s'y rattachent cependant d'une manière assez étroite pour mériter une mention rapide.

1. Mal., i, 10-12

2. Les prêtres et les lévites.

3. Mal., iii, 1-4.

4. Mal., iv, 5, 6.

L'hostilité à l'égard des Juifs, dont les Samaritains ont donné tant de preuves depuis l'époque de Zorobabel jusqu'à celle de Néhémie, s'aggrava encore après que ce grand patriote eut expulsé de Jérusalem et de Judée le petit-fils du grand prêtre Éliasib, coupable d'avoir contracté un mariage illicite avec la fille de Sanballat. L'historien Josèphe donne à ce sujet quelques informations intéressantes, exactes pour le fond, bien que, par suite d'une de ces erreurs chronologiques qui abondent dans son récit, il place l'incident, non pas sous le règne de Darius II Nothus (425-404), à la fin du v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, mais environ soixante-quinze ans plus tard, sous le gouvernement de Darius III Codoman (336-330), le dernier roi de l'empire persan<sup>1</sup>. D'après lui, le prêtre banni, fils de Joïada, l'héritier présomptif du pontificat suprême, s'appelait Manassé; sa

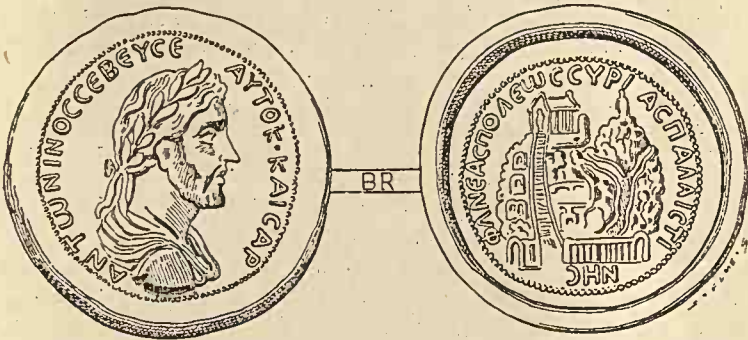


Fig. 33. — Médaille de bronze d'Antonin le Pieux, frappée à Néapolis (Sichem). Buste d'Antonin le Pieux, César 17. Le Mont Garizim au sommet duquel on voit le temple des Samaritains.

femme samaritaine, Nicaso. Sanballat, désireux de procurer aux Samaritains un sanctuaire qui leur appartînt en propre, et, en même temps, de faciliter à son gendre l'exercice de ses fonctions sacerdotales dans ce même sanctuaire, se munit de l'autorisation du roi de Perse et construisit un temple au sommet du mont Garizim, célèbre dans les annales israélites. En effet, c'est sur cette belle montagne en même temps que sur le mont Ébal, situé de l'autre côté de la vallée de Sichem, que les Hébreux, au début de la conquête de Canaan, étaient venus renouveler avec leur Dieu l'alliance du Sinai<sup>2</sup>. Ce temple fut pendant plusieurs siècles, jusqu'à sa destruction par Jean Hyrcan (109 avant J.-C.), le centre de la vie religieuse des Samaritains. Ils y immolaient des sacrifices, analogues à ceux des Hébreux, en se conformant aux règles fixées dans le Pentateuque.

1. *Ant.*, XI, VIII, 2.

2. Josué, VIII, 30-35; XXIV, 1-28.

la seule partie de la Bible hébraïque qu'ils aient admise, avec un résumé du livre de Josué. C'est à ce sanctuaire que la Samaritaine de l'évangile faisait allusion, quand elle disait à Jésus-Christ : « Nos pères ont adoré sur cette montagne <sup>1</sup>. » Les rares descendants des Samaritains qui résident à Naplouse (l'ancienne Sichem) vont encore chaque année immoler là-haut l'agneau traditionnel, pour la fête de Pâque.

Josèphe dit encore que « beaucoup de prêtres et de lévites, qui avaient également contracté des mariages mixtes, suivirent Manassé dans sa révolte et son apostasie. » Sanballat leur donna de l'argent, avec des terres à cultiver, et les pourvut d'habitations. Leur départ fut un bienfait réel pour la nation juive, car ils étaient un élément de désordre; mais, comme c'était un départ criminel, il aide à mieux comprendre cette plainte douloureuse de Néhémie, déjà citée plus haut : « Souvenez-vous d'eux, mon Dieu, car ils ont profané votre sacerdoce et l'alliance faite (avec vous) par les prêtres et les lévites <sup>2</sup>. » A partir de ce moment, les sentiments de haine et de jalousie qui soulevaient les deux peuples l'un contre l'autre, devinrent beaucoup plus intenses.

L'historien Josèphe raconte encore, à propos du même prêtre juif Manassé, un incident tragique. Vers cette époque, la conduite louche d'Éliasib ne l'a que trop montré, le souverain pontificat, dont le titulaire possédait de très grands avantages, devint l'objet d'intrigues scandaleuses. C'est ainsi qu'un frère de Manassé, nommé Josué, de concert avec Bagoas ou Bagosès, le gouverneur persan d'alors, voulut dépouiller de cette haute dignité son autre frère, Johanan, qui en était l'héritier légitime. Une lutte corps à corps s'engagea entre les deux rivaux, et Johanan tua Josué dans le temple même. Bagoas intervint avec l'audace des fonctionnaires de ces temps, profana le temple en y pénétrant malgré les protestations réitérées des prêtres, auxquels il répondit dédaigneusement qu'il était au moins aussi pur que celui qui venait d'y être assassiné; puis il imposa au peuple une amende considérable, qui consistait à payer chaque matin au trésor persan la somme de 50 drachmes d'argent pour chacun des agneaux qui seraient immolés en sacrifice <sup>3</sup>.

Cela se passait, avons-nous dit, aux dernières années du <sup>ve</sup> siècle avant J.-C. Nous allons retrouver plusieurs de ces noms — ceux du grand prêtre Johanan, du gouverneur Bagoas, de Manassé, de Sanballat — dans plusieurs documents des plus curieux, découverts en 1904 dans la Haute-Égypte, et provenant d'une colonie juive

1. S. Jean, iv, 20.

2. Néhémie, xiii, 29.

3. Josèphe, *Ant.*, XI, vii, 1.

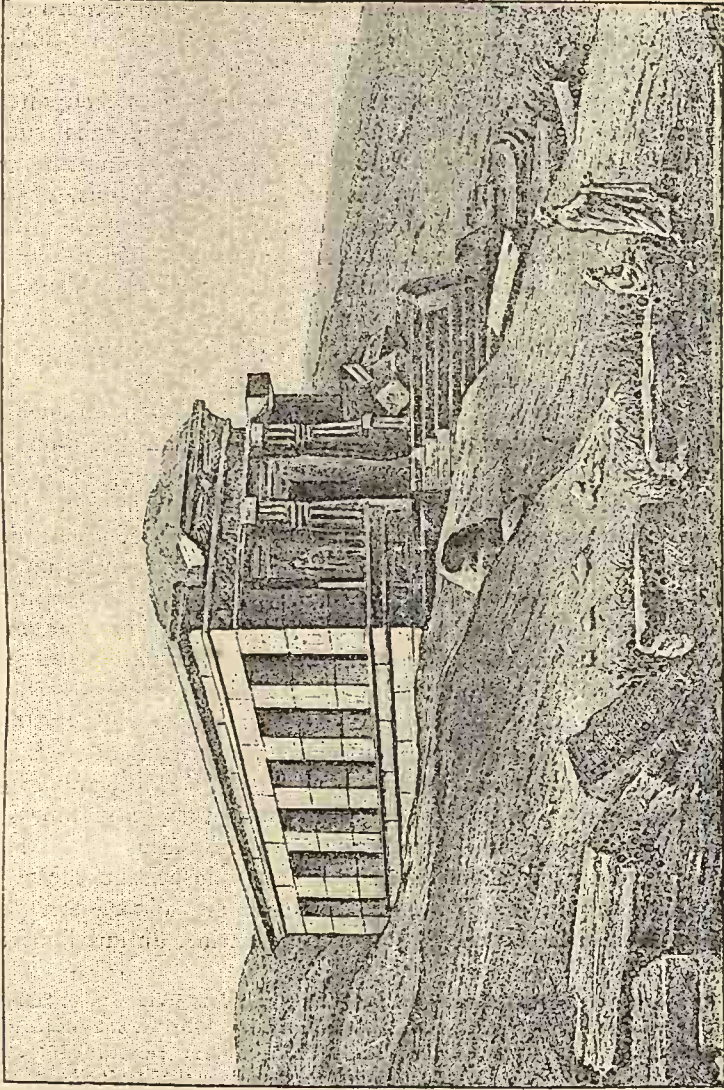


Fig. 34. — Temple égyptien d'Éléphantine.

établie dans l'île d'Éléphantine<sup>1</sup>. Ces documents consistent en un lot relativement considérable de manuscrits araméens, écrits sur papyrus et demeurés intacts sous la terre depuis plus de deux mille ans, grâce au climat généralement sec de l'Égypte. Ils sont datés des règnes de Xerxès I<sup>er</sup> (485-465), d'Artaxerxès I<sup>er</sup> Longuemain (465-427), de Darius II Nothus (425-404) et vont de 471 à 411 avant J.-C. Un certain nombre d'entre eux représentent les archives d'une famille juive, qui les avait conservés avec soin; ils s'occupent de règlements d'affaires et contiennent d'intéressants détails sur la colonie juive de *Yeb* ou *Yb* : nom égyptien d'Éléphantine. Ses membres achètent ou vendent des champs et des maisons, prêtent de l'argent, administrent des impôts, etc. Ils connaissent à fond le droit égyptien, et même le droit babylonien, qui avait pénétré jusque dans cette lointaine contrée. La ville d'Éléphantine était située, en effet, à l'extrême sud de l'Égypte, au-dessus de la cataracte du Nil. Là les Égyptiens avaient construit, depuis de longues années, pour la défense de leur frontière méridionale, deux forteresses voisines l'une de l'autre : Syène, en araméen *Sivân* ou *Sévân*, aujourd'hui *Assonân*, sur la rive droite du Nil, et *Yeb*, Éléphantine, dans l'île du même nom.

La langue des documents est l'araméen biblique, avec quelques expressions hébraïques ou persanes, insérées çà et là. Ceux dont nous venons de parler ont été découverts les premiers; mais, un peu plus tard, on en a trouvé, au même endroit, trois autres, beaucoup plus importants pour nous, à cause des détails qu'ils nous communiquent sur la colonie juive d'Éléphantine, spécialement sur ses pratiques religieuses. Les deux premiers paraissent être des copies de la même pièce; le troisième, très bref, est simplement une note verbale, en réponse à la demande contenue dans les deux autres<sup>2</sup>.

La pièce principale est une supplique adressée à Bagôhi, gouverneur de la Judée, par le prêtre Iedoniah, au nom de tous les membres de la colonie, la dix-septième année du règne de Darius II (408-407 avant J.-C.). C'est, en même temps, un acte d'accusation contre les prêtres égyptiens du dieu Khnoub, qui, trois ans auparavant (411-410), avaient détruit le temple juif d'Éléphantine, durant l'absence

1. Voir à ce sujet Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2<sup>e</sup> édit., t. II, p. 260-262, 511-513; Lehmann-Haupt, *Israel, seine Entwicklung...*, p. 175-181, 300; des articles du P. Lagrange, dans la *Revue biblique*, année 1907, p. 258-271; année 1908, p. 260-267, 325-349; année 1912, p. 127-132, 575-587 (ce dernier article étudie les travaux les plus récents suscités par la précieuse découverte); A. Ungnade, *Aramäische Papyrus aus Elephantine, kleine Ausgabe*, 1911; surtout E. Sachau, *Aramäische Papyrus und Ostraka, aus einer Militär-Kolonie zu Elephantine*, gr. in-4<sup>o</sup>, 1911.

2. Le P. Lagrange, *Revue biblique*, année 1908, p. 325. Nous empruntons au rév. Père, *ibid.*, p. 326-328, en l'abrégéant un peu, sa traduction des deux documents.



d'Archam, gouverneur de la province égyptienne au nom du roi de Perse :

A notre seigneur Bagôhi, gouverneur de Judée, tes serviteurs Iedoniah et ses confrères, prêtres dans la cité de Yêb. Que le Dieu du ciel salue bien des fois en tout temps notre seigneur, et qu'il t'établisse en faveur auprès du roi Darius,... mille fois plus encore que maintenant, et qu'il te donne une longue vie, et sois heureux et stable en tout temps!

Maintenant, ton serviteur Iedoniah et ses confrères s'expriment ainsi : Dans le mois de *Tammouz*<sup>1</sup>, de l'an 14 du roi Darius, lorsque Archam... s'était rendu auprès du roi, les prêtres du dieu Khnoub de la cité de Yêb firent accord avec Widrang,... en ces termes : Le sanctuaire du Dieu Yahô<sup>2</sup> dans la cité de Yêb, qu'on l'enlève de là! Écoute, ce Widrang détestable a écrit une lettre à Naphiân son fils, qui était chef de troupes dans la cité de Syène, de cette sorte : Ce sanctuaire de la cité de Yêb, qu'on le détruise! Ensuite, Naphiân a conduit des Égyptiens avec d'autres troupes; ils sont venus à la cité de Yêb;... ils sont arrivés à ce sanctuaire et l'ont détruit jusqu'au sol; ils ont brisé les colonnes de pierre qu'il y avait là. La toiture en bois de cèdre tout entière; avec le reste de la décoration et les autres choses qu'il y avait là, ils les ont brûlés dans le feu, et les coupes d'or et d'argent, et tout ce qu'il y avait dans ce sanctuaire, ils l'ont pris et se le sont approprié.

Or, dès le temps du roi d'Égypte, nos pères ont bâti ce sanctuaire dans la cité de Yêb, et lorsque Cambyse est arrivé en Égypte<sup>3</sup>, il a trouvé ce sanctuaire bâti, et ils<sup>4</sup> ont renversé tous les sanctuaires des dieux de l'Égypte, et personne n'a touché à ce sanctuaire. Et après que tout cela fut accompli, nous, avec nos femmes et nos enfants, nous avons revêtu des sacs et nous avons jeûné et prié Yahô, le Dieu du ciel... Avant cela, au temps où ce mal nous fut fait, nous envoyâmes une lettre à notre seigneur, et aussi à Ichokhanân, le grand prêtre<sup>5</sup>, et à ses confrères, les prêtres de Jérusalem,... et aux principaux des Juifs; (mais) une lettre ils ne nous ont pas envoyée...

Maintenant, tes serviteurs Iedoniah et ses confrères, et tous les Juifs citoyens de Yêb, nous disons : « S'il paraît bon à notre seigneur<sup>6</sup>, qu'il soit résolu, au sujet de ce sanctuaire, de le rebâtir. Voici donc : Les personnes qui sont bien avec toi et en amitié avec toi, qui (sont) ici en Égypte, qu'une lettre de ta part leur soit envoyée au sujet de ce sanctuaire du Dieu Yahô, pour le rebâtir dans la cité de Yêb, comme il était bâti auparavant, et des sacrifices non sanglants, et d'encens, et des holocaustes seront offerts sur l'autel du Dieu Yahô en ton nom et nous prierons pour toi en tout

1. Quatrième mois de l'année juive (juin-juillet).

2. *Yahô* ou *Yahou* n'est autre que Jéhovah, ou *Yahvé*, comme on dit aujourd'hui d'après l'ancienne prononciation la plus probable.

3. L'an 525 avant J.-C.

4. Les soldats de Cambyse.

5. Celui que la Vulgate nomme Johanan, qui exerçait alors à Jérusalem le souverain pontificat.

6. A Bagôhi lui-même.

temps... Et il y aura en ta faveur une redevance auprès de Yahô, Dieu du ciel, de quiconque lui offrira un holocauste et des sacrifices pacifiques, d'une valeur égale à celle de mille talents d'argent et en plus de l'or... Or, nous avons mandé toutes ces choses dans une lettre en notre nom, dans une lettre à Delaïah et Chelemiah, fils de Sanballat, gouverneur de Samarie. De tout ce qui nous est arrivé, Archam n'a pas eu connaissance. <sup>1</sup> »

Ce document nous révèle des faits extraordinaires. Non pas que nous ayons à nous étonner de trouver, à la fin du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C., une colonie juive établie dans la Haute-Égypte. Rappelons-nous qu'après la destruction de Jérusalem par les Chaldéens, lorsque Godolias, qu'ils avaient établi gouverneur de Juda, eut été misérablement assassiné, une partie considérable de la population laissée dans le pays, alla se réfugier en Égypte, pour échapper aux représailles des soldats de Nabuchodonosor. Or, si beaucoup de ces fugitifs s'établirent dans le Delta, d'autres remontèrent le cours du Nil jusqu'en Thébaidé <sup>2</sup>, et de là sans doute à Éléphantine et à Syène. Cela se passait en 588 avant J.-C. Peut-être même faut-il reculer de quelques années encore l'origine de la colonie de Yéb; car il est certain que le roi Psammétique II (594-589) embaucha des soldats juifs dans son armée. Ce fut d'ailleurs une colonie bien pacifique, qui ne sut pas même se défendre contre la troupe égyptienne, quand celle-ci vint piller et démolir son temple.

C'est l'existence même de ce temple qui a lieu de nous surprendre. Les Juifs d'Éléphantine avaient à leur tête des prêtres, qui connaissaient la loi relative à l'unité du sanctuaire. Comment avaient-ils pu se décider, tous ensemble, à construire un véritable sanctuaire, où ils offraient à *Yahô*, le vrai Dieu, des sacrifices proprement dits — holocaustes et sacrifices pacifiques (c'est-à-dire, d'action de grâces) — semblables à ceux qui étaient immolés à Jérusalem? Ils étaient gravement en faute sur ce point. Ils disent n'avoir pas reçu de réponse à la lettre qu'ils avaient adressée au grand prêtre Iohanân et à leurs collègues du sacerdoce. Ce silence était cependant très naturel. Les hiérarques de Jérusalem ne pouvaient que déplorer l'installation d'un temple si formellement interdit par la loi. Il est vrai qu'établis à une si grande distance de la Ville sainte, et se voyant privés de tout culte public, les Juifs de Yéb durent supposer, quoique faussement, qu'il leur était permis d'avoir leur sanctuaire particulier.

La lettre à Bagôhi contient ce qu'on appellerait aujourd'hui un « argument sonnante », puisqu'on lui promet, si le temple est rebâti

1. La lettre a dit plus haut que ce personnage, qui gouvernait alors la province d'Égypte au nom du roi de Perse, était absent à l'époque où le temple juif avait été détruit.

2. Jérémie, XLIII, 7; XLIV, 1.

grâce à sa médiation, non seulement des prières et des sacrifices offerts pour lui, mais un pourcentage sur la valeur des victimes qui seront immolées dans le nouveau sanctuaire. Cette part spéciale pouvait s'élever jusqu'à mille talents d'argent; somme considérable, mais d'autant plus difficile à évaluer, que le texte n'est point parfaitement clair en cet endroit. Ces Juifs connaissaient le faible de la plupart des fonctionnaires royaux, grands et petits. Il est possible que les mots « en plus de l'or » fassent allusion à une autre somme, déjà payée. Souvenons-nous que, d'après le témoignage de Josèphe, Bagoas, qui ne diffère pas de Bagôhi, venait d'imposer lui-même un tribut de ce genre aux habitants de Jérusalem<sup>1</sup>. Quant au sentiment de haine qui avait fait prendre aux prêtres de Khnoub des mesures si violentes envers le temple de Yahô, il s'explique, indépendamment d'autres motifs que nous ne connaissons point, par le fait que ce dieu égyptien, honoré dans la contrée, était représenté sous la figure d'un béliet. Ses prêtres regardaient donc comme un sacrilège intolérable l'immolation de nombreux agneaux et béliet par les Juifs, pour être offerts en sacrifice. Ils profitèrent de l'absence prolongée du gouverneur, pour détruire le temple de Yahô.

Nous avons vu passer sous nos yeux, dans ce document, ainsi qu'il avait été dit — et ce trait ajoute encore à son intérêt déjà si grand — plusieurs des personnages qui jouèrent un rôle actif au temps de Néhémie : le gouverneur de Jérusalem, Bagôhi, identique à Bagoas; le grand prêtre Iohanân; le terrible Sanballat, gouverneur de Samarie. Ce dernier devait être mort lorsque la lettre fut écrite, puisque c'est à ses fils, et point à lui, que les Juifs d'Yeb se recommandent. Nous avons donc ici une précieuse confirmation de la véracité des faits racontés par Néhémie.

Le troisième document relatif à cette affaire, n'est qu'un simple mémorandum, libellé par le messenger qui avait porté les lettres de Iedoniah à Bagôhi et aux fils de Sanballat :

Mémorandum de ce que m'ont dit Bagôhi et Delaïah<sup>2</sup>. Mémorandum à savoir : « Tu auras à dire en Égypte, par devant Archam, au sujet de la maison de l'autel du Dieu du ciel qui a été bâtie dans la cité de Yeb auparavant, avant Cambyse, que ce détestable Widrang a détruite en l'an 14 du roi Darius : Qu'elle soit rebâtie à sa place, comme elle était auparavant, et qu'on offre des sacrifices non sanglants et de l'encens sur cet autel, comme il était pratiqué auparavant. »

Bagôhi et Delaïah « ne pouvaient évidemment pas faire acte de souveraineté en Égypte. On leur demandait seulement d'intercéder auprès des personnes puissantes bien disposées en leur faveur. Le

1. Voir la page 98 de ce volume.

2. Le fils aîné de Sanballat et son successeur comme gouverneur de la Samarie.

plus naturel était de s'adresser à Arham. C'est ce qu'ils font... Encore leur intervention, telle que nous la connaissons, se réduit-elle à peu de chose. Ils chargent seulement le messenger de rapporter à Arham leur avis favorable aux Juifs... Que se passa-t-il ensuite? Nous l'ignorons absolument. Si les Juifs obtinrent vraiment la permission de rebâtir leur temple, ils n'eurent pas de temps à perdre. Ils écrivaient en 407, et en 404 les Égyptiens avaient de nouveau secoué le joug (de la Perse). Pendant qu'ils furent maîtres chez eux (404-342), les Juifs d'Éléphantine eurent sans doute beaucoup à souffrir. Leurs dénonciations contre les prêtres de Khnoub ne demeurèrent probablement pas secrètes, et s'ajoutèrent aux anciens griefs <sup>1</sup>. »

#### IV. — Les Juifs de Palestine aux derniers temps de la période persane.

Cette période de leur histoire est malheureusement très peu connue. Jusqu'à l'apparition d'Alexandre le Grand, nous n'avons ici aucun livre historique de l'Ancien Testament pour nous servir de guide. Josèphe lui-même et les autres historiens profanes n'auront presque rien à nous dire sur la nation théocratique, qui se développait lentement en Judée. « L'activité de ses membres était plutôt dirigée vers le dedans », vers sa formation intérieure, que vers le dehors, « et elle n'a point paru assez intéressante pour être racontée à la postérité <sup>2</sup>. »

Tout porte à croire qu'elle fut généralement paisible; en ce qui concerne les relations avec les suzerains de Perse et avec les peuples voisins, bien qu'elle ait été plus d'une fois troublée par l'épreuve.

Pour plus de clarté, reprenons la série des rois de Perse, à partir de la mort d'Artaxerxès I<sup>er</sup> Longuemain (425 avant J.-C.), et voyons quels contacts ils eurent avec les Juifs. Ce prince avait laissé plusieurs fils. L'héritier légitime était Xerxès II, qui prit possession du trône. Mais, après quarante-cinq jours de règne, il fut assassiné par son demi-frère Sogdus, qui lui succéda et eut le même sort sept mois plus tard. Son meurtrier Ochus, autre fils d'Artaxerxès, s'empara de la couronne et prit le nom de Darius II. Il est connu dans l'histoire sous le titre de Darius Nothus et il régna de 425 à 404. On a parfois supposé que Néhémie, xii, 19, l'avait en vue lorsqu'il mentionne « Darius le Perse »; mais il s'agit plutôt de Darius III Codoman dans ce passage. Darius II eut pour successeur son fils aîné, Arsacès, qui prit le nom d'Artaxerxès II et fut surnommé

1. Le P. Lagrange, *Revue biblique*, année 1908, p. 347-348.

2. H. Grotz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 207.

Maémon (404-359). Le nouveau roi avait un frère, Cyrus, auquel il avait confié la satrapie de Lydie, mais qui voulut lui ravir la couronne. Pour être plus sûr du succès, Cyrus obtint des Grecs un contingent de 13 000 hommes, qui, ajoutés à ses 70 000 soldats asiatiques, lui fournirent une armée avec laquelle il se crut capable de triompher de son frère. Il franchit l'Euphrate et s'avança jusqu'à Curaxa. loca-



Fig. 35. — Gardes du roi Darius à Susa. (Musée du Louvre.)

lité située à environ douze kilomètres de Babylone. Il trouva, non pas la couronne, mais la défaite et la mort dans la bataille qui s'engagea en cet endroit (401 avant J.-C.). Son armée se débanda et prit la fuite. C'est alors qu'eut lieu, sous la conduite de Xénophon, qui en a donné un si beau récit, la célèbre « retraite des dix mille » Grecs qui s'étaient associés à lui<sup>1</sup>. Le règne d'Artaxerxès II fut troublé par des guerres presque perpétuelles avec les Grecs; car ceux-ci, de concert avec les Égyptiens, conscients de la faiblesse de l'empire

1. Xénophon, *Anabasis*, XXI; Diodore de Sicile, XIV, 110, etc.

persan, qu'ils avaient constatée de près, le frappèrent à coups redoublés pour l'écraser peu à peu. Mais l'heure de sa chute définitive n'était pas encore venue, car il lui restait encore une certaine force latente. Néanmoins, tout s'associa pour accélérer cette heure : la mauvaise éducation des jeunes princes, qui devaient ou régner ou participer au gouvernement d'une manière plus ou moins directe; l'ambition de ces mêmes princes, qui donnait lieu à d'horribles assassinats à chaque changement de règne; les honteux désordres des hommes et les basses intrigues des cunuques.

A Artaxerxès II, succéda, en 359 avant J.-C., son jeune fils Ochus, plus connu sous le nom d'Artaxerxès III. Prince rusé, énergique, mais cruel et sans conscience, il donna, dès son avènement, une idée de ce que serait son règne (359-338), en faisant mourir tous les membres de sa famille, afin d'évincer tous les compétiteurs possibles. Son énergie servit du moins à galvaniser pour quelques années l'empire à demi mort. Ne se fiant qu'à lui-même, il dirigeait en personne les opérations militaires les plus importantes. Il attaqua d'abord l'Égypte; mais le pharaon d'alors, Nectanébus, remporta une grande victoire sur son armée immense, grâce au concours des généraux et des mercenaires syriens (vers 350 avant J.-C.). Cette victoire, qui manifesta une fois de plus la faiblesse persane, poussa à la révolte plusieurs autres provinces vassales de la Perse; entre autres la Phénicie, en tête de laquelle la ville de Sidon se mit courageusement. Les garnisons persanes furent massacrées en plusieurs endroits. Ces mouvements de rébellion ayant éclaté en même temps, et ayant pris de graves proportions, il fut tout d'abord impossible à Artaxerxès de les réprimer. Mais, après avoir réuni une armée de 330 000 hommes, il marcha, la rage au cœur, contre Sidon. Le roi de cette ville, qui l'avait poussée à la révolte, la trahit alors honteusement et la livra aux Perses. Artaxerxès se vengea de lui quand même, en lui donnant la mort; puis il fit écorcher vifs les principaux habitants de Sidon qui étaient venus implorer sa clémence. Il réussit ensuite à soumettre complètement l'Égypte (345 avant J.-C.).

Cependant, que devenaient les Juifs? Il est possible, peut-être même probable, qu'un certain nombre d'entre eux aient été incorporés dans les armées persanes qui soutinrent toutes ces guerres. Leurs impôts durent s'accroître considérablement, et être exigés avec plus de violence que jamais. Surtout, ils eurent à souffrir de déprédations ruineuses, à cinq ou six reprises, chaque fois que les armées égyptiennes se dirigeaient contre les provinces persanes et que les armées persanes venaient attaquer l'Égypte<sup>1</sup>. Le gros de ces armées

1. A lui seul, Artaxerxès III fit trois campagnes distinctes contre l'Égypte. Ses troupes très nombreuses eurent donc à longer jusqu'à six fois le territoire de la Judée.

n'avait pas, il est vrai, à traverser les montagnes de Juda pour aller à leur but; car la route habituelle, beaucoup plus facile, longeait le rivage de la Méditerranée. Mais il faut tenir compte des maraudeurs, des traîneurs, des déserteurs, qui ne vivaient que de désordre et de pillage. Ces marches et contre-marches réitérées des troupes dans les deux sens, causèrent certainement des dommages sérieux dans toutes les localités occupées par les Juifs, dans les plus petites surtout.



Fig. 36. — Un ennemi écorché vif.  
(D'après Botta, *Le monument de Ninive*, pl. 120.)

Ceux-ci gardèrent-ils jusqu'au bout à l'égard de la Perse leur serment (tout au moins moral) de fidélité? D'après quelques détails que nous ont transmis plusieurs historiens grecs<sup>1</sup>, il est permis de supposer qu'ils durent se compromettre, en prenant part à tel ou tel des mouvements de révolte dont il vient d'être question. En effet, ces écrivains parlent de graves châtimens que la vengeance d'Artaxerxès III attira sur une partie de la population juive. Jéricho fut prise et détruite, de nombreux habitants furent déportés dans la

1. Solinus, xxxv, 4; Syncelle, I, 486; Orose, *Histor.*, III, vii, 6-7.

province d'Hyrcanie, au sud de la mer Caspienne, sans compter ceux qui furent mis à mort ou vendus comme esclaves<sup>1</sup>. Mais cette rébellion, que nous connaissons si vaguement, fut alors une exception dans la vie des Juifs de Palestine. Autrefois, la nation avait été lancée par ses rois dans le grand tourbillon de l'histoire des empires voisins. Maintenant elle ne pensait qu'à fortifier sa vie intérieure, par la pratique fidèle de la loi divine, en se tenant à l'écart de la violente agitation politique qui ébranlait le monde autour d'elle. Extérieurement, nous l'avons vue grandir et se développer dans une paix tout au moins relative. Ce n'est plus un humble et faible « reste », comme aux premiers temps qui suivirent la fin de l'exil. Pour guider et éclairer son chemin en ces temps difficiles, elle possède la divine parole, qui a été pieusement recueillie, de manière à former la plus grande partie de la Bible. Elle en aura besoin ; car, si elle s'est dégagée courageusement de l'idolâtrie, elle sera bientôt assaillie par de nouveaux périls, qui menaceront sa foi et même son existence.

1. Kent, *History of the Jewish People during the babylonian, persian and greek periods*, p. 225-331 ; II. Grätz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 209.



## LIVRE TROISIÈME

Depuis la fin de l'empire persan jusqu'à la persécution  
d'Antiochus Épiphane.

(333-168 avant J.-C.)

### I. — Alexandre le Grand : ses conquêtes, ses relations avec les Juifs.

Le 1<sup>er</sup> livre des Maccabées s'ouvre par une description dramatique  
des conquêtes d'Alexandre le Grand.



Fig. 37. — Nègres du Haut-Nil,  
couverts de peaux de léopards et rendant hommage à un supérieur.  
(D'après Lepsius, *Denkmäler*, Abth. III, Bl. 117.)

Après qu'Alexandre... eut battu Darius, roi des Perses et des Mèdes,  
et fut devenu roi à sa place... il livra de nombreuses batailles, et frappa  
les rois de la terre; il atteignit jusqu'aux extrémités du monde et s'empara  
des dépouilles d'une multitude de nations, et la terre se tint devant lui...  
Il rassembla une armée très forte, et soumit des contrées et des rois, et  
ils devinrent ses tributaires. Après cela, il se coucha dans son lit et connut  
qu'il allait mourir... Alexandre régna douze ans, et il mourut<sup>1</sup>.

1. I Maccab., I, 1-8.

Mais il avait été déjà question du héros macédonien au livre de Daniel, plusieurs siècles auparavant. Dans un premier passage, vii, 6, le prophète représente Alexandre sous les traits d'un léopard, fauve dont l'agilité déjà proverbiale était encore rehaussée par quatre ailes attachées à son dos. Plus loin, viii, 5-8; il décrit, sous des images saisissantes, la victoire décisive remportée par le jeune prince sur le roi de Perse. Celui-ci est figuré par un bélier puissant; Alexandre, par un bouc plus puissant encore :

Je levai les yeux et je regardai; et voici qu'un bélier se tenait devant le fleuve (d'*Oulai*)<sup>1</sup>. Il avait de grandes cornes; mais l'une d'elles était plus haute que l'autre. Je vis le bélier qui donnait des coups de corne contre l'Occident, contre l'Aquilon et contre le Midi. Aucun animal ne pouvait lui résister, et il n'y avait personne pour les délivrer de sa main; il faisait ce qu'il voulait, et il devint puissant.

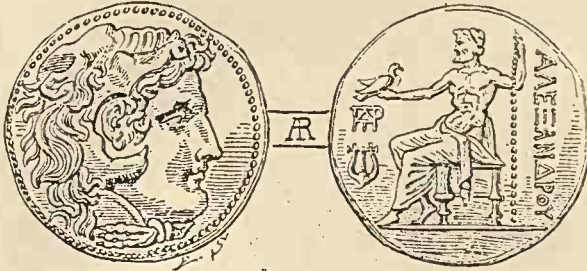


Fig. 33. — Tétradrachme d'Alexandre le Grand. Tête imberbe d'Alexandre en Hercule, coiffé de la peau de lion. — Jupiter assis, tenant un aigle de la main droite, la main gauche appuyée sur son sceptre. Dans le champ, une lyre, marque de l'atelier de Mytilène.

Et moi; je regardais attentivement, et voici qu'un bouc venait de l'Occident sur la face de toute la terre, sans toucher la terre. Ce bouc avait une grande corne entre les yeux. Il arriva jusqu'au bélier... que j'avais vu se tenir devant le fleuve, et il courut sur lui dans l'impétuosité de sa force. Je le vis s'approcher du bélier; furieux contre lui, il le frappa et lui brisa les deux cornes sans que le bélier pût lui résister. Il le jeta à terre et le foula aux pieds, et il n'y eut personne pour délivrer le bélier de sa main.

Enfin, Daniel, xi, 3-4, résume l'histoire d'Alexandre dans ces quelques mots, que nous verrons se réaliser pleinement aussi : « Il s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec une grande puissance, et qui fera ce qui lui plaira. Et après qu'il se sera élevé, son royaume se brisera et sera divisé aux quatre vents du ciel, sans passer à ses descendants; il ne conservera pas la puissance qu'il avait eue, mais il la passera à des étrangers. »

1. I. *Eulxus* de Pline, *Hist. nat.*, vi, 26, près duquel était bâtie la ville de Suse.



Fig. 39. — Tombeaux des rois de Perse, creusés dans le rocher, près de Persépolis.  
La seconde tombe à gauche est celle de Darius I<sup>er</sup>.

Alexandre naquit à Pella en Macédoine, l'an 356 avant J.-C. Son père Philippe, roi de cette contrée, acheva de soumettre la Grèce en 338, grâce à ses soldats, à son habileté et à son argent. Son fils, âgé seulement de dix-huit ans, avait décidé de la victoire de Chéronée, en mettant en déroute le bataillon sacré des Thébains. Philippe se disposait alors à marcher contre l'empire persan au nom de toute la Grèce, quand il mourut, assassiné par Pausanias (536 avant J.-C.). Alexandre lui succéda sur le trône de Macédoine, et prit aussitôt le commandement de l'armée destinée à la conquête de la Perse. Cette armée n'était pas considérable, surtout si on la compare aux centaines de milliers d'hommes qu'elle allait avoir à combattre. Elle ne se composait, en effet, que de 32 000 fantassins et de 4 500 cavaliers; et encore, sur ce nombre, la Macédoine n'avait-elle fourni qu'une élite de 13 000 fantassins et de 1 500 cavaliers.

Alexandre franchit l'Hellespont et s'avança contre l'armée persane, commandée par Darius III et campée sur les bords de la rivière nommée Granique, dans la province de Mysie, en Asie Mineure. Ce Darius était monté sur le trône de Perse dans des circonstances particulières. Arsès, fils d'Artaxerxès III, avait succédé à son père en 338; mais, après un règne de deux ans, il mourut assassiné par le fameux eunuque Bagoas<sup>1</sup>, qui le remplaça par Codoman, ou Darius III Codoman, petit-neveu de Darius II. C'était un prince renommé pour sa douceur et sa justice, et qui savait manifester de la bravoure sur les champs de bataille; mais il était trop tard pour sauver l'empire, surtout contre de tels adversaires et avec des soldats sans valeur. L'armée perso-mède fut incapable de résister à l'élan et à la bravoure des Grecs, qui la battirent à fond (333). Alexandre entreprit ensuite la conquête de l'Asie Mineure, dont plusieurs provinces, la Lydie, la Carie, la Pamphylie, l'Ionie, tombèrent successivement en son pouvoir, à la suite de ses victoires foudroyantes. Le léopard aux ailes d'aigle volait vraiment de triomphe en triomphe<sup>2</sup>.

Darius Codoman rassembla une nouvelle armée, forte de 220 000 fantassins et de 60 000 cavaliers. Une autre grande bataille s'engagea auprès d'Issus, en Cilicie, non loin du défilé connu sous le nom de « Portes ciliciennes ». Des deux côtés il y eut un admirable déploiement de vaillance; mais Darius fut encore vaincu et dut prendre la fuite (333 avant J.-C.), en laissant sa femme et ses enfants entre les mains du vainqueur. La Syrie était maintenant ouverte à Alexandre. Il s'y précipita et s'empara de Damas et de la région du Liban. Laissant ensuite à Parménion, son généralissime, le soin

1. Il ne doit pas être confondu avec le Bagôhi des documents d'Éléphantine, appelé aussi Bagoas ou Bagosès par les historiens grecs.

2. Josèphe, *Ant.*, XI, viii, 1.

d'achever la conquête de la Syrie, il descendit en Phénicie et soumit toute la côte de la Méditerranée, jusqu'à Tyr. Cette ville se défendit avec courage, et il dut en faire le siège pendant sept ans, malgré la hâte qu'il avait de s'élancer contre l'Égypte. Il ne réussit à la prendre qu'après avoir fait construire par ses soldats le môle gigantesque qui unit depuis lors la cité tyrienne au continent. Jusqu'alors Tyr, isolée dans son île, avait passé pour imprenable du côté de la terre. Gaza aussi, l'ancienne ville philistine, arrêta Alexandre pendant deux mois (332).

De Tyr, il avait envoyé aux Juifs et aux Samaritains des délégués, pour leur signifier qu'à l'avenir c'est à lui qu'ils auraient à payer le tribut qui leur avait été imposé par la Perse; en même temps, il exigeait d'eux l'envoi immédiat de vivres et de soldats. Les Samaritains obéirent sans retard à cette injonction; mais les Juifs avaient trop souffert de leur récente rébellion contre les Perses, pour oser leur manifester de l'opposition, même indirectement, tant qu'ils étaient encore capables de tenir tête à leurs ennemis. Le grand prêtre d'alors, qui était en réalité le chef de la nation, se nommait Jaddoûa. C'était le petit-fils du trop indulgent Éliasib, dont Néhémie avait eu à se plaindre, le fils de ce Jokhanàn qui avait donné la mort à son frère dans le temple. Son pontificat datait de l'année 336. L'historien Josèphe nous a laissé <sup>1</sup> un récit de la conduite très louable qu'il tint alors. Il répondit aux envoyés d'Alexandre qu'ayant prêté fidélité au roi de Perse, les Juifs n'avaient ni le droit ni le désir de se parjurer. Alexandre, très irrité de cette réponse, qu'il regarda comme une provocation, déclara qu'après la prise de Tyr, il irait châtier les Juifs comme ils le méritaient. Mais ce n'est qu'après le siège de Gaza qu'il marcha contre Jérusalem.

Quand son approche fut connue, la population, tremblante, se mit à jeûner et à prier, pour attirer sur elle le secours d'en haut. Jaddoûa, inspiré de Dieu, prit alors une résolution courageuse. Revêtu de ses plus beaux ornements, entouré des prêtres et des lévites en vêtements blancs, et aussi de la population en habits de fête, il alla au-devant du vainqueur jusqu'à l'endroit nommé *Sapha*. Ce lieu ne diffère probablement pas du mont *Scopus*, qui forme la pointe septentrionale du mont des Oliviers et qui domine la ville du côté du Nord-Est, à environ 1 300 mètres des remparts actuels <sup>2</sup>. Lorsque cette procession majestueuse arriva auprès d'Alexandre, les officiers qui l'entouraient croyaient qu'il allait donner à sa garde l'ordre de massacrer le pontife et toute sa suite. Aussi, quel ne fut

1. *Ant.*, XI, VIII, 4-5.

2. D'après quelques auteurs, il s'agirait plutôt de la localité qui porte aujourd'hui le nom de *Châfah* et qui se trouve plus au Nord, à 3 kilomètres de la ville.

pas leur étonnement, quand ils virent le roi s'agenouiller aux pieds de Jaddoûa, puis se relever, l'embrasser, le prendre par la main et s'avancer avec lui vers Jérusalem, où il entra et offrit un sacrifice dans le temple. Le pontife lui aurait alors montré, dans le livre de Daniel, les passages qui prophétisaient ses victoires. Parménion ne put s'empêcher d'adresser au roi des remontrances au sujet de sa conduite, qu'il ne pouvait comprendre. Alexandre répondit que ses hommages de vénération ne s'adressaient pas à la personne même du grand prêtre, mais au Dieu des Juifs, dont le nom était inscrit sur le diadème de Jaddoûa, et que, d'ailleurs, il avait reconnu, dans le pontife, un personnage qui lui était apparu autrefois en songe, et qui lui avait ordonné d'aller faire la conquête de la Perse. Le lendemain, Alexandre fit convoquer les habitants de Jérusalem, et il les autorisa à lui demander tout ce qu'ils désiraient. Ils le prièrent de leur accorder, ainsi qu'à leurs frères de Babylone et de la Médie, l'exemption du tribut pour l'année sabbatique<sup>1</sup>, pendant laquelle il n'y avait pas de récoltes, et aussi l'autorisation de pratiquer leurs lois en toute liberté. Le roi exauça ces requêtes.

Il fut loin de traiter les Samaritains avec autant de bienveillance. Quand ils le prièrent de leur octroyer les mêmes privilèges qu'aux Juifs, il leur opposa un complet refus. Il est probable qu'on peut voir, dans ce refus, l'occasion de la révolte pendant laquelle ils eurent la cruauté de brûler vif Andromaque, le gouverneur macédonien qui administrait leur province au nom du roi. Alexandre châtia ce crime en détruisant la ville de Samarie, où il établit ensuite des colons macédoniens, à la place de l'ancienne population, dont les membres les plus coupables subirent la mort. Le roi donna aux Juifs la partie la plus méridionale du territoire samaritain<sup>2</sup>.

De nos jours, on rejette entièrement dans le domaine de la légende le récit que nous venons d'emprunter à Josèphe. Un des principaux motifs allégués par les critiques consiste dans le silence des anciens historiens grecs. Mais ces mêmes écrivains ne sont pas moins silencieux au sujet des exploits des Maccabées, affectant, à l'égard des Juifs, le mépris hautain qui se manifestera plus tard dans les écrits de Tacite. D'autre part, le respect qu'Alexandre témoigna au grand prêtre était très conforme à l'ensemble de son caractère. C'est ainsi qu'en Égypte il donna des marques de vénération au bœuf Apis, et, à Babylone, au dieu Bel. Nous savons, grâce à Justin<sup>3</sup>, que, lorsque Alexandre arriva en Syrie, les princes orientaux accoururent, et lui offrirent leurs hommages, revêtus de leurs plus beaux ornements

1. Chaque septième année.

2. Quinte-Curce, IV, VIII, 10.

3. *Histor.*, XI, 10.

et la tête parée du diadème : ce qui est une confirmation indirecte de la démarche du grand prêtre juif. Il est certain, d'ailleurs, que Jérusalem et la Judée firent leur soumission au conquérant, et on a retrouvé les traces des privilèges qui leur furent accordés d'après Josèphe<sup>1</sup>. La capitale juive était une ville assez importante pour qu'Alexandre jugeât utile de lui faire une visite.

Les Juifs passèrent ainsi sous un nouveau maître, qui l'emportait de beaucoup sur tous les autres, à bien des points de vue. Ses conquêtes exercèrent sur la suite de leur histoire une influence incontestable. « A partir de cette époque, les Juifs dépendirent de ses successeurs, les Lagides ou les Séleucides : ce qui amena les grands événements politiques et religieux racontés dans les deux livres des Maccabées<sup>2</sup>. » Depuis lors, des Juifs s'enrôlèrent dans ses armées<sup>3</sup>, et d'autres, en très grand nombre, allèrent s'établir à Alexandrie, après qu'il l'eut fondée. Tout porte à croire que la bienveillance dont ses premiers successeurs entourèrent le peuple théocratique fut simplement la continuation de celle qu'il leur avait lui-même témoignée.

De la Palestine, Alexandre se hâta de descendre en Égypte, et elle se soumit promptement à lui, en haine des Perses (331 avant J.-C.). Il n'y fit qu'un rapide séjour. C'est alors qu'il jeta les fondements de la ville à laquelle le roi Ptolémée I<sup>er</sup> donna ensuite le nom d'Alexandrie. Sa situation admirable, sur les bords de la Méditerranée, à proximité de la jonction de l'Asie et de l'Afrique, lui promettait le brillant avenir dont elle a joui en réalité pendant longtemps, sous le rapport politique et commercial. Un long môle d'environ 1 300 mètres, qui unissait la ville à la petite île de Pharos située au Nord-Ouest, séparait le port en deux parties. Au Sud était le lac Maréotis. Maintenant surtout que Tyr était à demi ruinée, la nouvelle cité devait être pour longtemps sans rivale. On dit qu'Alexandre lui-même en traça le plan, qui fut exécuté par Dénocrate, l'architecte du nouveau temple de Diane à Éphèse. Les rues étaient parallèles les unes aux autres et coupées à angle droit. De magnifiques édifices s'élevaient de toutes parts, surtout dans le quartier grec, qui occupait le centre de la ville. Les Juifs et les Égyptiens avaient aussi le leur; ceux-ci à l'Ouest, les Juifs, à l'Est. Alexandre ne vit pas l'achèvement de cette création admirable; les deux premiers Ptolémées en élevèrent les principaux édifices. Du moins, c'est là qu'on rapporta solennellement le corps du conquérant, et qu'on lui fit de splendides funérailles.

1. Voir aussi le Talmud, traité *Yoma*, fol. 69; Derenbourg, *Histoire de la Palestine*, t. 1, p. 41, 42.

2. P. Vigouroux, *Diction. de la Bible*, t. 1, col. 348.

3. Hecatée, cité par Josèphe, *Contr. Apion.*, 1, 20.

En quittant l'Égypte, Alexandre remonta au Nord, et porta un coup décisif au peu de vie qui restait encore à l'empire perse, en triomphant de Darius Codoman à Arbèles (331 avant J.-C.). L'année suivante, comme ce malheureux prince se rendait à Ecbatane pour s'y réfugier, il fut blessé mortellement par Bessen, satrape de la Bactriane. Avec lui disparut l'illustre race des Achéménides; avec lui s'écroula le trône médo-perse, qui, glorieusement établi par Cyrus après sa victoire sur Astyage, en 558, s'était maintenu pendant environ deux cent trente ans. Il avait été assez florissant d'abord; mais il n'avait pas tardé à perdre de sa puissance. La campagne de Cambyse contre l'Égypte, surtout celle de Darius I<sup>er</sup> contre la Grèce, furent de grandes fautes, car ces deux puissantes nations ne pardonnèrent jamais aux monarques persans de les avoir humiliées et d'avoir voulu les subjuguier. Les luttes sanglantes qui décimèrent plus tard la famille royale, presque à chaque nouveau règne, la molle éducation des futurs héritiers de la couronne, la dissolution des mœurs dans les hautes classes de la société et dans l'armée, des guerres presque perpétuelles, affaiblirent tellement la nation entière, qu'elle était pour ainsi dire vermoulue lorsque Alexandre l'attaqua. Elle fut incapable de lui résister. Cependant, comme le fait remarquer un historien juif contemporain<sup>1</sup>, dans une histoire d'Israël, on ne peut pas oublier le « bien que la Perse a fait à ce petit peuple. »

Alexandre consacra les deux années qui suivirent sa victoire d'Arbèles à consolider ses conquêtes antérieures et à soumettre la Bactriane. En 327 il franchit l'Indus et s'avança jusqu'à l'Hydaspe, au cœur de l'Inde. Mais ses soldats refusèrent d'aller plus loin; il rentra donc à Babylone (324 avant J.-C.), car il voulait faire de cette ville la capitale de son vaste empire. Il avait accompli tous ses exploits en douze ans seulement, et son esprit infatigable nourrissait encore d'autres grands projets, lorsqu'il mourut, en 323, âgé seulement de trente-huit ans. « Il avait néanmoins assez vécu, pour opérer dans le monde une des révolutions les plus importantes qui s'y soient jamais accomplies; il avait importé dans l'Asie antérieure la civilisation hellénique... Le résultat des victoires d'Alexandre fut le mélange et comme la fusion de l'Occident et de l'Orient. Les barrières infranchissables qui séparaient les nationalités tombèrent; les Grecs dominèrent dans toute l'Asie occidentale et en Égypte comme dans leur propre pays, et sans s'en douter, ils préparèrent ainsi la dissolution des vieilles religions païennes, et aplanirent les voies à la propagation de la religion du Christ. Ils introduisirent presque partout une sorte d'unité de langage; leur idiome fut parlé dans tout l'ancien monde, et on l'entendit jusque dans les rues de

1. L. Hertzfeld, *Geschichte des Volkes Israel*, 2<sup>e</sup> édit., t. I, p. 114.



# ALEXANDRIE ANTIQUE.

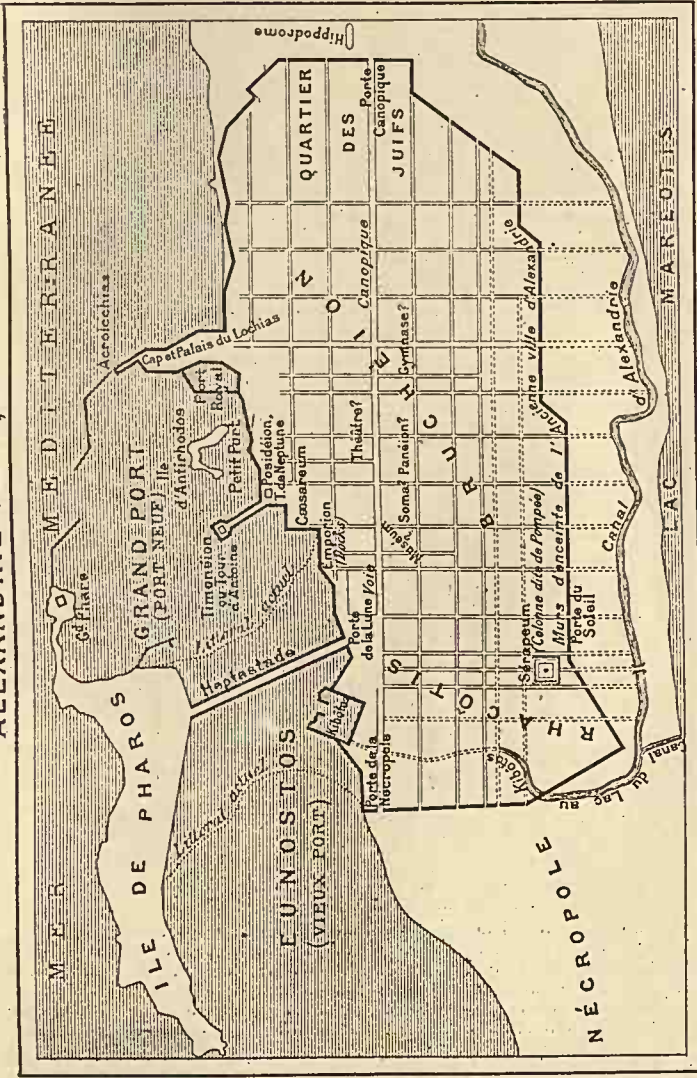


Fig. 40. — Plan de l'ancienne Alexandrie, d'après Mahmoud Bey et Nérotisios Bey.  
L. Thuillier, del.

Rome victorieuse des Hellènes. La langue grecque apportait avec elle en tous lieux les idées grecques, trésor mêlé sans doute de beaucoup d'impuretés et de scories, mais néanmoins trésor précieux, où les plus beaux génies de l'antiquité profane avaient déposé la



Fig. 41. — L'Europe et l'Asie s'unissent pour glorifier Alexandre le Grand. Relief en marbre découvert en Italie.

La partie principale est un bouclier, représentant le combat de cavalerie qui décida le gain de la bataille d'Arbèles. Ce bouclier est soutenu par deux femmes à tête tourtelées, qui figurent à droite l'Asie (ΑΣΙΑ), à gauche l'Europe (ΕΥΡΩΠΗ). Ces deux personnages versent une libation sur un autel où l'on voit une musicienne et deux danseuses. L'Europe et l'Asie, unies par Alexandre, consacrent ce bouclier dans un sanctuaire en l'honneur d'Alexandre dont la naissance et la gloire sont chantées en vers grecs.

meilleure partie de leur intelligence et de leur cœur. Jésus-Christ n'aura qu'à développer, à compléter et à achever l'œuvre ainsi commencée au sein du paganisme, en y jetant un ferment divin, qui purifiera et transformera toutes choses. Alexandre le Grand, dans le plan providentiel, fut donc l'un des grands ouvriers chargés

de préparer la ruine du polythéisme et le triomphe de la religion chrétienne <sup>1</sup>. »

Son dessein bien arrêté avait été de fonder un empire universel, non pas en transformant tous les peuples autres que les Grecs en esclaves, comme le lui recommandait Aristote <sup>2</sup>, mais en établissant entre eux une union étroite, de manière à combiner ensemble leurs qualités diverses. Le païen Arrien <sup>3</sup> a fait de lui le plus grand éloge, en disant que ce prince « qui ne ressemblait à aucun autre homme, n'avait pas été donné au monde sans une intention spéciale de la Providence. » Daniel, XI, 41, avait prédit que le royaume d'Alexandre « ne passerait pas à ses descendants..., mais à des étrangers. » En effet, aucun membre de la famille de l'illustre conquérant n'hérita de ses États ni de ses richesses. Son fils naturel Héraclès périt assassiné, son frère aussi; de même le fils posthume, nommé Alexandre comme lui, qu'il eut de Roxane. Tout passa à des étrangers <sup>4</sup>.

## II. — Les Ptolémées d'Égypte et les Juifs.

(323-175 avant J.-C.)

Avant sa mort, Alexandre le Grand avait mis à la tête de chacune des « satrapies » ou grandes provinces de son empire, un de ses généraux, pour la gouverner en son nom <sup>5</sup>. Après avoir signalé ce fait, l'auteur du I<sup>er</sup> livre des Maccabées ajoute : « Ses officiers entrèrent en possession du royaume, chacun dans sa région. Tous prirent le diadème <sup>6</sup> après sa mort, et leurs fils après eux pendant de nombreuses années, et ils déchaînèrent beaucoup de maux sur la terre <sup>7</sup>. »

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, col. 345 et 348.

2. Plutarque, *Alex.*, I, 6.

3. VII, 30.

4. Diodore de Sicile, XIX, 105 et XX, 28; Pausanias, IX, 7; Appian, *Syr.*, LI.

5. I<sup>er</sup> Livre des Maccabées, I, 7. Dans l'antiquité, quatre opinions différentes semblent s'être formées au sujet des dernières volontés d'Alexandre, en ce qui concernait son vaste empire. D'après la première, très répandue dans l'Orient, et consignée dans les livres des historiens arabes, arméniens et persans, il aurait laissé un testament écrit. Quinte-Curce, X, 10, la mentionne comme adoptée par plusieurs écrivains de son temps; mais il la déclare « vaine ». Suivant la seconde, qui est celle de l'auteur du I<sup>er</sup> livre des Maccabées, il fit lui-même le partage sur son lit de mort. D'après un troisième sentiment, comme les amis du roi mourant lui demandaient à qui il laissait son empire, il aurait répondu : Τὸ χρατίστον, « Au plus digne » (au : « plus vaillant »). Cf. Arrien, VII, 26; Quinte-Curce, X, 5. Enfin, selon d'autres (cf. Justin, XII, 5; Diodore de Sicile, XVIII, 29), devenu incapable de parler, Alexandre se serait contenté de tendre son anneau à Perdicas, chef de sa garde, montrant ainsi qu'il lui confiait la régence de l'empire. L. Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. VI, p. 641.

6. Le diadème, qu'il ne faut pas confondre avec la couronne, était une simple bande d'étoffe bleue, ornée de broderies blanches. La plupart des rois d'Égypte et de Syrie dont les portraits sont représentés plus bas en sont munis.

7. I Mach., I, 10.

Notre tâche actuelle va consister à développer ces quelques lignes de l'écrivain sacré. Elles sont un résumé fidèle des événements qui se déroulèrent pendant la période comprise entre la mort d'Alexandre le Grand et l'avènement, d'Antiochus IV Épiphane sur le trône de Syrie (523-175 avant J.-C.). Ce n'est pas sans raison qu'il y est question de « maux nombreux » déchaînés alors sur toutes les provinces qui avaient formé l'empire si fragile d'Alexandre le Grand. Des guerres terribles vont éclater immédiatement entre ses généraux ambitieux, dressés les uns contre les autres; elles firent couler des flots de sang et portèrent en tous lieux le ravage. La Palestine aura particulièrement à souffrir, parce que, convoitée par les Ptolémées d'Égypte et par les Séleucides de Syrie, elle sera souvent traversée et plus ou moins dévastée par leurs troupes. Le chapitre XI<sup>e</sup> du livre de Daniel avait prédit longtemps d'avance ces mêmes luttes, dans un langage d'une étonnante précision. Nous les citerons au fur et à mesure qu'elles se présenteront.

La Bible ne nous dira pas autre chose sur cette époque si mouvementée. Mais les détails abondent dans les livres des historiens profanes, et tout particulièrement dans ceux de Josèphe. Toutefois, nous n'oublierons pas que notre récit concerne très spécialement l'histoire du peuple de Dieu, et que nous risquerions de nous égarer avec nos lecteurs, bien inutilement, si nous voulions entrer dans les récits compliqués, interminables, des dissensions intestines des « Diadoques »<sup>1</sup>. Nous n'aurons à nous arrêter que sur ceux qui intéressent directement les Juifs; nous glisserons sur tous les autres.

Lorsque Alexandre le Grand mourut, Laomédon était satrape de Syrie; Ptolémée Lagi, fils du Macédonien Lagus<sup>2</sup>, était satrape d'Égypte; Séleucus l'était de Babylone; Antigone, de Phrygie. Pendant quelque temps, ils furent d'accord pour maintenir l'unité de l'immense empire, qui s'étendait de la Grèce à l'Inde, de l'Éthiopie à la mer Caspienne. Chacun d'eux devant se contenter d'administrer la satrapie qui lui avait été confiée par le conquérant. Mais bientôt, ainsi qu'il était à prévoir, les convoitises personnelles l'emportèrent, et ce fut à qui prendrait possession, à main armée, de tout le territoire qui avait appartenu à Alexandre. La guerre sévit donc entre eux pendant vingt-trois ans, favorable ou défavorable tantôt à l'un, tantôt à l'autre. C'est ainsi que Ptolémée parvint à déposséder Laomédon (321-320), et à devenir par là-même le maître

1. C'est par ce nom grec (διάδοχοι) qu'on désigne les « successeurs » d'Alexandre.

2. Ou du moins, passant pour tel, car son vrai père était le roi Philippe lui-même. Cf. Quinte-Curce, IV, VIII, 22. C'est le nom de Lagus qui a fait désigner la dynastie des Ptolémées par l'épithète « Lagides ».

de la Palestine, qui faisait alors partie de la Coelé Syrie<sup>1</sup>, rattachée elle-même à la Syrie. A part de courts intervalles, elle demeura en son pouvoir et en celui de ses successeurs pendant plus d'un siècle, jusqu'en 198<sup>2</sup>. C'est probablement à l'époque de sa campagne contre Laomédon<sup>3</sup> que Ptolémée trouva un moyen facile de s'emparer de Jérusalem. Pour l'attaquer, il choisit un jour de sabbat. Les habitants, craignant de violer le repos sacré en se défendant, n'opposèrent aucune résistance à l'agresseur, qui leur infligea cependant un traitement barbare. En effet, Ptolémée emmena prisonniers cent mille Juifs de Jérusalem et de Judée, et un certain nombre de Samaritains, qu'il établit dans sa nouvelle capitale, Alexandrie<sup>4</sup>. Il leur accorda ensuite divers privilèges, après leur avoir fait pro-



Fig. 42. — Monnaie de Ptolémée I<sup>er</sup> Soter.  
Tête de Ptolémée. Devant le nez du roi une contremarque,  
r. Aigle debout sur un foudre et tourné à gauche.

mettre, sous le sceau du serment, qu'ils lui seraient fidèles ainsi qu'à sa dynastie. D'autres Juifs, attirés par ces avantages, comme aussi par la fertilité du pays du Nil, et par les nombreuses occasions qu'ils trouveraient de mettre en œuvre leurs aptitudes commerciales, allèrent ensuite s'y fixer d'eux-mêmes. Il arriva un temps où ils formaient les deux cinquièmes de la population alexandrine. Nous verrons ceux d'entre eux qui étaient venus en qualité de prisonniers, par conséquent d'esclaves, recouvrer leur liberté sous le règne de Ptolémée II Philadelphe, en 284.

Cependant Antigone, aidé de son fils, Démétrius Poliorcète, remportait de brillantes victoires sur ses rivaux, et paraissait être sur le point d'obtenir l'hégémonie à laquelle ils tendaient tous si ardemment. Il avait enlevé à Ptolémée la Syrie et la Palestine, dont celui-

1. C'est-à-dire, la « Syrie creuse », située entre les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban.

2. Antigone la reprit en 315 et la garda jusqu'en 312. Séleucus I<sup>er</sup> de Syrie l'eut aussi en sa possession entre les années 294 et 280.

3. Cette date n'est pas entièrement certaine.

4. Josèphe, *Contr. Apion.*, I, 22; *Ant.*, XII, I, 1.

ci venait de dépouiller Laomédon. En 317, il avait chassé Séleucus de la Babylonie. Ptolémée et Séleucus s'allièrent alors contre lui avec Lysimaque et Cassandre, deux autres généraux d'Alexandre le Grand. On guerroya pendant des années entières. En 312, le fils d'Antigone, Démétrius, fut battu à Gaza, et c'est de cette même année, pour fêter ce succès, que date l'ère dite des Séleucides, adoptée ensuite par les Juifs et usitée dans les livres des Maccabées. La guerre continua quand même, et Antigone, après avoir vaincu à son tour Ptolémée dans une grande bataille navale, près de la ville de Salamine, en Chypre, prit le titre de roi (306 avant J.-C.). Ptolémée se déclara roi à son tour, l'année suivante. Les alliés prirent leur revanche en 301, à Ipsus en Phrygie, dans un combat où Antigone fut défait et perdit la vie. Les vainqueurs s'arrangèrent ensuite entre eux, et réglèrent qu'il y aurait désormais trois royaumes : celui de Syrie, celui d'Égypte, celui de Macédoine et de Grèce. Nous avons dit que tout d'abord la Palestine fut regardée comme partie intégrante de l'Égypte. Mais elle ne cessa guère d'être comme une pomme de discorde entre les Ptolémées et les Séleucides, qui la regardaient, les uns et les autres, comme un avant-poste nécessaire à la protection de leurs frontières. La prophétie de Daniel signalée plus haut expose ainsi le début de cette guerre qui fit rage pendant si longtemps : « Le roi du Midi (le roi d'Égypte, Ptolémée I<sup>er</sup> Soter, « sauveur ») deviendra fort; mais un de ses princes (Séleucus I<sup>er</sup>, fondateur du royaume du Nord ou de Syrie), sera fort aussi, et celui-ci (Séleucus) deviendra plus fort que lui (Ptolémée) et aura la domination. » En effet, le royaume de Syrie fut le plus puissant et le plus considérable de ceux qui furent formés après le démembrement de l'empire d'Alexandre.

Onias I<sup>er</sup> exerçait les fonctions de grand prêtre, lorsque Ptolémée Soter s'empara de Jérusalem en un jour de sabbat. Il eut pour successeur, vers l'année 300, son fils Simon I<sup>er</sup>, dit le Juste (*ha-Tsaddiq* en hébreu), dont la tradition juive a conservé un si excellent souvenir<sup>2</sup>, et dont l'auteur de l'Écclésiastique fait un si bel éloge, à la fin de son « Hymne des pères ». La période de son pontificat est regardée par les Juifs comme la plus belle de celles qui se sont écoulées depuis la restauration du peuple théocratique, après la captivité de Babylone. Voici ce que le « fils de Sirach » dit de lui, avec un saint enthousiasme :

1. Forme grecque donnée au nom hébreu *Khonia*, abréviation de Jéchonias.

2. Il y eut, un siècle plus tard, un autre pontife juif nommé Simon, et pareillement fils d'un grand prêtre Onias. De là une certaine difficulté d'identification. Mais il est beaucoup plus probable que Simon le Juste de la tradition est représenté par Simon I<sup>er</sup>, fils d'Onias I<sup>er</sup>, et non par Simon II, fils d'Onias II, ce second Simon n'ayant rien fait de remarquable. Voir Grætz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 235-236.

Simon, fils d'Onias, est le grand prêtre  
qui, pendant sa vie, a réparé la maison (du Seigneur),  
et, durant ses jours, a consolidé le temple.  
C'est lui qui posa les fondements pour porter au double  
le mur élevé de l'enceinte du temple.  
De son temps, l'eau coula dans les réservoirs,  
qui furent abondamment remplis comme la mer (d'airain) <sup>1</sup>.  
Il prit soin de son peuple et le délivra de la ruine,  
il fortifia la ville contre un siège.  
Qu'il était majestueux, lorsque, entouré du peuple,  
il sortait de la maison du voile! <sup>2</sup>  
Il était, comme l'étoile du matin qui brille à travers les nuages,  
comme la lune aux jours de son plein,  
comme le soleil qui resplendit sur le temple de Dieu,  
comme l'arc-en-ciel qui brille dans les nuées lumineuses,



Fig. 43. — Foule égyptienne prosternée, agenouillée et debout, pour rendre hommage à un supérieur. (Peinture de tombeau.)

comme la fleur des rosiers aux jours du printemps,  
comme les lis au bord des eaux,  
comme les arbres odoriférants aux jours de l'été,  
comme le feu et l'encens dans l'encensoir,  
comme un vase d'or massif, orné de pierreries,  
comme l'olivier qui pousse ses rejetons,  
comme le cyprès qui s'élève dans les nuées.

Lorsqu'il avait pris sa robe d'honneur  
et revêtu tous ses ornements,

et qu'il montait au saint autel,  
il rendait glorieuse l'enceinte du sanctuaire.

Quand il recevait les membres (des victimes) de la main des prêtres,  
et se dressait debout près de l'autel,  
ses frères <sup>3</sup> formant comme une couronne autour de lui,

1. Allusion aux travaux que Simon le Juste fit exécuter, comme autrefois Ézéchias, pour fournir de l'eau en abondance aux habitants de Jérusalem.

2. C'est-à-dire, du Saint des saints, séparé du Saint par un voile épais.

3. Les prêtres et les lévites officiants étaient nombreux.

il ressemblait à un cèdre majestueux sur le Liban,  
et les prêtres l'entouraient comme des palmiers.  
Tous les fils d'Aaron étaient dans leur gloire  
et tenaient dans leurs mains l'offrande destinée au Seigneur,  
devant toute l'assemblée d'Israël.  
Quand il avait achevé le sacrifice sur les autels,  
pour embellir l'offrande du Roi très-haut,  
il étendait sa main sur la coupe (aux libations)  
et répandait le sang du raisin.  
Il le versait au pied de l'autel,  
comme un divin parfum pour le Prince très-haut.  
Alors les fils d'Aaron faisaient retentir des chants  
et sonnaient de leurs trompettes fabriquées au marteau.  
et faisaient entendre de grandes clameurs.  
Alors tout le peuple s'empressait  
et tombait le visage contre terre pour adorer son Seigneur,  
le Dieu tout-puissant, le Très-Haut.  
Les chantres, déployant leurs voix, le célébraient,  
et le vaste édifice retentissait d'une suave mélodie,  
et le peuple invoquait le Seigneur très-haut,  
jusqu'à ce que ces rites sacrés fussent achevés,  
et que les prêtres eussent accompli leurs fonctions.  
Alors le grand prêtre descendait et élevait sa main  
sur toute l'assemblée des enfants d'Israël,  
pour donner de ses lèvres la bénédiction de la part du Seigneur  
et se glorifier de son nom.  
Alors le peuple se prosternait de nouveau,  
pour recevoir la bénédiction du Très-Haut<sup>1</sup>.

On raconte, au sujet de Simon le Juste, cette anecdote intéressante. De pieux Juifs, probablement pour protester contre les orgies païennes, trop facilement imitées par certains de leurs coreligionnaires, s'engageaient à se priver de vin, ou à faire d'autres mortifications analogues, pendant un temps plus ou moins long. Lorsque leur vœu avait pris fin, ils venaient au temple, pour offrir les sacrifices prescrits par la loi en pareil cas, et pour se faire couper les cheveux, d'après une autre prescription légale. Simon le Juste avouait franchement que ces actes lui paraissaient empreints d'exagération et il manifestait sa désapprobation en ne prenant aucune part aux sacrifices de ces *nazirs* (c'était leur nom officiel en hébreu). Il changea cependant d'avis, et voici à quelle occasion. « Un jour, raconte-t-il lui-même, un jeune homme vint du Sud pour sa consécration. Je le regardai : il avait de beaux yeux, un air distingué; sa chevelure tombait sur ses épaules en longues boucles. Je lui demandai : Pourquoi veux-tu faire couper ces beaux cheveux? Il

1. Eclésiastique, I, 1-28.



me répondit : Je faisais paître les troupeaux de mon père dans mon village. Un jour, en puisant de l'eau à la fontaine, je contemplai mon visage, reflété par le miroir de la source. Alors un mouvement de passion me troubla et fut sur le point de m'entraîner au mal. Aussitôt je me suis dit : Misérable ! voudrais-tu t'enorgueillir d'une chose qui ne t'appartient pas ? Mon Dieu, je veux vous consacrer ma chevelure. Je l'embrassai, continua le pontife, et je m'écriai : Puisse-t-il y avoir beaucoup de *nazirs* comme toi ! »

A Ptolémée I<sup>er</sup> Soter succéda son fils Ptolémée II Philadelphie, qui régna de 285 à 247 avant J.-C. Deux faits importants de l'histoire israélite se rattachent à son gouvernement. Il rendit généreusement la liberté aux Juifs nombreux que son père avait autrefois ramenés de Jérusalem et de Judée, et réduits à un esclavage plus ou moins dur. La nation entière lui en fut reconnaissante. La colonie



Fig. 44. — Monnaie de Ptolémée II Philadelphie.

Têtes accolées et diadémées de Ptolémée II et d'Arsinoë. Derrière la tête du roi, un monogramme. — R. Têtes accolées et diadémées de Ptolémée Soter et de Bérénice, sa fille.

juive d'Alexandrie et les autres fils d'Israël qui étaient établis en différents endroits de l'Égypte vécurent généralement heureux et en paix sous le sceptre des Ptolémées. Ils continuaient d'avoir de fréquentes relations avec leurs frères de Palestine ; ils contribuaient volontiers aux frais du culte et accomplissaient, de temps à autre, à Jérusalem, les pèlerinages que la loi prescrivait pour les grandes fêtes. Pacifiques par nature et industrieux, ils s'adaptaient facilement à leur seconde patrie. Ceux d'Alexandrie avaient un chef, qui portait le titre d' « alabarque » ou d' « ethnarque », et qui dirigeait de concert avec un conseil de notables, les affaires de l'immense communauté.

Un second fait du règne de Ptolémée Philadelphie, beaucoup plus intéressant pour nous et dont les heureux résultats durent encore, consista dans la traduction dite des *Septante*<sup>2</sup> ; car tout au moins

1. Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, p. 47 ; Gratz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 241.

2. C'est-à-dire, des soixante-dix « traducteurs », d'après l'origine attribuée tout d'abord à cette version.

les débuts de cette version grecque si justement célèbre, se rattachent au règne de Ptolémée II. Ce prince, qui avait des goûts littéraires très prononcés et qui s'intéressait beaucoup à l'histoire ancienne, venait de fonder à Alexandrie une bibliothèque qu'il ne demandait qu'à agrandir, et il était naturel qu'il désirât y placer, mais traduits en grec, les livres sacrés des Hébreux. D'après une lettre écrite par un certain Aristée et reproduite presque mot pour mot par Josèphe<sup>1</sup>, Ptolémée II se serait adressé au grand prêtre juif Éléazar — qui avait succédé à son frère Simon I<sup>er</sup>, le fils de celui-ci étant trop jeune — et l'aurait prié de lui envoyer des Juifs capables de traduire exactement la loi de Moïse en grec, sur le texte hébreu. Le pontife, accédant à cette demande, aurait choisi soixante-douze de ses coreli-

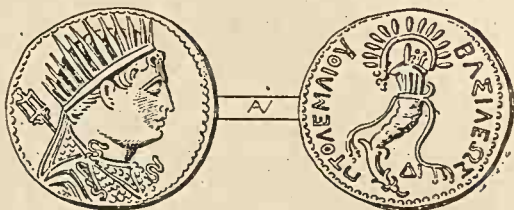


Fig. 45. — Monnaie de Ptolémée III Évergète.  
Buste de Ptolémée III, radié. 17. Corne d'abondance, radiée.

gionnaires, six dans chaque tribu, et ceux-ci, reçus avec les plus grands honneurs à Alexandrie par le roi, auraient traduit en soixante-douze jours les cinq livres de Moïse, dans la petite île de Pharos où on les avait établis pour qu'ils pussent jouir d'une plus grande tranquillité. On ajouta même d'autres détails<sup>2</sup>, que saint Jérôme<sup>3</sup> a raison de traiter de fabuleux : les soixante-douze interprètes, enfermés dans des cellules isolées, auraient cependant livré une traduction identique.

On est d'accord aujourd'hui pour rejeter la plupart de ces traits comme légendaires. Mais le fond du récit doit être vrai, en ce sens que le roi Ptolémée II se sera intéressé à la traduction grecque de la Bible hébraïque, qu'il aura fait, pour l'obtenir, une démarche auprès du grand prêtre de Jérusalem et obtenu ce qu'il désirait. Du reste, les Juifs d'Alexandrie, pour la plupart, ne connaissaient pas l'hébreu. Ils ne parlaient que le grec macédonien, usité dans cette ville et dans un grand nombre des régions conquises par Alexandre. Ils avaient donc besoin d'une traduction en cette langue,

1. *Ant.*, VII, II, 1-15. Philon aussi a accepté le récit attribué à Aristée, mais sans nommer l'auteur présumé (*Vita Mosis*, II, 6).

2. Philon, *Vita Mosis*, II, 6; Pseudo-Justin, *Cohortatio ad Græc.*, XIII; Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, 22; S. Irénée, *Contr. hæc.*, III, 21.

3. *Advers. Rufin.*, II, 25.

pour lire les saints Livres et pour comprendre la lecture qui en était faite dans les synagogues durant les offices du culte. Par conséquent, la tradition ne s'est peut-être pas trompée, en supposant que cette version fut commencée sous le patronage de Ptolémée II. On mit assez longtemps pour l'achever. On ne saurait fixer avec certitude l'époque à laquelle on la posséda tout entière. Il est certain cependant qu'elle était terminée vers l'année 130 avant J.-C., car le Prologue de l'Écclesiastique, composé au plus tard à cette date, suppose qu'on possédait alors en langue grecque tous les livres de la Bible hébraïque<sup>1</sup>.

Faite par plusieurs auteurs, à différentes époques, et d'après des principes différents, cette traduction grecque présente beaucoup de variété; elle est tantôt exacte, tantôt libre, souvent littérale à l'excès. C'est celle du Pentateuque qui est la plus facile; celle des livres poétiques, qui était plus difficile, est aussi la moins réussie. Celle des livres prophétiques présente d'assez fréquentes obscurités. Il est à remarquer aussi qu'il existe de nombreuses divergences entre le texte grec des Septante et le texte hébreu actuel. Parmi ces variantes, les unes sont imputables aux erreurs soit des copistes, soit des traducteurs eux-mêmes; d'autres consistent en additions ou en retranchements plus ou moins considérables, en transpositions dans l'ordre des chapitres, etc. Bien qu'elle soit de valeur inégale dans ses différentes parties, cette version est substantiellement fidèle à l'original. Ses mérites sont d'autant plus grands, qu'aucune autre traduction de la Bible hébraïque n'avait été entreprise avant elle<sup>2</sup>. Elle eut une prompt diffusion parmi les Juifs « hellénistes », c'est-à-dire répandus à travers les contrées de langue grecque. Les premiers chrétiens l'adoptèrent universellement aussi. C'est elle qui a servi de base aux catéchèses des apôtres et qui est citée par les écrivains du Nouveau Testament. Elle contribua puissamment à préparer les voies à l'évangile et au christianisme<sup>3</sup>.

Reprenons la série des événements. Ptolémée III Évergète « le Bienfaiteur » avait succédé, en 247-246, à son père Ptolémée II. D'autre part, à Jérusalem, le souverain pontificat, après avoir été exercé successivement par Éléazar et par Manassé, frères de Simon

1. Voir L. Wogue, *Histoire de la Bible*, p. 141; Kaulen-Hoberg, *Einleitung in die heil. Schrift des Alten und Neuen Testaments*, 5<sup>e</sup> édit., p. 136. Il est même possible que cette grande œuvre ait été achevée dès l'année 230 avant J.-C., si la traduction grecque de l'Écclesiastique remonte à cette époque, comme le pensent divers critiques, ainsi qu'il sera dit plus loin.

2. Sur tous ces points, voir Swete, *An Introduction to the Old Testament in Greek*, 1900.

3. Eusèbe, *Præparatio evangel.*, VIII; S. Jérôme, *Prefat. in Paralip.*; voir Churton, *On the influence of the Septuagint upon the progress of Christianity*, in-4<sup>o</sup>, 1861.

le Juste<sup>1</sup>, était passé, vers 240, au fils de ce dernier, Onias II, qui, bien loin de ressembler à son illustre père, n'avait qu' « une petite âme et aimait beaucoup l'argent<sup>2</sup>. » Il commit une faute grossière (en 230 environ), en négligeant de payer au roi d'Égypte le tribut annuel de vingt talents d'argent (170 000 francs), relativement si modéré, que les Ptolémées avaient imposé aux Juifs. Après l'avoir levé sur ses coreligionnaires, il espérait pouvoir le garder pour lui. Sa conduite était d'autant plus répréhensible, qu'elle répondait par une grave injustice à la bienveillance témoignée par les rois Lagides à la nation théocratique. Onias II aggrava encore sa faute, en ne répondant pas aux sommations de Ptolémée III, qui menaçait d'envahir la Judée, si la somme due n'était pas promptement livrée. Que serait-il arrivé, sans l'intervention d'un neveu du grand prêtre nommé Joseph, qui empêcha une rupture? Cette histoire mérite de trouver une place dans notre récit.

Simon le Juste avait aussi laissé une fille, qui avait été donnée en mariage à Tobie, Juif d'un certain rang. Joseph était né de cette union. Ambitieux, intelligent, effronté, il obtint d'un riche Samaritain l'argent nécessaire pour aller trouver Ptolémée III à Alexandrie. Il réussit non seulement à apaiser le roi, en lui révélant les faiblesses du grand prêtre, son oncle, mais à capter sa faveur. En venant en Égypte, il avait eu pour compagnons de route des marchands phéniciens. Il apprit d'eux qu'ils avaient l'intention d'affermir, pour la somme de 8 000 talents (soixante millions de francs), le droit de lever les impôts au nom du roi d'Égypte dans les provinces de Palestine, de Phénicie et de Céléstyrie. Avec une impudence qui le peint tout entier, il offrit aux ministres royaux de payer une somme double, si on lui conférait à lui-même ce privilège. Comme on lui demandait ses garanties, il osa donner les noms du roi et de la reine. Il obtint la préférence, et il remplit ses fonctions de grand collecteur d'impôts avec un si odieux succès, qu'il acquit une fortune considérable. Tout d'abord, on refusa çà et là de payer; mais quand, accompagné d'une escorte de deux mille soldats égyptiens, il eut mis à mort un certain nombre de récalcitrants dans les villes d'Ascalon et de Scythopolis, il trouva partout une complète soumission. Mais on disait de lui, à la cour d'Égypte, en faisant allusion à ses extorsions : « Joseph arrache la chair de la Syrie, et ne lui laisse que les os. » Grâce à ses richesses, il réussit à obtenir, au sein de la nation juive, pour lui et pour sa famille après lui, une influence qui contrebalançait l'autorité religieuse du grand prêtre. Nous verrons de grands maux résulter de cette compétition, et davantage

1. Josèphe, *Ant.*, XII, II, 5; IV, 1.

2. Josèphe, *Ant.*, XII, IV, 1.

encore des tendances impies de cette famille, issue cependant en partie de Simon le Juste<sup>1</sup>.

Vers cette même époque, les Samaritains se jetèrent sur la Judée, la ravagèrent et mirent à mort une multitude de Juifs<sup>2</sup>. L'auteur de l'Écclésiastique, I, 25-26, fait une réflexion d'après laquelle l'hostilité entre les deux peuples demeurait aussi violente que jamais :

Il y a deux nations que mon âme déteste,  
 et la troisième n'est pas même une nation;  
 Ceux qui demeurent dans la montagne de Séir,  
 les Philistins, et le peuple insensé qui habite Sichem.

Un des oracles du chapitre XI<sup>e</sup> du livre de Daniel se rapporte à Ptolémée II Évergète :

Après quelques années (de guerre) ils (les rois d'Égypte et de Syrie) feront alliance, et la fille du roi du Midi (d'Égypte) viendra vers le roi

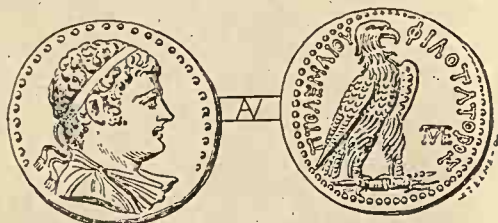


Fig. 46. — Monnaie de Ptolémée IV Philopater.  
 Buste de Ptolémée IV diadémé. — r. Aigle debout sur un foudre  
 avec l'inscription en grec : « De Ptolémée Philopator. »

du Septentrion (de Syrie), pour célébrer la concorde. Mais elle ne conservera pas la force de son bras, et elle (l'alliance) ne tiendra pas, et elle sera livrée, elle et ceux qui l'avaient amenée, et celui qui l'avait engendrée, et celui qui l'avait soutenue pendant un temps<sup>3</sup>.

Tout se passa réellement ainsi. Après une guerre acharnée, une alliance fut conclue entre les deux belligérants. Comme gage de la paix, Bérénice, fille de Ptolémée II Philadelphe, fut conduite auprès du roi de Syrie, Antiochus II Théos, afin qu'il l'épousât. On avait mis pour condition à ce mariage qu'Antiochus répudierait Laodicée, à laquelle il s'était uni en premières noces, et qu'il déshériterait les deux fils qu'il avait eus d'elle, de sorte que la succession au trône de Syrie appartiendrait exclusivement aux enfants de Bérénice. Ce projet échoua misérablement. Bérénice ne réussit pas à

1. Voir dans Josèphe, *Ant.*, XII, iv, 1-5, les détails de cet épisode.  
 2. Josèphe, *Ant.*, XII, iv, 1.  
 3. Daniel, xi, 6.

acquérir une influence solide. Sa race même ne devait pas subsister. En effet, « longtemps après, Antiochus ramena Laodicée dans son palais avec ses enfants. Celle-ci, redoutant l'esprit versatile de son mari, et craignant qu'il ne reprit Bérénice, le fit empoisonner par ses serviteurs; par ses ordres, Icadion et Gannée, princes d'Antioche, mirent à mort Bérénice et le fils qu'elle avait eu d'Antiochus, et elle (Laodicée) établit roi son fils aîné, Séleucus Callinicus, à la place de son père (246 avant J.-C.)<sup>1</sup>. »

Daniel expose ensuite comment le roi d'Égypte, Ptolémée III Évergète (247-222) vengea le meurtre de sa sœur Bérénice.

Il sortira un rejeton de la même tige (Ptolémée IV, de la race des Ptolémées); il viendra avec une grande armée; il entrera dans la province du

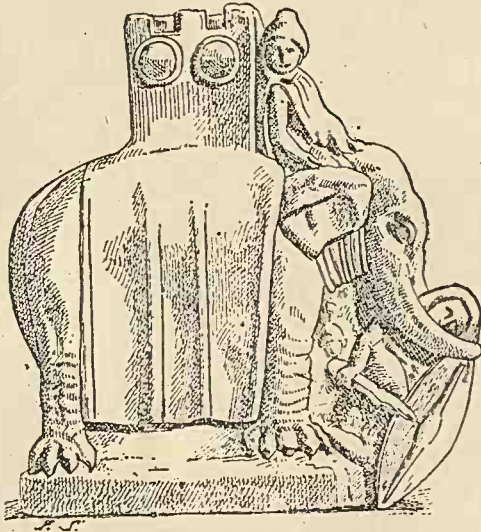


Fig. 47. — Éléphant de combat, broyant un guerrier. (Statuette du musée du Louvre.)

roi du Nord (la Syrie); il la ravagera et s'en rendra maître. Il emmènera captifs en Égypte leurs dieux, et leurs statues, et leurs objets précieux d'or et d'argent.

Saint Jérôme nous donne encore un excellent commentaire de cette partie de l'oracle. « Après le meurtre de Bérénice, écrit-il, son père Ptolémée Philadelphie étant mort en Égypte, son frère, appelé aussi Ptolémée et surnommé Évergète..., s'en alla avec une grande armée et il entra dans la province du roi du Nord, c'est-à-dire, de Séleucus, surnommé Callinicus, qui régnait en Syrie avec sa mère Laodicée, et il les maltraita, et il s'empara de force de la Syrie, de la Cilicie et des pays situés au delà du haut Euphrate... Mais ayant

1. S. Jérôme, *Comment. in Dan.*, XI, 6.

appris qu'une sédition venait d'éclater en Égypte, il ravagea le royaume de Séleucus, et emporta 40 000 talents d'argent (trois cent quarante millions de francs), des vases précieux, en même temps que les statues des dieux, au nombre de 2 500; parmi ces objets se trouvait le butin que Cambyse, après la prise de l'Égypte, avait emporté en Perse. » C'est pour ce motif que Ptolémée III reçut le surnom d'Évergète, « bienfaiteur ».

Son fils, Ptolémée IV Philopator, lui succéda en 221 et régna jusqu'en 205. C'était un prince efféminé, dégradé dans ses mœurs. Il eut à lutter contre Antiochus III, qui était monté récemment sur le trône de Syrie (222-187) et qui, d'après l'oracle de Daniel, xi, 10, après avoir rassemblé une armée nombreuse, « s'avança, se répandit comme un torrent qui déborde ». Il arriva, toujours victorieux, jusqu'à Péluse, à l'entrée de l'Égypte. Mais Ptolémée IV, qui était courageux à ses heures, fut rempli de colère, continue le prophète, xi, 11, et marcha contre son adversaire, et le battit à Raphia, ville située au sud de Gaza. Dix mille des soldats d'Antiochus III trouvèrent la mort dans cette défaite désastreuse, et quatre mille furent faits prisonniers. Mais « le cœur du roi (d'Égypte) s'enfla d'orgueil » à la suite de ce succès, de sorte qu'« il ne triompha point » complètement<sup>1</sup>. En effet, il ne sut pas tirer de ce brillant succès tout l'avantage qu'il était en droit d'espérer. En frappant un autre coup, décisif cette fois, il aurait pu écraser entièrement l'ennemi très affaibli; mais il se contenta de reprendre les places qu'il avait perdues précédemment, et retomba ensuite dans sa vie de débauche.

Le III<sup>e</sup> livre (apocryphe) des Maccabées raconte de lui, avec de longs détails, un épisode qui se serait probablement à l'époque où il fuyait devant Antiochus III, durant la première partie de la campagne dont il vient d'être question. Il serait allé à Jérusalem, et, malgré les protestations du pontife d'alors, Simon II, il aurait pénétré dans le temple, soulevant ainsi l'indignation des habitants. Un effroi surnaturel l'aurait saisi dans le lieu saint, de sorte que des gardes durent l'emporter à demi mort. Le même récit ajoute que, rentré à Alexandrie, il essaya de se venger, en contraignant les Juifs, alors si nombreux dans cette ville, d'adorer les dieux égyptiens. Il alla jusqu'à les menacer, s'ils s'y refusaient, de les faire écraser dans le cirque par ses éléphants. De la menace il passa à l'exécution; mais, au lieu de fouler les Juifs sous leurs pieds, les éléphants écrasèrent les soldats du roi<sup>2</sup>. On admet généralement que cette narra-

1. Daniel, xi, 12.

2. III Maccabées, i-vii. Cf. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudopigraphen des Alten Testaments*, in-4<sup>o</sup>, t. 1, p. 119-135; W. Grimm, *Das zweite, dritte und vierte Buch der Maccabäer*, 1857, p. 213-370; O. Zoëcker, *Die Apokryphen des Alten Testaments*, 1890, p. 140-155.

tion est plus ou moins légendaire. Elle contient toutefois un fonds de vérité, puisque, d'après Josèphe<sup>1</sup>, les Juifs avaient institué une fête spéciale pour célébrer leur délivrance miraculeuse.

### III. — Les Séleucides de Syrie et les Juifs.

A part quelques moments pénibles, la nation juive avait été heureuse et en paix sous la domination des Ptolémées. Nous allons la



Fig. 48. — Tétradrachme de Séleucus I<sup>er</sup> Nicator. Tête de Zeus, aurée. — R. Athéné brandissant un foudre, debout sur un char trainé par quatre éléphants cornus.

voir passer sous celle des Séleucides, où, après quelque temps de tranquillité, elle aura beaucoup à souffrir<sup>2</sup>.

Séleucus I<sup>er</sup> fondateur du royaume de Syrie, avait compris, comme Ptolémée I<sup>er</sup>, l'avantage que procurerait à son royaume une nombreuse population israélite; aussi s'efforça-t-il d'y attirer beaucoup de Juifs, surtout après qu'il eut transporté sa capitale à Antioche.



Fig. 49. — Monnaie d'Antiochus II Théos. Tête diadémée d'Antiochus II Théos. — R. Pallas casquée, debout, tenant un Victoire de la main droite et une palme de la main gauche. A ses pieds, un bouclier.

Un grand nombre d'entre eux vinrent s'établir dans cette ville et en d'autres cités syriennes; car ce même prince en fonda ou en agrandit plusieurs encore, telles que Séleucie; Apamée sur l'Oronte. Laodicée,

1. Josèphe.

2. Pour l'histoire de cette dynastie, cf. E. Babelon, *Les rois de Syrie*, in-4<sup>o</sup>, 1890; E. R. Bevan, *The House of Seleucus*, 2 vol., 1902; B. Niese, *Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Cheronæa*, 3 vol., 1893-1903.



Édesse et Bérée. Il conféra, lui aussi, le droit de cité et d'autres privilèges à ses nouveaux sujets <sup>1</sup>. Ses premiers successeurs furent, comme lui, favorables à la nation théocratique. Les pages qui précèdent nous ont fait connaître en abrégé leurs luttes avec les Ptolémées d'Égypte. Reprenons le cours de cette triste histoire, sans sortir des limites de notre sujet spécial.

A Séleucus I<sup>er</sup>, Nicator (312-280) avaient succédé, de père en fils,



Fig. 50. — Tétradrachme de Séleucus II Callinicus.  
Tête de Séleucus II diadémée. — Α. Apollon debout tenant une flèche et s'accoudant sur un trépied.

Antiochus I<sup>er</sup> Soter (280-261), Antiochus II Théos (261-246), Séleucus II Callinicus (246-226), et Séleucus III Céraunus, qui ne régna que deux ans (226-224). Ce dernier eut pour successeur son frère Antiochus III le Grand (224-187), que nous avons vu attaquer,



Fig. 51. — Monnaie de Séleucus III Céraunus.  
Tête diadémée de Séleucus III avec des favoris. — Α. Apollon la tête laurée, assis, sa chlamyde sous lui. Dans la main droite, il tient une flèche ; de l'autre, il s'appuie sur son arc posé à terre.

d'abord avec avantage, puis avec pertes, Ptolémée IV Philopator. Il fut le plus ambitieux de tous les rois syriens. Ptolémée IV mourut en 204, ne laissant pour héritier qu'un fils âgé de quatre ou cinq ans, Ptolémée V Épiphane. Antiochus saisit au plus tôt cette occasion, pour se venger de l'échec que lui avait fait subir Ptolémée Philopator. Voulant être plus sûr de la victoire, il s'allia avec Philippe V, roi de Macédoine et reconquit les provinces de Cœlésyrie, de Phénicie et de Palestine. Il les perdit de nouveau peu de temps après, une guerre que lui avait déclarée Attale, roi de Pergame, l'ayant obligé

1. Josèphe, *Ant.*, XII, III, 1; *Contr.*, Apion, II, 4.

de porter ses armes en Asie Mineure. Mais il revint bientôt et tailla en pièces, à Panéas, au pied de l'Hermon (198) l'armée que les Égyptiens avaient levée contre lui. La Palestine entière retomba ainsi en son pouvoir <sup>1</sup>. Daniel avait également prédit ces faits :



Fig. 52. — Antiochus III le Grand.  
Tête diadémée du roi. — π. Un éléphant.

Le roi du Nord reviendra, et il rassemblera une multitude plus nombreuse que la première; puis, après quelque temps et quelques années, il viendra avec une grande armée et des forces nombreuses. Et en ce temps-



Fig. 53. — Monnaie de Ptolémée V Épiphane.  
Buste de Ptolémée V, diadémé et radié. — κ. Corne d'abondance.

là, beaucoup (les Macédoniens du roi Philippe et les Syriens d'Antiochus) s'élèveront contre le roi du Midi (Ptolémée Épiphane); les fils des prévaricateurs de ton peuple se lèveront aussi (contre le roi d'Égypte)... Le roi

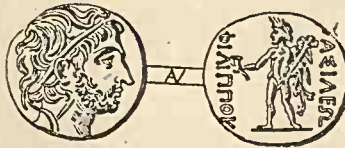


Fig. 54. — Statère de Philippe V, roi de Macédoine.  
Tête de Philippe V, diadémée.  
π. Hercule debout à gauche portant sa massue et une corne d'abondance.

du Nord (Antiochus) viendra... et les bras du Midi (l'Égypte) ne pourront pas résister... Venant contre lui (le roi d'Égypte), il fera tout ce qu'il voudra, et personne ne lui résistera, et il s'arrêtera dans le pays glorieux, qui sera ruiné sous sa main <sup>2</sup>.

1. Appien, *Syr.*, 4; Polybe, xv, 20; Tite-Live, xxxiii, 19; Josèphe, *Ant.*, XII, iii, 3; F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. 1, col. 689-690.

2. Daniel, xi, 13-16.

« Le pays glorieux », c'est évidemment la Terre sainte, spécialement la Judée. Antiochus III reprit en effet Jérusalem, mal défendue par Scopas, qui commandait l'armée égyptienne. L'oracle annonce qu'un certain nombre de Juifs s'étaient joints aux soldats syriens, se révoltant ainsi contre l'Égypte. C'est que leur nation avait eu beaucoup à souffrir de tous ces combats, et que beaucoup de ses membres regardaient le roi de Syrie comme un libérateur qui leur rendait leur indépendance. Du reste, ce qui a été dit de la conduite de Ptolémée Évergète les avait détachés des Lagides. Néanmoins, le texte sacré les blâme ouvertement, en les appelant « fils de prévaricateurs. » Malheureusement, cet élan de sympathie pour les Séleucides provenait en partie de ce que des Juifs trop nombreux étaient déjà imprégnés de l'esprit d'« hellénisme » dont les rois de Syrie étaient les principaux représentants. Nous aurons à revenir sur ce point. C'est à partir de la victoire d'Antiochus à Panéas, en 198



Fig. 55. — Monnaie d'Attale II, roi de Pergame.  
Tête d'Attale II imberbe. — Pallas assise et casquée présentant de la main droite une couronne. Derrière elle, un arc, à côté d'elle un bouclier.

avant J.-C., que la Judée fut incorporée au royaume de Syrie, et elle le demeura jusqu'à ce qu'elle eût été délivrée par les Maccabées. Antiochus III à l'occasion de son entrée triomphale à Jérusalem, se montra très généreux envers les Juifs. Il donna une somme considérable pour les sacrifices offerts dans le temple, autorisa pleinement la nation à s'administrer d'après ses propres lois, exempta les prêtres et les lévites de divers impôts, supprima tout tribut pendant trois ans, et remit en liberté les Israélites qui avaient été réduits en esclavage. Cela n'empêcha pas le peuple théocratique de souffrir beaucoup sous son règne, comme nous l'apprend Josèphe <sup>1</sup> : « Pendant que ce prince faisait la guerre à Ptolémée Philopator et à son fils surnommé Épiphané, les Juifs avaient à souffrir si Antiochus était vainqueur, et ils avaient aussi à souffrir s'il était vaincu, de sorte qu'ils ressemblaient à un navire qui, au milieu d'une tempête, est

1. *Ant.*, XII, III, 3, 4.

battu de tous côtés par les flots, parce qu'ils se trouvaient au milieu des combattants. »

La suite de la prédiction de l'ange Gabriel à Daniel n'est pas moins précise que ce que nous en connaissons déjà.

Le roi du Nord (Antiochus) se préparera à venir, pour s'emparer de tout son royaume (de Ptolémée Épiphane); mais il s'entendra avec lui et il lui donnera une de ses filles, afin de le perdre; cependant il ne réussira pas, et elle ne sera pas pour lui (pour son père, dont elle ne soutiendra pas les intérêts) <sup>1</sup>.

Ce n'était pas l'envie de continuer la guerre contre l'Égypte qui manquait à Antiochus III, surtout après ses succès récents. Mais les Romains ne voyaient pas sans inquiétude l'accroissement de son territoire et de sa puissance; ils l'arrêtèrent donc en pleine victoire. Il fit alors la paix avec le roi d'Égypte, auquel il offrit comme gage de ses bonnes intentions, la main de sa fille Cléopâtre, célèbre par sa beauté. C'était une ruse de sa part, car il espérait, grâce à ce mariage, exercer une influence prépondérante dans le palais même de son rival et achever de conquérir ainsi l'Égypte. Mais Cléopâtre ne se prêta point au rôle odieux qu'on prétendait lui faire jouer. Devenue la femme de Ptolémée V, elle prit le parti de son mari, et fit échouer le projet de son père.

Déçu de ce côté, Antiochus se tourna vers « les îles », dit encore Daniel, xi, 18-19. Il s'empara, en effet, de plusieurs îles de la mer Égée, en particulier de Samos et de Rhodes, après avoir soumis la plus grande partie de l'Asie Mineure <sup>2</sup>. Mais « son opprobre », c'est-à-dire, la honte dont il avait couvert ceux qu'il avait vaincus, « devait retomber sur lui. » Car, sommé par les Romains d'abandonner la Thrace et de reconnaître la liberté des villes grecques qu'il avait conquises, il refusa, poussé par Annibal qui s'était réfugié à sa cour (c'était l'époque de la guerre punique). La guerre éclata donc entre lui et Rome (192 avant J.-C.). Battu à plusieurs reprises, il éprouva une défaite suprême à Magnésie du Sipyle, en Lydie, et tomba même entre les mains de ses vainqueurs (190). C'est Scipion l'Asiatique qui commandait l'armée romaine. Antiochus dut accepter un traité humiliant et onéreux, dont le I<sup>er</sup> livre des Maccabées, viii, 6-8, signale quelques conditions (189 avant J.-C.). Antiochus s'engageait « à payer (aux Romains), lui et ses successeurs, un tribut considérable, à livrer des otages, et à céder une partie de son royaume, à savoir, le pays de l'Inde, la Médie <sup>3</sup>, la Lydie et des portions de

1. Daniel, xi, 17.

2. Tite-Live, xxxiii, 19 et 38.

3. Il est probable qu'il faut lire ici : « Ioniens » au lieu de l'Inde, et « Mysiens » au lieu de Lydie. Cette double erreur serait attribuable aux copistes. Antiochus III n'avait jamais possédé les Indes, et il ne fut pas dépouillé de la Médie, mais seulement des provinces de l'Asie Mineure situées en deçà du mont Taurus.

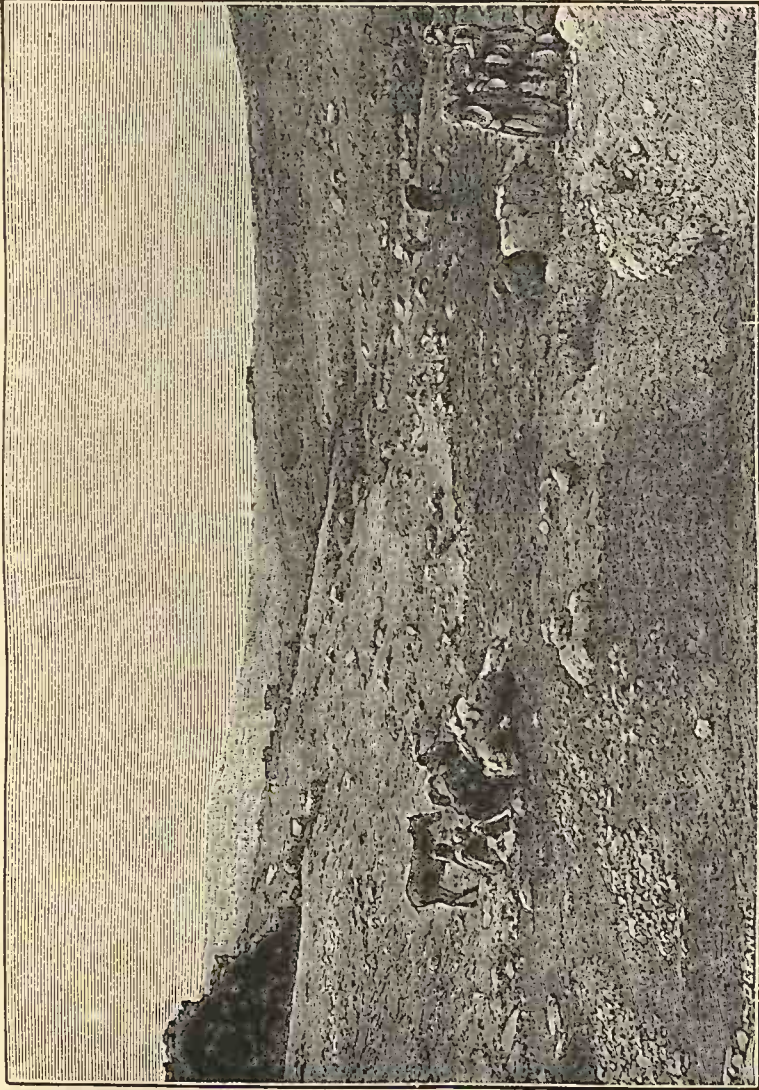


Fig. 56. — La fontaine d'Iésébon. (D'après une photographie.)

ses plus belles provinces. » Le tribut à payer était énorme : 15 000 talents cuboïques, qui équivalaient à plus de quatre-vingt-trois millions de francs. Cinq cents talents devaient être livrés immédiatement; 2 500, à la ratification de la paix; les 12 000 restant, pendant chacune des douze années suivantes<sup>1</sup>. Parmi les otages se trouvait le second fils du roi, qui nous occupera bientôt douloureusement sous le nom d'Antiochus IV Épiphané. Antiochus III avait cependant rassemblé une armée formidable, accompagnée non seulement de cavalerie et de chars de guerre, mais aussi de cent vingt éléphants<sup>2</sup>, suivant une coutume que les rois de Syrie avaient empruntée aux Indiens<sup>3</sup>. Il dut s'engager également à renoncer à ces barbares auxiliaires; engagement qui fut bientôt rompu par ses successeurs.

Le plus difficile, pour le roi vaincu, fut de se procurer les sommes énormes qu'il avait à payer à ses vainqueurs impitoyables. Les levées ordinaires d'impôts étaient évidemment insuffisantes pour l'aider à acquitter sa dette. Il recourut donc au pillage et tenta d'enlever le trésor d'un temple d'Élymaïde. Mais la population, indignée, prit les armes et massacra Antiochus avec ses compagnons de rapine (187 avant J.-C.)<sup>4</sup>. C'est ainsi que ce prince, qui avait connu des heures si glorieuses, « se heurta et tomba et qu'on ne le trouva plus, » comme l'ange Gabriel l'avait prédit à Daniel<sup>5</sup>.

Son fils aîné, Séleucus IV, surnommé Philopator « qui aime son père », lui succéda et régna de 187 à 175 avant J.-C. Ce nouveau roi se montra d'abord très bienveillant pour les Juifs, « à tel point qu'il fournissait, de ses revenus, la dépense nécessaire au service des sacrifices » du temple de Jérusalem<sup>6</sup>. Mais plus tard, écrasé par le poids du tribut que les Romains avaient imposé à son père, il chercha à se procurer de l'argent de toutes manières. C'est alors qu'il ne craignit pas de commettre l'acte de rapacité révoltante qui est raconté au II<sup>e</sup> livre des Maccabées<sup>7</sup>. Mais, avant d'en esquisser ici les traits principaux, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur l'état intérieur du judaïsme d'alors.

Nos récits précédents ont montré comment les Grecs avaient envahi rapidement toute l'Asie occidentale. Cette invasion n'avait pas seu-

1. Appien, *Syr.*, 38.

2. I Macc., VIII, 6.

3. Voir P. Armandi, *Histoire militaire des éléphants*, 1843; H. Gaidoz, *Les éléphants à la guerre*, dans la *Revue des Deux Mondes*, n<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> août 1874; F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 630-637; Darenberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecque et latine*, t. II, p. 36-38.

4. Strabon, XVI, 44; Justin, XXXII, 2; S. Jérôme, *Comment. in Dan.*, XI, 19.

5. Daniel, XI, 19.

6. II Maccabées, III, 3.

7. Chap. III, 4-40.

lement pris la forme d'une conquête extérieure. Elle avait pénétré peu à peu dans les âmes, plus ou moins profondément, suivant l'accueil qui lui était fait chez les différents peuples, sous la forme désignée par le nom général d'*hellénisme*. Cet esprit grec, mauvais au fond, se manifestait sous tous les aspects, dans toutes les branches de l'existence humaine. Il avait déteint sur la politique, sur la vie sociale, sur les arts, très particulièrement sur la religion et sur les



Fig. 57. — Bacchantes, Peinture d'un vase grec.  
(D'après Gehrard, *Trinkschülen und Gefüsse des Königl. museum zu Berlin*, pag. iv et v.)

mœurs. C'était, en somme, l'esprit du paganisme, avec ses résultats inévitables : le scepticisme, le relâchement moral, l'amour du luxe, de la richesse, de la jouissance sans frein, qui conduisait peu à peu aux pires turpitudes, comme l'histoire de ces temps et les anciens littérateurs nous l'ont révélé<sup>1</sup>.

Il aurait fallu un miracle perpétuel, pour que la nation théocratique échappât à cette influence néfaste. Un très grand nombre de ses membres, ceux de la *Diaspora* ou de la « Dispersion », comme on

1. Cf. Schürer, *Gesch. des Jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 187-190.

les appelait, étaient établis à travers le monde grec, spécialement dans les royaumes d'Égypte et de Syrie, tout imprégnés d'hellénisme, et beaucoup d'entre eux avaient plus ou moins cédé à de fâcheuses tendances, qui, à leur contact, s'étaient communiquées à leurs coreligionnaires de Judée et de Jérusalem. Les classes aristocratiques avaient été particulièrement contaminées. La race sainte des lévites et des prêtres, bien plus, la famille même des grands prêtres, nous n'en serons que trop témoins, n'avaient pas été épargnées. La Palestine était, en outre, peuplée de tant de Grecs! Il n'était que trop naturel que ceux des Juifs qui habitaient auprès d'eux entrassent dans le courant hellénique. A eux seuls, les noms de leurs villes, nouvellement fondées ou agrandies, embellies, trahissent leur origine grecque : au bord de la Méditerranée, Ptolémaïs, Appollonie; de l'autre côté du Jourdain, Hippos, Pella, Gérasa, Gadara, Philadelphie, etc. <sup>1</sup>; sans parler de Gaza, de Jaffa, d'Anthéden, d'Aréthuse, de la Tour de Straton, de Scythopolis, dont les habitants étaient grecs avant tout. Les deux populations s'y confondaient, au grand détriment de l'esprit israélite.

C'est surtout à partir de l'an 200 avant J.-C., et sous l'influence des « Tobiades » <sup>2</sup>, c'est-à-dire des descendants de Tobie, père de ce Joseph dont il a été parlé sous le règne de Ptolémée, que l'hellénisme se manifesta ouvertement dans le monde juif <sup>3</sup>. Joseph lui-même en fut un propagateur éhonté. Fréquemment reçu à la cour d'Alexandrie, aussi bien sous le règne de Ptolémée IV Philopator que du vivant de Ptolémée III Évergète, il prit goût aux fêtes, non moins immorales que somptueuses, qu'y donnaient à tout instant ces monarques, Philopator surtout <sup>4</sup>, dont nous avons signalé plus haut le caractère efféminé. Cet Israélite dépravé trouva naturel de transporter ces fêtes malsaines à Jérusalem et en Judée. Bientôt d'autres Juifs, enrichis ou appartenant aux classes supérieures, imitèrent ce désordre. Ils multiplièrent les festins somptueux, auxquels assistaient des musiciens, des chanteuses, des danseuses, et qui se terminaient par l'orgie. Quelques-uns célébrèrent même des fêtes bachiques en l'honneur du vin, à la façon des païens. Ils se construisaient des maisons élégantes, où rien ne manquait pour la satisfaction des sens. On comprend aisément le mal que créa cette propagande licencieuse. Elle ne prépara que trop bien les hontes plus grandes

1. Sur cette étrange et sotte grécomanie, voir A. Stanley, *Lectures on the history of the Jewish Church*, nouv. édit., 1885, t. III, p. 214, 215.

2. Josèphe, *Ant.*, XII, v, 1, les désigne par la formule πάιδες Τωβίου.

3. On trouvera de tristes détails à ce sujet dans H. Grätz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 243-251.

4. Les historiens Justin, xxx, 1, 2, et Polybe, xv, 25, dénoncent sa cour comme étant une sentine de débauches.





Fig. 58. — Éléphants de combat portant des tours et des archers. (Bas-relief indien.)

encore d'un prochain avenir. En même temps que les mœurs, la foi alla en décroissance chez des Juifs nombreux. Le scepticisme grec atteignit beaucoup d'âmes, et le respect pour la loi en souffrit aussi bien que le respect pour le Dieu d'Israël.

Joseph, fils de Tobie, avait eu sept fils. Il lui en naquit un huitième nommé Hyrcan, que l'on croit avoir été le fruit de l'inconduite. Habile, intelligent et rusé comme son père, il en devint le favori; ce qui lui attira la haine de ses frères. Lui aussi, il eut ses entrées à a cour égyptienne, et il en imita les mœurs, qu'il communiqua pareillement à ses amis du judaïsme. Il semble avoir reçu du roi d'Égypte l'autorisation de lever les impôts dans la province transjordanienne de la Palestine. Accompagné de soldats, comme autrefois son père, il pressurait les habitants; ce qu'il fit surtout à l'égard des Arabes Nabathéens. S'ils se défendaient, il les massacrait et faisait des prisonniers qu'il vendait ensuite comme esclaves. N'osant plus guère se montrer à Jérusalem, où il se savait détesté, il s'était fait construire de l'autre côté du Jourdain, sur un rocher, non loin d'Hésébon, un château fort, dont l'intérieur était magnifiquement orné <sup>1</sup>. De là, il envoyait de temps à autre une partie de ses richesses à Jérusalem pour les mettre mieux à l'abri dans les trésors du temple.

Ainsi qu'il arrive habituellement en ces temps de désordre, il s'était formé à Jérusalem et en Judée un parti énergique, dont le but était d'opposer une vive résistance à l'invasion des mœurs grecques, si fatales à la piété juive. Ses membres prirent précisément ou on leur donna, le nom hébreu de *Khasîdim*, « les (hommes) pieux <sup>2</sup> ». Le grand prêtre d'alors, Onias III, fils de Simon II, les favorisait de tout son pouvoir. Ce parti soutenait de préférence les intérêts du roi d'Égypte. Les Juifs hellénisants s'étaient au contraire rangés du côté des Séleucides. On dit même qu'ils avaient autrefois ouvert de leurs propres mains les portes de Jérusalem à Antiochus III le Grand, lorsqu'il s'était présenté en vainqueur devant elles. C'est ainsi que, plusieurs siècles auparavant, les habitants de la capitale israélite avaient été partagés de sentiments entre l'Égypte et l'Assyrie ou la Chaldée. L'auteur du II<sup>e</sup> livre des Maccabées, III, 1, fait un bel éloge d'Onias III. Si la loi divine était encore observée de la masse du peuple, c'était, dit-il, « grâce à la piété et à l'amour de la justice » qui brillaient en ce saint pontife. Mais le parti séleucide,

1. Josèphe, *Ant.*, XII, iv, 7-11. Ses ruines existent encore. Voir Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, 2<sup>e</sup> édit., p. 520-521; Bædeker, *Palaestina und Syrien*, 7<sup>e</sup> édit., p. 137-138; de Saulcy, *Voyage de Terre sainte*, p. 211, 212. Hyrcan put e tenir dans cette citadelle pendant tout le règne de Séleucus IV; puis, à l'avènement d'Antiochus Épiphanes, craignant d'être pris et mis à mort, il se suicida.

2. Macc., II, 42. Il a passé dans la traduction grecque des Septante (συναγωγῆ Ἀσιδαίων) et dans notre version latine officielle (*Synagoga Asidaeorum*).

— à la tête duquel étaient, avec les Tobiades, trois frères, Simon Ménélas et Lysimaque, appartenant à une famille benjaminite d'un certain rang — ne lui pardonnait ni sa résistance à leurs menées antireligieuses et antipatriotiques, ni ses relations avec Hyrcan.

C'est alors que, dans un esprit de vengeance sacrilège, Simon, l'aîné de trois frères dont nous venons de parler, entra en scène de la manière la plus odieuse. Il exerçait dans le temple la fonction d'intendant<sup>1</sup>, et elle allait lui fournir l'occasion de se mettre plus facilement en opposition avec Onias. Nous sommes ainsi ramenés à Séleucus IV Philopator, qui gouvernait alors la Syrie, et que nous avons vu obéré sous la dette contractée par son père envers ses créanciers romains. Or, Simon « tomba en désaccord avec le grand prêtre, à propos du règlement du marché<sup>2</sup>. » qui procurait les victimes destinées aux sacrifices. Le vénérable pontife remporta naturellement la victoire dans cette discussion; mais Simon résolut de triompher de lui par un autre moyen. Oubliant qu'il était Israélite et se faisant traître tout ensemble à son Dieu et à sa patrie, il alla trouver Apollonius, gouverneur militaire de la Cœlésyrie et de la Phénicie, identique peut-être au général syrien du même nom qui fut le premier adversaire de Judas Maccabée<sup>3</sup>. Il osa lui dire, en exagérant volontairement les faits, que le trésor du temple de Jérusalem était rempli de sommes énormes, dont la valeur était incalculable, et nullement en rapport avec les dépenses nécessitées par les sacrifices. Il insinua ensuite criminellement qu'il était possible de faire passer toutes ces richesses dans les mains du roi<sup>4</sup>.

Apollonius s'empressa de porter cette nouvelle à Séleucus IV, lequel saisit lui-même immédiatement une occasion si inespérée de sortir de son embarras pécuniaire. Il avait pour premier ministre un certain Héliodore, originaire d'Antioche d'après deux inscriptions grecques découvertes dans l'île de Délos. Il lui confia la mission d'aller à Jérusalem et de s'emparer des richesses du temple. Mais il fallait donner le change sur le but de son voyage, autrement, les Juifs auraient eu le temps de mettre en sûreté le contenu du trésor sacré. On prétextait donc qu'il partait simplement pour inspecter les villes de Cœlésyrie et de Phénicie, placées sous sa juri-

1. On ne saurait dire au juste à quoi équivalait cette fonction. N'appartenant pas à la tribu de Lévi, Simon ne pouvait être chargé que des affaires extérieures du temple. Peut-être son rôle consistait-il « à fournir des victimes pour les sacrifices offerts au nom de Séleucus IV, qui avait pris cette dépense à sa charge. » F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. v, col. 1740.

2. Telle est la leçon du manuscrit *Vaticanus* pour ce passage (II Macc., III, 3). Le *Codex Alexandrinus* a, comme la Vulgate, une variante d'après laquelle Simon aurait tramé quelque chose d'inique dans la ville.

3. I Macc., III, 10-12.

4. II Macc., III, 4-6.

diction<sup>1</sup>. Dès son arrivée à Jérusalem, Héliodore se rendit chez le grand prêtre dont il reçut un accueil très bienveillant. Ce trait met dans un plus vif relief les intentions sinistres de l'envoyé royal.

Celui-ci révéla aussitôt au grand prêtre le véritable objet de son voyage. Onias, douloureusement surpris, exposa simplement et loyalement à son serviteur quelle était la nature des sommes renfermées dans le trésor du temple. Elles consistaient, pour une part considérable, en dépôts faits par les veuves et les orphelins de la nation juive. Une autre partie de l'argent déposé appartenait à Hircan, fils de Tobie, comme nous le savons déjà. Toutes les richesses du temple équivalaient à la somme de quatre cents talents d'argent et de deux cents talents d'or. S'il s'agit des talents hébreux, celui d'argent valait 8 500 francs et le talent d'or 131 850 francs, les sommes désignées étaient donc respectivement de 3 400 000 francs et de 26 370 000 francs, en tout de 29 770 000 francs. Après cet aveu très franc, Onias essaya, par quelques paroles pleines de vigueur et de sagesse, de dissuader Héliodore de son entreprise sacrilège. Il était inconcevable, lui dit-il, que l'on dépouillât si injustement « ceux qui s'étaient confiés à la sainteté de ce lieu et à la majesté inviolable d'un temple vénéré dans le monde entier. » A un païen, le pontife ne pouvait pas proposer d'argument plus frappant. Mais le délégué royal refusa froidement de se laisser convaincre et il fixa le jour où il irait dans le temple, pour se rendre compte par lui-même des richesses déposées dans le trésor<sup>2</sup>.

La triste nouvelle s'en répandit promptement à travers la ville, qui en fut profondément troublée et indignée. « Les prêtres, en vêtements sacerdotaux, se prosternèrent devant l'autel (des holocaustes). et ils invoquèrent dans le ciel Celui qui a fait la loi relative aux dépôts<sup>3</sup> afin qu'il les conservât intacts à ceux qui les avaient déposés ». D'eux-mêmes, les habitants accoururent au temple, poussés par l'esprit de religion qui persévérait dans la masse du peuple, et ils jurèrent le Seigneur de ne pas permettre que son temple fût profané. « Les femmes, la poitrine couverte de sacs (en signe de deuil), remplissaient les rues; les jeunes filles, qui étaient enfermées (dans les maisons) couraient les unes aux portes, les autres vers les murs (leur angoisse ne leur permettant pas de rester en place); quelques-unes regardaient par les fenêtres. Toutes, les mains étendues vers le ciel, faisaient entendre des supplications. » L'émotion générale était à son comble. L'écrivain sacré consacre quelques lignes touchantes à celle du grand prêtre : « En voyant son visage, on se

1. II Macc., III, 7, 8.

2. II Macc., III, 9-13.

3. Voir l'Exode, XXII, 7-16.

sentait blessé jusqu'au fond de l'âme; car son visage et l'altération de son teint attestaient la vivacité de sa douleur. La consternation peinte sur toute sa personne et le frisson de son corps manifestaient à tous les regards l'affliction de son âme. » En un mot « l'abattement de cette multitude confuse et l'attente pleine d'angoisse du pontife étaient dignes de pitié<sup>1</sup> ».

Cependant, sans se laisser émouvoir lui-même par tout ce qu'il voyait ou entendait, Héliodore était entré dans le temple, pour exécuter son sinistre projet. De nombreux soldats syriens, dont il s'était fait accompagner dès le début de son voyage, y avaient pénétré avec lui, prêts à lutter de vive force, en cas de résistance. Mais le Dieu d'Israël intervint tout à coup par un éclatant prodige, pour prendre la défense de son sanctuaire. Aux yeux des Syriens frappés d'épouvante et d'impuissance,

apparut un cheval monté par un cavalier terrible et orné de housses magnifiques; s'élançant avec impétuosité, il frappa Héliodore avec ses pieds de devant; (l'ange) qui le montait paraissait avoir des armes d'or. En même temps apparurent deux autres jeunes hommes (des anges aussi), pleins de vigueur, brillants d'un vif éclat et magnifiquement vêtus. S'étant placés l'un d'un côté, l'autre de l'autre côté d'Héliodore, ils le flagellaient sans relâche, lui portant des coups multipliés. Il tomba subitement à terre, environné de profondes ténèbres, et on l'emporta pour le mettre sur une litière<sup>2</sup>.

En achevant son récit, l'historien sacré relève, par une antithèse saisissante, la toute-puissance divine, qui venait de se manifester d'une manière si visible : « Ainsi, cet homme qui était entré dans la chambre du trésor avec une suite nombreuse de gardes et de satellites, fut emporté incapable de se secourir lui-même... Il était étendu mort, privé de toute espérance. »

La joie et la reconnaissance des habitants de Jérusalem fut alors à son comble comme l'avaient été leur douleur et leur crainte, peu d'instant auparavant. Quelques-uns des officiers syriens, qui avaient été témoins de la scène terrible, conjurèrent alors le grand prêtre d'invoquer son Dieu, pour qu'il ramenât à la vie le malheureux qui était étendu là, n'ayant plus qu'un souffle. Onias y consentit, par charité d'abord, et aussi parce qu'il craignait, très légitimement, que le roi de Syrie ne s'imaginât qu'un attentat avait été commis par les Juifs contre son ministre. Un sacrifice expiatoire fut donc offert aussitôt pour le retour d'Héliodore à la vie. Tandis que les chairs de la victime brûlaient sur l'autel, les deux anges qui avaient flagellé le grand coupable lui apparurent et lui dirent : « Rends

1. II Macc., III, 15-21.

2. Cet épisode a fourni à Raphaël le sujet de l'un de ses chefs-d'œuvre les plus remarquables.

grâces au grand prêtre Onias, car c'est à cause de lui que le Seigneur t'a conservé la vie; et toi, ainsi châtié par Dieu, annonce à tous la grande puissance de Dieu. » Ils disparurent après lui avoir donné cet avertissement. Il fut fidèle à en tenir compte. Il offrit un sacrifice en son propre nom, car il était permis aux païens de le faire<sup>1</sup>; puis il remercia avec effusion le pontife et s'en retourna avec ses troupes auprès du roi de Syrie. « Il rendait témoignage à tous des œuvres du grand Dieu qu'il avait contemplées de ses yeux. »

Cependant Séleucus n'avait quand même pas renoncé à son dessein criminel. Aussi demanda-t-il à Héliodore à quel autre de ses ministres il pouvait confier la mission d'aller dans le même but à Jérusalem. Il en reçut cette réponse pleine de sens et de finesse : « Si tu as quelque ennemi, ou un adversaire de ton gouvernement, envoie-le là-bas, et il te reviendra roué de coups, si toutefois il en réchappe; car il y a vraiment dans ce lieu une force divine<sup>2</sup>. »

Le délateur Simon fut loin d'imiter le noble exemple que lui donnait Héliodore. Son premier plan ayant échoué, il espéra mieux réussir en recourant à la calomnie, et il accusa Onias d'avoir lui-même excité le ministre du roi syrien à s'emparer des richesses du temple. « Ce bienfaiteur de la ville, s'écrie le narrateur justement indigné, ce défenseur de ses concitoyens, ce fidèle observateur des lois, il osait le faire passer pour un adversaire de l'État! » La haine de Simon alla si loin, et il sut si bien la communiquer à ses partisans, qu'ils allèrent jusqu'à massacrer plusieurs membres du parti orthodoxe, dont Onias était le chef attitré. Cette discorde constituait un immense péril pour le judaïsme, vu surtout les circonstances d'alors. En effet, Apollonius, gouverneur de la Coélesyrie et de la Phénicie, rendu furieux par l'échec humiliant de la tentative dirigée contre le temple, à laquelle il avait pris part dès le début, excitait Simon à organiser quelque autre entreprise, qu'il ne manquerait pas, disait-il, de seconder de toute son autorité officielle.

Dans ces conditions, le grand prêtre se décida à aller trouver le roi, « non pour accuser ses concitoyens, mais dans l'intérêt général et particulier de tout son peuple. » Il espérait qu'une entrevue personnelle avec le monarque lui permettrait de se disculper et de rétablir, avec la vérité des faits, la paix publique, menacée par quelques perturbateurs aux vues inavouables. Il avait raison de supposer que l'intervention royale était seule capable d'arrêter Simon dans l'exécution de ses desseins criminels. Il partit donc; mais le résultat de son voyage n'est pas indiqué<sup>3</sup>. Les sympathies de Séleucus IV

1. Nombres, xv, 14; II Macc., xiii, 23; Josèphe, *Contr. Apion.*, II, 6, etc.

2. II Macc., III, 31-40.

3. II Macc., IV, 1-6.

étaient plutôt pour Simon et le parti de l'hellénisme en Judée, que pour Onias et les Juifs fidèles à leur religion. D'ailleurs, il mourut peu après (175 avant J.-C.), et n'eut pas sans doute le temps d'intervenir. Appien nous apprend <sup>1</sup> qu'il fut assassiné par un de ses courtisans, nommé Héliodore, lequel ne diffère probablement pas du ministre dont nous venons de raconter un autre attentat. La tentative sacrilège de Séleucus IV avait été très brièvement prédite par Daniel, xi, 21 : « A sa place (d'Antiochus III le Grand) se tiendra un (roi) qui fera venir un exacteur dans la gloire du royaume. » Ces derniers mots représentent le temple de Jérusalem, dont on voulait dépouiller le trésor. « L'exacteur » n'est autre qu'Héliodore.

#### IV. — Les livres de l'Écclésiastique et de la Sagesse.

Bien que les exégètes soient en désaccord au sujet de la date à laquelle ces deux écrits bibliques furent composés, il est certain du moins qu'ils appartiennent l'un et l'autre à l'ensemble de la période durant laquelle les Ptolémées régnèrent en Égypte et les Séleucides en Syrie. Ils sont donc ici à leur place, le premier surtout. Quant au second, s'il parut un peu plus tard, il se rapporte visiblement, par son sujet, au péril hellénique dont le judaïsme était alors si menacé; une anticipation ne serait donc pas hors de propos en ce qui le concerne.

D'un assez long prologue qui précède le texte de l'Écclésiastique, nous détachons les deux passages suivants :

Mon aïeul Jésus, après s'être beaucoup appliqué à la lecture de la Loi, des prophètes et des autres Livres de nos pères <sup>2</sup>, et qui y avait acquis une grande habileté, fut porté, lui aussi, à composer un écrit se rapportant à la doctrine et à la sagesse, afin que ceux qui désirent apprendre, s'étant instruits par le livre, progressent de plus en plus dans une vie conforme à la loi...

Étant allé en Égypte la trente-huitième année du règne d'Évergète, je trouvai, pendant mon séjour, une grande différence de formation (entre les Juifs d'Égypte et ceux de Palestine). C'est pourquoi j'ai cru nécessaire d'apporter quelque soin et quelque labeur à traduire ce livre. J'ai donc consacré à cette œuvre, pendant un certain temps, beaucoup de veilles et d'application, pour la mener à bonne fin, et pour l'offrir à ceux qui sont désireux de s'instruire et de conformer leurs mœurs à la loi du Seigneur.

Ces lignes nous apprennent que le livre de l'Écclésiastique a pour

1. *Syr.*, 46.

2. Ce passage démontre qu'à l'époque où parut l'Écclésiastique, la Bible des Juifs se divisait déjà en trois parties : la Loi ou le Pentateuque, les écrits prophétiques, et « les autres Livres » qu'on appelait Hagiographes.

auteur un Juif nommé Jésus, qui a d'ailleurs contresigné son travail en ces termes : « J'ai gravé dans cet écrit un enseignement de sagesse et de science, moi, Jésus, fils de Sirach, de Jérusalem, qui ai fait couler à flots la sagesse de mon cœur <sup>1</sup>. » Ce Jésus avait beaucoup voyagé, non sans périls, pour compléter son éducation et accroître son expérience <sup>2</sup>. De retour en Palestine, il avait eu la noble ambition de partager avec ses coreligionnaires les connaissances qu'il avait acquises. Son livre, qui est un des plus considérables de la Bible, avait été composé en hébreu; mais le texte original, dont saint Jérôme dit avoir eu une copie entre les mains, disparut d'assez bonne heure. Il est vrai qu'entre les années 1896 et 1900, on a retrouvé le texte hébreu de la plus grande partie du livre, celui de trente-neuf chapitres sur cinquante et un <sup>3</sup>; découverte fort intéressante, quoique ces fragments ne représentent peut-être pas le texte primitif, mais seulement une retraduction faite sur le grec, tout au moins en partie.

Le titre, tel qu'on le lit dans la Vulgate latine, *Ecclesiasticus*, et que l'ont décrit les Pères latins, a été formé d'après l'analogie du nom donné au livre de l'Ecclésiaste <sup>4</sup>. Il est tiré du fréquent emploi qu'on faisait de cet écrit dans l'Église, pour les lectures publiques. Il était par antonomase le livre de l'« assemblée » des fidèles. Dans la traduction des Septante, il est intitulé : « Sagesse de Jésus, fils de Sirach », ou plus simplement : « Sagesse de Sirach ».

Nous avons dit précédemment que l'époque de sa composition est très discutée. Le livre nous fournit cependant deux données, qui paraîtraient devoir nous permettre de trancher cette question : 1<sup>o</sup> L'auteur fait un bel éloge du grand prêtre Simon, fils d'Onias, dont il était contemporain. Mais deux pontifes juifs du nom de Simon étaient pareillement fils d'Onias : d'un côté, Simon I<sup>er</sup>, dit le Juste, dont il a été question ci-dessus et qui exerçait son ministère sous le règne de Ptolémée I<sup>er</sup>, fils de Lagus, vers l'an 290 avant J.-C.; de l'autre côté, Simon II, qui était grand prêtre du temps de Ptolémée IV Philopator (229-205 avant J.-C.). 2<sup>o</sup> L'autre donnée nous est fournie par le traducteur du livre, qui nous dit être allé à son tour en Égypte, sous le règne de Ptolémée Évergète. Toutefois, ici encore, nous nous trouvons dans l'embarras, parce que deux rois d'Égypte ont porté le surnom d'Évergète : Ptolémée III (246-221) et Ptolémée VII Physcon (170-117). Duquel des deux pontifes nommés Simon et des deux rois surnommés Évergète s'agit-il? Les interprètes prennent parti, les uns pour Simon I<sup>er</sup> le

1. Ecclésiastique, I, 29.

2. Eccli., xxxiv, 12, 13.

3. J. Touzard, *Les fragments hébreux de l'Ecclésiastique*, 1897.

4. Voir t. II, p. 80.



Juste et pour Ptolémée III Évergète I<sup>er</sup>; les autres pour Ptolémée VII Évergète II. Le premier sentiment, qui est le plus communément adopté, est aussi le plus vraisemblable. En effet, l'éloge qui est fait du grand prêtre Simon à la fin du livre<sup>1</sup> ne peut convenir qu'à Simon le Juste, tenu en si haute estime par la tradition juive, tandis que Simon II n'a rien fait de remarquable. Ce dernier avait même pris parti pour les « fils de Tobie », qui s'étaient faits les propagateurs des idées et des mœurs païennes. C'est donc, vers l'année 280 avant notre ère que le livre de l'Écclesiastique aurait été composé; la traduction en aura été faite vers l'an 240<sup>2</sup>.

Le petit-fils de l'auteur parle de cette traduction avec beaucoup de modestie, dans le Prologue du livre. Il dit à ses lecteurs :

Je vous exhorte... à vous montrer indulgents dans les passages où, malgré le soin que nous avons apporté à bien traduire, nous semblerions avoir mal interprété quelques expressions, car les mots hébreux n'ont pas la même force quand on les traduit dans une autre langue. Et cela n'arrive pas seulement dans ce livre; mais la Loi, les prophètes et les autres écrits (de la Bible) ne présentent pas moins de différences, quand on compare la traduction à l'original...

Comme Salomon dans le livre des Proverbes, le fils de Sirach se fait, selon la remarque de Clément d'Alexandrie, « un éducateur de sagesse », par l'emploi de nombreuses sentences et comparaisons, qu'il avait recueillies dans la tradition juive ou inventées lui-même. Son écrit est aussi un tissu bigarré de sentences, le plus souvent très courtes, parfois groupées de manière à former un tableau plus ou moins développé. Parfois, il s'élève jusqu'aux régions célestes, où la Sagesse qu'il voudrait inculquer à tous les hommes habite en Dieu ou auprès de Dieu. Mais son but n'est pas de demeurer longtemps dans les sphères supérieures. Il en redescend pour laisser parler, dans un langage tout à la fois simple et imagé, la sagesse pratique, qui s'adresse à toutes les catégories de la société pour les attirer à la vertu et les éloigner du vice. Personne n'est exclu de son enseignement qui se fait parfois très populaire : par exemple, lorsqu'il indique la manière de se tenir à table, de cultiver les champs, de soigner le bétail. Ce qui domine dans ce livre, ce sont donc les conseils pratiques, présentés habituellement sous la forme d'un vers à deux membres, d'après le parallélisme de la poésie hébraïque. Mais il arrive aussi que plusieurs vers sont groupés ensemble, lorsque le sujet est traité moins brièvement. Ces leçons multiples, étonnamment variées, roulant sur tous les sujets moraux et sociaux, ont exercé

1. Eccli., I, 1-21. Nous l'avons reproduit plus haut presque en entier.

2. D'après l'autre sentiment, l'Écclesiastique aurait été composé vers l'année 180 environ, et traduit vers l'an 130.

et exerceront sans cesse une très grande influence sur la vie religieuse de ceux qui les lisent et les méditent. C'est pourquoi saint Augustin a inséré une partie notable de l'Écclésiastique dans son *Speculum*. En plus de ses aphorismes moraux, ce livre est remarquable aussi par les vérités dogmatiques qu'il enseigne. Dieu, ses attributs et ses œuvres extérieures; l'homme, son origine, sa triste chute; le Messie représenté comme la Sagesse incréée : il y a, sur ces beaux thèmes et sur d'autres qui leur sont connexes, des révélations de la plus haute importance.

L'écrit se divise en deux parties. La première (chap. I-XLII, 14), renferme des préceptes moraux de tout genre, qui se succèdent le

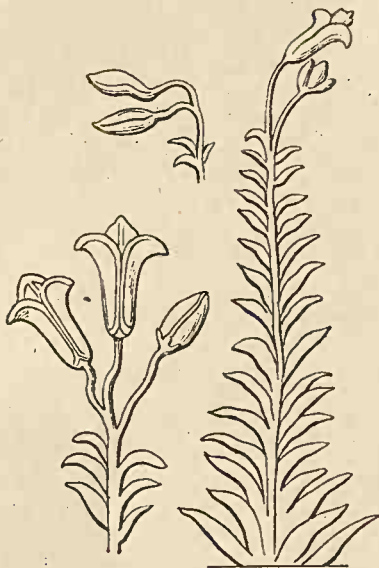


Fig. 59. — Le lis sur les monuments assyriens.  
(D'après Rawlinson, *The five great monarchies*, t. I, p. 354.)

plus souvent sans aucune suite. La seconde (chap. XLII, 15-II, 38), fait, en un très beau langage l'éloge du Créateur et des principaux personnages de l'Ancien Testament jusqu'à l'époque de l'auteur. Le fils de Sirach aimait passionnément sa patrie; tout aussi bien que la religion de ses pères; main détail de son livre nous l'atteste. Bien qu'il eût beaucoup voyagé « Jérusalem était toujours demeurée le centre de ses pensées, et la Palestine son horizon <sup>1</sup>. » Il leur emprunte fréquemment ses plus gracieuses images, telles que la rose de Jéricho, les palmiers d'Engaddi, les cèdres du Liban. Nous avons cité plu-

1. Stanley, *Lectures...*, nouv. édit., t. III, p. 237.

sieurs des élogieux portraits qu'il esquisse des grands hommes de son peuple. Voici quelques autres passages, qui donnent une idée de son genre et qui invitent à lire le livre tout entier.

Dieu mérite les louanges des hommes, car toutes ses œuvres sont bonnes :

Écoutez-moi, enfants pieux,  
et croissez comme la rose au bord d'une eau courante.  
Répandez votre suave odeur, comme l'encens;  
faites éclore votre fleur, comme le lis.  
Exhalez votre parfum et chantez un cantique de louange,  
et célébrez le Seigneur dans toutes ses œuvres.  
Rendez gloire à son nom, célébrez sa louange  
par les chants de vos lèvres et sur vos harpes,...

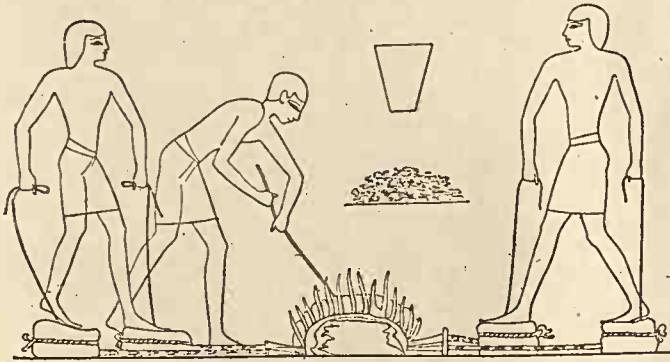


Fig. 60. — Soufflet au moyen duquel les forgerons égyptiens activaient le feu.  
(D'après Champollion, *Monuments de l'Égypte*, t. II, pl. CLXV.)

Toutes les œuvres du Seigneur sont très bonnes,  
et ce qu'il a ordonné s'accomplit en son temps.  
On ne doit pas dire : « Qu'est-ce que ceci? qu'est-ce que cela? »  
car toute chose a été créée pour être utile.

Quelques-unes des merveilles opérées par le Créateur :

La gloire des hauteurs (célestes), c'est le firmament dans sa limpidité,  
et l'aspect du ciel est une vision de gloire.  
Le soleil, quand il paraît, glorifie le Seigneur;  
à son lever, c'est un être admirable, l'œuvre du Très-Haut.  
A son midi, il brûle la terre;  
qui peut supporter son ardeur?  
L'ouvrier souffle le feu de la fournaise pour ses travaux;  
le soleil échauffe trois fois plus les montagnes,  
Il lance des vapeurs de feu,  
et la vivacité de sa lumière éblouit les yeux.

Grand est le Seigneur, qui l'a créé,  
et pour lui obéir, il précipite sa course.  
La lune, dans toutes ses évolutions,  
indique les temps... et détermine les fêtes <sup>1</sup>.  
Sa lumière diminue quand elle est parvenue à son plein;  
c'est d'elle que le mois prend son nom...  
L'éclat des étoiles est la beauté du ciel,  
une brillante parure dans les hauteurs du Seigneur.  
Selon l'ordre du Saint, elles sont à sa disposition,  
et elles sont infatigables dans leurs veilles.  
Vois l'arc-en-ciel, et bénis Celui qui l'a fait;  
il est très beau dans sa splendeur;  
ce sont les mains du Très-Haut qui le bandent <sup>2</sup>.

Pressante invitation à chercher le Seigneur :

Mon fils, dès ta jeunesse reçois l'instruction,  
et tu trouveras la sagesse jusqu'à tes cheveux blancs.  
Approche-toi d'elle comme celui qui laboure et qui sème,  
et attends ses excellents fruits.  
Tu travailleras un peu pour la cultiver,  
et tu mangeras bientôt de ses produits...  
Engage ton pied dans ses entraves  
et ton cou dans son collier.  
Baisse ton épaule, et porte-la,  
et ne te dégoûte pas de ses liens.  
Approche-toi d'elle de tout ton cœur,  
et garde ses voies de toutes tes forces.  
Recherche-la, et elle se manifesterà à toi,  
et quand tu l'auras saisie, ne l'abandonne pas;  
car à la fin tu trouveras en elle le repos,  
et elle se changera pour toi en un sujet de joie...  
car il y a en elle la beauté de la vie,  
et ses liens sont des bandages salutaires.  
Tu te revêtiras d'elle comme d'un vêtement de gloire,  
et tu la mettras sur toi comme une couronne de joie <sup>3</sup>.

Excellents conseils pour l'éducation des enfants :

As-tu des fils! Instruis-les,  
et plie-les au joug dès leur enfance.  
Celui qui aime son fils le châtie fréquemment,  
afin d'avoir de la joie plus tard.  
Celui qui élève bien son fils en retirera des avantages,  
et se glorifiera de lui devant ses proches.

1. C'est sur les phases de la lune que le calendrier des anciens était surtout basé.

2. Eccli., XLIII, 1-14.

3. Eccli., VI, 18-32.

Celui qui instruit son fils rend son ennemi jaloux,  
et il se réjouira de lui devant ses amis.  
Le père est-il mort? C'est comme s'il n'était pas mort,  
car il a laissé après lui un autre lui-même.  
Pendant sa vie il le voit et se réjouit,  
et à sa mort il n'est point affligé;  
il laisse quelqu'un pour défendre sa maison.  
Celui qui gâte son fils bandera ses blessures,  
et à chacun de ses cris<sup>1</sup> ses entrailles seront émues  
Un cheval indompté devient intraitable,  
et l'enfant abandonné à sa volonté devient insolent...



Fig. 61. — Enfant flagellé dans une école romaine. (Peinture d'Herculanum.)

Ne le rends pas maître de lui-même dans sa jeunesse,  
et ne néglige pas ses folies.  
Courbe-lui la tête pendant qu'il est jeune,  
et frappe-lui les flancs durant son enfance;  
de peur qu'il ne devienne entêté et ne t'obéisse plus,  
et que ton âme n'en soit attristée<sup>2</sup>.

#### Devoirs des enfants envers leurs parents :

Le Seigneur veut que le père soit honoré par ses enfants,  
et il a affermi sur les fils l'autorité de la mère.  
Celui qui honore son père expie ses péchés,  
et celui qui honore sa mère amasse un trésor...  
Celui qui honore son père aura de longs jours,  
et celui qui obéit au Seigneur consolera sa mère...  
Par tes actions et tes paroles honore ton père,  
afin que sa bénédiction vienne sur toi...  
Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse,  
et ne l'attriste pas durant sa vie.

1. Au moindre cri du petit capricieux.

2. Eccli., xxx, 1-12.

Si son esprit s'affaiblit, supporte-le,  
et ne le méprise point parce que tu es robuste,  
car le bien fait à un père ne sera pas oublié.  
Combien est infâme celui qui délaisse son père,  
et maudit de Dieu celui qui irrite sa mère<sup>1</sup>!

La pratique de l'aumône est fortement inculquée :

Mon fils, ne prive pas le pauvre de son aumône,  
et ne détourne pas tes yeux de l'indigent.  
Ne méprise pas celui qui a faim,  
et n'aigris pas le pauvre dans sa pénurie,  
N'attriste pas le cœur du pauvre,  
et ne diffère pas de donner au nécessiteux.  
Ne rejette pas la prière de l'affligé,  
et ne détourne pas ton visage du pauvre...  
Prête l'oreille au pauvre,  
et fais-lui une douce réponse qui le réjouisse<sup>2</sup>.

Bien choisir et conserver ses amis :

Une parole douce multiplie les amis,  
et la langue affable abonde dans l'homme de bien...  
Si tu veux acquérir un ami, acquiers-le en l'éprouvant,  
et ne te confie pas à lui à la légère;  
car tel est ami à ses heures,  
et il cessera de l'être au jour de l'affliction...  
Un ami fidèle est une protection puissante;  
celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor.  
Rien n'est comparable à l'ami fidèle;  
aucun poids d'or... ne peut être mis en balance avec lui.  
Un ami fidèle est un remède de vie;  
ceux qui craignent le Seigneur le trouvent<sup>3</sup>...  
N'abandonne pas un ancien ami,  
car le nouveau ne lui ressemblera pas.  
Le nouvel ami, c'est du vin nouveau;  
qu'il vieillisse, et tu le boiras avec plaisir<sup>4</sup>.

Prudence nécessaire dans les relations avec le prochain :

N'aie pas de démêlés avec un homme puissant,  
de peur que tu ne tombes entre ses mains.  
N'aie pas de querelle avec un homme riche,  
de peur qu'il ne te fasse un procès...  
N'aie pas de discussion avec un grand parleur,  
et n'entasse pas le bois dans son feu.

1. Eccli., iii, 2-18.

2. Eccli., iv, 1-8.

3. Eccli., vi, 5-16.

4. Eccli., ix, 14, 15.

- Ne plaisante pas avec un homme mal élevé,  
de peur que tes ancêtres ne soient déshonorés...  
N'allume pas les charbons du pécheur en le reprenant,  
de peur que tu ne sois brûlé par la flamme de son feu.  
Ne résiste point en face à un insolent,  
de peur qu'il ne se mette à épier tes paroles.  
Ne prête pas à un homme plus puissant que toi;  
si tu lui as prêté, tiens-le pour perdu.  
Ne te porte pas caution au delà de tes moyens;  
si tu l'as fait, pense qu'il faudra restituer.  
N'aie pas de procès avec un juge,  
car on décidera en sa faveur...  
N'aie pas de querelle avec un homme irascible,  
et ne traverse pas le désert avec lui<sup>1</sup>.

Il faut user aussi d'un prudent discernement pour choisir ses  
conseillers et ses intimes :

- Tout homme que l'on consulte donne des conseils;  
mais il en est qui conseillent dans leur propre intérêt.  
En face d'un conseiller, tiens-toi sur tes gardes;  
cherche à savoir d'abord quels sont ses intérêts,  
car c'est en sa propre faveur qu'il conseillera...  
Ne consulte pas un homme sans religion, sur les choses saintes;  
un homme injuste, sur la justice;  
un homme malhonnête, sur l'honnêteté;  
une femme, sur celle dont elle est jalouse;  
un lâche, sur la guerre;  
un marchand, sur un échange;  
un acheteur, au sujet d'une vente;  
un envieux, sur la reconnaissance;  
un homme sans pitié au sujet de la miséricorde;  
un indolent, sur un travail quelconque...  
Ne compte pas sur le conseil de ces gens-là;  
mais mets-toi en relations avec un homme pieux,  
que tu auras reconnu fidèle à la crainte de Dieu,  
dont le cœur est selon ton cœur,  
et qui te témoignera de la sympathie dans le malheur<sup>2</sup>.

Les misères d'un ménage divisé; les joies d'un ménage où règne  
la concorde :

- Il n'y a pas de venin plus mauvais que celui du serpent,  
et pas de colère qui dépasse la colère d'une femme.  
Mieux vaudrait habiter avec un lion et un dragon,  
que de demeurer avec une femme méchante.  
La méchanceté de la femme change sa physionomie;  
son visage s'obscurcit et devient semblable à un sac.

1. Eccli., viii, 1-16.

2. Eccli., xxxvii, 8-16.

Son mari s'assied au milieu de ses proches,  
et en les entendant, il soupire.

Comme une montagne sablonneuse pour les pieds d'un vieillard,  
ainsi est une femme bavarde pour un mari paisible<sup>1</sup>...

Heureux est le mari d'une femme vertueuse;  
le nombre de ses années sera doublé.

La femme vertueuse est la joie de son mari,  
et il passe ses années dans la paix.

La femme vertueuse est une excellente part;  
elle sera donnée à ceux qui craignent le Seigneur.

Riche ou pauvre, son mari a le cœur content;  
en tout temps là joie est sur son visage<sup>2</sup>.

Quelques règles de bienséance à suivre dans les grands repas :

Si tu as pris place à une table bien servie,  
n'ouvre pas la bouche devant elle,  
et ne dis pas : Voilà bien des mets...

N'étends pas la main le premier,  
et ne te heurte pas avec l'œil envieux, dans le plat;  
ne t'empresse pas pendant le festin.

Mange comme un homme tempérant de ce qui t'est servi;  
cesse le premier, par bonne éducation,  
et ne te montre pas insatiable, de peur de choquer.

Ne demande pas à boire le premier;  
un peu de vin ne suffit-il pas à un homme réglé<sup>3</sup>.

Nous terminerons nos citations par d'excellents conseils, qui  
tracent la conduite à tenir envers les médecins :

Honore le médecin, parce qu'il est nécessaire;  
car c'est le Très-Haut qui l'a créé...

C'est de Dieu, en effet, que vient la guérison...

La science du médecin lui fera tenir la tête haute,  
et il sera loué en présence des grands.

Le Très-Haut fait produire à la terre les médicaments,  
et l'homme sensé les prendra sans répugnance.

Par eux l'homme procure la guérison  
et apaise la douleur.

Le pharmacien en prépare des remèdes  
et des onguents utiles à la santé...

Mon fils, si tu tombes malade, ne te néglige pas;  
mais prie le Seigneur, et il te guérira.

Détourne-toi du péché, redresse tes mains,  
et purifie ton cœur de toute faute...

1. Eccli., xxv, 22-27.

2. Eccli., xxvi, 1-4.

3. Eccli., xxxi, 12-22.



Puis donne accès au médecin, car le Seigneur l'a créé,  
et qu'il ne te quitte pas, car tu as besoin de lui<sup>1</sup>.

Comme l'Écclésiastique, le « livre de la Sagesse de Salomon » — ainsi qu'il est intitulé dans la traduction des Septante, dans les versions syriaque et arabe — ne fait point partie de la Bible hébraïque. C'est pourquoi il est rangé parmi les écrits deutérocanoniques. Ces deux livres ont été admis de bonne heure comme portion intégrante des saintes Écritures, puisqu'ils sont contenus l'un et l'autre dans la Bible des Septante, destinée tout d'abord aux Juifs d'Égypte et des pays grecs. L'ancienne Église n'a jamais émis de doute sur ce point, ainsi qu'il résulte des témoignages réitérés des Pères et des conciles<sup>2</sup>.



Fig. 62. — Préparation des remèdes. (Peinture de Pompéi.)

A droite est un pressoir d'où jaillit l'huile médicinale. Deux amorini frappent à coups de maillet des coins de bois qui, en pénétrant à l'intérieur, font descendre les planches mobiles du pressoir, de manière à écraser les matières d'où elle est extraite. Plus loin, une Psyché assise remue avec une longue cuiller l'huile posée dans un bassin. Deux amorini debout en font autant. A gauche, un amorino est au comptoir et tient une grosse bouteille. Sur le comptoir est une balance. A côté est une armoire avec des vases de verre et une statuette d'Apollon, dieu de la santé.

Le nom de Salomon, ajouté çà et là au titre, ne signifie nullement qu'on regardait le livre comme l'œuvre personnelle de ce prince. C'est là un pseudonyme manifeste, qui ne voulait tromper personne; ceux des anciens Pères qui l'ont pris au sérieux sont très rares<sup>3</sup>. Saint Jérôme protestait énergiquement contre cette interprétation, à la suite de saint Irénée et d'Origène. Il est probable que l'auteur a placé lui-même le nom du fils de David en tête de son œuvre, pour montrer qu'il se proposait de traiter un sujet, qui rentrait éminemment dans la spécialité de Salomon, si renommé pour sa sagesse<sup>4</sup>. A l'époque où il parut, c'était la coutume, chez les Juifs comme chez

1. Eccli., xxxviii, 1-12.

2. Voir dans Cornely, *Introductio specialis in libros didacticos et propheticos Veteris Testamenti*, Paris, 1887, p. 232-238, la réfutation des objections opposées de nos jours à la canonicité et à l'inspiration de ces deux livres.

3. Entre autres, Clément d'Alexandrie, Tertullien, S. Cyprien,

4. Salomon est mis personnellement en scène dans les chapitres vii-ix.

les Grecs, d'user de pseudonymes et de placer les écrits sous la protection de quelque ancien auteur glorieusement connu.

Quel est cet auteur? On ne le saura probablement jamais, car les nombreuses hypothèses qu'on a faites sur ce point ont échoué l'une après l'autre. Du moins le style, le genre et divers détails du livre permettent de conclure avec certitude qu'il a été composé par un Juif qui vivait en Égypte, probablement à Alexandrie. Ce n'est pas en hébreu, malgré quelques hébraïsmes, qu'il a été écrit, mais dans un grec généralement correct, parfois même relevé, élégant, bien qu'il soit diffus et imparfait en quelques endroits. La date de la composition est incertaine, et on ne peut la fixer que d'une manière très générale. Le livre est certainement de beaucoup antérieur à l'ère chrétienne, et plus récent que la traduction de la Bible hébraïque par les Septante; mais on ignore à quelle époque exacte celle-ci a été achevée. Peut-être date-t-il des environs de l'année 100 avant J.-C.

Le sujet traité justifie d'un bout à l'autre le titre donné à l'écrit. La pensée qui domine, qui retentit sans cesse, est vraiment celle de la « Sagesse » divine, qui aide à fuir le mal, surtout l'idolâtrie, et à pratiquer toutes les vertus. Au fond, ce livre consiste en un long discours, en une sorte de manifeste adressé par l'auteur à ses coreligionnaires, afin d'opposer aux faux principes de la sagesse humaine, et à la conduite habituellement vicieuse qu'elle suggère, la perfection de la foi et de la vie, telle que la recommande la Sagesse divine. Les pages qui précèdent nous ont révélé les graves dangers que le judaïsme courait durant cette période et qui lui venaient soit du dedans soit du dehors. Il était donc naturel que l'auteur désirât mettre ses coreligionnaires en garde contre ces graves périls, et ramener au bien ceux d'entre eux qui avaient eu le malheur d'apostasier. S'il traite assez longuement de l'idolâtrie, en montrant à quel point elle était absurde et ridicule, c'était sans doute à cause de l'intensité particulière du paganisme en Égypte.

Comme les livres des Proverbes (chap. viii) et de l'Ecclésiastique (chap. xxiv), celui que nous étudions en ce moment nous conduit, suivant une réflexion non moins heureuse qu'exacte, « au seuil même du christianisme », en décrivant la Sagesse sous les traits d'une divine hypostase, en la plaçant sous nos yeux semblable au Logos du Nouveau Testament. Saint Jean et saint Paul emploient une phraséologie analogue, quand ils représentent Notre-Seigneur Jésus-Christ en tant que Verbe incarné, Fils du Père. Nous citerons dans un instant une partie de cette page sublime.

Le livre se divise, en deux parties : La première (chap. i-ix) est générale et théorique. La Sagesse y est considérée comme une source de vrai bonheur et d'immortalité, puis comme un guide très sûr



Fig. 63. — Festin dans lequel les convives portent des couronnes.  
(D'après J. Micali, *Storia degli antichi popoli italiani*, Atlas, tav. 38.)

dans les différentes phases de l'existence humaine. La seconde partie (chap. x-xix), d'un caractère plus spécial et historique, envisage les œuvres admirables opérées par la Sagesse dans le cours de l'histoire israélite, et démontre finalement que l'idolâtrie est la dernière des folies.

Au début du livre, le portrait des Épicuriens est bien réussi :

Les impies se sont dit continuellement,  
dans l'égarément de leurs pensées :  
Le temps de notre vie est court et triste,  
et quand vient la mort, il n'y a pas de guérison;  
on ne connaît personne qui soit revenu du tombeau.  
Nous sommes nés du hasard,  
et après cette vie nous serons comme si nous n'avions jamais été.  
Le souffle de nos narines est une fumée,  
et la raison, une étincelle qui fait battre notre cœur.  
Qu'elle s'éloigne, et notre corps sera réduit en cendres,  
et l'esprit se dissipera comme l'air subtil.  
Notre vie passera comme une nuée de rosée;  
elle se dissipera comme un brouillard aux rayons du soleil.  
Notre nom sera oublié avec le temps,  
et personne ne se souviendra de nos œuvres.  
Notre vie est le passage d'une ombre,  
et après la mort il n'y a plus de retour;  
le sceau est apposé et nul ne revient.  
Venez donc, jouissons des biens présents;  
jouissons des créatures comme pendant la jeunesse.  
Prenons à profusion le vin précieux et les parfums,  
et ne laissons point passer les fleurs du printemps.  
Couronnons-nous de roses avant qu'elle se fanent;  
qu'il n'y ait pas de prairie qui ne soit témoin de nos joies;  
qu'aucun de nous ne manque à nos orgies.  
Laissons partout des marques de nos plaisirs;  
car c'est là notre partage et notre destinée<sup>1</sup>.

Les bons seront couronnés de gloire et de bonheur dans l'autre vie;  
un jugement sévère atteindra les impies :

Les justes vivront éternellement;  
leur récompense est auprès du Seigneur,  
et le Très-Haut est en sollicitude pour eux.  
Aussi recevront-ils de la main du Seigneur  
un royaume de gloire et un diadème éclatant;  
car il les protégera de sa droite,  
et son bras les couvrira d'un bouclier.  
Son zèle se munira d'une armure  
et les créatures lui serviront de traits  
pour châtier ses ennemis.

1. Sagesse, II, 1-9.

Il revêtira la justice comme cuirasse,  
et il prendra pour casque l'intégrité de son jugement.  
Il se couvrira de la sainteté comme d'un bouclier impénétrable,  
il aiguisera comme une lance sa colère inflexible,  
et tout l'univers combattra avec lui contre les insensés.  
Les traits de la foudre iront droit sur eux,  
et du sein des nuées, comme d'un arc bien tendu,  
ils fondront au but marqué.  
Sa colère sans pitié les accablera de grêle;  
l'eau de la mer les couvrira de ses flots,  
et les fleuves déborderont avec furie.  
Un vent violent s'élèvera contre eux,  
et les dispersera comme un tourbillon.  
Et ainsi l'iniquité réduira toute la terre en un désert,  
et la malice renversera le trône des puissants<sup>1</sup>.

Après avoir décrit la valeur incomparable de la Sagesse et des connaissances multiples qu'elle procure à ceux qui la recherchent, l'auteur décrit son origine, sa nature et sa personnalité divine :

Il y a en elle un esprit intelligent, saint,  
unique, multiple, immatériel,  
perspicace, actif, sans tache,  
clair, impassible, pénétrant,  
suave, ami du bien, sagace,  
qui ne connaît pas d'obstacle, bienfaisant,  
bon pour les hommes, immuable, infallible,  
tout puissant, surveillant tout,  
pénétrant tous les esprits...  
Car la Sagesse est plus agile que tout ce qui se meut,  
et elle atteint partout, à cause de sa pureté.  
Elle est le souffle de la toute-puissance de Dieu,  
la pure émanation de la gloire du Dieu tout-puissant;  
aussi rien d'impur ne peut se trouver en elle.  
Elle est la splendeur de la lumière éternelle,  
le miroir sans tache de la sainteté de Dieu,  
et l'image de sa bonté.  
Elle est unique, et elle peut tout;  
elle reste la même et elle renouvelle toutes choses.  
D'âge en âge elle se répand dans les âmes saintes;  
elle forma les amis de Dieu et les prophètes,  
car Dieu n'aime que celui qui habite avec la Sagesse.  
Elle est plus belle que le soleil  
et que toutes les constellations des étoiles.  
Comparée à la lumière, elle l'emporte sur elle;  
car la lumière fait place à la nuit,  
mais le mal ne prévaut point contre la Sagesse.

1. Sagesse, v, 15-23.

Elle atteint avec force d'une extrémité (du monde) à l'autre,  
et elle dispose tout avec suavité<sup>1</sup>.

Quelle différence entre ce sublime tableau et celui de l'origine de l'idolâtrie ! L'auteur s'exprime maintenant en simple prose :

Tous les hommes en qui n'est pas la connaissance de Dieu, sont insensés par nature. Par les biens visibles, ils n'ont pas su arriver à connaître Celui qui est ; ni, par la contemplation de ses œuvres, reconnaître leur Créateur. Mais ils ont regardé le feu, le vent, l'air subtil, le cercle des étoiles, l'eau qui se précipite, le soleil et la lune, comme des dieux qui gouvernent l'univers... Ils ne sont pas excusables ; car, s'ils ont eu assez de science pour apprécier l'univers, comment n'ont-ils pas découvert plus facilement celui qui en est le Maître ?

Ils sont bien malheureux, et ils n'ont d'espérance qu'en des objets sans vie, ceux qui ont appelé dieux des ouvrages de la main des hommes, de l'or et de l'argent travaillés avec art, des figures d'animaux et une pierre inutile, ouvrages d'une main antique. Voici qu'un ouvrier coupe dans la forêt un arbre bien droit. Il en enlève adroitement toute l'écorce, et, à l'aide de son art, il en fabrique un meuble utile pour l'usage de la vie. Son travail achevé, il emploie ce qui reste à préparer ses aliments. Quant aux derniers débris, dont il ne peut plus faire aucun usage, bois tordu et plein de nœuds, il le prend et le travaille dans ses loisirs ; avec la science de son art il lui donne une figure, et il le fait ressembler à un homme. Ou bien, il en fait l'image de quelque animal, le peint en vermillon, lui donne une couleur rouge et fait disparaître toutes les taches sous un enduit. Puis il lui prépare une habitation convenable, le place contre la muraille et l'assujettit avec du fer, de peur qu'il ne tombe. Car il sait que ce dieu ne peut s'aider lui-même, puisque ce n'est qu'une statue qui a besoin de secours. Il lui adresse ensuite des prières au sujet de ses biens, de ses enfants ou d'un mariage. Il ne rougit pas de parler à ce qui n'a pas d'âme. Il demande la santé à ce qui est sans force, la vie à ce qui est mort. Il appelle à son secours ce qui est incapable de rendre service, et il recommande son voyage à ce qui ne peut marcher. Pour ses achats, ses entreprises et tout ce qui le concerne, il implore ce qui est incapable de quoi que ce soit<sup>2</sup>.

Cette description ironique rappelle celles qu'Isaïe et Jérémie avaient faites dans le même sens<sup>3</sup>.

1. Sagesse, vii, 22-viii, 1.

2. Sagesse, xiii, 1-19.

3. Isaïe, xliiv, 9-20 ; Jérémie, à la fin du livre de Baruch, vi, 1-72. Voir aussi le psaume cxiii, 2<sup>e</sup> part., 4-8.

## LIVRE QUATRIÈME

Depuis l'avènement d'Antiochus Épiphanes  
jusqu'au rétablissement de l'indépendance juive  
sous Simon Maccabée (175-143).

---

### CHAPITRE PREMIER

#### ANTIOCHUS ÉPIPHANE PERSÉCUTE LES JUIFS

##### I. — Les livres des Maccabées. Le persécuteur.

Pendant la période que nous venons d'étudier, l'Asie occidentale avait été violemment troublée par toutes sortes de bouleversements politiques. Les Juifs avaient eu souvent à souffrir de la rivalité ambitieuse qui lançait l'Égypte contre la Syrie et celle-ci contre l'Égypte; mais, au fond, leur existence était demeurée assez terne par elle-même. A part Simon le Juste, qui avait jeté sur la nation théocratique un éclat brillant, mais transitoire, celle-ci n'avait possédé alors aucune personnalité marquante, énergique, capable de lui rappeler ses devoirs et de la réformer, comme avaient fait autrefois Esdras et Néhémie à l'égard de leurs contemporains. L'hellénisme avait donc pu facilement pénétrer dans ses rangs, et n'avait que trop bien réussi à la diviser en deux partis hostiles, dont l'un était foncièrement mauvais. La nouvelle période dans laquelle nous entrons sera pareillement agitée par les dissensions politiques entre la Syrie et l'Égypte, et cette fois, les Juifs seront entraînés dans la mêlée, par la persécution religieuse d'une extrême violence qu'Antiochus Épiphanes suscitera contre eux. Heureusement, Dieu leur donnera, pour les défendre, des chefs dont le zèle héroïque les conduira peu à peu à la complète victoire, malgré la défection d'un trop grand nombre de leurs frères dégénérés. La religion et la patrie seront ainsi merveilleusement sauvées.

Pour raconter cette partie de l'histoire du peuple de Dieu, nous serons grandement aidés par les deux livres « des Maccabées », docu-

ments remarquables, qui la décrivent avec une grande abondance de détails, une sûreté et une netteté qui ne laissent rien à désirer. Ces deux écrits ne sont pas contenus dans la Bible hébraïque; c'est pourquoi, comme les livres de Tobie, de Judith, comme l'Écclésiastique et la Sagesse, ils sont rangés dans la portion deutérocanonique de la sainte Écriture. Mais leur canonicité et leur inspiration sont garanties par leur présence dans la traduction des Septante, par les définitions des Conciles et par les témoignages réitérés des Pères de l'Église les plus anciens. Les Juifs d'Alexandrie n'étaient pas seuls à reconnaître leur valeur. En Palestine, l'historien Josèphe avait conçu pour le 1<sup>er</sup> livre des Maccabées une telle estime, qu'il en a inséré une portion considérable dans sa narration. Ce même 1<sup>er</sup> livre raconte la lutte courageuse que les Juifs de Palestine soutinrent contre plusieurs rois de Syrie, pour la défense de leurs libertés religieuses et politiques, sous la conduite de Mathathias et de ses trois fils : Judas, Jonathas et Simon. Après une courte introduction, dans laquelle il dit un mot des conquêtes d'Alexandre le Grand et du partage de son empire, l'écrivain sacré passe directement au règne d'Antiochus Épiphane. Il place tour à tour sous les yeux du lecteur les attentats criminels et sacrilèges de ce prince contre le temple, la Ville sainte, la Judée, tout le peuple juif, et le début du soulèvement de la nation contre l'odieux tyran. Il donne ensuite la description détaillée des victoires, des actes administratifs de Judas Maccabée, de Jonathas et de Simon.

Le second livre n'est pas la continuation du premier; mais il revient sur l'histoire de la persécution d'Antiochus IV et sur les expéditions militaires de Judas Maccabée, pour en donner un récit indépendant. Il remonte même un peu plus haut que l'autre livre, puisque déjà nous avons exposé d'après lui le sinistre projet de Séleucus IV contre le trésor du temple de Jérusalem. D'autre part, il va beaucoup moins loin, et s'arrête à la délivrance de Jérusalem par Judas. Il ne couvre guère qu'une période d'environ quinze ans (176-161 avant J.-C.), tandis que le 1<sup>er</sup> livre raconte l'histoire de quarante-deux ans (175-133). Naturellement, le II<sup>e</sup> livre donne sur certains faits des développements beaucoup plus longs; il a, en outre, de nombreux détails, des épisodes entiers qui lui appartiennent en propre.

On ignore entièrement quel a été l'auteur du 1<sup>er</sup> livre; aucune des hypothèses qu'on a faites sur ce point n'offre des garanties sérieuses. L'auteur du II<sup>e</sup> livre nous dit lui-même (II Macc., II, 24), qu'il n'a été qu'un abrégiateur de l'ouvrage composé sur le même sujet par Jason de Cyrène; mais nous n'avons aucun renseignement sur ce Jason. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il appartenait au judaïsme, comme aussi son abrégiateur et l'auteur du 1<sup>er</sup> livre.



Jason paraît avoir préparé peu de temps après la mort d'Antiochus Épiphane (163 avant J.-C.) son travail, qui n'aura été publié, sous sa forme abrégée, que vers la fin du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. D'après l'opinion la plus probable, le I<sup>er</sup> livre a été composé quelques années plus tôt.

Le genre des deux auteurs en tant qu'écrivains est très différent. Dans le premier livre, l'histoire est racontée d'une manière à la fois plus sobre et plus vivante, et elle est parsemée de notes géographiques et chronologiques<sup>1</sup>, anticipant ainsi sur la méthode actuelle. Il communique en entier d'assez nombreux documents officiels, qui datent de l'époque décrite par lui. L'auteur du second livre ne se contente pas d'exposer les événements, il aime à en relever le caractère surnaturel; il insiste sur la protection toute-puissante que Dieu accordait à son peuple si éprouvé. En un mot, il raconte surtout l'histoire religieuse des Juifs au temps de la persécution d'Antiochus Épiphane et des victoires de Judas Maccabée. Voilà pourquoi il parseme son récit de pieuses réflexions, qui montrent que son but principal était d'édifier ses lecteurs. Pour ce motif, sa véracité a été attaquée fréquemment par les protestants et les rationalistes; mais elle est à toute épreuve comme celle du I<sup>er</sup> livre, qui est universellement admise<sup>2</sup>. Ce même I<sup>er</sup> livre a été écrit tout d'abord en hébreu; mais le texte primitif a disparu depuis longtemps, et a été remplacé par la traduction grecque insérée dans la Bible des Septante. Le second livre a été composé en grec.

On l'a dit en toute vérité, « l'époque des Maccabées fut témoin de la crise la plus grave que le judaïsme ait eue à subir (depuis la fin de la captivité de Babylone); car alors, on tenta de renverser les bases du développement (religieux) qui avait eu lieu auparavant (grâce aux efforts d'Esdras et de Néhémie), et d'amener le peuple juif à pratiquer le paganisme<sup>3</sup>. » Dieu aidant, c'est le résultat contraire qui fut produit. Tacite consacre deux lignes dédaigneuses à cette crise, dans un langage insultant pour les Juifs : *Antiochus delere superstitionem et mores Græcorum dare adniscus, quominus terribilissimam gentem (Judæorum) in melius mutaret...*<sup>4</sup> Peut-être Antiochus

1. Dans les deux livres, les dates sont marquées d'après l'ère des Séleucides, qui s'ouvrit le 1<sup>er</sup> octobre 312 avant J.-C. Régulièrement, la première année va donc du 1<sup>er</sup> oct. 312 au 1<sup>er</sup> oct. 311. Mais l'auteur du I<sup>er</sup> livre a supputé les années d'après le calendrier juif, qui les fait commencer au 1<sup>er</sup> nisan, six mois plus tôt; ce qui crée une différence de six mois entre les dates grecques et celles de I Macc. Le II<sup>e</sup> livre semble s'être conformé au calendrier grec.

2. Pour la réfutation des objections, voir F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 613-618; Cornely, *Introductio specialis in libros Vet. Test.*, p. 462-472.

3. E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 255.

4. *Hist.*, v, 8.

aurait-il en grande partie réussi à réaliser son dessein sacrilège, s'il n'avait pas recouru à des mesures brutales; mais sa violence même souleva, non seulement le parti des hommes pieux (des *Khasidim*), mais la masse presque entière du peuple, qui fit échouer les projets du tyran.

Ce persécuteur, dont nous avons à décrire la barbare et indigne conduite, est connu dans l'histoire sous le nom d'Antiochus IV Épiphane. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les victoires d'Alexandre le Grand et sur les royaumes fondés après sa mort par les Diadoques<sup>1</sup>, l'auteur du 1<sup>er</sup> livre des Maccabées présente à ses lecteurs, dans les termes suivants, celui qui va déchaîner l'orage contre le peuple de Dieu : « Des successeurs d'Alexandre sortit un



Fig. 64. — Monnaie d'Antiochus IV Épiphane.

Tête barbue et aurée d'Antiochus IV Épiphane.

IV. Jupiter assis sur son trône tient dans la main droite une Victoire et s'appuie de la gauche sur un sceptre.

rejeton de péché, Antiochus Épiphane, fils du roi Antiochus (III, le Grand), qui avait été otage à Rome. Il régna (c'est-à-dire, il monta sur le trône de Syrie) la cent trente-septième année du règne des Grecs<sup>2</sup>. » Cette date, empruntée à l'ère des Séleucides, correspond aux douze mois qui s'écoulèrent entre le 1<sup>er</sup> octobre 177 et le 1<sup>er</sup> octobre 176 avant J.-C. Le titre infamant « rejeton de péché » caractérise fort bien, au moral, Antiochus Épiphane, que Daniel, dans le célèbre oracle que nous avons cité plusieurs fois, stigmatise ainsi par l'épithète de « vil »<sup>3</sup>.

Avant de ceindre la couronne, Antiochus IV avait été otage à Rome, comme l'écrivain sacré vient de nous le rappeler. A la suite de la brillante victoire qu'ils avaient remporté à Magnésie sur son père, Antiochus III le Grand (190 avant J.-C.), les Romains avaient exigé du vaincu<sup>4</sup>, entre autres conditions, que vingt otages, dont l'un

1. I Macc., I, 1-10.

2. I Macc., I, 11.

3. Daniel, XI, 21.

4. Tite-Live, XLIV, 19; Appion, *Syriac.*, 38 et 39.

serait un de ses fils, seraient remis entre leurs mains. C'est en cette qualité que le second fils d'Antiochus III passa quatorze ans à Rome. Puis son frère aîné, Séleucus IV Philopator, devenu roi à son tour, obtint des Romains l'autorisation de lui substituer son propre fils, Démétrius. Mis alors en liberté, Antiochus s'était arrêté à Athènes avant de rentrer en Syrie, lorsqu'il apprit que Séleucus venait d'être assassiné par Héliodore (175 avant J.-C.). Le meurtrier s'était ensuite installé sur le trône. Mais Antiochus, aidé par Eumène, roi de Pergame, renversa facilement l'usurpateur; ensuite, il se déclara lui-même roi de Syrie, au détriment de son jeune neveu, Démétrius. Il ajouta alors à son nom, suivant la coutume, l'épithète d'Épiphane.



Fig. 65. — Monnaie d'Eumène II, roi de Pergame.  
Tête diadémée d'Eumène II. R. Les Dioscures debout,  
tenant dans leurs mains l'ancre et la chlamyde. Le tout dans une couronne de lauriers.

« illustre », qu'on ne tarda pas à remplacer ironiquement par celle d'Épiphane, « fou », encore plus méritée.

Ce prince possédait, en effet, une étrange nature. A des qualités sérieuses, était associée une excentricité qui confinait parfois à la démence<sup>1</sup>, car Antiochus était versatile comme les Grecs. Grand par instants, il devenait bientôt petit, mesquin, méprisable. Son ambition égalait, si elle ne la dépassait point, celle des Séleucides ses prédécesseurs, et elle faillit, après de grandes victoires, le mener à la ruine. Il avait le goût des belles choses et il orna magnifiquement sa capitale; mais à cette magnificence s'alliait une fâcheuse prodigalité, qui l'obligeait ensuite, pour payer ses dettes aux Romains, à recourir aux honteux pillages. Ceux de ses ancêtres qui avaient régné avant lui sur la Syrie avaient laissé la liberté religieuse à leurs sujets de contrées et de races très diverses; nous le verrons, lui, brutalement intolérant, essayer de faire disparaître la religion judaïque, et recourir pour cela à la persécution la plus cruelle, car il avait un caractère de despote oriental. Orgueilleux et susceptible, il se plaisait parfois

1. Nous citerons plus loin le portrait que Daniel avait tracé de lui par une anticipation prophétique, xi, 21-45. Les quelques traits que nous allons mentionner sont empruntés à Polybe, xxvii, 40.

à faire le bouffon dans les rues et dans les bains publics, à caricaturer les manières et le costume des magistrats romains, dont il feignait de remplir le rôle, à l'égard de ceux des passants qui se prêtaient à ce jeu ridicule<sup>1</sup>. Mais nous l'apprécierons mieux encore, en étudiant sa conduite envers les Juifs<sup>2</sup>.

Après avoir présenté en quelques mots à ses lecteurs le futur persécuteur d'Israël, l'historien sacré signale, au sein même du peuple théocratique, la présence d'hommes pervers, qui contribuèrent puissamment à la réussite des projets d'Antiochus, en prenant l'initiative de l'apostasie. Déjà nous avons vu à l'œuvre plusieurs d'entre eux, et nous avons constaté la rapidité avec laquelle l'hellénisme, en ce qu'il avait de dangereux et de mauvais, envahissait les classes supérieures de la nation. « C'étaient des enfants d'iniquité; ils séduisirent beaucoup (de leurs coreligionnaires), en disant : Allons et faisons alliance avec les nations qui nous environnent; car, depuis que nous nous sommes retirés d'elles, des maux nombreux nous ont atteints<sup>3</sup>. » Assertion aussi fausse qu'éhontée, ouvertement opposée au langage de la loi du Sinaï et à celui des prophètes, qui avaient si souvent recommandé aux Israélites, et avec tant d'énergie, de vivre séparés le plus possible des païens, s'ils voulaient demeurer fidèles à leur Dieu et ne pas s'attirer ses châtiments<sup>4</sup>.

Cette invitation impie fut accueillie avec enthousiasme par le parti hellénisant. Des délégués furent choisis et envoyés auprès d'Antiochus Épiphane, auquel on savait qu'une pareille demande ne pouvait être que très agréable, puisqu'elle entraînait complètement dans ses vues. A leur tête était Josué ou Jésus, frère du pieux pontife Onias III, mais dont il différait totalement, car il était ambitieux, égoïste, irréligieux, et nourrissait des sentiments antithéocratiques au plus haut degré. Comme beaucoup d'autres Juifs, il avait donné une forme grecque à son nom et se faisait appeler Jason<sup>5</sup>. Les délégués demandèrent au roi « l'autorisation de vivre selon les lois et les coutumes des Gentils ». Jusqu'alors, les mœurs grecques n'avaient pas osé s'afficher ouvertement à Jérusalem et en Judée. Ceux des Juifs qui désiraient les imposer à leurs compatriotes ne se sen-

1. Diodore de Sicile, xxxi, 3-4, et surtout Polybe, xxvi, 10.

2. Voir, à ce sujet, les deux historiens juifs, Herzfeld, *Geschichte des Volkes Israel*, t. II, p. 219-261, et Grætz, *Geschichte der Juden*, t. II, 2<sup>e</sup> part., p. 268-352, et aussi Josèphe, *Ant.*, XII, v, 11; *Bell. jud.*, I, 1.

3. I Maccabées, I, 12.

4. I Macc., I, 13.

5. Sur cette manière de transformer les noms juifs en noms grecs, voir Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de Palestine*, p. 53. C'est ainsi que Salomon devenait *Alexandre*; Salomé, *Alexandra*; Joachim, *Alcime*; Judas, *Aristobule*; Jean ou Jonathas, *Hyracan* ou *Jannée*. Etc.

taient pas encore assez forts pour cela; mais une autorisation royale renverserait, croyaient-ils, tous les obstacles. Elle leur fut aussitôt accordée, et ils en usèrent avec un empressement qui révèle leurs tendances corruptrices. « Ils construisirent un gymnase à Jérusalem, à la manière des Gentils; ils dissimulèrent leur circoncision, se séparèrent de l'alliance sainte, se joignirent aux Gentils et se vendirent pour faire le mal<sup>1</sup>. » Dans ces quelques mots, on sent passer la profonde tristesse du narrateur.

Chez les Grecs, on nommait « gymnase » le lieu destiné aux jeux athlétiques. C'était, d'ordinaire, un espace découvert, entouré de murs, muni de galeries et d'un édifice orné de statues et de peintures, où l'on avait établi des salles de bains, des vestiaires, etc. Jason et ses complices l'avaient parfaitement compris : l'idolâtrie proprement dite aurait alors paru extrêmement odieuse, même à des Juifs devenus à demi apostats; mais la fréquentation des gymnases pouvait promptement séduire la jeunesse israélite et corrompre ses mœurs; le reste, c'est-à-dire la perte de la foi, serait ensuite facilement obtenu. Les gymnastes quittaient tous leurs vêtements pour se livrer à leurs divers exercices<sup>2</sup>. Ceux des Juifs qui voulaient prendre part aux jeux ou pénétrer dans les piscines faisaient donc disparaître, au moyen d'une opération chirurgicale, les marques de leur circoncision, pour échapper aux railleries grossières des païens. Mais, en agissant ainsi, ils rompaient d'une manière impie l'alliance qu'ils avaient contractée avec Dieu, puisque, depuis l'époque d'Abraham, la circoncision en était le signe distinctif<sup>3</sup>. Les délégués avaient également obtenu d'Épiphane la permission de conférer aux habitants de Jérusalem le titre de « citoyens d'Antioche », auquel étaient attachés certains privilèges. Mais quelle honte de ce côté encore, le droit de cité dans la Ville sainte ayant mille fois plus de valeur!

Jason ne s'était pas oublié personnellement. Décidé à enlever à son frère Onias III la dignité pontificale, il offrit au roi, s'il consentait à l'en revêtir, la somme énorme de trois cent soixante talents d'argent (3 060 000 francs, s'il s'agit du talent hébreu de 8 500 francs), et quatre-vingt talents (680 000 francs) tirés d'une autre source. Outre ces deux sommes qui devaient, ce semble, être immédiatement versées, Jason s'engagea à payer plus tard cent cinquante autres talents d'argent (1 275 000 francs). Il savait que le roi Antiochus, grand dépensier et débiteur des Romains, avait besoin de beaucoup d'argent, et que, pour s'en procurer, il vendait parfois les dignités au plus offrant. En cela, la conduite de Jason était d'autant plus cri-

1. I Macc., I, 13-16; Josèphe, *Ant.*, XII, v, 1; *Bell. jud.*, I, I, 1.

2. Le mot « gymnase » dérive précisément de l'adjectif grec γυμνος, « nu ».

3. Genèse, xxxvii, 20.

minelle, que les fonctions du grand prêtre juif ne cessaient habituellement qu'à sa mort, et que, du reste, un monarque païen n'avait pas le moindre droit de les conférer. Cette demande fut exaucée comme les autres <sup>1</sup>.

Le gymnase avait été bâti au pied même de la citadelle de Jérusalem. non loin du temple. Jason sut y attirer les jeunes gens et les

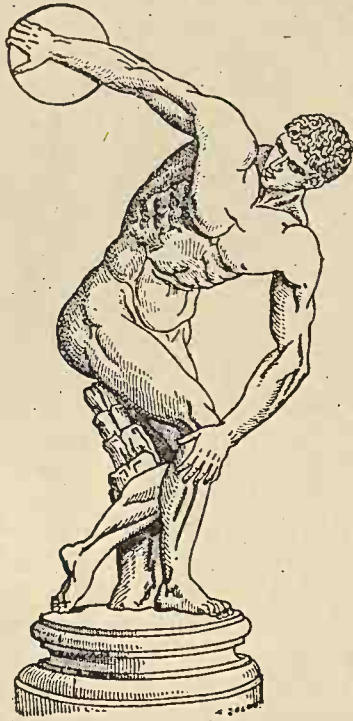


Fig. 66. — Le discobole Myron.  
(D'après Clarac, Musée de Sculpture, p. 860.)

enfants les plus nobles de la ville; et bientôt les jeux provoquèrent un tel enthousiasme, que les prêtres eux-mêmes, oublieux de leurs devoirs les plus sacrés, laissaient les sacrifices incomplets et accouraient au gymnase, dès que le signal des jeux retentissait, pour y prendre part comme les autres. Le disque était particulièrement en honneur. L'auteur du II<sup>e</sup> livre, des Maccabées, iv, 12-15, auquel nous devons ces détails douloureux, mentionne aussi cet autre trait significatif : Jason mettait les enfants de l'aristocratie juive « sous le pétase. » Le pétase était un chapeau à larges bords, qui garantissait

1. II Macc., iv, 7-9.

du soleil et de la pluie, et dont on se couvrait spécialement durant les exercices gymnastiques. Sur les monuments figurés, il sert habituellement de coiffure à Mercure, le dieu qui était censé présider aux jeux. Pour ce motif, le pétase était devenu très odieux aux Juifs fidèles, qui le considéraient comme un emblème idolâtrique<sup>1</sup>. Un autre détail caractéristique montre davantage encore à quel point Jason se rendit méprisable, et avec quelle hardiesse il profanait son titre de grand prêtre. Tous les cinq ans, on célébrait à Tyr des



Fig. 67. — Le *petasus*.  
(D'après un bas-relief grec.)

jeux qui attiraient beaucoup d'étrangers. A leur occasion, et sachant que le roi de Syrie en serait cette fois le président, Jason envoya à Tyr des ambassadeurs, qui portaient une somme d'argent<sup>2</sup> destinée à faire les frais d'un sacrifice en l'honneur d'Hercule, c'est-à-dire, du dieu phénicien Melkarth, que les Grecs avaient rattaché à leur mythologie en le nommant Hercule. De la part d'un pontife juif, successeur d'Aaron et de tant d'autres grands prêtres éminents en sainteté, une pareille démarche était le comble de la perversité. Les envoyés de Jason le comprirent eux-mêmes, car, cédant à un remords de conscience, ils offrirent l'argent au roi en disant que c'était pour contribuer à la construction de ses trirèmes<sup>3</sup>.

Vers ce même temps, Ptolémée VI Philométor, âgé seulement de quinze ans, venait d'être intronisé comme roi d'Égypte. Sa mère,

1. Mettre les enfants sous le pétase, était donc leur donner une éducation grecque, et par conséquent païenne.

2. La somme en question est incertaine. Le grec parle de 300 drachmes; ce qui, à 0 fr. 87 la drachme, ne produirait que 260 francs. D'après la Vulgate, qui mentionne des didrachmes ou doubles drachmes, on obtiendrait 520 francs. Mais c'est bien peu de chose encore. Le syriaque et quelques manuscrits grecs portent 3 300 drachmes (2 871 francs); mais cette leçon est trop peu garantie. Du reste, la somme en elle-même importait moins que sa destination.

3. II Macc., iv, 18-20. Les trirèmes étaient des navires à trois rangs de rameurs.

Cléopâtre, sœur d'Antiochus Épiphanes, était morte après avoir exercé la régence pendant plusieurs années. L'ambassadeur qu'Antiochus avait envoyé à Alexandrie, pour le représenter à la cérémonie d'intronisation, lui apprit, à son retour, que son neveu était un simple instrument entre les mains de ses deux ministres, Eulaeus et Lénæus, et que ceux-ci le poussaient à déclarer la guerre à la Syrie, pour s'emparer des provinces de Cœlésyrie, de Phénicie et de Palestine, qui avaient constitué la dot de sa mère et n'avaient pas été livrées à l'Égypte. A cette nouvelle, Épiphanes s'avança jusqu'à Joppé avec une armée, afin d'être prêt à toute éventualité, puis de Joppé à Jérusalem, dont il voulait sans doute voir de près les dispositions à son égard. Il dut être satisfait, car on lui fit une réception enthousiaste, accompagnée d'une procession aux flambeaux et de joyeux vivats<sup>1</sup>.

Trois ans plus tard, Jason dépêcha auprès de lui Ménélas, frère de ce misérable Simon, qui avait suggéré à Séleucus IV le projet sacrilège de dépouiller le trésor du temple. Ménélas était, lui aussi, un des chefs du parti helléniste de Jérusalem, et ami des « fils de Tobie », dont nous avons décrit l'impiété<sup>2</sup>. Jason « l'avait chargé de porter à Épiphanes une partie de la somme qu'il s'était engagé à lui payer, en échange du souverain pontificat. Une autre partie de sa mission consistait à rappeler au roi certaines promesses qu'il n'avait pas tenues. Dans les relations qu'il eut avec le monarque, Ménélas, qui songeait avant tout à ses intérêts personnels, réussit à capter sa faveur, en le flattant. Lui révélant ensuite son but secret, il lui offrit trois cents talents d'argent (2 550 000 fr.) de plus que Jason, s'il consentait à destituer celui-ci, et à lui confier à lui-même le souverain pontificat. Ces deux âmes, basses et vénales, pouvaient facilement s'entendre. Il est vrai que Ménélas appartenait à la tribu de Benjamin, et que le grand prêtre juif devait être choisi dans celle de Lévi. Mais un Antiochus Épiphanes ne s'arrêtait guère à de tels scrupules, surtout quand on faisait briller l'argent sous ses yeux. Il accepta donc l'offre infâme de Ménélas, auquel il remit les lettres patentes qui le nommaient pontife à la place de Jason<sup>3</sup>.

Le nouvel élu revint aussitôt à Jérusalem, pour prendre possession de sa dignité. Selon sa coutume, l'auteur du II<sup>e</sup> livre des Maccabées caractérise par quelques mots énergiques la conduite si coupable de Ménélas, cet homme « qui n'avait rien qui fût digne du sacerdoce, mais qui avait les instincts d'un cruel tyran et la colère d'une bête

1. II Macq., iv, 21-22.

2. Josèphe, *Ant.*, XII, v, 1; *Bell. jud.*, I, r, 1.

3. II Macq., iv, 23-25.



fauve. » Cette note sévère ne sera que trop justifiée<sup>1</sup>. Jason, qui connaissait le caractère de son rival, se hâta de quitter Jérusalem. Il se réfugia chez les Ammonites, de l'autre côté du Jourdain. Ce petit peuple, fidèle à sa haine invétérée à l'égard des Juifs, accueillait toujours favorablement quiconque était animé contre eux de sentiments hostiles. Mais l'humiliation de Jason était visiblement un talion divin : n'avait-il pas lui-même ravi le pontificat à son propre frère, Onias III? Ses fonctions avaient été de courte durée (174-171 avant J.-C.).

Ménélas se trouva bientôt dans un grand embarras, car il lui fut impossible de s'acquitter de la dette énorme qu'il avait contractée envers Antiochus IV. Depuis le règne d'Antiochus le Grand, la citadelle de Jérusalem était occupée par une garnison syrienne, et celle-ci était alors commandée par un certain Sostrate, qu'Épiphané avait chargé de recueillir et de transmettre au trésor royal l'argent que lui devait Ménélas. Ne recevant rien, le roi donna l'ordre au pontife et à Sostrate de venir s'expliquer devant lui, à Antioche. Mais, avant leur arrivée, il dut s'éloigner de sa capitale et aller en Cilicie, pour apaiser un mouvement de révolte suscité par les habitants de Tarse et de Mallo, deux villes importantes de cette province. En partant, il avait confié les fonctions de vice-roi à Andronicus, personnage dont nous ne connaissons que le nom. L'absence d'Antiochus mettait Ménélas plus à l'aise, car un intrigant de son espèce avait bien des moyens de tout arranger avec le vice-roi. L'indigne pontife avait apporté avec lui des vases d'or, dont il avait dépouillé le temple. Il en donna quelques-uns à Andronicus, comme prix de sa complicité; il vendit les autres à Tyr et dans les villes voisines, pour payer au roi une partie de sa dette<sup>2</sup>.

Lorsque Onias III, le pontife légitime, que le roi retenait à Antioche depuis qu'il l'avait déposé, eut été informé des agissements criminels de Ménélas, il en éprouva une peine très vive et crut devoir adresser de sévères reproches au coupable. Celui-ci, rendu furieux par ce blâme qu'il regarda comme une insulte, confia au vice-roi le soin de le venger. Onias, sachant qu'on en voulait à sa vie, alla se réfugier à Daphné, localité célèbre des environs d'Antioche (aujourd'hui

1. D'après un récit populaire de l'époque, Ménélas aurait été le neveu du célèbre rabbin de l'époque, Joseph, fils de Zoazar, que le tyran Épiphané avait fait empaler. L'apostat vint à passer, monté sur un magnifique coursier, auprès de l'instrument du supplice, et tint à son oncle ce langage cruellement ironique, en même temps que blasphémateur : « Vois le cheval que mon maître m'a donné, et compare-le à celui qu'il t'a donné, à toi. » Le vaillant martyr aurait répondu : « Si ceux qui ont accompli la volonté de Dieu sont punis à ce point, que sera le sort de ceux qui l'ont violée? » Durenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 53-54.

2. II Macc., iv, 27-32.

d'hui *Beit el Mâ*). Il y avait là, dédiés à Apollon, un temple et un enclos sacré, dont le droit d'asile était connu au loin<sup>1</sup>. Onias s'y croyait donc en sûreté. Mais Andronicus alla le trouver, l'engagea à sortir, en lui promettant, sous la foi du serment, que personne ne l'inquiéterait. Puis, dès que le pontife eut quitté l'asile, le vice-roi le tua traîtreusement<sup>2</sup>. Ce meurtre doublement odieux excita l'indignation générale de tous les habitants d'Antioche, aussi bien chez les païens que les Juifs; car Onias était vénéré de tous, à cause de sa sainteté. Aussi, dès qu'Antiochus fut rentré dans la ville, les différentes parties de la population envoyèrent-elles des délégués au palais, pour protester contre ce criminel attentat. Épiphanes était, comme on l'a dit en toute vérité, « remarquable par ses étranges inconstances et sa curieuse combinaison de traits contradictoires. » Rarement il se manifesta sous un meilleur aspect qu'en cette triste occasion. Il connaissait personnellement Onias, et l'estimait à cause de ses nobles qualités. Non content de pleurer sa mort, il condamna le meurtrier à subir la peine capitale, malgré sa haute situation<sup>3</sup>.

Cependant Lysimaque, à qui Ménélas avait confié la direction du temple pendant son absence, n'imita que trop bien les exemples du faux pontife, son frère, et se livra à des vols sacrilèges. Le bruit s'en répandit dans Jérusalem et occasionna un soulèvement général. Pour se défendre, Lysimaque arma trois mille hommes, qui s'élançèrent contre les habitants. Ceux-ci saisirent des bâtons, des pierres, des poignées de poussière, qu'ils jetèrent sur les soldats; ils firent si bien, que la victoire leur resta. Lysimaque trouva la mort dans cette bagarre, avec beaucoup de ses gens<sup>4</sup>. Il fut tué près de la chambre du trésor sacré qu'il avait en partie pillé. Ménélas fut alors accusé auprès du roi de Syrie, comme étant la cause principale de ces troubles sanglants. La *guérousia* ou « conseil des anciens », sorte de Sénat juif, qui préluda au Sanhédrin et qui existait déjà sous le règne d'Antiochus III<sup>5</sup>, envoya elle-même trois délégués à Antiochus Épiphanes, qui venait d'arriver à Tyr. Ménélas recourut une fois de plus au moyen qui lui avait toujours si bien réussi, et promit à un personnage influent, du nom de Ptolémée, « beaucoup d'argent pour qu'il persuadât le roi ». Épiphanes se laissa facilement convaincre, gagné sans doute à son tour par l'offre d'une somme considérable. Il déclara donc Ménélas innocent, « bien qu'il fût coupable de tous les crimes », dit à bon droit le narrateur. Il y eut cependant un châti-

1. Ammien Marcellin, XIX, 12-19, et Dion Cassius, XLII, 7.

2. II Macc., IV, 32-34.

3. II Macc., IV, 35-38.

4. II Macc., IV, 39-42.

5. Josèphe, *Ant.*, XII, III, 3.



Fig. 68. — Char de guerre grec. Bas-relief en terre cuite. (Cabinet des médailles.)

ment exemplaire. Il fut réservé aux trois malheureux délégués qui étaient venus demander justice à Antiochus, au nom de leur nation. Cette condamnation était si monstrueuse, que les Tyriens eux-mêmes en furent indignés. Ils protestèrent hautement, en faisant de magnifiques funérailles aux trois victimes. Le pontife criminel conserva donc sa dignité, et continua de faire des largesses avec les deniers publics, pour se faire des amis et des protecteurs. En même temps, il se montra de plus en plus méchant et injuste envers ses concitoyens, se vengeant ainsi de leur dénonciation<sup>1</sup>.

Il a été question plus haut des visées d'Antiochus Épiphane sur l'Égypte. Son autorité était maintenant affermie en Syrie, et les Romains avaient consenti depuis longtemps à le reconnaître comme roi légitime de cette contrée, bien que son neveu Démétrius fût le véritable héritier du trône. Il jugea donc le moment propice pour attaquer les Égyptiens. D'après le III<sup>e</sup> livre des Maccabées, v, 1, l'expédition dont nous allons parler était la seconde de celles qu'il entreprit contre le pays du Nil<sup>2</sup>. Il y pénétra « avec une puissante armée, avec des chars, des éléphants, des cavaliers et un grand nombre de vaisseaux<sup>3</sup>. » Déjà nous avons rencontré les éléphants dans les armées orientales. On avait dressé ce robuste et terrible animal à combattre, et il était très redouté. Durant cette campagne, Antiochus IV remporta toute une série de victoires et s'empara de plusieurs places fortes. Ptolémée VI Philométor perdit de nombreux soldats et dut prendre la fuite. Le vainqueur se retira chargé d'un riche butin (170-169 avant J.-C.)<sup>4</sup>.

A l'époque où Antiochus se préparait à lancer ses troupes contre l'Égypte, des phénomènes miraculeux s'étaient manifestés à Jérusalem pendant quarante jours, et la population en avait conçu un vif effroi. On voyait « des cavaliers qui couraient dans les airs, couverts de manteaux d'or et armés de lances,... et des escadrons qui s'élançaient les uns contre les autres, des combats qui avaient lieu de main à main, des boucliers agités, une multitude d'hommes munis de casques et d'épées nues, des dards lancés, des armes d'or

1. II Macc., iv, 43-50.

2. Antiochus Épiphane a fait trois ou quatre campagnes contre l'Égypte. Les historiens ne sont pas d'accord sur leur nombre.

3. Les interprètes traduisent différemment les derniers mots de cette énumération d'après le texte grec : ἐν στόλῳ μεγάλῳ. « Avec des troupes de terre », disent les uns. D'autres : « avec un grand équipement militaire. » La signification du substantif στόλος est incertaine. Mais il a aussi celles de « flotte », et de « vaisseau », que lui donne la Vulgate. Si une flotte n'était pas absolument nécessaire pour attaquer l'Égypte, elle était du moins très utile, et nous savons par Tite-Live, XLIV, 19 et XLV, 11, qu'Épiphane en possédait une.

4. I Macc., i, 17-21.

étincelantes et des cuirasses de toute sorte. » Comme ces apparitions présageaient évidemment la guerre, les Juifs priaient avec une grande ferveur, demandant à Dieu que les combats à venir eussent une issue favorable à leur nation<sup>1</sup>. En ce même temps, le bruit se répandit qu'Épiphané était mort en Égypte. De sa retraite chez les Ammonites, Jason suivait avec un ardent intérêt la marche des événements, prêt à profiter de toute circonstance qui lui permettrait de recouvrer la fonction qu'on lui avait ravie. Antiochus s'était fait le tout-puissant protecteur de Ménélas, sa mort parut donc très propice à Jason pour agir. Il réunit en toute hâte une troupe de mille hommes décidés à tout, attaqua Jérusalem à l'improviste, refoula dans l'intérieur des murs ceux qui essayaient de la défendre et s'en empara. Seule la citadelle, dans laquelle Ménélas s'était réfugié, échappa à Jason, car elle était occupée par une forte garnison syrienne (170 avant J.-C.).

A peine maître de la capitale, Jason fit massacrer un grand nombre d'habitants, comme s'ils eussent été ses pires ennemis. Mais son cruel triomphe fut de courte durée. Apprenant qu'Antiochus arrivait d'Égypte avec son armée, pour secourir Jérusalem, il dut battre en retraite, poursuivi par Arétas, chef des Arabes de la région. Après s'être caché de ville en ville, il finit par trouver un asile chez les Égyptiens, qui l'accueillirent volontiers d'abord, parce qu'il était l'ennemi des Syriens. Mais il dut ensuite quitter cette retraite. Il s'embarqua pour Lacédémone, dans l'espoir qu'il vivrait en paix chez les Spartiates, à raison de la parenté que ce petit peuple croyait avoir avec les Juifs<sup>2</sup>. Mais il mourut chez eux misérablement, et ne reçut pas même une sépulture honorable<sup>3</sup>.

Cependant Antiochus était entré de vive force dans Jérusalem avec son armée, sous l'impression que les habitants s'étaient mis en révolte contre lui, d'accord avec Jason. De plus, il était très irrité des remontrances que lui avaient adressées les Romains, inquiets de ses victoires égyptiennes<sup>4</sup>. Sa colère se déchargea brutalement sur les Juifs. Ses soldats, auxquels il avait ordonné d'égorger dans les rues et dans les maisons tous ceux qu'ils rencontreraient, ne lui obéirent que trop bien. « Il y eut des carnages de jeunes hommes et de vieillards, des massacres de femmes et d'enfants, des meurtres de jeunes filles et de petits enfants. » Cette horrible tuerie se prolongea pendant trois jours; aussi y eut-il, d'après le texte grec, 80 000 victimes, dont la moitié périt sous les coups, tandis que les

1. II Macc., v, 1-4.

2. I Macc., xii, 21.

3. II Macc., v, 5-10.

4. Tite Live, xlv, 12; Appien, 66, etc.

40 000 autres furent vendues comme esclaves<sup>1</sup>. Ce n'est pas tout. Antiochus osa pénétrer dans le temple, conduit par Ménélas lui-même, « qui fut traître aux lois (divines) et à sa patrie, » et le roi, « prenant avec ses mains criminelles les vases sacrés, que d'autres rois et plusieurs villes avaient placés en ce lieu pour en être l'ornement et la gloire, les maniait indignement et les profanait<sup>2</sup>. » Sa rapacité dut être satisfaite, car l'autel d'or, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, les bassins à libation, les coupes et les encensoirs d'or, le voile très riche qui séparait le Saint et le Saint des saints, d'autres ornements d'or de différente nature, font partie de la liste douloureuse des principaux objets volés par lui<sup>3</sup>. Leur valeur fut estimée à dix-huit cents talents (15 300 000 fr.). Épiphanes s'empara aussi de l'argent monnayé qui était destiné aux frais du culte, ou qui faisait partie des dépôts confiés au temple par les familles et les simples particuliers. Ménélas qui, par ses crimes révoltants, mérita d'être regardé comme le plus indigne des grands prêtres juifs, va disparaître pour quelque temps du récit biblique; mais la justice divine saura l'atteindre, comme nous le verrons plus loin.

## II. — La persécution devient de plus en plus violente.

Après avoir raconté le vol sacrilège d'Antiochus, l'écrivain sacré trace, en quelques lignes, un tableau pathétique de la consternation qu'en éprouvèrent, à Jérusalem, tous les vrais croyants. « Il y eut, dit-il<sup>4</sup>, un grand deuil en Israël et sur tout son territoire. Les princes et les vieillards gémirent, les jeunes filles et les jeunes hommes furent dans l'abattement, et la beauté des femmes disparut (défigurée par le chagrin)... Le pays trembla pour ses habitants, et toute la maison de Jacob fût revêtue de confusion. » Et cependant les Juifs n'avaient, jusqu'ici, que trempé leurs lèvres dans la coupe d'amertume. Ils vont la vider jusqu'à la lie.

Environ deux ans après les événements qui précèdent, vers la fin de l'année 168, Antiochus IV, poussé par son insatiable ambition, entreprit une autre expédition contre l'Égypte, dont il voulait s'emparer à tout prix. Ptolémée VI Philométor, qui occupait alors le trône des pharaons, se voyant incapable de résister aux Syriens, envoya des ambassadeurs à Rome pour implorer la protection du Sénat. Il l'obtint aussitôt. Trois légats romains vinrent trouver

1. II Macc., v, 11-14.

2. II Macc., v, 15-20.

3. I Macc., I, 21-26. Voir aussi Josèphe, *Ant.*, XII, v, 3; *C. Apion.*, II, 7.

4. I Macc., I, 26-29.

Antiochus dans son camp, et lui intimèrent l'ordre de quitter immédiatement l'Égypte et de renoncer définitivement à ses projets de conquête, s'il ne voulait pas encourir l'inimitié de Rome. Épiphane répondit qu'il y réfléchirait. Alors se passa un incident dramatique. Popilius Lœnas, le chef de la délégation, traça sur le sol, avec le bâton qu'il avait à la main, un cercle autour du roi en lui disant : « C'est ici même qu'il faut vouloir <sup>1</sup>. » Il fallut bien obéir à cet ultimatum énergique. Mais c'est alors qu'exaspéré, profondément humilié, Antiochus résolut, pour se venger, de donner le coup de mort à la religion des Juifs <sup>2</sup>. C'est en vertu de cette résolution impie que nous allons assister à l'une des persécutions les plus cruelles dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Épiphane envoya donc à Jérusalem et en Judée plusieurs de ses officiers, auxquels il avait donné pour mission de tourmenter les Juifs. Celui qui fut chargé plus spécialement de Jérusalem était Phrygien d'origine et se nommait Philippe. Il était plus brutal encore que le roi lui-même. Antiochus se défiait aussi des Samaritains, qui ne tenaient guère moins que les Juifs à leur religion et à leurs coutumes. Il avait confié à Andronicus le soin de les mater. Mais c'est sur le peuple théocratique qu'il désirait faire retomber surtout le poids de sa colère; aussi adjoignit-il à Philippe un autre de ses hauts fonctionnaires, Apollonius, qui vint à Jérusalem avec une armée de 20 000 hommes prêts à exercer toute sorte de sévices contre la population si elle tentait de résister. Apollonius se présenta devant les portes de la capitale, la bouche pleine de protestations hypocrites de paix et d'amitié. On le crut et on le laissa pénétrer dans la ville. C'était un jour de sabbat, et il savait que, par scrupule, les Juifs ne lui offriraient pas de résistance, pour ne pas violer le repos sacré. Il commença par faire égorger tous ceux d'entre eux qui étaient allés assister aux cérémonies religieuses du temple. Il parcourut ensuite les rues de Jérusalem avec ses bandes, et massacra une grande partie de la population. Cela fait, il mit la ville au pillage, incendia les plus beaux édifices, démolit les remparts construits par Néhémie, fit de nombreuses femmes prisonnières avec leurs enfants pour les vendre comme esclaves. Il s'empara également des troupeaux que l'on gardait dans la ville en vue des sacrifices et de l'alimentation des habitants <sup>3</sup>.

En même temps, les Syriens fortifièrent la citadelle dont ils étaient déjà en possession. Ils lui ajoutèrent un second mur d'enceinte avec

1. En grec : Ἐνταῦθα Βουλεύου. Polybe, xxix, 11; Diodore de Sicile, xxxi, 2; Tite-Live, xlv, 12; Appien, *Syr.*, 66. Cf. Daniel, xi, 29-30.

2. Daniel, xi, 30-31.

3. I Macc., i, 30-34; II Macc., v, 22-26.

des tours en saillie. La garnison se composait de soldats qui étaient « une race de péché », c'est-à-dire des hommes sans foi ni loi, prêts à commettre tous les attentats. Elle était abondamment munie d'armes et de vivres, de manière à pouvoir soutenir un siège, le cas échéant. Les fruits du récent pillage furent aussi déposés dans cette citadelle, désignée par le nom grec d'*Acra*, « la Haute ». Il y eut donc une terrible emprise de l'ennemi sur la Ville sainte, et les conséquences en furent pénibles à l'excès. La présence dominatrice des Syriens dans ce château fort fut :

Une embûche pour le sanctuaire et un mauvais démon pour Israël; ils répandirent le sang innocent autour du sanctuaire, et ils souillèrent le sanctuaire<sup>1</sup>. Les habitants de Jérusalem s'enfuirent à cause d'eux; elle devint la demeure des étrangers; et elle fut étrangère à sa propre race, et ses enfants l'abandonnèrent. Son sanctuaire fut désolé comme une solitude; ses jours de fête se changèrent en pleurs, ses sabbats en opprobre et son honneur fut anéanti. Son ignominie se multiplia à l'égal de son (ancienne) gloire, et son élévation se changea en deuil.

C'est en ces termes désolés que la Bible décrit les méfaits des garnisaires de la citadelle et leurs résultats pour les habitants de Jérusalem<sup>2</sup>. Les Syriens y étaient si fortement installés que Judas Maccabée lui-même ne réussit point à les en expulser. Elle demeura en leur pouvoir jusque sous le gouvernement de Simon, qui la leur enleva en 142. Ils la possédèrent pendant vingt-six ans.

Mais la situation devait promptement s'aggraver encore pour la malheureuse cité et pour toute la population juive de la Judée. En effet, sans perdre de temps à des demi-mesures, Antiochus promulgua un édit qui prescrivait l'unité de religion, de lois et de coutumes dans toute l'étendue de son royaume, de manière à fondre, par impossible, « en un seul peuple », toutes les races, disparates à tant de points de vue — origine, religion, politique, législation, mœurs et coutumes — qui formaient l'immense population de la Syrie<sup>3</sup>. Il a été dit plus haut qu'Alexandre le Grand avait nourri un projet semblable; mais il songeait à le réaliser d'une manière large et libérale, sans violenter les esprits et les consciences. Le narrateur nous communique brièvement le résultat de la proclamation royale : « Tous les peuples consentirent à cet ordre du roi Antiochus, et beaucoup, en Israël, consentirent aussi à cette servitude, et sacrificèrent aux idoles et violèrent le sabbat<sup>4</sup>. » A la plupart des nations païennes qui dépendaient de la Syrie, il ne dut guère en coûter d'obéir, car leur cons-

1. L'*Acra*, en effet, était attenante au temple et en dominait les cours.

2. II Macc., 1, 35-42.

3. I Macc., 1, 45.

4. I Macc., 1, 44-45.



cience se pliait assez facilement aux innovations religieuses. D'ailleurs, on dut se montrer accommodant à leur égard, car l'édit avait été surtout lancé contre les Juifs fidèles. Il n'est pas étonnant non plus que de trop nombreux Israélites se soient lâchement soumis : en très grand nombre déjà, ils s'étaient laissé entraîner par l'esprit helléniste, et avaient presque complètement devancé les prescriptions d'Antiochus. Mais hâtons-nous d'ajouter que la masse du peuple demeura ferme dans le bien; elle va nous en donner d'admirables preuves.

En ce qui concernait les Juifs, l'édit général fut ensuite confirmé,

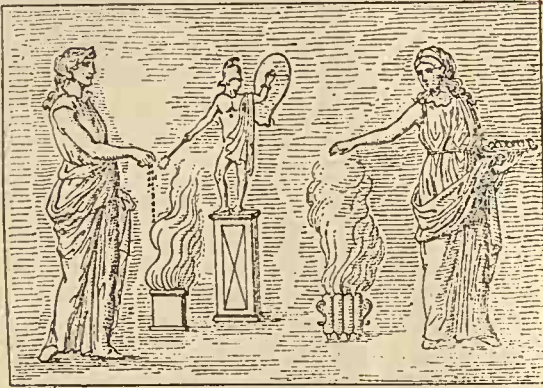


Fig. 69. — Autels païens à parfums. Peinture trouvée à Rome.  
(D'après Winckelmann, *Monuments inédits*, pl. 177.)

renforcé par des lettres spéciales, que le roi fit porter à Jérusalem et dans toutes les villes de Judée. Après avoir rappelé d'abord qu'il fallait qu'on suivit les lois et les coutumes des Grecs, elles interdisaient « d'offrir dans le temple de Dieu des holocaustes, des sacrifices et des oblations expiatoires, de célébrer le sabbat et les fêtes solennelles. » Entrant dans des détails plus douloureux encore, le tyran ordonnait que l'on contraignit les Juifs à manger des aliments interdits par leur loi religieuse, et de sacrifier aux divinités païennes sur des autels érigés en tous lieux, enfin qu'on les empêchât de circoncire leurs fils. Le but final était de « souiller leurs âmes par toutes sortes d'impuretés et d'abominations, de manière à leur faire oublier leur loi et à renverser tous les commandements de leur Dieu. » Il n'y avait qu'une sanction pour châtier la désobéissance, sanction toute barbare : la mort, et, nous ne le verrons que trop, ce sera souvent la mort précédée d'affreux supplices<sup>1</sup>.

1. I Macc., I, 46-52.

L'édit était cruellement habile, car il enlevait aux Juifs les principaux rites religieux qui les distinguaient des païens et qui faisaient leur gloire : l'adoration d'un Dieu unique, la circoncision, le sabbat et les autres fêtes spéciales, l'abstinence de certains mets ; et il profanait tout leur être, en les livrant à l'idolâtrie et à ses pratiques impures. Aussi a-t-on dit « qu'en face de pareils ordres, quatre éventualités se présentaient : obéir honteusement, échapper par la fuite, se laisser martyriser, résister les armes à la main. » Déjà les trois premières de ces éventualités se sont réalisées sous nos yeux, et elles vont le faire encore avec surcroît ; la quatrième ne viendra qu'en dernier lieu, et ce sera pour amener la victoire sous toutes ses formes.

Des commissaires royaux furent envoyés partout, avec mission de veiller à l'exécution des ordres du despote. Chez les Juifs, c'est au temple de Jérusalem que les Syriens s'attaquèrent tout d'abord, pour y pratiquer d'ignobles profanations, auprès desquelles pâlissent celles d'Achaz et de Manassé, ces rois si pervers des temps passés. La date nous a en été conservée. Elles commencèrent le 15 *casleu*, troisième mois de l'année juive, qui correspondait en partie à novembre, en partie à décembre ; c'était la cent quarantième année de l'ère séleucide, la fin de l'an 168 avant J.-C. Ce jour-là, fut dressée dans le temple, suivant une expression empruntée au prophète Daniel, « l'abomination de la désolation<sup>1</sup> », c'est-à-dire, un autel païen, qui fut placé sur l'autel des holocaustes. Dix jours plus tard, le 25 *casleu*, des sacrifices furent offerts sur cet autel, et les victimes immolées consistèrent, comme l'avait prescrit Antiochus, en animaux déclarés impurs par la loi juive<sup>2</sup>, spécialement en pourceaux. Le païen Diodore de Sicile raconte lui-même, xxxiv, 1, qu'un troupeau de pores fut introduit dans l'enceinte du temple, où ils furent égorgés, qu'une énorme truie fut sacrifiée sur le nouvel autel, et qu'on prit de son sang pour le répandre dans le Saint des saints, la partie la plus sacrée du temple. Un vieillard d'Antioche<sup>3</sup>, envoyé à Jérusalem par le roi peu de temps après l'arrivée d'Apollonius, y tint une conduite particulièrement impie et révoltante, surtout en ce qui concernait la profanation du temple.

1. Daniel, xi, 31 et xii, 11. En hébreu : *chigqouts mechômém*. En grec : Βδέλυγμα τῆς ἐρημώσεως. Dans la Vulgate : *Abominatio desolationis*. Cf. S. Matth., xxiv, 15.

2. Ils sont énumérés au chap. xi<sup>e</sup> du Lévitique.

3. D'Athènes, d'après le texte grec. Cette leçon n'est pas invraisemblable, car, selon Polybe, XXVI, 1, 10, Antiochus se trouvait précisément alors dans cette ville, occupé à faire construire un temple en l'honneur de Jupiter Olympien. Mais la leçon de la Vulgate semble préférable. Quelques commentateurs regardent le mot Ἀθηναίος comme le nom propre du commissaire, qui se serait appelé Athénée.

Le sanctuaire du vrai Dieu fut consacré par lui à Jupiter Olympien<sup>1</sup>. Le temple que les Samaritains s'étaient construit au sommet du mont Garizim fut dédié à Jupiter Hospitalier, regardé comme le patron des voyageurs et des étrangers. Le temple juif fut souillé plus horriblement encore par les Syriens, car ils s'y livrèrent à toutes les orgies qui accompagnaient habituellement leurs rites religieux, au point d'y introduire des femmes immondes<sup>2</sup>.

Les Livres saints, dont les scribes avaient multiplié les copies, ache-



Fig. 70. — Bacchus. Peinture de Pompéi.  
(D'après *Real Museo Borbonico*, t. vi, pl. 53.)

tées par ceux des Juifs qui étaient plus fortunés, furent pareillement maltraités par les Syriens, quand ils tombaient entre leurs mains. Ils les déchiraient, les souillaient grossièrement en versant sur eux du sang de porc et les brûlaient. Ceux chez qui on en trouvait des exemplaires subissaient la peine de mort. Les sabbats et les fêtes religieuses avaient été supprimés, comme Épiphané l'avait ordonné; mais on contraignait les Juifs de prendre part aux cérémonies païennes, par exemple, aux fêtes Dionisiaques célébrées chaque année en l'honneur de Bacchus, vers la fin des vendanges. Elles étaient renommées pour leur caractère bruyant et licencieux. Une procession solennelle avait lieu alors, et on obligeait les Juifs d'y assister,

1. On avait donné ce surnom à Jupiter, parce que la ville grecque d'Olympia, dans l'Élide, était le centre de ce culte spécial (Hérodote, II, 7).

2. I Macc., I, 37, 62; IV, 38; II Macc., VI, 1-5.

porteurs de couronnes ou de guirlandes de lierre, la plante dédiée à Bacchus. Leur présence était de même rigoureusement obligatoire aux fêtes anniversaires de la naissance du roi <sup>1</sup>.

Grâce au zèle barbare des inspecteurs envoyés partout, les moindres détails de l'édit étaient surveillés et exécutés. Ainsi, les mères juives qui avaient fait circoncire leur fils étaient égorgées sans pitié. On pendait aussi leurs enfants par le cou dans leurs maisons, et ceux qui les avaient circoncis étaient également mis à mort. Deux femmes, qui avaient désobéi à cet article spécial de l'édit, furent menées ignominieusement à travers les rues de Jérusalem, ayant leurs enfants suspendus à leurs seins; puis on les précipita du haut des murs <sup>2</sup>.

S'il y eut, dans la nation théocratique, des renégats trop nombreux, cent fois plus nombreux encore furent ceux de ses membres qui demeurèrent admirablement fidèles à Dieu, malgré la rage des persécuteurs. Beaucoup d'entre eux, plutôt que d'apostasier, subirent les tortures et la mort avec une vaillance héroïque <sup>3</sup>. Le II<sup>e</sup> livre des Maccabées cite tout au long deux exemples mémorables de cette résistance toute sainte <sup>4</sup>, dont les héros furent, d'un côté un vieillard presque centenaire, de l'autre côté une mère juive et ses sept fils encore à la fleur de l'âge.

Éléazar, docteur de la loi et peut-être même membre du Sénat israélite, appartenait à la meilleure société de Jérusalem. Ses qualités de tout genre lui avaient conquis l'estime des autorités syriennes elles-mêmes. Il portait allégrement ses quatre-vingt-dix ans. Il comparut, lui aussi, devant les commissaires d'Antiochus, qui, sur son refus de manger de la chair de porc, lui ouvrirent la bouche de vive force et en introduisirent un morceau entre ses dents. Il le cracha avec horreur et s'avança spontanément vers le lieu du supplice. Alors ses juges, touchés de compassion, lui proposèrent, pour lui sauver la vie, de faire apporter en secret de la viande autorisée par la loi. Il en mangerait en public; on laisserait croire que c'était de la chair de porc, et il échapperait ainsi au supplice. Mais il refusa énergiquement de participer à ce mensonge et s'écria :

A mon âge, il ne convient pas de feindre; car beaucoup de jeunes gens croiraient qu'Éléazar a embrassé le paganisme à quatre-vingt-dix ans, et ils se laisseraient séduire à cause de ma dissimulation, et j'attirerais ainsi la honte sur ma vieillesse. Du reste, alors même que j'échapperais au châtement des hommes, je n'échapperais pas aux mains du Tout-Puissant,

1. I Macc., I, 62.

2. I Macc., I, 63-64; II Macc., VI, 10.

3. I Macc., I, 65-66.

4. II Macc., VI, 18-vm; 41. Le IV<sup>e</sup> livre apocryphe des Maccabées, chap. v-vi et VIII-XII, raconte les mêmes faits avec des amplifications légendaires.

ni pendant ma vie, ni après ma mort. C'est pourquoi je veux me montrer digne de ma vieillesse, et laisser un noble exemple aux jeunes gens.

Cette protestation admirable transforma la bienveillance momentanée des juges en une haine ardente, et ils prononcèrent contre Éléazar une sentence de mort. Sur le point d'expirer sous les coups, l'héroïque vieillard poussa un soupir et adressa à Dieu cette prière : « Seigneur, qui connaissez toutes choses, vous savez que j'endure d'horribles souffrances dans ma chair, mais que, dans mon âme, je les supporte avec joie, par respect pour vous. » C'est dans ces beaux sentiments qu'il mourut, laissant non seulement aux jeunes gens, mais à sa nation entière, l'exemple d'une foi inébranlable qu'il s'était proposé de leur donner <sup>1</sup>.

C'est à Antioche, d'après la tradition juive et chrétienne <sup>2</sup>, et en présence d'Antiochus lui-même, que comparurent sept jeunes Juifs et leur mère, accusés de ne pas obéir à l'édit de persécution. Le despote essaya d'abord inutilement de les amener à l'apostasie, en les faisant déchirer à coups de fouets et de nerfs de bœufs. L'aîné des frères prit la parole et dit au roi : « Nous sommes prêts à mourir, plutôt que de transgresser la loi de nos pères. » Antiochus, outré de colère, lui fit couper la langue, les extrémités des mains et des pieds, et arracher la peau de la tête, sous les yeux de sa mère et de ses frères, qui l'encourageaient à mourir avec courage. Il fut ensuite placé dans une poêle brûlante et rendit le dernier soupir.

Au second fils on arracha aussi la peau de la tête, et on lui demanda s'il consentait à sauver sa vie, en mangeant des viandes défendues. Sur son refus, on lui fit subir les mêmes cruels traitements qu'à son frère aîné. Au moment d'expirer, il dit au persécuteur : « Scélérat, tu nous ôtes la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle. » Le troisième s'écria, au moment où on allait lui couper la langue et les mains : « J'ai reçu ces membres du ciel, et j'espère les recouvrer un jour. » Le roi et ses barbares assesseurs ne purent s'empêcher d'admirer un tel courage. Le quatrième des frères, sur le point de subir les mêmes tortures, dit à Antiochus : « Heureux ceux qui meurent de la main des hommes, avec l'espoir qu'ils tiennent de Dieu d'être ressuscités par lui. » Le cinquième dit au tyran : « Ne crois pas que notre peuple soit abandonné de Dieu. Quant à toi, attends, et tu verras avec quelle puissance il te tourmentera, toi et ta race. » Le sixième exprima une pensée semblable :

1. II Macc., vi, 18-31.

2. La persécution contre les Juifs ne sévissait pas uniquement en Judée, mais partout où il s'en trouvait (II Macc., vii, 8-9). Une basilique chrétienne fut construite plus tard à Antioche, en l'honneur des sept jeunes héros, et c'est dans cette ville que le Martyrologe romain localise leur martyre.

« Ne te fais pas illusion, et ne suppose pas que tu demeureras impuni, après avoir osé combattre contre Dieu. »

Tandis que ses fils subissaient leur martyre avec tant de noblesse, leur mère ne cessait pas de les exhorter et de les encourager. Après la mort des six premiers, Antiochus essaya de séduire le plus jeune, en lui promettant avec serment de le rendre riche et heureux, s'il consentait à abandonner sa religion. Comme il demeurait insensible à ces promesses, le roi pria la mère d'engager elle-même son fils à accepter sa proposition. Elle se déclara prête à le faire, et, se tournant vers le jeune martyr, elle lui dit :

Mon enfant, regarde le ciel et la terre. C'est Dieu qui les a tirés du néant avec tout ce qu'ils renferment, ainsi que la race des hommes. Ne crains pas le bourreau. Mais sois digne de tes frères, et accepte la mort, afin que je te retrouve avec eux dans la vie éternelle.

Son fils de s'écrier alors, en s'adressant aux bourreaux : « Qu'attendez-vous? Je n'obéis pas aux ordres du roi, mais aux prescriptions de la loi de Moïse. » « Et toi, dit-il fièrement au tyran, tu n'échapperas pas au bras de Dieu. » Antiochus eut la lâche cruauté de le faire torturer encore plus que ses frères. La mère fut martyrisée la dernière, heureuse de la constance de tous ses enfants. Beaucoup d'autres Juifs suivirent ces courageux exemples et préférèrent la mort à l'apostasie<sup>1</sup>.

### III. — Mathathias et ses fils donnent le signal de la révolte pour défendre leur religion et leur patrie.

Le Dieu d'Israël n'abandonna pas son peuple injustement persécuté. Au plus fort de la tourmente, comme autrefois au temps des Juges, il lui suscita d'intépides sauveurs, qui, après l'avoir encouragé à la résistance, le conduisirent peu à peu à la victoire. Toutefois, humainement parlant, la révolte des Juifs à cette époque était une folie, si l'on compare la puissance du roi de Syrie à leur faiblesse. Mais l'enthousiasme de la foi ne s'arrête point à de telles considérations. Il compte sur Dieu et se lance dans l'action, et souvent c'est lui qui remporte la victoire.

Signalons ici le silence, étrange à première vue, des historiens de la Grèce et de Rome sur tous ces faits, cependant si importants, des annales juives, et associés si étroitement à l'histoire de l'Égypte, de la Syrie et de la Grèce. Seul Diodore de Sicile, xxxix, 1, et xl, 1, en mentionne quelques-uns; encore ne manque-t-il pas d'assaisonner ses récits des préjugés accoutumés d'alors contre les Juifs. Aux

1. II Macc., vii, 1-42.

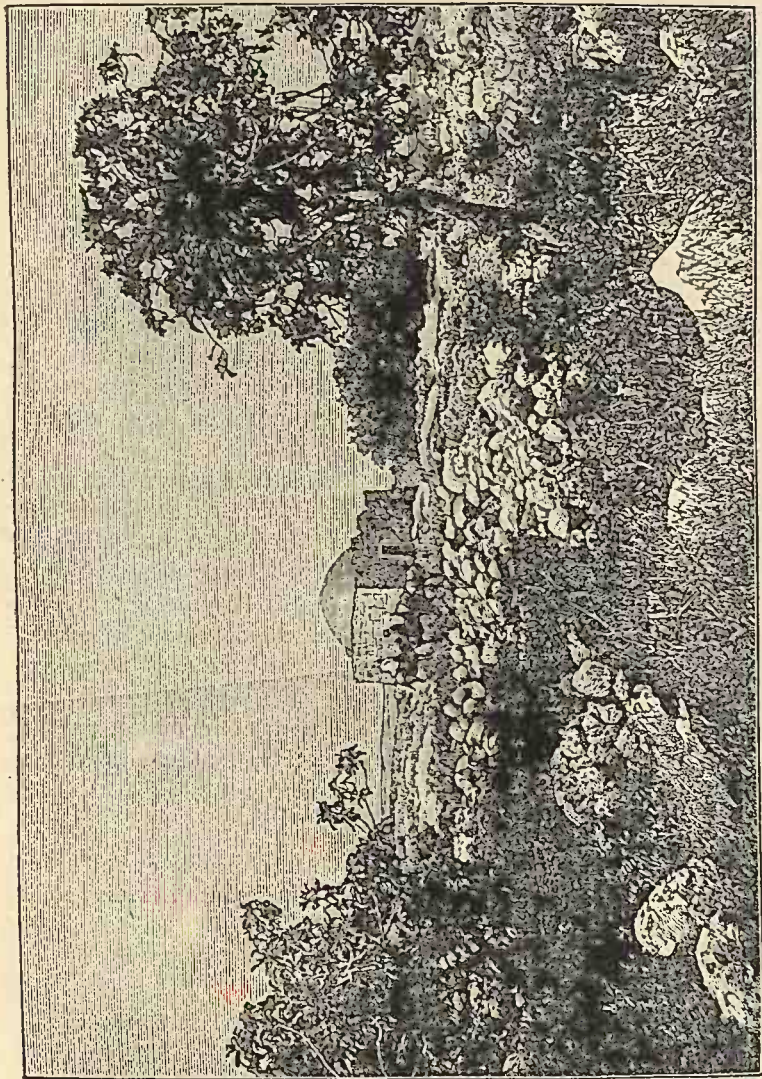


Fig. 71. — Scheikh el-Gharbaoui, près Modin, à l'endroit présumé où se trouvait le monument funéraire des Maccabées.  
(D'après une photographie.)

yeux de tous ces écrivains du paganisme, la nation théocratique comptait si peu, qu'ils se crurent permis de se montrer indifférents à son égard. Le grave Tacite lui-même, *Hist.*, v, 8, ne se contenta-t-il pas, à propos de la persécution d'Antiochus Épiphane, de cette note dédaigneuse : « Le roi Antiochus essaya de mettre fin à cette superstition (la religion des Juifs) et de la remplacer par des mœurs grecques; mais une guerre avec les Parthes l'empêcha de réformer ce peuple abominable (*teerrimam gentem*)! »

Le signal du soulèvement contre le cruel oppresseur fut donné, en Judée, par un saint prêtre du nom de Mathathias, dont l'un des ancêtres, en remontant quatre générations, s'appelait Asmon<sup>1</sup>. C'est pour ce motif que, de nos jours, on désigne habituellement les descendants de Mathathias par l'épithète collective d'« Asmonéens ». Lorsque ses fonctions ne le retenaient pas à Jérusalem, il résidait avec sa famille à Modin, petite ville située à quelque distance de Lydda, sur une hauteur, dans les monts de Juda, de sorte qu'on l'apercevait de la Méditerranée<sup>2</sup>. Depuis longtemps on ignorait son emplacement exact. Il a été découvert en 1871 par un savant palestinologue français, Victor Guérin, à *el-Médiyeh*<sup>3</sup>.

Mathathias avait cinq fils, que nous verrons tous mourir l'un après l'autre pour le salut de leur peuple. C'étaient, d'après l'ordre de leur naissance : Jean, Simon, Judas, Éléazar et Jonathas. Judas, le plus célèbre de tous, reçut plus tard le surnom hébreu de *Maccabi*, dont nous avons fait « Maccabée », et qui, d'après l'étymologie la plus probable, signifie « Marteau »<sup>4</sup>. Ses compatriotes le désignèrent par ce glorieux surnom, à cause de la bravoure héroïque qu'il déploya pour défendre leur indépendance<sup>5</sup>.

A la vue des attentats commis, à Jérusalem et en Judée, par les Syriens persécuteurs et par les Juifs apostats, Mathathias s'écria un jour, ne pouvant plus maîtriser sa douleur :

Malheur à moi!

Pourquoi suis-je né pour voir l'affliction de mon peuple et l'affliction de la Ville sainte, et pour demeurer ici (dans l'impuissance), tandis qu'elle

1. Josèphe, *Ant.*, XII, vi, 1.

2. I Macc., xiii, 29.

3. V. Guérin, *Description de la Palestine, la Samarie*, t. II, p. 55 sq., 404 sq.; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, 1882, p. 240-241.

4. En hébreu, le nom de cet instrument est *maqab*.

5. C'est donc un nom identique à celui de Charles *Martel*, le marteau qui érasait les Sarrasins. Après avoir servi tout d'abord à désigner particulièrement Judas, il fut ensuite appliqué soit aux divers membres de sa famille, soit à ceux des Juifs qui subirent le martyre durant la persécution d'Antiochus Épiphane, d'une manière toute spéciale aux sept frères dont nous venons de raconter le glorieux triomphe.



est livrée aux mains de ses ennemis? Les choses saintes sont tombées entre les mains des étrangers; son temple est comme un homme infâme... Ses vieillards ont été égorgés dans les rues, et ses jeunes gens sont tombés sous le glaive des ennemis. Quelle nation n'a pas hérité de ses dépouilles?... Toute sa magnificence a disparu; celle qui était libre est devenue esclave. Et voici que tout ce que nous avions de beau, de saint et d'éclatant a été désolé, et les nations l'ont profané. Pourquoi donc vivons-nous encore?



Fig. 72. — Cérémonie dans un temple d'Isis, à Pompéi. (Musée de Naples.)

Les frères de Judas reçurent aussi de glorieux surnoms : Jean, celui de *Gaddis*, qui correspond probablement à l'hébreu *gaddi*, heureux, « fortuné »; Simon, celui de *Thasi* (dans le grec, *θασσι*) dérivé de l'araméen *thasas*, « zélé », ardent patriote; Éléazar, celui d'*Abaron*, dont la forme grecque, *Αβραρον*, rappelle l'hébreu *khavrân*, « piquer » une bête par derrière ou par-dessous, ce qui ferait allusion au brillant fait d'armes dans lequel Éléazar trouva la mort (Macc. vi, 43-46); Jonathas celui d'*Apphons*, « rusé », c'est-à-dire habile. Cf. I Macc., ii, 2-5.

C'est devant ses fils que Mathathias s'était livré à cet épanchement intime. Quand il eut fini de parler, tous ensemble ils manifestèrent leur tristesse à la manière orientale, en déchirant leurs vêtements et en se couvrant de sacs grossiers<sup>1</sup>. Toutefois, la douleur ne les plongea pas dans le découragement et l'inaction. Les commissaires

1. I Macc., ii, 1-14.

royaux étant venus à Modin, pour obliger les habitants à apostasier, une foule considérable les entoura bientôt, disposée, ce semble, à leur obéir. Ils comprirent l'avantage qu'il y aurait à gagner tout d'abord l'adhésion d'un grand prêtre vénéré comme l'était Mathathias; c'est donc à lui qu'ils s'adressèrent en premier lieu. Enveloppant de flatteries leur indigne proposition, ils lui dirent :

Tu es le premier, le plus considéré, le plus grand de cette ville, rendu fort par des fils et des frères. Approche-toi donc le premier (de l'autel), et exécute l'ordre du roi, comme l'ont fait tous les peuples, et les hommes de Juda, et ceux qui sont demeurés à Jérusalem, et tu seras, avec tes fils, parmi les amis du roi, comblé d'or et d'argent, et de nombreux présents.

Mathathias répondit, en élevant la voix pour être entendu de tous les assistants :

Quand même tous les peuples obéiraient à Antiochus, en abandonnant chacun la loi de ses pères,... moi, et mes fils, et mes frères, nous serons fidèles à l'alliance contractée par nos pères. Que Dieu nous préserve d'abandonner la loi de nos pères!... Nous n'écouterons pas la parole du roi, de manière à transgresser les commandements de notre loi<sup>1</sup>....

A peine achevait-il de parler, qu'un Juif s'avança pour apostasier, en jetant de l'encens sur le brasier de l'autel qui avait été érigé au milieu de la place publique. A cette vue, Mathathias, indigné, fut saisi d'un saint zèle, comme autrefois le prêtre Phinées<sup>2</sup>, et il s'élança sur le renégat qu'il mit à mort. Il tua aussi le principal officier et renversa l'autel. Puis, comprenant que ni lui ni les siens ne pouvaient rester à Modin, sans s'exposer à de terribles représailles de la part d'Antiochus, il parcourut la ville, en poussant ce cri d'alarme : « Que quiconque est zélé pour la loi et veut maintenir la (sainte) alliance me suive! » Il partit ensuite avec ses fils et s'enfuit dans la région montagneuse de Juda, abandonnant tout ce qu'il possédait. Des Juifs nombreux, non seulement de Modin, mais de la Judée entière, « qui cherchaient la loi et la justice », prirent aussi la fuite et se retirèrent, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, dans la région déserte qui s'étend sur la rive droite du Jourdain et de la mer Morte<sup>3</sup>.

Les chefs de la garnison syrienne qui occupait la citadelle de Jérusalem apprirent bientôt ce qui s'était passé, et ils s'avancèrent avec leurs troupes contre les fugitifs, pour étouffer dans son germe ce mouvement d'insurrection. Ils campèrent dans leur voisinage et se préparèrent à les attaquer. C'était un jour de sabbat, et peut-être

1. I Macc., II, 15-22.

2. Nombres, xxv, 17-23.

3. I Macc., II, 25-30; II Macc., v, 27.

l'avaient-ils choisi à dessein pour leur expédition, dans l'espoir, motivé par un cas semblable qui s'était présenté naguère <sup>1</sup>, que les Juifs ne se défendraient pas. Ils les sommèrent de se rendre, en leur promettant la vie sauve, s'ils obéissaient aux ordres du roi. A cette proposition, les réfugiés répondirent par une dénégation courageuse. Le combat commença aussitôt contre eux; mais ils reçurent le choc des Syriens avec une silencieuse résignation, sans même lancer contre eux une seule pierre, sans essayer de fermer avec des blocs de rocher la caverne dans laquelle ils s'étaient retirés, tant ils craignaient, en agissant ainsi, de violer le repos du sabbat. « Mourons dans notre simplicité, se disaient-ils mutuellement. » Ils ajoutaient, en s'adressant à leurs bourreaux : « Le ciel et la terre sont témoins que vous nous faites mourir injustement. » Ils furent tous massacrés, au nombre de mille environ <sup>2</sup>.

Avertis de ce malheur, Mathathias et ses compagnons en éprouvèrent une peine très vive. En même temps, ils comprirent qu'il y avait là pour eux une grave leçon, dont ils résolurent de profiter. Si les Syriens les attaquaient encore le jour du sabbat, ils n'hésiteraient point à se défendre de leur mieux; car, autrement, ils donneraient à l'ennemi un avantage qui lui permettrait de les massacrer tous en peu de temps. Cette décision était d'ailleurs dans l'esprit de la Loi, qui n'allait pas jusqu'à interdire absolument, en ce saint jour, des occupations dont le but était de sauvegarder l'existence même du peuple de Dieu <sup>3</sup>.

Le bruit se répandit promptement, dans toute la Judée, que Mathathias et son entourage étaient résolus à résister à outrance aux Syriens. De nombreux Juifs vinrent alors de tous côtés grossir leurs rangs. Les *Khasidim*, particulièrement attachés à la loi, ainsi qu'il a été dit plus haut, et qui s'étaient même groupés ensemble pour lutter avec plus d'efficacité contre l'envahissement de l'esprit hellénique, avaient subi jusqu'alors la persécution d'Antiochus sans passer à la révolte. Encouragés par l'exemple des Maccabées, ils prirent à leur tour les armes et allèrent rejoindre Mathathias. Tous ceux des Juifs qui cherchaient un abri contre le tyran et qui se sentaient trop isolés firent de même. Ainsi se forma une petite armée de 6 000 hommes, qui se mit aussitôt à l'œuvre, *pro lege et patria*. Ceux qui la composaient se répandirent à travers tout le pays, affermissant le courage des bons, cherchant les renégats, qu'ils chassaient ou mettaient à mort. Ils détruisaient les autels païens partout où ils en rencontraient; ils pratiquaient la circoncision sur les enfants

1. II Macc., v, 25-26.

2. I Macc., II, 31-38.

3. I Macc., II, 39-41. Cf. Matth., XII, 2-7; S. Luc., VI, 3-10.

juifs qui n'avaient pas reçu ce signe sacré; ils poursuivaient les soldats syriens, avec lesquels ils avaient de fréquentes rencontres <sup>1</sup>.

Cependant Mathathias, qui était avancé en âge et qui sentait sa fin approcher, réunit ses fils autour de lui, comme autrefois Jacob, et leur fit ses dernières recommandations, dans un langage très relevé. Après leur avoir rappelé la situation angoissante dans laquelle gémissait la nation sainte, il les pressa de sacrifier, s'il le fallait, leur vie même, pour le salut de leur religion et de leur patrie. Il les encouragea à ce sacrifice, en citant les nobles exemples de plusieurs des principaux personnages du judaïsme : ceux d'Abraham, de Jacob, de Phinées, de Josué, de Caleb, de David, d'Élie, de Daniel et de ses trois compagnons (Ananias, Misaël et Azarias). Sa conclusion fut particulièrement éloquente :

Vous, donc, mes fils, prenez courage et agissez virilement pour la loi, car c'est par elle que vous serez victorieux... Sacrifiez votre vie pour la religion de vos pères; vous aurez une gloire et un nom immortels. Aucun de ceux qui espèrent en Dieu ne succombe. Ne craignez pas les menaces d'un homme criminel, dont la gloire sera la pâture des vers. Vous vous adjoindrez tous les observateurs de la loi et vous vengerez votre peuple de ses ennemis <sup>2</sup>.

Mathathias confia particulièrement à ses fils Simon et Judas la direction de la lutte contre Antiochus et ses bandes. Nous aurons à admirer plus tard les qualités guerrières de Simon, et davantage encore ses talents administratifs. Mais c'est à Judas Maccabée qu'échut la mission la plus urgente et la plus difficile, puisque, placé par son père à la tête de la petite armée juive, il avait à soutenir, avec des hommes d'abord peu nombreux, mal armés, mal préparés à la guerre, le choc des puissantes armées syriennes. Avec l'aide de Dieu, il le fera et remportera de brillantes victoires.

Mathathias donna une dernière bénédiction à ses fils et « fut réuni à ses pères. » Il mourut l'année 167 avant J.-C., trois ans environ après le pillage du temple par Antiochus; un an seulement après l'édit qui avait rendu la persécution si violente <sup>3</sup>.

1. Macc., II, 42-46; II Macc., VIII, 1-4.

2. I Macc., II, 49-68.

3. I Macc., II, 69-70.

## CHAPITRE II

### LES EXPLOITS ET LE GOUVERNEMENT DE JUDAS MACCABÉE

#### I. — Il bat successivement les généraux syriens. Purification du temple.

Avant de raconter ces exploits en détails, l'auteur du 1<sup>er</sup> livre des Maccabées en trace un sommaire éloquent, auquel il entremêle le portrait du vaillant héros. A part la petite introduction, tout ce passage est rythmé d'après les règles de la poésie hébraïque.



Fig. 73. — Soldat grec, muni d'une cuirasse. (Bronze de Dodone.)

Alors Judas, fils de Mathathias, surnommé Maccabée, se leva à sa place, et tous ses frères l'aidèrent, avec tous ceux qui s'étaient joints à son père, et ils combattirent avec joie les combats d'Israël.

Il accrut la gloire de son peuple.

Il se revêtit de la cuirasse comme un géant;  
Il se ceignit de ses armes guerrières dans les combats,  
et il protégeait le camp avec son épée.

Il devint semblable à un lion dans son ancre  
et à une lionne qui rugit à la chasse.  
Il poursuivit les méchants, qu'il cherchait de tous côtés,  
et il fit brûler dans les flammes ceux qui troublaient son peuple.  
Ses ennemis se retirèrent parce qu'ils le craignaient;  
tous les ouvriers d'impiété furent dans l'effroi,  
et sa main dirigea le salut.  
Il irritait des rois nombreux,  
et il réjouissait Israël par ses œuvres,  
et sa mémoire est à jamais en bénédiction.  
Il parcourut les villes de Juda,  
et il en fit disparaître les impies,  
et il détourna la colère de dessus Israël.  
Il devint célèbre jusqu'aux extrémités de la terre,  
et il rassembla ceux qui allaient périr<sup>1</sup>.

Il n'y a aucune exagération dans ce portrait, car Judas Maccabée était certainement l'un des plus beaux et des plus nobles caractères qui se soient manifestés dans le cours des siècles, et en particulier dans les annales israélites. Sa nature était vraiment chevaleresque; s'il était doué d'une énergie indomptable, qu'aucun ennemi et aucun obstacle n'effrayaient, il avait un cœur d'or pour sa patrie et ses soldats. En même temps, pieux comme un bon prêtre qu'il était réellement, il mettait au-dessus de tout les intérêts de son Dieu. Sa brillante carrière ne se prolongea que pendant huit années environ. Aussi n'eut-il pas le temps d'achever sa grande œuvre. Ses frères Jonathas et Simon la continuèrent après lui et la conduisirent à son but. Ils furent, tous trois, les dignes successeurs de leur père, qui avait si heureusement donné le branle à la résistance.

Entre les mains de Judas Maccabée, ce « Marteau » si redoutable pour les ennemis du peuple de Dieu, la lutte, qui n'avait été jusqu'alors, de la part des Juifs, qu'une guerre menée par des corps francs, prit aussitôt les proportions d'une guerre régulière, désastreuse pour les troupes syriennes. Celles-ci, quoique bien équipées et ne manquant de rien, étaient surtout composées de mercenaires, qui se débandaient et prenaient la fuite dès qu'elles voyaient la victoire leur échapper. Le terrain montagneux de la Judée leur était d'ailleurs défavorable, tandis qu'il multipliait les chances des Juifs, qui le connaissaient à fond.

Antiochus envoya d'abord contre Judas cet Appollonius qui avait naguère traité Jérusalem d'une manière si barbare. Devenu gouverneur de la Samarie<sup>2</sup>, il accourut avec une nombreuse et puissante armée, persuadé qu'il anéantirait sans peine les six mille

1. I Macc., III, 1-9.

2. Josèphe, *Ant.*, XII, VII, 1.

hommes de Judas. Celui-ci, qui était résolu à prendre l'offensive toutes les fois qu'il en aurait l'occasion, alla au devant de l'ennemi auquel il infligea, dès cette première rencontre, une défaite complète. Apollonius périt lui-même au cours de la bataille, avec beaucoup de ses soldats. Judas prit son épée comme un trophée glorieux, et elle fut dès lors son arme favorite <sup>1</sup>. C'est ainsi que David s'était emparé autrefois du glaive de Goliath.

Séron, qui était alors le général en chef de toutes les armées de Coelé Syrie, voulut réparer ce honteux insuccès. « Je me ferai un nom, disait-il avec orgueil, et je serai glorifié dans le royaume, car je vaincrai Judas et ceux qui sont avec lui, ces contempteurs de la parole du roi. » Après une préparation diligente, il s'avança jusqu'à Béthoron (aujourd'hui *Beit-Or*). localité située dans le massif montagneux, à environ cinq heures de marche au nord-ouest de Jérusalem. Une route allant de la capitale juive à Jaffa et alors très fréquentée, traversait cette bourgade, rendue autrefois célèbre par une grande victoire que Josué avait remportée sur les Cananéens <sup>2</sup>. Judas va la rendre plus célèbre encore. Fidèle à sa tactique, il marcha contre Séron avec sa poignée d'hommes. Mais ceux-ci, arrivés en face des masses ennemies, prirent peur et ils l'avouèrent franchement à Judas. Il sut les reconforter et les encourager par une petite allocution pleine de foi :

Pour le Dieu du ciel, il n'y a pas de différence entre sauver par un grand nombre ou par un petit nombre, car, à la guerre, la victoire n'est pas dans la grandeur des armées; c'est du ciel que vient la force. Eux, ils viennent à nous avec une multitude insolente et avec orgueil, pour nous perdre, nous et nos femmes et nos enfants, et pour nous dépouiller. Mais nous, nous combattons pour notre vie et pour nos lois. Le Seigneur les brisera lui-même sous nos yeux. Vous donc, ne les craignez pas!

L'endroit était fort bien choisi pour une offensive hardie. Si l'ennemi y était attaqué à l'improviste, et si le désordre se mettait dans ses rangs, il devenait aisé, même à une petite troupe, de le bousculer et de le poursuivre l'épée dans les reins, jusqu'à la plaine qui longe la Méditerranée. C'est ce qui arriva. Les soldats juifs, électrisés par les encouragements de leur chef, s'élancèrent avec lui, surprirent et déconcertèrent les Syriens, les mirent en fuite et se précipitèrent derrière eux, le long de la descente de Béthoron, qui, fatale autrefois aux Cananéens, le devint en ce jour à l'armée de Séron. Il est vrai qu'elle ne perdit que huit cents morts : ce qui

1. I Macc., III, 10-12; Josèphe, *Ant.*, XII, VII, 1.

2. Josué, IV, 7-15. Le P. Abel a publié dans la *Revue biblique* une série d'articles remarquables sur la « Topographie des campagnes machabéennes ». Voir les nos d'octobre 1923, d'avril et de juillet 1924, d'avril 1925.

s'explique par le petit nombre des Juifs, et aussi par la course éperdue des vaincus. Les fuyards trouvèrent un abri dans les places fortes des Philistins, dont le territoire appartenait alors au roi de Syrie. Cette première victoire de Judas Maccabée impressionna vivement les petits peuples d'alentour. Ils n'étaient, on l'a vu, rien moins que sympathiques aux Juifs. Quand ils surent que, sous la conduite d'un chef éminent, leurs adversaires avaient si facilement triomphé de deux armées syriennes considérables, ils furent saisis de crainte et de respect <sup>1</sup>.

Antiochus entra dans une violente colère, lorsqu'il eut été informé de l'humiliant échec subi par ses armées. Il aurait voulu tirer des Juifs une vengeance immédiate. Mais le triste état de ses finances ne le lui permettait pas. Déjà, nous avons constaté plus d'une fois les graves embarras que les rois de Syrie éprouvaient de ce côté. Antiochus III le Grand avait dépensé des sommes énormes dans ses guerres contre l'Égypte et les Romains. Ses successeurs étaient grevés, en outre, par la redevance très lourde qu'ils devaient payer chaque année à Rome, de sorte que leur trésor n'avait jamais pu se remplir. Par ses mesures capricieuses et tyranniques, Épiphané avait suscité le mécontentement dans plusieurs provinces de son royaume, et il en résultait que les impôts retraient difficilement et irrégulièrement. Les sommes qui retraient ne suffisaient point pour faire les frais de ses prodigalités de tout genre ; car c'était, chez lui, une manie de faire sans raison des cadeaux extravagants. Ainsi, on raconte qu'à Naucratis, en Égypte, il donna une pièce d'or à tous ceux des habitants qui étaient Grecs. Une autre fois, il envoya à Rome une couronne d'or qui valait cinquante talents, et aussi cent talents à plusieurs villes grecques <sup>2</sup>. Dans ces conditions, il lui fut impossible d'aller écraser comme il l'aurait voulu, les Juifs, avec toute la masse de ses soldats. Il réussit cependant à former une armée considérable, forte de 120.000 hommes. Pour s'attacher ceux qui la composaient et les rendre plus dociles, il leur paya d'avance la solde d'une année, en leur recommandant d'être prêts à tout événement. Il divisa ensuite cette armée en deux parts, dont l'une devait l'accompagner lui-même en Perse et dans les autres régions orientales de son vaste empire, « pour recevoir le tribut des peuples et pour amasser beaucoup d'argent <sup>3</sup>. » Ces derniers mots désignent, par contraste avec les impôts réguliers, les sommes procurées par l'extorsion, le trafic des emplois et le pillage, surtout le pillage des temples. C'est ainsi qu'à l'occasion, Antiochus IV ne craignit pas

1. I Macc., III, 13-26.

2. Polybe, XXVIII, 17; XXXI, 3, 4.

3. I Macc., III, 27-31.



de ravager le territoire de ses voisins. Par exemple, l'année 165 avant J.-C., il attaqua le roi d'Arménie, qui était cependant sous la dépendance de Rome ; il le défit et s'empara d'un butin considérable.

Avant de se mettre en campagne, Épiphane confia l'autre moitié de l'armée syrienne, la régence du royaume pendant son absence et l'éducation de son jeune fils à Lysias, « homme distingué, qui appartenait à la race royale <sup>1</sup>. » Il lui communiqua en détail ses projets de vengeance « au sujet des habitants de Jérusalem et de la Judée. » Il fallait « écraser et exterminer la puissance d'Israël et ceux des Juifs qui restaient à Jérusalem, afin d'effacer de ce lieu leur souvenir, établir des fils d'étrangers sur tout leur territoire et distribuer leurs propriétés. » Antiochus quitta ensuite Antioche avec les troupes qu'il s'était réservées, et traversa l'Euphrate, se dirigeant vers les régions montagneuses situées à l'est de ce fleuve : la Médie, la Perse, etc. <sup>2</sup>.

Lysias s'empressa d'exécuter les volontés du roi. Il garda quelques milliers d'hommes avec lui, et en plaça 47 000 sous les ordres de trois généraux sur lesquels il comptait. C'étaient : Ptolémée dit Macer, qui gouvernait alors la CœléSyrie et la Phénicie, Nicanor et Gorgias. Longeant le rivage de la Méditerranée, ils allèrent s'établir auprès d'Emmaüs. Cette ville, qui reçut plus tard le nom de Nicopolis et qui porte actuellement celui d'*Amouâs*, était bâtie au pied des montagnes de Juda, à vingt-deux milles romains de Jérusalem dans la direction de l'Ouest. Les deux écrivains sacrés insèrent ici dans leur narration un fait caractéristique. Les généraux syriens étaient tellement sûrs de la victoire, que Nicanor avait convoqué les marchands d'esclaves établis dans les pays voisins <sup>3</sup>, et annoncé qu'il vendrait quatre-vingt-dix Juifs pour la somme d'un talent (8.500 fr.). Ce qui était d'un bon marché extraordinaire, car le prix habituel d'un prisonnier de guerre n'était alors que d'une « mine » grecque, c'est-à-dire, 142 fr. Seuls, les esclaves robustes se vendaient jusqu'à six mines et au-dessus. Nicanor promettait donc de se contenter des deux tiers d'une mine (environ 84 fr.) par prisonnier vendu. Comme il comptait en faire des milliers, ce serait encore un beau bénéfice pour le trésor royal, auquel il destinait la somme totale. Il est vrai, ajoute le II<sup>e</sup> livre des Maccabées, VIII, 11, qu'en agissant ainsi, le général syrien « ne pensait pas à la vengeance qui

1. Cf. II Macc., XI, 1, où Antiochus V, fils d'Épiphane, reconnaît sa parenté avec Lysias.

2. I Macc., III, 31-37.

3. Tout du long des côtes méditerranéennes on se livrait à la traite des esclaves, en Palestine surtout, et cela depuis de longs siècles. Cf. Ézéchiél, XXVII, 13; Joël, III, 6-8; Amos, I, 6 et 9, etc.

devait l'atteindre de la part du Très-Haut. » Les marchands d'esclaves n'y pensaient guère non plus ; aussi, alléchés par les conditions avantageuses qui leur étaient faites, ils vinrent en grand nombre à Emmaüs, espérant faire des bénéfices considérables <sup>1</sup>.

Ni Judas, ni ses frères, ni leurs braves soldats ne se découragèrent, en apprenant ces graves nouvelles. L'extrémité du péril excita au contraire chez tous un ardent enthousiasme. Ils se disaient les uns aux autres : « Relevons l'humiliation de notre peuple, et combattons pour notre peuple et pour nos choses saintes. » C'était vraiment *pro aris et focis* qu'ils voulaient se battre, et pour leur religion tout d'abord. Animés de ces excellentes dispositions, « ils se réunirent, pour se préparer à combattre, pour prier et pour implorer la miséricorde et la pitié (du Seigneur). » L'assemblée se tint à Maspha ; elle eut surtout un caractère religieux. Les livres de l'Ancien Testament signalent plusieurs localités du nom de Maspha ; mais il est évidemment question ici de Maspha de Benjamin, située au nord de Jérusalem, et identifiée par les uns à *Neby Samouil*, par les autres au mont *Scapus*, qui est beaucoup plus rapproché de la capitale. De ces deux hauteurs, et surtout du Scopus, on aperçoit fort bien la Ville sainte, alors si désolée. On choisit de préférence Maspha pour s'y assembler, parce que, ne pouvant s'épancher en gémissements, en prières et en promesses dans le temple même, qui était au pouvoir des Syriens, on tenait à se rapprocher le plus possible du sanctuaire. Sous la judicature de Samuel <sup>2</sup>, une réunion analogue s'était tenue à Maspha, en un temps de grande détresse nationale, qui avait été suivie d'une grande victoire. Les Juifs espéraient obtenir de Dieu le même secours que leurs ancêtres. Pour se le rendre propice, on se livra à toutes les manifestations extérieures du deuil et de la pénitence usitées en Orient : on jeûna, on se couvrit de vêtements grossiers, on se jeta de la poussière sur la tête. On déploya aussi les rouleaux sacrés, qu'on avait apportés tout exprès, et on les laissa ainsi pendant quelque temps, comme si l'on voulait rappeler à Dieu ses promesses et ses miséricordes, qui y font si souvent leur apparition. On étala également les vêtements sacerdotaux dont les prêtres ne pouvaient plus se revêtir, les dîmes et les prémices qu'on ne savait plus à qui payer. Mais on ne se contenta pas de ces prières muettes. On fit un appel direct à la pitié du Seigneur, en lui disant :

· Votre sanctuaire a été foulé aux pieds et profané ; vos prêtres sont dans le deuil et l'humiliation, et voici que les nations se sont assemblées contre nous, pour nous anéantir. Vous savez ce qu'elles trament contre nous ;

1. I Macc., III, 38-41 ; II Macc., VIII, 8-11.

2. I Rois, VII, 5-11.

comment pourrons-nous subsister devant elles, si vous-même, ô Dieu, ne venez à notre secours?

On fit ensuite retentir les trompettes, et on poussa des cris vers le ciel. « Aide-toi, le ciel t'aidera! » Judas Maccabée ne manqua pas de se conformer à ce principe, en organisant militairement ses troupes. Il les divisa en divers groupes, dont chacun était sous le commandement d'un chef spécial. Il y eut les chefs de dix, de cinquante, de cent, de mille hommes. C'était à peu de chose près, l'organisation des anciennes armées israélites. Judas n'avait alors

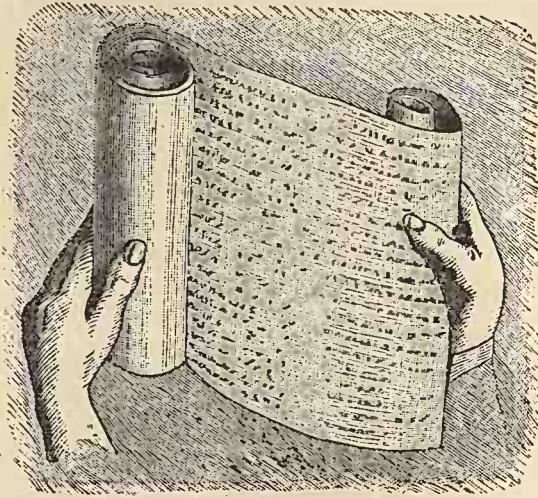


Fig. 74. — Rouleau sacré déployé pour la lecture.  
(D'après une photographie.)

avec lui que 7.000 soldats; il les partagea en quatre régiments, dont trois furent confiés à ses frères Simon, Jean et Jonathas. Il garda le quatrième sous ses ordres. D'après la Loi<sup>1</sup>, avant les batailles, les officiers israélites devaient rappeler à leurs soldats que tous ceux qui venaient de se marier, de planter une vigne, ou qui étaient sous l'impression de la peur, pouvaient se retirer et rentrer chez eux. Judas fit adresser cette communication à sa petite armée. Bien peu d'hommes durent sortir du camp, car ses troupes se composaient presque uniquement de volontaires intrépides.

Les Juifs quittèrent Maspha et descendirent jusqu'auprès d'Emmaüs, pour prendre l'offensive contre les Syriens. Ils campèrent au sud de la ville. Celle-ci était bâtie à la pointe septentrionale d'un

1: Deutéronome, xx, 5-8.

éperon qui, partant de la région montagneuse de la Judée, s'avancait vers la plaine habitée par les Philistins. En se portant au sud d'Emmaüs, les Juifs étaient demeurés sur un terrain élevé, dans une position qui leur était favorable. Et pourtant, malgré leur courage, beaucoup d'entre eux éprouvèrent un mouvement d'effroi, quand le combat fut sur le point de s'engager. Mais Judas sut trouver des paroles de foi et de patriotisme, pour affermir tous ses soldats. Dieu était avec eux, comme il l'avait été avec leurs pères contre les ennemis de leur nation, en particulier contre les Assyriens de Sennachérib. « Préparez-vous et soyez des hommes vaillants — telle fut sa péroraison — afin de combattre contre ces peuples qui se sont rassemblés pour nous perdre, nous et nos choses saintes. Il est meilleur pour nous de mourir en combattant, que de voir les maux de notre peuple... Cependant, que la volonté du ciel s'accomplisse <sup>1</sup>. » Ainsi réconfortés, ils s'élançèrent contre les Syriens.

L'armée ennemie était forte de 40 000 fantassins et de 7 000 cavaliers; par conséquent, près de huit fois plus nombreuse que celle de Judas Maccabée. Les généraux syriens l'avaient partagée en deux corps, dont l'un, composé seulement de 6 000 hommes, d'élite et de 1 000 cavaliers, avait pour mission de surprendre les Juifs, tandis que l'autre demeurerait dans la plaine, devant Emmaüs. Le premier était sous les ordres de Gorgias; Nicanor commandait le second. Gorgias et son détachement, conduits par des guides qui étaient familiarisés avec la région montagneuse de la Judée <sup>2</sup>, se mit en marche pendant la nuit, espérant tomber à l'improviste sur l'armée juive. Judas en fut averti à temps, et son génie guerrier, associé à sa bravoure audacieuse, lui révéla le parti qu'il pouvait tirer de la tactique adoptée par les Syriens. Bien loin d'être surpris, c'est lui-même qui va surprendre l'ennemi dans toutes les directions, et remporter ainsi la plus brillante de toutes ses victoires.

De la hauteur où il s'était établi, il descendit rapidement sur le camp syrien, qui n'avait pas encore eu le temps de s'organiser régulièrement, et où régnait un certain désordre. Gorgias, en arrivant au campement juif, n'y trouva personne; car, bien que Judas n'eût emmené avec lui que 3 000 de ses soldats, les 5 000 autres s'étaient dissimulés dans les collines. « Ils fuient devant nous », s'écria fièrement Gorgias, et, tombant dans le piège qui lui avait été dressé, il s'enfonça dans la montagne, à la recherche de l'armée juive, dont il espérait triompher promptement. Pendant ce temps, Judas était arrivé à Emmaüs, au lever du jour, et s'était précipité sur le camp ennemi. Les Syriens, épouvantés, se crurent attaqués par une armée

1. I Macc., III, 55-60; II Macc., VIII, 12-21.

2. Josèphe, *Ant.*, XII, VII, 4, dit avec tristesse que c'étaient des juifs apostats.

nombreuse. Une véritable panique s'empara d'eux, et ils se dispersèrent en désordre. Ceux d'entre eux qui ne s'éloignèrent pas assez vite furent massacrés; les Juifs poursuivirent les autres jusqu'à Gézer, forteresse plantée sur une colline qui s'avance dans la plaine des Philistins (le *Tell el Gézer* actuel), et même jusqu'à Azot, l'une des anciennes capitales philistines, et aussi à Jamnia, nommée autrefois Jabnéel, aujourd'hui *Yabreh*, petit village situé à peu de distance de la Méditerranée. Neuf mille Syriens trouvèrent la mort durant l'échauffourée qui avait eu lieu dans le camp et pendant leur fuite <sup>1</sup>.

Revenons à Gorgias. N'ayant pas découvert l'armée juive, il donna le signal du retour au camp d'Emmaüs. Mais, du haut de la montagne, il ne tarda pas à s'apercevoir que le camp était tout en flammes, et il comprit ce qui était arrivé. Désarmé à son tour, il prit aussi la fuite avec ses soldats, et alla se réfugier au loin, sur les frontières des Iduméens et des Philistins. La victoire achevée, les Juifs pillèrent le camp ennemi, où ils trouvèrent beaucoup d'or, d'argent et d'étoffes précieuses. Ils regagnèrent ensuite la montagne, en bénissant Dieu et en chantant le célèbre refrain de leurs ancêtres : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa bonté dure à jamais <sup>2</sup> ! » C'était un devoir pour eux d'être reconnaissants, car une fois de plus, le Dieu d'Israël venait de sauver son peuple <sup>3</sup>. Dans le partage du butin, les vainqueurs firent preuve d'une généreuse délicatesse, car ils voulurent qu'une portion spéciale fût assignée aux malades, aux veuves et aux orphelins de leur nation.

La désolation et l'humiliation ressenties par Lysias, le régent du royaume, lorsqu'il reçut la nouvelle de ce désastre, furent extrêmes. Ses espérances avaient été misérablement déçues. Il ne renonça pas cependant à réaliser le dessein d'Antiochus Épiphane, qui était de réduire les Juifs à une obéissance absolue. Mais, n'étant pas prêt actuellement, il dut renvoyer à l'année suivante la réussite de son plan. En effet, l'an 148 de l'ère des Séleucides (164-165 avant J.-C.), il envahit en personne la Judée, avec une armée formidable, composée de 60 000 fantassins d'élite et de 5 000 cavaliers. A la tête de pareilles forces, il se croyait sûr d'écraser en peu de temps les troupes de Judas Maccabée, bien qu'elles se fussent accrues récemment de quelques milliers d'hommes, attirés par les victoires de leurs frères. Lysias

1. Le chiffre des tués n'est pas le même dans les deux écrits, par suite d'une erreur des copistes : 3 000 seulement d'après I Macc., iv, 15; 9 000 d'après II Macc., viii, 24. Ce second chiffre paraît beaucoup plus raisonnable que le premier.

2. Il formait pour ainsi dire le chant national israélite. Cf. I Paralip., xvi, 41; II Paralip., v, 13 et vii, 3; Esdras, iii, 1; psaume cv, 1, etc.

3. I Macc., iii, 1-25; II Macc., viii, 23-29.

vint camper à Bethsara, localité mentionnée au livre de Josué, xv, 58. C'était une place très forte, située dans la région montagneuse de l'ancienne tribu de Juda, au sud de Jérusalem, sur la route d'Hébron. On devine aisément la tactique du général syrien : en attaquant les Juifs par le Sud, il se proposait d'exécuter un mouvement tournant, qui ferait tomber toute leur armée entre ses mains.

Cette fois encore, Judas se conduisit d'après le principe qui lui avait si bien réussi dans les trois batailles précédentes. Au lieu d'attendre l'ennemi, il prit lui-même l'offensive; non toutefois sans avoir imploré auparavant, suivant son autre coutume, le secours du Dieu des armées, qui avait autrefois livré Goliath à David, le camp philistin au fils de Saül, Jonathas. A peine la bataille était-elle engagée, que 5 000 Syriens tombaient sous les coups des soldats juifs, dont la bravoure était irrésistible. Les autres s'enfuirent en débandade. Lysias n'essaya pas même de rassembler ses troupes pour continuer la campagne. Il comptait que tout était perdu, cette fois encore, et que, pour vaincre les Juifs, prêts à sacrifier généreusement leur vie, il lui fallait de nouveaux soldats, qui n'auraient pas été découragés par la défaite. Il retourna donc à Antioche, pour préparer une campagne qui le rendrait définitivement maître de la Judée<sup>1</sup>.

Les Syriens renonçant pour le moment à la lutte, les Juifs purent respirer en paix pendant environ deux ans, et profiter de leurs victoires. L'ensemble de la Judée était libre; l'ennemi ne tenait plus que dans quelques places fortes. Judas, dont l'âme était si profondément religieuse, songea tout d'abord à purifier le temple et à restaurer le culte sacré. Il conduisit donc ses soldats à Jérusalem. Ils trouvèrent le sanctuaire tout entier dans le plus triste état. L'autel des holocaustes avait été profané, toutes les portes étaient brûlées, des arbrisseaux et toutes sortes de mauvaises herbes remplissaient les cours. Les chambres qui servaient d'habitation temporaire aux prêtres et de magasins pour les objets du culte, étaient en ruines. Pour les Juifs, le temple était comme le palais de leur Dieu; aucun endroit de la terre n'était donc aussi sacré à leurs yeux. Aussi, quand il leur apparut délaissé, bouleversé et souillé à ce point, manifestèrent-ils leur douleur par les mêmes signes de deuil que naguère à Maspha<sup>2</sup>.

On se mit courageusement à l'œuvre pour purifier, réparer et rétablir toutes choses. Seulement, il fallait que les travailleurs fussent en sécurité. Or, les Syriens étaient encore maîtres de la citadelle bâtie tout auprès du temple; et, de là, ils pouvaient à tout instant

1. I Macc., iv, 26-35; II Macc., xi, 1-12.

2. I Macc., iv, 36-40; II Macc., x, 1-8.

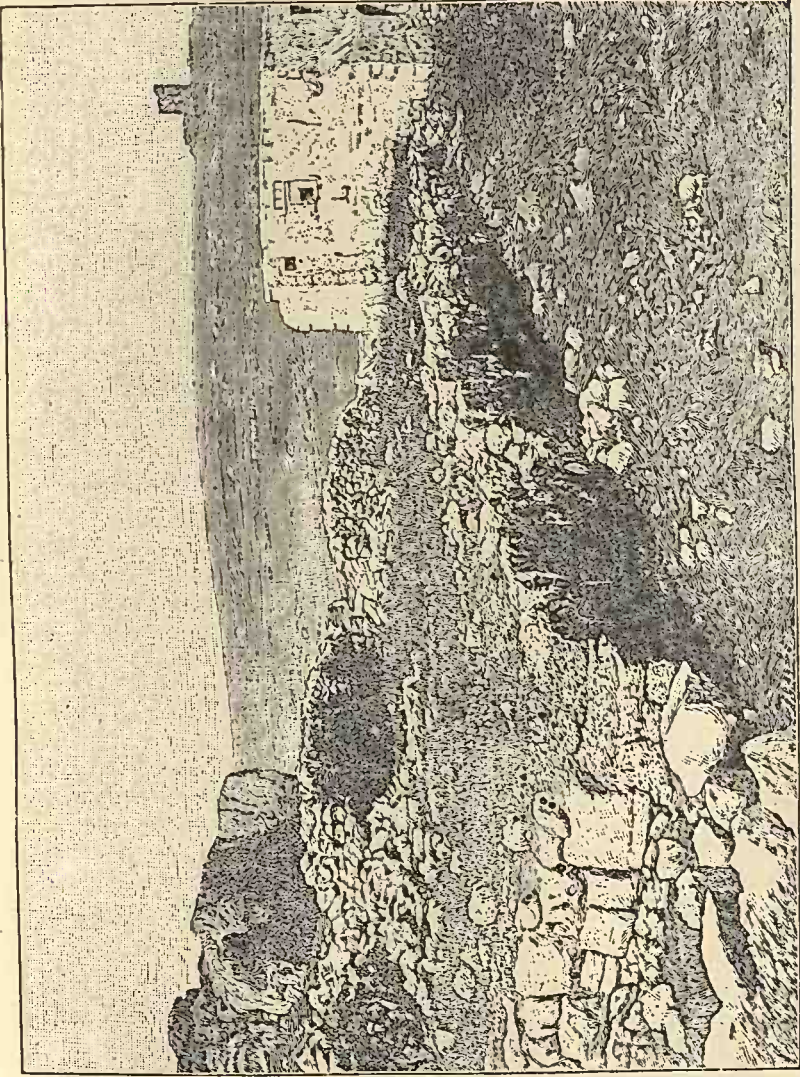


Fig. 75. — Ruines de Belhaura. (D'après une photographie.)

pénétrer dans les cours, les armes à la main. Judas, ne se sentant pas assez fort pour les expulser, établit des postes de soldats, prêts à repousser leurs attaques. Il choisit ensuite les plus vertueux d'entre les prêtres, et il leur confia la purification et la remise en état des Lieux saints. Il y avait beaucoup à faire; mais le zèle de ces prêtres suffit à tout. Ils débarrassèrent l'intérieur des édifices sacrés et les parvis des immondices et de la végétation qui s'y étaient accumulées; ils démolirent l'autel des holocaustes, qui avait été si indignement profané, et ils le reconstruisirent avec des pierres nouvelles; ils rebâtirent, au dedans et en dehors du sanctuaire proprement dit, ceux des murs que les Syriens avaient renversés; ils remplacèrent le mobilier et les vases sacrés dont Épiphane et ses agents s'étaient emparés. Un trait spécial, dans la description détaillée de l'auteur inspiré, révèle la délicatesse de conscience dont les Juifs étaient animés. Quand on eut démoli l'autel des holocaustes, on se demanda ce qu'on devait faire des pierres qu'on venait de remplacer. Elles avaient été souillées, il est vrai, par les odieux sacrifices du paganisme offerts sur cet autel; mais, d'autre part, les victimes immolées au Seigneur pendant plusieurs siècles, les avaient sanctifiées. On les mit donc respectueusement de côté — d'après la tradition juive, dans une chambre du temple<sup>1</sup> — « jusqu'à ce que vint un prophète, qui donnerait une décision à leur sujet<sup>2</sup>. »

Quand tout fut prêt, on fit solennellement la consécration du sanctuaire ainsi purifié et restauré. Cette fête fut célébrée le 25 *casleu* (164 avant J.-C.), exactement trois ans après « l'abomination de la désolation » décrite plus haut<sup>3</sup>.

Au même temps et au même jour, où il avait été souillé par les païens, il fut dédié de nouveau, au son des cantiques et des harpes, des *Kinnors*<sup>4</sup> et des cymbales. Tout le peuple se prosterna le visage contre terre; ils adorèrent et bénirent dans le ciel Celui qui les avait fait réussir. Ils firent la dédicace pendant huit jours, et ils offrirent des holocaustes avec joie, et un sacrifice d'action de grâces et de louanges. Ils ornèrent le devant du temple avec des couronnes d'or et des écussons... Il y eut une grande joie parmi le peuple, et l'opprobre dont les païens avaient couvert (le sanctuaire et la nation juive) disparut<sup>5</sup>.

Ce fut là un événement mémorable dans l'histoire de l'humanité, car il représentait le triomphe de la foi religieuse sur les intérêts matériels et la force brutale. Il déclarait au monde païen qu'il y avait

1. *Middoth*, iv, 46.

2. II Macc., iv, 41-51.

3. I Macc., i, 62.

4. Le *Kinnor* était une petite harpe.

5. I Macc., iv, 52-59.



dans la religion de Jéhovah, quelque chose qui la différenciait de toutes les autres. Pour les Juifs, cette solennité marquait la fin d'une longue période d'oppression et de persécution; et elle en inaugurerait une autre, remplie d'espérances et de victoires nationales. Les quatre siècles écoulés entre (le roi) Sédécias et Judas Maccabée s'étaient ouverts par la destruction du temple et la servitude de la nation israélite. Ils s'achevaient très à propos par la nouvelle dédicace du temple, l'union étroite du peuple juif et en avant-garde de l'indépendance nationale<sup>1</sup>.

Judas Maccabée décida que cette fête aurait lieu désormais tous les ans, pour perpétuer le souvenir d'une si grande délivrance. Elle se célébrait encore à l'époque de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et elle existe toujours chez les Juifs contemporains, qui la nomment *Hanoukka*, mot hébreu qui signifie « Dédicace »<sup>2</sup>.

Judas prit ensuite des mesures pour assurer la sécurité de Jérusalem et de la Judée. Il entoura le temple de solides remparts, afin de le protéger contre les attaques de la garnison syrienne qui occupait la citadelle, et il y plaça un détachement de soldats d'élite. Il fortifia aussi la bourgade de Bethsura, théâtre de sa victoire la plus récente, pour barrer le chemin aux Iduméens, de tout temps hostiles à la nation juive<sup>3</sup>.

## II. — Expéditions victorieuses de Simon et de Judas Maccabée contre les païens de Galilée et de Galaad.

Tandis que les généraux d'Antiochus Épiphane attaquaient la Judée, les petites nations païennes du voisinage avaient mis à profit la situation embarrassée des Juifs, pour leur nuire de toutes manières. Tantôt elles faisaient des incursions sur leur territoire et s'emparaient de quelques bourgades, tantôt elles massacraient ou du moins maltraitaient ceux des membres du peuple de Dieu qui étaient établis chez elles. Judas reprit donc ses opérations militaires, pour les châtier et pour mettre fin à ces graves abus (année 164). La première eut lieu contre les Iduméens, contre les « fils de Béan »<sup>4</sup> et quelques tribus arabes de la même région, dont on vint facilement à bout, et qui furent traités sévèrement<sup>5</sup>.

1. Kent, *A history of the jewish people, during the Babylonian, Persian and Greek periods*, 6<sup>e</sup> éd., p. 340.

2. S. Jean, x, 22; Coypel, *Le judaïsme, Esquisse des mœurs juives*, p. 224-226.

3. I Macc., iv, 60, 61.

4. Peut-être les habitants de Maon ou Baal-Maon, aujourd'hui *Main*, dans la partie sud-est de la Judée.

5. I Macc., iii, 1-8. On trouvera des détails plus complets sur cette campagne, II Macc., x, 14-38.

Les Juifs domiciliés en minorité dans l'ancienne province de Galaad et en Galilée subirent alors une grave oppression, de la part des païens au milieu desquels ils vivaient. Ils envoyèrent donc des messagers à Judas et à ses frères, pour implorer leur protection. Le danger qu'ils couraient était pressant; aussi une assemblée du peuple eut-elle lieu à Jérusalem à leur sujet. Il y fut décidé qu'on irait promptement au secours de ces coreligionnaires malheureux. Judas chargea son frère Simon de l'expédition en Galilée, tandis qu'il irait lui-même avec Jonathan, son autre frère, dans la province de Galaad. De la sorte, les deux campagnes eurent lieu simultanément. Mais il était nécessaire de pourvoir en même temps à la sécurité de la Judée, pendant l'absence de ses principaux chefs. C'est pourquoi Judas confia se soin à Joseph et à Azarias, deux membres distingués de la nation, sur lesquels il croyait pouvoir compter. Il limita cependant leurs pouvoirs. Ils devaient administrer le peuple et commander aux troupes laissées en Judée; mais il leur fut interdit formellement de prendre l'offensive contre les païens <sup>1</sup>.

Simon se dirigea donc vers la Galilée, à la tête d'une petite armée de 3 000 hommes. Il fut victorieux dans toute une série d'escarmouches, et tua autant d'ennemis, Phéniciens pour la plupart, qu'il avait lui-même amené de soldats. Puis, comme les Juifs établis en Galilée étaient trop peu nombreux pour y demeurer sans péril dans les circonstances présentes, Simon les ramena en Judée, avec ceux de leurs biens qui pouvaient se transporter. Ils furent accueillis affectueusement par leurs frères <sup>2</sup>.

Pendant ce même temps Judas, après avoir franchi le Jourdain, arrivait, avec 7 000 de ses guerriers, sur le haut plateau moabite, pour gagner ensuite le pays de Galaad. Il rencontra un groupe de Nabathéens, tribu sémitique fixée en grande partie à Pétra, l'ancienne capitale de l'Idumée, et dans le voisinage, mais aussi nomade en partie; c'est pourquoi un certain nombre de ses membres étaient alors de l'autre côté du Jourdain. Ces étrangers, qui ne nourrissaient aucun sentiment hostile à l'égard des Juifs, racontèrent à Judas ce qu'ils savaient des souffrances endurées en Galaad par ses compatriotes. Les païens avaient enfermé dans quelques places fortes de la contrée beaucoup d'entre eux, qu'on devait massacrer le lendemain. Ému de cette triste nouvelle, Judas conduisit par une marche forcée ses troupes à Bosra, l'une des villes désignées par les Nabathéens, s'en empara, délivra ses compatriotes, fit mettre à mort toute la population masculine et incendia les maisons après les avoir pillées. Ce terrible exemple était nécessaire pour épouvanter les

1. I Macc., v, 9-20.

2. I Macc., v, 21-23.

païens de la province, et mettre fin à leurs cruautés envers les Juifs. C'est un traitement semblable que Josué avait dû infliger autrefois aux Cananéens. en vertu de l'anathème prononcé par Dieu même.



Fig. 76. — Soldat romain portant une échelle de siège.  
(D'après Fröhner, *La Colonne Trajane*, pl. 145.)

Bosra était bâtie à environ 120 kilomètres de Jérusalem à vol d'oiseau, à la base sud-ouest du mont Hauran. Elle existe encore, sous le même nom.

De Bosra Judas se dirigea rapidement, pendant la nuit, vers Dathéman, qui paraît avoir été la ville la plus septentrionale occupée par les Juifs dans la *Ledja* actuelle. C'est dans cette place que s'étaient réfugiés ceux des Israélites qui avaient envoyé des messagers à Judas

et à ses frères, en faisant appel à un prompt secours. Tandis qu'il en approchait, à l'aube du jour, lui et ses troupes aperçurent une multitude de soldats ennemis, qui portaient des échelles et des machines de guerre pour faire le siège de la ville, s'en emparer et égorger les Juifs. Déjà l'attaque était commencée et les sauvages cris de guerre des assaillants retentissaient au loin. Judas se contenta de dire à ses troupes : « Combattez aujourd'hui pour vos frères. » A l'exemple de Gédéon, il les partagea en trois corps, qui se précipitèrent sur l'ennemi dans trois directions différentes, poussant, eux aussi, leur cri de guerre, accompagné d'une ardente prière et du son des trompettes. Les chefs des assiégeants étaient alors commandés par Timothée; c'était



Fig. 77. — La déesse Atargatis.

Atargatis vue de face avec une haute couronne ornée de quatre cercles et de quatre fleurons, les cheveux nattés tombant sur les épaules et un collier. — R. Abd-Haddad, prêtre d'Atargatis, barbu, debout, coiffé du bonnet conique, la main droite levée au-dessus d'un petit autel.

peut-être l'Ammonite dont il a été parlé précédemment. Ils croyaient Judas bien loin d'eux, endormi à Jérusalem sous ses récents lauriers ; et voici que, tout à coup, ils l'avaient devant eux, tandis que, par derrière, se trouvait la garnison de Dathéman, qui ferait sans doute une sortie, en un moment favorable. Plutôt que d'être ainsi cernés, les assaillants prirent la fuite en toute hâte, leur chef en tête, tant le héros juif était redouté. Mais on leur donna la chasse, et 8 000 d'entre eux périrent ce jour-là. Sans perdre un instant, Judas et son armée se dirigèrent vers Maspha de Galaad, ville importante dont le site n'a pas encore été identifié. Ils la prirent et la brûlèrent avec la même sévérité que Bosar. Ils s'emparèrent ensuite de plusieurs autres cités de Galaad <sup>1</sup>.

Cependant Timothée, bien loin de se décourager, avait préparé sa revanche, avec une nouvelle armée beaucoup plus forte que celle qu'il commandait auparavant. Il était allé s'établir en face de Baphon, identique peut-être à Raphana, qui faisait partie de la Décapole et était située au sud du lac de Tibériade, sur la rive gauche du Jourdain. Judas envoya quelques hommes en reconnaissance dans cette direction, pour savoir exactement ce qui s'y

1. I Macc., v, 24-34.

passait. A leur retour, ils lui apprirent que la haine du nom juif avait réuni sous les étendards de Timothée tous les païens d'alentour, en particulier un grand nombre d'Arabes pillards, qu'une solde avantageuse et l'espoir d'un riche butin avaient attirés. Comme toujours, Judas s'élança avec ses soldats contre l'ennemi, bien qu'un cours d'eau le séparât de l'armée de Timothée, et qu'il y eût un véritable péril à ouvrir le combat en pareil cas. Le premier de tous, il franchit hardiment le torrent; ses troupes, dignes de lui, le franchirent à sa suite. Dans la lutte corps à corps qui s'engagea aussitôt, Timothée subit une autre grosse défaite. Ceux de ses soldats qui échappèrent à la mort prirent la fuite, après avoir jeté leurs armes pour courir plus rapidement, et ils allèrent chercher un refuge à Carnaïm, dans un temple qu'on appelait alors « Atargatéion »<sup>1</sup>, parce qu'il était consacré à la déesse Atargatis, l'Astarté ou Vénus syrienne. Ils espéraient sans doute jouir du droit d'asile en ce lieu; mais Judas s'empara de la ville, et brûla le temple avec tous ceux qui s'y trouvaient. La ville de Carnaïm n'est autre que l'ancienne Astaroth-Carnaïm, dans le nom de laquelle entrait précisément le nom d'Astarté. Elle était située à l'est du lac de Génésareth, à environ 150 kilomètres de Jérusalem<sup>2</sup>.

Cette victoire mit fin à l'expédition que Judas Maccabée avait entreprise dans ce district contre les ennemis d'Israël. Expédition très dangereuse, car le héros avait dû s'avancer loin de sa base, sans provisions, dans un pays inconnu et rempli d'ennemis. Il avait compté sur Dieu, sur sa bravoure personnelle et celle de ses troupes, et il n'avait pas été déçu. D'ailleurs, ne fallait-il pas aller au secours de compatriotes dont la vie était gravement menacée? Après les avoir délivrés, il n'avait plus qu'à rentrer à Jérusalem; mais, comme son frère Simon, et pour un motif semblable, il voulut emmener avec lui en Judée tous ses coreligionnaires, dont l'existence aurait été plus que jamais en péril au pays de Galaad. La route que l'immense caravane avait à suivre traversait le plateau de Gaulan et passait tout auprès de la ville d'Éphron, qui la barrait. Les habitants prirent immédiatement une attitude hostile, fermèrent leurs portes et refusèrent de les ouvrir. Comme on n'avait rien eu à leur reprocher jusqu'alors, Judas leur fit porter des paroles de paix. Il ne demandait que le droit de passer, promettant que personne ne causerait le moindre dommage. Les Éphronites s'étant obstinés dans leur refus, Judas donna l'ordre d'attaquer la ville. Elle ne tomba entre ses mains qu'après un siège qui avait duré tout un jour et toute une nuit. Il lui fit subir ensuite le même sort qu'aux barbares cités de

1. II Macc., XII, 26, dans le texte grec.

2. I Macc., v, 37-44; II Macc., XII, 10-31.

Galaad<sup>1</sup>. On se remit en route pour le Sud. Après être descendus dans la vallée du Jourdain, l'armée juive et ceux qu'elle avait été si heureuse de délivrer traversèrent le fleuve et arrivèrent à Scythopolis, l'ancienne Bethsan. Il fallut plusieurs jours encore pour atteindre Jérusalem. Judas, qui était toujours au premier rang lorsqu'il fallait attaquer l'ennemi, se tenait maintenant à l'arrière-garde, parce qu'avant de pénétrer en Judée, on était encore en pays ennemi et que tout danger n'avait pas disparu. Il excitait les trainards à avancer et veillait à ce que les rangs demeuraient compacts. On réussit à gagner Jérusalem sans faire d'autre rencontre fâcheuse. Judas conduisit directement tout son monde au temple, pour remercier Dieu, par des sacrifices d'action de grâces, des victoires si glorieusement remportées<sup>2</sup>. En terminant le récit de cette campagne mouvementée, l'écrivain sacré dit que des holocaustes furent aussi offerts tout spécialement, parce qu'aucun des Juifs (qui accompagnaient Judas) n'avait péri jusqu'à ce qu'ils fussent revenus en paix », c'est-à-dire, sains et saufs. Cette note se rapporte-t-elle à l'expédition entière de Galaad, durant laquelle deux grandes batailles avaient été livrées et plusieurs places fortes prises d'assaut? Ce serait là un miracle presque inouï, quoique pas impossible, assurément. L'historien juif Josèphe admet qu'il s'agit en réalité de toute la durée de la campagne, et divers exégètes pensent comme lui. Néanmoins, les meilleurs commentateurs catholiques croient qu'il est préférable de ne faire retomber cette réflexion du narrateur que sur les faits racontés en dernier lieu : aucun des nombreux compagnons de Judas n'avait perdu la vie entre le départ de Bethsan et l'arrivée à Jérusalem.

Tandis que Judas, Simon et leurs soldats se couvraient de gloire, un événement douloureux avait affligé le reste de la nation. Lorsque Joseph et Azarias, auxquels avait été confiée l'administration du pays pendant l'absence de Judas, eurent appris les admirables faits d'armes exécutés par leurs compatriotes en Galilée et dans la province de Galaad, ils se dirent l'un à l'autre, poussés par une vanité aveugle et insensé : « Faisons-nous aussi un nom, et allons combattre contre les nations qui nous environnent. » Ils allèrent donc, malgré la défense très expresse de Judas, attaquer la ville de Jamnia, qui a été mentionnée précédemment, espérant s'en emparer par un simple coup de main. Mais le gouverneur de la ville, Gorgias, l'un des généraux Syriens battus naguère par Judas Maccabée, fit une sortie à la tête de ses troupes, et refoula les assaillants jusqu'aux frontières de la Judée, en leur tuant 3 000 hommes. Le narrateur

1. I Macc., v, 45-51.

2. I Macc., v, 52-54.

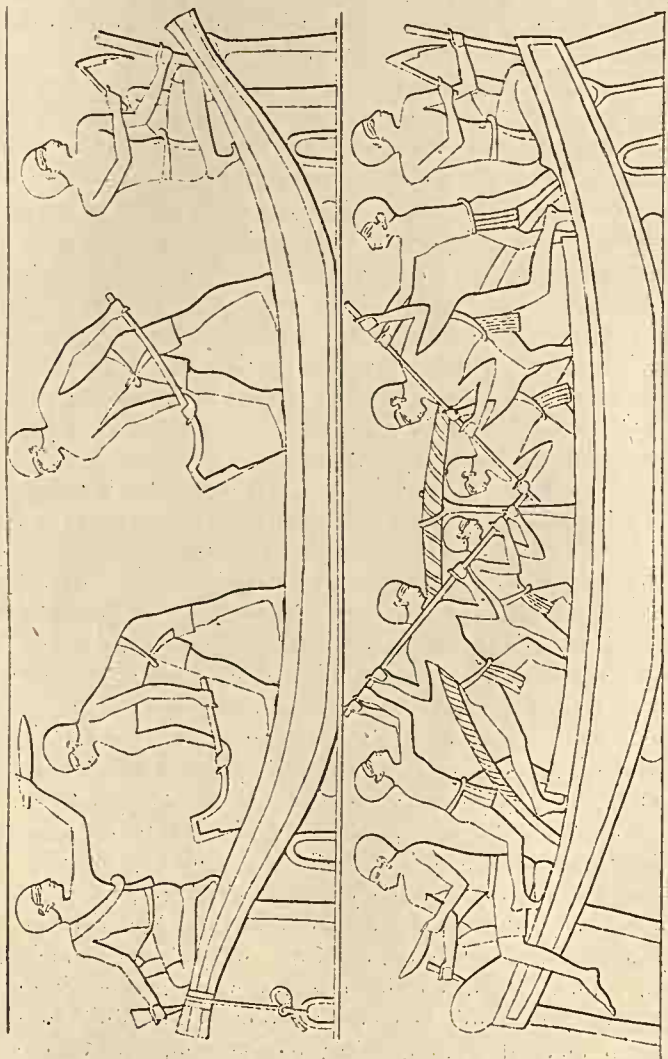


Fig. 78. — Fabrication de barques en Égypte. (D'après Lepsius, Denkmäler, Abth. II, Bl. 108).

met leur présomption en relief par cette grave réflexion : « Ils n'étaient pas du nombre des hommes par lesquels le salut a été opéré dans Israël<sup>1</sup>. » Tout en affligeant sincèrement les Juifs, cet insuccès accrut encore la renommée de Judas et de ses frères, car il montra que le peuple de Dieu ne remportait la victoire que sous la conduite de ces vaillants chefs, singulièrement bénis du ciel. Aussi étaient-ils chaleureusement acclamés partout où ils se présentaient.

Judas Macchabée fit encore à cette même date (vers la fin de l'année 163 avant J.-C.), deux expéditions militaires, dirigées, l'une contre les Iduméens, l'autre contre les Philistins. Aux premiers il reprit la ville importante d'Hébron et les villages qui en dépendaient. Il enleva aux Philistins Azot et plusieurs autres places. De part et d'autre, il eut recours, comme à Galaad, à l'incendie et au pillage, pour affaiblir davantage ces ennemis irréconciliables de sa nation. De plus, à Azot, célèbre autrefois par le culte de Dagon, il renversa les autels païens et brûla les idoles. Ces nouveaux succès de Judas furent encore attristés par un échec partiel, dû à l'ambition de quelques prêtres juifs, qui voulurent aussi s'illustrer « en signalant leur courage et en allant au combat sans en avoir reçu l'ordre. » Mais ils périrent misérablement<sup>2</sup>.

Le second livre des Maccabées, xii, 1-9, rattache à cette même période plusieurs incidents, qui montrent que, même après la défaite et le départ de Lysias et de ses troupes, la paix ne fut pas non plus complète dans la plaine maritime, où les Syriens possédaient encore quelques villes, munies de garnisons. Judas Macchabée dut entreprendre aussi deux expéditions contre les places de Joppé et de Jamnia, qui avaient tenu une conduite particulièrement hostile à l'égard des Juifs domiciliés chez elles. A Joppé la partie païenne de la population avait invité ceux-ci à une prétendue partie de plaisir sur mer, avec leurs femmes et leurs enfants; puis ils les avaient jetés dans les flots, où ils périrent au nombre de deux cents. Dès que la nouvelle de cet horrible guet-apens fut parvenue à Judas, il accourut avec un fort détachement de ses soldats, incendia le port avec toutes les matières inflammables qui s'y trouvaient, barques et navires, pontons et marchandises. Le feu se communiqua à la ville, et brûla un grand nombre des habitants. Ceux qui lui avaient échappé furent massacrés. Judas apprit ensuite que les habitants de Jamnia se proposaient de faire subir le même traitement aux Juifs qui résidaient parmi eux. Il ne leur laissa pas le temps d'exécuter leur dessein atroce. Il se transporta chez eux la nuit suivante et incendia pareillement la ville. Les flammes s'élevèrent si haut, qu'on les

1. I Macc., v, 58-62.

2. I Macc., v, 64-68.



aperçut à Jérusalem, malgré la distance de 240 stades (environ 45 kil.) qui séparaient les deux cités.

### III. — Mort d'Antiochus Épiphanes.

Nous avons laissé Antiochus Épiphanes en Perse, soucieux de remplir, *per fas et nefas*, son trésor vidé par ses guerres et ses prodigalités. Et voici que tout à coup nous apprenons sa maladie et sa mort. Les livres des Maccabées contiennent jusqu'à trois récits de cet événement, qui se trouvent, l'un au I<sup>er</sup> livre, vi, 1-16; un autre au II<sup>e</sup> livre, i, 10-17; le troisième, encore au II<sup>e</sup> livre, ix, 1-29. Il existe entre eux d'assez grandes dissemblances; surtout entre le second et les deux autres; mais les contradictions qu'on prétend relever entre ces deux derniers ne sont qu'apparentes et se concilient aisément. L'autre narration présente, au contraire, des divergences si graves, qu'on a essayé, pour établir l'accord, de démontrer qu'elle ne se rapporte pas à Antiochus Épiphanes, mais à son père Antiochus III le Grand<sup>1</sup>, ou à Antiochus VII Sidétès, qui régna sur la Syrie entre les années 138 et 129 avant Jésus-Christ. Nous avons développé ailleurs<sup>2</sup> les raisons pour lesquelles nous admettons, avec la plupart des commentateurs, qu'il s'agit de la mort d'Antiochus Épiphanes dans ce passage comme dans les deux autres. Nous n'avons pas à entrer ici dans ces détails.

Arrivé dans l'Élymaïde, à Persépolis, avec une partie considérable de son armée, Épiphanes apprit qu'il y avait là un temple dont le trésor contenait en grande quantité, des richesses qu'il résolut de s'approprier. Ce temple était dédié à Nanée<sup>3</sup>, que les anciens auteurs ont assimilée, tantôt à Diane Artémis<sup>4</sup>, tantôt à Aphrodite<sup>5</sup>, et qui est plutôt l'*Anaitis* ou l'*Anahita* des Perses, laquelle était analogue à la Vénus grecque<sup>6</sup>. Mais on manque de renseignements précis sur Nanée, à l'époque d'Antiochus Épiphanes, les noms et les attributs de cette déesse s'étant modifiés dans le cours des temps, et dans les divers pays où elle était honorée. Entre autres objets précieux qui ornaient son temple et qui durent exciter la convoitise du roi de Syrie, se voyaient des cuirasses et des boucliers d'or, qu'Alexandre le

1. M. Vigouroux s'est fait, en dernier lieu, le savant et éloquent défenseur de cette opinion, dans l'ouvrage, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 643-658.

2. Dans notre *Sainte Bible commentée*, t. vi, p. 794. Voir aussi Knabenbauer, *Commentarius in libros Machabæorum*, 1917, p. 285, 286.

3. Dans le texte grec : *Νανναία*, *Nanna* dans la Vulgate.

4. Polybe, xxxi, 11; S. Jérôme, *Comment. in Dan.*, xi, 44.

5. Appien, *Syriac.*, 66.

6. Le P. Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, p. 138 et 454.

Grand y avait déposés comme ex-voto. Antiochus IV alla donc avec son armée à Persépolis, et « chercha à s'emparer de la ville pour la piller <sup>1</sup>. » Mais les habitants se soulevèrent et réussirent à lui opposer une si vive résistance qu'il fut contraint de fuir honteusement, avec l'intention de se diriger vers Babylone <sup>2</sup>.

Il était encore en Perse, non loin d'Ecbatane quand on vint lui annoncer les désastres successifs, que ses généraux avaient subis



Fig. 79. — La déesse Nanée sur une monnaie indo-scythe. Roi scythe Ranickka. ☞ La déesse Nanée (NANA) debout.

en Judée, et les brillants succès des Juifs. Impressionné déjà très douloureusement par son récent et humiliant échec, il entra dans une violente colère. Le I<sup>er</sup> livre des Maccabées, vi, 5-7, résume éloquentement les nouvelles qui lui furent apportées de Syrie :

Son armée, qui était dans le pays de Judée, avait été mise en fuite; Lysias avait marché à la tête d'une puissante armée et avait été mis en fuite par les Juifs; ceux-ci s'étaient renforcés par les armes; ils avaient pris de nombreuses dépouilles dans le camp (syrien); ils avaient renversé l'abomination dressée par lui sur l'autel qui était à Jérusalem, et ils avaient environné le temple de hautes murailles, comme auparavant ils avaient aussi fortifié Bethsura.

Les deux écrivains sacrés insistent également sur les effets désastreux que ces nouvelles produisirent sur l'âme et même sur la santé du roi. Il en fut si fortement ému qu'il en tomba malade, dut s'aliter, fut atteint non seulement d'affreuses douleurs d'entrailles qui le torturaient, mais d'une sorte d'agonie mentale qui se prolongea pendant assez longtemps et l'empêcha de quitter la Perse aussi promptement qu'il l'aurait voulu. Dès qu'il put se lever, il ordonna d'accélérer le départ et la marche en avant, tant il avait hâte de se venger et de faire de Jérusalem, disait-il « le tombeau des Juifs ». Mais, dans sa course rapide il tomba, de son char et se fit de très graves lésions par tout le corps. Bientôt la corruption et les vers se mirent dans ses plaies qui répandaient une odeur insupportable.

1. C'est ce que dit aussi très expressément Polybe, *loc. cit.*  
2. I Macc., vi, 1-4; II Macc., ix, 1, 2.

table<sup>1</sup>. Le II<sup>e</sup> livre des Maccabées, ix, 8 et 10, fait à ce sujet de frappantes réflexions :

Ainsi, celui qui, rempli d'un orgueil démoniaque, croyait pouvoir commander même aux flots de la mer et peser dans une balance les hauteurs des montagnes, humilié maintenant jusqu'à terre, ... attestait la puissance de Dieu, qui se manifestait en lui... Et celui qui, peu auparavant, s'imaginait qu'il pourrait atteindre les astres du ciel, ne pouvait plus être porté par personne, à cause de son infection intolérable.

Épiphanes comprit alors qu'il allait mourir. Il réunit autour de lui ses principaux officiers et exprima devant eux les remords et les regrets, malheureusement tardifs, que lui inspirait sa barbare conduite envers les Juifs. « Maintenant, leur dit-il entre autres choses, je me souviens des maux que j'ai faits à Jérusalem, dont j'ai emporté toutes les dépouilles d'or et d'argent, et j'ai fait mourir sans motif les habitants de la Judée. Je reconnais que c'est pour cela que ces maux m'ont atteint, et voici que je meurs d'une grande tristesse, sur une terre étrangère<sup>2</sup>. » Ses cruautés à l'égard des Juifs et sa conduite sacrilège envers le temple le hantaient donc comme d'horribles fantômes. Il exprima ces mêmes sentiments dans une lettre qu'il écrivit alors aux Juifs; il s'humilia devant le Dieu d'Israël, en promettant de réparer de son mieux, si la santé lui était rendue, tout le mal qu'il avait fait à son peuple. A quel point tout cela était-il sincère?

Avant de mourir, Épiphanes n'oublia pas les intérêts de son fils Antiochus, qui n'était alors qu'un enfant de douze ans d'après Polybe, seulement de neuf ans d'après Appien<sup>3</sup>. Avant d'entreprendre son expédition funeste en Perse, il avait confié tout ensemble à Lysias, ainsi qu'il a été dit, la régence du royaume et l'éducation du jeune Antiochus. De son lit de mort, il lui retira ces deux fonctions, pour les attribuer à un autre de ses officiers, nommé Philippe, identique peut-être à ce cruel Phrygien que nous avons vu installé autrefois comme gouverneur provisoire de Jérusalem, tout exprès pour en faire souffrir les habitants<sup>4</sup>. En agissant ainsi, le roi commettait une faute politique très grave; car il aurait dû prévoir que Lysias, qui avait sous ses ordres une puissante armée, ne se laisserait pas déposséder en paix de ses pouvoirs, de sorte que la guerre civile éclaterait sans doute bientôt en Syrie. Épiphanes remit à Philippe,

1. En médecine, ce mal horrible porte le nom d'*helminthiasis*. Plus tard nous verrons Hérode Agrippa I<sup>er</sup> frappé du même mal, et aussi en châtement de son orgueil (Actes des apôtres, xii, 23.)

2. I Macc., vi, 10-13; II Macc., ix, 11-27.

3. Polybe, *loc. cit.*, Appien, *Syriac.*, 45 et 66.

4. II Macc., v, 22.

comme insignes de son autorité, son diadème, son manteau royal et ses armes. Il mourut peu après, l'an 149 de l'ère des Séleucides (164-163 avant J.-C.). Dès que la nouvelle de sa mort parvint à Antioche, Lysias se conduisit comme s'il était toujours le régent du royaume et intronisa le jeune Antiochus V, auquel il donna le surnom d'Eupator<sup>1</sup>. D'autre part, Philippe reprit, avec l'armée d'Épiphanes, le chemin de la Syrie, en emportant le corps du roi, pour lui donner une sépulture honorable à Antioche<sup>2</sup>.

Nous avons cité, à l'occasion les passages les plus saillants de la



Fig. 80. — Monnaie d'Antiochus V Eupator.

Tête diadémée d'Antiochus, V. Jupiter assis sur un trône tenant une victoire de la main droite et s'appuyant sur son sceptre de la main gauche.

prophétie de Daniel relative à ceux des rois de Syrie et d'Égypte qui eurent, à des titres divers, des relations avec le peuple juif durant la période grecque de son histoire. La dernière partie de ce célèbre oracle, qui concerne Antiochus Épiphanes, est particulièrement remarquable. Nous allons la placer en partie sous les yeux de nos lecteurs, qui feront aisément l'application de ses principaux traits.

Un homme méprisé prendra sa place (celle de Séleucus IV, son frère), sans avoir droit à la dignité royale<sup>3</sup>...; il s'emparera du royaume par l'intrigue... Après qu'on se sera joint à lui (par des traités de paix ou d'amitié), il usera de tromperie... Il fera (par ses victoires) ce que n'avaient pas fait ses pères, ni les pères de ses pères; il distribuera le butin, les dépouilles et les richesses<sup>4</sup>. Il formera des projets contre les forteresses. A la tête d'une grande armée, il emploiera sa force et son ardeur contre le roi du midi (le roi d'Égypte)... Son cœur sera hostile à l'alliance sainte (au peuple juif); il agira contre elle et retournera dans son pays. A une époque déterminée, il marchera de nouveau contre le midi; mais alors les choses ne se passeront point comme précédemment (l'expédition finira

1. I Macc., vi, 14-17.

2. II Macc., ix, 29<sup>a</sup>.

3. Antiochus Épiphanes usurpa, en effet, la couronne, qui revenait de droit à son neveu, le jeune Démétrius.

4. Allusion à ses prodigalités.

mal pour lui). Des vaisseaux de *Kittim*<sup>1</sup> s'avanceront contre lui (pour arrêter ses conquêtes). Découragé, il reviendra en arrière; puis, furieux contre l'alliance sainte, il ne restera pas inactif... Des troupes arriveront sur son ordre, profaneront le sanctuaire, feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront l'abomination de la désolation (un autel païen sur l'autel des holocaustes). Il séduira par des flatteries les (Juifs) traîtres à l'alliance. Mais ceux du peuple qui connaîtront leur Dieu<sup>2</sup> agiront avec fermeté... Parmi eux il en est qui tomberont par l'épée, par le feu, la captivité ou le pillage... Le roi fera ce qu'il voudra; il s'élèvera et se grandira au-dessus de tous les dieux, il parlera insolemment contre le Dieu des dieux; il prospérera jusqu'à ce que la colère (divine) soit consommée... Puis il arrivera à sa fin, sans que personne lui vienne en aide<sup>3</sup>.

#### IV. — Campagne d'Antiochus V Eupator contre Jérusalem.

Une année environ après la mort d'Antiochus Épiphane — l'an 150 de l'ère des Séleucides, 163-162 avant Jésus-Christ — Judas Macchabée fit une vigoureuse tentative pour s'emparer de la citadelle de Jérusalem, toujours occupée par les Syriens. Du sein de leur forteresse, ceux-ci gênaient considérablement les habitants de la ville, dont la sécurité n'était jamais complète, et dont la vie même était parfois mise en péril lorsqu'ils se rendaient au temple<sup>4</sup>. Judas réunit donc toutes ses troupes, pour faire le siège de cette *Acra*, comme on la nommait en grec. Mais, au moment où les opérations militaires furent ouvertes, quelques-uns des Syriens assiégés réussirent à s'échapper. Avec plusieurs Juifs renégats, qui s'associèrent à eux, ils allèrent trouver le jeune roi Eupator et le pressèrent de porter secours à la garnison<sup>5</sup>. Lysias, qui était alors le vrai maître du royaume, résolut de tenter un effort énergique contre les Juifs, et bientôt il s'avança vers la Judée, avec une armée composée de 100 000 fantassins, de 20 000 cavaliers, de 300 chars de guerre et de 32 éléphants dressés au combat<sup>6</sup>.

Le second livre des Maccabées, XIII, 3-8, nous révèle à cette occasion, une nouvelle iniquité de l'ancien pontife Ménélas, qui mettait le comble à toutes les autres, mais qui lui attira en même temps son châtement providentiel. Lorsqu'il vit Eupator et Lysias s'avancer ainsi contre son propre peuple, il eut l'infamie d'aller les rejoindre,

1. C'est-à-dire, de Chypre; puis, par extension, des régions occidentales de l'Europe; ici, de Rome.

2. Les Maccabées et tous ceux qui se mettront à leur suite.

3. Daniel, XI, 21-45.

4. Josèphe, *Ant.*, XII, IX, 3.

5. I Macc., VI, 18-27.

6. Par suite de l'erreur des copistes, les chiffres qu'on lit II Macc., XIII, 2, ne sont pas entièrement les mêmes.

pour faire cause commune avec eux. C'est là que l'attendait la justice divine, dont son oncle Joseph l'avait naguère menacé<sup>1</sup>. Bien loin d'être accueilli avec faveur, il se vit accuser par Lysias d'être la cause de tous les maux endurés depuis plusieurs années par les Syriens eux-mêmes, et il fut condamné à mort. Son supplice consista à être précipité dans une tour remplie de cendres, où il périt étouffé. « Ainsi mourut Ménélas ce violateur de la loi », remarque l'écrivain sacré, et c'est très justement qu'il ne fut pas déposé dans la terre, car il avait maintes fois péché contre l'autel, dont le feu et la cendre étaient purs, et c'est dans la cendre qu'il trouva la mort<sup>2</sup> ».

Comme dans les campagnes précédentes, l'armée formidable dont les éléments viennent d'être énumérés, la plus puissante de celles qui avaient attaqué les Juifs depuis le début de la persécution d'Épiphané, vint de Syrie en longeant le rivage de la Méditerranée. Elle fit ensuite un mouvement tournant, de manière à attaquer les Juifs par le Sud.

Lysias mit le siège devant Bethsura, la ville devant laquelle il avait été défait par les Juifs quelques années auparavant. Le siège traîna en longueur; car Judas avait pris la précaution de fortifier cette localité, de manière à fermer la route à ceux des ennemis d'Israël, qui l'attaqueraient par le Midi. Les Syriens construisaient des machines de guerre, probablement des tours mobiles, des béliers, des balistes, afin de pouvoir s'approcher davantage des remparts et rendre l'assaut plus facile. Mais la garnison et les habitants de Bethsura firent des sorties couronnées de succès, et réussirent à incendier ces machines, dont le bois formait la matière principale. Judas n'abandonna pas la ville à ses propres forces, évidemment insuffisantes pour une résistance prolongée. Comprenant qu'il importait beaucoup plus de la délivrer que de s'emparer de la citadelle, il renonça pour le moment à s'emparer de celle-ci, et il s'avança vers le Sud avec son armée. Il établit son camp à Bethzacia, localité située, d'après Josèphe, *Ant.*, XII, ix, 4, à soixante-dix stades (environ 13 kil.) au nord de Bethsura, sur l'emplacement actuel de *Beit Sakariyeh*<sup>3</sup>. Le choix de cette position fait une fois de plus honneur à ses talents militaires, car c'est là que passe la ligne de défense de Jérusalem dans la direction du Sud<sup>4</sup>.

Mais Eupator, ou plutôt Lysias, fut promptement averti de l'approche des troupes juives, et manœuvrant à la manière de Judas lui-même il fit avancer rapidement son armée contre elles. Les

1. Voir la page 173, note 1.

2. II Macc., XIII, 3-8.

3. V. Guérin, *Description de la Palestine : la Judée*, t. III, p. 316-319; Baumer, *Pælastine*, p. 181.

4. Conder, *Judas Maccabæus*, p. 135-137.

deux groupes ennemis se trouvèrent bientôt en face l'un de l'autre et se préparèrent au combat. Il a été dit plus haut que les éléphants formaient un contingent important de l'armée syrienne. Pour les exciter et les rendre plus dangereux, on leur fit boire un mélange de jus de mûres et de jus de raisins. D'ordinaire, on réunissait à part ces bêtes dressées au combat; on les plaçait en avant des troupes et on les lançait contre l'ennemi dès le commencement de la bataille. Mais on employait aussi d'autres méthodes. Ainsi, à la bataille de Magnésie (190 avant J.-C.) Antiochus III le Grand avait disposé

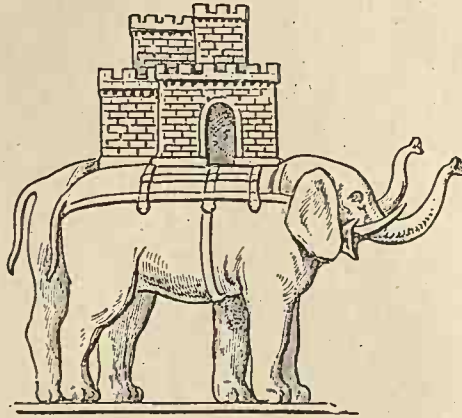


Fig. 81. — Tour portée par des éléphants.  
(D'après une pierre gravée.)

ses éléphants deux à deux entre ses bataillons<sup>1</sup>. Ici nous trouvons un autre arrangement : mille fantassins et cinq cents cavaliers furent groupés auprès de chaque bête. Sur ces éléphants, pour les rendre doublement utiles, on établissait des tourelles de bois, assujetties par des chaînes ou de fortes courroies; et l'on plaçait dans ces petites tours, trois, quatre ou cinq soldats<sup>2</sup>, choisis parmi les archers les plus adroits, et qui, de ce poste élevé, lançaient à coup sûr leurs flèches sur les guerriers ennemis. En avant, assis sur le cou de la bête, se tenait le cornac indien qui dirigeait ses mouvements<sup>3</sup>.

Après cette description préliminaire destinée à mettre en relief l'action héroïque d'Éléazar, frère de Judas Maccabée, le narrateur

1. Appien, *Syriac.*, 32; Tite-Live, xxxviii, 40.

2. I Macc., vi, 37, il est dit qu'il y avait trente-deux hommes dans chaque tourelle. Ce chiffre doit être erroné, car ni la tourelle n'aurait pu contenir tant de soldats, ni un seul et même éléphant les porter.

3. I Macc., v, 32-41; II Macc., xi, 1-12.

introduit son récit de la bataille par quelques lignes solennelles, poétiques, qui marquent la gravité de l'heure :

Lorsque le soleil brilla sur les boucliers d'or<sup>1</sup> et d'airain, les montagnes en resplendirent, et elles brillèrent elles-mêmes comme des lampes ardentes. Une partie de l'armée du roi s'avança sur les hautes montagnes<sup>2</sup>, et l'autre dans la plaine, et ils marchaient sûrement. Tous les habitants du pays étaient épouvantés par les cris de cette multitude, et par la marche de la foule, et par le fracas des armes, car l'armée était très nombreuse et très forte.

Selon sa coutume, Judas, lorsque cette armée se fut approchée de son poste de Bethzacaria, s'élança contre elle avec ses troupes. L'entrain des Juifs était tellement irrésistible qu'ils remportèrent un commencement de victoire et tuèrent six cents guerriers syriens. C'est alors qu'Éléazar, s'illustra par un glorieux fait d'armes. Il remarqua que l'un des éléphants d'Eupator était muni d'une cotte de mailles particulièrement riche; d'où il conclut que cette bête portait le roi en personne. Il se dit alors que, s'il réussissait à tuer cet éléphant, ce serait en même temps la mort du roi. Or cette mort, dans les circonstances actuelles, provoquerait très probablement une panique effroyable dans les rangs de l'armée syrienne, en sorte que les Juifs seraient, cette fois encore, les maîtres de la situation. Éléazar comprenait fort bien qu'il périrait lui-même infailliblement, s'il réalisait son projet audacieux; mais il faisait d'avance le sacrifice de sa vie pour son pays; et d'ailleurs n'allait-il pas acquérir un renom immortel? Il s'ouvrit donc de vive force un chemin jusqu'auprès de l'énorme bête, « tuant à droite et à gauche, et faisant tomber de tous côtés (les soldats syriens) devant lui. » Puis il se glissa sous le ventre de l'éléphant à l'endroit où la peau est moins épaisse et moins dure, et il y plongea son épée. L'éléphant tomba sur lui et l'écrasa, comme il s'y attendait. Mais il ne remporta pas le succès sur lequel il comptait, car Eupator n'était pas là<sup>3</sup>.

Les Syriens aussi se battirent courageusement. Leur impétuosité fut telle, que les Juifs, beaucoup moins nombreux, durent bientôt céder. Ils ne prirent pas la fuite et ne subirent pas une défaite complète, puisqu'ils purent se replier en bon ordre. Néanmoins, Judas crut qu'il était prudent d'abandonner sa position de Bethzacaria et de rentrer à Jérusalem. Ce fut le premier échec sérieux qu'il éprouvait, depuis qu'il avait commencé la guerre d'indépendance.

1. C'est-à-dire, simplement dorés. Les rois de Syrie mettaient leur vanité, comme Alexandre le Grand, à munir leurs soldats d'armes riches et étincelantes.

2. La ligne de partage des eaux suit, en effet, l'arête sur laquelle étaient bâties les bourgades de Bethsura et de Bethzacaria.

3. I Macc., vi, 43-46.



A la suite de ce succès, Eupator et Lysias partagèrent l'armée syrienne en deux corps, dont l'un continua d'assiéger Bethsura, tandis que l'autre, qui était le plus considérable, s'avança contre Jérusalem, pour en faire aussi le siège. Les habitants de Bethsura se trouvèrent bientôt à bout de vivres. On n'avait pas supposé que la ville serait attaquée, et l'arrivée des Syriens devant ses murs avait été très soudaine. Elle n'avait donc pas été suffisamment approvisionnée. De plus, c'était alors, pour les Juifs, l'année dite sabbatique, durant laquelle les champs demeuraient sans culture, d'après la Loi<sup>1</sup>; et celle-ci était alors très rigoureusement observée. Les vivres étaient donc moins abondants en Judée, à plus forte raison dans une localité qui avait subi un assez long siège. Les habitants furent donc contraints de demander à capituler. Comme ils se rendaient spontanément, et que d'ailleurs les assiégeants avaient perdu beaucoup de monde<sup>2</sup>, les chefs syriens les traitèrent sans trop de rigueur et leur laissèrent à tous la vie sauve<sup>3</sup>.

Ce nouveau succès permit à Eupator de concentrer toutes ses troupes contre Jérusalem et d'en pousser plus vigoureusement l'attaque. Celle-ci fut dirigée avec une intensité particulière contre la colline de Sion et contre le temple. « On dressa des balistes et des machines, et des instruments pour lancer du feu, des pierres et des dards, et des arbalètes pour lancer des flèches, et des frondes. Les Juifs firent aussi des machines contre leurs machines, et ils combattirent pendant des jours nombreux. » Les assiégés se défendirent donc avec vaillance, et il ne pouvait pas en être autrement, dès lors que Judas Maccabée était là pour les diriger et les encourager. Mais Jérusalem non plus n'avait pas pu être bien approvisionnée, et Judas y était entré naguère avec son armée, sans parler des Juifs de Galilée et de Galaad qui y avaient amenés quelque temps auparavant; et ceux de Judée qui s'y étaient réfugiés pour échapper à l'invasion syrienne. « Et c'était la septième année », l'année sabbatique, répète le narrateur en guise d'excuse. La situation était grave; Judas, ses frères et les principaux chefs de la nation devaient envisager avec angoisse le moment où ils seraient contraints à leur tour de capituler.

Mais Dieu veillait sur son peuple, et il lui évita cette grande humiliation, qui aurait été peut-être accompagnée de massacres, de pillage et d'autres maux. Tout à coup, les Syriens apprirent que Philippe, auquel Antiochus Épiphane, sur son lit de mort, avait confié

1. Exode, xxiii, 10; Lévitique, xxv, 2-7. Ce « sabbat » ou repas des champs avait lieu tous les sept ans, car il était modelé sur la semaine.

2. II Macc., xiii, 19.

3. I Macc., vi, 47-50; Josèphe, *Ant.*, XII, ix, 5.

la régence du royaume, était revenu de Perse avec l'armée royale, et se disposait à faire valoir ses droits. A cette nouvelle Lysias, décidé plus que jamais à ne pas se laisser dépouiller de ses fonctions et de son autorité, proposa au jeune roi Eupator et aux généraux ses collègues, de faire immédiatement la paix avec les Juifs. La petite allocution qu'il leur adressa, pour les amener à ses fins, était très habile, mais pour nous qui lisons au fond de sa pensée, elle est tout entachée d'égoïsme.

Nous nous consumons tous les jours, leur dit-il. Nous avons fort peu de vivres, la place que nous assiégeons est très fortifiée, et c'est notre devoir de mettre ordre au royaume. Donnons donc maintenant la main à ces hommes (les Juifs), et faisons la paix avec eux et avec toute leur nation. Permettons-leur de vivre selon leurs lois, comme auparavant, car c'est à cause de leurs lois, méprisées par nous, qu'ils se sont irrités et qu'ils ont fait tout cela<sup>1</sup>.

Eupator et les officiers supérieurs de l'armée syrienne n'avaient pas d'autre volonté que celle de Lysias. Ils étaient fatigués des lenteurs du siège, et ils comprenaient que, la guerre civile devant forcément éclater, il valait mieux qu'elle ne trainât pas en longueur. Ils acceptèrent donc avec empressement la proposition du général en chef. Quant aux Juifs, nous venons de voir combien leur situation était précaire, humainement parlant. Ils avaient donc tout à gagner, à cette heure, d'un traité de paix, qui, s'il leur imposait de faire, jusqu'à un certain point, acte de soumission à l'égard du roi de Syrie, leur accordait un avantage énorme : la complète liberté religieuse, pour la revendication de laquelle ils avaient si glorieusement combattu. Sous ce rapport, le but de la lutte qu'ils soutenaient depuis cinq ans contre un des peuples les plus puissants d'alors, était maintenant atteint. Cette concession avait été chèrement achetée par eux, car ils l'avaient payée de leur sang et de leurs souffrances; mais elle ne leur fut jamais retirée par les rois qui succédèrent à Épiphanes sur le trône de Syrie. C'est ce que nous ne devons pas oublier, si nous voulons nous faire une juste idée des combats que nous aurons à raconter encore. Le motif de la lutte sera désormais tout autre qu'auparavant. Il ne s'agira plus pour les Juifs du maintien de leur religion, mais de reconquérir promptement leur indépendance, et aussi d'abattre davantage encore le parti helléniste, qui voudra relever la tête.

Judas et les autres chefs du peuple théocratique, « se proposant en toutes choses ce qui était utile », acceptèrent volontiers les conditions qui leur étaient offertes<sup>2</sup>. Le roi et les archontes syriens garantirent,

1. I Macc., vi, 53-59.

2. Le II<sup>e</sup> livre des Macc., xi, 16-33, donne quelques détails sur les négociations.

sous le sceau du serment, qu'ils en exécuteraient fidèlement leur part<sup>1</sup>. Lorsque la paix eut été ainsi conclue à l'amiable, Eupator obtint l'autorisation de pénétrer dans la forteresse que Judas avait fait construire sur la colline de Sion, pour protéger le temple. Les officiers qui l'accompagnaient purent se rendre compte de la solidité de cet édifice, et de l'avantage qu'en pouvaient tirer les habitants de Jérusalem en cas de guerre. Averti par eux, le roi le fit aussitôt détruire, en violation de son serment. « Il partit ensuite en grande hâte et retourna à Antioche (sa capitale), et il trouva que Philippe s'était rendu maître de la ville, et il combattit contre lui et reprit la ville<sup>2</sup>. » Philippe tomba entre les mains de Lysias, qui le fit mettre à mort.

#### V. — Guerre de Judas Maccabée contre Démétrius Soter.

A partir d'ici, l'histoire des Maccabées devient un peu plus compliquée, car elle se mélange plus ou moins avec celle des guerres civiles que se livrèrent, en Syrie, les divers compétiteurs qui se disputaient ardemment le trône. Il a été plusieurs fois question, dans ces pages, de Démétrius, fils de Séleucus IV Philopator et neveu d'Antiochus Épiphane. Otage à Rome lorsque son père mourut, en 186, il s'était vu enlever la couronne par son oncle, qui l'avait ensuite transmise à son fils Eupator<sup>3</sup>. Grâce à Lysias, ce dernier avait pu régner sans conteste depuis l'année 162; mais son triomphe fut de courte durée. Démétrius avait essayé, après la mort de l'usurpateur Épiphane, de faire reconnaître ses droits au trône par le Sénat romain. Mais Rome avait trop d'intérêt à voir la Syrie entre les mains de l'enfant qu'était encore Eupator, pour agréer cette demande. Démétrius, alors âgé de vingt-quatre ans, réussit cependant à s'échapper, car il avait appris que les circonstances lui étaient favorables, Lysias, qui gouvernait de fait la Syrie en qualité de régent, s'étant fait détester de tout le peuple. Il arriva à Tripoli, ville phénicienne d'une haute antiquité (actuellement *Taraboulous*), située sur le rivage de la Méditerranée, entre Beyrouth et Rouad; et il s'y fit proclamer roi<sup>4</sup>. De là, il se rendit à Antioche avec une puissante armée. La guerre civile allait éclater; mais Eupator et Lysias, trahis par leurs propres soldats, furent livrés à Démétrius, qui refusa de les voir, probablement pour montrer ainsi qu'il ne serait pas fâché d'en être débarrassé. Du moins c'est ainsi que ses troupes le comprirent, car elles mirent à mort les deux prisonniers, et Démétrius put s'asseoir sur le trône

1. I Macc., vi, 55-60; II Macc., xi, 13-15; Josèphe, *Ant.*, XII, ix, 6, 7.

2. I Macc., vi, 61, 62.

3. II Macc., ix, 29.

4. Polybe, xxxi, 19-23; Appien, *Syriac.*, 47; Justin, xxxiv, 3, 4-9.

de ses ancêtres, sans craindre aucun rival<sup>1</sup>. On était alors à la fin de l'année 162 avant J.-C.

Nos deux documents nous ont fourni ces quelques détails sur l'avènement de Démétrius Soter, comme une simple transition à sa conduite injuste et cruelle à l'égard du peuple de Dieu. Elle lui fut suggérée par « des hommes iniques et impies d'Israël », c'est-à-dire, par des Juifs hellénisants, renégats, qui avaient à leur tête un ambitieux, nommé Alcime<sup>2</sup>. Comme il est dit énergiquement au passage II Macc., xiv, 3, cet apostat s'était « souillé » à l'époque de la persécution d'Épiphané, en prenant part au culte idolâtrique. Il espérait.

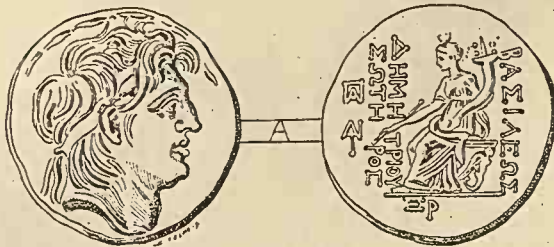


Fig. 82. — Tétradrachme de Démétrius I<sup>er</sup> Soter.

Tête de Démétrius diadémée, R. La Fortune de profil, assise sur un trône, tenant son sceptre et une corne d'abondance.

en agissant ainsi, obtenir le souverain pontificat grâce à l'appui du roi de Syrie. Il appartenait à la race sacerdotale, non toutefois, à la famille d'Aaron. Il ne pouvait donc arriver à satisfaire son ambition, qu'en employant des moyens illégaux, sacrilèges même, et en gagnant la faveur des ennemis de sa nation. Il réussit, car Lysias l'éleva à la dignité de grand prêtre, après que Ménélas eut été mis à mort. Mais il semble qu'il lui fut impossible de prendre possession de sa charge avant la mort d'Eupator et de Lysias. Toutefois, après que Démétrius fut monté sur le trône, Alcime se hâta d'aller le trouver, accompagné des principaux membres du parti hellénisant. Il eut l'audace de lancer contre Judas Maccabée et les Juifs fidèles toute sorte d'accusations injustes. Puis il conclut, en donnant au roi ce conseil infâme :

Envoie donc maintenant un homme en qui tu aies confiance, afin qu'il aille et qu'il voie toute la ruine que Judas a amenée sur nous et sur les provinces du roi, et qu'il punisse tous ses amis et leurs auxiliaires.

1. I Macc., vii, 1-4; II Macc., xiv, 1, 2.

2. En grec, Ἀλκιμος. C'est le nom hébreu *Eliakim*, légèrement transformé. D'après Josèphe, *Ant.*, XII, ix, 7, ce misérable s'appelait aussi Joachim (*Yohakim*); mais les noms sont à peu près synonymes.

Démétrius, heureux de se faire des partisans parmi les Juifs, se laissa facilement circonvenir. On l'avait d'ailleurs touché au point sensible, car déjà il croyait entrevoir en Judas Maccabée un péril pour sa couronne à peine recouvrée. Il conféra donc volontiers à Alcime la dignité de grand prêtre. Puis, suivant son conseil, il fit partir pour Jérusalem Bacchidès, l'un de ses généraux, avec un corps d'armée considérable, pour aider, par tous les moyens, le pontife à entrer en fonctions. Avant de recourir aux moyens violents, Bacchidès employa la ruse. Il envoya « des messagers à Judas et à ses frères, pour les tromper », c'est-à-dire, pour les attirer auprès de lui, et les massacrer quand il serait maître de leurs personnes. Mais ils comprirent le vrai motif de l'invitation et ne se dérangèrent pas. Malheureusement, des scribes et d'autres membres du parti orthodoxe, invités à leur tour, furent trop confiants, car ils ne savaient pas encore jusqu'où pouvait aller la méchanceté d'Alcime. Après avoir manifesté quelque hésitation, ils se rassurèrent, en disant qu'après tout Alcime appartenait à la race sacerdotale, et qu'il ne les tromperait pas, comme avaient fait Ménélas et Jason. Alcime les rassura même positivement, en leur disant sous le sceau du serment : « Nous ne vous ferons pas de mal, non plus qu'à vos amis. » Ils allèrent donc au camp syrien; mais Alcime et Bacchidès firent massacrer soixante d'entre eux. Cet horrible attentat suscita l'indignation de tout le peuple. Et pourtant, ce n'était là qu'un commencement. Le général syrien quitta Jérusalem avec son armée, mais pour aller s'établir dans le voisinage, de manière à surveiller la ville et à maintenir dans l'ordre les Juifs fidèles. Il fit saisir encore un grand nombre de ceux-ci. Jugeant ensuite sa présence inutile, il quitta la Judée, pour rentrer à Antioche avec une partie de son armée; mais il confia l'administration du pays à Alcime lui-même, en lui laissant des troupes pour faire respecter son autorité<sup>1</sup>.

Tous les Juifs apostats se serrèrent alors auprès de l'indigne pontife, et, guidés par lui, ils commirent de tels excès, que Judas Maccabée crut devoir intervenir, les armes à la main, pour rétablir l'ordre. A la tête de ses braves soldats, il battit à plusieurs reprises les troupes syriennes, et parcourut tout le territoire juif en tirant vengeance des cruels oppresseurs. Bientôt, il fut absolument maître de la situation, à ce point qu'Alcime crut prudent de s'éloigner de Jérusalem et d'aller implorer une seconde fois l'appui de Démétrius<sup>2</sup>. Pour gagner plus sûrement sa faveur, il lui apportait en présent une couronne, une palme et des rameaux d'olivier, en or ciselé, dont il avait dépouillé le temple<sup>3</sup>. Il accusa Judas avec un redoublement de

1. I Macc., vii, 5-20. — 2. I Macc., vii, 21-25. — 3. II Macc., xiv, 4.

furéur, et obtint du monarque l'envoi en Judée d'une nouvelle armée <sup>1</sup>.

Ces troupes étaient commandées par Nicanor, qui avait déjà combattu contre Judas au temps de la persécution d'Antiochus Épiphane, non toutefois à sa propre gloire <sup>2</sup>. Redoutant les chances très douteuses d'une bataille avec le héros juif, aussi habile que vaillant, Nicanor essaya d'abord de s'entendre avec lui, et lui témoigna des dispositions bienveillantes <sup>3</sup>. Mais cela ne faisait point l'affaire d'Alcime, qui, inquiet de la tournure pacifique que prenaient les choses, et désireux qu'on en vint le plus promptement possible aux moyens violents, retourna pour la troisième fois auprès de Démétrius. Dans la circonstance actuelle, ce n'est point Judas, mais Nicanor, qui fut l'objet de sa dénonciation. Le roi, irrité, entra pleinement dans les vues du pontife, et ordonna au général de s'emparer de Judas Maccabée, pour le lui envoyer à Antioche, chargé de fers.

La chose était plus facile à commander qu'à exécuter. Aussi Nicanor essaya-t-il alors de recourir à la ruse. Il envoya dire traîtreusement à Judas et à ses frères : « Qu'il n'y ait pas de combat entre vous et moi; je viendrai avec un petit nombre d'hommes, pour voir vos visages en paix. » Une entrevue eut lieu, en effet; mais Judas pressentait le danger et se tenait sur ses gardes. Il avait pris la précaution d'amener avec lui une escouade de soldats juifs, qui se tenaient à sa portée. Il s'échappa promptement et se mit en sûreté <sup>4</sup>.

Ici se place l'épisode de la mort de Razias. Ce Juif était l'un des citoyens les plus distingués de la Ville sainte. Il « était en grande réputation, et, à cause de sa bienveillance, on l'appelait le père de ses compatriotes. » Pendant la persécution d'Antiochus Épiphane il avait été un vrai modèle de fidélité à la Loi et au Dieu d'Israël, « prêt à livrer son corps et sa vie pour y persévérer. » Dans l'espoir que, s'il parvenait à séduire un si saint personnage, il porterait un grand coup au judaïsme, Nicanor envoya cinq cents soldats pour l'arrêter dans sa maison. Lorsque Razias se vit sur le point d'être saisi, il se frappa de son épée, « pour ne pas subir des outrages indignes de sa naissance. » Et comme, dans sa précipitation, il ne s'était pas blessé mortellement; il s'élança au sommet de la muraille et se précipita dans la cour. Il tomba la tête la première; « et comme il respirait encore, enflammé de courage, il se releva, et quoique son sang coulât à flots et qu'il fût couvert de trois graves blessures, il traversa, en courant, la foule (des soldats), et se tenant sur une pierre

1. I Macc., vii, 25-26; II Macc., xiv, 5-13.

2. Il avait participé à la bataille d'Emmaüs, I Macc., iii, 38; II Macc., viii, 9-21.

3. I Macc., vii, 27-29a; II Macc., xiv, 14-25.

4. I Macc., vii, 29b-30; II Macc., xiv, 28-30.

escarpée,... il saisit ses entrailles et les jeta de ses deux mains sur les troupes, invoquant le Dominateur de la vie et de l'âme, afin qu'il les lui rendit un jour. C'est ainsi qu'il perdit la vie <sup>1</sup>. » Ces derniers mots supposent que Razias avait agi avec une bonne foi parfaite. Son acte était cependant blâmable en soi. En le racontant, le narrateur n'a pas eu l'intention de le faire admirer directement; il n'offre à l'admiration de ses lecteurs que le courage et la grandeur d'âme dont il fut accompagné.

Nicanor, irrité par ses divers échecs, se laissa finalement entraîner par la violence de son caractère, et livra coup sur coup à Judas deux batailles, qui aboutirent l'une et l'autre à une grave défaite pour l'armée syrienne. La première eut lieu à Capharsalama, bourgade que divers palestinologues identifient à la *Séléme* actuelle, située dans la plaine, au-dessous de Modin. Vaincu et plus furieux que jamais <sup>2</sup>, Nicanor monta au temple de Jérusalem, tout exprès pour faire une démonstration arrogante. « Quelques-uns des prêtres sortirent, pour le saluer avec un esprit de paix, et pour lui montrer les holocaustes qui étaient offerts pour le roi. » C'était une démarche pleine de respect, qui aurait dû toucher le général. Mais il y répondit par une attitude et des paroles insolentes. D'après une tradition juive, il aurait craché devant les prêtres, ou dans la direction du sanctuaire <sup>3</sup>. « Il jura avec colère, en disant : Si Judas n'est pas livré entre mes mains avec son armée, dès que je serai revenu victorieux, je brûlerai cette maison. » En même temps, il étendait sa main contre le temple <sup>4</sup>.

Nicanor sortit ensuite de Jérusalem avec ses troupes et alla s'établir, en vue d'un nouveau combat, à Béthoron, qui avait été naguère le théâtre d'une brillante victoire pour les Juifs <sup>5</sup>. Il y fut rejoint par tout un corps d'armée syrien; ce qui lui donnait un très grand avantage sur Judas Maccabée, car celui-ci n'avait que trois mille hommes à lui opposer. Le héros juif n'hésita pas, quand même, à s'avancer jusqu'à Adarsa, ou Adasa, village situé à 30 stades (5 kil. 550 m.) de Béthoron <sup>6</sup>, pour brusquer l'attaque. Avant d'engager la bataille, il adressa au Dieu d'Israël une fervente prière, comme dans toutes les circonstances antérieures :

Ceux qui avaient été envoyés par le roi Sennachérib vous blasphémèrent, Seigneur, et un ange vint, et leur tua cent quatre-vingt-cinq

1. II Macc., xiv, 37-46.

2. Il avait perdu 5 000 hommes dans ce combat.

3. Joseph ben Gorion, III, xxi, 12.

4. I Macc., vii, 31-38; II Macc., xiv, 31-36.

5. I Macc., iii, 16.

6. Eusèbe, *Onomasticon*, au mot Adarsa.

mille hommes. Écrasez de même aujourd'hui cette armée en notre présence, afin que les autres sachent que Nicanor a mal parlé de votre sanctuaire. Jugez-le selon sa malice.

C'était aussi sa coutume, avant les combats, d'exciter le courage de ses soldats par des exhortations éloquentes, pleines de pensées surnaturelles. Cette fois, il ajouta le récit d'un songe, évidemment divin, qu'il avait eu récemment et qui lui promettait la victoire. Le grand prêtre Onias III, dont la prière avait fait descendre la vengeance céleste sur Héliodore, et qui avait été mis criminellement à mort dans le temple de Daphné, par suite des intrigues de Ménélas<sup>1</sup>, lui était apparu, parfaitement reconnaissable à son attitude noble et distinguée, à ses douces manières. Comme autrefois dans le temple, il était debout, les mains étendues et il priait pour la nation juive. Soudain, comme en réponse à sa prière, survint un autre personnage plus vénérable encore, « distingué par son âge et par sa gloire, et environné d'une grande majesté. » Onias, prenant la parole, avait dit à Judas : « Celui-ci est l'ami de ses frères et du peuple d'Israël; c'est lui qui prie beaucoup pour le peuple et pour toute la Ville sainte; c'est Jérémie, le prophète de Dieu. » Jérémie avait alors étendu sa main droite, pour remettre à Judas une épée d'or, en lui disant : « Prends ce saint glaive comme un présent de Dieu, avec lequel tu renverseras les ennemis de mon peuple Israël. »

Électrisés par ces paroles, les soldats de Judas s'élançèrent avec un tel entrain et une telle vigueur contre l'armée ennemie, qu'elle ne tarda pas à se débander. Ce fut une complète déroute, qui devint une vraie panique, lorsque Nicanor lui-même eut été tué dans le combat. Les Juifs de la contrée accoururent au son de la trompette, et contribuèrent à rendre la victoire plus parfaite, en se mettant, eux aussi, à la poursuite des fuyards et en leur barrant la retraite. Trente-cinq mille Syriens perdirent la vie dans ce désastre. C'est le 13 *adar*, le dernier mois de l'année juive (de la mi-février à la mi-mars) que fut remporté ce magnifique triomphe. Conformément à une coutume fréquente aux temps anciens<sup>2</sup>, on coupa la tête et la main droite de Nicanor, « cette main qu'il avait étendue avec insolence » contre le sanctuaire, et on les suspendit en face de la porte orientale du temple, qui fut appelée, pour ce motif, « Porte de Nicanor »<sup>3</sup>. A la suite de cette nouvelle délivrance, la joie des Juifs et leur reconnaissance envers Dieu n'eurent pas de bornes. Il fut

1. Selon quelques historiens, il s'agirait d'Onias I<sup>er</sup>, père de Simon le Juste. Il avait exercé les fonctions de grand prêtre un siècle et demi auparavant.

2. I Rois, xxxi, 9; Judith, xiii, 8-15; Hérodote, viii, 238, etc.

3. Joseph ben Gorion, III, xxvi.



décidé qu'une fête commémorative serait célébrée chaque année en l'honneur de cette victoire. Elle l'était encore à l'époque de Josèphe; mais il y a mille ans au moins qu'elle a cessé <sup>1</sup>.

## VI. — Judas Maccabée conclut une alliance avec les Romains.

Judas Maccabée était alors de nouveau tout à fait maître de la situation <sup>2</sup>, et il désirait très légitimement que son parti demeurât à la tête du peuple juif, qui aurait couru le grave péril d'abandonner sa foi et sa Loi, comme auparavant, si le pouvoir retombait entre les mains des Juifs hellénistes. Or, il était à craindre que les Syriens, malgré leurs défaites successives, ne revinssent prochainement attaquer la Judée avec des forces plus puissantes que jamais, auxquelles on serait incapable de résister. L'indépendance était conquise; il importait qu'elle fût stable. C'est pourquoi Judas profita de la cessation des hostilités, pour réaliser le projet qu'il avait sans doute conçu depuis quelque temps, de se mettre sous la protection des Romains. Le I<sup>er</sup> livre des Maccabées, VIII, 1-16, expose d'abord, avec une complaisance candide, les renseignements qui étaient parvenus à Judas sur la puissance et la grandeur de Rome, et qui l'avaient engagé à rechercher son alliance. Le portrait de la glorieuse république est flatté; mais il est tel que la renommée l'avait apporté aux Juifs, et exact dans son ensemble. Nous le citerons presque en entier :

La réputation des Romains était arrivée jusqu'à Judas, et il avait appris qu'ils étaient puissants et forts, et qu'ils témoignaient de la bienveillance à tous ceux qui se joignaient à eux, qu'ils avaient fait amitié avec tous ceux qui s'étaient approchés d'eux... On lui raconta aussi les combats et les grandes actions qu'ils avaient accomplis parmi les Galates <sup>3</sup>, et comment ils s'en étaient rendus maîtres et les avaient soumis au tribut; et ce qu'ils avaient fait en Espagne <sup>4</sup>, et qu'ils avaient réduit en leur pouvoir les mines d'or et d'argent qui s'y trouvaient...; qu'ils s'étaient assujetti des régions très éloignées d'eux et des rois qui avaient marché contre eux des extrémités de la terre <sup>5</sup>, et qu'ils les avaient frappés d'une grande

1. I Macc., VII, 29-50; II Macc., XV, 1-40; Josèphe, *Ant.*, XII, IX, 7.

2. Schürer, *Geschichte des jüd. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 219.

3. En 189 avant J.-C., un an après leur victoire remportée à Magnésie sur Antiochus Épiphanes, les Romains avaient soumis ce petit peuple, indompté jusqu'alors. Polybe, XXI, 38; Tite-Live, XXXVIII, 37.

4. La cession de l'Espagne avait été l'une des conditions imposées aux Carthaginois par les Romains, après la deuxième guerre punique (201 avant J.-C.). Toutefois, les tribus celtiques et ibériques offrirent à Rome une résistance énergique et prolongée.

5. Hyperbole qui désigne probablement les invasions de l'Italie par Pyrrhus (280 avant J.-C.) et plus tard par les généraux carthaginois Annibal (218) et Asdrubal.

plaie, et que les autres leur payaient le tribut tous les ans; qu'ils avaient vaincu à la guerre Philippe et Persée, rois des Macédoniens <sup>1</sup>, et les autres qui avaient pris les armes contre eux;... qu'Antiochus le Grand, roi d'Asie, qui les avait attaqués avec cent trente-deux éléphants, de la cavalerie, et des chars, et une très puissante armée, avait été écrasé par eux <sup>2</sup>;... qu'ils l'avaient obligé, lui et ceux qui régneraient après lui, de payer un tribut considérable et de livrer des otages;... et que ceux de la Grèce avaient voulu marcher contre eux pour les perdre, mais que ce projet fut connu d'eux, et qu'ils avaient envoyé contre eux un seul de leurs chefs <sup>3</sup>, et qu'ils avaient combattu contre eux et en avaient tué un grand nombre;...



Fig. 83. — Monnaie de Persée, roi de Macédoine.  
Tête de Persée diadémée. ιϛ. Aigle éployé tenant un foudre.

qu'ils avaient soumis à leur empire les autres royaumes et les îles qui leur avaient résisté; mais qu'ils conservaient les alliances faites avec leurs amis et avec ceux qui s'étaient donnés à eux;... que ceux qu'ils voulaient faire régner régnaient, et qu'ils déposaient du royaume ceux qu'ils voulaient; et qu'ils étaient élevés très haut, et que, malgré cela, nul d'entre eux ne portait le diadème et ne se revêtait de pourpre, pour paraître ainsi plus grand, et qu'ils avaient établi un Sénat parmi eux, et que tous les jours trois cent vingt tenaient conseil <sup>4</sup>; et qu'ils confiaient chaque année leur magistrature à un seul homme <sup>5</sup>, pour dominer sur tout leur territoire, et que tous obéissaient à un seul, sans qu'il y eût d'envie ou de jalousie parmi eux.

Après avoir exposé les motifs qui décidèrent Judas Maccabée à demander aux Romains la conclusion d'une alliance offensive et

1. Philippe V, qui avait fait alliance contre Rome avec les Carthaginois, fut battu par elle et dut accepter une paix humiliante (197 avant J.-C.). Son fils et successeur Persée fut battu à son tour en 168 et fait prisonnier.

2. A la bataille de Magnésie, « l'une des plus décisives de l'histoire. »

3. S'il s'agit de la guerre de Rome avec les Étolien, le général en question fut Manius A. Glabrio, envoyé contre eux en 190 avant J.-C.

4. En fait, le Sénat romain ne se composait que de trois cents membres, et à moins qu'il ne survint des affaires graves, il ne se réunissait qu'à certains jours, fixés d'avance. Le narrateur cite ces détails, tels qu'ils étaient parvenus en Judée.

5. Il y avait en réalité deux consuls.

défensive, l'écrivain sacré nous apprend comment le héros fit aboutir son projet. Judas choisit dans le cercle de ses amis deux hommes de confiance, Eupolème et Jason, qu'il envoya à Rome en qualité d'ambassadeurs. Ils furent solennellement introduits devant le Sénat romain, et formulèrent la demande de leur nation dans un discours dont nous n'avons qu'un pâle abrégé : « Judas Maccabée et ses frères, et le peuple des Juifs nous ont envoyés auprès de vous, pour faire avec vous alliance et paix, et pour que vous nous inscriviez parmi vos alliés. » Le Sénat accepta cette proposition, car les Romains avaient intérêt à séparer entièrement les Juifs du roi de Syrie, avec lequel ils prévoyaient qu'ils entreraient tôt ou tard en conflit <sup>1</sup>.

La Bible met sous nos yeux la copie du traité d'alliance, telle qu'elle fut envoyée à Jérusalem, gravée, suivant l'usage romain, sur des tablettes de bronze. L'exemplaire original était conservée à Rome, au Capitole <sup>2</sup>. En voici les principaux articles, et tout d'abord ce à quoi les Juifs s'engageaient, si la guerre était déclarée aux Romains :

S'il survient une guerre aux Romains, ou à tous leurs alliés dans toute leur domination, le peuple juif leur portera secours de plein cœur, selon que le demanderont les circonstances, et il ne donnera et ne fournira aux combattants (ennemis) ni blé, ni armes, ni argent, ni vaisseaux, ainsi qu'il a plu aux Romains, et il observera ces règles, sans rien recevoir d'eux.

Le traité imposait donc aux Juifs des obligations assez onéreuses. Du moins il reconnaissait leur indépendance politique, et leur conférait en même temps des privilèges très réels, quoique inférieurs à ceux que les Romains s'étaient réservés. Il ajoutait, en effet :

Et de même, s'il survient une guerre au peuple juif, les Romains l'aideront de tout cœur, selon que les circonstances le permettront, et les Romains ne fourniront aux troupes auxiliaires (de l'ennemi), ni blé, ni armes, ni argent, ni vaisseaux, car c'est ainsi qu'il a plu aux Romains, et ils observeront leur engagement avec loyauté.

Telles sont les clauses du traité conclu entre les Romains et le peuple juif. Si, par la suite, les uns et les autres veulent y ajouter ou en retrancher quelque chose, ils le feront de concert, et tout ce qui aura été ajouté ou retranché sera obligatoire.

Lorsque le traité eut été ratifié, le Sénat annonça directement au roi de Syrie, Démétrius, que les Juifs étaient désormais les alliés de Rome, et que celle-ci lui déclarerait la guerre, s'il continuait de

1. I Macc., viii, 17-21.

2. I Macc., viii, 22-32; Josèphe, *Ant.*, XII, x, 6.

les opprimer. La menace était proférée en termes très nets, très rudes même : ce qui était conforme au genre romain.

A première vue, en éprouve quelque surprise de cette démarche de Judas Maccabée. Extérieurement du moins, elle était en désaccord avec les principes théocratiques, qui avaient plus d'une fois interdit, ou sévèrement blâmé, les alliances de ce genre avec les païens<sup>1</sup>. Mais la conduite de Judas, aussi bien guidé par la prudence que par la foi et le courage, s'explique par les circonstances particulières dans lesquelles il se trouvait. Il se voyait, nous l'avons constaté, dans l'impossibilité de maintenir plus longtemps l'indépendance de son peuple contre les oppresseurs syriens, sans le secours d'un puissant allié. En outre, ne connaissant les Romains que par leurs beaux côtés, il ne pouvait pas soupçonner la façon arbitraire dont ils empiétaient peu à peu sur les droits de leurs alliés, et moins encore la perfidie avec laquelle ils profitaient de toutes les occasions pour en faire des simples vassaux. En réalité cette démarche, inspirée à Judas par une légitime prudence, ne fut pas aussi avantageuse pour les Juifs qu'il le croyait et l'espérait. Du moins, elle avait pour base un ardent patriotisme. Comment Judas aurait-il pu prévoir que les princes issus de sa famille, qui devaient régner pendant près d'un siècle sur la Judée après la mort de son frère Simon, réduiraient, par leur mollesse et leurs dissensions coupables, les Juifs à appeler les Romains à leur secours ; ce qui équivaldrait à permettre à ce peuple puissant, affamé de conquêtes, de devenir graduellement leur maître?

### VII. — Mort héroïque de Judas Maccabée.

A cette époque, pour se rendre de Jérusalem à Rome, ou de Rome à Jérusalem, il fallait longer lentement les côtes de la Méditerranée. Aussi est-il bien probable que Judas Maccabée ne connut pas l'heureux résultat de son ambassade. En effet, avant que ses délégués aient eu le temps de revenir en Judée, porteurs de la bonne nouvelle, Démétrius, qui était pressé de venger la défaite de Nicanor, avait lancé une nouvelle armée contre les Juifs. Le roi de Syrie, évidemment, n'avait pas encore reçu de Rome la lettre lui interdisant d'attaquer les Juifs ; dans le cas contraire, il se serait difficilement décidé à leur déclarer la guerre et à défier les Romains d'une façon si audacieuse. Les troupes syriennes étaient commandées par Bacchidès, lequel était accompagné d'Alcime. Cette fois, les assaillants, au lieu de suivre le littoral de la Méditerranée, semblent avoir pris

1. Exode, xxiii, 32 et xxxiv, 15; Deutéronome, vii, 2; Isaïe, xxx, 1-13; xxxix, 4-7, etc.

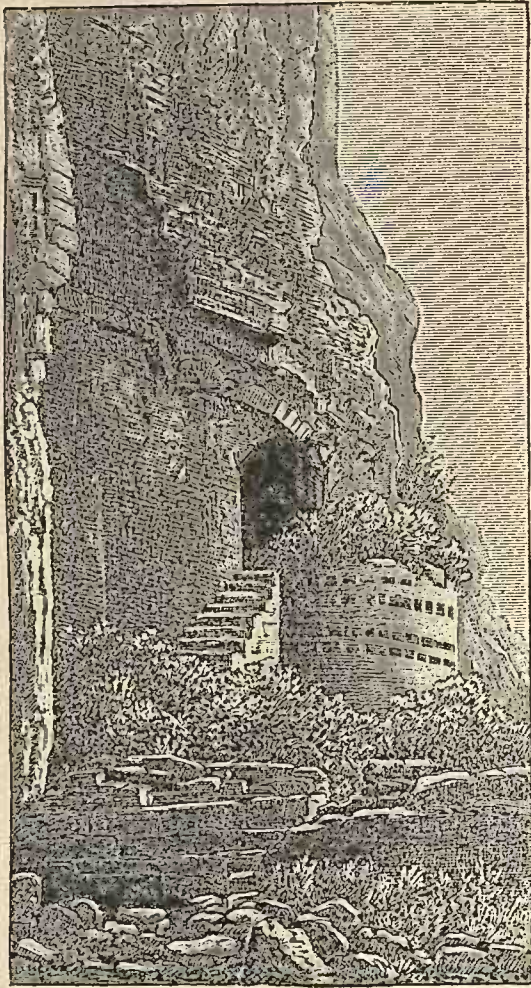


Fig. 84. — Vue des collines rocheuses d'Arbèles.

la voie la plus directe, qui leur faisait traverser la Galilée. Car nous n'hésitons pas à remplacer, au passage II Macc., ix, 2, le mot *Galgala*, qui ne dit rien ici, par *Galilæam*<sup>1</sup>. C'est ce qu'a fait Josèphe<sup>2</sup>, et divers commentateurs contemporains ont marché sur ses traces<sup>3</sup>. Sur la rive droite du lac de Tibériade, à la hauteur de Magdala, se trouvait une localité nommée Arbèles, aujourd'hui *Irbid*. Elle était célèbre par ses grottes naturelles creusées dans les flancs abruptes de la gorge sauvage, resserrée entre des roches à pic de deux à trois cents mètres de hauteur, qui porte le nom d'ouadi Hammâm. Les grottes étaient fortifiées, unies entre elles par des tunnels; et comme elles sont distribuées en étages, on y pénètre au moyen d'escaliers taillés dans le roc<sup>4</sup>. Un certain nombre de Juifs s'y étaient réfugiés à l'approche de l'armée syrienne. Bacchidès les fit massacrer.

Il s'avança ensuite du côté de Jérusalem. On était alors au premier mois de l'année 152 de l'ère séleucide (160 avant J.-C.). La grave défaite subie par Nicanor à Béthoron ne datait guère que de quelques semaines<sup>5</sup>. Aussi la surprise et la frayeur des habitants de Jérusalem furent-elles extrêmes. Judas lui-même paraît avoir été pris au dépourvu; car, aux troupes de Bacchidès, composées de 20 000 fantassins et de 2 000 cavaliers, il n'avait à opposer que 3 000 combattants.

L'ennemi s'établit à Bérée, qui correspond probablement à *el Bireh*, bourgade située à 16 kilomètres au nord de Jérusalem. Judas vint camper à Laïsa ou Élasa, qui ne diffère peut-être pas du *Tell el-Assy* actuel, d'où il pouvait fort bien se rendre compte des mouvements de l'armée syrienne<sup>6</sup>. Lorsque ses soldats se virent si peu nombreux — l'ennemi l'était sept fois plus qu'eux — ils se laissèrent envahir par une terreur véritable : phénomène inconnu jusqu'alors des troupes de Judas, habituées à lutter sans crainte contre des forces qui leur étaient de beaucoup supérieures en nombre. Qu'était devenue leur vaillance, si remarquable encore à la bataille de Béthoron? Ce sentiment d'effroi produisit, en quelques heures, un résultat très fâcheux : deux mille deux cents soldats juifs désertèrent lâchement, de sorte qu'il n'en resta plus que huit cents avec Judas.

1. « Le chemin qui mène en Galilée. »

2. *Ant.*, XII, xi, 1.

3. Voir la *Revue biblique*, n. du 1<sup>er</sup> juillet 1924, p. 380-381.

4. *Revue biblique*, *loc. cit.*; Guérin, *Description de la Palestine*, Galilée, t. I, p. 201-206; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, p. 460-461.

5. Rappelons qu'elle avait eu lieu le 13 *adar*, dernier mois de l'année juive (de la mi-février à la mi-mars). On se trouvait maintenant au mois d'avril 160.

6. *Revue biblique*, n. du 1<sup>er</sup> juillet 1924, p. 383-384. D'après Conder, *Judas Machabæus*, p. 155, il s'agirait d'*Ilasa*, auprès de Béthoron. Mais c'eût été une position très désavantageuse, dangereuse même, pour l'armée juive.

Il en eut le cœur brisé, car, d'un côté, il lui était difficile d'éviter le combat; d'autre part, le temps lui manquait pour rallier les déserteurs ou pour se procurer d'autres soldats <sup>1</sup>. Mais son angoisse n'eut rien de commun avec le découragement. Après un moment d'hésitation, il dit aux braves qui lui étaient restés fidèles : « Levons-nous, et marchons à l'ennemi! » Voilà bien le héros, tel que nous avons appris dès la première heure à le connaître, décidé à lutter jusqu'au bout et à brusquer toujours l'offensive, manœuvre qui lui avait presque toujours si parfaitement réussi. Ses troupes essayèrent de



Fig. 85. — Soldat grec sonnant de la trompette.  
(D'après un ancien monument.)

le dissuader, car elles ne partageaient pas sa confiance dans le cas actuel; les chances de la bataille n'étaient-elles pas toutes contre lui? On lui conseilla donc d'opérer une retraite en bon ordre; on tomberait plus tard sur les Syriens, lorsque les rangs de l'armée juive auraient été renforcés. Un pressentiment douloureux paraît s'être emparé de Judas; mais il refusa obstinément de faire ce mouvement en arrière, qui aurait ressemblé, d'après lui, à une fuite honteuse. « Loin de nous, s'écria-t-il, la pensée d'agir ainsi et de fuir devant les Syriens. Si notre heure est venue, mourons courageusement pour nos frères, et ne portons pas atteinte à notre gloire <sup>2</sup>. »

L'armée ennemie vint alors se placer devant les troupes juives. Le narrateur décrit en quelques mots l'ordre de bataille que Bacchidès avait organisé. Aux premiers rangs se tenaient les frondeurs et les archers; derrière eux étaient placées les compagnies d'élite, prêtes à s'élancer sur les Juifs, après que les pierres et les flèches

1. I Macc., ix, 1-5.

2. I Macc., ix, 6-10.

auraient suscité quelque désordre parmi eux; la cavalerie, divisée en deux corps, était massée à l'extrémité de chacune des deux ailes de l'armée. Bacchidès n'avait pas pris place au centre de ses troupes, conformément à l'usage des anciens; mais il s'était mis à la tête de son aile droite. Quand il eut donné le signal de l'attaque, ses bataillons s'approchèrent des deux côtés au son des trompettes, comme pour cerner les Juifs. A ces sonneries bruyantes, ceux-ci répondirent en poussant leur cri de guerre. La bataille, qui s'était engagée le matin, dura jusqu'au soir. A lui seul, ce détail montre avec quel héroïsme luttèrent les huit cents soldats de Judas, puisqu'ils furent capables de résister pendant tout un jour aux vingt-deux mille Syriens. Au cours du combat, Judas Maccabée constata que la partie la plus solide de l'armée syrienne était celle de droite. Il concentra donc ses efforts sur ce point. Il eut d'abord un plein succès, car l'aile droite de Bacchidès plia, se débanda, et prit la fuite. Les Juifs la poursuivirent ardemment, « jusqu'à la montagne d'Azot », dit le texte actuel; expression qui ne désigne certainement pas la ville philistine de ce nom, car elle était trop éloignée du champ de bataille. Il y a là une erreur des copistes. L'ancienne traduction latine parle de « Gazara »; ce qui correspond à peu près à la leçon « Azara » de quelques documents grecs. Il est possible, comme on l'a conjecturé d'après l'examen des textes et du terrain<sup>1</sup>, que cet « Azara » soit identique à *el-Asour*, montagne caractéristique que limite au nord-est un plateau étroit, dont le point de départ est *el Bireh*. Elle a 1011 mètres d'altitude et forme le point culminant de toute la Judée.

L'entrain des troupes juives, qui se sentaient victorieuses, explique en partie cette poursuite; mais elle était une faute stratégique très grave, comme les faits ne le démontrèrent que trop promptement. En effet, l'aile gauche syrienne s'élança derrière les Juifs, pour porter secours à l'aile droite débandée. Celle-ci, se voyant sauvée, se retourna contre les troupes de Judas, qui se trouvèrent bientôt cernées de toutes parts et qui succombèrent sous les coups de l'ennemi. Le héros juif trouva lui-même une mort glorieuse dans la mêlée (année 160 avant J.-C.).

D'après Josèphe, *Ant.*, XII, xi, 2, un arrangement conclu avec Bacchidès permit à Jonathas et à Simon Maccabée d'enlever le corps de leur frère, et de l'ensevelir à Modin, dans leur tombeau de famille. « Tout le peuple d'Israël fit un grand deuil sur lui, et on le pleura pendant des jours nombreux. On disait : Comment est tombé le héros qui sauvait le peuple d'Israël? »<sup>2</sup> On comprend cette désol-

1. Le P. Abel, dans la *Revue biblique*, n. du 1<sup>er</sup> juillet 1924, p. 385-387.

2. Écho de l'épigramme de David sur Saül et Jonathas, II Rois, I, 19, 25, 27.



lation des Juifs, pour lesquels Judas Maccabée s'était dévoué, sacrifié, avec autant de bravoure que de noblesse<sup>1</sup>. Rarement, durant les longs siècles de son histoire, le peuple de Dieu avait fait une perte aussi sensible. Avec de faibles moyens, Judas avait opéré des merveilles. Quand il avait pris en mains la défense de sa nation, celle-ci était au bord de l'abîme, prête à périr; avant de mourir pour elle, il l'avait élevée à un état d'indépendance et de liberté, encore imparfait sans doute, mais dont elle n'avait pas joui depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens.

L'auteur du 1<sup>er</sup> livre des Maccabées conclut par la formule suivante l'histoire de Judas Maccabée :

Les autres récits des guerres de Judas, et de ses actions d'éclat et de ses grandeurs, n'ont pas été mis par écrit, car ils sont trop nombreux<sup>2</sup>.

Signalons encore ce trait, raconté au II<sup>e</sup> livre. Il fait honneur à la foi et à la piété du héros, et démontre, en même temps, à quel point la croyance à l'immortalité de l'âme était vivante chez les Juifs. Après une brillante victoire remportée sur les Iduméens<sup>3</sup>, on donna une honorable sépulture à ceux des soldats israélites qui étaient morts pendant le combat. A cette occasion, on découvrit sous les tuniques de plusieurs d'entre eux des objets consacrés aux idoles, sans doute de petits ex-voto en or et en argent, tels qu'on les trouvait dans les temples païens. Ceux qui les portaient avaient dû les prendre dans le temple de Jamnia, lorsque cette ville avait été saccagée et brûlée naguère par l'armée juive, et ils les conservaient sur eux en guise d'amulettes. Dernier reste de l'idolâtrie de leurs ancêtres et de ses pratiques superstitieuses. Dans la mort de ces soldats, on reconnut un juste châtement du Dieu d'Israël. Mais Judas eut pitié de leurs âmes, et de celles des autres guerriers qui avaient péri avec eux. Il fit, parmi ses troupes, une collecte, destinée à offrir dans le temple de Jérusalem des sacrifices expiatoires à leur intention. Elle produisit la somme considérable de 14 000 drachmes<sup>4</sup>. Judas, continue l'écrivain sacré, « avait de bonnes et religieuses pensées touchant la résurrection. En effet, s'il n'avait pas espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient, il aurait regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts. Il considérait que ceux qui étaient morts avec piété étaient l'objet d'une grande miséricorde. C'est donc une grande et salutaire pensée de prier pour les

1. I Macc., ix, 11-21.

2. I Macc., ix, 22.

3. II Macc., xii, 32-37. Elle est simplement indiquée I Macc., v, 67.

4. Plus de 12 000 francs, si la drachme valait, comme on le croit, 0 fr. 87. La plupart des manuscrits grecs ne mentionnent que 2 000 drachmes, ou 1 740 francs.

morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés<sup>1</sup>. De tout temps, et à bon droit, l'Église catholique a vu, dans ce passage de la Bible, une preuve de l'existence du purgatoire et de l'utilité de la prière pour les trépassés.

Nous avons admiré le zèle d'Ézéchias, d'Esdras de Néhémie pour la préservation et la collection des saints Livres. Une lettre écrite par les Juifs de Palestine à leurs coreligionnaires établis en Égypte<sup>2</sup>, nous montre Judas Maccabée déployant une sainte activité dans le même sens, soit par lui-même, après la purification du temple, soit par des encouragements donnés aux prêtres et aux lévites<sup>3</sup>. Pendant la persécution d'Antiochus Épiphane, de nombreux rouleaux sacrés avaient été souillés et profanés par les païens; d'autres avaient été cachés par les Juifs fidèles, pour les soustraire à ces profanations. On les rechercha et on les recueillit précieusement. Judas Maccabée eut ainsi toutes les gloires, et livra toute sorte de bons combats pour son Dieu et pour son peuple<sup>4</sup>.

#### VIII. — Le temple juif de Léontopolis.

Il y a quelque temps, nous avons eu à parler d'un temple juif établi en Égypte par une colonie militaire qui avait l'île d'Éléphantine pour résidence. Voici qu'un autre sanctuaire juif, également construit au pays des pharaons, mais seulement vers l'année 160 avant notre ère, mérite d'attirer notre attention.

A la mort du pontife sacrilège Ménélas, la famille des grands prêtres israélites était représentée par Onias<sup>5</sup>, fils de cet Onias III aux saintes prières duquel Héliodore avait dû la vie, et qui avait été plus tard indignement massacré à Daphné, près d'Antioche, par suite des intrigues criminelles de Ménélas. Lorsqu'il se vit évincé du souverain pontificat par Alcime, il alla se réfugier en Égypte, où il fut accueilli favorablement par le roi Ptolémée VI Philométor (181-146 avant J.-C.) et la reine Cléopâtre. Il rendit de grands services à ce prince, lorsque son frère, Ptolémée Physcon, tenta de lui ravir la couronne. Pour la défendre, Onias fut même pendant quelque temps à la tête d'une armée, dans laquelle il avait enrôlé un grand nombre de Juifs résidant en Égypte<sup>6</sup>. Puis, en sa qualité

1. II Macc., xii, 38-46.

2. II Macc., i, 106; ii, 19.

3. II Macc., ii, 14-15.

4. Voir H. Weiss, *Judas Makkabäus, Ein Labansbild aus den letzten grossen Tagen des israelitischen Volkes*, 1897.

5. On le désigne communément, pour plus de clarté, par le nom d'Onias IV, son père ayant été Onias III.

6. Josèphe, *C. Apion.*, 25.

d'héritier légitime du sacerdoce suprême, il forma le projet de faire revivre, au pays du Nil, le culte qui avait été ignominieusement profané à Jérusalem par les grands prêtres eux-mêmes. L'Égypte, au dire de Philon<sup>1</sup>, contenait alors un million de Juifs, auxquels Onias pensait rendre service, en construisant, dans la partie de l'Égypte où ils étaient le plus nombreux, un sanctuaire où ils viendraient adorer le Dieu de leurs pères. Pour obtenir leur approbation

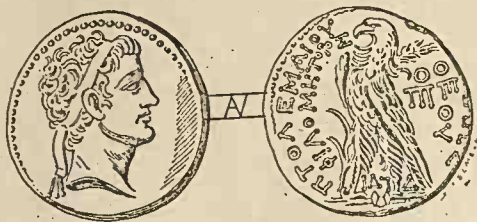


Fig. 86. — Monnaie de Ptolémée VI Philométor.

Tête diadémée de Ptolémée VI. A. Aigle debout sur un foudre et portant un épi.

et aussi celle du roi, il s'appuya sur l'oracle suivant d'Isaïe, qu'il prétendait réaliser ainsi :

En ce temps-là, il y aura un temple (dédié) au Seigneur  
 au milieu du pays d'Égypte;  
 et, sur la frontière, un monument au Seigneur.  
 Ce sera pour le Seigneur des armées,  
 un signe et un témoignage dans le pays d'Égypte<sup>2</sup>.

Ptolémée Philométor, entrant dans les intentions d'Onias, mit à sa disposition un terrain situé dans le nome ou district d'Héliopolis, à 180 stades (33 kil. environ) de Memphis, dans la partie sud-est du Delta, dans cette province de Gessen si longtemps habitée par les anciens Hébreux. Sur ce terrain étaient les ruines d'un temple consacré à la déesse égyptienne Bast, à tête de chat. La petite ville à laquelle il appartenait avait été nommée *Léontopolis*, la ville du lion<sup>3</sup>. C'est là qu'Onias construisit son sanctuaire, petit, modeste, orné d'une tour en briques cuites haute de 60 coudées (31 m. 500). Sa forme extérieure différait par conséquent beaucoup de celle du temple de Jérusalem. Mais son mobilier était le même, avec cette différence que le chandelier à sept branches, au lieu de reposer sur un piédestal, était suspendu au plafond comme un lustre, par une chaîne d'or. L'autel des holocaustes occupait la même place qu'à

1. *In Flaccum*, 6.

2. Isaïe, xix, 19, 20.

3. C'était la « Bubaste des champs », comme la nomme Josèphe, *Ant.*, XIII III, 2.

Jérusalem. Le temple d'Onias était entouré d'un mur de briques, dont la porte était en pierres. Le culte consistait en sacrifices et en prières liturgiques, comme dans la mère-patrie. Son exercice était confié à des prêtres et des lévites légitimes, que la persécution avait amenés en Égypte, comme Onias lui-même. Pour subvenir aux dépenses, le roi Ptolémée avait fait présent des revenus du district d'Héliopolis<sup>1</sup>. Le territoire qui entourait le temple fut appelé *Onion*, du nom du fondateur; le temple même s'appelait *Beit-Onion*.

Les Juifs égyptiens firent de ce sanctuaire le centre de leur culte.



Fig. 87. — Ptolémée VI, son frère Ptolémée VII et leur sœur Cléopâtre, rois et reine d'Égypte. (Bas-relief égyptien.)

Ils y allaient en pèlerinage à l'époque des fêtes religieuses, et ils y offraient des sacrifices; mais ils continuèrent de regarder le temple de Jérusalem comme le véritable palais du Dieu d'Israël. Dès qu'il eut été rétabli et que la persécution eut pris fin, ils s'y rendirent de temps à autre pour manifester qu'ils demeuraient unis à leur nation sous le rapport religieux. Chaque année aussi, ils envoyaient leur cotisation à Jérusalem pour les frais du culte, selon ce qui avait été ordonné par la loi<sup>2</sup>. Du reste, Onias n'avait eu que de bonnes intentions, et ne s'était nullement proposé de créer un schisme. De plus, il appartenait à une branche de la famille pontificale qui remontait jusqu'à David et Salomon, et dont un des membres, Josué, fils de Josédce,

1. Pour ces divers détails, voir Josèphe, *Ant.*, XII, ix, 7; XIII, iii, 1-3; x, 4; xx, 10; *Bell. jud.*, I, i, 1; VII, x, 1-3; Grætz, *Geschichte der Juden*, t. iii, 1856, p. 31, 35-39; Herzfeld, *Geschichte des Volkes Israel*, t. ii, p. 460-464, 557-564.

2. Philon, *In Flaccum*, ii; Eusèbe, *Præparatio evangelica*, VIII, xiv, 64.



Fig. 88. — Ruines de Tell el Yahoddyeh, Sur l'emplacement présumé de Léontopolis,  
(D'après Naville, *Mound of the Jews*).

avait contribué de tout son pouvoir à rétablir le temple de Jérusalem après la captivité de Babylone<sup>1</sup>. Enfin, il avait été frustré dans ses droits par l'usurpateur Alcime, odieux à tant de titres. Pour ces divers motifs, on ne songea point d'abord, à Jérusalem, à condamner et à anathématiser ce temple, comme on avait fait pour celui des Samaritains à Garizim, et comme on aurait fait certainement en temps ordinaire. Plus tard, cependant, lorsque la paix religieuse régna de nouveau en Judée et que le culte juif eut repris toute sa régularité, la conduite d'Onias IV fut jugée assez sévèrement; car on comprenait que ce sanctuaire juif, construit en plein pays païen, mettait en péril l'unité de sanctuaire et violait ouvertement la Loi sainte<sup>2</sup>. Josèphe condamne formellement cette fondation<sup>3</sup>, et divers rabbins faisaient de même<sup>4</sup>. Le culte continua d'être exercé dans le temple de Léontopolis jusqu'après la ruine de Jérusalem. L'an 73 de notre ère, le gouverneur romain d'Alexandrie enleva une partie du mobilier. Son successeur, Paulinus, acheva de dépouiller et ferma définitivement le sanctuaire d'Onias, qui avait eu cent trente-trois ans de durée. On en voit encore les ruines; des pierres, couvertes d'hieroglyphes à demi effacés, sont encastrées dans les murs<sup>5</sup>.

1. Esdras, III, 1-9.

2. Deutéronome, XII, 5-7.

3. *Ant.*, VII, x, 3.

4. *Menachoth*, XIII, 10.

5. Jullien, *L'Égypte*, 1891, p. 102; S. Naville, *The mound of the Jew and the city of Onias*, 1890.

## CHAPITRE III

### LE GOUVERNEMENT DE JONATHIAS

(161-148 avant J.-C.)

#### I. — Jonathas en lutte contre Bacchidès (1).

Après la mort de Judas, le parti national et orthodoxe du judaïsme fut pendant quelque temps perplexe, déconcerté. Comme le note le narrateur, « il y eut alors une grande tribulation dans Israël, telle qu'il n'en avait pas existé depuis le jour où il n'avait point paru de prophète dans Israël. » En effet, tout d'abord, les Juifs apostats, que Judas avait si bien réussi à reléguer à l'arrière-scène, relevèrent la tête et respirèrent plus à l'aise sur tout le territoire de la Judée. Il survint en outre une de ces terribles famines auxquelles la Palestine a été de tout temps exposée. Peut-être avait-elle été occasionnée par la sécheresse, ainsi qu'il arrive d'ordinaire; mais elle s'explique suffisamment par les ravages que les invasions successives des armées syriennes avaient causés dans le pays juif. Découragés et manquant de vivres, d'assez nombreux Israélites abandonnèrent le parti des Maccabées et passèrent aux Syriens. Cette situation était trop favorable aux projets de Bacchidès, pour qu'il n'essayât pas d'en profiter. Il choisit donc ceux des Juifs apostats qui lui semblaient être les plus sûrs et les plus habiles, et il leur confia des fonctions importantes. Ils furent pour lui d'excellents auxiliaires. Ils lui amenaient des partisans de Judas Maccabée, auxquels il infligeait de pénibles humiliations, et dont il tournait en ridicule la religion et la fidélité. L'écrivain sacré mentionne l'absence de tout prophète depuis la mort de Malachie, par conséquent depuis environ 430 avant J.-C. — on était alors en 161 — comme un grand malheur pour le peuple fidèle, puisque les prophètes apportaient aux Juifs, de la part de leur Dieu, lumière, force et consolation<sup>2</sup>.

Pendant, après quelque hésitation, les membres du parti orthodoxe comprirent qu'ils ne pouvaient pas demeurer sans chef. Trois

1. I Macc., ix, 23-73.

2. I Macc., ix, 23-39.

des fils de Mathathias vivaient encore : Jean, Simon et Jonathas. C'est ce dernier qui fut élu pour remplacer son frère Judas, probablement à cause de ses qualités guerrières. Il accepta et se dévoua généreusement aussi pour son peuple, pendant les treize années que dura son gouvernement<sup>1</sup>.

Le général syrien Bacchidès ne tarda pas à être informé de cette élection, et comme elle contrariait directement ses desseins d'oppression, il travailla immédiatement à en annuler l'effet, en faisant assassiner Jonathas. Heureusement celui-ci le sut, et alla se réfugier, avec ses frères Jean et Simon, et un certain nombre des soldats de Judas, dans le désert de Thécué, petite ville située à deux heures de marche au sud de Bethléem, non loin de la mer Morte, auprès d'un réservoir nommé Asphar. Bacchidès se mit à leur poursuite, avec un détachement considérable de soldats. Jonathas et sa suite résolurent alors de franchir le Jourdain, afin d'être plus en sûreté. Mais ils avaient des bagages considérables, qui gênaient leurs mouvements. Jean fut donc délégué auprès des Nabuthéens, cette tribu arabe dont l'amitié avait déjà fait ses preuves au temps de Judas Maccabée. Il avait pour mission de leur demander s'ils consentaient à ce qu'on mit en dépôt chez eux ces objets encombrants. Ils acceptèrent, et Jean revint avec une compagnie de soldats, pour leur confier provisoirement ce dépôt. Mais « les fils de Jambri », Bédouins pillards domiciliés dans l'antique cité de Madaba, dont on voit encore les ruines en face de l'extrémité nord-est de la mer Morte, au sud-est d'Hesbon, s'élancèrent sur la petite caravane, s'emparèrent des bagages et massacrèrent Jean et son escorte<sup>2</sup>.

Le châtement ne tarda pas. Quelque temps après, Jonathas et Simon apprirent qu'un mariage riche et solennel allait être célébré chez les auteurs de cet attentat. Ils allèrent donc se cacher « dans un lieu secret de la montagne » ; chose facile, car cette région est très accidentée, souvent boisée et propice aux coups de main. La mariée appartenait à l'une des premières familles de Nadabath<sup>3</sup>, localité du même district. Selon la coutume de l'Orient biblique, le marié et ses amis venaient en grande pompe la chercher chez ses parents, pour la conduire dans sa nouvelle demeure. Elle avait elle-même son cortège, et les deux groupes réunis formaient une procession considérable, car ils étaient accompagnés de femmes qui battaient du tambourin en poussant des cris joyeux, et aussi d'une troupe de gens armés, pour faire honneur aux mariés. Lorsque Jonathas et sa suite crurent le moment propice, ils sortirent bruyamment de

1. I Macc., ix, 28-31.

2. I Macc., ix, 32-36; Josèphe, *Ant.*, XIII, 1, 2.

3. Ainsi dit le grec, et non pas Madaba cette fois.



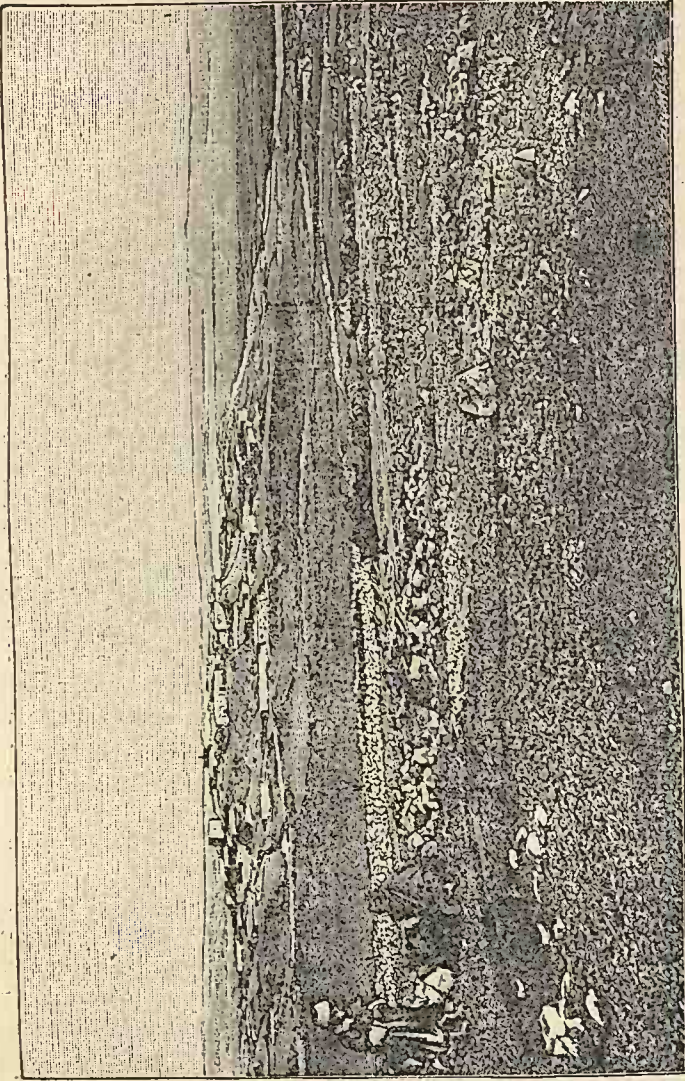


Fig. 89. — Médaba, Vue du Sud-Est.  
(D'après une photographie.)

leur embuscade et tombèrent sur le cortège nuptial, égorgeant tous ceux qu'ils purent saisir. D'après Josèphe, il y aurait eu quatre cents morts. Ceux qui réussirent à s'échapper se réfugièrent dans la montagne. Jonathas et ses compagnons, chargés d'un butin considérable, revinrent ensuite à l'endroit où ils s'étaient établis sur la rive droite du Jourdain, pour ne pas tomber entre les mains de Bacchidès<sup>1</sup>.

Le général syrien les atteignit précisément alors, à la tête d'un détachement considérable. Comme autrefois Judas, Jonathas encouragea, par une chaude allocution, ses soldats à se battre héroïquement :

Levons-nous, et combattons contre nos ennemis...; car voici, la guerre est devant nous et derrière nous, et l'eau du Jourdain, et les marais, et les bois sont de-ci de-là, et il est impossible d'échapper, maintenant donc, criez vers le ciel, afin d'être délivrés de vos ennemis.

La bataille s'engagea. Allant droit au chef de l'armée syrienne, Jonathas était sur le point de lui asséner un coup mortel; mais Bacchidès fit un rapide mouvement en arrière et réussit à l'éviter. Voyant alors qu'il ne lui était pas possible de vaincre les Syriens dans cette rencontre, car ils lui étaient trop supérieurs en nombre, Jonathas ordonna à ses soldats de traverser le Jourdain à la nage, pour sortir au plus tôt de l'endroit dangereux, où ils étaient cernés de tous côtés. Mais l'échauffourée avait été si ardente, que Bacchidès avait perdu mille hommes. Il rentra à Jérusalem, ne jugeant pas à propos de poursuivre Jonathas<sup>2</sup>. Il s'établit alors solidement dans la Judée, dont il fortifia les villes principales — entre autres, pour ne citer que les plus connues, Jéricho, Emmaüs, Béthoron, Béthel, Pharaton (actuellement *Farata*), au sud-ouest de Sichem<sup>3</sup>, Gazara ou Gézer — et il les munit de vivres et de garnisons très hostiles aux Juifs demeurés fidèles. En outre, il prit comme otages les fils des familles juives les plus influentes, et il les enferma dans la citadelle de Jérusalem, rendue elle-même plus forte que jamais<sup>4</sup>.

Le grand prêtre Alcime mourut à cette époque, après avoir donné une nouvelle preuve de son impiété. En effet, la cent cinquante-troisième année de l'ère séleucide, au mois d'izar, qui correspond à la fin de mars et au commencement d'avril, il donna l'ordre de renverser les murs par lesquels les cours les plus intérieures du temple étaient séparées du parvis extérieur. En agissant ainsi, il voulait évidemment faire disparaître toute distinction entre les parties de

1. I Macc., ix, 37-42; Josèphe, *Ant.*, XIII, 1, 4.

2. I Macc., ix, 43-49.

3. Voir V. Guérin, *Description de la Palestine; Samarie*, t. II, p. 179, 180.

4. I Macc., ix, 50-54; Josèphe, *Ant.*, XIII, 1, 3.

l'édifice sacré réservées aux Juifs et celles où la présence des païens était tolérée<sup>1</sup>. Cet ordre reçut un commencement d'exécution (novembre 159); mais la main de Dieu empêcha le projet d'aboutir complètement; car elle frappa le pontife sacrilège, qui, perclus de paralysie, perdit l'usage de la parole et ne tarda pas à mourir au milieu de violentes souffrances. Personne ne semble lui avoir succédé



Fig. 90. — Egyptienne moderne jouant du tambourin.  
(D'après une photographie.)

immédiatement; au dire de Josèphe, la fonction de grand prêtre serait demeurée vacante pendant sept ans<sup>2</sup>. Ce misérable avait été comme le bras droit de Bacchidès, car c'est lui surtout qui fomentait la persécution contre les Juifs orthodoxes. Aussi, après sa disparition, le généralissime, n'étant plus stimulé par le prêtre apostat et supposant que le parti de l'insurrection était suffisamment soumis, retourna-t-il à Antioche, laissant les Juifs en paix pour quelque temps. La lettre que le Sénat romain avait écrite à Démétrius, pour lui ordonner de ne plus molester les Juifs, fut peut-être pour quelque chose dans ce départ<sup>3</sup>.

1. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, t. I, p. 225, note 5.

2. *Ant.*, XX, x, 1.

3. I Macc., ix, 54-57; Josèphe, *Ant.*, XII, x, 6; XIII, I, 5.

La paix ne dura que deux ans, jusqu'en 158-157 avant notre ère. Les Juifs hellénistes, qui voyaient avec inquiétude le parti orthodoxe reprendre de l'influence, invoquèrent une fois de plus la protection du roi de Syrie, de sorte que Bacchidès revint en Judée, accompagné de nombreux soldats. Il avait exigé que les renégats s'emparassent de Jonathas et de ses amis; il lui serait facile ensuite de se débarrasser d'eux en les mettant à mort. Mais ceux-ci, avertis à temps, firent échouer encore ce projet sanguinaire, en se mettant en sûreté. A son arrivée Bacchidès, mécontent de cet échec, se vengea en faisant égorger cinquante Juifs hellénistes<sup>1</sup>.

Jonathas et ses compagnons s'étaient réfugiés à Bethbessé ou Bethbasi, localité du désert de Juda qui n'a pas été identifiée. Ils la mirent rapidement en état de défense. Bacchidès alla les y assiéger. Le siège traîna en longueur, tant ils surent habilement et vaillamment résister à toutes ses attaques. Jonathas réussit même à quitter la ville avec un petit nombre de ses soldats, après avoir laissé le commandement à son frère Simon. Rejoint par d'autres Juifs fidèles, qui avaient sans doute combattu sous les ordres de Judas Maccabée, il remporta plusieurs avantages sur divers ennemis de son parti; puis il marcha au secours de Bethbessé. Bacchidès se trouva donc pris entre deux armées juives, car Simon avait fait contre lui plusieurs sorties couronnées de succès, dans lesquelles de nombreux Syriens avaient perdu la vie. Irrité de plus en plus contre le parti helléniste, qui l'avait appelé en Judée en lui promettant de faciles victoires, le général porta des sentences de mort contre beaucoup d'entre eux; il résolut ensuite de retourner en Syrie avec son armée. Judas le sut et lui envoya des délégués, pour négocier la paix avec lui. Bacchidès les accueillit favorablement; après ses insuccès, il n'était pas fâché de pouvoir se tirer d'affaire, grâce à une entente honorable pour les deux partis. Il jura solennellement que, tant qu'il vivrait, il ne ferait aucun mal à Jonathas, rendit les prisonniers juifs qui étaient en son pouvoir et partit avec ses troupes. Il ne devait pas revenir en Judée<sup>2</sup>. « C'est ainsi que le glaive s'éloigna d'Israël », conclut le narrateur. Jonathas établit alors sa résidence à Machmas; ville célèbre dans l'histoire de son peuple, et située dans une position très forte, à environ 20 kilomètres au nord de Jérusalem. De là, il gouvernait ses compatriotes, à la manière des anciens Juges. Il fit disparaître, le plus qu'il lui fut possible, les Juifs impeis qui avaient fait tant de mal à leur nation<sup>3</sup>. Il était alors le vrai maître de la Judée, car la grande masse du peuple, demeurée étran-

1. I Macc., IX, 58-61.

2. I Macc., IX, 62-72; Josèphe, *Ant.*, XIII, I, 5-6.

3. I Macc., IX, 73.

gère à l'hellénisme, s'était ralliée à lui volontiers. L'Acra, la citadelle de Jérusalem, était cependant encore au pouvoir des Syriens, ainsi que les villes qu'ils avaient fortifiées naguère.

## II. — Jonathas prend parti pour Alexandre Balas contre son rival Démétrius.

L'année 160 de l'ère séleucide (153 avant J.-C.), Balas, jeune homme de basse origine, et simple instrument entre les mains des rois de Pergame, d'Égypte et de Cappadoce, confédérés contre Démétrius, se dressa comme prétendant au trône de Syrie<sup>1</sup>. Profitant de sa



Fig. 91. — Monnaie d'Alexandre Balas.

Tête imberbe et diadmée d'Alexandre. ♀ Jupiter assis tenant une Victoire dans la main droite.

grande ressemblance avec Antiochus V Eupator, assassiné par l'ordre de Démétrius, il se faisait passer pour son frère. Les Romains, qui n'avaient vu qu'à regret Démétrius s'installer sur le trône de Syrie, favorisèrent Balas de tout leur pouvoir. Dans ce but, le Sénat consentit à le regarder comme un fils d'Antiochus Épiphane<sup>2</sup>, et telle était aussi la croyance universelle dans toute la Syrie et l'Asie Mineure; les Juifs la partageaient également<sup>3</sup>. Balas se fit proclamer roi dans l'ancienne ville d'Acco (aujourd'hui Saint-Jean-d'Acrc) en Palestine, appelée Ptolémaïs par les Grecs, et prit le nom d'Alexandre.

Démétrius s'était aliéné un grand nombre de ses sujets, par son arrogance et ses autres défauts. Polybe, XXXIII, xiv, 4, nous le représente, à cette époque, comme un grand buveur, qui était ivre tous les jours. Il fit néanmoins valoir courageusement ses droits pendant près de deux ans. Quand il se vit entouré de tant d'ennemis, il essaya de s'attacher les Juifs. Il connaissait par expérience leur bravoure, et il comprenait l'avantage que lui procurerait leur amitié

1. Appien, *Syriac.*, 67; Strabon, XIII, iv, 2; Justin, xxxv, 1, etc.

2. Polybe, XXXIII, vi, 9.

3. I Macc., x, 1, il est traité de « fils d'Antiochus ».

dans ces circonstances difficiles. Il écrivit donc à Jonathas une lettre très aimable, par laquelle il lui permettait d'enrôler des soldats et de fabriquer des armes, deux choses absolument interdites aux Juifs par les Syriens, et s'engageait à mettre en liberté les otages détenus dans la citadelle de Jérusalem. A cette générosité apparente, il mettait naturellement comme condition que la nation juive contracterait avec lui une alliance proprement dite. De sa résidence de Machmas, Jonathas se rendit aussitôt à Jérusalem, lut la lettre de Démétrius devant tout le peuple et devant la garnison syrienne de l'Acra, et obtint la libération des otages, qui furent rendus à leurs parents. Il s'établit ensuite dans la ville, dont il compléta les fortifications, ainsi que celles du temple. Effrayées et ne sachant pas ce qui allait se passer, les garnisons syriennes qui occupaient les villes de Judée fortifiées par Bacchidès, les abandonnèrent spontanément. Elles ne demeurèrent qu'à Bethsura, où s'étaient réfugiés de nombreux Juifs apostats, et dans la citadelle de Jérusalem<sup>1</sup>.

Alexandre Balas ne tarda pas à être informé de cette démarche de son rival. Ses partisans lui firent comprendre, en vantant les grandes qualités militaires et administratives de Jonathas, à quel point il lui serait avantageux de l'avoir pour allié. Le prétendant écrivit donc à son tour au chef des Juifs la lettre suivante, tout empreinte de bienveillance, et dans laquelle il lui parle comme à un égal et à un prince indépendant :

Nous avons entendu dire à ton sujet que tu es un homme puissant en forces, et que tu es apte à être notre ami. C'est pourquoi nous t'établissons aujourd'hui grand prêtre de la nation, et tu t'appelleras l'ami du roi. (Nous souhaitons) que tu aies les mêmes sentiments que nous et que tu nous conserves ton amitié.

En même temps que cette lettre, Alexandre avait envoyé à Jonathas un vêtement de pourpre et une couronne d'or : ce qui équivalait à reconnaître ses droits souverains sur le peuple juif. Ce qui nous surprend davantage, c'est la dignité de grand prêtre conférée à Jonathas par le prétendant syrien. Mais, depuis le règne d'Alexandre Épiphane, les rois de Syrie s'étaient arrogé le droit de nommer le pontife juif. Cette fonction était probablement demeurée vacante depuis la mort d'Alcime; et Alexandre espérait se concilier les bonnes grâces de Jonathas, en la lui offrant. Quant à l'expression « ami du roi », elle a ici, comme en plusieurs autres passages des deux livres des Maccabées<sup>2</sup> la signification spéciale que lui donnent les histo-

1. I Macc., x, 1-14; Josèphe, *Ant.*, XIII, II, 1.

2. I Macc., II, 18; VI, 10-14; X, 60-65; II Macc., I, 14; VIII, 9, etc.

riens classiques : c'était alors un titre officiel, qui servait à désigner les premiers officiers de la cour<sup>1</sup>.

Jonathas accepta les faveurs que lui offrait le prétendant, tout spécialement la dignité de grand prêtre. A strictement parler, il n'y avait pas droit, puisque tout en appartenant à la race sacerdotale, il n'était pas de la famille d'Aaron, à laquelle cette haute fonction avait été réservée dès l'origine. Mais aucun candidat légitime n'existait depuis la mort d'Onias III et la fuite de son fils en Égypte<sup>2</sup>; et le culte juif ne pouvait pas demeurer plus longtemps sans grand prêtre. Pour inaugurer son pontificat, Jonathas choisit le premier jour de la fête des Tabernacles, c'est-à-dire, le 15 *tichri* (septième mois de l'année juive : de la mi-septembre à la mi-octobre). Ce jour-là, il revêtit pour la première fois « la robe sainte », expression qui désigne les ornements réservés aux grands prêtres juifs. On était alors à la 160<sup>e</sup> année de l'ère syrienne (153 avant J.-C.). Jonathas se prépara ensuite à défendre sérieusement les droits d'Alexandre Balas, en rassemblant une armée et en fabriquant des armes. Après tout ce que lui et son peuple avaient eu à souffrir de Démétrius, sur la parole duquel on ne pouvait plus compter, il était juste qu'ils favorisassent celui des deux concurrents qui paraissait devoir leur procurer le plus d'avantages<sup>3</sup>.

Quand Démétrius apprit que les Juifs se rangeaient parmi les partisans de son rival, il en éprouva une déception très vive. En effet, c'était une question de vie ou de mort qui se traitait alors pour lui, et il fut désolé de voir qu'Alexandre Balas, en se montrant plus généreux que lui, avait mis de son côté toutes les chances<sup>4</sup>. Il rédigea donc une seconde lettre, adressée cette fois, non plus à Jonathas, qu'il savait définitivement attaché à son rival, mais au peuple juif, espérant peut-être le séparer de son chef. Cette lettre a pour nous un intérêt particulier, car elle entre dans de nombreux détails, et nous apprend qu'elles étaient alors les relations des Juifs avec les Syriens en matière d'impôt; aussi la citerons-nous presque en entier :

Le roi Démétrius à la nation des Juifs, salut.

Nous avons appris que vous avez gardé l'alliance faite avec nous, que vous êtes demeurés dans notre amitié et que vous ne vous êtes point unis à nos ennemis, et nous nous en sommes réjouis. Persévérez donc maintenant encore à nous conserver la fidélité, et nous vous rendrons en bienfaits ce que vous avez fait pour nous. Nous vous supprimerons beaucoup de charges, et nous vous accorderons des faveurs.

1. Polybe, XXXI, III, 7; Appion, *Syr.*, 46.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, VI, 1.

3. I Macc., X, 15-21.

4. I Macc., X, 23-24.

Et dès à présent je remets à vous et à tous les Juifs les tributs, et je vous dispense de l'impôt du sel et des couronnes<sup>1</sup>. Je vous fais dès aujourd'hui la remise de mes droits sur le tiers des produits du sol et sur la moitié des fruits des arbres... Je veux que Jérusalem soit une ville sainte et exempte, avec son territoire, et que ses dimes et ses tributs lui appartiennent. Je renonce aussi à mon autorité sur la citadelle qui est à Jérusalem, et je la donne au grand prêtre, afin qu'il y établisse, pour la garder, les hommes qu'il aura choisis. Je renvoie libres, sans rançon, tous les Juifs qui ont été emmenés captifs du pays de Juda dans toute l'étendue de mon royaume, et je les affranchis de tous les tributs, même pour les animaux. Que toutes les solennités, les sabbats, les nouvelles lunes, les fêtes prescrites, les trois jours qui précèdent et les trois jours qui suivent une fête solennelle, soient des jours d'immunité et de franchise pour tous les Juifs qui sont dans mon royaume, et que personne n'ait le droit (en ces jours-là) de poursuivre l'un d'entre eux, ou de lui intenter un procès en quelque affaire que ce soit. On enrôlera dans l'armée du roi jusqu'à trente mille Juifs, et on leur donnera la même solde qu'à toutes les troupes du roi. Un certain nombre d'entre eux seront placés dans les grandes forteresses du roi; d'autres seront admis aux affaires de confiance du royaume. Leurs chefs seront pris dans leurs rangs, et ils vivront selon leurs lois, comme le roi l'a ordonné pour le pays de Juda. Les trois districts de la Samarie qui ont été annexés à la Judée lui seront incorporés et comptés comme siens, de sorte qu'ils soient soumis à un seul chef et n'obéissent à aucune autre autorité qu'à celle du grand-prêtre. Je donne aussi Ptolémaïs et son territoire au sanctuaire de Jérusalem, pour défrayer les dépenses du culte. Et je donne chaque année quinze mille sicles d'argent<sup>2</sup>, qui seront pris sur les revenus du roi... Tout le surplus, que les employés du fisc n'auront pas payé dans les années précédentes, ils le donneront pour les travaux du temple. De plus, les cinq mille sicles d'argent<sup>3</sup> qui étaient prélevés chaque année sur les revenus du sanctuaire appartiendront aux prêtres de service. Quiconque, étant redevable des impôts royaux ou de toute autre dette, se sera réfugié dans le temple de Jérusalem et dans toute son enceinte, sera exonéré et aura la jouissance de tout ce qu'il possédera dans mon royaume. Les dépenses pour la construction et la restauration du sanctuaire seront aussi prélevées sur les revenus du roi. De même, pour construire les murs de Jérusalem et pour en fortifier l'enceinte, les dépenses seront aussi prélevées sur les revenus du roi<sup>4</sup>...

1. Ce second impôt pesait lourdement sur les sujets des rois de Syrie. Il portait le nom de φορός στεφάνιτης. Il provenait de la coutume qui s'était formée peu à peu d'offrir au roi une couronne d'or, à l'occasion d'une victoire ou de quelque autre heureux événement, d'une pétition, etc. Puis la coutume était passée en règle. Seulement, au lieu d'offrir des couronnes proprement dites, on payait chaque année une somme fixe, à titre de redevance régulière.

2. 4 275 000 francs, le sicle étant évalué 2 fr. 85.

3. 1 425 000 francs.

4. I Macc., x, 25-45.



C'était trop beau, et cela venait trop tard, pour être vrai. Aussi, « lorsque Jonathas et le peuple entendirent ces paroles, ils ne les crurent pas, et ils refusèrent de les accepter. » Ils se rendaient parfaitement compte qu'elles avaient été arrachées à Démétrius par l'embarras dans lequel il se trouvait, et qu'il les oublierait s'il était victorieux. Tout son passé était contre lui. Au contraire, ils se rangèrent du côté d'Alexandre, qui avait été le premier à leur faire des propositions avantageuses. Ils demeurèrent ses fidèles alliés durant tout son règne<sup>1</sup>. Les deux rivaux en vinrent aux mains avec des armées considérables. Celle d'Alexandre avait reçu de puissants renforts, envoyés par les rois de Pergame, d'Égypte, et de Cappadoce. La victoire parut d'abord favoriser Démétrius; mais Alexandre finit par l'emporter, tout en subissant de grandes pertes. Démétrius perdit la vie dans le combat; il avait régné pendant douze ans<sup>2</sup>.

Balas, désireux de consolider davantage encore sa situation, demanda et obtint la main de Cléopâtre, fille de Ptolémée VI Eupator, roi d'Égypte<sup>3</sup>. Le mariage fut célébré à Ptolémaïs, avec une magnificence toute royale, l'année 162 des Séleucides (d'octobre 151 à octobre 150 avant J.-C.). Ptolémée y conduisit lui-même sa fille. Alexandre avait invité personnellement Jonathas, qui vint à cette fête avec une suite princière, digne du roi qui l'invitait, et aussi du peuple dont il était lui-même le représentant. Conformément aux usages orientaux, il apporta aux deux rois de riches présents<sup>4</sup>. Il y eut cependant une ombre au tableau. Les Juifs renégats, furieux de voir Jonathas honoré à ce point par le roi de Syrie, essayèrent de lui nuire, en le calomniant devant le prince. Mais ce fut à pure perte, ou plutôt à l'avantage du grand prêtre, car Alexandre le vengea, en le comblant d'honneurs plus grands encore. Par modestie, Jonathas n'avait pas profité de l'autorisation qu'il avait reçue de porter la pourpre. Alexandre voulut qu'il en fût revêtu en présence de toute la cour; puis il le fit asseoir à ses côtés, le traitant ainsi comme un égal. Bien plus, il voulut que la ville entière connût les sentiments d'estime et d'affection qu'il nourrissait à l'égard du pontife juif. Ses ministres conduisirent triomphalement Jonathas à travers les rues, comme on avait fait autrefois pour Joseph, et plus récemment pour Mardochée<sup>5</sup>. Les calomniateurs, couverts de confusion, n'eurent d'autre ressource que celle de prendre la fuite<sup>6</sup>.

1. I Macc., x, 46-47.

2. I Macc., x, 48-50.

3. De nombreuses princesses syriennes et égyptiennes ont porté ce nom. Nous en avons rencontré plusieurs durant le cours de la période grecque.

4. I Macc., x, 51-60.

5. Genèse, xli, 43; Esther, vi, 9-11.

6. I Macc., x, 61-66.

La cent soixante-cinquième année de l'ère séleucide (oct. 148-oct. 147 avant J.-C.), environ trois ans après son mariage, cinq ans depuis qu'il s'était présenté comme l'héritier du trône, Alexandre Balas avait déjà mécontenté ses sujets, soit par ses mœurs dissolues, soit en abandonnant les affaires du royaume à un certain Ammonius, qui pillait et massacrait à son gré. Démétrius II Nicator, fils de Démétrius I<sup>er</sup> Soter, mit cette occasion à profit pour réclamer à son tour la couronne de Syrie. Quittant la Crète, où il se trouvait alors, il s'embarqua avec des soldats qu'il avait enrôlés dans l'île et gagna la Cilicie, où il prit le titre de roi. Alexandre, effrayé, quitta

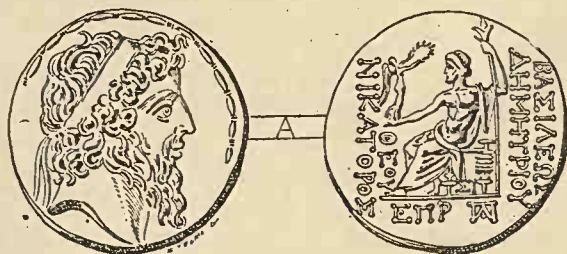


Fig. 92. — Tétradrachme de Démétrius II Nicator.  
Tête de Démétrius barbu et diadéme. Ϟ. Zeus, assis sur un trône, la chlamyde sur l'épaule et sur les genoux, s'appuyant sur un long sceptre en tenant une petite Victoire sur sa main droite.

Ptolémaïs, dont il avait fait sa résidence favorite, et revint à Antioche pour suivre de plus près les événements<sup>1</sup>.

Démétrius avait constitué général en chef de ses troupes Apollonius, auquel Alexandre Balas avait précédemment confié le gouvernement de la Cœlésyrie. Cette défection fut un coup très grave porté à la cause du roi de Syrie. Apollonius vint à Jamnia avec une puissante armée, et, de là, il adressa à Jonathas un défi provocateur et insultant. Il lui fit dire ironiquement :

Seul tu nous résistes, et je suis devenu un sujet de risée et d'opprobre, parce que tu exerces le pouvoir contre nous dans les montagnes. Maintenant donc, si tu as confiance dans tes forces, descends à nous dans la plaine, et mesurons-nous y ensemble, car avec moi est la valeur de la guerre. Interroge et apprends qui je suis, et quels sont ceux qui combattent avec moi. Eux aussi, ils disent que votre pied ne pourrait tenir ferme devant notre force, car deux fois tes pères ont été mis en fuite dans leur pays. Et maintenant, comment pourras-tu résister à la cavalerie et à une si grande armée, dans une plaine où il n'y a ni pierre, ni rocher, ni aucun lieu pour fuir<sup>2</sup>?

1. I Macc., x, 67-68; Josèphe, *Ant.*, XII, iv, 3; Justin, xxxv, 2.

2. I Macc., x, 69-73.

Après avoir entendu ces paroles, Jonathas « fut ému dans son cœur », dit le texte sacré. Blessé au vif par ces insultes, qui mettaient en doute la bravoure de ses soldats et la sienne, il accepta le défi. Il sortit de Jérusalem à la tête de dix mille hommes. Son frère Simon le rejoignit avec une petite armée de même force, et ensemble ils allèrent assiéger Joppé. Cette ville ancienne et célèbre (aujourd'hui Jaffa) était située à environ quatre heures et demie de marche au nord de Jamnia, où se trouvait Apollonius. Elle était au pouvoir des Syriens; mais les habitants en ouvrirent les portes à Jonathas<sup>1</sup>. A cette nouvelle, Apollonius se dirigea, non pas sur Joppé, mais sur Azot, la cité philistine située au sud de Jamnia. C'était une feinte, un piège pour attirer l'armée juive, que le général

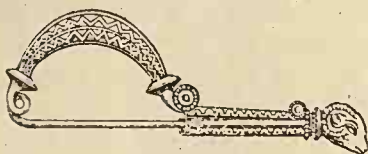


Fig. 93. — Fibule servant à attacher le manteau.

syrien aurait voulu cerner entre ses fantassins et sa cavalerie. En habile stratège, Jonathas forma ses troupes en carré, et fit face à l'ennemi de tous les côtés à la fois. La bataille se prolongea jusqu'au soir. Les Juifs, protégés par leurs boucliers, demeurèrent fermes sous la grêle de flèches que leurs adversaires lançaient contre eux. Les cavaliers syriens et leurs chevaux finirent par s'épuiser. Simon, dont les troupes n'avaient sans doute point pris part à la lutte, choisit ce moment pour charger avec vigueur l'infanterie d'Apollonius, qui plia et se débanda, sans que la cavalerie fût capable de la secourir. Celle-ci participa d'ailleurs elle-même à la déroute. Les fuyards se réfugièrent à Azot, surtout dans le temple que Dagon, la divinité nationale des Philistins, avait dans la ville. Ils espéraient y trouver asile et protection. Mais Jonathas pénétra à son tour dans Azot, qu'il incendia, ainsi que les bourgades du voisinage, afin d'anéantir ce foyer d'hostilité. Il brûla en même temps le temple de Dagon, avec ceux qui s'y étaient abrités. Apollonius eut environ huit mille tués, ce jour-là<sup>2</sup>, et la honte d'une affreuse déroute, au lieu des lauriers sur lesquels comptait son orgueil. Jonathas compléta sa victoire en marchant contre Accaron, autre ville très importante du territoire philistin. Mais elle se soumit d'elle-même et le

1. I Macc., x, 74-76.

2. I Macc., x, 77-85.

reçut avec de grands honneurs. Il revint ensuite à Jérusalem, avec son armée chargée d'un énorme butin<sup>1</sup>.

Alexandre Balas fut doublement satisfait de ce succès de son allié, qui avait infligé au traître Apollonius le châtement qu'il méritait. Pour témoigner sa reconnaissance à Jonathas, « il lui envoya une fibule d'or, comme c'est la coutume d'en donner aux rois. » Les Grecs se servaient de cette sorte de broche pour attacher, tantôt sur l'épaule droite, tantôt sur la poitrine, le manteau flottant qui formait d'ordinaire la partie supérieure de leur costume. Le roi de Syrie donna au grand prêtre juif une marque d'honneur plus profitable, en lui concédant en toute propriété la ville d'Accaron, qui avait fait naguère sa soumission à Jonathas. Elle est représentée aujourd'hui par la bourgade d'*Aktr*, située à la hauteur et à l'est de Jamnia, à quelques kilomètres seulement de distance<sup>2</sup>.

### III. — Prospérité des Juifs parmi les bouleversements politiques de la Syrie; derniers actes et mort de Jonathas (3).

Faisons ici une remarque générale. « Pendant les années suivantes, la situation acquise par Jonathas ne fut mise en péril d'aucun côté. Le parti helléniste avait été réduit au silence. Alexandre Balas était un roi incapable, livré tout entier aux jouissances sensuelles, et ne songeait nullement à reprendre au grand prêtre juif les concessions qu'il lui avait faites. Il est vrai que la suzeraineté syrienne existait encore; mais Jonathas et son parti étaient les maîtres en Judée, et le but désiré par les Maccabées était réalisé en fait. Toutefois, les rivalités qui existaient au sujet du trône de Syrie avaient créé de nouveaux dangers, comme aussi, en même temps, une nouvelle occasion d'agrandir la puissance politique (de la nation juive). Nous verrons donc (de plus en plus) Jonathas se faire le partisan, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, des prétendants au trône, mettant à profit, avec habileté, l'affaiblissement du royaume syrien, pour accroître la puissance des Juifs. Les Maccabées vont donc élever plus haut encore leurs aspirations et leurs efforts. Il ne suffira pas que le parti de Jonathas ne soit plus attaqué à l'intérieur du pays. Ils utiliseront les embarras du royaume de Syrie, pour reculer les limites du territoire juif, soit par des cessions volontaires (venues des rois), soit par la force des armes, et aussi pour obtenir la complète indépendance de l'État juif à l'égard de la Syrie<sup>4</sup>. » Nous avons déjà

1. I Macc., x, 86-87.

2. I Macc., x, 88-89.

3. I Macc., 1, xii, 54.

4. E. Schürer, *Geschichte des jüd. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 231.

vu Jonathas se conduire d'après ce principe, qui fait honneur à son patriotisme. Il agira dans le même sens jusqu'à la fin de sa vie, trop promptement écourtée.

Le roi d'Égypte, Ptolémée VI Philométor, s'étant rendu compte de l'état de faiblesse dans lequel la guerre civile avait réduit la Syrie, forma l'odieux projet de s'emparer du royaume de son gendre, Alexandre Balas. Dans ce but, « il rassembla une armée pareille au sable qui est sur le rivage de la mer et un grand nombre de vaisseaux<sup>1</sup> ». Ce n'était point là une nouveauté dans l'histoire de ces régions. La haine, la jalousie, les convoitises réciproques de l'Égypte d'une part, de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Syrie d'autre part, remontaient à une haute antiquité, et nous n'avons été que trop souvent témoins des troubles qu'elles ont causés, des flots de sang qu'elles ont fait couler. C'était à qui posséderait l'hégémonie dans l'Asie antérieure; par conséquent, à qui écraserait la puissance rivale. On profitait pour cela de toutes les occasions.

Ptolémée, pour être plus sûr du succès, s'avança hypocritement vers le Nord, comme s'il allait au secours de son gendre contre Démétrius, le nouveau prétendant au trône de Syrie. En fait, il travaillait pour son propre compte. Il réussit de la sorte à s'emparer de plusieurs villes du Sud, qui lui ouvraient leurs portes et le recevaient avec honneur. Elles obéissaient en cela aux ordres envoyés par Alexandre Balas lui-même, car il ne se défiait pas de son beau-père. Jonathas, persuadé, lui aussi que Ptolémée VI s'avançait avec son armée pour protéger Alexandre, alla le saluer à Joppé et l'accompagna ensuite jusqu'au fleuve Éleuthère. D'après l'opinion généralement reçue, ce cours d'eau ne diffère pas du *Nahr-el-Kébir* actuel, qui prend sa source au nord-est du Liban, et se jette dans la Méditerranée, à environ 38 kilomètres au nord de Tripoli. Il servait alors de limite entre la Syrie et la Phénicie. Comme d'autres rivières de ces régions, il est habituellement à sec pendant l'été; mais en hiver, il coule rapidement, à pleins bords.

Continuant sa marche vers le Nord, le roi d'Égypte arriva en vainqueur jusqu'à Séleucie la Maritime. Elle avait été bâtie par Séleucus I<sup>er</sup>, au-dessus de l'embouchure de l'Oronte, à une petite distance d'Antioche, à laquelle elle servait de port<sup>2</sup>. Là, Ptolémée leva le masque, rompit ouvertement avec Alexandre, lui reprit sa fille Cléopâtre pour la donner à Démétrius, avec lequel il avait conclu une alliance également hypocrite, en lui promettant de le remettre en possession du trône de son père. Puis il entra dans

1. I Macc., xi, 1.

2. On avait ajouté à son nom l'épithète de « maritime », pour la distinguer de ses nombreuses homonymes d'alors.

Antioche, où il se fit couronner « roi d'Asie », nom pompeux que s'étaient attribué les rois de Syrie<sup>1</sup>.

Alexandre Balas se trouvait alors en Cilicie, où il était allé attaquer son rival Démétrius. En apprenant le danger plus pressant encore qui le menaçait dans sa capitale même, il y accourut et livra à Ptolémée, près de la ville, une bataille qu'il perdit, en même temps que sa couronne<sup>2</sup>. Il réussit à se réfugier en Arabie; mais il y périt assassiné. Bien que victorieux, Ptolémée VI ne fut guère plus heureux, car il était tombé de cheval pendant le combat et s'était fracturé le crâne. On lui fit l'opération du trépan, durant laquelle il expira<sup>3</sup>. Démétrius II put donc régner alors sans contestation, ses deux concurrents ayant disparu presque en même temps. Cela se passait l'an 167 de l'ère séleucide (oct. 146 à oct. 145 avant J.-C.).

De ces faits généraux, l'écrivain sacré nous ramène à l'histoire des Juifs, qu'ils intéressaient de très près. En effet, en sa qualité d'allié d'Alexandre Balas, Jonathas avait été opposé à Démétrius II. Vers cette époque, il se crut assez fort pour chasser les Syriens de la citadelle de Jérusalem, qu'ils occupaient toujours. Il l'attaqua donc d'après toutes les règles de l'art militaire d'alors. Comme en d'autres occasions antérieures, analogues à celle-ci, ce furent des Juifs renégats qui allèrent avertir le roi du danger que courait sa garnison de l'Acra. Démétrius regarda naturellement cet acte de Jonathas comme un attentat à ses droits souverains. Il vint donc à Ptolemaïs, intima au grand prêtre l'ordre de cesser immédiatement le siège, et de venir le rejoindre pour lui rendre compte de sa conduite. Jonathas commanda au contraire à ses troupes de continuer le siège, et se rendit auprès du roi, accompagné de prêtres et de scribes. Il savait qu'en allant à Ptolemaïs, il s'exposait à de graves périls; mais il comprenait qu'il était nécessaire, dans l'intérêt de son peuple, de ne pas exaspérer Démétrius. Pour gagner la faveur de ce prince et de ses ministres, il leur apporta de l'or, de l'argent et des vêtements précieux<sup>4</sup>. « Des hommes iniques de sa nation lancèrent des plaintes contre lui » devant Démétrius, comme ils l'avaient fait plusieurs fois auparavant<sup>5</sup>. Mais Démétrius « l'exalta en présence de tous ses amis, le confirma dans le souverain pontificat, dans tous les honneurs qu'il avait reçus auparavant. » Nous connaissons les principaux de ces honneurs : le titre de « stratège » ou général, le droit de porter la pourpre, la couronne et la fibule. Quand il vit

1. I Macc., xi, 1-13.

2. Ptolémée, XVI, II, 8.

3. Tite-Live, *Epit.*, v; Josèphe, *Ant.*, XII, iv, 8.

4. I Macc., xi, 14-24.

5. I Macc., x, 3-6, 59-61.

le roi si bien disposé, Jonathas lui demanda l'exemption de tout impôt pour la Judée et la possession définitive de trois « nomes » ou districts que les Juifs avaient conquis sur la Samarie : ceux d'Éphraïm ou Éphrem, ville où Notre-Seigneur Jésus-Christ se retira quelque temps avant sa passion<sup>1</sup>, Lydda, l'ancienne Lod, et Ramatha, ou Ramathaim-Sophim, la patrie de Samuel. Pour remplacer le tribut proprement dit, Jonathas proposa au roi de lui payer, sans doute une fois pour toutes, trois cents talents d'argent; c'est-à-dire 2 500 000 fr., s'il s'agit du talent hébreu, la moitié seulement de cette somme s'il est question du talent syrien. Démétrius II donna son consentement sur tous les points, et un document officiel servit de garantie à ces concessions<sup>2</sup>.

Dix ans plus tôt, personne n'aurait songé à l'acceptation si facile des demandes juives par un roi de Syrie. Mais la puissance des Séleucides avait été brisée par leurs luttes intestines, et tout d'abord par l'héroïque résistance des Maccabées. Aucun des monarques syriens n'était désormais en sécurité sur son trône, et Jonathas sut exploiter cette faiblesse avec autant d'habileté que de succès<sup>3</sup>. Les événements ne tardèrent pas à démontrer une fois de plus à quel point la possession de la couronne était fragile pour ces princes et ces prétendants amollis. Un certain Diodolos, originaire de la ville syrienne d'Apamée<sup>4</sup>, personnage ambitieux, qui avait été autrefois un des généraux d'Alexandre Balas, parvint à s'emparer du jeune Antiochus, issu du mariage d'Alexandre avec la princesse égyptienne Cléopâtre, et âgé seulement de cinq ans. Son intention était de le placer sur le trône à la place de Démétrius II, puis de se défaire de lui et de se déclarer lui-même roi de Syrie. Les circonstances semblaient favoriser la réussite de son projet, car déjà Démétrius s'était rendu impopulaire, surtout en licenciant la plus grande partie de ses armées, car leur maintien était pour lui une trop lourde charge, et il croyait d'ailleurs n'avoir plus besoin d'elles à l'avenir<sup>5</sup>. Mais, lorsqu'il se vit en péril, il supplia Jonathas de lui envoyer un détachement de soldats, pour l'aider à sortir de ce mauvais pas. Le grand prêtre y consentit; seulement il mit comme condition à son concours que les Syriens évacueraient la citadelle de Jérusalem, et les quelques villes juives où ils avaient encore des garnisons. Non content d'accéder à cette demande, le roi y ajouta de lui-même plusieurs autres promesses.

1. Évangile selon S. Jean, xi, 54.

2. I Macc., xi, 25-37; Josèphe, *Ant.*, XIII, iv, 9.

3. Schürer, *Geschichte des jüd. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 224.

4. Elle était bâtie sur l'Oronte, au sud d'Antioche. Strabon, XVI, II, 8-10.

5. I Macc., xi, 38-40.

Jonathas lui envoya immédiatement trois mille hommes d'élite. C'était peu; mais Démétrius ne redoutait alors qu'une manifestation hostile des habitants d'Antioche, et une poignée de soldats décidés pouvait beaucoup pour maintenir l'ordre en pareil cas. La manifestation redoutée éclata bientôt, beaucoup plus grave qu'on ne s'y attendait, car il y eut jusqu'à 120 000 émeutiers. Ce chiffre n'a rien de trop extraordinaire, si l'on se rappelle que la population d'Antioche avait la réputation d'être remuante, difficile à gouverner, et qu'elle comptait alors 400 000 âmes. Démétrius se réfugia dans son palais et fit agir contre les révoltés, en même temps que les soldats juifs, celles des troupes mercénaires qui n'avaient pas encore été licenciées<sup>1</sup>. On fut promptement maître de la situation; mais la répression fut si violente, que 100 000 insurgés payèrent de leur vie leur rébellion<sup>2</sup>. La tranquillité régna ensuite pendant quelque temps dans le royaume. Malheureusement elle fut de courte durée, et ce fut la faute de Démétrius, qui se conduisit avec la plus noire ingratitude envers les Juifs. Non seulement il ne tint pas les promesses qu'il avait faites à Jonathas, mais il exigea, sous la menace d'une guerre immédiate, le paiement de toutes les redevances antérieures de la nation, bien que celles-ci eussent été supprimées d'un commun accord<sup>3</sup>. C'est alors que Diodolos, ou Tryphon, comme il se faisait appeler, ramena de chez un chef arabe auquel il l'avait confié, le jeune fils de Balas, qu'il fit proclamer roi de Syrie, sous le nom d'Antiochus VI (144-143 avant J.-C.). Les soldats renvoyés imprudemment par Démétrius ne pouvaient pas trouver une meilleure occasion pour reprendre du service, en soutenant le nouveau prétendant. Une bataille s'engagea; Démétrius la perdit et fut obligé de prendre la fuite.

Tryphon put alors entrer en maître dans Antioche, la capitale du royaume. Il s'efforça ensuite de gagner la sympathie de Jonathas. Il lui renouvela le titre de pontife, que lui avaient conféré ses prédécesseurs et aussi le droit de porter la pourpre et la fibule d'or. Il y ajouta l'autorisation de boire dans une coupe d'or : privilège que les rois de Syrie s'étaient sans doute réservé. Enfin, il lui confirma la possession des nomes qui lui avaient été accordés antérieurement. Simon, frère de Jonathas, eut également sa part des largesses royales. On lui confia le gouvernement de tout le territoire compris entre « L'échelle de Tyr », c'est-à-dire, très probablement, le promontoire escarpé du *Râs en Nakourah*, et la frontière de l'Égypte. Simon méritait cette distinction, car il avait énergiquement défendu

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, v, 3.

2. I Macc., xi, 41-51.

3. I Macc., xi, 52, 53; Josèphe, *loc. cit.*



Alexandre Balas, père d'Antiochus VI, contre Apollonius, général de Démétrius II<sup>1</sup>.

Jonathas et son frère firent alors plusieurs campagnes en faveur du jeune roi. La première expédition de Jonathas eut lieu de l'autre côté du Jourdain, où il avait autrefois remporté de si grands avantages<sup>2</sup>. Son armée, qui fut renforcée par les bataillons syriens, devait être considérable. Nous ne possédons aucun détail sur ses succès d'alors. Cette expédition dut être très rapide, et destinée simplement à effrayer les ennemis que le roi et les Juifs eux-mêmes avaient dans cette région. Jonathas passa ensuite au pays des Philistins. Les habitants d'Ascalon, las de la guerre, se soumirent sans essayer de résister; ils allèrent même au-devant de l'armée juive pour lui faire honneur. Ceux de Gaza, la plus méridionale des cités philistines



Fig. 94. — Monnaie d'Antiochus VI.

Tête radiée d'Antiochus VI.

iv Les Dioscures à cheval et la lance en avant. Une étoile est au-dessus de leur tête.

(aujourd'hui Gazzeh) fermèrent au contraire leurs portes, quand Jonathas se présenta, à la tête de ses bataillons. Il fit le siège de la ville, s'en empara et l'incendia. La population implora sa pitié, pour avoir la vie sauve. Il exauça cette demande; mais, comme garantie pour l'avenir, il exigea la livraison d'otages, qu'il envoya à Jérusalem<sup>3</sup>.

Jonathas se dirigea ensuite vers le Nord-Est, et conduisit son armée jusqu'à Damas. Il apprit que les généraux syriens demeurés fidèles à Démétrius II attaquèrent la ville de Cadès, qui avait appartenu autrefois à la tribu de Nephtali (aujourd'hui *Kédès*, au nord-ouest du lac Mérom), et qu'ils prétendaient le contraindre lui-même de demeurer à l'écart dans sa principauté juive, sans s'occuper des affaires du royaume. Jonathas confia donc à Simon l'administration de la Judée pendant son absence, et marcha au-devant des rebelles.

1. I Macc., xi, 54-59. Cf. x, 74-87.

2. I Macc., ix, 37-48.

3. I Macc., xi, 60-62a.

Arrivé auprès du « lac Génésar », nom par lequel on désignait alors le lac de Tibériade ou de Génésareth, il conduisit son armée dans la plaine d'Asor. Ce nom désigne une ville très ancienne; que Josué avait enlevée aux Cananéens, et que Salomon avait ensuite fortifiée<sup>1</sup>. On ne connaît pas son emplacement exact. Les troupes des généraux syriens s'avancèrent contre Jonathas. Un fort détachement, qui avait été placé en embuscade dans la montagne, sortit de sa cachette, dès que la bataille fut engagée. Son apparition soudaine produisit un effet désastreux sur les Juifs qui, saisis de panique, se débandèrent. La situation était grave. Jonathas, en voyant ce commencement de défaite, déchira ses vêtements et se jeta de la poussière sur la tête, en signe de deuil; puis il recourut à Dieu, par une ardente prière. Son exemple et celui des autres chefs ranimèrent bientôt le courage des soldats juifs les plus vaillants, qui s'élançèrent avec une telle fougue sur les Syriens, qu'ils les mirent en fuite. Celles des troupes de Jonathas qui s'étaient débandées, revinrent alors à leur poste de combat et contribuèrent à achever la victoire. Cependant Jonathas n'essaya pas de s'emparer de Cadès, car il ne se sentait pas assez fort pour cela. Il rentra donc à Jérusalem, se contentant de son demi-succès<sup>2</sup>.

Pendant ce temps, Simon, non moins actif que son frère, se rendait maître de Bethsura, après un assez long siège. Les Syriens étaient au pouvoir de cette place depuis le règne d'Antiochus Eupator, fils d'Épiphané, et ils l'avaient fortifiée considérablement. Simon en expulsa la garnison, qu'il remplaça par des troupes juives<sup>3</sup>.

Attentif à tout ce qui pouvait être utile à son peuple, Jonathas fit à cette époque deux démarches diplomatiques importantes. La première concernait l'alliance avec les Romains, qu'il crut utile de renouveler. Il envoya donc à Rome deux ambassadeurs, Numénius et Antipater, qui furent reçus solennellement par le Sénat, comme l'avaient été ceux de Judas Maccabée. Sa proposition fut acceptée, aux mêmes conditions qu'auparavant<sup>4</sup>. La seconde démarche a un côté particulièrement intéressant, comme on le verra plus loin. Les mêmes ambassadeurs furent aussi envoyés par Jonathas, dans un but identique, aux Spartiates, ce petit peuple si ancien, si célèbre, mais alors bien déchu de sa gloire, quoiqu'il lui restât encore quelque puissance<sup>5</sup>. Pour cette seconde mission,

1. Josué, XI, 1-11; III Rois, IX, 15.

2. I Macc., XII, 62b-74.

3. I Macc., XII, 65, 66.

4. I Macc., XII, 1-4; Josèphe, *Ant.*, XIII, v, 8.

5. Le narrateur suppose que Jonathas fit aussi des propositions d'alliance « en d'autres lieux » que Rome et Lacédémone, sans spécifier quels furent ces lieux.

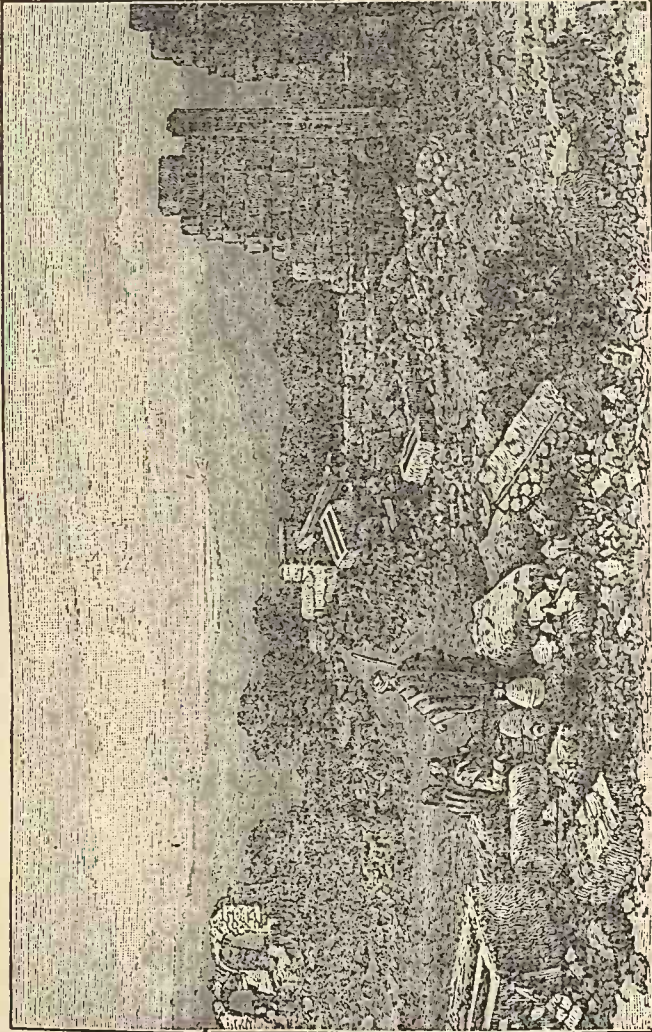


Fig. 95. — Kédés de Nephtali. (D'après une photographie.)

les délégués étaient porteurs d'une lettre qui mérite d'être citée presque en entier :

Jonathas, grand prêtre, les anciens de la nation <sup>1</sup>, les prêtres et le reste du peuple, aux Spartiates, nos frères, salut!

Il y a longtemps que des lettres ont été envoyées à Onias, le grand prêtre, par Arios, qui régnait chez nous; car vous êtes nos frères, comme le montre la copie qui est jointe ici. Onias accueillit avec honneur celui qui avait été envoyé, et il reçut les lettres, où il était parlé d'alliance et d'amitié. Et nous, quoique nous n'ayons pas besoin de ces choses, puisque nous avons pour consolation les saints Livres qui sont entre nos mains, nous avons préféré envoyer auprès de vous (nos délégués), de peur que nous ne vous devenions étrangers; car il s'est écoulé beaucoup de temps, depuis que vous nous avez envoyé les vôtres. Nous donc, sans cesse en tout temps, aux jours solennels et aux autres jours où cela est nécessaire <sup>2</sup>, nous nous souvenons de vous dans les sacrifices que nous offrons et dans nos cérémonies, selon qu'il est du devoir et de la bienséance de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons donc de votre gloire.

Mais, quant à nous, beaucoup de tribulations et beaucoup de combats nous ont entourés, car les rois qui nous environnent nous ont attaqués. Cependant nous n'avons voulu être à charge ni à vous, ni à nos autres alliés et amis, dans ces combats; car nous avons reçu des secours du ciel, et nous avons été délivrés, tandis que nos ennemis étaient humiliés. C'est pourquoi nous avons choisi Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jasen <sup>3</sup>, et nous les avons envoyés vers les Romains, pour renouveler avec eux l'alliance et l'amitié antérieures. Nous leur avons aussi ordonné d'aller auprès de vous, de vous saluer et de vous porter nos lettres, relatives au renouvellement de notre fraternité. Et maintenant, vous ferez bien de nous répondre au sujet de ces choses <sup>4</sup>.

Le roi de Sparte, qui avait désiré autrefois conclure une alliance avec les Juifs ne peut être qu'Arios I<sup>er</sup>, qui régna de 309 à 265 avant J.-C. Le grand prêtre d'alors était Onias I<sup>er</sup>, et comme il mourut l'an 300, la lettre avait donc été envoyée entre cette même année et 309. A cette époque, les Spartiates étaient très opprimés par les successeurs d'Alexandre le Grand; il était donc naturel qu'ils cherchassent de l'appui, même auprès d'une nation faible comme l'étaient

1. Dans le grec, ἡ γερουσία, expression qui désigne le « Sénat » juif, composé, comme le nom même l'indique, des vieillards qui assistaient le chef de l'État dans l'administration civile. Cette assemblée donna naissance, graduellement, au « Sanhédrin ». Nous savons par II Macc., iv, 44, et xi, 27, qu'elle existait sous les règnes d'Antiochus IV Épiphane et de son fils Antiochus V Eupator. D'après Josèphe, elle remontait au règne d'Antiochus le Grand.

2. Aux jours de sabbat et de nouvelle lune, qui étaient aussi des jours de fête pour les juifs.

3. Tous ces noms ont une forme étrangère, comme c'était fréquemment le cas à cette époque chez les juifs.

4. I Macc., xii, 5-18.

alors les Juifs. Le ton du message de Jonathas, tout en étant aimable et bienveillant, ne manque pas d'une certaine fierté : par exemple, lorsqu'il est dit que, si les Juifs recherchent l'amitié des Spartiates, ce n'est point par nécessité. Ils n'avaient pas besoin de chercher ailleurs de la consolation; la Bible, dans laquelle ils avaient la parole de Dieu même, leur procurant des joies suffisantes et d'une nature supérieure.

Les deux ambassadeurs étaient aussi chargés de remettre aux Spartiates une copie de la lettre du roi Arios I<sup>er</sup>. Elle était ainsi conçue :

Arios, roi des Spartiates, au grand prêtre Onias, salut.

Il a été trouvé, dans un écrit qui concerne les Spartiates et les Juifs,



Fig. 96. — Monnaie d'Arios I<sup>er</sup>.

Tête d'Alexandre imberbe, couverte d'une peau de lion. — IV Jupiter assis, tenant l'aigle de la main droite, et la main gauche appuyée sur un sceptre.

qu'ils sont frères, et qu'ils sont de la race d'Abraham. Et maintenant, depuis que nous avons connu ces choses, vous ferez bien de nous écrire au sujet de votre prospérité. Et nous aussi, de notre côté, nous vous écrirons. Nos troupeaux et nos biens sont à vous, et les vôtres sont à nous. Nous avons donc ordonné que cela vous soit déclaré<sup>1</sup>.

Dans ce petit document, on ne lit pas sans surprise que les Spartiates croyaient remonter à Abraham, comme les Juifs. Un maître distingué a écrit à ce sujet : « Les rapports de parenté entre les Juifs et les Spartiates... peuvent sans doute nous surprendre; mais rien ne prouve qu'ils n'existaient pas. Le progrès des études historiques constate tous les jours des relations qu'on n'avait pas soupçonnées jusqu'ici entre la Grèce et l'Asie. Des liens de consanguinité pouvaient donc exister entre les Grecs et les Juifs<sup>2</sup>. » Il paraît difficile à beaucoup d'autres auteurs d'admettre que le fait ait été exact en lui-même. Cette parenté des deux peuples serait plutôt une erreur qui n'est d'ailleurs nullement imputable à l'historien sacré, mais au

1. I Macc., xii, 19, 20.

2. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12<sup>e</sup> édit., t. II, p. 227-228. Voir, du même auteur, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 625-629.

roi de Sparte, ou aux Spartiates en général. Il semblerait même qu'elle était devenue alors, en Judée comme à Sparte, une croyance populaire<sup>1</sup>.

A la suite de ces documents nous trouvons, au I<sup>er</sup> livre des Maccabées, XII, 24-34, le récit de plusieurs autres expéditions victorieuses, entreprises par Jonathas et par son frère Simon. Les généraux syriens qui avaient été battus naguère près de Cadès firent, avec une armée formidable, une nouvelle tentative pour contraindre les Juifs de se rallier au parti de Démétrius II. Jonathas se précipita à leur rencontre, afin de les empêcher d'envahir le territoire juif. Il s'avança jusque dans l'Amathite, c'est-à-dire, dans le district qui dépendait de l'ancienne ville d'Émath, aujourd'hui *Hamah*, sur l'Oronte<sup>2</sup>, au nord du Liban. Là il apprit par ses espions que l'ennemi avait l'intention de se jeter sur son camp pendant la nuit. Il en avertit ses troupes et se prépara à une vive résistance. Mais, quand les Syriens s'aperçurent que leur projet avait été découvert et qu'une attaque par surprise était impossible, ils prirent le parti de se retirer. Ils eurent, en partant, la précaution d'allumer des feux dans leur camp, pour dissimuler leur retraite. Grâce à ce stratagème, ils échappèrent à la poursuite des Juifs, car ils purent franchir le fleuve Éleuthère avant qu'il fût possible à Jonathas de les atteindre<sup>3</sup>.

Du moins, puisqu'il se trouvait dans ces parages, il fit une expédition contre les Zabadéens, tribu arabe qui n'est mentionnée nulle part ailleurs. Son souvenir s'est peut-être conservé dans le nom de *Zebdini*, localité située au nord ouest de Damas. Nous avons vu naguère le pontife juif parcourir en vainqueur la province de Damas. Il y pénétra de nouveau, comme aussi dans sa capitale<sup>4</sup>. Pendant ce temps, Simon faisait une campagne dans la plaine maritime, la *Sephéla*, et s'assurait de l'obéissance des régions du Sud-Ouest, de même que son frère assujettissait de plus en plus celles du Nord-Est. En effet, il avait appris que certaines villes de ce district, Joppé en particulier, voulaient ouvrir leurs portes aux partisans de Démétrius II. Il conduisit ses troupes jusqu'à Ascalon, s'empara de Joppé et y laissa une garnison<sup>5</sup>.

Ces détails nous montrent à quel point l'indépendance juive s'accroissait de jour en jour, tandis que les limites du territoire de la Judée reculaient toujours davantage. Jonathas, nous l'avons dit,

1. Cf. II Macc., v, 9; Josèphe, *Ant.*, I, xxvi, 1; Schürer, *Geschichte des jüd. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 237, 238; Haneberg, *Histoire de la révélation biblique*, trad. franç., t. II, p. 107.

2. Les Grecs lui avaient donné le nom d'Épiphanie.

3. I Macc., XII, 24-30; Josèphe, *Ant.*, XIII, v, 10.

4. I Macc., XII, 31, 32. Cf. XI, 62.

5. I Macc., XII, 33, 34.

ne négligeait aucun des moyens qui lui permettraient d'obtenir ce double résultat. C'est ainsi, qu'à son retour de l'Émathide et de Damas il se fit autoriser, par l'assemblée des anciens, à construire en Judée de nouvelles places fortes et à réparer celles qui existaient déjà. Il fit également approuver le projet d'élever, dans Jérusalem même, un mur très haut, qui établirait une séparation complète entre la ville proprement dite et la citadelle, toujours occupée par les Syriens. Une muraille de ce genre avait existé précédemment; mais Antiochus Eupator l'avait fait démolir. Simon s'associa pareillement à son frère pour ce genre d'opérations.

Il fortifia la ville d'Adéda (l'Adiada de la Vulgate), située dans la plaine maritime ou Séphéla, non loin de Lydda, sur l'emplacement de l'*Hadithoh* actuelle. Au dire de Josèphe, c'était un point stratégique très important<sup>1</sup>.

Jonathas aurait rendu d'autres éclatants services à son peuple, s'il n'avait été alors victime d'une atroce perfidie. Nous avons insinué plus haut, que Tryphon, en paraissant prendre sous sa protection le jeune Antiochus VI, fils d'Alexandre Balas, ne songeait au fond qu'à lui-même et à la réalisation de ses projets ambitieux. Lorsqu'il crut le moment opportun « pour prendre le diadème et se défaire du jeune roi, il réfléchit que Jonathas, qui avait toujours agi en défenseur et en ami fidèle d'Antiochus VI, s'opposerait certainement à l'exécution de son projet criminel. C'est donc du grand prêtre juif qu'il résolut de se débarrasser en premier lieu. Il s'avança pour cela, à la tête d'une puissante armée, jusqu'à l'extrémité orientale de la plaine d'Esdrelon, à Bethsân, aujourd'hui *Besiân*, qui portait alors le nom de Scythopolis. Jonathas comprit que cette arrivée soudaine du Tryphon au cœur de la Palestine était une menace. Il réunit donc promptement une armée de 40.000 hommes, et alla se poster en face des Syriens. Tryphon, voyant que Jonathas se tenait sur ses gardes et qu'il réussirait difficilement à se saisir de lui par la violence, recourut à la ruse, aux apparences d'une amitié sincère, « le reçut avec honneur, le recommanda à tous ses amis, lui fit des présents, et ordonna à son armée de lui obéir comme à lui-même. »

Pourquoi, lui dit-il, as-tu fatigué tout ce peuple<sup>2</sup>, puisque nous n'avons pas de guerre ensemble? Renvoie-les donc maintenant dans leurs maisons; mais choisis-en quelques-uns pour être avec toi, et viens avec moi à Ptolémaïs, et je te la livrerai, ainsi que les autres forteresses, et l'armée, et tous ceux qui sont préposés aux affaires; puis je m'en retournerai, car c'est pour cela que je suis venu<sup>3</sup>.

1. I Macc., XII, 37-38; Josèphe, *Ant.*, XIII, v, 10.

2. Les 40 000 soldats juifs, en les amenant à Bethsân.

3. I Macc., XII, 39-45; Josèphe, *Ant.*, XIII, vi, 1-3.

Le piège, bien que tendu avec une certaine habileté, était tellement visible, qu'on éprouve une douloureuse surprise à voir que Jonathas y soit si aisément tombé. Sa belle âme était sans défiance, et on lui offrait pour son peuple de tels avantages! Il licencia donc ses troupes et ne garda avec lui que 3 000 hommes, comme escorte personnelle; encore en renvoya-t-il bientôt les deux tiers, pour se conserver qu'une garde de mille soldats. Ce fut sa perte. A peine avait-il fait son entrée dans Ptolémaïs, située à l'extrémité opposée de la plaine d'Esdrelon, que les portes de la ville furent fermées derrière lui et ses soldats. Ceux-ci furent horriblement massacrés et Jonathas fut fait prisonnier <sup>1</sup>.

Tryphon, désireux d'achever son œuvre sanguinaire, lança ensuite son armée en Galilée, pour s'emparer des 2 000 Juifs que le grand prêtre avait spontanément renvoyés avant d'entrer dans Ptolémaïs. Mais, avertis de ce qui venait de se passer, ils prirent la ferme résolution de vendre chèrement leur vie. Quand ils virent s'approcher le détachement syrien, ils serrèrent leurs rangs <sup>2</sup>, pour se préparer au combat. Leur mâle courage déconcerta et effraya les mercenaires de Tryphon, qui s'en retournèrent sans les attaquer. Les deux mille Juifs réussirent ensuite à rentrer en Judée, sans rencontrer d'opposition <sup>3</sup>.

La nouvelle de ces atrocités éclata comme un coup de foudre au milieu de la nation, qui se mit aussitôt en grand deuil pour pleurer ses morts, y compris Jonathas, que l'on croyait avoir été massacré avec son escorte. Au contraire, les peuples du voisinage relevèrent la tête, s'imaginant qu'ils pourraient bientôt donner un libre cours à la haine invétérée qu'ils portaient aux Juifs. Ceux-ci « n'ont, disaient-ils, ni chef ni auxiliaire; attaquons-les donc maintenant, et effaçons leur mémoire parmi les hommes <sup>4</sup>. »

1. I Macc., xii, 46-48.
  2. Le texte grec a ce détail.
  3. I Macc., xii, 49-52a.
  4. I Macc., xii, 52b-54.
-



## CHAPITRE IV

### LE GOUVERNEMENT DE SIMON<sup>1</sup> (142-135 avant J.-C.)

#### I. — Les débuts de Simon comme chef du peuple juif.

Heureusement, les Juifs ne demeurèrent pas longtemps sans chef. Tryphon avait frappé un grand coup, en faisant Jonathas prisonnier. Mais il lui restait à s'emparer de la Judée, et c'est dans ce but qu'il avait levé une forte armée. En face d'un si grand péril, après avoir perdu successivement Judas Maccabée et Jonathas, qui les avaient si vaillamment défendus, les Juifs « furent dans la crainte et dans l'effroi ». Mais dans cette circonstance douloureuse, Simon Thassi, le second et le seul survivant des fils de Mathathias, qui avait déjà donné des preuves nombreuses de bravoure et de sagesse, se montra digne de son père et de ses frères. Il vint à Jérusalem, réunit le peuple et s'efforça de remonter le courage de tous, par des paroles enflammées :

Vous savez, s'écria-t-il, quels grands combats nous avons livrés, mes frères et moi, et toute la maison de mon père, pour les lois et pour le sanctuaire, et quelles angoisses nous avons vues. C'est ce qui fait que tous mes frères sont morts pour Israël<sup>2</sup>, et que je suis demeuré seul. Et maintenant, à Dieu ne plaise que je veuille épargner ma vie dans tout ce temps de tribulation, car je ne suis pas meilleur que mes frères. Je vengerai donc mon peuple et le sanctuaire, nos enfants aussi et nos femmes, car toutes les nations se sont assemblées pour nous écraser, parce qu'elles nous haïssent.

En tenant ce langage, Simon se mettait généreusement à la disposition de ses concitoyens, pour continuer l'œuvre de son père et de ses frères. Personne, d'ailleurs, n'était aussi bien préparé que lui pour diriger les affaires de la nation, puisqu'il avait constamment assisté Judas et Jonathas, en temps de guerre comme en temps de paix. Aussi l'assemblée du peuple l'élut-elle par acclamation, pour leur succéder. « Tu es notre chef, lui cria-t-on; livre notre combat, et tout ce que tu nous diras, nous le ferons. » Cette fois, il n'y eut

1. I Macc., xii, 1-xvi, 24.

2. Simon croyait aussi que son frère Jonathas avait été mis à mort par Tryphon.

done pas de fâcheuse interruption, comme après la mort de Judas Maccabée (143 avant J.-C.)<sup>1</sup>.

La situation du peuple de Dieu était certainement très périlleuse alors. Quelle différence, cependant, entre l'état des Juifs à l'époque où Simon succéda à Jonathas, et celui dans lequel la mort trop prompte de Judas Maccabée les avait laissés ! Lorsque Judas disparut, Jonathas n'avait à sa disposition qu'un petit nombre de guerriers fidèles ; il ne possédait ni place forte, ni aucun de ces avantages militaires ou politiques qui sont d'un si grand poids pour attaquer ou se défendre, pour vaincre ou tout au moins pour ne pas redouter de graves défaites. Lui et son parti étaient entourés d'ennemis au dedans et au dehors. Simon, lorsqu'il lui succéda, était à la tête d'un peuple agrandi, qui avait conscience de sa force et qui était décidé à la déployer tout entière, pour maintenir et pour accroître ce qu'il avait si chèrement acquis. Le nouveau grand prêtre, nous venons de le constater par son élection enthousiaste, était sûr d'avoir avec lui la plus grande partie de la nation, et celle-ci était en possession de places fortes, d'une armée considérable. Un seul ennemi était désormais à craindre : le lâche et cruel Tryphon ; mais sa conduite avait rempli tous les vrais Juifs du désir de venger au plus tôt son attentat criminel. Bien que Simon approchât de la vieillesse quand il prit en mains le gouvernement de la Judée, il avait encore toute l'ardeur et la vigueur morale de la jeunesse. De plus, il allait être secondé par ses fils Jean, Judas, Mathathias, et un quatrième dont nous ne connaissons pas le nom<sup>2</sup>. Nous lui verrons suivre la même politique que Jonathas : il profitera de la faiblesse croissante des Syriens, il agrandira sans cesse le territoire de son peuple, rendra les Juifs toujours plus forts et leur procurera une complète indépendance.

Il fallait tout d'abord faire face à Tryphon ; Simon prit donc des mesures immédiates pour lui résister victorieusement. Il convoqua tous les hommes capables de porter les armes, et s'empressa d'achever la reconstruction des remparts de Jérusalem, commencés par Jonathas. Il envoya une grande partie de son armée à Joppé, qui était depuis quelque temps au pouvoir des Juifs, et comme on avait des raisons de se défier d'un certain nombre des habitants de la ville, païens ou Israélites renégats, on les expulsa sans retard. De son côté, Tryphon quitta Ptolémaïs, et se dirigea vers le Sud en longeant la plaine maritime, pour pénétrer ensuite en Judée. Il emmenait avec lui son prisonnier Jonathas, dont il était sûr de tirer son profit

1. I Macc., XIII, 1-9.

2. Simon, par esprit de famille, avait donné à ses fils le nom de son père et de deux de ses frères.

d'une manière ou de l'autre<sup>1</sup>. Tout en faisant le brave, il craignait en réalité d'en venir aux mains avec les Juifs, car il connaissait leur bravoure. Pour atteindre ses fins, il recourut donc une fois de plus à la perfidie. Simon, averti de son approche, s'était établi avec une bonne partie de son armée à Adida (*Addus* dans la Vulgate), ville qu'il avait fortifiée autrefois, et qui commandait la route de Jérusalem du côté de l'Ouest. Tryphon lui envoya des délégués chargés de lui faire cette proposition :

Si nous retenons prisonnier ton frère Jonathas, c'est à cause de l'argent qu'il devait au roi, par suite des fonctions qu'il remplissait. Maintenant, donc, envoie cent talents d'argent<sup>2</sup> et ses deux fils comme otages, afin que, mis en liberté, il ne s'enfuie pas loin de nous, et nous le renverrons.

Il était aisé de deviner le sort que Tryphon réservait aux fils de Jonathas. Simon éprouva donc une vive répugnance à les lui livrer. D'autre part, il lui était difficile de ne pas accepter la proposition du roi usurpateur; autrement, ses concitoyens auraient pu l'accuser de mettre à profit l'emprisonnement de son frère, pour conserver lui même le premier rang. C'est pourquoi il envoya au camp syrien ses deux neveux et les cent talents<sup>3</sup>. Évidemment, Tryphon ne tint point sa promesse et ne mit pas Jonathas en liberté. Plus menaçant que jamais, il marcha « contre la ville », lisons-nous dans le texte grec, c'est-à-dire, contre Jérusalem. Pour cela il fit un mouvement tournant dans la direction de l'Est, et suivit le chemin qui conduit à Adora, ville identique sans doute à l'ancienne Adoraïm, située dans la tribu de Juda, légèrement au sud-ouest d'Hébron et représentée aujourd'hui par *Doûra*. Lysias avait pris autrefois ce même chemin, pour attaquer les Juifs par le Sud. Simon et ses troupes ne perdaient pas de vue les mouvements de l'armée syrienne, et se déplaçaient de manière à être toujours entre elle et Jérusalem, pour lui barrer le chemin de la capitale juive.

Jonathas, en faisant construire le grand mur qui isolait l'Acra du reste de Jérusalem, avait réussi, comme il se l'était proposé, à mettre dans un grand embarras la garnison syrienne qui l'occupait. En effet, surtout depuis que Tryphon avait recommencé les hostilités, elle ne parvenait que très difficilement à se ravitailler. Elle fut donc alors obligée de faire avertir le roi, par un émissaire, qu'il était urgent de venir à son secours et de lui procurer des vivres. Elle lui suggérait en même temps l'idée d'attaquer Jérusalem « par le désert » de Juda, qui s'étendait au sud-est et à l'est de la ville, ce district n'étant défendu

1. I Macc., xiii, 10-13; Josèphe, *Ant.*, XIII, 11, 3.

2. 850 000 francs, s'il s'agit du talent hébreu; 425 000 francs, s'il est question du talent attique, qui valait la moitié moins.

3. I Macc., xiii, 14-19.

par aucune forteresse. Tryphon adopta ce plan; et prit des mesures immédiates pour que sa cavalerie partît dès la nuit suivante, afin d'aller au secours de la citadelle affamée. Mais un obstacle providentiel, une chute abondante de neige, arrêta net l'exécution de ce projet. La neige tombe parfois en Palestine entre les mois d'octobre et de mars; mais elle persiste rarement plus d'un jour sur le sol; parfois, cependant, elle est assez épaisse pour demeurer quelque



Fig. 97. — Tombeaux phéniciens surmontés de pyramides.

temps sur place. Ce fut le cas alors, et Tryphon abandonna, comme trop chanceux, son plan d'attaque contre Jérusalem. Il partit et alla au pays de Galaad, en contournant la partie méridionale de la Palestine, en passant au sud de la mer Morte, puis en remontant au Nord, sur la rive gauche du Jourdain<sup>1</sup>.

Jonathas fut victime de ce contretemps, car Tryphon, irrité de n'avoir remporté aucun succès sur les Juifs, eut la cruauté de le faire mourir auprès de la ville de Bascaman, qui n'est pas mentionnée ailleurs et dont l'emplacement n'est pas connu (de la fin de l'année 143 au commencement de 141 avant J.-C.). Simon envoya recueillir

1. I Macc., xiii, 20-22; Josèphe, *Ant.*, XII, vi, 4-5.

son corps, qui fut transporté à Modin, où on lui fit de magnifiques funérailles. La nation juive se mit de nouveau en deuil à son sujet, comme elle l'avait fait lorsque le faux bruit de sa mort s'était répandu dans le pays. Sur la tombe de son père, de sa mère et de ses frères, Simon fit construire, comme c'était alors l'usage en Orient dans les familles riches ou d'un rang élevé, un mausolée splendide, qu'on pouvait apercevoir de la Méditerranée, bien qu'elle fût assez éloignée. Le sépulcre proprement dit était surmonté de sept pyramides, qui représentaient le père, la mère et les quatre frères de Simon. La septième était sans doute pour lui-même. De hautes colonnes monolithes en pierres blanches formaient un cercle autour du monument. Sur les façades étaient sculptées des panoplies, en souvenir des combats héroïques livrés par les fils de Mathathias pour la libération de leur



Fig. 98. — Monnaie d'argent de Tryphon, roi de Syrie.  
Tête de Tryphon diadémée. — ¶ Dans une couronne, un casque orné d'une corne.

peuple, et des vaisseaux, qui rappelaient vraisemblablement la prise récente de Joppé, le port de Jérusalem<sup>1</sup>. Nous savons, par Josèphe, que ce tombeau se voyait encore de son temps, dans la dernière partie du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Eusèbe, dans son *Onomasticon*<sup>2</sup> composé vers l'an 320 après J.-C., atteste le même fait. Actuellement, du sépulcre des Maccabées il ne reste que des ruines.

Quelque temps après son entrée à Antioche, le perfide Tryphon réalisa le projet qu'il nourrissait depuis si longtemps. Pour se débarrasser du jeune Antiochus VI, âgé seulement de dix ans, il le livra à des médecins subornés, qui prétendirent qu'il était atteint de la maladie de la pierre, et lui firent subir une opération qu'ils eurent soin de rendre fatale<sup>3</sup>. Tryphon se déclara ensuite ouvertement roi de Syrie (143 avant J.-C.). Il régna jusqu'en 139, « et causa de grands maux au pays », dit l'écrivain sacré. En effet, par ses débauches et

1. I Macc., xiii, 25-30; Josèphe, *Ant.*, XIII, vi, 5.

2. Au mot *Modéin*.

3. Tite-Live, *Epit.*, lv.

sés guerres perpétuelles, il troubla profondément le royaume. La prudence de Simon, vantée autrefois par son père mourant<sup>1</sup>, se manifesta plus que jamais dans tous ses actes. Dès qu'il eut connaissance de l'avènement du cruel usurpateur, il fortifia les villes de Judée, afin d'être prêt à lui résister, s'il venait les attaquer, ainsi qu'il était probable. Il les munit « de hautes tours, de grandes murailles, de portes et de serrures », et aussi, ce qui n'était pas moins important, des vivres nécessaires pour un long siège<sup>2</sup>. Il prit une autre avance plus sérieuse encore. Démétrius II, auquel le trône de Syrie appartenait par droit de naissance, était alors à Séleucie, ville située sur le Tigre, dans l'ancienne Babylonie. Simon envoya auprès de lui des hommes de confiance, pour lui déclarer officiellement qu'il se rangeait de son côté, et aussi pour lui demander, en échange de son concours, de faire aux Juifs plusieurs concessions; celle, entre autres, de les dispenser à l'avenir de toutes sortes d'impôts. En cela, Simon suivait vraiment, comme il a été dit ci-dessus, la politique nationale, qui visait à profiter de toutes les circonstances favorables, pour obtenir l'indépendance totale de la nation<sup>3</sup>.

Démétrius, auquel l'appui des Juifs était alors indispensable, accepta cette demande avec empressement. Sa générosité n'avait d'ailleurs pas un grand mérite, les rois de Syrie ayant déjà perdu presque toute autorité et toute influence en Judée. Il écrivit à Simon la lettre qui suit :

Le roi Démétrius, à Simon, grand prêtre et ami des rois<sup>4</sup>, et aux anciens, et à la nation des Juifs, salut.

Nous avons reçu la couronne d'or et la palme que vous nous avez envoyées, et nous sommes disposé à faire avec vous une paix parfaite, et à écrire aux intendants du roi qu'ils vous fassent les remises que nous avons accordées. Car tout ce que nous avons ordonné en votre faveur demeurera ferme; les forteresses que vous avez bâties seront à vous. Nous faisons aussi remise des fautes et des délits commis jusqu'à ce jour<sup>5</sup>, et de la couronne que vous deviez, et si quelque chose avait été imposée à Jérusalem, qu'elle ne soit plus imposée désormais. Et si quelques-uns d'entre vous sont aptes à être enrôlés parmi nos troupés, qu'ils soient enrôlés, et que la paix soit entre nous.

Ce document fut écrit l'an 170 de l'ère des Séleucides (oct. 143 à oct. 142 avant J.-C.). L'historien sacré note solennellement cette date, car « le joug syrien, ajoute-t-il, avait (alors) été enlevé de

1. I Macc., II, 65.

2. I Macc., XIII, 31-33.

3. I Macc., XIII, 34.

4. Titre officiel alors très relevé ainsi qu'il a été dit précédemment.

5. Allusion à la conduite antérieure des Juifs, qui avaient pris parti contre Démétrius II, en faveur d'Antiochus VI et de Tryphon (I Macc., XI, 54-74).

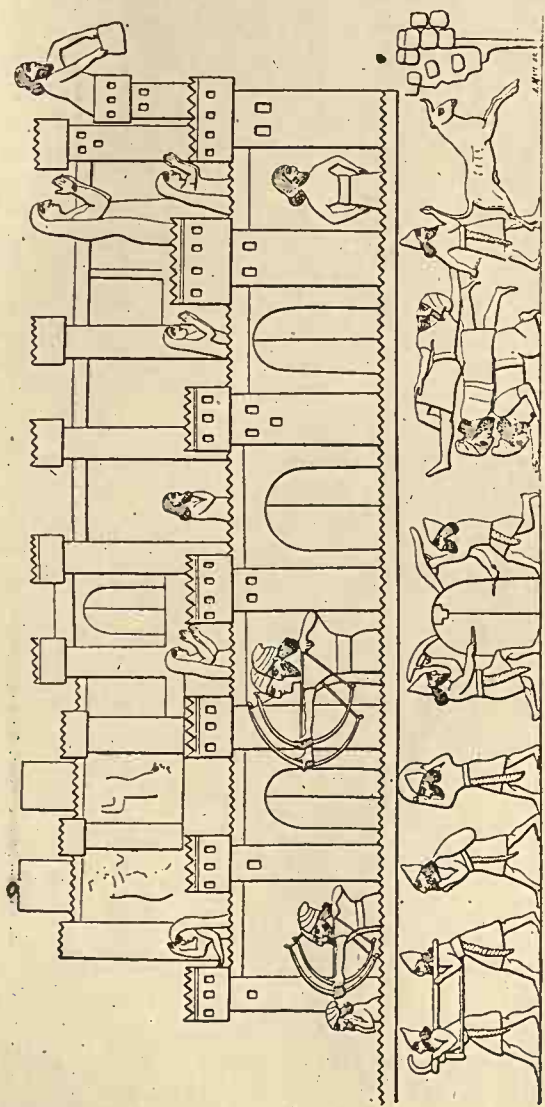


Fig. 99. — Place forte assyrienne. (D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. 1, pl. 66.)

dessus Israël. » Ce n'est pas tout. Comme le roi de Syrie reconnaissait dans sa lettre l'indépendance totale des Juifs, ceux-ci se donnèrent la satisfaction de compter les années, pendant quelque temps, à partir de celle où ils avaient ainsi recouvré leur liberté. En tête de tous les actes publics, cette année-là, ils employèrent la formule : « La première année sous Simon, grand prêtre, chef suprême et prince des Juifs <sup>1</sup>. »

Simon utilisa sans retard l'accroissement de son autorité, et la paix dont son peuple put jouir momentanément, pour réduire les places fortes que les Syriens possédaient encore en Judée. Il s'empara d'abord de Gazara <sup>2</sup>, le *Tell el Djézer* actuel, après un siège en règle, où il employa les énormes tours mobiles reposant sur des roues récemment inventées par Démétrius Poliorcète. On les rapprochait des remparts, et elles aidaient à y ouvrir promptement de larges brèches <sup>3</sup>. Une des tours de la ville tomba bientôt au pouvoir des Juifs. Ce fut le couronnement de la victoire. La place entière fut prise peu après. Les habitants, effrayés, supplièrent Simon de les épargner. Il leur laissa la vie sauve; mais il les contraignit de s'éloigner, car ils étaient, pour la plupart, des Juifs apostats qui se livraient à l'idolâtrie. Il fit purifier les maisons dans lesquelles on avait trouvé des idoles; puis toute l'armée pénétra dans la cité au chant des psaumes, « en bénissant le Seigneur ». Simon y établit des Juifs fidèles, en augmenta les fortifications et y fixa provisoirement sa résidence <sup>4</sup>.

L'Acra, la citadelle de Jérusalem, était depuis plus de vingt ans au pouvoir des Syriens <sup>5</sup>. Naguère, nous avons vu Jonathas prendre d'habiles mesures pour isoler le plus possible la garnison et rendre son ravitaillement difficile. Simon suivit en cela la même conduite que son frère. Il en résulta que les soldats syriens qui composaient cette garnison, ne pouvant plus se procurer des vivres, furent obligés de se rendre, après que plusieurs d'entre eux furent morts de faim. Simon leur laissa pareillement la vie sauve, et, après leur départ, il fit purifier la citadelle de toutes les souillures qu'y avait introduites l'idolâtrie. Le peuple fut ensuite admis à y pénétrer triomphalement et joyeusement, « avec des chants de louange, des

1. I Macc., xiii, 35-42.

2. La Vulgate la nomme « Gaza », comme font d'ailleurs les manuscrits grecs. Josèphe, *Ant.*, XII, vi, 7, et *Bell. jud.*, I, 2, a lu « Gazara ». Cette leçon mérite la préférence, car la lointaine Gaza ne gênait en rien l'indépendance des Juifs. Il n'en était pas de même de Gazara, si rapprochée de Jérusalem, et qui était, avec l'Acra, le principal appui du parti helléniste.

3. Plutarque, *Demetr.*, 21; Diodore de Sicile, xx, 48.

4. I Macc., xiii, 43-48.

5. I Macc., I, 35-39; vi, 18; II Macc., iv, 12, 17, etc.



branches de palmier, des harpes, des cymbales et des lyres, des hymnes et des cantiques, parce qu'un grand ennemi avait été exterminé d'Israël. » C'était, en effet, une véritable victoire, qui rendait à Jérusalem toute sa liberté. La date en a été conservée : c'était « le vingt-troisième jour du second mois de l'année 171 (des Séleucides) », l'an 141 avant J.-C. (avril-mai). Une autre fête annuelle fut instituée pour célébrer cet heureux événement<sup>1</sup>. L'importance de cette citadelle était plus que jamais évidente; aussi le grand prêtre s'appliqua-t-il à la fortifier encore.

Simon avait quatre fils. Il nomma général en chef de l'armée juive l'aîné d'entre eux, Jean, surnommé Hyrcan, qui s'était déjà manifesté comme « un vaillant homme de guerre ». Le nouveau généralissime alla s'établir à Gazara, car son père avait quitté cette place, pour résider désormais à Jérusalem, dans la citadelle qu'il venait de conquérir.

## II. — Prospérité des Juifs sous le gouvernement de Simon; ses relations avec Antiochus Sidétès. Il meurt assassiné<sup>2</sup>.

Cependant les Parthes, sous le règne d'Arsacès VI, plus connu sous le nom de Mithridate I<sup>er</sup><sup>3</sup>, avaient envahi une partie du territoire de Démétrius II. Celui-ci marcha donc contre eux, à la tête d'une armée, pour recouvrer son domaine. Il se proposait en même temps, après la victoire sur laquelle il comptait, de lever dans les districts reconquis des troupes considérables, qui l'aideraient à renverser l'usurpateur Tryphon. Il remporta d'abord plusieurs succès sur les Parthes. Puis, invité à une conférence par leurs chefs, il fut fait traîtreusement prisonnier, tandis que son armée, attaquée à l'improviste, subissait une grave défaite. On le chargea de fers, et on le promena, dans cette situation humiliante, à travers toutes les villes qui avaient soutenu sa cause. On le traita ensuite avec respect. Douze ans plus tard, il recouvra sa liberté et sa couronne<sup>4</sup>. Après avoir raconté brièvement l'emprisonnement de Démétrius, l'écrivain sacré décrit, en un langage tout à la fois éloquent et poétique, la période de paix et de prospérité que Dieu accorda aux Juifs par l'intermédiaire de Simon, comme compensation de tant de souffrances qu'ils avaient endurées pour lui demeurer fidèles. Nous

1. I Macc., xiii, 49-53; Josèphe, *Ant.*, XIII, vi, 6.

2. I Macc., xiv, 1-xvi, 24.

3. Tous les rois parthes recevaient le nom d'Arsacès.

4. I Macc., xiv, 1-3; Justin, *Hist. phil.*, xxxvi, 1 et xxxviii, 9; Appien, *Cyriac.*

citerons en entier ce passage, analogue à celui que le même historien consacrait plus haut à Judas Maccabée :

Tout le pays de Juda demeura en paix tous les jours de Simon<sup>1</sup>. Il chercha le bien de la nation, et sa puissance et sa gloire furent agréables aux Juifs durant tous ses jours. Outre ses actions glorieuses, il prit Joppé, pour servir de port, et il en fit une entrée pour aller aux îles de la mer<sup>2</sup>. Il étendit les limites de sa nation et se rendit maître du pays. Il rassembla de nombreux prisonniers; il s'empara de Gazara, de Bethsura et de la citadelle, et il en enleva les souillures, et il n'y avait personne qui lui résistât. Chacun cultivait sa terre en paix; le sol de Juda donnait ses fruits et les arbres des champs leur récolte. Tous les vieillards étaient assis dans les places publiques, et s'entretenaient de la prospérité du pays; les jeunes gens se revêtaient de gloire et d'habits de guerre. Il distribuait des vivres aux villes, et il en faisait des places fortes, de sorte que son nom devint célèbre jusqu'aux extrémités de la terre. Il établit la paix dans le pays, et Israël se réjouit d'une grande joie. Chacun était assis



Fig. 100. — Monnaie d'Arsacés VI.  
Tête diadémée d'Arsacés.  $\Psi$  Arsacés assis et bandant un arc; à droite, une palme.

sous sa vigne et sous son figuier<sup>3</sup>, et il n'y avait personne qui les effrayât. Ceux qui les attaquaient disparaissaient du pays; les rois furent écrasés en ces jours-là. Il fortifia tous les pauvres de son peuple; il rechercha la Loi, et il extermina tous les injustes et les méchants. Il glorifia le sanctuaire et il multiplia les vases saints<sup>4</sup>.

Ce glorieux tableau nous montre successivement comment Simon délivra la Judée de l'occupation étrangère; à quel point il rendit son peuple heureux et prospère; comment il ramena la paix dans le pays; ce qu'il accomplit en faveur de la religion et du culte. On sent

1. Cette expression ne doit pas être prise trop à la lettre, car Simon sera bientôt obligé de reprendre les armes contre les Syriens. Il est néanmoins très exact de dire que la Judée fut habituellement en paix sous son gouvernement. Ce fait devient encore plus frappant, si l'on se rappelle les guerres presque perpétuelles qui avaient eu lieu du temps de Judas et de Jonathas.

2. C'est-à-dire, dans les régions européennes.

3. Locution ancienne et proverbiale dans les saints Livres, pour marquer une grande et heureuse tranquillité, III Rois, iv, 25; Michée, iv, 4; Zacharie, iii, 10, etc.

4. I Macc., xiv, 4-15.

passer dans ces lignes la satisfaction intime qu'éprouvait le peuple de Dieu à goûter, après avoir été plongé dans un tel abîme d'humiliations et de souffrances, la paix, la prospérité, l'indépendance qu'il avait achetées au prix du sang le plus pur. Le but des efforts des Maccabées et de la nation était désormais atteint. Aussi les Juifs voulurent-ils attester alors, par un acte des plus solennels, la reconnaissance et le dévouement qu'ils ressentaient pour Simon. Dans « une grande assemblée des prêtres et du peuple, des princes de la nation et des anciens du pays », il fut décidé qu'on placerait dans le parvis du temple, gravée sur une tablette d'airain, une longue inscription qui commémorerait les glorieux actes de ce chef remarquable<sup>1</sup>. L'auteur du I<sup>er</sup> livre des Maccabées cite en entier cette inscription<sup>2</sup>, qui développe le brillant tableau que le lecteur vient de lire. Vers la fin du document, nous apprenons que le peuple décerna à Simon les titres d'ethnarque ou chef de la nation, de grand prêtre et de général<sup>3</sup>, et cela « pour toujours. » Ces derniers mots sont expliqués par la formule suivante : « jusqu'à ce que se lève un prophète fidèle » ; ce qui revient à dire : jusqu'à ce qu'une déclaration divine, transmise par un saint personnage dûment autorisé, en ait décidé autrement. En fait, la nation juive ne venait pas seulement de faire de Simon un chef temporel et spirituel, mais elle avait fixé à perpétuité ces deux fonctions dans sa famille, comme héréditaires. La dynastie des princes asmonéens était fondée (18 éoul 172; septembre 141 avant J-C.).

Quand la nouvelle de la mort de Jonathas était arrivée à Rome et chez les Spartiates, ces alliés fidèles en avaient senti une peine très vive. Ils ne se consolèrent qu'en apprenant que son frère Simon lui avait succédé, et qu'il avait réussi à rendre à la nation juive une glorieuse indépendance. De part et d'autre ils lui écrivirent, pour le féliciter<sup>4</sup>. Après les événements qui viennent d'être racontés, Simon, dont l'autorité était plus grande que jamais, crut le moment opportun pour renouveler, avec les Romains et les Spartiates, l'alliance dont Judas Maccabée, puis Jonathas avaient posé solidement les bases. Aux Romains il envoya, comme présent de toute la nation, un bouclier d'or, qui valait mille mines ou 141 000 francs<sup>5</sup>. Comme

1. I Macc., xiv, 24b-28a.

2. I Macc., xiv, 28b-47.

3. Dans le grec : ἔθναρχης, ἀρχιερέως et στρατηγός.

4. I Macc., xiv, 16-23.

5. La mine, en tant que monnaie, équivalait à 141 francs. Le texte grec porte : « du poids de 1 000 mines ». La mine hébraïque pesant 708 gram. 860, le poids total du bouclier aurait été, si cette variante est exacte, de 708 kilogr. 80; ce qui paraît exorbitant, même pour un cadeau princier, et aussi pour un objet de cette nature.

précédemment Numénus fut mis à la tête de l'ambassade. On nous fera connaître plus loin le résultat de cette démarche.

Déjà, nous l'avons dit, le gouvernement de Simon ne devait pas s'achever dans une parfaite tranquillité, car il fut encore, malgré lui, impliqué dans les affaires si troublées du royaume de Syrie. Tandis que Démétrius II était prisonnier des Parthes, la reine Cléopâtre, sa femme, exerça les fonctions de régente. Tryphon, qui avait en son pouvoir Antioche et la plus grande partie de la Syrie proprement dite, était alors tout à sa vie de plaisirs, et ne lui disputait que mollement alors la souveraineté sur le reste du royaume. Pour lutter contre cet usurpateur avec plus de chances de succès, Cléopâtre fit appel



Fig. 101. — Monnaie d'Antiochus VII Sidètes.  
Tête diadémée d'Antiochus. ☉ Aigle aux ailes ployées, avec une palme.

au concours d'Antiochus, frère de son mari. Ce prince, connu dans l'histoire sous le nom d'Antiochus VII Sidètes (c'est-à-dire, croit-on originaire de la ville de Sides, en Pamphylie), se leva aussitôt pour expulser du trône l'indigne Tryphon. Mais, avant de commencer les hostilités contre lui, il fit comme tous les autres prétendants à la couronne de Syrie, des avances à la nation juive, pour l'assurer de son amitié. Il écrivit donc à Simon une lettre, par laquelle il confirmait tous les avantages que l'administration syrienne avait conférés, à plusieurs reprises, aux Juifs en général et à lui-même en particulier. Il y ajoutait expressément, pour Simon, le droit de battre monnaie, et lui promettait de le couvrir de gloire, ainsi que le peuple juif et le temple de Jérusalem, dès qu'il aurait été victorieux de Tryphon <sup>1</sup>.

Ce « droit de battre monnaie », concédé à Simon, a occasionné, dans le monde de la numismatique, des difficultés qui n'ont pas encore été entièrement résolues, du moins pour les détails secondaires. Il suffira d'en dire ici quelques mots. Il existe, en assez grand nombre, des sicles et des demi-sicles juifs, en argent, qui portent en hébreu, à l'avvers, l'inscription : « Jérusalem la sainte » ; au revers :

1. I Macc., xv, 1-9.

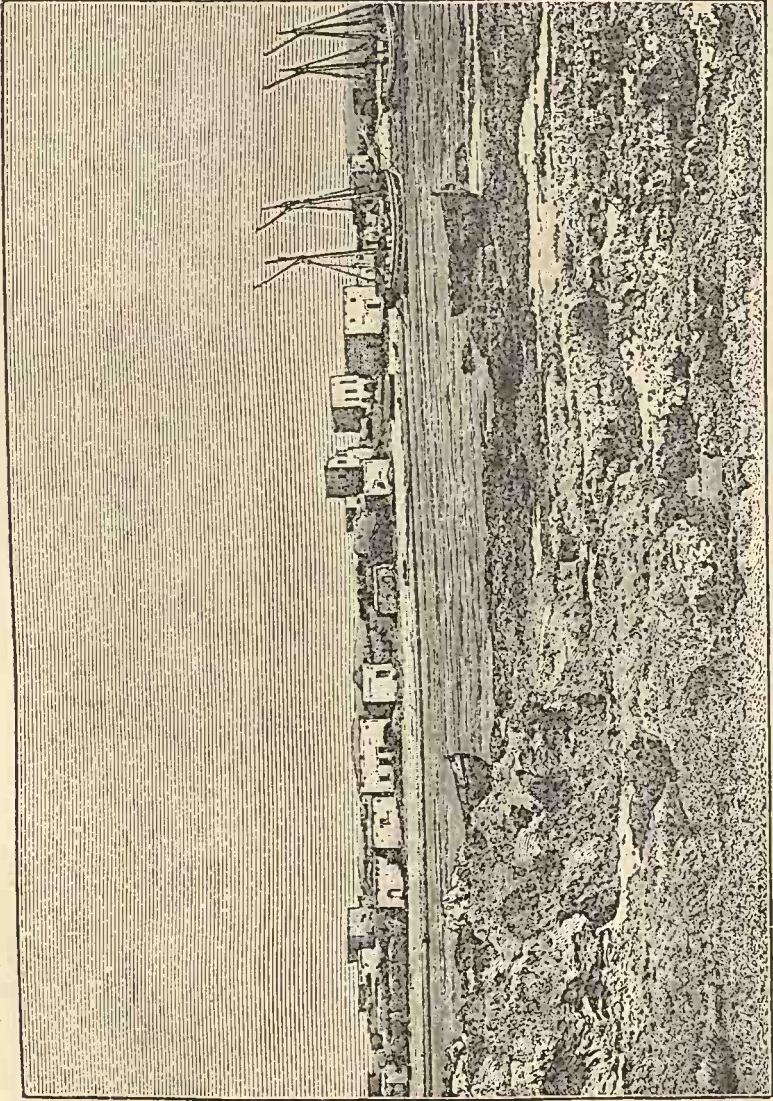


Fig. 102. — Tantodrah, l'antique Dor. (D'après une photographie.)

« Sicle d'Israël », ou « demi-sicle ». Ces pièces de monnaie sont aussi munies d'un chiffre 1, 2, 3, 4, plus rarement 5, qui marque évidemment la date de leur émission : Première, seconde, ... cinquième année. Or, l'auteur du premier livre des Maccabées vient de nous apprendre (xiii, 42) que les Juifs s'étaient donné, l'an 142 avant J.-C., la satisfaction de compter les années, en prenant pour point de départ celle où ils avaient recouvré leur indépendance : « La première année sous Simon souverain prêtre, grand chef et prince des Juifs. » On a conclu de là que les sicles et les demi-sicles en question avaient été frappés par Simon, même avant qu'il en eût reçu l'autorisation de la part du roi de Syrie. Mais une étude plus approfondie a révélé que cette thèse est inadmissible, et que les premières monnaies juives authentiques consistent seulement en pièces de bronze, marquées au nom de Jean Hyrcan, fils et successeur de Simon. Les pièces d'argent que nous avons décrites ne datent que de la première révolte des Juifs (66-70 de notre ère), sous le règne de l'empereur romain Vespasien, et cette révolte dura précisément cinq ans. D'autres monnaies juives, plus récentes encore, ont été fabriquées durant la révolte de Bar-Cocab, sous le règne d'Adrien (117-130 après J.-C.)<sup>1</sup>.

La 174<sup>e</sup> année de l'ère des Séleucides (139-138 avant J.-C.), Antiochus Sidétès quitta Rhodes et alla débarquer en Syrie, avec une armée de mercenaires. Tryphon, que ses débauches et sa tyrannie avaient rendu promptement odieux à ses sujets, fut abandonné par la plus grande partie de ses troupes, qui rejoignirent le nouveau prétendant. Antiochus remporta donc sur lui une facile victoire et le poursuivit jusqu'à Dora, où il s'était réfugié. Cette ville « située près de la mer », comme le dit expressément le texte grec, ne diffère pas de l'ancienne cité cananéenne de Dor, attribuée à la demi-tribu occidentale de Manassé et représentée de nos jours par le petit port de *Tantoûra*, entre Césarée la Maritime et le Carmel. Antiochus y bloqua son rival par terre et par mer, car il avait amené avec lui 120 000 fantassins, 8 000 cavaliers et toute une flotte de vaisseaux<sup>2</sup>.

Le narrateur biblique s'interrompt ici, pour communiquer à ses lecteurs le résultat de l'ambassade que Simon avait envoyée aux Romains. Il le fait, en citant la lettre, pleine de bienveillance pour la nation juive, que le consul Lucius<sup>3</sup> avait adressée à cinq

1. Voir sur cette question compliquée, Schürer, *Geschichte der jüdischen Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 243-245, 765-772; Hastings, *Dictionary of the Bible*, t. IV, p. 424-432.

2. I Macc., xv, 10-14; Josèphe, *Ant.*, XIII, vii, 1, 2.

3. Son nom complet était Lucius Calpurnius Pésos. L'autre consul de cette même année (139 avant J.-C.) était M. Popilius Lænas.

rois<sup>1</sup> et à dix-neuf villes ou contrées de l'Asie Mineure, de la Grèce, pour leur recommander leur alliée de Judée. Voici la copie de ce document, tel qu'il fut aussi adressé aux Juifs :

Les ambassadeurs des Juifs, nos amis, sont venus vers nous, pour renouveler l'amitié et l'alliance antérieures, envoyés par Simon, grand prêtre, et par le peuple juif. Ils ont aussi apporté un bouclier d'or de mille mines. Il nous a donc plu d'écrire aux rois et aux contrées, pour qu'ils ne leur fassent aucun mal, qu'ils n'attaquent ni eux, ni leurs villes, ni leur pays, et qu'ils ne portent pas secours à ceux qui combattent contre eux. Il nous a paru bon de recevoir d'eux ce bouclier. Si donc quelques pervers de leur pays<sup>2</sup> se sont réfugiés chez vous, livrez-les à Simon, grand prêtre, afin qu'il tire d'eux vengeance selon la loi<sup>3</sup>.

Revenons maintenant, avec l'écrivain sacré, au siège de Dora, qui se prolongea pendant quelque temps. Nous savons par Josèphe<sup>4</sup> que, depuis le début des hostilités, la conduite de Simon à l'égard d'Antiochus Sidétès avait été celle d'un allié fidèle. Il lui envoyait des troupes et de l'argent, que le prétendant recevait avec reconnaissance. Mais, tout à coup, celui-ci refusa brutalement d'accepter un nouvel envoi de subsides en hommes (2 000 soldats) et en numéraire (de l'or, de l'argent, des vases précieux). Antiochus alla même jusqu'à retirer les belles promesses qu'il avait faites précédemment par lettre. Son dessein en cela est très visible. Il voit maintenant qu'il sera suffisamment fort pour vaincre Tryphon; il refuse donc le concours des Juifs, afin d'avoir un prétexte pour ne pas tenir les offres spontanées qu'il leur avait faites au temps de sa détresse, et pour essayer de les ramener à la situation dépendante qu'ils avaient eue autrefois relativement aux rois de Syrie. Antiochus VII ne s'arrêta point là. Il envoya auprès de Simon Athénobios, un des grands dignitaires de sa cour, pour lui porter ce message insolent, qui s'adressait à toute la nation :

Vous occupez Joppé, Gazara et la citadelle de Jérusalem, qui sont des villes de mon royaume. Vous en avez désolé les environs, vous avez fait un grand ravage dans le pays, et vous vous êtes emparés de nombreuses localités dans mon royaume. Maintenant donc, rendez les villes que vous avez occupées, et les tributs des localités où vous avez dominé hors des frontières de la Judée. Sinon donnez, pour les villes, cinq cents talents d'argent (4 250 000 fr.), et pour les dégâts que vous avez faits et pour les

1. Les rois étaient ceux d'Égypte (Ptolémée VII), de Syrie (Démétrius II), de Pergame (Attala II), de Cappadoce (Ariarathès IV), des Parthes (Arsacès VI ou Mithridate I<sup>er</sup>).

2. Allusion manifeste aux Juifs apostats.

3. I Macc., xv, 15-23.

4. *Ant.*, XIII, vii, 2.

tributs des villes, cinq cents autres talents. Autrement, nous viendrons et nous vous attaquerons.

Le narrateur note, en passant, qu'Athénobios « fut étonné quand il vit la gloire de Simon, l'or et l'argent qui brillaient chez lui, et sa magnificence extraordinaire. » Il ne s'attendait pas à rencontrer chez les Juifs ces marques de résurrection et de prospérité. La réponse du grand prêtre à cette violente sommation fut calme, fière et digne tout ensemble. Il dit à l'envoyé d'Antiochus :

Nous n'avons pas pris le pays d'un autre, et nous ne retenons pas le bien d'autrui, mais l'héritage de nos pères, qui a été possédé injustement par nos ennemis pendant un certain temps. Quand l'occasion a été favorable, nous avons revendiqué l'héritage de nos pères. Quant à ce que tu réclames au sujet de Joppé et de Gazara, c'étaient ces villes elles-mêmes qui causaient de grands maux parmi le peuple et dans notre contrée. Cependant, nous donnerons cent talents pour elles.

« Athénobios ne lui répondit pas un mot », soit qu'il n'ait trouvé aucune raison sérieuse à lui alléguer en sens contraire, soit parce que la colère le rendait muet. En effet, il repartit furieux, pour rendre compte à son maître de l'insuccès de sa démarche. A cette nouvelle, Antiochus eut lui-même une crise de violente colère, qui s'accrut encore, lorsqu'on vint lui apprendre que Tryphon avait réussi à tromper la vigilance des navires syriens qui bloquaient Dora. L'usurpateur gagna la ville d'Orthosias, bâtie sur la côte phénicienne, entre Tripoli et le fleuve Éleuthère; on ignore à quel endroit précis<sup>1</sup>. Antiochus divisa alors son armée de 128 000 hommes en deux corps. Avec le premier, il se mit de nouveau à la poursuite de Tryphon, qui, d'Orthosias où il ne se sentait pas assez en sûreté, s'était rendu à Apamée, dans la vallée de l'Oronte. Antiochus l'y assiégea encore; mais l'usurpateur se serait alors suicidé d'après Strabon; il aurait péri de mort violente d'après Josèphe<sup>2</sup>.

Cendébée, général syrien auquel fut confié le second corps d'armée, avait été chargé par Sidétès de dompter la résistance des Juifs. Il alla d'abord s'établir en dehors de la Judée, à Jamnia, dont Simon avait naguère expulsé la population païenne et les renégats israélites. Il fortifia Kédron<sup>3</sup>, peut-être la *Kátia* actuelle, qui était dans le voisinage de Jamnia. De ces deux places, il se mit à provoquer et à tourmenter les Juifs. Il lançait sur les routes, et jusque sur le territoire de la Judée, sa cavalerie et ses fantassins, qui faisaient des razzias, égorgaient les passants, ramenaient des prisonniers<sup>4</sup>. Jean

1. I Macc., xv, 25-39.

2. Strabon, XIV, v, 2; Josèphe, *Ant.*, XIII, vii, 2.

3. La Vulgate la nomme Gédor.

4. I Macc., xv, 50, 41; Josèphe, *Ant.*, XIII, vii, 3.



Hyrcan, que son père avait placé, quelque temps auparavant; à la tête de toutes les troupes juives, et qui avait son quartier général à Gazara, fut bientôt au courant des menées de l'ennemi. Il s'empessa d'aller en avertir le grand prêtre ethnarque. Simon lui dit, ainsi qu'à Judas (ils étaient ses fils aînés) :

Moi, et mes frères, et la maison de mon père, nous avons combattu contre les ennemis d'Israël, depuis notre jeunesse jusqu'à ce jour<sup>1</sup>, et nos mains ont quelquefois réussi à délivrer Israël. Et maintenant je suis vieux; mais prenez ma place et celle de mes frères, et allez combattre pour votre nation, et que le secours du ciel soit avec vous!

Il donna donc à ses fils 20 000 fantassins d'élite, et un certain nombre de cavaliers, pour aller attaquer les Syriens. C'est ici la première fois que le récit biblique nous montre des cavaliers faisant partie d'une armée juive. Leur existence était le résultat de la réorganisation militaire opérée par Simon. Jean et Judas conduisirent d'abord leur petite armée à Modin, où elle passa la nuit. Le lendemain matin, ils descendirent dans la plaine pour se rapprocher de Kédron,

et voici qu'une armée nombreuses de fantassins et de cavaliers (ennemis) vint au devant d'eux, et un torrent était entre eux. Jean se plaça en face d'eux..., et voyant que son peuple craignait de passer le torrent, il passa le premier; ses hommes le virent et passèrent après lui.

Si la ville de Kédron était bâtie sur l'emplacement de Kâtra, le torrent en question est représenté par l'ouadi *Roubin*. Franchir un cours d'eau en face d'une armée ennemie est une opération très dangereuse. Les soldats de Jean Hyrcan le savaient; aussi y eut-il d'abord parmi eux un moment d'hésitation. Jean, digne neveu de Judas Maccabée, s'élança le premier pour les encourager par son exemple, qui fut aussitôt suivi. Après qu'il eut rangé ses troupes en bataille et placé les cavaliers au centre, les trompettes sacrées retentirent, pour donner le signal du combat. Les Juifs se conduisirent avec une telle bravoure, qu'ils mirent les Syriens en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde, Judas, frère de Jean Hyrcan, fut lui-même blessé. On poursuivit les vaincus, non seulement jusqu'à Kédron, mais jusque dans la ville d'Azot, qui fut incendiée, comme elle l'avait été déjà par Jonathas, quelques années auparavant<sup>2</sup>. Les vainqueurs reprirent ensuite le chemin de Jérusalem<sup>3</sup>.

Outre ses quatre fils, Simon avait une fille, qu'il avait donnée

1. Il y avait alors plus de trente ans que les fils de Mathathias luttèrent pour la délivrance et l'indépendance de leur peuple.

2. I Macc., x, 84.

3. I Macc., xvi, 5-10; Josèphe, *Ant.*, XIII, vii, 3.

en mariage à un Juif nommé Ptolémée, gouverneur du district de Jéricho et possesseur d'une fortune considérable. Mais une ambition effrénée s'empara de cet homme. « Son cœur, s'enorgueillit », dit le texte sacré, et à tel point qu'« il voulut se rendre maître du pays ». Il ne pensait donc à rien moins qu'à devenir lui-même l'ethnarque des Juifs. Mais, comme ce projet était irréalisable aussi longtemps que Simon et ses fils vivaient, « il méditait une trahison, pour se défaire d'eux <sup>1</sup> ». Malgré son grand âge, Simon était demeuré très actif, et ne craignait pas de faire en personne des tournées d'inspection dans les différentes villes de la Judée, car il « était plein de sollicitude pour elles. » Il se rendit donc à Jéricho, accompagné de deux de ses fils, Judas et Mathathias. Ptolémée lui donna l'hospitalité dans une petite forteresse, appelée Doch, qu'il avait fait construire lui-même. Peut-être était-elle située sur l'emplacement d'*Aïn Douk* au nord-ouest de Jéricho, au pied des monts de la Quarantaine. Il y a là de belles fontaines et quelques ruines. C'est à dessein que Ptolémée avait choisi ce lieu écarté; il y serait plus libre qu'à Jéricho pour exécuter son horrible crime. A la fin du repas, sur un signal donné par lui, les assassins avec lesquels il s'était concerté se précipitèrent sur Simon et ses deux fils, et les massacrèrent. Les cinq fils de Mathathias eurent donc tous une mort tragique. Éléazar et Judas Maccabée moururent du moins glorieusement sur un champ de bataille. Jean, Jonathas et Simon périrent tristement sous les coups de poignards perfides; mais le sort de Simon fut le plus affreux de tous, puisque cet illustre ami de sa nation fut victime d'un lâche attentat, organisé par son propre gendre. On était alors au mois de *chebath* (deuxième partie de janvier et commencement de février), de la 177<sup>e</sup> année de l'ère séleucide; par conséquent, au début de l'année 135 avant J.-C.) <sup>2</sup>. Il avait été donné à Simon d'obtenir la réalisation à peu près complète du noble but qu'il s'était proposé de concert avec son père et ses frères; c'est-à-dire le salut de leur religion et de leur nation. Ce n'est cependant que sous le gouvernement de son successeur que la prospérité du peuple juif atteignit son plus haut point.

Ptolémée, malgré son triple assassinat, accompli parmi des circonstances si criminelles, n'était pas encore le maître de la situation, puisque Jean Hyrcan vivait encore. Le cruel parricide ne rougit pas de se mettre alors en relations avec Antiochus Sidétès, dont il connaissait les sentiments hostiles à l'égard de Simon. Il lui écrit pour le prier de lui envoyer une armée, avec laquelle il se faisait fort de conquérir la Judée. En échange, il lui promettait de placer

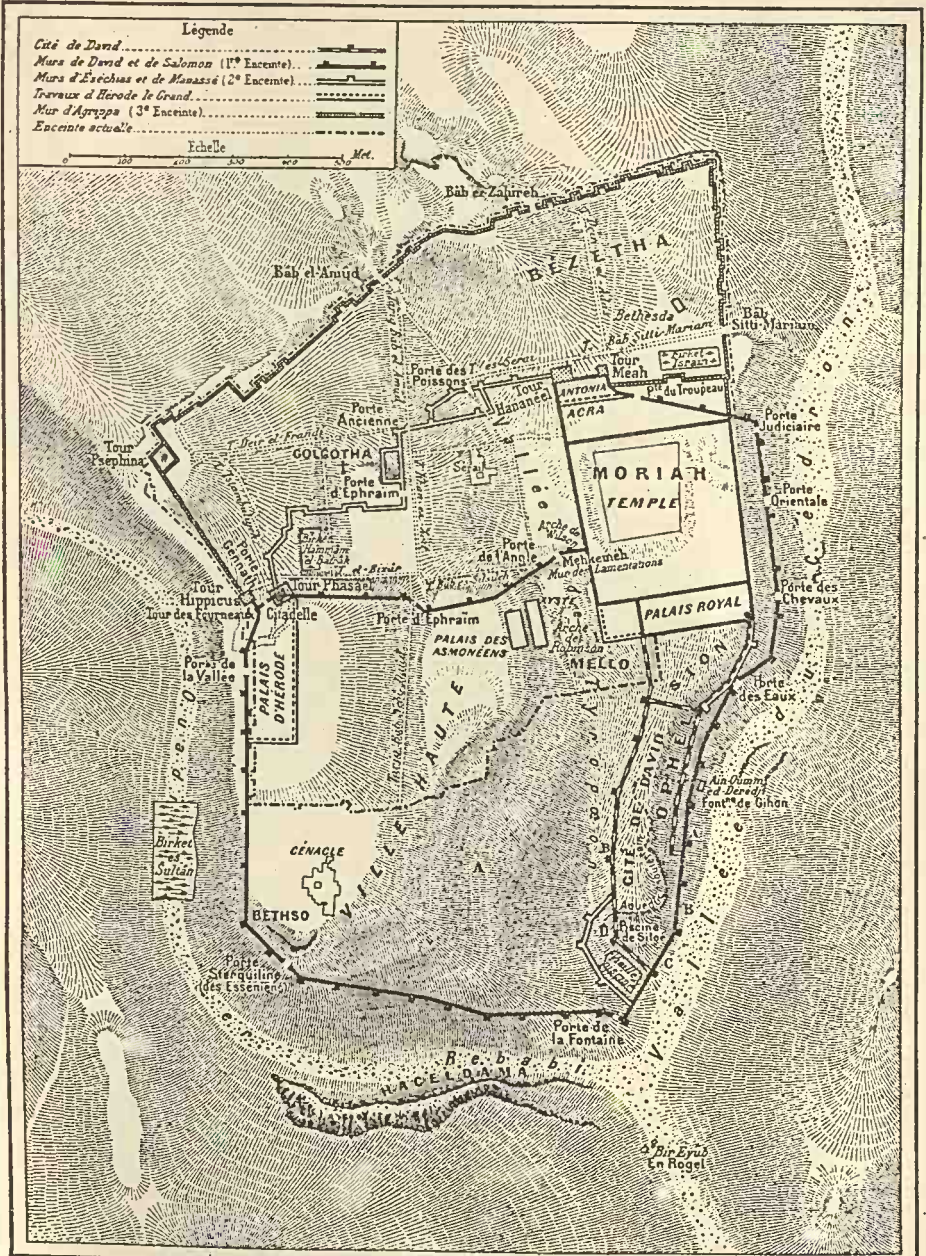
1. I Macc., xvi, 11-13.

2. I Macc., xvi, 14-17; Josèphe, XIII, vii, 4.

ensuite tout le pays sous sa suzeraineté complète, se contentant lui-même d'être son humble vassal. En même temps, il se livrait à de perfides manœuvres pour s'emparer de la personne de Jean et de Jérusalem. Il envoya des assassins à Gazara, où Jean résidait en sa qualité de généralissime; il s'efforça aussi de corrompre les officiers de cette place et ceux de Jérusalem, en leur envoyant de riches présents. Mais Dieu permit que Jean Hyrcan fût averti à temps de la perfidie qui se tramait ainsi contre lui. Sa promptitude et son énergie épargnèrent à son pays les horreurs de la guerre civile, et l'humiliation de retomber au pouvoir des Syriens. On put saisir les sicaires qui étaient venus pour le tuer, et ils furent mis à mort<sup>1</sup>.

1. I Macc., xvi, 18-22.

---



Imp. Dubrovy

## LIVRE CINQUIÈME

Depuis la mort de Simon jusqu'à la naissance de Jésus-Christ.

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LES PRINCES ASMONÉENS

##### I. — Gouvernement de Jean Hyrcan.

(136-105 avant J.-C.)

Avant d'achever son récit, qui nous a rendu de si grands services, l'auteur du I<sup>er</sup> livre des Maccabées résume dans la formule suivante les faits et gestes de Jean Hyrcan :

Le reste de l'histoire de Jean, de ses guerres, des exploits qu'il accomplit, des murailles qu'il fit construire et de toutes ses actions, tout cela est écrit dans les *Annales* de son souverain pontificat, à partir du jour où il devint grand prêtre comme son père <sup>1</sup>.

C'est ainsi que les anciens historiens des rois d'Israël, concluait d'ordinaire, en renvoyant à leurs documents, le récit de chacun des règnes <sup>2</sup>. Notre chroniqueur ne voulait pas aller au delà du gouvernement de Simon; mais, comme il venait de mentionner Jean Hyrcan, il a jugé bon d'indiquer à ses lecteurs la source biographique dans laquelle ils pourraient trouver à son sujet des renseignements plus développés.

Malheureusement pour nous, les *Annales* en question ont depuis longtemps disparu, et nous perdons en même temps le concours si précieux et si sûr de la Bible, dont la partie consacrée à l'histoire du

1. I Macc., xvi, 23-24.

2. Cf. III Rois, xiv, 19, 29; xv, 7, 23, 31; xvi, 5, 14, 20, 27, etc.; IV Rois, I, 18; viii, 23; x, 34; xii, 19, etc.; I Par., xxix, 29-30; II Par., ix, 29; xii, 15; xvi, 11, etc.

peuple de Dieu s'arrête à l'entrée en fonctions de Jean Hyrcan. Pour raconter cette histoire jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous aurons pour guide principal l'historien Josèphe, qui est assez complet, bien qu'il soit loin de présenter les mêmes garanties. Quelques passages des Talmuds et des historiens de la Grèce et de Rome nous fourniront aussi, çà et là, des détails intéressants sur cette période, trop peu connue, de la vie du peuple juif.

Les titres de grand prêtre et d'ethnarque, ou chef du peuple, ayant été déclarés héréditaires dans la famille de Simon, Jean Hyrcan, le seul survivant de ses fils, lui succéda régulièrement. Pour expliquer

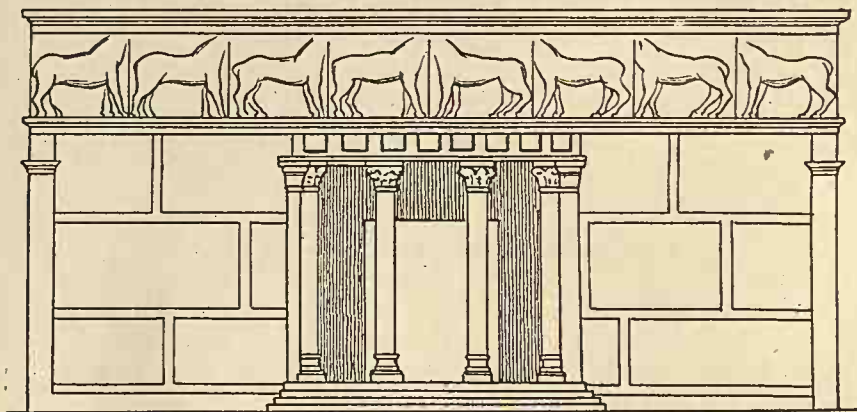


Fig. 103. — Palais de Jean Hyrcan, à Araq-el Émir, restauré.  
(D'après M. de Vogüé.)

son surnom d'Hyrcan, les anciens auteurs le rattachaient à la campagne militaire qu'il avait faite en Hyrcanie, lorsqu'il alla, comme il sera dit plus loin, lutter contre les Parthes avec Antiochus Sidétès. D'autres regardent ce mot comme une forme grecque donnée à son nom de Jean (en hébreu *Iskhanân*). Il est à remarquer que plusieurs Juifs, avant lui, s'étaient appelés Hyrcan<sup>1</sup>.

Le premier acte officiel de Jean fut de quitter Gérasa et d'aller à Jérusalem, où il fut très honorablement accueilli. Le parricide Ptolémée s'y était rendu avant lui, aussitôt après avoir perpétré son crime; mais les habitants avaient refusé de le recevoir. Il tardait à Jean de châtier ce criminel, et en même temps de délivrer sa mère, qui était demeurée prisonnière à Dock. Il s'empressa donc de bloquer et d'assiéger cette forteresse. Elle aurait été incapable de lui opposer une longue résistance. Mais, toutes les fois qu'un assaut était immi-

1. Cf. II Macc., III, 11; Josèphe, *Ant.*, XII, IV, 6-11.

ment, Ptolémée, qui ne reculait devant aucune indignité, faisait conduire sa belle-mère sur le rempart, et menaçait de la précipiter en bas, si l'on commençait l'attaque. Il la fit même fouetter publiquement. Cette femme vaillante, appelant alors son fils Jean, le conjurait de ne pas s'inquiéter d'elle et de poursuivre avec ardeur les opérations du siège, pour venger son père et ses frères; mais on comprend sa filiale hésitation. Il prit un jour le parti de se retirer avec ses troupes. Après son départ, Ptolémée n'en fit pas moins égorger sa belle-mère. Il s'enfuit ensuite et se réfugia de l'autre côté du Jourdain, à Philadelphie, l'ancienne Babbath-Ammon, capitale des Ammonites, où il fut amicalement accueilli par le chef de la nation (134 avant J.-C.). On ignore ce qu'il devint plus tard.

Jean Hyrcan eut à supporter, bientôt après, un échec beaucoup plus considérable. Antiochus VII Sidétès n'avait rien entrepris depuis assez longtemps contre les Juifs, probablement parce que les affaires intérieures de son royaume ne le lui permettaient pas. Mais il n'avait point renoncé à exécuter les menaces qu'il avait fait porter à Simon<sup>1</sup>. Dès qu'il fut libre, il envahit la Judée avec une armée considérable, en ravageant le pays partout où il passait. Jean Hyrcan, qui ne se sentait pas assez fort pour lui résister en rase campagne, s'enferma dans Jérusalem. Les Syriens l'y suivirent et mirent le siège devant la ville. Les Juifs se défendirent avec courage; aussi le siège traîna-t-il en longueur et dura-t-il plus d'un an. Malgré ses vigoureuses et fréquentes sorties, Jean ne put réussir à briser le cercle de fer qui entourait la ville. L'eau était sur le point de manquer, lorsqu'une pluie abondante vint remplir les citernes. Un peu plus tard, comme les vivres diminuaient, l'ethnarque fit sortir de la ville ceux des habitants qui ne pouvaient rendre aucun service militaire : les vieillards, les femmes, les enfants, les estropiés. Il espérait que les assiégeants auraient pitié d'eux et les laisseraient s'éloigner. Mais Antiochus refusa de leur ouvrir un passage. Ils demeurèrent donc entre les remparts et le camp syrien; beaucoup d'entre eux moururent de faim et de misère.

Cependant la fête des Tabernacles, si chère aux Juifs, approchait, et Jean Hyrcan ouvrit les portes de la ville aux malheureux qu'on avait fait sortir, afin qu'ils eussent la consolation de participer à cette solennité. En même temps, il fit prier Antiochus Sidétès d'accorder aux habitants une trêve de huit jours. Le roi, non seulement exauça cette demande, mais il eut l'attention délicate d'envoyer pour les sacrifices qui devaient être offerts dans le temple de Jérusalem pendant la fête, de jeunes taureaux, dont les cornes avaient été dorées pour la circonstance, selon l'usage grec. Il fit porter aussi des vases

1. I Macc., xv, 26-31.

d'argent remplis de précieux aromates, qu'il destinait pareillement au culte divin. Cet acte de bienveillance encouragea Jean Hyrcan, qui envoya à Antiochus des ambassadeurs, chargés de lui demander quelles conditions il imposerait pour la capitulation de Jérusalem. Le roi exigea d'abord la livraison de toutes les armes, le paiement d'un tribut pour la ville de Joppé et les autres places occupées par les Juifs en dehors de la Judée proprement dite, et surtout l'introduction d'une garnison syrienne dans Jérusalem. Jean refusa d'accepter cette dernière condition; il finit par obtenir gain de cause, en livrant des otages et en payant la somme de cinq cents talents (4.250.000 fr.) en guise de rançon. C'était dur; mais on aurait été traité beaucoup plus durement encore, si Jérusalem avait été prise d'assaut. Antiochus et sa suite furent ensuite reçus honorablement dans la ville; puis ils rentrèrent en Syrie avec l'armée, après avoir fait démolir les créneaux des remparts<sup>1</sup>. On raconte que, pour libérer plus promptement le pays en payant sans retard les sommes dues au vainqueur, Hyrcan fit ouvrir la tombe de David, dont il aurait retiré 3.000 talents, (2.500.000 fr.)<sup>2</sup>.

Dans cette malheureuse guerre, les Juifs venaient donc de perdre une grande partie des avantages qu'ils avaient achetés si chèrement sous les gouvernements de Jonathas et de Simon. Il était évident que leur État, si petit, ne réussirait pas à échapper à la suzeraineté du royaume de Syrie, tant que celui-ci n'aurait pas été réduit à l'impuissance. D'un autre côté, les Syriens avaient compris qu'ils n'auraient jamais une paix durable avec la Judée, s'ils ne la laissaient pas libre de suivre ses lois et ses coutumes; tant sa vitalité était grande. Consolons-nous d'ailleurs, à la pensée que les avantages perdus seront bientôt reconquis l'un après l'autre.

L'année 130 avant J.-C., Jean Hyrcan dut aussi accompagner, avec un contingent de soldats juifs, le roi de Syrie, dans son expédition contre les Parthes. Cette campagne fut désastreuse pour Antiochus, qui fut vaincu et y perdit la vie (en 129). Mais Jean put échapper à la catastrophe<sup>3</sup>. La disparition d'Antiochus créa même aux Juifs une situation très favorable. Comme le dit fort bien l'historien Josèphe<sup>4</sup>, à partir de sa mort, Jean Hyrcan « n'a rien fait en faveur des Syriens, ni en qualité de vassal, ni en qualité d'ami. » Les circonstances le servirent admirablement. Démétrius II, auquel les Parthes, après l'avoir retenu longtemps prisonnier, avaient rendu la

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, VIII, 2-3; Justin, xxxvi, 1.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, VIII, 4.

3. Josèphe, *Ant.*, XIII, VIII, 4; Justin, xxxviii, 10, et xxxix, 1; Tite-Live, *Épît.*, 59; Appien, *Syr.*, 68.

4. *Ant.*, XIII, x, 1.



liberté pour l'opposer comme rival à Antiochus Sidétès, put remonter sans difficulté sur le trône de Syrie. Mais il trouva peu de partisans. Les Juifs, qui se souvenaient de l'ingratitude avec laquelle il les avait traités naguère, malgré les services qu'ils lui avaient rendus, ne songèrent naturellement pas à lui venir en aide. De lui ils ne pouvaient rien attendre de bon. Il commit d'ailleurs, aussitôt après avoir repris possession de sa couronne, la faute très grave de déclarer la guerre au roi d'Égypte, Ptolémée VII Physcon. Celui-ci, en guise de réponse, lui suscita un rival dans la personne d'un jeune Égyptien, qu'il présentait comme un fils adoptif d'Antiochus Sidétès, ou selon d'autres, comme le fils d'Alexandre Balas, et auquel il avait donné le nom d'Alexandre. Les Syriens le surnommèrent Zabinas, le « Vendu ». Démétrius, vaincu auprès de Damas par le prétendant, s'enfuit à



Fig. 104. — Monnaie d'Antiochus VIII Gryphus.  
Tête diadémée d'Antiochus VIII. Rose avec deux boutons sur sa tige.

Ptolémaïs, et de là à Tyr, où il fut mis à mort, à peine débarqué (125 avant J.-C.). Son second règne n'avait duré que deux ans <sup>1</sup>.

Sa mort fut loin de mettre fin aux complications syriennes, car son fils, Antiochus VIII surnommé Gryphus, fit valoir ses droits au trône, attaqua Zabinas, le vainquit et prit sa place (122 avant J.-C.). Puis il fut lui-même détrôné par Antiochus IX Kyzikénos (c'est-à-dire, élevé dans la ville de Cyzique), qui ne put se maintenir que deux ans comme roi de la Syrie entière, et fut réduit à ne posséder que la Cœlésyrie. Ces luttes intestines permirent à Jean Hyrcan et au peuple juif de recouvrer entièrement leur indépendance, et même d'agrandir considérablement leur territoire dans toutes les directions. Le pontife ethnarque possédait pour cela toutes les qualités désirables. Guerrier courageux et entreprenant comme son oncle Judas Maccabée, il avait en même temps l'habileté de Jonathas son autre oncle, et de Simon, son père.

Tout autour d'elle, la Judée était entourée d'ennemis, qui furent réduits tour à tour et mis dans l'impuissance de lui nuire. Jean s'avança d'abord à l'est du Jourdain, pour attaquer la ville de Médaba dont les habitants avaient été déjà châtiés par Jonathas <sup>2</sup>. Elle était si fortifiée et elle fut si bien défendue qu'elle ne tomba aux mains

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, ix, 3; Justin, xxxix, 1.

2. I Macc., ix, 36-42.

des Juifs qu'après un siège de six mois. Au Nord, Jean Hyrcan attaqua ensuite les Samaritains, ce peuple qui avait été hostile aux Juifs depuis son origine et qui s'était agrandi à leurs dépens. Il s'empara de Sichem, où ils s'étaient établis en grand nombre, monta au sommet du Garizim, qui domine la ville, et détruisit entièrement le temple qu'ils y avaient construit trois cents ans auparavant, en haine du temple de Jérusalem. Cette destruction eut lieu l'an 132 avant J.-C. Les Juifs en fêtèrent pendant quelque temps l'anniversaire, qu'ils appelaient « le jour de la montagne du Garizim ». Au Sud, Jean Hyrcan se tourna contre les Iduméens, descendants des anciens Édomites, dont ils étaient les dignes successeurs en ce qui concerne l'hostilité à l'égard d'Israël. Après les avoir vaincus, il les contraignit d'accepter la loi et la religion juives, y compris la circoncision. À l'Ouest, l'ethnarque infatigable put reprendre aisément les villes de Joppé et de Gadara, enlevées précédemment aux Juifs par Antiochus Sidétès. Gadara était une place forte très importante pour défendre l'approche de Jérusalem du côté du Sud. La possession du port de Joppé n'était pas moins bienfaisante pour Jean et pour son peuple, car, sans parler des droits de douane qu'elle permettait de réaliser sur les importations, elle facilitait l'exportation, par grandes quantités, du blé des montagnes d'Éphraïm et de la plaine de Jezraël, de l'huile de la Galilée, du baume de Galaad et de Jéricho, et de maint autre produit.

Plus tard encore, Jean Hyrcan crut devoir attaquer la ville de Samarie, l'ancienne capitale des derniers rois d'Israël, dont les habitants l'avaient offensé<sup>1</sup>. Il confia le soin de la réduire à deux de ses fils, Antigone et Aristobule. Elle fit appel à la protection d'Antiochus Kyzikénos, qui était alors roi de Syrie. Il vint en effet, à deux reprises, mais pour se faire battre chaque fois, et sans autre résultat que celui de ravager quelques parties du territoire israélite. Finalement, la ville tomba au pouvoir des Juifs, qui la rasèrent au niveau du sol (107 avant J.-C.). Pour toutes ces campagnes, Jean n'employa pas uniquement des soldats juifs, mais aussi des mercenaires étrangers, que le trésor trouvé dans le tombeau de David lui permit de prendre à son service. C'est ainsi qu'avant sa mort il avait singulièrement agrandi le territoire de sa nation<sup>1</sup>. Un des généraux syriens d'Antiochus Kyzikénos, trahissant son maître, livra aux Juifs la ville de Scythopolis, l'ancienne Bethsân, qui était la clef de la Palestine centrale du côté du Jourdain. Disons enfin que Jean Hyrcan n'omit pas de renouveler, comme l'avaient fait son oncle Jonathas et son père, l'alliance conclue par Judas Maccabée avec les Romains. Cette fois, pourtant, Rome se montra moins empressée. Tout en acceptant

1. Pour ces divers faits, voir Josèphe, *Ant.*, XIII, ix, 1; x, 2-3.

en principe le renouvellement de l'alliance, elle dit aux ambassadeurs que le Sénat réglerait la chose lorsque les affaires de la grande nation le permettraient <sup>1</sup>.

A Jérusalem, Hyrcan fit plusieurs constructions. La plus célèbre consista dans la tour dite *Boris*, au nord-ouest de l'esplanade du temple et communiquant avec elle. Au temps des Romains, elle reçut le nom de tour *Antonia*. De ces détails variés, il résulte qu'à part ses débuts si attristants, le gouvernement de Jean Hyrcan fut glorieux et prospère. Nous savons aussi, d'une manière certaine, que Jean fut le premier des princes asmonéens à battre monnaie. On a de lui de petites pièces de bronze, sur lesquelles on lit l'inscription suivante : « Iokhanân (Jean) grand prêtre et la communauté (la nation) des Juifs <sup>2</sup>. »

Nous savons peu de chose au sujet de la vie intime et nationale des

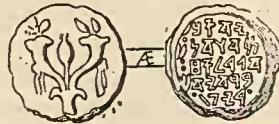


Fig. 105. — Monnaie de Jean Hyrcan.  
Double corne d'abondance; au milieu, une tête de pavot.  
17 « Iokhanân le grand prêtre et la communauté des Juifs. »

Juifs à cette époque. Une anecdote, racontée par Josèphe dans ses deux principaux ouvrages <sup>3</sup>, nous fournit cependant des révélations intéressantes au point de vue politique et religieux, sur les deux partis opposés, destinés à devenir si célèbres, des Pharisiens et des Sadducéens <sup>4</sup>. C'est ici pour la première fois que leurs noms se rencontrent dans l'histoire juive. Leur origine remonte beaucoup plus haut. Bien qu'elle soit entourée d'une certaine obscurité, il est possible de la reconstituer avec une grande vraisemblance, à l'aide des faits qui ont été racontés depuis la persécution d'Antiochus Épiphane, vers l'année 170 avant J.-C. Il a été question plusieurs fois des *Khasidim*, ces Juifs « pieux », fidèles à la loi mosaïque et au Dieu

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, ix, 2.
2. Voir Schürer, *Geschichte der Volkes Israel*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 269, note.
3. *Ant.*, XIII, x, 6; *Bell. jud.*, I, ii, 8.
4. Voir à ce sujet : Josèphe, *Ant.*, XIII, v, 9; x, 5-6; xvii, 2-4; *Bell. jud.*, II, viii, 14; *Vita*, ii, 38; Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques*, p. 75-78, 119-144, 452-456; les *Dictionnaires de la Bible* (Vigouroux, Hastings, Kitto, etc.); Montet, *Essai sur les origines des partis sadducéen et pharisien, et leur histoire jusqu'à la naissance de Jésus-Christ*, 1883; Schürer, *Geschichte der Volkes Israel.*, t. II, p. 380-419.

qui l'avait donnée à son peuple. Nous les avons vus s'opposer de toutes leurs forces, avec les armes matérielles et les armes morales, à l'invasion des idées grecques et aux mesures sanglantes du persécuteur. C'est de leur cercle indomptable que sortirent les pharisiens, dont la tendance avouée était aussi de conserver pure de tout alliage la religion de leurs pères; par conséquent, de repousser avec énergie et sous toutes ses formes l'esprit hellénique, si contraire à celui qui devait animer le peuple du Seigneur. Nous avons vu aussi, dans une direction très divergente, les Juifs dits hellénistes accueillir, avec un empressement qui conduisit beaucoup d'entre eux à l'apostasie, les influences et même les pratiques religieuses, politiques et sociales des Grecs païens. C'est de cette seconde tendance que naquit le sadducéisme, dont les adeptes appartenaient généralement à l'aristocratie sacerdotale et à la classe riche du peuple juif. Leurs devanciers, les Ménélas, les Alcime, les Simon et les autres auxiliaires éhontés d'Épiphané ou de ses hauts fonctionnaires, avaient été balayés par les victoires des Maccabées. Mais il était resté d'eux comme un germe puissant. Ce germe se développa d'abord avec une certaine modération, de manière à ne point paraître, à première vue, absolument hostile au judaïsme, bien qu'il tendît à lui enlever en grande partie son caractère surnaturel.

Les pharisiens étaient les ardents fauteurs de ce que le second livre des Maccabées, xiv, 36<sup>1</sup>, nomme en grec, l'*Amixia*, c'est-à-dire, l'absence de toute immixtion avec les païens. Les sadducéens ne redoutaient pas ce mélange, que des raisons d'État avaient obligé Jonathas, Simon et leurs successeurs d'accepter eux-mêmes, dans leur système d'alliances avec les Romains, les Spartiates et même avec certains rois de Syrie. Ajoutons que les partisans du sadducéisme se faisaient cependant un devoir d'obéir à la lettre de la loi juive, purement et simplement, sans regarder comme obligatoires, à la suite des pharisiens, les « traditions humaines » que les scribes y ajoutèrent sans mesure<sup>2</sup>. Mais nous attendrons, pour étudier ce point spécial, que les discussions des pharisiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en aient fourni l'occasion. Nous nous bornons ici à quelques considérations générales sur l'origine et l'esprit des deux partis.

Les sadducéens étaient peu nombreux et peu aimés du peuple, auquel ils déplaisaient par leur morgue. Le parti pharisaïque comptait, d'après Josèphe, environ six mille membres, tous très actifs, et vénérés de la masse de la nation, à cause de leurs mœurs austères, de leur esprit religieux, de leurs vertus qui, dans la suite des temps,

1. Dans le texte grec. La traduction de la Vulgate, *continentia*, est un peu vague.

2. S. Matthieu, xv, 1-9; S. Marc., vii, 1-13.

furent souvent plus apparentes que réelles, comme nous aurons à le dire. Le nom des pharisiens est significatif : par le grec (*φαραισαῖοι*) et par le latin (*pharisæi*), il vient de l'hébreu *peroûchim*, les « séparés ». Il indique donc fort bien leur caractère et leur but. Il est probable qu'ils ne le prirent pas eux-mêmes; il leur aura été donné par leurs adversaires, ou par le peuple. Les sadducéens furent ainsi nommés, en hébreu *tsedoûkim*, parce que, appartenant pour la plupart à l'aristocratie sacerdotale, ils étaient membres de la famille du grand prêtre « Sadoc », contemporain de David et de Salomon <sup>1</sup>, dont les descendants exercèrent les fonctions pontificales jusqu'au temps du Christ, ou formèrent l'élément principal du sacerdoce juif après l'exil <sup>2</sup>.

D'après Josèphe, *Ant.*, XIII, x, 9, c'est sous le gouvernement de Jonathas (165-161) que l'existence des deux partis se manifesta nettement, par l'opposition de leurs principes et de leur conduite. Pour les pharisiens, la religion passait avant tout, et la religion consistait spécialement dans une stricte obéissance aux moindres préceptes de la loi divine. Les sadducéens, bien qu'ils se recrutassent en grande partie dans les rangs du haut clergé, manifestaient, au contraire, une certaine indifférence à l'égard des choses religieuses. Aucun de ces partis n'était directement politique. Mais les pharisiens, par là-même qu'ils exigeaient, en vertu de leurs théories, une séparation totale avec les païens, réprouvaient la conduite des princes asmonéens, qui, à partir de Jean Hyrcan, ne furent guère, en réalité, que des princes séculiers. Dès lors que les sadducéens acceptaient du monde païen tout ce qui n'était pas inconciliable avec le fond essentiel de la loi mosaïque, ils s'accommodaient sans peine du nouvel ordre de choses, et sympathisaient avec la manière d'agir de ces mêmes princes.

Jonathas et Simon furent indépendants des deux partis. Tout en étant plus rapprochés des pharisiens au point de vue religieux, puisqu'ils étaient, de part et d'autre, les défenseurs de la foi et de la loi, ces princes ne pouvaient guère se séparer entièrement des sadducéens et de la haute noblesse sacerdotale que leur parti représentait. Jean Hyrcan, auquel nous revenons après cette digression nécessaire, fut particulièrement favorable aux pharisiens durant le premier tiers de son administration; aussi lui étaient-ils très dévoués <sup>3</sup>.

1. II Rois, VIII, 17; III Rois, I, 8; II, 35, etc.

2. Cette dérivation du nom des sadducéens est simplement hypothétique; mais elle semble préférable, sous le rapport étymologique, à celle qui le rattache au mot hébreu *tsaddiq*, « juste », car le pluriel de cet adjectif est *tsaddikim*, et non *tsedoukim*. Dans ce second cas, les sadducéens auraient indiqué, en prenant ou en acceptant ce titre, qu'ils se contentaient de pratiquer la « justice » (c'est-à-dire, la sainteté) légale, sans vouloir aller au delà.

3. Josèphe, *Ant.*, XIII, x, 5-6.

Josèphe et le Talmud nous font connaître simultanément <sup>1</sup> l'occasion de leur violente rupture, et telle est l'anecdote que nous avons annoncée plus haut. Un jour, le prince donna un festin aux personnages les plus distingués du parti. Quand il les vit « en belle humeur », raconte Josèphe, il leur dit qu'ils savaient tous à quel point il désirait être un homme de bien et agir constamment de manière à plaire à Dieu; ce en quoi ils donnaient eux-mêmes l'exemple. Puis il les pria, s'ils apercevaient quelque imperfection dans sa conduite, de l'en avertir simplement; il était tout disposé à suivre leurs conseils. Les convives s'écrièrent à l'envi qu'on n'avait à lui adresser aucun reproche. Il y eut pourtant une voix discordante; ce fut celle d'un certain Éléazar, « homme d'un mauvais caractère », dit Josèphe. Il osa dire au prince : « Puisque tu désires connaître la vérité, si tu veux être un homme droit et juste, abandonne le souverain pontificat, parce que tu es disqualifié pour remplir ce rôle, et contente-toi du gouvernement civil de la nation. » « Pourquoi cela? » demanda Hyrcan. Éléazar répondit : « Parce que nos anciens nous ont appris que ta mère a été esclave sous le règne d'Antiochus Épiphane. » Cette allégation était fautive, ajoute l'historien Josèphe. Le prince en fut donc doublement indigné. Un de ses amis, qui était sadducéen, après lui avoir certifié que tous les pharisiens pensaient comme Éléazar, lui indiqua le moyen d'en avoir la preuve. Il n'avait qu'à leur demander de fixer eux-mêmes le châtement mérité par le coupable. S'ils ne le punissaient pas selon la gravité de son crime, c'est qu'ils partageaient son sentiment. Jean Hyrcan suivit ce conseil. Les pharisiens, consultés, répondirent qu'Éléazar ne méritait pas la mort, mais seulement d'être enchaîné et fustigé. Cette décision accrut encore la colère du prince, à tel point qu'il abandonna complètement le parti des pharisiens, pour s'affilier à celui des sadducéens. Il alla jusqu'à abolir certaines prescriptions imposées au peuple par les pharisiens, et à punir ceux qui continueraient de les observer. Il attira ainsi, sur lui et sur ses fils, le mécontentement du peuple, qui était rempli d'admiration pour les pharisiens. Les deux partis étaient déjà très opposés l'un à l'autre. Leur antipathie mutuelle devint plus vive encore, à la suite de ce fâcheux incident.

Josèphe fait avec chaleur l'éloge du gouvernement de Jean Hyrcan <sup>2</sup>. « Ce prince, dit-il, fut jugé digne par le Dieu d'Israël de recevoir les trois dons les plus précieux qui soient au monde : la souveraineté sur le peuple juif, la dignité de grand prêtre, le don de prophétie. » En ce qui concerne ce dernier point, Jean aurait entendu

1, Pour le Talmud, voir Derenbourg, *op. cit.*, p. 79-80,

2. *Ant.*, XIII, x, 7.

une voix, partant du Saint des saints, qui lui annonça la victoire remportée par ses fils sur les Samaritains, à l'heure même où elle avait lieu<sup>1</sup>. Une autre fois, il aurait eu l'intuition surnaturelle de l'avenir de ceux de ces fils qui allaient lui succéder. Au point de vue politique, il est certain qu'il réussit à compléter l'œuvre de ses prédécesseurs, en consolidant l'indépendance du pays, et en agrandissant tellement les limites du territoire juif, au Nord, au Sud et à l'Est, que cet État n'avait jamais été plus puissant depuis l'époque lointaine du schisme des dix tribus. Les circonstances avaient été favorables au prince; mais ses qualités guerrières et administratives avaient su en tirer un excellent parti. Il mourut l'an 105 avant J.-C., juste soixante ans après son grand-père Mathathias, après avoir gouverné la nation juive pendant environ trente ans (136-105).

## II. — Aristobule I<sup>er</sup> (\*).

(105-104 avant J.-C.)

Jean Hyrcan laissait cinq fils, dont trois seulement intéressent cette histoire. C'étaient : Judas, Mathathias et Jonathas, qui portaient aussi — triste preuve de l'infiltration de l'hellénisme — les noms grecs d'Aristobule, d'Antigone et d'Alexandre Jannée. A l'aîné, Aristobule, Jean Hyrcan ne destinait que le souverain pontificat, car il avait expressément déclaré que sa veuve serait, d'après le langage de Josèphe, « maîtresse de toutes choses » après sa mort, et qu'elle prendrait par conséquent en main les rênes du gouvernement. Mais Aristobule, se regardant comme lésé dans ses droits, fit jeter sa mère en prison et la laissa mourir de faim. Il emprisonna également ses frères, à l'exception d'Antigone, qu'il aimait tendrement et en qui il avait une entière confiance. Il alla même jusqu'à lui laisser une certaine part dans l'administration des affaires publiques. Mais quelle décadence déjà dans la famille, jusqu'alors si glorieuse, des Maccabées, et dans quelles mains indignes vient de passer le pouvoir suprême!

La faveur accordée par Aristobule à son frère Antigone ne tarda point à devenir fatale à ce dernier. Elle lui suscita des envieux qui, par de basses intrigues de palais, le représentèrent à Aristobule comme un rival, et même comme un conspirateur dont il devait se défier; cela, parce qu'Antigone, revenant d'une expédition militaire et apprenant que le chef de l'État était gravement malade, était allé au temple, en grande pompe, avec ses soldats, pour demander à Dieu la guérison de son frère. Aristobule, jaloux et inquiet,

1. Derenbourg, *Essai sur l'histoire*, p. 74.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, xi; *Bell. jud.*, I, iii.

ordonna donc à sa garde d'égorger sans pitié Antigone, s'il se présentait en armes au palais; puis il fit dire à son frère de venir le voir, mais sans armes. Les ennemis d'Antigone, qui avaient entendu donner l'ordre, profitèrent de cette occasion pour le perdre. Ils gagnèrent le messager à prix d'argent, et lui firent annoncer à Antigone que le prince régent désirait le voir couvert de la nouvelle armure qu'il s'était fait préparer. Antigone se dirigea donc sans défiance, tout armé, vers la forteresse Boris, qui servait de résidence à Aristobule. Les soldats de la garde, postés dans le couloir souterrain



Fig. 106. — Monnaie d'Aristobule I<sup>er</sup>.

« Judas, grand prêtre et la communauté des Juifs » (en hébreu). — IV. Deux cornes d'abondance; au milieu, une tête de pavot.

qui conduisait du temple au palais, s'élançèrent sur lui et le frappèrent à mort.

On raconte qu'Aristobule eut à cette heure même un vomissement de sang. Comme le serviteur qui allait vider la cuvette remplie de ce sang traversait le couloir souterrain, il glissa à l'endroit où Antigone venait d'être massacré et tomba à la renverse, de sorte que le sang des deux frères se mélangea. Les témoins de cette scène



Fig. 107. — Salomé et Aristobule I<sup>er</sup>.

La reine Salomé. — V. Le roi Aristobule.

poussèrent un cri d'horreur. Aristobule l'entendit, et voulut absolument en connaître la cause. Il fut tellement frappé de remords et d'effroi, que sa vie en fut abrégée<sup>1</sup>. Cette tragédie, exagérée peut-être par la légende, manifeste sous un triste jour le caractère d'Aristobule. Nous l'avons vu, par trois fois, ne reculer devant aucun crime, pas même devant le parricide et le fratricide, lorsqu'il soupçonnait quelqu'un capable de lui disputer le premier rang.

C'est cette ambition vicieuse et démesurée qui le porta à s'attri-

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, xi, 1-3; *Bell. jud.*, I, 1, 1-6.



buer le titre de roi et à se parer du diadème : titre et diadème que ses successeurs portèrent après lui, jusqu'à ce que les Romains s'emparassent de la Judée. Les pharisiens ne craignirent pas de faire éclater tout leur dédain à cette occasion. Ils rappelaient, à qui voulait les entendre, que Dieu seul était le roi des Juifs, et que d'ailleurs, si un roi terrestre pouvait régner sur Israël, il devait, d'après la volonté du Seigneur lui-même, appartenir à la famille de David et point à celle de Lévi.

Aristobule favorisa outre mesure la pénétration des mœurs grecques dans la nation juive. Cependant les monnaies frappées par lui ne mentionnent ni son nom grec, ni son titre royal. On y lit simplement, en hébreu comme sur celles de son père : « Judas, grand prêtre, et la communauté des Juifs »<sup>1</sup>. Bien que son règne n'ait guère duré plus d'une année, il agrandit à son tour le territoire juif, en faisant la conquête d'une partie de l'Iturée, province située au nord de la Palestine et au sud-est de l'Anti-Liban, non loin de Damas. Comme naguère en Idumée, la population de la région conquise, qui paraît avoir été d'origine arabe, fut contrainte d'accepter la loi mosaïque et la circoncision<sup>2</sup>.

### III. — Alexandre Jannée (3).

(104-75 avant J.-C.)

Aussitôt après la mort d'Aristobule, comme il ne laissait pas d'enfants, sa veuve, Alexandra-Salomé, s'empressa de tirer de leur prison les trois frères de son mari, qu'il y avait si cruellement jetés dès son avènement. Puis elle déclara grand prêtre et roi le plus âgé d'entre eux, Alexandre Jannée, qui l'épousa en vertu de la loi du lévirat. Le second nom de ce prince est l'abréviation du mot hébreu *Iokhanân*, « Jean ». Ardent, ambitieux, résolu, comme ses oncles Jonathas et Simon, comme son père Jean Hyrcan et comme son frère Aristobule, à agrandir le territoire de la Judée, il eut un règne fort troublé au dehors et au dedans. Il n'aimait que la guerre, à tel point que de fréquents et graves insuccès ne l'empêchaient pas de la continuer ou de la recommencer. Mais, s'il eut le tempérament belliqueux de sa famille, il fut loin de briller, comme elle l'avait fait aussi, par ses qualités administratives et par sa sagesse; aussi conduisit-il plusieurs fois son peuple au bord de l'abîme. Il commença par faire mourir l'un de ses frères, dont il redoutait les visées ambitieuses. « Il fut

1. Cavedoni, *Biblische Numismatik*, t. II, p. 18-19; Madden, *Coins of the Jews*, p. 80-83.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, xi, 3; *Bell. jud.*, I, III, 6.

3. Josèphe, *Ant.*, XIII, XII-XV; *Bell. jud.*, I, IV.

peut-être heureux pour le royaume de Judée que les États voisins fussent alors affaiblis par des dissensions intérieures et par une hostilité réciproque, qui leur donnaient assez de préoccupation et de travail. L'Égypte était gouvernée par Cléopâtre, veuve de Ptolémée VII Physcon, l'île de Chypre par Ptolémée VIII Lathyros, son fils aîné et son ennemi mortel. Le royaume de Syrie était divisé entre Antiochus Grypos et Antiochus Kyzikénos, dont l'un résidait à Antioche et l'autre à Damas. Les Juifs possédaient toute la Phénicie, excepté le port de Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre). Dora et la Tour de Straton (appelée plus tard Césarée de Palestine) étaient au pouvoir de Zoïlos, qui était jusqu'à un certain point vassal de la Syrie. Gaza aussi était indépendante du peuple juif. Le but d'Alexandre Jannée était de réduire ces différentes villes <sup>1</sup>. »

Il résolut de s'emparer d'abord de Ptolémaïs, devant laquelle il vint mettre le siège. Les habitants appelèrent à leur secours le prince égyptien Ptolémée Lathyros, que sa mère avait expulsé du trône et qui s'était créé une principauté dans l'île de Chypre. Il s'avança aussitôt avec une armée de 30.000 hommes; car il aurait été heureux de fonder en Palestine un État qui l'eût rapproché de l'Égypte, dont il ne désespérait pas de faire la conquête. Effrayé de son arrivée, Alexandre Jannée leva le siège <sup>2</sup>. Mais, en renonçant pour le moment à l'emploi de la force, il recourut à la ruse pour se débarrasser de cet ennemi sur lequel il n'avait pas compté. Il proposa donc à la population de Ptolémaïs de contracter une alliance avec lui. En même temps, il faisait des avances à la reine Cléopâtre, mère de Ptolémée Lathyros, pour obtenir qu'elle déclarât la guerre à son fils. Informé de cette démarche, celui-ci fit avancer ses troupes contre les Juifs, et conquit la ville d'Azochis, située en Galilée, vers l'entrée occidentale de la plaine d'Esdrelon (autrefois Jezraël), non loin de Sepphoris et de Nazareth. Ses soldats se conduisirent avec une barbarie atroce. Ils parcoururent le pays, en pillant, en massacrant les femmes et les enfants. Ils coupaient les cadavres en morceaux, qu'ils faisaient cuire dans des chaudrons; puis ils s'en allaient recommencer ailleurs. Aussi le bruit se répandit-il dans le pays qu'ils se nourrissaient de chair humaine.

Lathyros alla ensuite attaquer directement Alexandre, qui s'était retiré de l'autre côté du Jourdain, près d'une localité nommée Asophon ou Asaphon, dont on ne connaît pas exactement la situation. Elle n'était pas éloignée du fleuve, qui séparait les deux armées. Celle de Ptolémée était plus faible en apparence; mais composée de troupes bien exercées, et, nous venons de l'apprendre, qui ne redou-

1. Milman, *The history of the Jews*, 1868, t. I, p. 79.

2. Josèphe, *Ani.*, XIII, XII, 2-4.

taient rien. Le roi des Juifs commit la faute impardonnable de laisser l'ennemi franchir le Jourdain sans l'inquiéter, dans le fol espoir de le battre ensuite plus complètement et avec plus de gloire. Il remporta même tout d'abord quelques succès; mais bientôt une partie de son armée fléchit et tout le reste prit la fuite. Les soldats de Ptolémée en firent un tel carnage que leurs épées en furent émoussées et leurs bras épuisés. Trente mille Juifs auraient péri dans cette rencontre<sup>1</sup>.

Ptolémée parcourut ensuite en vainqueur la Palestine méridionale, et essaya de faire une diversion en Égypte. Mais sa mère, qui ne pouvait pas tolérer qu'il redevint puissant, lança contre lui une armée qui arrêta ses progrès, le refoula d'abord à Gaza, puis le contraignit de retourner en Chypre. Cléopâtre se trouva alors en possession de toute la Palestine. Plusieurs de ses conseillers l'engagèrent à l'annexer définitivement à l'Égypte. Heureusement, le général en chef de ses troupes était un Juif, nommé Ananias, fils de cet Onias qui avait précédemment construit le temple de Léontopolis. Il exerçait une grande influence sur la reine, à laquelle il avait rendu des services éminents. Il lui fit comprendre qu'en s'emparant du royaume de Judée, elle blesserait profondément ceux de ses propres sujets qui appartenaient au judaïsme en si grand nombre, et qu'elle risquait ainsi de se les aliéner gravement. Elle se laissa convaincre et ramena ses troupes en Égypte, de sorte qu'Alexandre eut la bonne fortune de redevenir maître chez lui, quoique battu<sup>2</sup>.

Cependant il fut loin de jouir de la paix à Jérusalem, où les sadducéens et les pharisiens étaient perpétuellement en conflit, ces derniers ne pouvant se remettre de l'humiliation que Jean Hyrcan leur avait fait subir en se séparant d'eux totalement. Trop occupé d'abord pour prendre part à ces luttes, Jannée s'efforça de garder une certaine neutralité entre les deux partis, bien que ses préférences allassent de beaucoup aux sadducéens, parmi lesquels il avait choisi son conseiller favori, nommé Diogène. Une anecdote talmudique témoigne du désir qu'avait le roi, aux premiers temps de son règne, de ne pas se montrer trop ouvertement hostile aux pharisiens. Ils avaient alors pour chef Simon ben Chétakh, qui, ayant offensé Alexandre, crut devoir se cacher pour être plus en sûreté. Des ambassadeurs parthes arrivèrent précisément à Jérusalem à cette époque, pour traiter d'une alliance avec les Juifs. Le monarque donna en leur honneur un grand festin, pendant lequel ils exprimèrent le regret de ne pas trouver parmi les convives ce Simon, dont la sagesse les avait beaucoup frappés et intéressés dans une circonstance antérieure. Pour

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, xii, 4-5.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, xiii, 1-3.

leur faire plaisir, Alexandre pria la reine de l'envoyer chercher. Elle connaissait le lieu de sa retraite, car elle l'avait en vénération. Simon se présenta donc, après qu'on l'eût assuré que sa faute était pardonnée, et il alla directement s'asseoir entre le roi et la reine. Jannée lui ayant fait remarquer ce qu'il y avait d'étrange dans ce procédé, il répondit : « La sagesse, dont je suis le serviteur, me donne le droit de

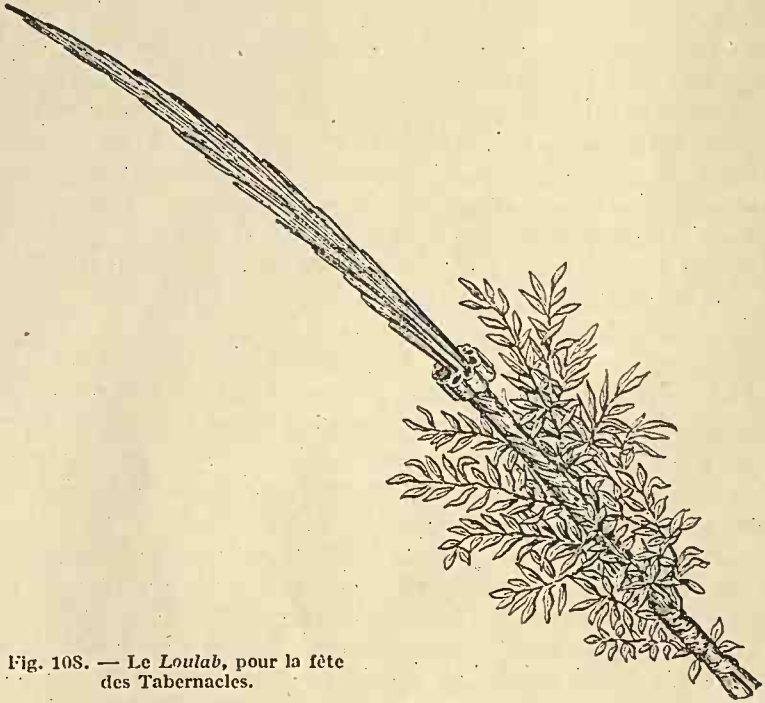


Fig. 108. — Le Lulab, pour la fête des Tabernacles.

m'égalier aux rois<sup>1</sup>. » On voit, par ce trait, que, longtemps avant la période évangélique, l'humilité n'était déjà point la principale vertu des pharisiens.

Vers le second tiers du règne d'Alexandre Jannée, il se passa un fait d'une extrême gravité, qui troubla profondément la ville de Jérusalem et le royaume entier. Le roi n'était pas aimé du peuple et ne méritait guère de l'être. Toujours mécontents d'avoir été mis à l'écart par les gouvernants, les pharisiens ne cachaient pas leur dépit, et les foules, qui les vénéraient, partageaient ce mécontentement. Elles alléguaient, non sans raison, que les mœurs dissolues du roi étaient totalement en opposition avec la sainteté qu'il aurait dû posséder, en sa qualité de grand prêtre. Sur ces entrefaites, arriva

1. Grætz, *Geschichte der Juden*, 1856, t. III, p. 133-134.

la fête des Tabernacles. La foule immense qui s'était réunie en masse dans les parvis du temple, venant de la ville, de la Judée et des pays étrangers, se livra, à l'instigation des pharisiens, à une manifestation violente contre Alexandre Jannée, au moment même où il officiait solennellement à l'autel des holocaustes. Ce jour-là, le prétexte était futile : le pontife, au lieu de verser sur l'autel l'eau d'une libation, comme le voulaient les pharisiens, l'avait répandue à terre. Des cris de colère retentirent aussitôt; bien plus, la foule lança de tous côtés sur Jannée, revêtu de ses ornements pontificaux, les cédrats qu'il était d'usage chez les Juifs de tenir à la main à l'occasion de la fête (avec le *loulab*, sorte de bouquet composé d'une palme et de branches de citronnier, qu'on agitait joyeusement). Devant cette insulte, qui pouvait devenir dangereuse pour sa vie, Jannée sentit bouillonner toute sa furie belliqueuse. Il fit un appel à sa garde royale, qui massacra six mille des manifestants. L'autel des holocaustes était dressé dans la cour dite des prêtres, laquelle n'était séparée de la cour d'Israël, accessible aux hommes, que par une grille basse. Jannée fit remplacer cette petite grille par un haut treillis de bois, de manière à empêcher, de la part du peuple, le renouvellement de cette scène injurieuse <sup>1</sup>.

Une autre fois, comme le roi revenait d'une expédition désastreuse contre les Arabes des régions transjordanienne, il fut encore l'objet d'un mouvement séditieux. On lui reprochait, comme précédemment à son père, et d'une manière injuste, son origine soi-disant servile, et aussi, plus justement, sa conduite scandaleuse. Les pharisiens étaient encore les instigateurs de ces révoltes à jet continu, qui durèrent pendant six ans, 94-89 avant J.-C. Ils se vengeaient ainsi d'avoir été abandonnés par lui. Ils s'appliquaient à l'insulter, à l'humilier, à l'irriter sous les formes les plus diverses. Ils allèrent, très coupables eux-mêmes en cela, jusqu'à soudoyer contre lui des mercenaires étrangers. Comme il ripostait vigoureusement à toutes leurs attaques, on dit que 50.000 Juifs trouvèrent la mort dans cette longue guerre civile. Il en fut réduit à supplier les pharisiens de mettre fin à leur haine et à leurs hostilités; mais ils n'en devinrent que plus violents. Et comme il leur demandait ce qu'il devait faire pour les calmer, « Mourir », répondirent-ils brutalement. A la fin, ils appelèrent à leur aide contre lui un des derniers Séleucides, Démétrius III, fils d'Antiochus Grypos, qui régnait sur la Syrie damascène <sup>2</sup>, et qui, avec ses 40.000 fantassins et ses 3.000 cavaliers, infligea facilement une sévère défaite au roi des Juifs, celui-ci n'ayant pu lui opposer

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, XIII, 5; *Bell. jud.*, I, IV, 3; Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 98.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, XII, 5; *Bell. jud.*, I, IV, 3-4.

que 20.000 fantassins et 1.000 cavaliers. De nombreux pharisiens s'étaient engagés parmi les soldats de Démétrius; leur fureur aveugle les avait ainsi rendus traîtres à leur pays<sup>1</sup>. La bataille avait été très sanglante des deux parts. Alexandre Jannée, après avoir perdu ses troupes mercenaires, fut réduit à se cacher dans les montagnes.

On vit alors se redresser le sentiment national. Des Juifs nombreux, entre autres 6.000 pharisiens, émus de compassion, abandonnèrent l'armée syrienne pour venir au secours de leur roi, de sorte que Démétrius, ne se sentant plus assez fort pour continuer la guerre, quitta la Judée et revint à Damas. Les chefs de la révolte voulurent quand même continuer la lutte. Mais, vaincus dans plusieurs batailles, ils se réfugièrent dans la forteresse de Bémésélis. Ils durent capituler quelque temps après. Alexandre tira d'eux une cruelle vengeance, car, rentré à Jérusalem, il fit crucifier 800 d'entre eux, qu'il avait ramenés prisonniers; auparavant, on égorgéa sous leurs yeux leurs femmes et leurs enfants. La population en fut terrifiée à un tel point que, la nuit suivante, 8.000 Juifs s'éloignèrent de Jérusalem, pour n'y plus revenir<sup>2</sup>. Les pharisiens survivants avaient la rage au cœur; mais ils n'osèrent plus la manifester, craignant d'attirer sur eux d'autres représailles. Aussi, à partir de cette époque (85 avant J.-C.), pendant le dernier tiers de son règne, Jannée n'eut-il rien à craindre du côté de ses sujets.

Mais on vit alors à quel point cette guerre civile prolongée avait affaibli la nation. Le roi de Syrie, Antiochus XII, envahit la Judée, sans qu'il fût possible d'arrêter sa marche. Jannée, il est vrai, pour lui barrer la route dans la plaine maritime, avait fait creuser un fossé et construire un rempart de bois, qui allaient d'Antipatris à Joppé. sur une longueur de vingt kilomètres. Mais il fut aisé à Antiochus de combler le fossé et d'incendier le rempart. D'ailleurs, ce n'est pas contre les Juifs, mais contre les Arabes qu'il avait entrepris cette campagne; il n'en fit pas moins beaucoup de mal au pays juif<sup>3</sup>. D'autre part, Arétas, roi des Nabathéens, qui s'était rendu maître de la Syrie damascène après la mort d'Antiochus XII, vint attaquer Jannée, qui, battu à Adida, fut réduit à conclure une paix honteuse<sup>4</sup>. Ces graves insuccès n'arrêtèrent pas sa fougue guerrière, qui lui fit passer une fois de plus le Jourdain. Il s'empara de Mella, de Dinas et de Gérasa; puis, plus au nord dans la Gaulanitide, de Séleucie et de Gamala. Il rentra triomphalement à Jérusalem, après cette campagne, qui avait duré trois ans (83-81 avant J.-C.)<sup>5</sup>. Il se proposait

1. Grætz, *Gesch. der Juden*, 1856, t. III, p. 137.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, XIV, 1-2; *Bell. jud.*, I, IV, 4-6,

3. Josèphe, *Ant.*, XIII, XV, 1.

4. Josèphe, *Ant.*, XIII, XV, 2.

5. Josèphe, *Ant.*, XIII, XV, 3.

de faire une nouvelle expédition dans les régions transjordanienues, pour achever de les soumettre. Il la commença, en effet; mais, usé par la débauche autant que par les soucis et les fatigues de son existence aventureuse, il mourut en faisant le siège de la ville de Ragaba, dans le district de Gadara, en Pérée (75 avant J.-C.). Il était âgé de 49 ans, et son règne en avait duré 29. Ses monnaies portent des inscriptions bibliques. On lit d'un côté, en hébreu : « Jonathan, grand prêtre, et la communauté des Juifs »; de l'autre, en



Fig. 109. — Monnaie d'Alexandre Jannée (en hébreu) : « Jonathan, le roi ». — R Ancre à deux traverses.

grec : « Du roi Alexandre ». Il en fit aussi frapper d'entièrement grecques, conformément à ses tendances hellénistes.

On a donné le résumé suivant de la situation du royaume juif au moment de sa mort : « Les Iduméens, au Sud (de la Judée), étaient soumis et *judaisés*. Au Nord, sa domination s'étendait jusqu'à Séleucie, auprès du lac Mérom. Les côtes de la mer qui bordaient la Palestine devant la Phénicie méridionale et sur l'ancien territoire des



Fig. 110. — Autre monnaie d'Alexandre Jannée : « Jonathan le grand prêtre, et la communauté des Juifs » (en hébreu). — R Deux cornes d'abondance, avec grènetis.

Philistins, lui appartenait presque entièrement. La ville d'Ascalon formait seule une exception importante, tandis que la soumission de Gaza, place très forte et toujours disposée à une sérieuse résistance, forma peut-être la plus difficile des conquêtes militaires d'Alexandre Jannée<sup>1</sup>. Il avait amené de même sous sa suzeraineté la plus grande partie de l'est du Jourdain, en remontant partout vers le Nord<sup>2</sup>. » Il est vrai qu'il avait subi de graves échecs et mis en péril l'avenir de son peuple. Mais, à la fin, ses efforts furent couronnés de succès sous le rapport des conquêtes avantageuses.

1. Il s'en empara vers l'an 36 avant J.-C.

2. Lehmann-Haupt, *Israel, seine Entwicklung im Rahmen der Weltgeschichte*, p. 206.

#### IV. — La reine Alexandra-Salomé (1).

(76-67 avant J.-C.)

Josèphe raconte qu'avant de mourir, Alexandre Jannée déclara à la reine Alexandra, sa femme, vivement préoccupée au sujet de son avenir et de celui de leurs deux fils, que le meilleur moyen d'assurer ce double avenir consistait à remettre en toute confiance l'administration du royaume aux mains des pharisiens. « Pour leur prouver, ajouta-t-il, que tu te soumetts entièrement à eux, remets-leur mon corps, et dis-leur qu'ils sont libres de me priver des honneurs de la sépulture. Sois certaine qu'en t'entendant parler ainsi, ils se chargeront eux-mêmes de me faire de magnifiques funérailles. De la sorte, tu régneras en sécurité<sup>2</sup>. » La reine suivit docilement ce conseil. Femme énergique tout en ayant une douce nature, elle cacha la mort de son mari jusqu'à ce que la ville assiégée eut été prise. Elle fit ensuite apporter son corps à Jérusalem et le remit aux pharisiens, en leur donnant tout pouvoir d'agir à son égard comme bon leur semblerait. Elle les chargea en même temps de diriger les affaires de l'État. Satisfaits pleinement, ils firent à Alexandre, comme il l'avait prédit, de splendides funérailles<sup>3</sup>.

Alexandre Jannée avait exprimé nettement la volonté que l'autorité royale appartînt à sa veuve. Elle fut reconnue comme reine sans aucune opposition, car elle avait su se faire aimer du peuple, et le parti pharisaïque lui était désormais dévoué cordialement. Elle était alors âgée de soixante-quatre ans. Son nom hébreu paraît avoir été Salomé, ou peut-être Salena<sup>4</sup>. De ses deux fils, Hyrcan et Aristobule, l'aîné était peu intelligent et manifestait un grand goût pour une vie paisible. Il fut nommé aussitôt grand prêtre, à la satisfaction très vive des pharisiens, qui désiraient, nous l'avons vu, que l'exercice de la royauté et celui du pontificat suprême fussent séparés l'un de l'autre. Le plus jeune fils, Aristobule, était ardent, ambitieux et audacieux. Le gouvernement de la reine Alexandra<sup>5</sup> qui était prudente et modérée, fut généralement calme au dehors comme au dedans. Au dehors, la puissante armée de mercenaires qu'elle tint sur pied enleva aux peuples voisins toute envie d'atta-

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, xvi; *Bell. jud.*, I, v.

2. D'après le Talmud, *Sota*, 22b, Alexandre se serait contenté de dire : « Ne crains ni les pharisiens, ni ceux qui ne le sont pas; mais crains les hypocrites qui se donnent l'apparence des pharisiens. »

3. Josèphe, *Ant.*, XIII, xvi, 1; *Bell. jud.*, I, v, 2.

4. « Salina » d'après Eusèbe, *Chronol. ad annum Abrahæ*, 941.

5. On a remarqué que le peuple de Dieu n'eut que deux reines proprement dites, chargées d'administrer les affaires publiques : Athalie et Alexandra.



quer les Juifs. La paix régna aussi à l'intérieur, malgré les fautes commises par les pharisiens, qui abusèrent plus d'une fois de leur autorité. Leurs adversaires, les sadducéens, quoique dépouillés du pouvoir et humiliés par là-même, leur donnèrent des leçons de sagesse.

Entrons dans quelques détails. Comme le dit Josèphe, si Alexandra portait le titre de reine, c'étaient les pharisiens qui exerçaient les fonctions et les privilèges de la royauté. Ils étaient véritablement les maîtres absolus du pays. Le roi Jannée, après être devenu leur ennemi, avait supprimé certaines « traditions des pères », auxquelles les pharisiens attachaient une grande importance. Ces traditions eurent de nouveau force de loi, à tel point que certains sadducéens n'ayant pas craint de n'en point tenir compte, les pharisiens les citèrent devant leur tribunal, qui les punit sévèrement. Un

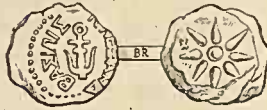


Fig. 111. — Monnaie de la reine Alexandra. — Ancre et grénétis. R. Étoile à huit branches.

sadducéen fut même condamné à mort et lapidé, parce qu'il était monté à cheval un jour de sabbat<sup>1</sup>. Simon ben Chétakh, dont il a été question plus haut, et qui était demeuré le chef du parti, poussait à la sévérité, de concert avec son ami Juda ven Tabbaï, qu'il avait fait revenir d'Égypte, où il s'était réfugié lors des mesures violentes prises par Jannée contre les pharisiens<sup>2</sup>. Tous les autres pharisiens exilés ou partis d'eux-mêmes furent rappelés et reçus avec honneur; ceux qui avaient été emprisonnés recouvrèrent leur liberté. Naturellement, les sadducéens furent écartés de toutes les fonctions publiques. On s'arrangea de manière à les exclure, eux et leurs partisans, c'est-à-dire, les représentants de l'aristocratie sacerdotale et civile, de la *guérousia* ou Sénat, de sorte que les pharisiens eurent une forte majorité dans cette assemblée. Mais le parti vainqueur alla plus loin. Il avait souffert du despotisme de Jannée, dont il n'avait pas oublié les cruautés, et, par le plus regrettable des abus, il se livra à de terribles représailles, en faisant mettre à mort les anciens conseillers du roi, et tout d'abord Diogène, le principal d'entre eux.

Les pharisiens se firent donc despotes à leur tour. Dans ce sens, ils abusèrent tellement de leur influence sur la reine et de l'autorité

1. Grätz, *Geschichte der Juden*, 1856, t. III, p. 151.

2. Simon lui écrivit une lettre très flatteuse, pour le presser de revenir à Jérusalem. Dans cette lettre, la Ville sainte s'adressait à la communauté juive d'Alexandrie, dont Juda faisait alors partie, et elle lui disait, dans un langage mystique : « Mon époux demeure chez toi et je suis abandonnée. » Grätz, *loc. cit.*

qu'elle leur avait permis imprudemment de s'attribuer, que les sadducéens, tout en demeurant calmes et pacifiques, crurent nécessaire d'aller se plaindre à Alexandra. Le prince Aristobule, qui avait accompagné la délégation, éclata ensuite en reproches contre sa mère, qu'il accusa tout à la fois d'ambition et de faiblesse. La reine, embarrassée, accepta la proposition que les sadducéens eux-mêmes lui avaient faite de les disséminer dans les places fortes de la Judée, et de leur en confier la garde. Elle ne s'en réserva que trois, dans lesquelles ses trésors avaient été déposés <sup>1</sup>.

Les pharisiens devinrent aussi persécuteurs dans une autre direction. Simon ben Chétakh, leur chef, fit crucifier à Ascalon quatre-vingt femmes accusées d'avoir pratiqué la sorcellerie <sup>2</sup>. On le loue cependant d'avoir établi, dans toutes les villes importantes de la Judée, des écoles pour les jeunes gens de seize ans et au-dessus. Bien que l'enseignement donné par les maîtres fût très modeste, et ne concernât guère que la Bible et la connaissance de la loi juive, c'était un véritable progrès, car, jusqu'alors Jérusalem avait été seule en possession d'un institut destiné à la formation des docteurs de la Loi <sup>3</sup>. Les pharisiens trouvaient naturellement que tout allait bien, dès lors qu'ils étaient à la tête des affaires et que personne n'osait leur résister. Leurs traditions sont significatives sous ce rapport. Elles dépeignent le règne d'Alexandra — leur règne à eux — comme un âge d'or, durant lequel le sol même se montrait d'une fécondité merveilleuse, pour récompenser la piété de la reine. « A l'époque de Simon ben Chétakh, disent ces traditions <sup>4</sup>, la pluie tombait la veille des sabbats, de sorte que les grains de blé étaient gros comme des reins; les grains d'orge, comme des noyaux d'olives, et les petits pois, comme des deniers d'or. Les docteurs de la Loi ont ramassé et conservé ces grains, pour montrer aux générations suivantes à quoi aboutit le péché. » Ce péché n'est autre que celui des sadducéens et de leurs amis, qui a ramené les grains en question à leur état actuel.

Les Juifs jouirent généralement d'une heureuse paix au dehors sous le règne d'Alexandra. La reine dut cependant envoyer son fils Aristobule avec une armée contre Ptolémée, qui était alors le maître de la Syrie damascène et qui troublait les frontières de la Judée. L'expédition n'eut pas grand succès (71 avant J.-C.). Vers la même époque, la Judée fut plus gravement menacée. Tigrame, roi d'Arménie, gendre et allié du célèbre Mithridate II, après s'être

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, xvi, 2-3.

2. *Sanhedrin*, 46, a.

3. Grætz, *Geschichte des Juden*, 1856, t. III, p. 145.

4. *Taanith*, 23, a. Voir Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 102.

emparé de la Mésopotamie, de la Cappadoce et de la Cilicie, vint attaquer la ville de Ptolémaïs. On se demandait, à Jérusalem, s'il n'avait pas également des vues menaçantes sur toute la Palestine. La reine lui envoya des ambassadeurs, chargés de riches présents, pour acheter la paix. Mais les Romains, qui étaient alors en guerre avec Mithridate, firent mieux encore. Sous la conduite du général Lucullus, ils pénétrèrent sur le territoire arménien, de sorte que Tigrame fut obligé d'accourir au plus vite pour défendre ses États. Il fut battu et dut renoncer à tout espoir de domination sur la Mésopotamie et la Syrie (70 avant J.-C.)<sup>1</sup>.

Le royaume juif échappa donc à ce grand péril, mais pour en courir immédiatement un autre, tout intérieur, et qui devait amener la ruine dans un prochain avenir. La reine Alexandra, alors âgée de soixante-treize ans, tomba gravement malade, et comme il était manifeste que son fils aîné, Hyrcan, monterait sur le trône après sa mort, l'ambitieux et turbulent Aristobule leva ouvertement l'étendard de la révolte. Il quitta Jérusalem en secret, et se dirigea vers la forteresse de Gabata, en Galilée, sur le gouverneur de laquelle, le sadducéen Galestés, il pouvait compter. Elle lui fut en effet livrée. Quinze jours plus tard, il en possédait vingt et une autres. Avec l'argent qui se trouvait dans ces places fortes, il forma une armée imposante de troupes mercenaires. Hyrcan et les principaux personnages de Jérusalem allèrent donc supplier la reine de prendre au plus tôt les mesures nécessaires pour comprimer la révolte. Elle leur donna de pleins pouvoirs; mais elle mourut avant que les deux partis en fussent venus aux mains<sup>2</sup>.

## V. — Hyrcan II et Aristobule II.

Sous le gouvernement de ces deux princes, l'étoile des Asmonéens va pâlir encore, car la période dans laquelle nous entrons est certainement l'une des plus douloureuses de l'histoire du peuple de Dieu. Nous l'avons déjà constaté au sujet du royaume de Syrie, lorsque les disputes suscitées par la succession du trône se prolongent, elles engendrent la guerre civile, qui affaiblit promptement et singulièrement une nation, et la rend incapable de résister aux attaques des ennemis du dehors qui convoitent son territoire.

Nous avons laissé Aristobule en pleine révolte contre sa mère. La mort de celle-ci n'arrêta pas le cours de ses projets ambitieux. Son

1. Josèphe, *Ant.*, XIII, xvi, 4; *Bell. jud.*, I, v, 3.

2. Josèphe, *Ant.*, XIII, xvi, 3-6; *Bell. jud.*, I, v, 4. On a, de la reine Alexandra, des monnaies dont l'inscription est entièrement en grec.

frère Hyrcan, qui exerçait déjà les fonctions de grand prêtre, était l'héritier légitime du trône. Il en prit aussitôt possession; mais Aristobule s'avança contre lui, à la tête de ses partisans. Une bataille s'engagea entre les deux armées, en face de Jéricho. Malheureusement, un grand nombre des soldats d'Hyrcan l'abandonnèrent, pour se ranger sous les étendards de son frère, qui remporta ainsi une facile victoire. Hyrcan alla se réfugier à Jérusalem, dans la forteresse Barès, où il gardait comme otages les femmes et les enfants d'Aristobule. Celui-ci l'y suivit, et Hyrcan, nature faible, apathique, indécise, incapable d'ailleurs de résister davantage, fit aussitôt sa soumission au vainqueur. Un arrangement eut lieu entre les deux frères. Il fut convenu qu'Aristobule aurait le titre de roi et prendrait en main le gouvernement du peuple juif; Hyrcan conserverait la dignité de grand prêtre, dont il exercerait les fonctions en toute liberté. Après que le traité eut été conclu et dûment signé, Aristobule s'installa dans le palais royal et céda sa demeure à Hyrcan, qui n'avait porté la couronne que pendant trois mois<sup>1</sup>. Pour mieux sceller la paix, Alexandre, fils d'Aristobule, épousa la princesse Alexandra, fille d'Hyrcan.

C'est alors qu'entra en scène un nouveau personnage, qui devait tristement troubler la paix et transformer entièrement la situation de l'État juif. Il se nommait Antipater, était Iduméen de naissance, et avait dû adopter la religion juive avec tous ses rites, après la conquête que le roi Alexandre Jannée avait faite de l'Idumée, l'ancien pays d'Édom. Son père, qui portait le même nom que lui, et qui était, paraît-il, de race noble, avait reçu de Jannée le titre de gouverneur de l'Idumée, et il semble lui avoir succédé lui-même dans cette dignité<sup>2</sup>. Ambitieux à l'excès, rusé, intrigant, Antipater comprit qu'il aurait beaucoup plus de chances d'avancer ses affaires personnelles en prenant le parti du faible et indolent Hyrcan, qu'en s'attachant à Aristobule, si énergique, si prétentieux, et que, du reste, il détestait. Il résolut donc de tout mettre en mouvement pour renverser Aristobule et pour ramener Hyrcan au pouvoir, de manière à administrer lui-même le royaume sous le nom de ce prince. Ses manœuvres en ce sens commencèrent immédiatement, et il y déploya une activité digne d'une meilleure cause. Il s'insinua habilement auprès des grands de la nation, ne cessant de répéter qu'Aristobule

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, 1, 2; XV, III, 1; *Bell. jud.*, I, VI, 1.

2. Sur l'opinion légendaire, inventée sans doute plus tard par les ennemis du roi Hérode, d'après laquelle le père d'Antipater aurait été originaire de la ville philistine d'Ascalon, où il aurait rempli le rôle ignoble d'hiérodote dans le temple d'Apollon, avant d'être enlevé par des bandits iduméens et amené par eux en Idumée, voir Schürer, *Geschichte des Volkes Israel*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 292, note.

était un indigne usurpateur, et que la couronne appartenait à Hyrcan. Il travaillait en même temps l'esprit de celui-ci. en lui répétant que sa vie était en danger, et que le devoir de se révolter contre l'intrus s'imposait à lui.

Tout d'abord Hyrcan, dont l'indifférence et l'apathie étaient proverbiales, refusa de se laisser convaincre. Peu à peu, cependant, il prit peur et quitta de nuit Jérusalem, en compagnie d'Antipater.

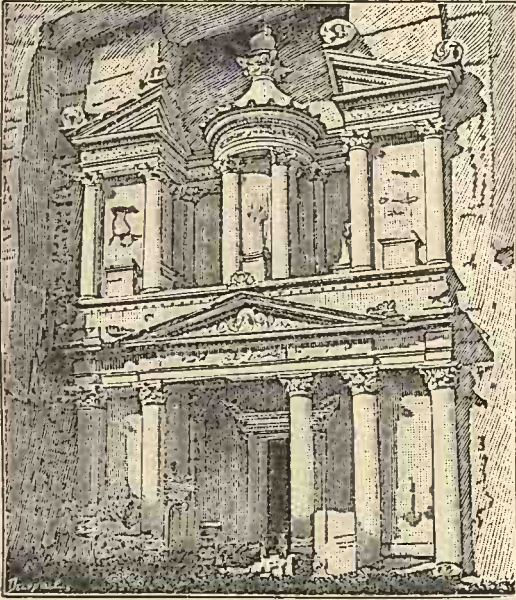


Fig. 112. — Tombeau taillé dans le roc à Pétra.  
(D'après une photographie.)

pour aller demander un asile à Arétas, roi des Arabes Nabathéens de Pétra. Tout avait été combiné d'avance entre Antipater et Arétas, pour que ce dernier fît un excellent accueil au pontife fugitif. A Pétra, Antipater continua d'agir, et avec un tel succès, qu'il obtint que le roi aiderait Hyrcan, les armes à la main, à reprendre possession du trône juif et de Jérusalem. En échange de cet éminent service, on lui restituerait les douze places fortes qu'Alexandre Jannée lui avait enlevées <sup>1</sup>. Arétas entra donc en campagne, au printemps de l'année 64 avant J.-C., avec une armée de 50.000 hommes. Cette fois, Aristobule subit une défaite complète, et vit passer une partie

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, 1, 3-4; *Bell. jud.*, I, vi, 2.

considérable de ses troupes dans les rangs de l'adversaire. D'ailleurs tout le peuple juif s'était déclaré en faveur d'Hyrcean. Le roi vaincu alla s'enfermer dans l'enceinte du temple de Jérusalem, où les vainqueurs l'attaquèrent.

Au nombre des partisans juifs d'Hyrcean se trouvait un vieillard nommé Onias, qui appartenait à la secte des Esséniens<sup>1</sup>. Il jouissait d'une certaine célébrité parmi ses compatriotes, parce que, disait-on, en un temps de sécheresse désastreuse, il avait obtenu par ses prières l'arrivée immédiate de la pluie. La Michna<sup>2</sup> donne à ce sujet les curieux détails que voici. La saison entière des pluies (novembre à mars), s'était passée sans qu'aucune ondée fût venue rafraîchir et amollir le sol, pour permettre aux céréales de germer. C'est en vain qu'au mois d'adar (mars-avril) on avait ordonné un jeûne public de deux jours, avec la procession d'usage en pareil cas, au son des trompettes sacrées; en vain qu'on avait exposé le livre de la Loi, couvert de cendre en signe de deuil. Onias traça un cercle sur le sable, à l'endroit où il se tenait debout, et prononça une fervente prière, en disant d'abord à Dieu qu'il ne sortirait pas de ce cercle avant d'avoir été exaucé. La pluie ayant alors commencé à tomber, mais seulement par gouttes, Onias dit à Dieu qu'on lui demandait beaucoup plus que cela, des averses abondantes et fécondantes. Il fut alors si parfaitement exaucé, que des torrents d'eau envahirent les parties basses de Jérusalem, dont les habitants durent se réfugier dans les quartiers plus élevés. Il fallut donc recourir encore à Onias, qui demanda au Seigneur et obtint la cessation de la pluie<sup>3</sup>.

Les assiégeants songèrent à utiliser la prière de cet homme vénérable, pour venir plus promptement à bout de leur difficile opération. On l'amena au camp, et on lui ordonna d'implorer solennellement la malédiction de Dieu sur Aristobule et ses défenseurs. Il s'avança au milieu de l'assistance; mais, au lieu de faire la demande qu'on lui avait suggéré, il dit : « Dieu, roi de toutes choses, comme ceux qui m'entourent sont ton peuple, et que les assiégés sont des prêtres<sup>4</sup>, je te prie de ne vouloir ni exaucer ceux-là contre ceux-ci, ni exécuter ce que ceux-ci te demandent contre ceux-là. » Mais cette impartialité déplut à la populace, qui lapida cruellement le malheureux Essénien<sup>5</sup>.

A cette anecdote, l'historien juif en associe une autre, qui n'est pas à l'honneur des chefs de l'armée assiégeante. La Pâque appro-

1. Nous la décrivons plus loin.

2. Au traité *Taanith*, III, 8.

3. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. III, 1856, p. 160.

4. Le corps sacerdotal était demeuré fidèle à Aristobule dans son ensemble.

5. Josèphe, *Ant.*, XIV, II, 1.

chait (celle de l'année 65 avant J.-C.) et les prêtres enfermés dans le temple avec Aristobule désiraient vivement offrir tous les sacrifices prescrits pour cette fête par le code mosaïque. Mais, comme certaines victimes leur manquaient, ils s'adressèrent aux assiégeants et les prièrent de les leur vendre. La proposition fut acceptée; seulement on exigea un prix exorbitant pour chaque tête d'animal<sup>1</sup>. Les prêtres firent passer dans une corbeille, par-dessus la muraille la somme convenue. Les assiégeants la prirent, mais ne livrèrent pas les victimes. Peu de temps après, éclata un violent orage, qui



Fig. 113. — Pompée.

détruisit une grande partie des récoltes; Josèphe fut persuadé que Dieu la déchaîna pour châtier ce vol<sup>2</sup>. La tradition rabbinique ajoute qu'en guise de victime, on aurait fait passer un porc aux prêtres, en le hissant par-dessus la muraille, à laquelle il se serait cramponné<sup>3</sup>.

Revenons à des faits plus sérieux. Après s'être illustré en Espagne et en Italie, Pompée avait commencé en Asie, à la tête de ses légions, la campagne qui le conduisit de victoire en victoire. En 66, il vain-

1. Mille drachmes, c'est-à-dire, 870 francs.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, II, 2.

3. Grætz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 163.

quit Mithridate, le fameux roi du Pont, jusqu'alors invincible, et il accepta la soumission de Tigrame, roi d'Arménie. En 65 tout en continuant ses conquêtes personnelles, il envoya en Syrie son lieutenant Scaurus. Celui-ci, arrivé à Damas, fut informé de ce qui se passait en Judée, et il s'y rendit aussitôt, pour voir quel parti il pourrait tirer, dans l'intérêt de Rome, de cette guerre fratricide. Hélas! Les aigles romaines vont prendre leur vol vers la Palestine — et elles enfonceront si avant leurs serres dans ses membres, qu'elles lui arracheront la vie. Après s'être emparés de la Mésopotamie, de l'Arménie, de l'Assyrie, les généraux romains ne demandaient qu'à conquérir aussi le territoire juif, chose si facile pour eux, surtout dans les circonstances actuelles.

Dès qu'Aristobule et Hyrcan apprirent l'arrivée de Scaurus, ils lui déléguèrent l'un et l'autre des représentants, pour solliciter sa protection. Ils lui offrirent en même temps 500 talents chacun (3.400.000 fr.). Scaurus accepta de préférence les offres d'Aristobule, car Hyrcan avait la réputation d'être pauvre et avare. Il ordonna donc à Aréas de se retirer immédiatement avec ses troupes, s'il ne voulait pas encourir l'inimitié des Romains. Le roi arabe dut obéir et Scaurus, satisfait, rentra à Damas. Mais Aristobule, qui voulait se venger, se mit à la poursuite d'Aréas et lui infligea une défaite assez grave, en lui tuant 6.000 hommes, au nombre desquels était Phallion, frère d'Antipater<sup>1</sup>.

Désireux d'assurer davantage encore sa situation, si rapidement améliorée, Aristobule envoya en présent à Pompée une vigne toute en or, emblème de la nation juive. Strabon déclare l'avoir vue de ses propres yeux à Rome, dans le temple de Jupiter Capitolin, un siècle plus tard. Elle valait 500 talents (4.250.000 fr.). Ce riche cadeau n'empêcha pas Pompée de retirer sa faveur à Aristobule, pour la donner à Hyrcan. L'illustre Romain, après avoir pris ses quartiers d'hiver en Syrie, se remit en campagne au printemps de l'année 63, soumit les princes du Liban et vint à Damas<sup>2</sup>. Trois délégations juives allèrent lui demander une audience. L'une d'elles représentait Aristobule; la seconde, Hyrcan; l'autre, le peuple juif lui-même. On devine sans peine le langage tenu par les délégués des deux frères ennemis. Hyrcan réclamait la couronne qu'Aristobule lui avait injustement enlevée; Aristobule alléguait l'incapacité d'Hyrcan. La nation, lasse de la guerre civile, demandait l'abolition de la royauté et le retour à l'ancienne constitution sacerdotale, telle qu'elle avait existé avant la persécution d'Antiochus Épiphane. Mais quelle folie de mettre ces graves questions à la discrétion de

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, II, 3; *Bell. jud.*, I, VI, 2-3.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, III, 2.



Rome. Pompée écouta toutes ces doléances! toutefois il ne donna pour le moment aucune solution. Il recommanda aux divers partis de vivre en paix, et promit de se prononcer définitivement, lorsqu'il reviendrait de l'expédition qu'il allait entreprendre contre les Nabuthéens<sup>1</sup>.

Aristobule, pour faire sa cour à Pompée, l'accompagna durant quelque temps dans cette expédition; puis il le quitta tout à coup. Le général, dont la conduite du roi juif avait excité les soupçons, marcha alors contre lui, franchit le Jourdain à la hauteur de Scythopolis, et arriva près de Coréaï, probablement identique à la *Karana* actuelle. Aristobule s'était réfugié dans une forteresse voisine, appelée Alexandréion, bâtie sur un rocher, le mont *Sartaba*, croit-on. Pompée lui fit porter l'ordre de livrer cette place. Après quelque hésitation, Aristobule céda, puis partit pour Jérusalem afin de préparer une véritable résistance<sup>2</sup>. Pompée le suivit de près, en passant par Jéricho, dont ses soldats admirèrent les bois de palmiers et de baumiers, tandis qu'il avait lui-même la joie d'apprendre que Mithridate, ce terrible ennemi de Rome, n'était plus à craindre, car il venait de se suicider. Peu après, l'armée romaine apparut soudain devant les murs de la capitale juive. Aristobule n'osa pas résister d'abord. Il alla trouver Pompée dans son camp, lui fit de nouveaux présents, et promit de lui livrer la ville, s'il consentait lui-même à cesser les hostilités. Le général consentit à lui accorder son pardon, et le garda auprès de lui, tandis qu'un de ses lieutenants, Gabinus, allait prendre possession de Jérusalem, au nom de Rome. Mais Gabinus revint bientôt, pour annoncer que les habitants lui avaient fermé les portes. Ce procédé indigna Pompée, qui déclara Aristobule prisonnier, et fit avancer ses troupes contre la ville pour l'investir<sup>3</sup>.

Deux partis se formèrent aussitôt à l'intérieur de la place : celui d'Hyrcan, le plus sage dans le cas présent, qui était pour une capitulation immédiate; celui des amis d'Aristobule, qui exigeait la résistance à outrance. Les partisans d'Hyrcan, qui étaient les plus nombreux, exécutèrent leur dessein, en ouvrant les portes aux Romains. Ceux d'Aristobule s'enfermèrent dans l'enceinte du temple, qui était admirablement fortifiée. A l'Est et au Sud, à l'Ouest aussi, quoique d'une manière moins accentuée, elle était défendue non seulement par un solide rempart, mais aussi par de profondes vallées. Au Nord, avaient été élevés des ouvrages de défense considérables. Les fanatiques qui s'étaient réfugiés dans ce *hiéron*, coupèrent toutes les voies de communication qui unissaient le temple à la

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, III, 2-3.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, III, 3-4; *Bell. jud.*, I, VI, 4-5.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, IV, 1; *Bell. jud.*, I, VI, 6-VII, 1.

ville. Pompée fut donc contraint de les assiéger, et il les attaqua du côté du Nord, le seul qui fût aisément abordable. Ses soldats construisirent un mur solide, sur lequel il installa des machines de guerre venues de Tyr. Il fallut battre pendant trois mois les remparts qui protégeaient le *hiéron*, pour y pratiquer une brèche suffisante. C'est un des fils du célèbre Sylla, Cornelius Faustus, qui pénétra le premier dans l'enceinte avec sa troupe; les autres le suivirent. Le sang des assiégés coula à flots. Les prêtres, qui étaient alors occupés à offrir des sacrifices, se laissaient massacrer sans se défendre. Douze mille Juifs auraient péri dans cet affreux carnage. Cela se passait en 63 avant J.-C., à la fin de l'automne, sous le consulat de Cicéron<sup>1</sup>.

Usant du droit que lui donnait la victoire, Pompée pénétra dans l'intérieur du sanctuaire juif et jusque dans le Saint des saints, avec plusieurs de ses officiers, malgré les protestations des prêtres, et à la grande désolation des habitants de Jérusalem. Il s'y tint avec respect, et fut vivement impressionné quand il n'y vit aucune statue, aucune représentation de la divinité. Dans les édifices secondaires, il se fit montrer les divers objets qui servaient au culte; mais il ne toucha ni au trésor du temple, qui contenait alors 2.000 talents (17.000.000 fr.), ni aux vases précieux<sup>2</sup>. Néanmoins, malgré cette modération généreuse, les Juifs ne lui pardonnèrent pas ce qui était à leurs yeux une profanation du lieu saint. Aussi, devenus ses ennemis, regardèrent-ils comme un juste châtement du ciel le déclin de sa puissance, qui commença peu de temps après.

Pompée voulut que le service du culte fut repris dès le lendemain, après que les prêtres auraient purifié le sanctuaire. Il laissa à Hyrcan sa dignité de grand prêtre, mais il lui enleva le titre de roi. Ceux qui s'étaient mis à la tête de la révolte eurent la tête tranchée; de nombreux habitants de Jérusalem, jeunes pour la plupart, furent conduits à Rome et vendus comme esclaves<sup>3</sup>. Les remparts de la ville furent démolis, et la Judée entière fut déclarée tributaire de Rome. Plusieurs localités importantes, que les princes asmonéens avaient glorieusement conquises — entre autres toutes celles de la côte méditerranéenne, depuis Dora, au Nord, jusqu'à Raphia, au Sud; sur la rive

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, iv, 2-4; *Bell. jud.*, I, vii, 3-5; Dion Cassius, III, vii, 16; Strabon, XVI, ii, 40; Tacite, *Hist.*, v, 9; Arrien, *Syriæ.*, 50.

2. Cicéron, *Pro Flacco*, 67, cite ce fait comme une chose rare et remarquable : *Cneius Pompeius, captis Hierosolymis victor, ex hoc fano nihil attigit*. Sur cette visite de Pompée dans le temple, voir Josèphe, *Ant.*, XIV, iv, 4; *Bell. jud.*, I, vii, 6; Tacite, *Hist.*, v, 9.

3. Ils formèrent peu à peu une communauté considérable, à laquelle on assigna comme résidence le quartier situé sur la rive droite du Tibre. Horace et les autres écrivains classiques de Rome la mentionnent souvent. Cent ans plus tard, elle fournit à saint Pierre et à saint Paul les premiers éléments de l'Église romaine.

gauche du Jourdain, Hippas, Gadara, Pella, Dium, etc.; Scythopolis et Panéas, sur sa rive droite — furent rattachées à la province de Syrie<sup>1</sup>.

Lorsqu'il eut réglé toutes choses en Palestine, Pompée confia le gouvernement de la province de Syrie à Scaurus et retourna en Sicilie. Il emmenait avec lui, comme prisonniers de guerre, Aristobule II, ses deux filles et ses deux fils, Alexandre et Antigone. Durant le voyage, Alexandre, qui était l'aîné, réussit à s'échapper<sup>2</sup>. En 61, quand Pompée fit son entrée triomphale dans Rome, Aristobule, chargé de chaînes, marchait devant le char du triomphateur, avec d'autres rois et fils de rois des pays conquis, au nombre de trois cent soixante-deux. Qui aurait pu soupçonner une telle humiliation d'un monarque juif, à l'époque de Judas Maccabée, ou de Simon, ou d'Alexandre Jannée<sup>3</sup>? C'en était fait de l'indépendance juive, qui n'avait guère duré que quatre-vingt ans (depuis l'année 142 avant J.-C.; sous le gouvernement de Simon). A partir de l'année 63, la Judée fut administrée à part, avec un régime spécial, jusqu'à ce que, environ soixante-dix ans plus tard (l'an 6 après J.-C.), elle eût été annexée à la province romaine de Syrie. En toute hypothèse, les Romains se seraient emparés, un jour ou l'autre, de tout le territoire juif; mais cette conquête fut tristement favorisée par les dissensions intestines des partis qui se disputaient le pouvoir, et par l'appel imprudent qu'ils avaient fait, les uns et les autres, à la protection de cette Rome insatiable, qui voulait placer tout l'ancien monde sous sa domination.

## VI. — Pontificat d'Hyrcaan II (4°).

(63-40 avant J.-C.)

En sa qualité de grand prêtre, Hyrcan II était maintenant le premier personnage du pays juif et l'administrait sous la surveillance du proconsul de Syrie. Mais, c'est l'entrepreneur et intrigant Antipater qui gouverna en réalité au nom du pontife indolent. Il s'appliqua à favoriser le plus possible les Romains, car il sentait que tous ses intérêts personnels étaient de ce côté. Après les terribles événements par lesquels elle venait de passer, la Judée put jouir d'une certaine tranquillité pendant quelques années. C'est encore un

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, iv, 4; *Bell. jud.*, I, vii, 7; Philon, *Legat. ad Caium*, 23°

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, iv, 5; *Bell. jud.*, I, vii, 7.

3. Plutarque, *Pomp.*, 45; Appien, *Mithridate*, I, 7, et Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, vii, 38, décrivent ce triomphe. Aristobule II mourut à Rome, l'an 49 avant J.-C.

4. Josèphe, *Ant.*, XIV, v-xiii; *Bell. jud.*, I, viii-xiii. Cf. Schürer, *Gesch. des jüdischen Volkes...*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 338-354.

prince asmonéen qui vint troubler cette paix (57 avant J.-C.). Nous venons de dire qu'Alexandre, l'aîné des deux fils d'Aristobule II, avait réussi à s'échapper, tandis qu'on l'emmenait captif à Rome avec sa famille. Ambitieux et audacieux comme son père, il trouva le moyen de former une armée, composée de 10.000 fantassins et de 1.500 cavaliers, avec laquelle il s'empara des trois forteresses Alexandréion, Hyrcania et Machéronte. La première a été mentionnée récemment; elle était au sud de Scythopolis. On ignore où était la seconde. Les ruines de Machéronte ou Machærus existent encore à l'est de la mer Morte, sous le nom de *Mkaur*. Le Romain Gabinius, qui venait d'être envoyé en Syrie comme proconsul, comprit qu'il fallait agir promptement et énergiquement. Il marcha donc contre Alexandre à la tête d'une légion, et le battit auprès de Jérusalem, après lui avoir tué 3.000 soldats. Alexandre put se réfugier dans la forteresse d'Alexandréion; mais, assiégé par les Romains, il fut bientôt obligé de se rendre. Sa mère n'avait pas été emmenée en captivité, et elle s'était rangée ouvertement du côté de Rome. Elle obtint de Gabinius qu'en échange de la capitulation de son fils, qui s'étendait aux trois forteresses, on lui laissât la vie sauve et la liberté <sup>1</sup>.

Le proconsul opéra ensuite quelques changements importants dans l'organisation politique de la Judée. Il enleva à Hyrcan l'administration du pays et ne lui laissa que l'exercice de ses fonctions pontificales. Il divisa la contrée en cinq districts, dont les villes de Jérusalem, de Gazara, de Jéricho, d'Amathus et de Sepphoris étaient les chefs-lieux. Amathus était sur la rive orientale du Jourdain, près du Jaboc; Sepphoris en Galilée; non loin de Nazareth. Le gouvernement de chacun de ces districts fut confié à des Juifs riches et influents, dévoués à Rome. Dans chacun d'eux fut établi un sanhédrin qui eut les mêmes pouvoirs que la haute assemblée de Jérusalem; de la sorte, celle-ci cessa de posséder une puissance supérieure et d'être pour ainsi dire le cœur de la nation. Il est donc manifeste que les modifications accomplies par Gabinius avaient pour but principal d'affaiblir le peuple juif, en décentralisant le pouvoir, et en dépouillant Jérusalem de ses anciens droits <sup>2</sup>.

Cependant, la révolte était loin d'avoir pris fin. L'année suivante (56 avant J.-C.), Aristobule II et son plus jeune fils, Antigone, s'enfuirent de Rome et vinrent en Judée, pour essayer de reconquérir la situation qu'ils avaient perdue. Aristobule ne put réunir qu'une petite armée, que les Romains refoulèrent aisément de l'autre côté du Jourdain. Il essaya ensuite de se maintenir dans la forte-

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, v, 2-4; *Bell. jud.*, I, VIII, 2-5.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, v, 4; *Bell. jud.*, I, VIII, 5.

resse de Machéronte; mais les Romains l'y suivirent, et il dut se rendre après deux jours seulement de résistance. Il fut ramené à Rome comme prisonnier. Toutefois, le Sénat remit ses enfants en liberté et leur permit de rentrer en Judée<sup>1</sup>. Gabinus fit alors une expédition en Égypte. Hyrcan et Antipater l'assistèrent de leur mieux, en lui fournissant de l'argent et des soldats, davantage encore en obtenant que les Juifs si nombreux qui résidaient en Égypte lui prêtassent leur puissant concours. Quand il revint, en 55, il trouva la Judée une fois de plus en insurrection. C'est le fils aîné d'Aristobule II, Alexandre, qui l'avait soulevée contre Rome, et ses opérations militaires avaient eu un tel succès, que les détachements de l'armée romaine laissés dans le pays avaient été réduits à se réfugier au sommet du mont Garizim, près de Naplouse. Alexandre les bloqua et refusa de parlementer avec le général qui les commandait, bien qu'Antipater eût offert sa médiation. Gabinus accourut au plus vite à leur secours et livra à Alexandre, au pied du mont Thabor, une grande bataille, dans laquelle 10.000 Juifs perdirent la vie<sup>2</sup>.

En 54, Licinius Crassus, qui avait été triumvir avec César et Pompée (60 avant J.-C.), remplaça Gabinus comme proconsul de Syrie. Ce dernier s'était fait redouter par ses dures exactions, qui lui furent sévèrement reprochées à Rome et qui lui valurent un bannissement perpétuel. Crassus le dépassa encore, en recourant au pillage ouvert, afin de se procurer les ressources dont il avait besoin pour aller attaquer les Parthes. Le trésorier du temple de Jérusalem, Éléazar, essaya en vain de le satisfaire, en lui livrant une barre d'or de grande valeur, qui avait été habilement dissimulée jusqu'alors, à l'intérieur d'une poutre de bois. Sa rapacité n'en fut que plus excitée, et bien qu'il eût promis de ne pas toucher au trésor du temple, il viola immédiatement sa promesse et déroba 2.000 talents (17.000.000 fr.) en argent monnayé, et de plus l'équivalent de 18.000.000 francs en objets précieux. Les revêtements d'or des trois chambres du sanctuaire furent audacieusement arrachés<sup>3</sup>. Il n'est pas étonnant que le temple de Jérusalem ait contenu tant de richesses. Les Juifs étaient répandus à travers tout l'empire romain, et beaucoup d'entre eux possédaient une fortune considérable. Indépendamment de la taxe annuelle exigée par la Loi, ils envoyaient à Jérusalem de riches offrandes pour le sanctuaire.

Crassus trouva son châtement chez les Parthes, où il périt avec

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, vi, 1; *Bell. jud.*, I, viii, 6.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, viii, 3-5; *Bell. jud.*, I, viii, 7.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, vii, 1; *Bell. jud.*, I, viii, 8.

toute son armée, à la désastreuse bataille de *Carrhæ* (53 avant J.-C.). On lui donna pour successeur Cassius Longinus, qui n'eut pas seulement à défendre la Syrie contre l'invasion des Parthes (52 avant J.-C.), mais aussi à comprimer les mouvements de rébellion qui ne cessaient pas de renaître en Judée. Pour le moment, ce n'étaient pas les princes asmonéens qui troublaient la paix, mais un certain Pitolaüs, qui s'était fait leur continuateur. Il échoua totalement comme eux. A la fin, il s'était enfermé avec une armée de 30.000 hommes dans la ville de Tarichées, située au sud du lac de Tibériade. Elle tomba au pouvoir des Romains; Pitolaüs fut mis à mort avec un grand nombre de ses soldats; les autres furent vendus comme esclaves<sup>1</sup>.

Mais voici que, tout à coup, l'an 49 avant J.-C., à Rome même, les rivalités entre les deux partis déchaînèrent toutes sortes de maux, dont les provinces de la puissante république n'eurent pas moins à souffrir que l'Italie. En Italie, ce fut la guerre civile; dans les provinces, l'obligation de fournir les sommes énormes qu'exigeait cette guerre. « Pendant environ vingt ans, depuis le jour où César eut franchi le Rubicon jusqu'à la mort d'Antoine, toute l'histoire romaine se répercuta dans l'histoire de la Syrie, et aussi dans celle de la Palestine... Durant ce court espace de temps, la Syrie et la Palestine ne changèrent pas moins de quatre fois de maître<sup>2</sup>. »

L'an 49, César s'empara de Rome et devint dictateur. Pompée et le Sénat s'enfuirent hors d'Italie. Pour créer une diversion en sa propre faveur, César rendit la liberté à Aristobule II et l'envoya en Syrie avec deux légions, pour lutter contre les partisans de Pompée. Mais, avant que l'ancien roi des Juifs eût quitté Rome pour aller remplir cette mission, il fut empoisonné par les amis de Pompée<sup>3</sup>. D'autre part, Alexandre, l'aîné des fils de ce prince, tomba entre les mains de Metellus Scipion, gendre de Pompée, alors proconsul de Syrie et fut décapité à Antioche, sans doute sur l'ordre de Pompée lui-même<sup>4</sup>. C'est alors que « Ptolémée..., tétrarque de Chalcis qui est au pied de l'Anti-Liban, envoya son fils Philippion à Ascalon où résidait la veuve d'Aristobule, pour la presser de lui confier son fils Antigone et ses (deux) filles, qu'il prenait sous sa protection. En accomplissant sa mission, Philippion devint éperdument amoureux de la plus jeune des princesses, nommée Alexandra, et il l'épousa. Quand il fut revenu auprès de son père, celui-ci s'enflamma

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, vii, 3; *Bell. jud.*, I, viii, 9.

2. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes...*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 342.

3. On conserva son corps dans le miel, jusqu'au jour où Antoine le fit transporter à Jérusalem et déposer dans les tombes royales. Josèphe, *Bell. jud.*, I, II, 1.

4. Dion Cassius, xli, 18; Josèphe, *Ant.*, XIV, vii, 4; *Bell. jud.*, I, ix, 1, 2.

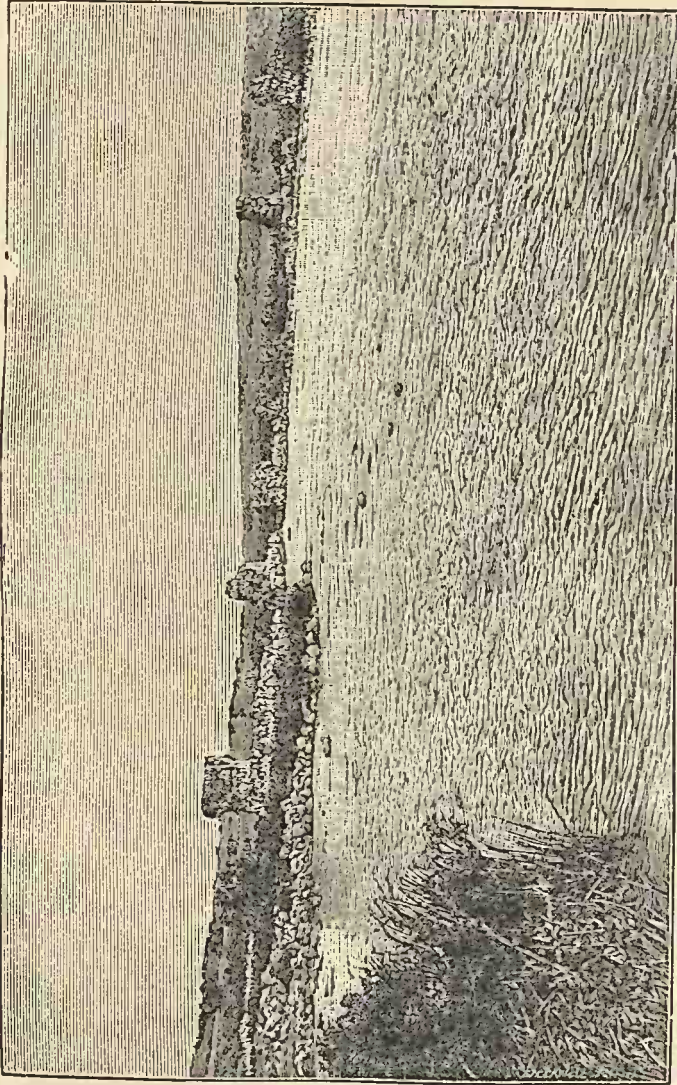


Fig. 114. — Le Jourdain au-dessous du lac de Tibériade.  
Tartichées se trouvait dans ces parages.

à son tour pour sa belle-fille, et si bien, qu'il fit assassiner son fils. afin d'épouser sa veuve. Quels monstres que tous ces roitelets asiatiques! »<sup>1</sup>.

Les deux grands rivaux, César et Pompée, se livrèrent une bataille décisive à Pharsale (9 août 48 avant J.-C.). Pompée fut vaincu et fait prisonnier, puis décapité en Égypte (28 septembre 48). Sans



Fig. 115. — César.

perdre de temps, Hyrcan et son ministre Antipater, qui avaient été partisans de Pompée, se rangèrent parmi les adhérents du vainqueur; car ils comprenaient fort bien, Antipater surtout, que désormais tout dépendait de sa faveur, pour eux et pour la Judée. Après avoir débarqué en Égypte, où des querelles s'étaient élevées au sujet de la succession au trône, et où il venait défendre les intérêts de la fameuse Cléopâtre, dont il s'était épris, César eut à faire la guerre à Ptolémée, le dernier monarque égyptien de ce nom, qui disputait la couronne à Cléopâtre. Le dictateur romain courut d'abord de grands dangers, à cause du petit nombre de ses soldats; mais Antipater lui conduisit 3.000 hommes, qui lui furent d'un

1. De Sanley, *Sept siècles de l'histoire judaïque*, p. 178. Cf. Josèphe, *Ant.* XIV, vii, 4; *Bell. jud.*, ix, 2.



grand secours. Les Juifs qui résidaient en Égypte étaient hostiles à César. Antipater les encouragea à prendre son parti; ce qu'ils firent bientôt. Le ministre tout-puissant d'Hyrcan déploya en personne une grande activité pour être utile et agréable à l'illustre Romain, et contribua pour sa part à la prise de Péluse et à l'ensemble de la victoire; il reçut plus d'une blessure dans les divers combats auxquels il assista<sup>1</sup>. Aussi, après l'heureux achèvement de cette campagne difficile (47 avant J.-C.), lorsque César vint en Syrie et distribua les marques de sa faveur aux princes et aux autres personnages qui l'avaient assisté, Hyrcan et Antipater furent-ils particulièrement récompensés. La dignité de grand prêtre fut confirmée à Hyrcan. César lui donna aussi le titre d'ethnarque et lui confia de nouveau l'administration politique de la Judée, dont Gabinius l'avait dépouillé.



Fig. 116. — Monnaie de Cléopâtre II.

Tête de la reine en Isis, avec de longues tresses attachées par des épis. —  $\tau$  Aigle aux ailes déployées, sur un foudre.

Antipater reçut le droit de cité à Rome et l'immunité de toute sorte d'impôts. César lui reconnut en même temps le titre de gouverneur ( $\epsilon\pi\iota\tau\omicron\upsilon\pi\omicron\varsigma$ ) de la Judée, que Gabinius paraît lui avoir conféré. Enfin, César autorisa la reconstruction des remparts de Jérusalem, détruits naguère par l'ordre de Pompée<sup>2</sup>.

A cette même occasion, Antigone, le second fils d'Aristobule II, se présenta aussi devant César, pour essayer de faire reconnaître ses droits, et pour protester contre Hyrcan et Antipater, qui les avaient lésés. Il rappela que son père et son frère Alexandre avaient été sacrifiés à la cause de César. Mais Antipater lui tint tête fort habilement; et alla jusqu'à montrer au dictateur les blessures qu'il avait reçues en le défendant. Il eut gain de cause, et Antigone dut se retirer sans avoir rien obtenu (47 avant J.-C.)<sup>3</sup>. César, pour manifester davantage encore sa bienveillance à l'égard des Juifs, accorda à Hyrcan et à ses enfants le titre très honorable et très

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, VIII, 1-3; *Bell. jud.*, I, IX, 1-3.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, VIII, 3; *Bell. jud.*, I, IX, 5.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, VIII, 5; *Bell. jud.*, I, X, 3.

envié d'allié des Romains, et déclara que les armées de la république n'auraient pas le droit d'hiverner en Judée, ni celui d'y lever des contributions<sup>1</sup>. Plus tard (45 avant J.-C.), Hyrcan ayant envoyé des ambassadeurs à Rome pour offrir ses hommages à César, celui-ci se montra plus généreux encore; car il rendit aux Juifs le port de Joppé, toutes les villes qu'ils avaient possédées dans la plaine d'Esdrelon, Lydda aussi et d'autres localités. Il maintint aux Juifs d'Égypte tous leurs privilèges. Ces diverses concessions furent confirmées par le Sénat romain<sup>2</sup>. Néanmoins, Josèphe fait remarquer que ces avantages laissèrent très froids les habitants de Jérusalem et de la Judée, qui comprirent qu'ils étaient surtout accordés pour plaire à Antipater. Or, celui-ci s'était fait détester de la population; car il sautait aux yeux de tous que ce vil Iduméen, comme on l'appelait, travaillait principalement pour lui-même et pour sa famille, en abusant de la faiblesse d'Hyrcan. Cette froideur de la nation envers César l'irrita, et il menaça les mécontents d'une triple colère : la sienne, celle du grand prêtre et celle de César; il promit au contraire de récompenser ceux qui manifesteraient du respect, de la confiance et de l'affection à l'égard du dictateur<sup>3</sup>.

Ce trait, ajouté à tant d'autres, met sous son vraie jour la situation qu'Antipater s'était arrogée au sein du peuple juif. De fait, toute l'autorité était entre les mains de l'intrigant Iduméen. On le vit plus que jamais, quand il nomma ses deux fils, Phasaël et Hérode, gouverneurs militaires, celui-là de Jérusalem, celui-ci de la Galilée. Le second, qui jouera bientôt un rôle si important dans cette histoire, était alors âgé de vingt-cinq ans<sup>4</sup>. Il donna une preuve immédiate de la décision, du courage et de la promptitude d'action qui le caractérisaient. Une troupe de bandits, dont le chef se nommait Ézéchias, se livrait à toute sorte de forfaits en Galilée et sur la frontière syrienne. Ils étaient la terreur de la région entière. Hérode les poursuivit avec toute son énergie sauvage, s'empara d'eux et mit à mort Ézéchias, avec un grand nombre de ses complices<sup>5</sup>. La population galiléenne et les Syriens lui furent très reconnaissants de cette délivrance. Mais, à Jérusalem, cet acte de sévère justice fut loin de

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, x, 2.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, x, 6.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, ix, 1.

4. Josèphe, *Ant.*, XIV, ix, 2; *Bell. jud.*, I, x, 4. Seulement de quinze d'après le texte actuel de Josèphe. Mais Hérode étant mort à l'âge d'« environ soixante-dix ans », vers l'an 4 avant J.-C., ne pouvait pas n'avoir que quinze ans à l'époque où il fut nommé gouverneur de la Galilée, en 45. C'est donc vingt-cinq ans qu'il faut lire. Du reste, un jeune homme de quinze ans n'aurait guère été capable d'accomplir l'acte que nous allons raconter.

5. Josèphe, *Ant.*, XIV, ix, 2; *Bell. jud.*, I, x, 5.

plaire à tout le monde. L'aristocratie juive, qui voyait d'un très mauvais œil l'ascendant toujours plus grand que prenaient Antipater et ses fils, dénonça la conduite du jeune Hérode comme un attentat aux pouvoirs du Sanhédrin, que César avait rétabli sous sa forme primitive, et qui avait seul le droit de prononcer des sentences de mort. Elle exigea d'Hyrcean que le coupable fût cité devant la haute assemblée, pour rendre compte de son acte.

Le pontife si faible aurait été peut-être insensible à cette démarche, si les mères de plusieurs des Juifs qui avaient fait partie de la bande d'Ézéchias et qui avaient été condamnés à mort par Hérode, n'étaient venues à Jérusalem pour implorer sa pitié. Toutes les fois qu'il se rendait au temple, elles se jetaient à ses pieds et le suppliaient de venger le sang de leurs fils. Hérode fut donc cité devant le Sanhédrin. Il se présenta, en effet, sur le conseil de son père; mais vêtu de pourpre, entouré de ses gardes et d'une escorte armée. Troublés par cette apparition, les membres du tribunal suprême n'osèrent pas le condamner. Un pénible silence régna pendant quelque temps dans la salle. Seul un pharisien nommé Saméas, homme d'une parfaite intégrité, identifié par beaucoup d'historiens au célèbre Schammaï dont il sera question plus loin, eut le courage d'accuser Hérode et de demander sa mort. Fait remarquable : lorsque Hérode, devenu roi, fera massacrer le Sanhédrin, il épargnera Saméas, dont il avait su apprécier le courage. Hyrcean, qui présidait la séance en sa qualité de grand prêtre, avait reçu du proconsul de Syrie, Sextus César, parent du dictateur, une lettre qui interdisait de condamner l'accusé. Quand il vit que l'assemblée, impressionnée par les paroles de Saméas, allait prononcer une sentence de mort, il leva brusquement la séance; mais il voulut qu'Hérode quittât au plus vite et secrètement Jérusalem. Celui-ci obéit; toutefois, pour se venger de l'insulte qu'il prétendait avoir reçue, il revint peu après dans la ville, à la tête de ses troupes. Il fallut toute l'autorité de son père pour le calmer, et l'empêcher de se livrer à des actes de violence. Il rentra donc en Galilée, satisfait d'avoir montré à ses adversaires qu'il ne les redoutait pas. Il l'avait été déjà, lorsque le proconsul de Syrie l'avait nommé gouverneur militaire de la Cœlésyrie, délivrée par lui des bandits qui la pillaient<sup>1</sup>.

Le 15 mars 44, César était poignardé par Brutus en plein Sénat. Sa mort fut un grand malheur pour les Juifs, surtout pour ceux de Judée. Ceux de Rome le pleurèrent amèrement; pendant plusieurs nuits ils se tinrent, désolés, auprès de son cadavre<sup>2</sup>. Mais Antoine

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, ix, 3-5; *Bell. jud.*, I, x, 6-8; Derenbourg, *Essais sur l'histoire...*, p. 146-148.

2. Salluste, *Jul. Cæsar*, 84.

jura de venger sa mort et de continuer son œuvre. Cassius et les autres chefs de la conspiration odieuse qui avait abouti à l'assassinat de César passèrent en Orient, pour lever des troupes, afin de pouvoir lutter avec avantage contre leurs adversaires. A la fin de la même année 44, Cassius avait réussi à former une armée considérable.



Fig. 117. — Buste d'Antoine.

Mais il fallait la nourrir, l'équiper; de là, le besoin de réunir aussi des sommes énormes, que les provinces d'Asie furent obligées de payer dans un délai très bref. Pour sa part, la Palestine dut livrer 700 talents (6.750.000 fr.), dont 100 (850.000 fr.) furent fournis par la Galilée.

Nous l'avons dit, Antipater et ses fils avaient été autrefois de chauds partisans de César. Maintenant que la faction opposée paraissait l'emporter, ces ambitieux à l'âme vile n'hésitèrent pas à se ranger parmi les adhérents de Cassius, et ils manifestèrent un grand zèle pour recueillir les sommes demandées. Hérode fut le premier à trouver et à remettre les 100 talents auxquels la Galilée avait été

taxée. Pour lui en témoigner sa reconnaissance, Cassius lui confirma le titre de gouverneur de la Cœlésyrie, que Sextus César lui avait autrefois accordé. Les rentrées se firent moins facilement ailleurs. Cassius en fut tellement irrité, qu'il condamna les habitants des villes de Gophna, d'Emmaüs, de Lydda et de Thamna à être vendus comme esclaves. Pour éviter d'autres malheurs semblables, Hyrcan avança cent talents (850.000 fr.) de sa propre bourse<sup>1</sup>.

Évidemment, il n'avait pas été possible à Antipater de conquérir une telle influence et une telle autorité, sans faire des envieux et sans se créer des ennemis personnels. Malékos, l'un des Juifs qui avaient été chargés de percevoir en Judée le tribut imposé par Cassius, voulut conquérir à son tour la première place. Mais, comme Antipater, qui la possédait depuis plusieurs années, le gênait, il résolut de s'en débarrasser. Il gagna donc à prix d'argent l'échanson d'Hyrcan, qui empoisonna le premier ministre pendant un repas auquel il assistait chez le grand prêtre<sup>2</sup>. Malékos se croyait déjà en plein succès, et prenait des mesures pour s'emparer du pouvoir; mais Hérode sut promptement découvrir et châtier le meurtrier de son père. Après s'être mis d'accord à ce sujet avec Cassius, il le fit assassiner dans le voisinage de Tyr (43 avant J.-C.)<sup>3</sup>. Cette mort tragique impressionna vivement Hyrcan; mais Hérode lui ayant allégué qu'elle avait été ordonnée par Cassius, le pontife, dont la faiblesse morale s'était encore accrue, n'osa pas manifester sa peine.

En 42, Cassius quitta la Syrie. Il avait terriblement pressuré cette province, en exigeant d'elle des sommes énormes. Elle eut encore beaucoup à souffrir après son départ, car, comme elle se trouvait alors sans chef, des troubles y éclatèrent de divers côtés. Antigone, fils d'Aristobule II, mit à profit cette situation pour essayer de faire valoir ses droits au trône de Judée. Ptolémée de Phalère l'aïda dans cette tentative, qu'Hérode rendit infructueuse, en infligeant une grave défaite aux deux confédérés<sup>4</sup>. C'est vers cette date qu'Hérode, déjà marié à Doris, Iduméenne de bonne famille, dont il avait eu un fils nommé Antipater, conclut des fiançailles avec Mariammé<sup>5</sup>, princesse asmonéenne remarquable par sa beauté. Elle avait pour père Alexandre, fils d'Aristobule I<sup>er</sup>, et pour mère, Alexandra, fille du pontife Hyrcan II. Dans l'espoir qu'Hérode s'attacherait ainsi à la famille asmonéenne et la protégerait, le grand-père et la mère de Mariammé favorisèrent cette union, qui fut si malheureuse.

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xi, 4; *Bell. jud.*, I, xi, 4.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, xi, 4; *Bell. jud.*, I, xiv, 4.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, xi, 5; *Bell. jud.*, I, xi, 8.

4. Josèphe, *Ant.*, XIV, xii, 1; *Bell. jud.*, I, xii, 2-3.

5. Ou *Mariamné*, d'après une variante adoptée par quelques auteurs. Ce nom est une forme grecque de l'hébreu *Miriam*, dont nous avons fait Marie.

A la fin de l'automne de l'année 42, les conjurés républicains, Brutus et Cassius, furent battus près de Philippes, en Macédoine, par Antoine et Octave. Ce dernier retourna ensuite en Italie, tandis qu'Antoine demeurait en Asie, dont il était maître entièrement. Cette situation créait un grand embarras aux deux frères Phasaël et Hérode, qui avaient soutenu chaudement les intérêts de Cassius. Cet embarras s'accrut encore, quand une députation de l'aristocratie juive alla trouver Antoine en Bithynie, au commencement de l'année 41, pour se plaindre des deux frères. Mais il semblait que tout dût leur réussir et que ce qui les menaçait le plus tournât finalement à leur avantage. En effet, Hérode se rendit lui-même auprès d'Antoine et fut assez heureux pour se disculper par ses flatteries, et surtout en offrant au tout-puissant Romain une grosse somme d'argent. Antoine voulut bien se souvenir qu'il avait reçu autrefois l'hospitalité chez Antipater, le père d'Hérode <sup>1</sup>.

Peu de temps après, Hyrcan envoya aussi une députation auprès d'Antoine, qui était alors à Éphèse. Il le pria de mettre en liberté les Juifs que Cassius avait fait vendre comme esclaves, et d'obliger les Tyriens à rendre les localités dont ils s'étaient emparés sur le territoire de la Judée. Antoine agréa volontiers cette demande et donna des ordres en conséquence. Aux derniers mois de l'année 42, une nouvelle délégation de l'aristocratie juive, composée de cent membres, se présentait devant Antoine, cette fois à Daphné, près d'Antioche, pour protester une fois de plus contre la conduite de Phasaël et d'Hérode. Mais elle n'obtint pas plus de succès que la première. Bien plus, comme le grand prêtre Hyrcan assistait à l'audience, Antoine l'ayant prié de lui indiquer ceux qu'il croyait les plus capables d'administrer la Judée, pris au dépourvu, il rendit un témoignage favorable aux deux frères. Antoine les nomma donc, par un décret en forme, tétrarques de cette province. Il fit ensuite jeter en prison quinze des délégués qui étaient venus les accuser; il les aurait même condamnés à mort, si Hérode, dont les instincts brutaux faisaient place parfois à de bons sentiments, n'eût lui-même intercédé en leur faveur <sup>2</sup>.

Les choses se passèrent plus mal encore lorsque les Juifs, qui détestaient de plus en plus les deux parvenus, envoyèrent à Antoine, qui était attendu à Tyr, une troisième ambassade, composée cette fois de mille membres, et chargés de renouveler leurs plaintes. Cette insistance déplut tellement au triumvir qu'il ordonna au gouverneur de la ville de massacrer sans pitié tous ceux des délégués qui demanderaient une modification à la forme du gouvernement établie par

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xii, 2; *Bell. jud.*, I, xii, 4.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, xiii, 1; *Bell. jud.*, I, xii, 5.

lui en Judée. Hérode et Phasaël, venus aussi au-devant d'Antoine, conjurèrent en vain les membres de la mission de ne pas entrer dans Tyr, où un grand danger les menaçait. Ils s'avancèrent quand même. Les soldats romains s'élançèrent sur eux et les égorgèrent en partie; d'autres furent faits prisonniers; le reste prit la fuite. La population de Tyr, dont cet acte barbare avait soulevé l'indignation, se répandit en injures contre Hérode et contre Antoine. Celui-ci, furieux à son tour, fit mettre à mort ceux des délégués qu'on avait emprisonnés<sup>1</sup>.

Antoine n'avait guère réussi à se rendre populaire en Asie. La vie de fêtes et de débauches perpétuelles qu'il menait sans cesse, exigeait des sommes fabuleuses, qui étaient à la charge des habitants. Aussi les impôts devenaient-ils écrasants partout où passait ce viveur.



Fig. 118. — Guerriers parthes. — Arc de triomphe de Septime-Sévère.  
(D'après Duruy, *Histoire des Romains*, t. VI, p. 71.)

La Palestine ne fut pas plus épargnée que les autres districts<sup>2</sup>. Tandis qu'Antoine était en Égypte (41 avant J.-C.), retenu par l'impudique Cléopâtre et occupé en même temps par les affaires de Rome, les Parthes envahirent toute l'Asie occidentale, sous la conduite de Pacorus et du satrape Barzaphranès. Le fils d'Aristobule II, Antigone, crut trouver dans leur invasion une circonstance favorable pour rétablir le trône asmonéen. Il s'entendit avec leurs chefs, en promettant de leur livrer 1.000 talents d'argent (8.500.000 fr.) et cinq cents jeunes filles des meilleures familles — marché horriblement odieux — s'ils l'assistaient dans cette entreprise. Ils acceptèrent et pénétrèrent en Palestine avec deux armées, dont l'une, commandée par Pacorus, longea le littoral méditerranéen, tandis que l'autre sous les ordres de Barzaphranès, s'avancait par l'intérieur des terres. Avant qu'ils arrivassent à Jérusalem, Antigone s'y était introduit avec un certain nombre de partisans, et des combats avaient eu lieu entre sa troupe et les soldats de Phasaël et d'Hérode. On célébrait alors la fête de la Pentecôte, et de nombreux pèlerins étaient arrivés

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, XIII, 2; *Bell. jud.*, I, XII, 7.  
2. Appien, CIV, v, 7.

dans la Ville sainte, des différentes contrées où résidaient les Juifs. La guerre civile n'en fut que plus sanglante. La plus grande partie de la nation était favorable à Antigone, car elle était demeurée très attachée aux Asmonéens, tandis qu'elle détestait Hérode et son frère.

Lorsque Pacorus fut arrivé auprès de la ville, avec le corps d'armée qu'il commandait, il se donna comme un ami des Juifs et un organisateur de la paix. Il engagea donc Phasaël à aller au-devant de Barzaphranès pour discuter avec lui les conditions d'une entente. Hérode, qui soupçonnait un piège, engagea en vain son frère à se tenir sur ses gardes. Phasaël accepta la proposition sans défiance et se rendit, avec le grand prêtre, au camp de Barzaphranès, pendant que cinq cents cavaliers parthes demeuraient dans l'intérieur de Jérusalem, sous prétexte d'y maintenir l'ordre. Mais, à peine arrivés au camp des Parthes, Phasaël et Hyrcan furent déclarés prisonniers <sup>1</sup>. A cette nouvelle, Hérode, qui ne se sentait pas assez fort pour courir les chances d'une résistance armée, prit le parti de quitter Jérusalem, et s'enfuit pendant la nuit. Il emmenait avec lui sa mère, ses sœurs, sa femme, Alexandra, fille d'Hyrcan II, Mariammé sa fiancée et fille de cette princesse, enfin son plus jeune frère, des serviteurs et une poignée de soldats. Son dessein était de se réfugier en Idumée. Sa petite caravane courut de grands périls, car elle fut poursuivie par les Parthes, qui ne tardèrent pas à être informés de son départ. Hérode eut à engager plusieurs fois avec eux une lutte très vive, quand ils le serraient de trop près. Plus loin, il fut même attaqué par des Juifs, que sa bravoure mit parcelllement en déroute. En souvenir de cette victoire, il fit construire dans la suite, au sommet de la colline où il l'avait remportée, un château fort, qu'il nomma *Hérodion* <sup>2</sup>. Arrivé à la forteresse de Massada, dressée sur un rocher, auprès de la rive occidentale et vers l'extrémité de la mer Morte <sup>3</sup>, il y mit en sûreté la plus grande partie de sa caravane, et il en confia la défense à son frère Joseph, qui était venu d'Idumée pour lui amener des renforts. Il reprit ensuite sa marche dans la direction du Sud, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans le voisinage de Pétra <sup>4</sup>.

Le lendemain de cette fuite mémorable, les Parthes pillèrent Jérusalem, et les environs, et livrèrent à Antigone le pontife Hyrcan, son grand-père, et Phasaël. Le prétendant qui voulait être, comme ses prédécesseurs immédiats sur le trône, pontife en même temps que roi, commit l'indignité de couper, avec ses dents, les oreilles d'Hyrcan,

1. Josèphe, *Ant.*, XVI, XIII, 3-6; *Bell. jud.*, I, XIII, 1-5.

2. Cf. Conder et Kitchener, *Survey of western Palestine*, t. III, p. 418-420.

3. Nous la décrirons plus tard, en racontant les derniers événements du peuple juif.

4. Josèphe, *Ant.*, XIV, XIII, 6-9; *Bell. jud.*, I, XIII, 6-8.



pour le rendre à jamais incapable, d'après la législation judaïque<sup>1</sup>, d'exercer les fonctions pontificales. Quant à Phasaël, pour échapper au sort cruel et ignominieux auquel il s'attendait de la part de ses ennemis, il se suicida en se fracassant la tête contre le mur de sa prison. Avant d'expirer, il eut la consolation d'apprendre que son frère Hérode s'était mis hors de danger<sup>2</sup>.

### VII. — Antigone, roi de Judée.

(40-37 avant J.-C.)

En quittant Jérusalem, les Parthes installèrent Antigone comme roi de la Judée, et ils emmenèrent avec eux à Babylone Hyrcan II, l'ancien grand prêtre, qui fut accueilli avec honneur par la nombreuse colonie juive établie dans cette ville. Le nom hébreu du nouveau monarque était « Mathathias ». Il est gravé sur les monnaies qu'on a de ce prince<sup>3</sup>, et sur quelques inscriptions grecques. Son règne fut très troublé et ne dura que trois ans. Comme ses prédécesseurs depuis Aristobule I<sup>er</sup>, à son titre royal il ajouta celui de grand prêtre. Le voilà donc roi par la grâce des Parthes. Mais, pour soutenir ses droits, il n'avait ni les qualités d'un homme d'État, ni celles d'un habile général. S'il avait seulement possédé l'esprit entreprenant d'Alexandre Jannée, son bisaïeul, il aurait trouvé, dans l'attachement d'une grande partie du peuple juif pour sa race et pour lui-même, dans le secours des Parthes et dans les multiples embarras de Rome à cette époque, l'occasion de se rendre fort et de devenir peu à peu l'ami des Romains, qui auraient eu besoin de lui. Mais il n'y avait chez lui aucune idée grande, aucun plan d'ensemble; une fois en possession de la couronne, il désirait surtout se venger d'Hérode. Celui-ci, au contraire, était poussé et soutenu par son ambition immense, qui, toujours à l'affût des occasions, forçait pour ainsi dire le succès de se ranger de son côté. Il n'avait pas renoncé à monter sur le trône de Jérusalem, et, pour réaliser ce dessein, il comptait sur la puissante protection de ses amis, les Romains; aussi se dirigea-t-il en toute hâte vers Rome. Il avait tout d'abord espéré que le roi de Pétra, Malchus, lui prêterait son concours dans le même sens; c'est pourquoi nous l'avons vu naguère prendre la route de cette ville. Mais Malchus lui fit dire qu'il ne le recevrait pas. Son chemin le plus sûr et le plus court pour se rendre en Italie le conduisit alors en Égypte. Arrivé à Rhinocolure — actuellement, le torrent

1. Lévitique, XXI, 16-23.

2. Josèphe, XIV, XIII, 9, 10; *Bell. jud.*, I, XIII, 9-11.

3. En grec : ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΝΤΙΓΩΝΟΥ, « du roi Antigone ». En hébreu : « Mathathias le grand prêtre. »

*el Arich*, qui sert de limite à cette contrée au Nord-Ouest — il apprit la mort de son frère Phasaël, et il en éprouva une véritable douleur, car il l'aimait tendrement. La reine Cléopâtre essaya en vain de le retenir à Alexandrie. Il s'embarqua, bien que les tempêtes d'automne eussent déjà commencé sur la Méditerranée. Il en subit une, particulièrement dangereuse, qui le jeta dans l'île de Rhodes; mais, de là, il put gagner Brundisium, aujourd'hui *Brindisi*, puis Rome, en traversant une partie considérable de l'Italie<sup>1</sup>.

A peine arrivé à Rome, il alla raconter à Antoine ses malheurs et ceux de la Judée. Il lui fit connaître le marché infâme qu'Antigone avait conclu avec les Parthes, et, pour achever de gagner sa faveur, il lui fit présent d'une grosse somme d'argent. Octave étant aussi entré dans ses vues, le Sénat fut convoqué et on lui présenta le prince

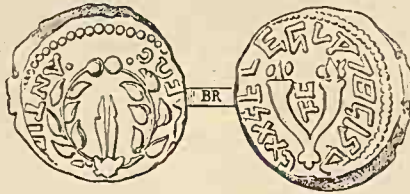


Fig. 119. — Monnaie d'Antigone. — Une couronne. — R Deux cornes d'abondance.

juif. On rappela aux sénateurs les services rendus à Rome par Antipater, son père, et par lui-même. Au contraire, on accusa Antigone d'avoir reçu de la main des Parthes une couronne que les Romains avaient seuls le droit de distribuer, et on le déclara ennemi de la république. Antoine, prenant ensuite la parole, invita le Sénat à instituer Hérode roi de Judée et à déclarer la guerre aux Parthes envahisseurs. Un décret fut établi dans ce sens<sup>2</sup>. Le nouveau roi, accompagné d'Antoine et d'Octave, les célèbres duumvirs, des consuls en fonction, Cneius Domitius Calvinus et C. Asinius Pollio, et d'autres magistrats romains, fut ensuite conduit au Capitole, pour y offrir un sacrifice d'action de grâces. La fête s'acheva par un festin chez Antoine (40 avant J.-C.)<sup>3</sup>.

Hérode possède donc maintenant le titre de roi; mais son royaume est entièrement à conquérir, puisque les Parthes et Antigone, leur protégé, sont entièrement les maîtres du territoire juif. Les Parthes,

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xiv, 1-3; *Bell. jud.*, I, xiv, 1-3.

2. On dit qu'Hérode avait proposé à Antoine de placer sur le trône de Jérusalem le jeune Aristobule, frère de Mariammé, sa fiancée. Ce n'était sans doute que pour la forme.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, xiv, 2, 4-5; *Bell. jud.*, I, xiv, 4; Appien, v, 75.

toutefois, ne tardèrent pas à être expulsés de la Syrie par le légat d'Antoine, Ventidius. Celui-ci s'approcha ensuite de Jérusalem avec un corps d'armée; mais Antigone obtint, en lui offrant une somme d'argent considérable, qu'il se retirât avec la plus grande partie de ses troupes. Ventidius laissa cependant en Judée quelques cohortes, commandées par Silo, qui se laissa pareillement gagner par Antigone et demeura inactif<sup>1</sup>. C'est alors qu'Hérode vint débarquer à Ptolémaïs (l'ancienne Acco), après une absence qui n'avait duré que trois mois (39 avant J.-C.). Son premier soin fut de lever une armée, et il eut la bonne fortune de recevoir, pour cela, beaucoup d'argent d'un riche Juif de Syrie, nommé Saramalla, qui s'était pris d'affection pour les fils d'Antipater. En même temps, Antoine fit transmettre à Ventidius et à Silo l'ordre exprès de prêter un concours actif à Hérode; ils furent donc contraints d'obéir. Les hostilités commencèrent bientôt. Hérode conquit assez facilement la Galilée; puis il s'empara du port de Joppé, dégagea la forteresse de Massada, où sa famille était assiégée par les soldats d'Antigone et où il avait déposé autrefois ses trésors. Ces premiers et rapides succès augmentèrent le nombre de ses partisans, de sorte qu'il put s'avancer contre Jérusalem<sup>2</sup>.

Continuant de favoriser la cause d'Antigone, Silo essaya de faire traîner les choses en longueur, sous prétexte que sa troupe manquait de vivres. Mais Hérode fit arriver au camp romain des convois réguliers de blé, de vin et d'huile. Néanmoins, comme on était alors à l'époque où les soldats prenaient leurs quartiers d'hiver, il laissa Silo s'éloigner avec ses cohortes. Il se voyait maintenant entouré d'une armée suffisante pour lutter seul contre son rival. Au printemps de l'année 38, les Parthes ayant envahi de nouveau la Syrie, Ventidius et Silo furent occupés à les refouler. Pendant ce temps, Hérode, après avoir mis en sûreté sa mère et sa famille dans la ville de Sébasté, l'ancienne Samarie, s'appliqua à soumettre, en Galilée, les places fortes qui ne lui appartenaient pas encore. Sepphoris fut la première à tomber en son pouvoir. Tout auprès de Tibériade, dans les rochers de l'ouadi *el Hammam*, étaient les grottes célèbres d'Arbèles (aujourd'hui *Irbid*), dont il a été question précédemment<sup>3</sup>. Elles servaient de repaires à des brigands qui infestaient le pays. Hérode s'en empara, grâce à ce qu'on a très justement appelé « un véritable trait de génie ». Comme il n'était pas possible de les aborder directement, leur ouverture étant placée très haut dans les rochers à pic, il fit construire d'énormes cages, qui furent glissées d'en haut le long des

1. Josèphe, *Ant.*, XIX, xiv, 6; *Bell. jud.*, I, xv, 2; Dion Cassius, XLVIII, 11.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, xv, 1; *Bell. jud.*, I, xv, 4.

3. A la page 234 de ce volume. Cf. I Macc., ix, 2.

rochers, peuplées de soldats armés, jusqu'à ce qu'elles fussent en face de l'orifice des cavernes. Les soldats s'élançèrent à l'intérieur et massacrèrent les bandits<sup>1</sup>.

Pendant ce temps, Ventidius infligeait aux Parthes une grande défaite (9 juin 38). Il se tourna ensuite contre Samosate, place forte située sur l'Euphrate, qu'il assiégea. Antoine étant venu surveiller les opérations du siège, Hérode le rejoignit, pour lui offrir ses hommages, et aussi pour se plaindre de la lenteur et de la froideur avec laquelle les troupes romaines l'avaient appuyé jusqu'alors. Son illustre protecteur lui fit un excellent accueil, et, après la chute de Samosate, il chargea Sosius, qui avait remplacé Ventidius comme proconsul de Syrie, de lui prêter un sérieux concours pour achever la conquête de son royaume. Sosius envoya immédiatement deux légions en Judée (12,000 hommes); il y alla ensuite en personne avec un contingent plus considérable encore<sup>2</sup>.

Durant l'absence d'Hérode, des faits très graves s'étaient passés. Son frère Joseph, auquel il avait confié le commandement de son armée, engagea imprudemment une bataille avec Antigone, auprès de Jéricho. Non seulement il fut battu, mais il perdit la vie dans ce combat, et Antigone eut la cruauté de faire décapiter son cadavre. Bien plus, Phéroras, le plus jeune des fils d'Antipater, ayant offert de racheter le cadavre de Joseph moyennant 50 talents (425.000 fr.), Antigone refusa de le lui livrer. Lorsque les ennemis qu'Hérode avait en Galilée apprirent le succès de leur cause, ils se soulevèrent et noyèrent un certain nombre de ses partisans dans le lac de Tibériade<sup>3</sup>. Ces mauvaises nouvelles lui parvinrent à Daphné, près d'Antioche. Il partit aussitôt pour rentrer en Judée et pour venger la mort de son frère.

Il soumit assez facilement la Judée. Il attaqua Antigone dans le voisinage de Jéricho, et fut blessé au côté par un javelot pendant le combat. Le prince asmonéen ayant alors divisé son armée en deux corps, dont l'un, commandé par Pappus, qui avait tué Joseph de sa propre main, s'était dirigé vers Sébasté (Samarie). Hérode se mit à sa poursuite et l'atteignit près d'une localité nommée Isana, située près de Béthel<sup>4</sup>. Pappus fut vaincu et obligé de se réfugier dans cette ville, où il fut massacré avec tous ceux des partisans d'Antigone qui n'avaient pas réussi à prendre la fuite. Hérode envoya à son frère Phéroras la tête sanglante de Pappus; puis il traita avec une horrible cruauté les habitants de cinq bourgades des

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xv, 5; *Bell. jud.*, I, xvi, 4; Cf. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. 1, col. 884-886.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, xv, 6-9; *Bell. jud.*, I, xvi, 6-7.

3. Josèphe, *Ant.*, XIV, xi, 10; *Bell. jud.*, I, xvii, 1-2.

4. On la croit identifiée à l'*Ichâna* de II Paralipomènes, xiii, 19.

environs de Jéricho, qui s'étaient déclarées pour son rival; il les fit brûler vifs, au nombre de deux mille <sup>1</sup>.

Maintenant, il était maître de tout le territoire juif; seule la capitale demeurait au pouvoir d'Antigone. Au printemps de l'année 37 avant J.-C., il put en commencer le siège. Lorsque les opérations furent bien en train, il se rendit à Samarie, pour célébrer son mariage avec la princesse Mariammé, avec laquelle il était fiancé depuis cinq ans déjà (42 avant J.-C.). C'était avant tout, de la part d'Hérode, un mariage d'inclination, mais en même temps un mariage de raison; car il espérait, en le contractant, s'attacher les partisans très nombreux de la famille asmonéenne. Avant d'épouser Mariammé, Hérode avait répudié Doris, sa première femme.

Il revint bientôt devant Jérusalem, pour activer les travaux du siège. Le proconsul romain, Sosius, arriva aussi avec des forces imposantes, de sorte que les deux chefs purent diriger ensemble l'attaque de la ville. Comme autrefois Pompée, c'est du côté du Nord qu'ils l'entreprirent le plus activement, avec de puissantes machines de guerre. Dans cette direction, Jérusalem était protégée par des remparts épais et solides. Le premier mur tombait au bout de quarante jours; quinze jours plus tard, le second avait le même sort. Mais le *hiéron* et la ville haute, dans laquelle s'étaient retirés les habitants, restaient encore à conquérir. Les assiégés se défendirent avec toute l'énergie du désespoir, faisant des sorties, détruisant les ouvrages avancés de l'ennemi et en construisant eux-mêmes de nouveaux, pour arrêter sa marche. La famine régna de bonne heure dans la ville; car on était alors dans une année sabbatique, durant laquelle les champs étaient laissés en jachère; aussi les provisions furent-elles bientôt épuisées. On endura de grandes souffrances. Deux membres influents du Sanhédrin, Chemaïa et Abtalion, demandèrent que l'on capitulât, alléguant que c'était Dieu lui-même qui avait suscité ces maux, pour flageller la nation à cause de ses péchés; mais la population presque toute entière refusa de les écouter. Enfin les assaillants donnèrent l'assaut avec succès. Alors commença un affreux carnage, dans les rues et jusque dans les maisons, les soldats romains se vengeant ainsi des fatigues et des souffrances qu'ils avaient eux-mêmes endurées pendant le siège.

Lorsque Antigone vit que tout était perdu pour lui, il alla se jeter aux genoux de Sosius, pour lui demander grâce. Sa conduite ne ressemblait guère alors à celle d'un brave; mais celle du général romain fut cruelle. Il éclata de rire, dit au suppliant qu'il n'était qu'une femme et l'appela « Antigona »; puis il le fit charger de chaînes. Hérode, modéré pour le moment dans sa victoire, et désolé de voir

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xv, 11-15; *Bell. jud.*, I, xvii, 3-8.

massacrer ceux qui allaient être ses sujets, n'eut qu'un souci, celui d'éloigner au plus tôt les soldats romains, qui ne demandaient qu'à piller et à égorgier encore. Il obtint leur départ, en leur distribuant de l'argent à pleines mains. C'est au mois de juillet de l'année 37 avant J.-C. que Jérusalem tomba au pouvoir d'Hérode; Pompée s'était emparé d'elle le même jour, vingt-six ans auparavant<sup>1</sup>.

En se retirant, Sosius emmena Antigone à Antioche. Hérode, que nous allons voir désormais si souvent impitoyable et cruel, et dont le caractère brutal céda si rarement à des mouvements de bienveillance et de grandeur d'âme, demanda à Antoine et en obtint que son malheureux rival subît la mort. Antigone fut attaché à un poteau et flagellé comme un vil criminel; puis il eut la tête tranchée par le bourreau. Comme le fait remarquer Josèphe, c'était la première fois que les Romains condamnaient un roi à être supplicié<sup>2</sup>. C'est ainsi que s'effondra la famille asmonéenne, qui avait eu des jours si glorieux pour elle-même et pour le peuple de Dieu, mais qui, dans la dernière période de son histoire, avait accumulé les maux sur la nation. Elle avait duré environ cent vingt-cinq ans. Inaugurée par Mathathias, elle s'achevait par un autre Mathathias (puisque tel était le nom hébreu d'Antigone), mais qui était loin de valoir le premier. Néanmoins, elle ne s'éteignit pas entièrement avec lui, et nous aurons à parler encore de plusieurs de ses membres. Les principaux survivants étaient : le grand prêtre Hyrcan, exilé à Babylone; Mariammé, fille d'Alexandre (fils aîné d'Aristobule Ier), épousée naguère par Hérode; sa mère, Alexandra, et son frère le jeune Aristobule. La suite de cette histoire nous fera connaître leur triste destinée.

En souvenir de la prise de Jérusalem, à laquelle il avait eu une si grande part, Sosius fit frapper des monnaies, sur lesquelles on voit la « Judée captive » (comme la nomme leur inscription), tenant d'un air désolé sa tête entre ses mains. A ses pieds, est étendu son dernier roi de la race juive, dépouillé de ses vêtements, ligoté et prêt à subir le dernier supplice<sup>3</sup>.

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, xvi, 1-3; *Bell. jud.*, I, xvii, 9 xviii, 1-3.

2. Josèphe, *Ant.*, XIV, xvi, 4 et XV, 1, 2.

3. Voir Madden, *Coins of the Jews*, p. 99-163.

## CHAPITRE II

### RÈGNE D'HÉRODE LE GRAND

(37-4 avant J.-C.)

La couronne juive vient de passer, comme le dit Josèphe <sup>1</sup>, « d'une famille splendide et illustre, à Hérode, fils d'Antipater, qui était issu d'une famille vulgaire et d'une extraction sans noblesse. » L'historien juif s'étend longuement sur ce règne, et ses deux ouvrages continueront d'être nos documents principaux <sup>2</sup>. Les récits qui précèdent nous ont déjà permis d'entrevoir ce qu'était le nouveau roi. Un historien contemporain <sup>3</sup> trace de lui ce portrait impartial, qui nous aidera à mieux comprendre sa conduite, telle que nous aurons à la décrire :

On pourrait dire qu'Hérode était né pour commander. La nature lui avait donné un corps robuste, résistant, qu'il avait de bonne heure accoutumé à toute sorte de fatigues. Il était aussi excellent cavalier qu'ardent chasseur. Dans les luttes, il était un adversaire redouté. Sa lance atteignait sûrement le but, et ses flèches le manquaient rarement. Dès sa jeunesse, il avait été habitué à faire la guerre. A vingt-cinq ans, il avait acquis déjà de la gloire par sa campagne contre les brigands de la Galilée, et, même aux dernières années de sa vie, quand il approchait de soixantedix ans, il accompagna en personne l'expédition contre les Arabes. Il était rare qu'il subît un échec, lorsqu'il dirigeait lui-même les campagnes militaires.

Par caractère, Hérode était sauvage et passionné, dur et indomptable. Les sentiments délicats, les tendres émotions lui étaient étrangères. Toutes les fois que son intérêt personnel le demandait, il agissait avec une main de fer, sans s'inquiéter des flots de sang qui couleraient. Il n'épargna ni ses plus proches parents, ni sa femme passionnément aimée...

D'autre part, il était prudent, habile, ingénieux pour découvrir les

1. *Ant.*, XIV, xvi, 4.

2. *Ant.*, XV, xvi-xviii, 1-8; *Bell. jud.*, I, xviii-xxxiii. Voir aussi pour les traditions rabbiniques, Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, p. 149-165. Cf. de Sanley, *Histoire d'Hérode, roi des juifs*, 1867.

3. Schürer, *Geschichte des j. dischen Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 375, 476. Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, I, xxi, 13.

moyens. Il s'entendait magistralement à adapter toujours aux différentes occasions les mesures qui convenaient le mieux. Quoique dur et inexorable envers tous ceux qui étaient sous sa dépendance, il savait devenir souple et maniable avec ceux dont la situation était supérieure à la sienne. Son regard était assez perçant et son jugement assez net pour comprendre que, dans l'état où était le monde, il ne pouvait réussir que grâce à la faveur et à la protection des Romains. C'est pourquoi ce fut un principe inaliénable de sa politique de conserver l'amitié de Rome, quoi qu'il advint et à tout prix. Il sut se conformer avec habileté et avec succès à ce principe. C'est ainsi que, dans son caractère, la prudence était associée à l'activité et à la décision.

Malheureusement, les qualités qui le rendaient apte à commander étaient mises en branle par une ambition (et un égoïsme) insatiables. Toutes ses tendances et ses aspirations, toutes ses pensées et tous ses actes étaient dirigés vers ce but unique : l'agrandissement de sa puissance, de sa domination, de sa gloire<sup>1</sup>. Sans cesse ce puissant levier était l'âme de toute sa force. Les difficultés et les embarras ne faisaient que l'exciter à multiplier ses efforts. Cette activité infatigable, cette vivacité ne l'ont jamais quitté, même lorsqu'il eut atteint un âge avancé.

Plus sévère encore et sans être injuste, l'historien israélite H. Grætz va jusqu'à dire qu'Hérode fut : « un mauvais démon pour la nation juive », « un serpent venimeux ». Il le compare à « un nuage menaçant qui, dès son apparition, jette sur la vie du peuple juif une sombre obscurité toujours croissante, jusqu'à ce que tout soit enveloppé d'épaisses ténèbres<sup>2</sup>. » L'auteur d'une autre histoire renommée d'Israël<sup>3</sup> ajoute que, s' « il n'est pas permis de refuser à Hérode de grandes qualités naturelles, il a mérité d'être maudit de son temps comme par la postérité. »

On divise habituellement le règne d'Hérode en trois périodes. Durant la première (37-25 avant J.-C.), il est occupé à consolider son trône, car il a encore des ennemis à vaincre. La seconde période, entre les années 25 et 13, est celle de sa plus grande prospérité, de ses riches constructions; la troisième (13-4 avant J.-C.), celle de ses tribulations domestiques, qui gâtèrent la fin de son règne.

### I. — Première période du règne d'Hérode.

Hérode est maintenant sur le trône, son ambition est satisfaite. Mais, à l'intérieur du pays, ce trône ne repose actuellement que sur des ruines et sur des morts, et, pour le consolider, le nouveau monarque devra lutter contre trois catégories d'ennemis : ses sujets eux-

1. Cf. Josèphe, *Ant.*, XVI, iv, 4.

2. *Geschichte der Juden*, 1856, t. III, p. 181-182.

3. Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, 3<sup>e</sup> édit., t. IV, p. 547.



mêmes, l'aristocratie juive, la famille asmonéenne et même contre la reine d'Égypte, Cléopâtre. Il était donc inquiet, et avait de sérieuses raisons de l'être.

La nation, dans son ensemble, n'éprouvait pour Hérode, comme les pharisiens dont elle suivait l'exemple et les conseils, que de l'antipathie et même de la haine. Pour elle, il n'était que l'« ami des Romains détestés, le demi-juif, l'Iduméen, l'esclave iduméen. » Il s'appliqua donc à la dompter. Pour y parvenir, il ne craignit pas de recourir à des mesures extrêmement sévères envers ceux qui lui résistaient ouvertement, et même envers ceux qui avaient soutenu autrefois la cause d'Antigone. Il s'appliqua à en gagner d'autres, en les flattant ou en leur accordant des honneurs. Du reste, le peuple était las de la guerre et des soulèvements qui s'étaient succédé presque sans répit, depuis la mort de la reine Salomé-Alexandra, c'est-à-dire depuis trente-trois ans; aussi, extérieurement du moins, demeura-t-il calme pendant le long règne du cruel tyran.

Hérode avait beaucoup d'ennemis à Jérusalem parmi les classes supérieures. Dès le début il voulut les mater. Il fit mettre à mort quarante-cinq des plus riches et des plus influents. Il confisqua ensuite leurs biens; ce qui le mit en possession d'une fortune considérable<sup>1</sup>. Il se vengea aussi du Sanhédrin, qui avait été sur le point, autrefois, de porter contre lui une sentence capitale. Tous ceux qui faisaient partie de cette haute assemblée furent exécutés, excepté Saméas (Schemaïa) et Pollion (Abtalion), qui, nous l'avons vu, pendant le siège récent de Jérusalem, avaient conseillé aux habitants de se soumettre à Hérode et de le reconnaître comme leur roi.

Les quelques membres de la famille asmonéenne qui vivaient encore causèrent à Hérode plus d'un embarras. Le vieil Hyrcan était revenu de Babylone, où les Parthes l'avaient emmené comme prisonnier. Hérode lui-même était intervenu auprès de leur roi, pour obtenir sa mise en liberté et son retour en Palestine. Les Juifs babiloniens qui l'avaient vu partir avec peine, tant ils le vénéraient et l'aimaient, lui avaient déclaré en vain, pour le retenir auprès d'eux, qu'Hérode ne désirait l'avoir à Jérusalem que pour le surveiller et se débarrasser de lui plus facilement, s'il le trouvait dangereux<sup>2</sup>. Il fut bien accueilli par le roi, et comme ils n'avaient eu autrefois ensemble que des relations pacifiques, ils s'entendirent assez bien pendant quelque temps.

Alexandra, mère de Mariammé, ne dissimulait pas le mépris et l'inimitié que lui inspirait son gendre, regardé par elle comme un intrus sur le trône de David. Hyrcan, odieusement mutilé par Anti-

1. Josèphe, *Ant.*, XV, 1, 2; *Bell. jud.*, I, xviii, 4.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, 11, 2-3, dit formellement que tel était le but d'Hérode.

gone, avait été destitué du pontificat suprême, et remplacé par un simple prêtre, nommé Ananel, qu'Hérode avait fait venir de Babylone. Alexandra, habile et énergique, « la femme la plus avisée de toute la cour, » disait Hérode lui-même, mit tout en œuvre pour obtenir que son fils Aristobule, alors âgé de dix-sept ans, frère de la reine Mariammé, fût mis à la place de cet inconnu. Elle finit par réussir, Mariammé ayant également usé de son influence auprès de son mari dans le même sens (35 avant J.-C.)<sup>1</sup>.

Alexandra demeura quand même hostile à Hérode, qui, de son côté, se défiant d'elle, la mit sous la surveillance étroite de sa police. Elle s'en aperçut, et elle en fut tellement froissée, qu'elle forma le projet de s'enfuir avec Aristobule. Elle fit préparer en secret deux cercueils dans lesquels on devait les emporter tous deux, pour tromper la vigilance du roi. Ils iraient ensuite se mettre sous la protection

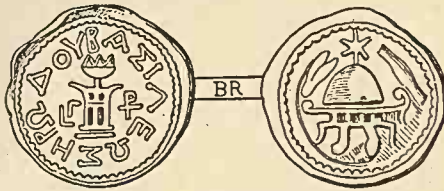


Fig. 120. — Monnaie d'Hérode le Grand.

Autel accosté de monogrammes. —  $\text{IV}$  Casque à jugulaires, accosté de deux palmes et surmonté d'une étoile.

de Cléopâtre, en Égypte. Mais tout fut découvert, et la défiance d'Hérode n'en devint que plus grande<sup>2</sup>. Lorsque arriva la fête des Tabernacles (35 avant J.-C.), et qu'Aristobule parut à l'autel, revêtu des ornements pontificaux, gracieux et élégant comme l'étaient la plupart des membres de la famille asmonéenne, la foule, intimement dévouée à cette race, poussa des acclamations et des vivats. Hérode en conçut une vive jalousie et regarda le jeune pontife comme un dangereux rival, dont il résolut de se débarrasser au plus tôt. Il le fit dans les circonstances suivantes. Il accepta d'assister, à Jéricho, à un banquet auquel il avait été invité par Alexandra, en même temps qu'Aristobule. Après le repas, la chaleur étant très intense, Aristobule alla se baigner dans une vaste piscine, avec d'autres jeunes gens, qui étaient des agents du roi. Ceux-ci firent semblant de jouer avec Aristobule et le maintinrent sous l'eau si longtemps, qu'il fut étouffé. Alexandra et Mariammé furent inconsolables. Hérode pour cacher son jeu, parut désolé, et fit faire à son beau-frère des

1. Josèphe, *Ant.*, XV, II, 1-4.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, III, 2.

funérailles magnifiques; mais le peuple ne s'y trompa point et le regarda très justement comme l'auteur de cet horrible assassinat <sup>1</sup>. Alexandra comprit aussi de quel côté venait le coup qui l'avait si cruellement frappée. Elle s'adressa à Cléopâtre, dont elle connaissait la puissance sur Antoine, et elle la supplia de dénoncer le coupable au duumvir, qui se trouvait alors à Laodicée, auprès d'Antioche. La reine d'Égypte fit si bien, qu'Antoine intima l'ordre à Hérode de comparaître devant lui, pour se justifier. Le despote juif obéit, non sans éprouver quelque effroi. Mais il connaissait l'un des points faibles d'Antoine, et il sut promptement se concilier ses bonnes grâces, en lui offrant, cette fois encore, une somme d'argent considérable. Il se disculpa donc sans peine et rentra plus fier que jamais dans sa capitale <sup>2</sup>.

Mais dans quel état de violente colère il tomba et quels troubles il créa au sein de sa famille, quand sa mère et sa sœur Salomé l'eurent mis au courant de ce qui s'était passé en son absence! Avant de partir pour Laodicée, où l'appelait Antoine, il avait confié l'administration du royaume à son oncle Joseph, qui avait épousé sa sœur Salomé. En même temps, comprenant qu'il pouvait s'attendre à être traité avec sévérité, il lui avait confié sa femme, Mariammé, en lui recommandant toutefois, dans sa jalousie sauvage, de la tuer s'il ne revenait pas; car il ne pouvait souffrir, tant il l'aimait passionnément, qu'elle fut épousée par un autre homme. Mais Joseph fut assez imprudent pour révéler cet ordre cruel à la reine et à sa mère Alexandra. En agissant ainsi, il croyait rendre service au roi et mettre en relief l'ardent amour que celui-ci ressentait pour Mariammé. La reine ne vit au contraire en cela qu'un acte d'extrême et barbare égoïsme, et elle trembla dès lors pour sa vie. Le bruit de la mort d'Hérode s'étant répandu à cette même époque à Jérusalem, Mariammé et sa mère songèrent à aller se réfugier dans le camp romain, qui était auprès de la ville. Mais l'arrivée soudaine du roi ne leur en laissa pas le temps; Salomé, la sœur d'Hérode, lui était profondément dévouée, mais elle détestait Alexandra et Mariammé, qui, fières de leur origine royale et des gloires de leur famille, la traitaient comme une parvenue. Pour se venger, elle osa accuser Joseph, son propre mari, d'avoir eu des relations coupables avec la reine. Tout d'abord, Hérode refusa d'ajouter foi à cette ignoble calomnie, et reçut avec une pleine confiance les protestations de Mariammé. Mais quand celle-ci lui eut avoué qu'elle connaissait l'instruction secrète qu'il avait donnée à son sujet, sa jalousie surexcitée vit, dans cet aveu, la preuve que l'accusation lancée par Salomé était basée sur des

1. Josèphe, *Ant.*, XV, III, 3-4; *Bell. jud.*, I, xxii, 1.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, III, 5.

faits. Rendu furieux, il fut sur le point de tuer aussitôt Mariammé de sa propre main, et il fit exécuter son oncle sans même lui permettre de se justifier (33 avant J.-C.)<sup>1</sup>.

Quelque temps auparavant, Cléopâtre, qui avait voulu ajouter la Judée entière à ses États, et qui ne cessait pas d'exciter Antoine contre Hérode, avait obtenu du quumvir, à la grande mortification du roi des Juifs, toute la côte phénicienne et philistine de la Méditerranée, à partir du fleuve Éleuthère, à l'exception des villes de Tyr et de Sidon, une partie du territoire arabe, et même le district de Jéricho, qui était la portion la plus fertile et la plus belle du royaume juif<sup>2</sup>. Il ne fut pas possible à Hérode de s'opposer à cette cession, de sorte qu'il dut affermer à Cléopâtre des terres qui lui appartenaient en propre<sup>3</sup>. La reine d'Égypte vint le visiter à Jérusalem, en revenant des bords de l'Euphrate, où elle avait accompagné Antoine, et il fut obligé de lui faire un accueil somptueux. Cette femme dépravée essaya de le séduire aussi; mais il rejeta ses avances, et elle dut se contenter des riches présents qu'il lui fit quand elle partit pour rentrer en Égypte<sup>4</sup>.

C'est alors (32 avant J.-C.) qu'éclata, entre Octave et Antoine, la guerre qui créa de si nombreux embarras à Hérode. Antoine lui ordonna, sur le désir de Cléopâtre, d'attaquer Malchus, roi des Arabes. La reine d'Égypte espérait que, dans cette lutte, les deux princes vassaux de Rome s'affaibliraient mutuellement à son propre avantage; car elle convoitait avidement leurs territoires, dont il lui serait plus facile de s'emparer ensuite. Hérode remporta d'abord une brillante victoire sur Malchus; mais, peu après, une nouvelle rencontre eut lieu en Comagène, et Athénion, qui gouvernait cette province syrienne au nom de Cléopâtre, prit le parti des Arabes. L'armée juive subit alors une grave défaite, de sorte qu'Hérode dut se contenter de faire ensuite à Malchus une guerre d'escarmouches<sup>5</sup>.

Au printemps de l'année 31, un effroyable tremblement de terre dévasta la Judée et fit 30.000 victimes. Hérode essaya donc de négocier la paix avec les Arabes. Ceux-ci, croyant n'avoir désormais plus rien à craindre de lui, massacrèrent ses envoyés et recommencèrent la guerre. Hérode eut besoin de toute son éloquence et de toute son habileté pour réveiller le patriotisme de ses troupes, lassées et découragées. Il alla au-devant de l'ennemi jusqu'à Philadelphie,

1. Josèphe, *Ant.*, XV, III, 5, 6, 9.

2. Sur cette fertilité, voir Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 3; Strabon, XVI, II, 41.

3. Josèphe, *Ant.*, XV, IV, 1, 2; *Bell. jud.*, I, XVIII, 5. Cf. Plutarque, *Anton.*, 36; Dion Cassius, XLIX, 32.

4. Josèphe, *Ant.*, XV, V, 2; *Bell. jud.*, I, XVIII, 5.

5. Josèphe, *Ant.*, XV, V, 1; *Bell. jud.*, I, XIX, 1-3.

l'ancienne capitale des Ammonites (aujourd'hui *Ammâm*). Cette fois, les Arabes furent complètement battus et mis en fuite, laissant 12.000 des leurs sur le terrain<sup>1</sup>.

C'est vers cette époque que fut livrée la bataille d'Actium (2 septembre 31), qui fit perdre le pouvoir à Antoine d'une manière décisive. Hérode dut se croire perdu, car il était vraisemblable qu'Octave, totalement victorieux, ne lui pardonnerait pas d'avoir été ouvertement l'ami de son rival. Mais le monarque juif sut se retourner et se redresser avec sa prestesse et son succès accoutumés. Avant de se mettre en relations directes avec le vainqueur, il eut la cruauté de faire étrangler le vénérable Hyrcaan II, sous prétexte que ce vieillard timide, impotent, âgé de plus de quatre-vingt ans, avait noué, de connivence avec la princesse asmonéenne Alexandra, des relations avec Malchus, roi des Arabes, dans l'intention de lui arracher la couronne<sup>2</sup>. Hérode se mit ensuite en route pour aller plaider sa propre cause devant Octave, appelé maintenant Auguste. Il le rencontra à Rhodes. Devant lui, il joua la comédie et paya d'audace. Il comparut en sa présence sans diadème, dépouillé des insignes de la royauté; non toutefois en suppliant; mais avec toute la dignité d'un homme innocent, qui vient justifier sa conduite. Il reconnut qu'il avait été l'ami d'Antoine et qu'il lui avait rendu, à ce titre, tous les services en son pouvoir. Si c'était là un crime, il était prêt à en recevoir le châtement, mais, s'il plaisait à Auguste de savoir quel ami fidèle il savait être pour ses bienfaiteurs, il n'avait qu'à en faire à son tour l'expérience. « Il n'y aura qu'à changer les noms, et tu pourras expérimenter, toi aussi, la solidité de mon dévouement. » Auguste fut-il convaincu du désintéressement d'Hérode? Cela semble peu probable. Mais il avait besoin de lui! il crut donc utile de se l'attacher. Il lui fit reprendre son diadème, le traita avec distinction et l'invita à le servir avec une fidélité égale à celle qu'il avait témoignée à Antoine. Hérode ne se retira pas sans avoir fait de magnifiques présents à Auguste et à ses principaux amis<sup>3</sup>.

L'été suivant, Auguste, en longeant la côte phénicienne, se dirigea vers l'Égypte, où Antoine s'était réfugié auprès de Cléopâtre. Hérode alla au-devant de lui jusqu'à Ptolémaïs et déploya en son honneur une pompe vraiment royale. Il pourvut aussi l'armée romaine qui accompagnait Auguste de tout ce qui lui était nécessaire : de vin et d'eau surtout; à cette saison de l'année qui est si brûlante en Palestine. Auguste fit sans peine la conquête de l'Égypte. Antoine, abandonné de ses troupes, se perça de son épée. Cléopâtre, après

1. Josèphe, *Ant.*, XV, v, 2-5; *Bell. jud.*, I, xix, 3-6.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, xi, 1-4; *Bell. jud.*, I, xxii, 1.

3. Josèphe, *Ant.*, XV, vi, 5-7; *Bell. jud.*, I, xx, 1-3.



Fig. 121. — Statue d'Auguste. (Musée du Louvre.)

avoir essayé vainement l'effet de ses charmes sur le vainqueur, se fit mordre à la poitrine par un aspic (30 avant J.-C.). Elle détestait les Juifs d'Égypte, qu'elle savait être mal disposés à son égard. Quelque temps avant de se donner la mort, elle avait exprimé le désir inhumain de massacrer tous ceux d'Alexandrie<sup>1</sup>. Hérode alla faire une nouvelle visite à Auguste, pour le féliciter. Il lui apporta en présent 400 talents d'argent (3.400.000 fr.). Cet hommage eut sa récompense immédiate, car Auguste rendit au roi des Juifs, avec le territoire de Jéricho, les villes de Gadara, d'Hippos, de Samarie, de Gaza, d'Anthédon, de Joppé et la Tour de Strabon, qui allait bientôt recevoir le nom de Césarée. Le royaume juif eut ainsi l'étendue qu'avait celui des Asmonéens avant que les Romains se mêlassent des affaires du peuple de Dieu. Auguste témoigna aussi sa faveur aux Juifs d'Alexandrie, auxquels il accorda des droits égaux à ceux des autres habitants de la ville. Il leur confia en outre la surveillance du Nil et de ses canaux : fonction importante, car Rome ayant un besoin absolu des blés d'Égypte, il était nécessaire pour elle d'en assurer le libre passage sur les cours d'eau jusqu'au port d'Alexandrie<sup>2</sup>.

Hérode fut alors au plus haut degré de sa puissance. Ses périls mêmes s'étaient transformés pour lui en avantages. Néanmoins, en châtiment de ses crimes, le malheur va s'attacher à lui d'une manière effrayante. Quelque glorieuse que fût alors sa situation extérieure, son histoire domestique, déjà si troublée, devint plus terrible encore. « Dans le cercle étroit de sa famille, il se passa un événement tellement douloureux, que l'imagination d'aucun poète n'aurait pu en inventer un plus tragique<sup>3</sup>. »

Avant d'aller demander une audience à Auguste, Hérode avait confié la reine Mariammé, ce trésor sur lequel il veillait d'une manière barbaquement jalouse, à un Iduméen nommé Soémus, auquel il avait ordonné, comme autrefois à son oncle Joseph, de la mettre à mort s'il ne revenait pas. En même temps, il avait nommé régent du royaume son frère Phéroras et installé dans le château fort de Massada sa mère, Cypros, ses enfants et sa sœur Salomé. Mariammé et la princesse Alexandra avaient reçu pour résidence la forteresse Alexandréion. La reine gagna la confiance de Soémus, son gardien, qui eut à son tour le tort de lui révéler l'instruction secrète qu'il avait reçue d'Hérode à son sujet. Elle en fut doublement indignée. Aussi, lorsque le roi revint de Rhodes, lui adressa-t-elle de brûlants reproches. Salomé et sa mère envenimèrent davantage encore la

1. Josèphe, *Contra Apion.*, II, 5.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, VII, 3, 4; *Bell. jud.*, I, XX, 3.

3. Grætz, *Gesch. der Juden*, 1856, t. III, p. 217.

situation délicate qui s'ensuivit, en renouvelant leurs odieuses calomnies contre Mariammé. Cette fois Salomé, pour pousser à bout son frère, en faisant appel à sa jalousie passionnée, alla jusqu'à gagner à prix d'argent l'échanson du roi, pour qu'il accusât la reine d'avoir remis entre ses mains un breuvage destiné à empoisonner Hérode. Un eunuque au service de Mariammé fut mis à la torture et avoua ne rien connaître au sujet de ce breuvage; mais il ajouta que, si la reine détestait maintenant son mari, c'était à cause de l'ordre que celui-ci avait donné à Soémus. Quand il vit qu'il avait été trahi par son confident, Hérode laissa éclater toute sa fureur, et, prétendant que Soémus n'avait pu agir ainsi que parce qu'il avait eu des relations criminelles avec la reine, il le fit mettre à mort immédiatement.

Quant à Mariammé, elle dut comparaître devant un tribunal, composé des principaux membres de la famille du roi et de ses amis les plus dévoués. Accusée par lui d'avoir voulu l'empoisonner, elle entendit prononcer contre elle une sentence capitale. Hérode se serait contenté de la faire enfermer dans une forteresse; mais Salomé, plus que jamais jalouse de la reine, et par instants cruelle comme son frère, exerça sur lui une telle pression, que Mariammé subit le dernier supplice malgré son innocence (fin de l'année 39)<sup>1</sup>. Tandis qu'on la conduisait au lieu de l'exécution, elle conserva toute la dignité d'une princesse asmonéenne. Mais sa mère tint alors envers elle une conduite indigne. Sentant que sa propre vie était maintenant plus que jamais en péril, elle essaya de la sauver en déblatérant les plus basses injures contre la malheureuse reine; elle l'accusa en particulier, en présence de la foule, d'avoir répondu par une noire ingratitude à l'affection du meilleur des maris. Mariammé ne lui répondit pas un seul mot et mourut courageusement.

Le caractère sauvage et odieusement passionné d'Hérode se manifesta ensuite d'une manière violente. A la haine transitoire qui l'avait si cruellement animé contre Mariammé succédèrent des regrets et des remords sous l'impression desquels il agissait comme un fou. Il l'appela à grands cris, lui parlait avec tendresse comme si elle eût été auprès de lui, pleurait et sanglotait, donnait toutes les marques du désespoir. Puis, pour faire trêve à sa douleur, il essaya de toutes les diversions. Il se livra à l'orgie, se lança dans de bruyantes parties de chasse et dans d'autres amusements qui alternaient avec la solitude et la taciturnité. Il en tomba malade, au point qu'on s'attendait à le voir mourir. Il se vengea de son propre crime, en envoyant au supplice plusieurs membres du tribunal intime, qui pourtant n'avaient condamné Mariammé que pour lui être agréable à lui-même.

1. Josèphe, *Ant.*, XV, vii, 3-6.



L'orgueilleuse Alexandra, dont l'ambition était incorrigible, profita de la maladie du roi pour renouveler ses intrigues, dans le fol espoir qu'elle pourrait elle-même monter sur le trône, dès qu'il aurait disparu. Dans ce but, elle essaya de gagner à sa cause les gouverneurs des deux citadelles de Jérusalem. Ils en avertirent Hérode, qui lui fit subir aussitôt le dernier supplice<sup>1</sup>. Elle avait vu mourir d'une mort ignominieuse, Aristobule II son beau-père, Alexandre son mari, Antigone son fils, Hyrcan II son père et sa fille Mariammé.

Hérode revint peu à peu à la santé; mais de tant d'émotions, il lui resta une surexcitation perpétuelle des nerfs et de la volonté, qui le rendit plus cruel que jamais. Sur le plus léger prétexte, il condamnait à mort ses serviteurs et même ses amis les plus dévoués. Le fait suivant en est une triste preuve. Peu de temps après son avènement au trône, il avait nommé gouverneur de l'Idumée un personnage distingué de cette province, nommé Kostobar, que sa sœur Salomé épousa plus tard, après la mort de son premier mari. Kostobar, ayant conspiré contre Hérode, de concert avec la reine Cléopâtre, n'échappa à la mort que grâce aux supplications de Salomé. Mais ensuite, celle-ci, qui s'était lassée de lui et voulait s'en défaire, l'impliqua, vile et cruelle comme elle l'était parfois, dans une prétendue conspiration contre le roi. Des membres éloignés de la famille asmonéenne, les « fils de Babas », avaient pu échapper aux recherches d'Hérode, et Salomé n'ignorait pas que Kostobar les tenait lui-même cachés. Elle eut la bassesse de dénoncer à son frère le protecteur et les protégés, qui subirent tous le dernier supplice (25 avant J.-C.). Hérode put alors dormir sans crainte en ce qui concernait les Asmonéens; car, selon la remarque de Josèphe<sup>2</sup>, il n'existait plus aucun membre de cette race qui fût capable de lui disputer la couronne.

## II. — Deuxième période du règne d'Hérode.

Ce fut, dans l'ensemble, une période de gloire, bien qu'elle n'ait pas été complètement exempte de troubles; le tempérament du roi et l'hostilité du peuple ne le permettaient pas.

1<sup>o</sup> *Les constructions d'Hérode.* — Ce prince avait le goût des belles choses, spécialement des constructions somptueuses. Il appréciait aussi les mœurs et les coutumes grecques, même quand elles étaient opposées aux mœurs juives. Or, précisément à cette époque, les diffé-

1. Josèphe, *Ant.*, XV, VII, 7, 8.

2. *Ant.*, XV, VII, 10. Ailleurs, *Ant.*, XVII, v, 2, l'historien juif mentionne cependant une fille d'Antigone, le dernier roi asmonéen, laquelle avait épousé le fils aîné d'Hérode Antipater, dont nous parlerons plus loin; mais elle n'avait rien de menaçant pour le vieux roi.

rentes provinces de l'empire romain, désireuses de plaire à Auguste, qui avait pris le titre d'empereur, se mirent à construire en son honneur des villes, et même des temples, auxquels on donnait son nom, des théâtres et des amphithéâtres, des gymnases et des hippodromes où l'on célébrait des jeux de toute sorte. Hérode ne se laissa dépasser en cela par personne et déploya un zèle infatigable. A Jérusalem même, au grand mécontentement de la plupart de ses sujets, il éleva un théâtre, un vaste amphithéâtre<sup>1</sup>, peut-être aussi un

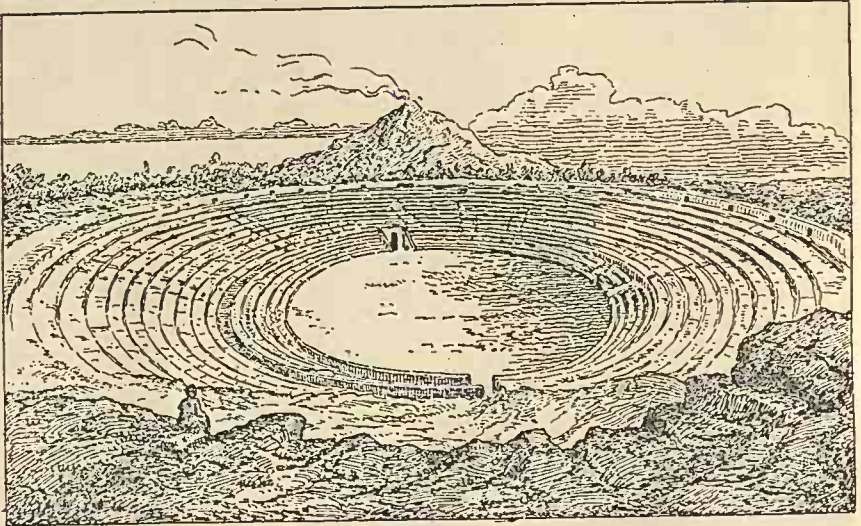


Fig. 122. — L'amphithéâtre de Pompéi.

hippodrome<sup>2</sup>, et il y donna des jeux d'une rare magnificence, auxquels il avait invité les spécialistes les plus habiles : boxeurs, coureurs, gladiateurs, etc.

Lorsque Hérode, pour compléter la décoration luxueuse du théâtre de Jérusalem, y fit suspendre des aigles, des panoplies accompagnées d'inscriptions louangeuses pour Auguste, les habitants manifestèrent bruyamment leur réprobation; car ils s'étaient imaginé que ces trophées dissimulaient des tableaux qui représentaient des figures humaines, contrairement au texte de la loi mosaïque.

1. Les théâtres étaient destinés à des représentations scéniques; les amphithéâtres, aux combats des gladiateurs entre eux ou avec des bêtes fauves. Les théâtres étaient construits en forme de demi-cercle; les amphithéâtres en forme de cercle ou d'ovale, avec des gradins tout autour, et, au centre, une arène dans laquelle avaient lieu les combats.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 2; *Bell. jud.*, II, m, 1.

Cette fois, au lieu de sévir, le roi fit enlever les trophées sous les yeux d'une nombreuse assistance, qui se calma et éclata même en rires joyeux, quand elle vit que les panoplies recouvraient simplement les crochets destinés à les soutenir <sup>1</sup>. Cela n'empêcha pas dix conjurés de s'associer pour tuer Hérode dans le théâtre. Ils y vinrent, munis de dagues cachées sous leurs vêtements. Mais la police était sur

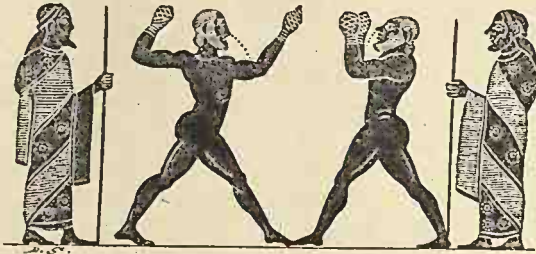


Fig. 123. — Luteurs grecs. Deux agonothètes, l'un à droite, l'autre à gauche surveillent la lutte. (D'après un vase grec.)

ses gardes, et elle eut connaissance du complot, de sorte que le monarque, averti à temps put échapper au péril en se retirant. Les coupables furent arrêtés et mis à mort au milieu d'affreuses tortures. On sut bientôt quel était le traître qui les avait dénoncés. La foule le mit en pièces et jeta ses membres en pâture aux chiens; ce qui fournit à Hérode une nouvelle occasion de cruelle vengeance <sup>2</sup>.

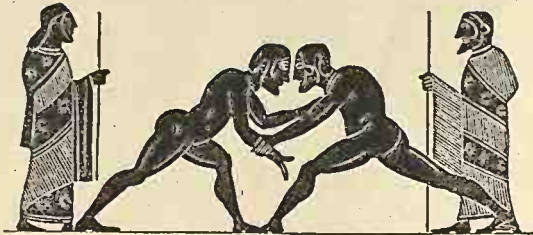


Fig. 124. — Deux pugilistes et deux agonothètes. (D'après un vase grec.)

[En jouant le rôle de constructeur, le roi ne s'oublia pas lui-même, car il se fit bâtir, dans la partie la plus élevée de Jérusalem, un splendide palais, où brillèrent le marbre et l'or. Par prudence, il l'entoura de fortifications solides. La grosse tour qui se dresse aujourd'hui encore à l'est de la ville, non loin de la porte de Jaffa, et qui est

1. Josèphe, *Ant.*, XV, viii, 2.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, viii, 3.

connue sous nom de « tour de David », faisait partie de ces fortifications<sup>1</sup>. Antérieurement, à l'époque de son amitié pour Antoine, Hérode avait fait reconstruire, à l'angle nord-ouest du temple, l'ancienne citadelle Baris, au nom de laquelle il avait substitué celui d'Antonia. Ses goûts de magnificence le poussèrent aussi à construire, dans les villes grecques de son royaume, des temples splendides en l'honneur de César. Pour s'excuser devant ses sujets, il affirmait avoir reçu de Rome des ordres formels en ce sens<sup>2</sup>. Il fit pour ainsi dire sortir de terre des villes entières. Il rebâtit l'antique cité de Samarie, à laquelle il donna, en l'honneur d'Auguste, décoré naguère par le Sénat romain du titre de *Sébastos*, le nom de Sébasté (l'équivalent du latin *Augusta*), qu'elle porte encore aujourd'hui, sous la forme de *Sébastiych*. La localité nommée auparavant Tour de Straton, sur le rivage de la Méditerranée, entre Dora et Joppé, fut transformée par Hérode en un port merveilleux, qu'une digue puissante, qui s'avancait dans les flots, protégeait contre le vent. Ce fut là une de ses principales entreprises. On y travailla pendant douze ans. Elle ne fut achevée que la vingt-huitième année du règne d'Hérode (10 à 9 avant J.-C.). La nouvelle cité s'élevait en amphithéâtre, et était remplie de palais et d'autres riches édifices. On l'inaugura solennellement. Elle servit de résidence aux gouverneurs de la Palestine, lorsque celle-ci fut devenue province romaine<sup>3</sup>.

Parmi les constructions d'Hérode, citons encore, sur l'emplacement de Kapharsala, la ville d'Antipatris, ainsi nommée en souvenir de son père Antipater; celle de Phasaélis, dans la plaine du Jourdain, au nord de Jéricho, bâtie à la mémoire du frère qu'il avait tant aimé; les citadelles de Gaba en Galilée, d'Hesbon en Pérée, d'Hérodéion mentionnée précédemment. Celles de Masada et de Machéronte furent complétées et ornées de riches palais<sup>4</sup>. Ce roi bâtisseur contribua même à la construction de temples somptueux en dehors des limites de son royaume, jusqu'à Antioche et dans l'île de Rhodes<sup>5</sup>.

Mais la plus célèbre et la plus remarquable de ses œuvres d'art, celle qui lui fait encore aujourd'hui le plus d'honneur, bien qu'il n'en reste pas « pierre sur pierre », comme le prophétisa Notre-Seigneur Jésus-Christ, est incontestablement le temple de Jérusalem, pour lequel rien ne fut épargné. Le temple construit par Zorobabel après la captivité de Babylone était tellement modeste, que sa vue arra-

1. Josèphe, *Ant.*, XV, ix, 3; *Bell. jud.*, I, xxi, 1. Josèphe donne ailleurs, *Bell. jud.*, IV, iii-iv, la description du palais d'Hérode.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, ix, 5; *Bell. jud.*, I, xxi, 4. Les Grecs donnaient à ces édifices le nom de *Καυάριστα*.

3. Josèphe, *Ant.*, XV, viii, 5 et ix, 6; *Bell. jud.*, I, xxi, 2 et 5-8.

4. Josèphe, *Ant.*, XVI, v, 2; *Bell. jud.*, I, xxi, 9; V, iv, 4; VII, vi, 2.

5. Josèphe, *Ant.*, XVI, v, 3; *Bell. jud.*, I, xxi, 11, etc.

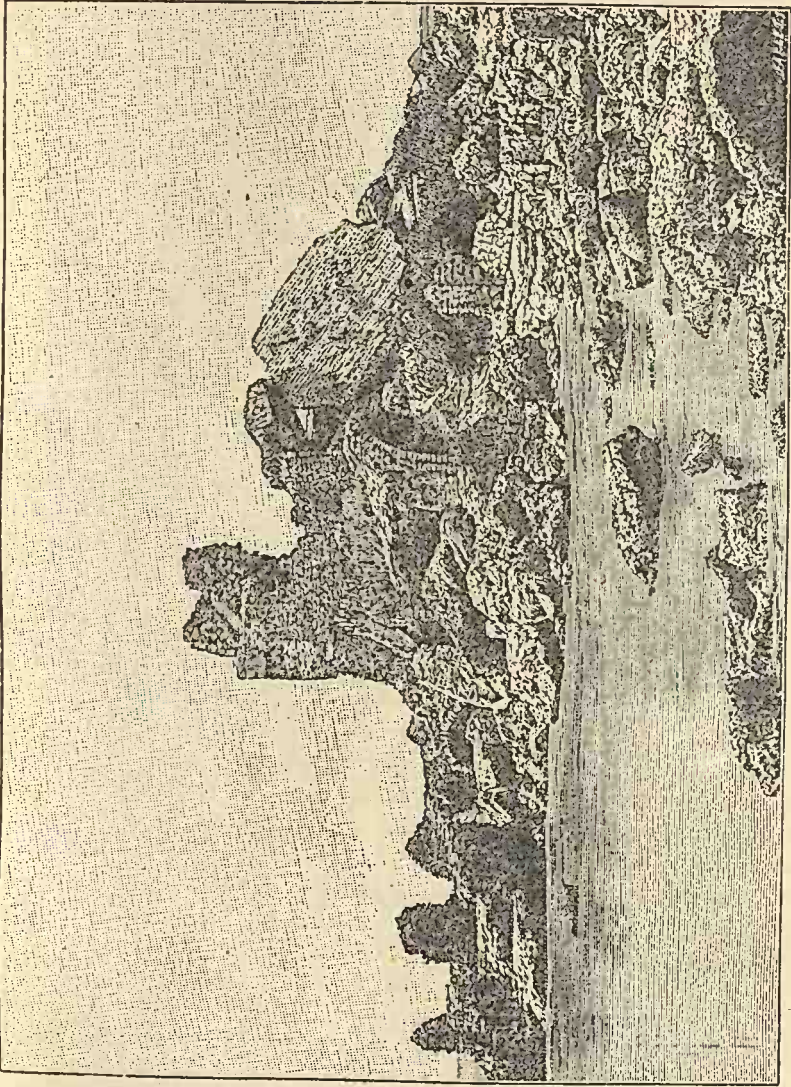


Fig. 125. — Ruines du Sêrai à Césarée. (D'après une photographie.)

chait des larmes à ceux des Israélites qui avaient contemplé autrefois la splendeur du temple de Salomon<sup>1</sup>. Du nouveau sanctuaire, Hérode voulut faire un chef-d'œuvre, qui égalerait en beauté, qui surpasserait même celui que le fils de David avait si glorieusement élevé. Il commença cette reconstruction la dix-huitième année de son règne (20-19 avant J.-C.). Il fut loin d'en voir l'achèvement, car on y travailla jusqu'en 62 ou en 64 de notre ère. A peine était-il terminé qu'il fut incendié et détruit par les Romains (70 après J.-C.).

Ce n'est pas un sentiment religieux qui fit concevoir à Hérode et qui le porta à réaliser cette grande œuvre; en cela aussi il fut mû surtout par l'ambition et la vaine gloire. Avant de mettre les travaux en train, il convoqua le peuple pour lui faire connaître son projet; car il craignait, tant il se savait peu aimé, de rencontrer de l'opposition, et même de l'hostilité. Il fit habilement valoir les motifs qui, disait-il, l'avaient déterminé. Le temple de Zorobabel, construit cinq siècles auparavant, se ressentait trop de la pauvreté et des difficultés de l'époque à laquelle il avait été bâti; de plus, il avait souffert des injures du temps. Puisque Hérode possédait, grâce à Dieu, la puissance et la richesse, il comprenait que c'était un devoir pour lui d'accomplir ce qui n'avait pas été exécuté auparavant. Devinant ensuite, à la froideur des assistants, l'inquiétude qu'ils ressentaient de le voir démolir entièrement le temple actuel, sous prétexte de le réparer et de l'embellir, il ajouta qu'on ne toucherait à ce sanctuaire que lorsque tout aurait été préparé pour qu'il fût rebâti en peu de temps<sup>2</sup>. C'est ce qui eut lieu en réalité. On ne mit qu'un an et demi à bâtir le *naos* ou sanctuaire proprement dit, avec ses trois chambres (le portique, le Saint et le Saint des saints). Sa construction fut confiée exclusivement à mille prêtres, exercés dans l'art de bâtir et qui travaillaient revêtus de leurs ornements sacerdotaux. Dix mille ouvriers furent chargés d'élever les édifices secondaires, dont la masse était considérable.

Grâce surtout à l'historien Josèphe et à sa description détaillée de cet édifice, qu'il avait vu de ses propres yeux<sup>3</sup>, nous pouvons nous en faire une idée assez exacte. Dans sa totalité, il formait, au témoignage de juges très compétents, « l'une des combinaisons architecturales les plus splendides de l'ancien monde. » Sa richesse et sa beauté étaient proverbiales. « Qui n'a pas vu le temple d'Hérode, disait-on, n'a jamais vu un édifice somptueux. » Situation admirable, extrême-

1. Esdras, III, 12.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, XI, 1, 2.

3. *Ant.*, XV, XI; *Bell. jud.*, I, XXI, 1 et V, v. Le traité *Middoth*... Nous empruntons les détails qui suivent à notre *Vie de N.-S. Jésus-Christ, historique, critique et apologétique*, 15<sup>e</sup> édit., t. I, p. 158-165.

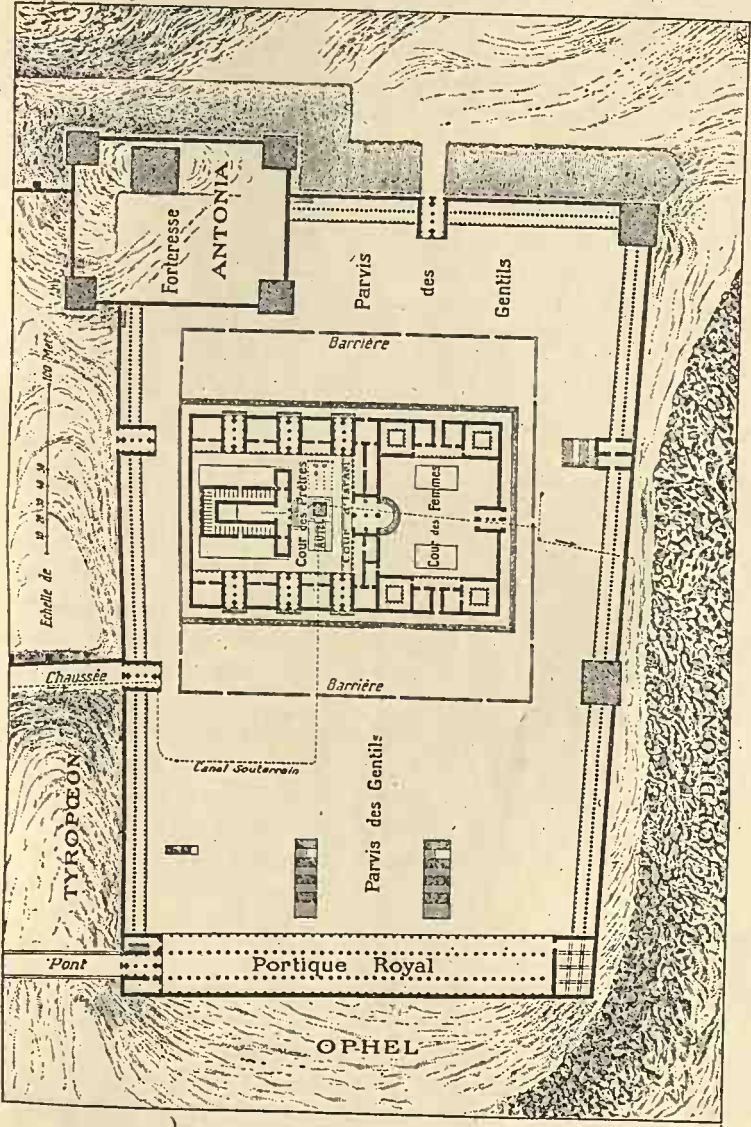


Fig. 126. — Plan du temple d'Hérode. (D'après M. de Voglié.)

ment pittoresque, au-dessus de la vallée du Cédron, en face du mont des Oliviers; par derrière, la ville bâtie en amphithéâtre sur les collines avoisinantes; vastes terrasses superposées et entourées de galeries aux mille colonnes; constructions aux formes variées, groupées élégamment, revêtues de marbres et de métaux précieux: tout s'unissait pour former une masse harmonieuse, que l'œil ne se lassait pas de contempler. Cet ensemble de cours et d'édifices est habituellement désigné dans les évangiles<sup>1</sup> par le nom grec de *hiéron* (ἱερόν). Celui de *naos* (ναός) est presque toujours réservé au sanctuaire proprement dit.

Nous venons de parler de terrasses superposées. Elles étaient au nombre de trois. La plus basse, qui était aussi de beaucoup la plus vaste, occupait tout l'espace nommé aujourd'hui *Haram-ech-Chérif*, « l'enceinte sacrée », qui renferme la mosquée d'Omar, la mosquée *el-Aksa* et les cours environnantes. Pour la mettre en état, on avait dû, à très grands frais de travail et d'argent, niveler le sol, puis établir dans la partie méridionale d'immenses substructions voûtées, munies de piliers solides<sup>2</sup>. Tout autour de ce quadrilatère se dressait un mur qui, au dire de Josèphe, mesurait deux stades de longueur sur un de largeur<sup>3</sup>. Cette enceinte était appelée parvis extérieur, ou cour des Gentils. Elle communiquait avec la ville par plusieurs portes, dont les principales étaient situées à l'Ouest. Il y en avait aussi deux au Sud, une au Nord et une à l'Est. L'une des quatre portes occidentales, s'ouvrait sur un pont, dont l'amorce est encore visible à l'angle sud-ouest, et qui franchissait la vallée du Tyropéon, actuellement obstruée en grande partie.

Comme l'indique son nom, la cour des Gentils était accessible aux païens eux-mêmes. Elle entourait de toutes parts le *naos*, mais dans des proportions très inégales. C'est à l'Est et surtout au Sud qu'elle atteignait ses plus grandes dimensions. Tout le long de son mur d'enceinte couraient de riches galeries couvertes en bois de cèdre et ornées, au Sud, au Nord et à l'Ouest, de deux rangées de colonnes monolithes, en marbre blanc. La galerie de l'Est, qu'on surnommait le portique de Salomon<sup>4</sup>, en avait quatre rangées. La cour entière était pavée en pierres de différentes couleurs. A l'angle nord-ouest s'élevait l'énorme citadelle qu'on appelait alors Antonia. Un escalier la mettait en communication avec la cour des Gentils<sup>5</sup>.

La seconde terrasse, ou cour intérieure, formait, avec ses trois

1. Cinquante fois environ.

2. On discute sur la date de celles qu'on admire encore aujourd'hui sous la mosquée *el-Aksa*.

3. Le stade dit olympique équivalait à 185 mètres.

4. Joan., x, 23; Act., iii, 11; v, 12.

5. Act., xxi, 35, 40.



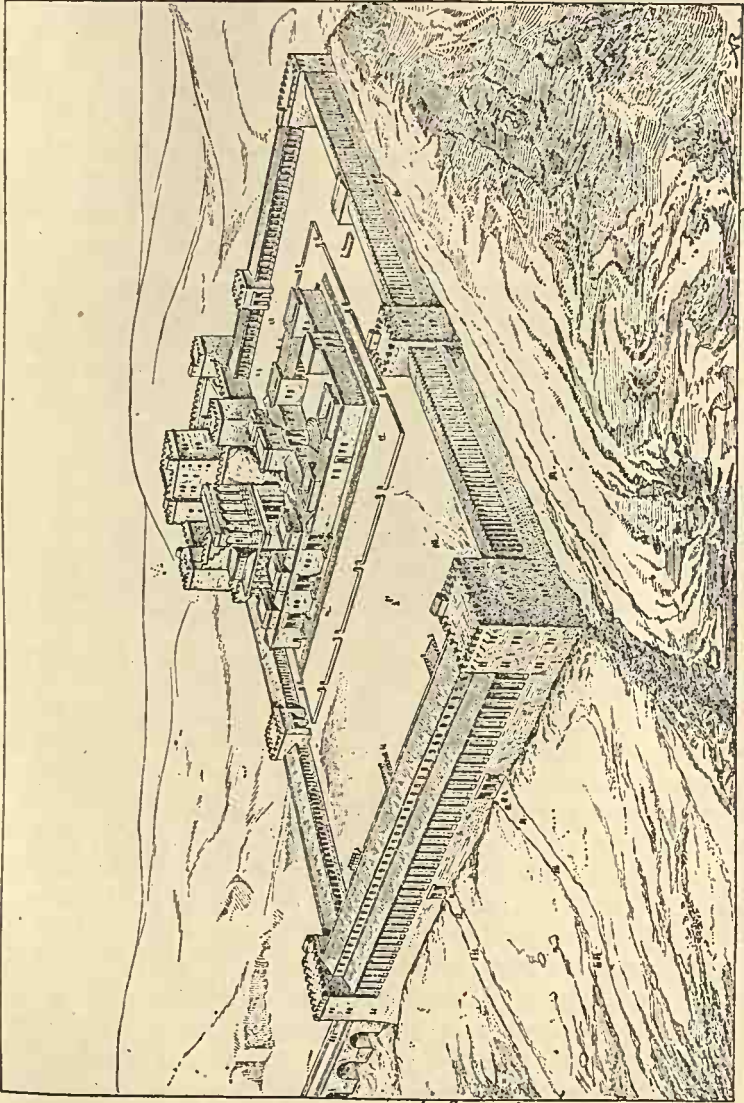


Fig. 127. — Plan cavalier du temple d'Hérode. (D'après M. de Vogüé.)

parvis distincts et ses constructions multiples, un rectangle régulier, qui avait environ 70 mètres de long sur 40 de large. Dans son ensemble, son niveau dépassait de quinze coudées<sup>1</sup> celui de la cour des Gentils. Elle s'élevait, non pas au centre, mais dans la partie nord-ouest de cette dernière. Elle était entourée, elle aussi, d'un mur auquel s'adossaient, à l'intérieur, des chambres, des magasins destinés aux prêtres et aux objets du culte. Ce mur était percé de neuf portes, dont quatre au Nord, autant au Sud et une à l'Est. Pour arriver aux portes du Nord et du Sud, on franchissait d'abord un escalier de quatorze marches, surmonté d'un palier large de dix coudées, qu'entourait une balustrade portant de distance en dis-

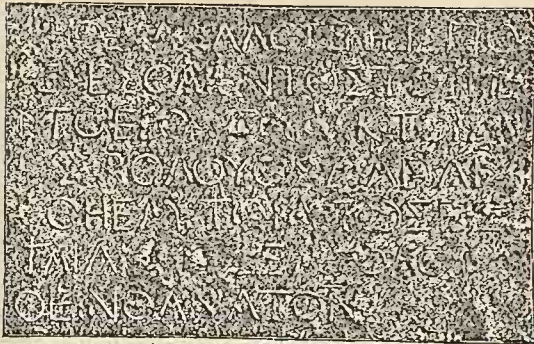


Fig. 128. — InSCRIPTION grecque interdisant aux païens de pénétrer dans l'enceinte du temple.

tance des inscriptions grecques et latines, qui interdisaient sous peine de mort aux païens d'aller plus loin<sup>2</sup>. La porte de l'Est était particulièrement remarquable. C'est elle, selon toute vraisemblance, qui est mentionnée au livre des Actes<sup>3</sup>, sous le nom de « Belle Porte ». Elle avait 56 coudées de hauteur et 40 de largeur. Elle était tout entière en bronze. Elle conduisait directement à la cour des Femmes, ainsi nommée, non parce qu'elle leur était réservée d'une manière exclusive, mais parce qu'il leur était permis de pénétrer jusque-là. Son niveau était un peu moins élevé que celui de la cour d'Israël et de la cour des Prêtres, auxquelles donnaient accès un escalier de quelques marches et un portique — la porte de Nicanor — plus riche encore que la Belle Porte.

1. Rappelons que la coudée était l'équivalent de 0 m. 525.

2. On a trouvé naguère une de ces inscriptions, dont nous donnons ici le spécimen.

3. Act., III, 2.

La cour d'Israël était relativement étroite, car sa largeur ne dépassait pas 11 coudées; mais elle semble avoir fait le tour entier de la terrasse supérieure qui portait le sanctuaire. Tous les Israélites pouvaient y pénétrer. Au delà de cet espace et encadrée par lui, se trouvait la cour réservée aux prêtres et aux lévites, au milieu de laquelle était dressé l'énorme autel des holocaustes, destiné à recevoir et à consumer les chairs des victimes immolées chaque jour.

Le sanctuaire proprement dit, ou *naos*, paraît avoir occupé l'emplacement de la mosquée d'Omar actuelle. De la cour des Prêtres, on arrivait par un escalier de douze marches à l'esplanade supérieure, sur laquelle il était construit. Ses dimensions étaient relativement étroites; car il n'était pas destiné, comme nos églises, aux assemblées religieuses et aux grandes manifestations du culte. Il servait avant tout à représenter le palais, et par conséquent la présence du Dieu d'Israël au milieu de sa nation choisie. Il était précédé, à la façon des temples égyptiens, d'un très haut portique, magnifiquement orné, qui dominait tout l'ensemble des constructions et produisait un effet splendide. Au-dessous de ce porche était un vestibule par lequel on entrait dans une chambre longue de 40 coudées, large de 20, qui portait le nom de Saint. Là se voyaient le petit autel d'or sur lequel on brûlait matin et soir un peu d'encens, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition. Tout au fond du sanctuaire était le Saint des saints, pièce carrée dont chaque côté n'avait que 20 coudées. Autrefois l'arche d'alliance avait occupé cette place. Seul, et seulement une fois par an, au jour de l'Expiation, le grand prêtre avait le droit d'entrer dans le Saint des saints, où il faisait pour le peuple une prière rapide.

Malgré sa brièveté et son aridité, cette description aura donné au lecteur, nous l'espérons, quelque idée de la splendeur du temple de Jérusalem à l'époque de Notre-Seigneur. L'historien romain Tacite en vante lui-même <sup>1</sup> « l'opulence immense ». Josèphe ne trouve pas d'expressions capables de traduire l'enthousiasme qu'il ressentait en face de cette merveille. « L'extérieur du temple, dit-il en concluant son récit <sup>2</sup>, n'avait rien que d'admirable pour l'esprit et pour les yeux. La façade était partout recouverte de lames d'or. Aussi au lever du soleil, rayonnait-il d'un éclat pareil à celui du feu, et ceux qui avaient à le contempler devaient-ils en détourner les yeux comme des rayons solaires. Aux étrangers qui arrivaient de loin, il apparaissait comme une montagne de neige; car, là où il n'était pas revêtu d'or, il était complètement blanc » grâce aux blocs de marbre dont il était construit.

1. *Hist.*, v, 8.

2. *Ant.*, V, v, 6.

Mais, pour les vrais Israélites, sa dignité dépassait de beaucoup sa magnificence. Ils le regardaient à juste titre comme le lieu le plus saint du monde entier, comme le palais du grand Roi, comme le centre religieux de la nation choisie. Aussi les docteurs de la Loi interdisaient-ils expressément d'entrer dans les cours intérieures avec un bâton à la main, des chaussures aux pieds et une bourse suspendue à leur ceinture<sup>1</sup>. Jésus leur donna raison en protestant, de son côté, contre les profanations qui s'y commettaient journellement. De là vint l'indignation ressentie par les Juifs contre le divin Maître, lorsque, dans un langage métaphorique, il fit un jour allusion à la possibilité de sa destruction<sup>2</sup>. De là vint surtout la désolation si vive qu'ils éprouvèrent lorsque les Romains l'eurent incendié et détruit<sup>3</sup>. Cette désolation dure encore, et ce n'est pas sans émotion que le pèlerin chrétien voit à Jérusalem, au « lieu des Pleurs », en face d'une vieille muraille aux pierres gigantesques, qui a dû faire partie des murs de soutènement du temple, des Juifs et des Juives, debout, agenouillés ou accroupis, qui récitent des lamentations douloureuses, se frappent la poitrine et versent des larmes amères, en pensant à la ruine de l'édifice splendide qui était le symbole de leur vie religieuse et politique<sup>4</sup>.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, conformément à l'oracle du prophète Aggée<sup>5</sup>, honora souvent le temple d'Hérode de sa présence. Il y fut porté quarante jours après sa naissance<sup>6</sup>; à l'âge de douze ans il y accompagne sa mère et son père adoptif<sup>7</sup>. Il en fit souvent le théâtre de son enseignement, durant sa vie publique<sup>8</sup> et aux derniers jours de sa vie<sup>9</sup>. A deux reprises, il en expulsa les vendeurs qui en profanaient honteusement les cours<sup>10</sup>. Le jour des Rameaux, il y fut conduit solennellement par ses disciples et par une foule

1. Berachoth, ix, 5.

2. Joan., ii, 19; Matth., xxvi, 61; Marc, xiv, 58.

3. Cf. de Champagny, *Les derniers jours de Jérusalem*, 1866, p. 346-382.

4. Sur le temple d'Hérode, voir M. de Vogüé, *Le temple de Jérusalem*, 1864; Edersheim, *The Temple, its ministry and services...*, in-12, 1874; Hildersheim, *Die Beschreibung des Herodischen Tempels im Tractate Middoth und in Fl. Josephus*, 1876-1877; Warren et Conder, *Survey of western Palestine; Jerusalem*, 1884, p. 117-341; Schick, *Der Tempel in Jerusalem und der Tempelplatz der Jetztzeit*, 1896, et les articles consacrés à ce sujet dans les Archéologies bibliques et les Dictionnaires de la Bible (en particulier dans celui de M. Vigouroux, t. v, col. 2024-2078).

5. Agg., ii, 7-10.

6. Luc, ii, 23-37.

7. Luc, ii, 41-50.

8. Joan., v, 14-47, 53; vii, 14; viii, 1-59; x, 22-29.

9. Matth., xxi, 23-xxiv, 1, etc.

10. Joan., ii, 13-22; Matth., xxi, 12-17.

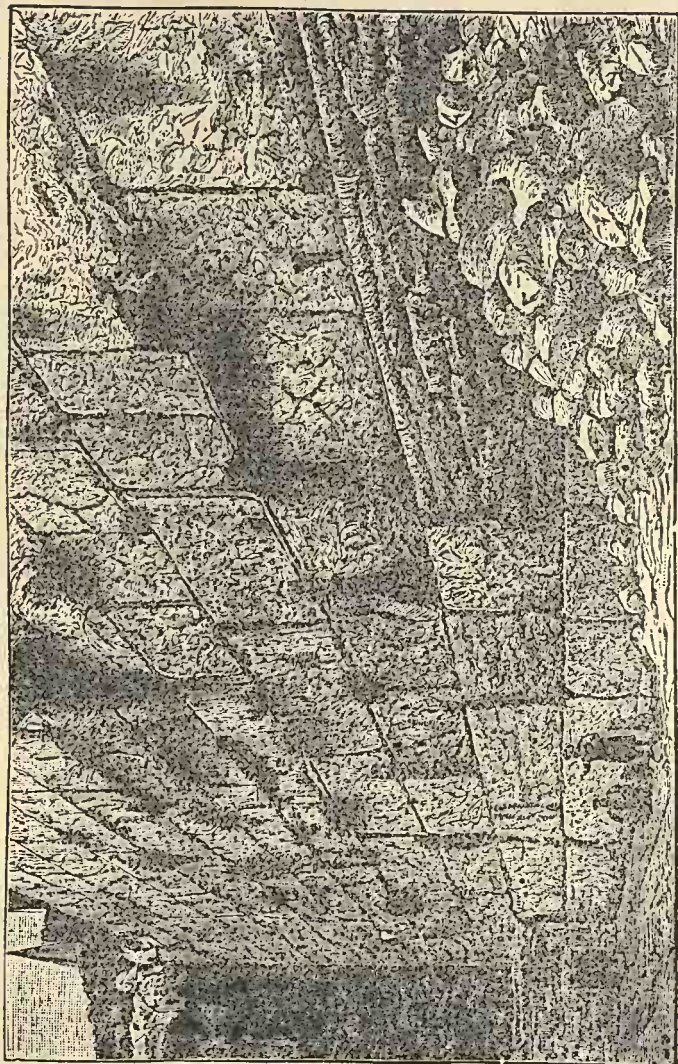


Fig. 120. — Le mur des Pleurs ou des Lamentations. (D'après une photographie.)

nombreuse en qualité de Messie <sup>1</sup>. A tous ces titres, le temple occupa une grande place dans son existence terrestre.

2<sup>o</sup> *La politique extérieure d'Hérode* fut, durant cette période comme durant la précédente, très habile et couronnée de succès. Il comprenait fort bien que pour vaincre ses ennemis du dedans et du dehors, tout dépendait pour lui de la protection des Romains; aussi fit-il, même avant de devenir roi des Juifs, tout ce qu'il put pour gagner et pour conserver leur faveur. Sous ce rapport, sa conduite à leur égard ressemblait beaucoup plus à celle d'un vassal qu'à celle d'un monarque indépendant. Ami d'Antoine d'abord, puis d'Auguste, il ne manquait aucune occasion d'aller leur faire sa cour et de se recommander à eux. Plusieurs fois il entreprit dans ce but le voyage de Rome; ou bien, il se rendait auprès d'eux, muni de présents, lorsqu'ils venaient eux-mêmes en Asie pour en visiter les provinces. Il leur rendait, ou à leurs favoris (par exemple au gendre d'Auguste, Agrippa), avec une véritable obséquiosité, tous les services qui étaient en son pouvoir. C'est ainsi qu'il fournit des vivres et des subsides à Auguste (alors simplement Octave) pour son expédition d'Égypte, et que, plus tard, Agrippa étant engagé dans une guerre auprès du Bosphore, Hérode accourut à son aide avec une flotte, et demeura auprès de lui aussi longtemps que dura cette campagne. L'an 23 avant J.-C., il envoya à Rome, pour y faire leur éducation, les deux fils qu'il avait eus de Mariammé, Alexandre et Aristobule. Auguste les reçut dans son palais, les traita avec honneur et leur témoigna beaucoup d'affection. Il conduisit ensuite lui-même à Rome, dans le même but, son fils aîné, Antipater, né de sa première femme. L'année 18 ou 17, il alla chercher Alexandre et Aristobule pour les ramener à Jérusalem, et il fut très aimablement reçu par Auguste; qu'il visita deux autres fois encore, l'an 12 et l'an 10 <sup>2</sup>.

Son amitié ne déplaisait pas plus à Auguste et à Agrippa qu'elle n'avait déplu à Antoine. D'ailleurs, elle avait pour eux son utilité. Auguste disait agréablement qu'après Agrippa, c'est Hérode qu'il aimait le plus. De son côté, Agrippa déclarait que, de tous ses amis, il préférait Hérode, mais qu'il plaçait cependant Auguste avant lui <sup>3</sup>. Ces amitiés n'étaient pas seulement honorables pour le monarque juif; elles lui procuraient de vrais avantages, entre autres celui d'agrandir son territoire. L'an 20 avant J.-C., il reçut en don la Trachonite, la Batanée et l'Auranite, trois districts importants de la province transjordanienne. Le tétrarque Zénodore, auquel ces districts appartenaient, avait prêté ouvertement son appui à une

1. Matth., xxi, 1-12; Marc, xi, 1-11; Luc, xix, 20-45.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, x, 4; XVI, iv, 1-5 et ix, 1, etc.

3. Milman, *The history of the Jews*, 1868, t. II, p. 113.

bande de brigands qui infestait la Syrie. Auguste les lui enleva, et quand le prince coupable se rendit à Rome, pour supplier l'empereur de revenir sur sa décision, sa demande fut complètement rejetée<sup>1</sup>. Hérode obtint encore la région de Panéas, au nord-est du lac de Tibériade.

Le titre officiel que les Romains reconnaissaient à Hérode était simplement celui de *rex socius* ou de « roi allié ». Ils ne le conféraient qu'à des monarques amis, ou devenus leurs vassaux par la conquête; encore fallait-il qu'ils possédassent un territoire considérable. Ce titre était personnel et cessait d'exister avec celui qui en avait été honoré; il n'était pas héréditaire. Aussi verrons-nous Archélaüs, celui de ses fils auquel Hérode légua son bien, réduit par Auguste à la dignité d'ethnarque. Les *reges socii* n'avaient le droit, ni de contracter des alliances, ni de déclarer la guerre sans le consentement de Rome; il ne leur était permis de frapper que des monnaies de bronze. Ils étaient obligés parfois de fournir aux Romains des contingents de soldats. Bien qu'il leur fût permis d'administrer librement leur royaume en ce qui concernait les affaires intérieures, en fait — et c'était le cas pour Hérode<sup>2</sup> — ils ne régnaient que « grâce au don de César et au bon plaisir des Romains. »

3<sup>o</sup> *Hérode et les Juifs*. — Plus Hérode avançait dans les bonnes grâces de Rome, plus il perdait celles de ses sujets, que sa conduite choquait de tant de manières. Dès son avènement, il leur déplut; car c'est par les Romains qu'il avait été institué leur roi, et il prenait la place des princes asmonéens, tant aimés. De plus, n'était-il pas un étranger à la nation, un odieux Iduméen? Son règne s'était ouvert par des cruautés inoubliables, et bientôt il avait manifesté son goût pour les choses païennes, qui faisaient soupçonner aux Juifs qu'il se proposait de paganiser peu à peu la nation. Ils se mirent donc à le mépriser et à le détester toujours davantage. En effet, ce qui les choqua le plus en lui, ce fut le peu de cas qu'il faisait de leurs coutumes et de leurs traditions religieuses<sup>3</sup>. Par ses folles dépenses et sa

1. Josèphe, *Ant.*, XV, x, 1; *Bell. jud.*, I, xx, 4.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, vi, 7.

3. Il ne craignait pas de manifester très ostensiblement ses tendances helléniques. C'est ainsi qu'il s'entoura de plusieurs personnages grecs, très connus et appréciés alors, auxquels il confia des fonctions très honorables, et dont il prenait l'avis dans toutes les affaires de quelque importance. Le principal d'entre eux était Nicolas de Damas, né vers l'an 65 avant J.-C., homme d'une grande érudition et auteur de plusieurs ouvrages historiques. Hérode en fit son ami intime, et même son professeur; car Nicolas de Damas lui donna des leçons de philosophie, de rhétorique et d'histoire. Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, le roi se vantât d'être plus grec que juif. Cf. Josèphe, *Ant.*, XIX, vii, 3. Sur Nicolas de Damas et ses œuvres, voir Schürer, *Gesch. des jud. Volkes*, t. I, p. 50-57.

magnificence orgueilleuse, Hérode fit peser habituellement de très lourdes charges sur les épaules de son peuple. Ce fut encore une des raisons pour lesquelles on ne supportait sa domination qu'en murmurant. Les meurtres réitérés qui ensanglantèrent son règne ajoutèrent au mépris et à la haine qu'il avait excités dès les premiers jours.

Hérode se savait détesté. Aussi avait-il créé une police vigilante et sévère, qui le renseignait exactement. Ceux qu'elle lui livrait comme suspects étaient jetés dans la forteresse Hyrcania, dont ils ne revenaient jamais. Le despote avait aussi ses espions secrets, qui lui rapportaient ce qu'ils voyaient et entendaient. Malheur à quiconque était surpris parlant contre lui ! Les réunions et les associations populaires étaient rigoureusement interdites. Le bruit courait qu'Hérode allait et venait lui-même pendant la nuit à travers les rues de Jérusalem, sous un déguisement, afin de se rendre compte de ce qui s'y passait, et de découvrir les conspirations qui pouvaient se former contre lui dans l'ombre. C'est la crainte qui le porta, en deux circonstances différentes, à exiger de ses sujets, sous peine de mort, un serment d'obéissance et de fidélité. Les pharisiens qu'il avait tout particulièrement indisposés contre lui par sa conduite anti-théocratique, et qui le regardaient comme un intrus sur le trône, refusèrent de prêter ce serment : au premier rang Pollion et le sévère Schammaï qui étaient, l'un président, l'autre vice-président du Sanhédrin. Les esséniens le repoussèrent aussi avec horreur. Beaucoup d'entre eux furent punis plus ou moins sévèrement ; mais le roi n'osa pas aller plus loin <sup>1</sup>.

Ces pharisiens se virent cependant imposer une forte amende. Mais la femme de Phéroras, frère du roi, qui avait été autrefois esclave, et qui jouissait d'une fortune considérable, les favorisait d'autant mieux qu'elle était elle-même l'ennemie d'Hérode, car il ne lui ménageait pas les humiliations. Elle leur procura donc la somme nécessaire pour payer l'amende. Quelques-uns d'entre eux lui avaient prédit que le ciel, justement irrité contre le roi, allait le rejeter et le faire disparaître, lui et toute sa maison, de sorte que les enfants qui lui naîtraient à elle-même de Phéroras hériteraient du trône de Judée. Hérode l'apprit par ses espions, et fit aussitôt mettre à mort ces faux prophètes <sup>2</sup>. Plus que jamais les pharisiens lui apparurent alors comme des ennemis personnels. Ils se vengèrent en le méprisant davantage encore, et en excitant leurs disciples à détester aussi ce vassal de Rome. Mais, comme il aurait été dangereux de se livrer ouvertement à ce jeu, ils usaient d'un langage figuré pour

1. Josèphe, *Ant.*, IV, x, 4 et XVII, n, 4.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, n, 4.



parler de lui. La Bible contient de fréquentes menaces contre les Iduméens, ce petit peuple qui avait manifesté une hostilité perpétuelle à l'égard des Israélites. Les docteurs pharisiens appliquaient donc, à Hérode et à ses amis, les Romains, les malédictions lancées contre Édom par les prophètes et les autres écrivains sacrés. L'auditoire comprenait et ne dissimulait point sa satisfaction <sup>1</sup>.

On reprochait aussi à Hérode d'avoir réduit presque à néant les pouvoirs du Sanhédrin, pour se les approprier; comme aussi de s'être permis de modifier la succession des grands prêtres, qui, d'héritaire qu'elle avait été généralement jusqu'alors, n'était plus, entre ses mains, qu'un privilège transitoire, accordé ou retiré à son gré.

Néanmoins la formation dans le pays, du parti des Hérodiens, mentionné par les évangiles <sup>2</sup>, montre qu'Hérode avait, à Jérusalem et en Judée, des approbateurs de sa politique et de son administration. D'autre part, on ne saurait nier qu'il a rendu de véritables services à la nation juive, puisque sous son règne, elle jouit habituellement de la paix, et qu'elle eut sa part du prestige de son ambitieux monarque. Nous avons d'ailleurs reconnu qu'Hérode, malgré son égoïsme, sa sévérité, sa cruauté, n'était pas absolument inaccessible à de bons sentiments, qui le portaient à soulager ses sujets quand ils étaient dans l'épreuve. L'occasion s'en présenta l'année 25 avant J.-C. Une sécheresse prolongée nuisit tellement alors aux récoltes, qu'il s'en suivit une horrible famine. La peste éclata ensuite, de sorte que le royaume entier endura une affreuse misère. Le roi comprit son devoir et fit tout ce qu'il pouvait pour secourir tant de souffrances. Il acheta du blé en Égypte et veilla à ce qu'il fût distribué équitablement. On dit qu'à cette occasion il sacrifia une partie de sa fortune, en particulier sa vaisselle d'argent <sup>3</sup>. On lui sut gré de cette générosité. Une autre fois (l'année 20 avant J.-C.), pour donner une marque de sa bienveillance, il remit aux Juifs le tiers, plus tard encore (l'an 1) le quart des impôts <sup>4</sup>.

Nous avons dit que, s'il l'avait pu, Hérode aurait « hellénisé » les Juifs; non pas cependant à la manière violente d'Antiochus Épiphane, car il était trop prudent pour cela. Il sentait d'ailleurs que c'était une impossibilité. En effet, les pharisiens avaient acquis une telle influence sur le peuple et formaient un parti si puissant, surtout depuis le règne de la reine Alexandra, qu'à moins de susciter une véritable révolution, analogue à celle des Maccabées, un despote même ne pouvait pas toucher à la religion et au culte juifs, compris

1. Gratz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 231, 232.

2. S. Matthieu, XXII, 16; S. Marc, III, 6 et XII, 13.

3. Josèphe, *Ant.*, XV, IX, 1, 2.

4. Josèphe, *Ant.*, XV, X, 4; XVI, II, 5.

et organisés d'après leurs propres conceptions. La nation presque tout entière, se serait soulevée avec eux, pour défendre les droits de son Dieu. Hérode fut donc obligé de respecter la loi mosaïque jusqu'à un certain point. Divers traits sont significatifs sous ce rapport. Les monnaies qu'il fit frapper ne portent aucune figure humaine, mais seulement des emblèmes, comme celles des princes asmonéens<sup>1</sup>. On lit sur elles l'inscription grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΡΩΔΟΥ. Aucune image ne fut sculptée sur les monuments construits par Hérode à Jérusalem. Nous avons vu à quel point les Juifs étaient susceptibles sur ce point. Autre détail important : Salomé, la sœur d'Hérode, ayant été recherchée en mariage par un prince arabe, le roi exigea qu'il se soumit d'abord à la circoncision. Cette condition ayant été refusée, la demande le fut également<sup>2</sup>. Malgré ces concessions passagères,



Fig. 130. — Monnaie d'Hérode. Caducée. R Grenade.]

Hérode fut loin de se conformer à toutes les prescriptions de la loi, juive. C'est ainsi qu'après s'être montré si respectueux pour le temple, on eût dit qu'il voulait froisser les sentiments religieux de toute la nation, en faisant placer un aigle d'or au-dessus de la porte principale<sup>3</sup>.

Bossuet résume excellemment, en quelques lignes<sup>4</sup>, ce qui concerne le gouvernement d'Hérode. « La politique cruelle et ambitieuse de ce roi, qui ne professait qu'en apparence la religion judaïque, changea les maximes du gouvernement ancien. Ce ne sont pas ces Juifs maîtres de leur but vers le vaste empire des Perses et des premiers Séleucides, où ils n'avaient qu'à vivre en paix. Hérode, qui les tient de près sous sa puissance, brouille toutes choses; confond à son gré la succession des pontifes; affaiblit le pontificat, qu'il rend arbitraire; énerve l'autorité du Conseil de la nation, qui ne peut plus rien. Toute la puissance publique passe entre les mains d'Hérode et des Romains dont il est l'esclave, et il ébranle les fondements de la république judaïque. »

1. Cf. Madden, *Coins of Jews*, p. 105-114; de Sauley, *Recherches sur la numismatique*, p. 127-133.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, 1, 1.

3. Josèphe, *Ant.*, XVII, vi, 2; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 2.

4. *Discours sur l'histoire universelle*, édit. de Versailles, t. xxxv, p. 266.

### III. — Troisième période du règne d'Hérode.

Les années 20-14 avant notre ère avaient été les plus florissantes de ce règne, malgré les frottements inévitables qui troublaient de temps à autre l'harmonie entre le despote à demi païen et le peuple qu'il éloignait de lui de tant de manières. Celles dont nous avons à raconter l'histoire (14-4 avant J.-C.), furent les plus mauvaises de la vie d'Hérode.

L'an 18, il était allé lui-même chercher à Rome, pour les ramener à Jérusalem, les deux fils de Mariammé, Alexandre et Aristobule. A peine arrivés, ces princes excitèrent l'enthousiasme du peuple par leur distinction et leur beauté. Leur mère leur avait légué toute la noblesse de sa race. Le roi fut fier d'eux et de cet accueil favorable. C'étaient alors des jeunes gens de dix-sept et de dix-huit ans. Hérode ne se doutait pas, à cet heureux début, qu'ils seraient les principaux héros de l'affreuse tragédie qui allait se dérouler au sein de sa famille, pour compléter celle de la première période du règne.

Avant d'entrer dans ces tristes détails, il sera utile de rappeler brièvement quels étaient alors les membres de la famille d'Hérode. Le roi eut jusqu'à dix femmes, dont neuf en même temps <sup>1</sup>. L'historien Josèphe en est justement scandalisé <sup>2</sup>. Hérode avait épousé en premier lieu Doris, qui lui avait donné un fils, Antipater. Il s'était séparé d'elle et de son fils, lors de son mariage avec la princesse Mariammé. De celle-ci, il eut trois fils et deux filles <sup>3</sup>. Le plus jeune des fils était mort à Rome, où il avait été conduit avec ses frères, pour y faire son éducation. Les deux jeunes filles se nommaient Salampsio <sup>4</sup> et Kypros. Elles se marièrent, et Josèphe donne la liste détaillée de leur postérité <sup>5</sup>. La troisième femme d'Hérode s'appelait aussi Mariammé, et était la fille d'un prêtre d'Alexandrie. D'elle naquit un fils, Hérode-Philippe, que le roi déshérita au moins en partie, sous prétexte que sa mère avait pris part à une conspiration contre lui. La quatrième et la cinquième étaient la fille d'un de ses frères et la fille de sa sœur, en opposition formelle avec la loi mosaïque. La Samaritaine Malthaké fut la sixième. Hérode eut d'elle deux fils, mentionnés dans l'histoire évangélique, Archélaüs et Antipas. Nous

1. Les rabbins étaient odieusement larges sous ce rapport. Ils autorisaient un roi à avoir dix-huit femmes; un simple particulier pouvait en avoir quatre. Voir les traités *Sanhéd.*, II, 4; *Iebamoth*, IV, 11; *Ketouboth*, X, 1-6.

2. *Ant.*, XVII, 1-11; *Bell. jud.*, I, XXIV, 2.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, I, XXXII, 2.

4. Abréviation de *Chalôm Toïon* « Paix de Sion ». On trouve ce nom çà et là dans les anciennes inscriptions hébraïques.

5. *Ant.*, XVIII, V, 4.

les retrouverons plus loin. Le roi épousa aussi Cléopâtre, de Jérusalem, qui devint la mère de Philippe, le futur tétrarque d'Iturée et d'Abilène. Les trois autres sont sans intérêt pour nous. Il est aisé, d'après cela, de se représenter les intrigues, les jalousies et les hostilités qui se développèrent peu à peu dans le palais royal de Jérusalem et qui y créèrent le trouble. Le plus grand mal fut fomenté par Salomé, la sœur d'Hérode, et par Phéroras, son frère, qui reportèrent sur les deux fils de Mariammé la haine cruelle qu'ils avaient manifestée autrefois contre elle.

Nous venons de mentionner l'impression favorable que ces deux jeunes princes avaient produite à Jérusalem, dès leur retour de Rome. Mais « avec un monstre pareil à Salomé<sup>1</sup>..., être adoré du peuple, c'était encourir une condamnation à mort, et de fait, elle et ceux qui l'avaient secondée lorsqu'il s'était agi de perdre Mariammé, n'avaient plus qu'une pensée et qu'un but : pousser les deux jeunes princes à la même fin que leur malheureuse mère<sup>2</sup>. »

Auguste avait laissé à Hérode toute liberté pour le choix de son successeur, et le roi avait naturellement destiné le trône à l'un ou à l'autre des fils de la femme qu'il avait tant aimée. Il les traita d'abord avec autant d'affection que de distinction. Conformément aux mœurs de l'époque, il les maria de bonne heure. A l'aîné, Alexandre, il fit épouser Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, après qu'elle eut adopté la religion judaïque. Le plus jeune, Aristobule, fut uni à Bérénice, fille de la sœur d'Hérode, Salomé, et de son second mari, Kastobar<sup>3</sup>. Mais, bien que la famille asmonéenne et celle d'Hérode fussent maintenant liées par une nouvelle alliance matrimoniale, elles se tinrent quand même en face l'une de l'autre à « la façon de deux camps ennemis... Les fils de Mariammé, conscients du sang royal qui coulait dans leurs veines, ne pouvaient contempler qu'avec un orgueilleux dédain leurs parents de race iduméenne. Ceux-ci, Salomé en tête, ripostaient à cette arrogance par des calomnies hideuses. Et ainsi se forma, dès le retour d'Alexandre et d'Aristobule dans la maison paternelle, le nœud tragique, qui s'embrouilla ensuite tellement, qu'il fut impossible de le dénouer<sup>4</sup>. » On pourrait dire que l'âme vengeresse de Mariammé planait sur le palais d'Hérode, si ses fils n'avaient pas été les principales victimes. Le cruel monarque reçut du moins le premier le contre-coup de cette guerre intime.

Les calomnies vulgaires lancées contre les deux princes ne le trou-

1. Un historien distingué, Ewald, la compare à une louve altérée de sang.

2. De Sanley, *Sept siècles de l'histoire juive*, p. 232, 233.

3. Josèphe, *Ant.*, XVI, 1, 2, et XVIII, v, 4.

4. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 408.

blèrent pas d'abord. Elles l'impressionnèrent ensuite et finirent par pénétrer bien avant dans son âme, répétées qu'elles étaient sur tous les tons, et rendues plus intenses par le remords. Du reste, les fils de Mariammé furent imprudents. Ils ne pouvaient que déplorer la mort si injuste de leur mère et se défier de celui qui en avait été l'auteur. Ils parlèrent en ce sens, et on tira de leurs paroles le plus odieux parti contre eux auprès du roi, dont l'esprit, si facilement irritable, finit par se laisser envahir par de vrais sentiments de haine pour ses deux fils. Il devint même jaloux de l'affection que le peuple ne cessait de leur témoigner<sup>1</sup>. Salomé et Phéroras ne cessaient pas

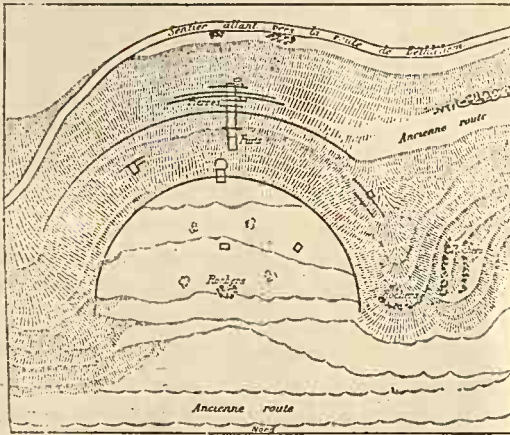


Fig. 131. — Emplacement du théâtre d'Hérode à Jérusalem.  
(D'après le *Palestine exploration Fund, Quarterly Statements*, 1887, p. 162.)

d'attiser ce feu de haine et de jalousie, pour le rendre encore plus ardent. Hérode eut alors l'idée, très malencontreuse, de rappeler à la cour son fils aîné, Antipater, qu'il avait eu de Doris, sa première femme. Il espérait, en le comblant d'honneurs, l'opposer comme un contre-poids à l'orgueil et à la froideur des fils de Mariammé. Ce fut, de sa part, une étrange maladresse; car les deux princes comprirent que cette démarche était une marque de défiance envers eux. Antipater lui-même, surtout après que son père l'eut envoyé à Rome, en compagnie d'Agrippa, pour saluer l'empereur (13 avant J.-C.), s'efforça, en dénigrant à tout propos ses deux frères, d'exciter davantage encore les sentiments qu'Hérode manifestait contre eux. Son but secret était d'obtenir que le roi renonçât à son dessein de faire régner après lui les fils de Mariammé, et le déclarât lui-même son successeur sur le trône.

1. Josèphe, *Ant.*, XVI, III, 1-2.

A la défiance, au mécontentement et à l'hostilité de leur père, Alexandre et Aristobule répondirent en ne cachant pas l'aversion qu'ils ressentaient pour lui. Ils se plaignirent à leurs amis de l'injure qui leur avait été faite par le rappel d'Antipater<sup>1</sup>. La situation s'envenimait ainsi des deux parts. Finalement, Hérode prit la résolution d'aller accuser ses deux fils en présence de l'empereur lui-même (13 avant J.-C.). Il les conduisit à Aquilée, en Italie, où se trouvait alors Auguste, et il parla contre eux avec la dernière violence<sup>2</sup>. Josèphe raconte cette scène en termes émouvants. « A la première audience qui lui fut accordée, Hérode... dénonça ses fils comme des monstres, qui voulaient l'assassiner. Les deux princes éclatèrent en sanglots et ne répondirent rien à l'accusation que leur père portait contre eux. Auguste, voyant leur trouble, ne s'y trompa point et l'attribua à leur inexpérience, bien plutôt qu'à leur culpabilité. Alexandre prit alors la parole en pleurant, et réussit à prouver à Auguste que cette accusation n'était qu'une atroce calomnie. Hérode s'était troublé (à son tour), et le regard d'Auguste fixé sur lui n'était pas fait pour lui rendre de l'assurance. Tous les assistants, d'ailleurs, murmuraient des paroles de réprobation contre le roi des Juifs. Alors Auguste, après quelques moments d'hésitation, déclara que les jeunes princes, s'ils n'étaient pas coupables du crime qui leur avait été imputé, étaient à tout le moins blâmables de n'avoir point, par leur conduite respectueuse envers leur père, rendu de tels propos impossibles. Il fit alors un signe aux fils de Mariammé; ceux-ci allaient tomber aux pieds de leur père et lui demander grâce, lorsque Hérode leur ouvrit les bras, et tous deux s'y jetèrent en pleurant<sup>3</sup>. »

Rentré à Jérusalem, le roi convoqua le peuple et lui rendit compte de son voyage en Italie. Il annonça, et ce fut de sa part une nouvelle faute, que ses fils règneraient après lui d'après l'ordre de leur naissance, Antipater d'abord, puis Alexandre et Aristobule. Malheureusement, la triste tragédie reprit bientôt son cours. Antipater renouvela ses calomnies, auxquelles s'associa Phéroras, le frère du roi, bien qu'il eût manifesté une joie hypocrite de la réconciliation. Leur conduite irrita vivement les fils de Mariammé, d'autant plus qu'il ne leur échappa point que leur père avait laissé renaître tous ses soupçons<sup>4</sup>. Il en vint non seulement à distribuer à ses femmes les bijoux et les parures qui avaient appartenu à Mariammé, ce qui indigna les fils de la malheureuse reine, mais à faire subir le supplice de la torture à des confidents d'Alexandre. Plusieurs moururent dans

1. Josèphe, *Ant.*, XVI, III, 7.

2. *Ant.*, XVI, IV, 1-6; *Bell. jud.*, I, XXIII, 3.

3. De Sanley, *op. cit.*, p. 237, 238.

4. Josèphe, *Ant.*, XVI, VII, 2-3; VIII, 2 et 5; *Bell. jud.*, I, XXIV, 1.

d'affreuses souffrances, en jurant qu'ils n'avaient aucune accusation à porter contre leur ami. Mais la douleur arracha à l'un d'eux la déclaration que les fils de Mariammé étaient décidés à tuer le roi pendant une chasse. Hérode fit alors emprisonner Alexandre <sup>1</sup>.

Cependant une seconde réconciliation eut lieu, grâce à l'intervention du roi de Cappadoce, Archelaüs, dont Alexandre avait épousé la fille. Craignant pour la vie de celle-ci et pour celle de son gendre, car il connaissait le caractère despotique d'Hérode, il accourut à Jérusalem, et feignant d'accuser Alexandre, il menaça de reprendre sa fille. Il fit si bien qu'Hérode devint lui-même alors l'avocat de son fils. La ruse, car c'en était une de la part d'Archelaüs, avait eu un complet succès <sup>2</sup>. Mais, cette fois non plus, la paix ne fut pas de longue durée. Elle fut surtout troublée par un Lacédémonien nommé Euryclès, intrigant de premier ordre, qui fut admis vers cette époque à la cour d'Hérode, et qui mit un malin plaisir à exciter le père contre ses fils, les fils contre leur père. Les autres calomniateurs continuèrent en même temps leur œuvre néfaste. Tous ensemble ils surexcitèrent tellement le roi qu'il constitua prisonniers Alexandre et Aristobule, et les fit accuser de haute trahison devant l'empereur <sup>3</sup>. Auguste se laissa convaincre, et donna à Hérode de pleins pouvoirs pour agir à son gré dans cette affaire. Il lui conseilla cependant de réunir à Beyrouth, qui était une colonie romaine, un tribunal, composé de fonctionnaires romains et de ses amis personnels, devant lequel comparaitraient les deux accusés <sup>4</sup>.

Hérode suivit ce conseil; mais les juges improvisés, qu'il groupa au nombre de cent cinquante, lui étaient favorables à lui-même, pour la plupart, et parmi eux se trouvaient Salomé et Phéroras, ces ennemis irréconciliables des deux princes. Ceux-ci, ne furent même pas amenés devant cette assemblée, et ne purent pas se défendre. Leur père les accusa avec une vraie frénésie. Lorsqu'on passa au vote, le gouverneur Saturninus déclara qu'en conscience, il ne croyait pas que les deux princes eussent mérité la mort; ses trois fils l'imitèrent. Tous les autres juges portèrent une sentence de mort. Hérode allait-il exécuter cette sentence? Un vieux soldat, nommé Tiron, osa intervenir publiquement en faveur des condamnés. Le roi le fit cruellement mettre à mort, avec trois cents Juifs qui lui avaient été dénoncés comme étant de chauds partisans des fils de Mariammé. Alexandre et Aristobule furent ensuite conduits à Sébasté (Samarie), où avait été célébré autrefois le mariage d'Hérode avec

1. Josèphe, *Ant.*, XVI, VIII, 4; *Bell. jud.*, I, xxiv, 8.

2. Josèphe, *Ant.*, XVI, VIII, 6; *Bell. jud.*, I, xxv, 1-6.

3. Josèphe, *Ant.*, XVI, x, 5-7; *Bell. jud.*, I, xxvii, 1.

4. Josèphe, *Ant.*, XVI, xi, 1; *Bell. jud.*, I, xxvii, 1.

leur mère, et là ils subirent le supplice de la strangulation (an 7 avant J.-C.). Leurs corps furent transportés à Alexandréion, où plusieurs de leurs ancêtres avaient reçu la sépulture <sup>1</sup>.

Ce nouveau crime, l'un des plus atroces qu'Hérode ait commis, ne ramena pas la paix dans sa famille. Comme le dit Josèphe, dans un style dramatique qui contraste avec le calme habituel de sa prose, « les fantômes des deux assassinés errèrent à travers toutes les chambres du palais, et devinrent des inquisiteurs, qui étalèrent au grand jour les horreurs secrètes de la cour <sup>2</sup>. » Antipater, fils aîné du roi et son successeur désigné, fut le démon suscité par la Providence comme un esprit vengeur. Il était maintenant débarrassé des deux rivaux qu'il détestait; mais, ambitieux à l'excès, ce qu'il voulait, c'était le trône, au plus tôt, et il trouvait qu'Hérode était trop long à le lui céder. Ce père et ce fils étaient dignes l'un de l'autre. Antipater, ce nouvel Absalom, qui avait reçu de riches cadeaux, s'en servait pour recruter des partisans. Dans sa distribution, il n'oublia pas Saturninus, qui était devenu légat impérial de Syrie. Le prince avait pour adhérent principal son oncle Phéroras, nommé depuis quelque temps gouverneur de la Pérée, avec le titre de tétrarque, et qui s'était brouillé avec le roi, son frère, parce que celui-ci lui avait reproché vertement d'avoir contracté un mariage avec une esclave. Antipater et lui avaient ensemble des conférences secrètes, qui ne laissaient présager rien de bon. Salomé, dévouée à Hérode de toute son âme, en eut connaissance, et, bien qu'Antipater eût tout fait pour se la rendre favorable, elle en avertit le roi <sup>3</sup>.

Les relations entre Hérode et Antipater devinrent alors naturellement très tendues. Le roi interdit, mais en vain, à son fils toute relation avec Phéroras. Pour sortir de cette situation pénible, Antipater réussit à se faire attribuer la mission d'aller à Rome, afin de soumettre à l'empereur le testament par lequel il était désigné lui-même comme l'héritier présomptif de la couronne. Peu après son départ, Phéroras mourut, et le roi lui fit faire des funérailles magnifiques <sup>4</sup>. Cette mort fut l'événement dont Dieu se servit pour châtier Antipater, qui avait été la cause principale de la mort de ses deux frères. En effet, après les funérailles de Phéroras, deux de ses affranchis vinrent trouver Hérode, et lui déclarèrent que la mort rapide de ce prince était due à un empoisonnement. Le roi ordonna une enquête immédiate. Des tortures furent infligées aux suivantes de sa belle-sœur, la femme de Phéroras, et obtinrent des résultats.

1. Josèphe, *Ant.*, XVI, xi, 2; *Bell. jud.*, I, xxvii, 2-6.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, I, xxx, 7.

3. Josèphe, *Ant.*, XVII, i, 1; ii, 4; *Bell. jud.*, I, xxviii, 1; xxix, 1.

4. Josèphe, *Ant.*, XVII, iii, 1-3; *Bell. jud.*, I, xxix, 1 et 4.



L'une de ces malheureuses avoua qu'Antipater détestait son père et se plaignait de la longueur de la vie du roi, dont la mort n'arrivait jamais, tandis qu'il vieillissait lui-même. On appliqua aussi la question à un Samaritain qui était l'intendant d'Antipater, et il confessa que son maître avait fait préparer en Égypte un poison, qu'il avait remis à Phéroras pour le faire prendre à Hérode. La femme de Phéroras reconnut qu'Antipater et son mari avaient, en effet, formé le projet d'empoisonner le roi. Elle ajouta que Phéroras, sur le point de mourir, avait ordonné de faire disparaître le poison. Il n'en restait qu'une petite partie <sup>1</sup>.

Hérode en savait maintenant assez pour agir à sa manière violente. Furieux d'avoir été trahi par celui de ses fils qu'il avait favorisé le plus, et auquel il avait sacrifié Alexandre et Aristobule, il chassa d'abord du palais Doris, mère d'Antipater; puis, sans rien laisser paraître de ses intentions, il invita celui-ci à revenir promptement de Rome. A son retour, lorsqu'il se présenta devant son père, ne se doutant de rien, il fut accueilli par ces paroles : « Arrière, parricide, ne me touche pas! Varus est ici; demain il te jugera, va préparer ta défense! » Varus était le légat actuel de Syrie. Il se trouvait alors à Jérusalem, Hérode l'ayant prié de venir l'assister dans cette circonstance douloureuse. Le coupable comparut donc devant un tribunal analogue à celui qui avait naguère condamné ses frères. Hérode remplit de nouveau le rôle d'accusateur; mais cette fois avec plus de justice. Il termina son réquisitoire en disant : « Aujourd'hui tes frères, assassinés par toi, sont innocentés par toi, parricide! » Malgré sa hardiesse et son habileté, Antipater fut incapable de se disculper sérieusement. Ce qu'il sut dire de mieux, c'est que les accusations dirigées contre lui étaient de nulle valeur, attendu qu'elles avaient été arrachées par les tortures. Varus l'ayant engagé à trouver de meilleures preuves pour se justifier, il se jeta hypocritement à terre, en prenant Dieu à témoin de son innocence, et en le conjurant de le laisser vivre, pour lui fournir l'occasion de montrer à son père combien il l'aimait. On fit alors apporter le poison qu'il avait fait préparer, et on le fit boire à un condamné à mort, qui tomba foudroyé devant toute l'assemblée. Reconnu coupable, Antipater fut chargé de fers, et Hérode écrivit à Auguste, pour le mettre au courant de toutes ces horreurs, comme Varus l'avait fait lui-même avant de quitter Jérusalem <sup>2</sup>.

Le roi, qui approchait de soixante-dix ans, souffrait alors d'une grave maladie, regardée comme incurable. Il eut un moment la pensée d'envoyer Antipater à Rome, pour que l'empereur en fit lui-même

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, iv, 2; *Bell. jud.*, I, xxx, 1-7.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, iv, 3-v, 7; *Bell. jud.*, I, xxxi, 1-5.

justice; mais il craignit que son fils ne s'évadât en route, et il se décida finalement à le garder en prison. Il fit alors un nouveau testament par lequel il désignait comme son successeur le fils qu'il avait eu de la Samaritaine Malthakée, Antipas<sup>1</sup>. Indépendamment de ses souffrances physiques, la crainte de la mort l'exaspérait, car il voyait toutes ses espérances pour l'avenir de sa race frustrées, et par ceux même qu'elles avaient concerné le plus. A cela s'ajoutait la pensée, désolante aussi pour son orgueil, de la joie que ses sujets éprouveraient en apprenant qu'il avait disparu. Aussi traitait-il



Fig. 132. — Les sources de Callirhoé.  
(D'après une photographie.)

avec une dureté rageuse les personnes de son entourage. Le bruit s'étant alors répandu qu'il allait bientôt mourir, deux rabbins de Jérusalem, nommés Judas et Mathias, chargés de l'instruction de la jeunesse, excitèrent leurs élèves à abattre l'aigle d'or installé à la porte du temple par le roi. En plein jour, ces jeunes gens l'arrachèrent, avec des cordes et le brisèrent à coups de hache, à la grande joie du peuple. Mais la cruauté d'Hérode ne se démentit pas. Ses gardes

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, v, 4 et vi, 1; *Bell. jud.*, I, xxxii, 7.

intervinrent, arrêrèrent les deux rabbins avec une quarantaine de ceux qui avaient participé à l'acte de destruction, et les conduisirent devant le roi. Il sembla reprendre vie, en voyant ces victimes sur lesquelles il pourrait exercer sa vengeance. Il leur demanda quel avait été l'instigateur de leur conduite. « La Loi! » telle fut leur réponse. Il condamna les principaux d'entre eux à être brûlés vifs. Ils subirent avec courage cet horrible supplice<sup>1</sup>.

Cependant la maladie d'Hérode empirait chaque jour. Ses médecins s'efforcèrent d'en arrêter les rapides progrès, en faisant transporter le roi à Callirhoé, aujourd'hui *El-Hammâm*, près de la rivière *Zerka Maïn*, de l'autre côté de la mer Morte. Cette localité était alors célèbre par ses sources chaudes et sulfureuses, qui s'échappent de la base d'un rocher basaltique<sup>2</sup>. Mais Hérode n'éprouva aucun soulagement de ces eaux, et il voulut qu'on le ramenât à Jéricho. C'est dans cette ville, qui avait été le théâtre principal de son luxe, de son orgueil, de ses crimes, que se poursuivit sa lente agonie. Ses souffrances étaient si violentes, qu'un jour il saisit un couteau pour s'en transpercer; on dut le lui arracher des mains. De son lit, se sentant haï de la plupart de ses sujets et pensant à la joie qu'on ressentirait en apprenant sa mort, il exigea que tous les principaux personnages du royaume vinssent immédiatement à Jéricho. Dès qu'ils furent arrivés, il les fit enfermer dans l'hippodrome, et il prescrivit à sa sœur Salomé de les faire massacrer dès qu'il aurait rendu le dernier soupir. De la sorte, disait ce cruel tyran, il serait « assuré d'avoir un deuil public, digne de lui », tant il y aurait de larmes et de gémissements<sup>3</sup>. Heureusement Salomé ne fit pas exécuter cet ordre barbare.

C'est alors que parvint à Hérode une lettre d'Auguste qui l'autorisait à traiter Antipater selon son bon plaisir, soit en qualité de roi, en le faisant mourir, soit à la façon d'un père, en se contentant de l'exiler. Il prit le premier parti, fit exécuter immédiatement son fils, et interdit que le moindre honneur fût rendu à son corps<sup>4</sup>. C'est sans doute à cette occasion que l'empereur aurait fait — si toutefois elle est authentique — la plaisanterie de mauvais goût que lui prête Macrobe<sup>5</sup> : « Il vaut mieux être le père (ὄν) d'Hérode, que d'être son fils (ὕιόν). »

Avant de mourir, le roi modifia une fois de plus son testament. Il partageait ses États entre trois de ses fils : à celui qui était main-

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, vi, 2-4; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 1-4.

2. Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, V, xvi, 72.

3. Josèphe, *Ant.*, XVII, vi, 5; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 6.

4. Josèphe, *Ant.*, XVII, vii, 1; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 7.

5. *Saturnin.*, II, 4. Allusion à l'interdiction de la viande de porc par la loi juive.

tenant le plus âgé, Archélaüs, il légua la Judée et la Samarie, avec le titre de roi; à Antipas, il donnait la Galilée et la Pérée, avec le titre de tétrarque; à Philippe, les districts du Nord, c'est-à-dire, la Batanée, l'Auranite, la Trachonite et le territoire de Panéas, avec le même titre de tétrarque; à sa sœur Salomé, les villes d'Azot, de Jamnia et de Phosaël, et 500.000 drachmes<sup>1</sup>; aux autres membres de sa famille, des sommes plus ou moins considérables; à l'empereur Auguste, dix millions de drachmes<sup>2</sup>. Il mourut misérablement, cinq jours seulement après l'exécution de son fils Antipater, sans

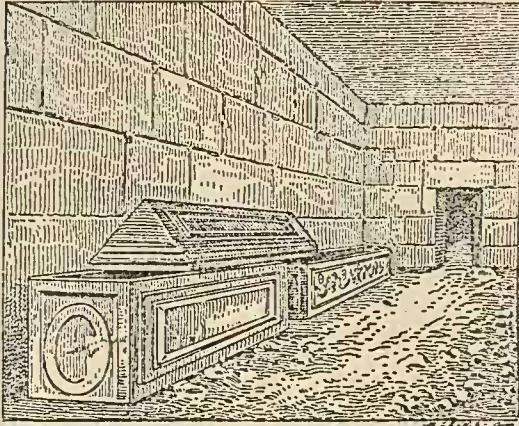


Fig. 133. — Salle et sarcophages du tombeau dit des Hérodes.  
(D'après *Quarterly Statements*, 1892, p. 120.)

susciter le moindre regret, même au sein de sa famille, qu'il avait tant fait souffrir. C'était peu de temps avant la Pâque juive, par conséquent à la fin de mars ou au commencement d'avril de l'année 4 avant J.-C., l'année 750 de la fondation de Rome. Le Talmud<sup>3</sup> signale cette date comme « un jour de fête (*yôm tôb*), pendant lequel on ne doit pas s'attrister », puisque le tyran était mort ce jour-là. On comprend que Lactance ait fait, de cette fin tragique, la première page de son traité « Sur la mort des persécuteurs » de l'Église. On fit cependant à Hérode de royales funérailles. Son corps, muni de la couronne, du sceptre et enveloppé dans une étoffe de pourpre, fut déposé dans une bière enrichie de pierres précieuses et placé sur un char d'honneur qui le porta à Hérodion, forteresse située dans le voisinage de Bethléem, à 200 stades (37 kil.) au sud-ouest de Jéricho.

1. La drachme grecque équivalait à 0 fr. 87.
2. Josèphe, *Ant.*, XVII, VIII, 1; *Bell. jud.*, I, xxxiii, 7-8.
3. *Meguiloth Ta'anin*, xi, 25.

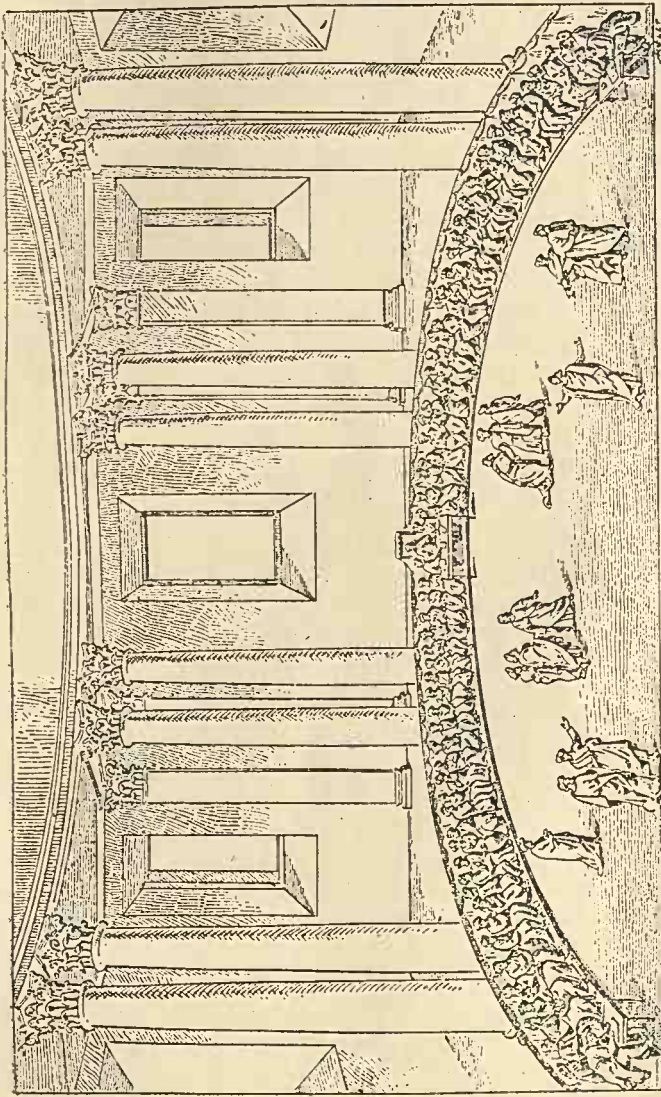


Fig. 134. — Le Sanhédrin en séance solennelle. (D'après le P. Lamy.)

La procession funèbre s'avavançait avec une lenteur solennelle; aussi mit-elle sept jours pour franchir cette courte distance. Les fils du roi défunt marchaient derrière le char; la garde royale venait ensuite, puis un détachement de l'armée, cinq cents esclaves qui portaient des parfums, enfin les mercenaires étrangers (Gaulois, Thrâces et Germains) <sup>1</sup>.

Ainsi disparut de la scène historique ce despote égoïste et cruel, qui « ne voulait que lui-même, sa propre satisfaction et ses propres jouissances <sup>2</sup> ». Si on lui a donné le surnom de Grand, c'est seulement pour le distinguer des trois autres personnages qui portent le nom d'Hérode dans le Nouveau Testament : son fils, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée; son petit-fils, Hérode Agrippa I<sup>er</sup>, et son arrière-petit-fils, Hérode Agrippa II<sup>3</sup>. Il eut, pendant son règne, quelques éclairs de gloire; mais il sut se rendre odieux à son peuple de bien des manières, et c'est surtout le souvenir de ses cruautés sans nombre qui se rattache à son nom. S'il fut habile, il mit au service de son habileté une astuce doublée d'une barbarie sans pitié, qui s'assouvit dans des flots de sang, depuis les premiers jours de son règne jusqu'au dernier. Dans les premières pages de l'évangile, il nous apparaît sous son véritable aspect historique, comme un tyran jaloux, irascible, abominablement cruel. Relisons l'épisode des Mages, si bien raconté par saint Matthieu <sup>4</sup> :

Jésus étant né à Bethléem de Juda, au temps du roi Hérode, voici que des Mages de l'Orient arrivèrent à Jérusalem, et demandèrent : Où est le roi des Juifs, qui vient de naître? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer.»

Le roi Hérode ayant entendu cela, fut troublé, et toute Jérusalem avec lui. Alors il assembla tous les princes des prêtres et les scribes du peuple <sup>5</sup>, et il s'informa d'eux où devait naître le Christ. Ils lui dirent: «A Bethléem de Juda; car voici ce qui a été écrit par le prophète <sup>6</sup> : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas petite parmi les principales villes de Juda, car de toi sortira un chef qui gouvernera Israël, mon peuple.» Alors Hérode fit appeler les Mages en secret, et il s'enquit exactement auprès d'eux du temps où l'étoile leur était apparue. Puis il les envoya à Bethléem, en disant : «Allez, et informez-vous soigneusement au sujet de l'Enfant; puis, quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que, moi aussi, j'aie l'adorer.»

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, viii, 4. Sur le monument qui fut élevé à Hérode dans la ville de Jérusalem, et que l'on croit avoir été découvert de nos jours, voir la *Revue biblique*, année 1892, p. 267-273.

2. Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, 3<sup>e</sup> édit., t. iv, p. 548.

3. Josèphe n'emploie qu'une fois cette même épithète, μέγας (*Ant.*, XVIII, v, 4) et vraisemblablement dans le sens que nous venons d'indiquer.

4. Matth., ii, 1-18.

5. C'est-à-dire, le Sanhédrin tout entier.

6. Michée, v, 2.

Ils partirent donc pour Bethléem, et, dans leur candeur, ils seraient revenus avertir le tyran si, divinement avertis en songe de ne pas retourner auprès d'Hérode, ils n'avaient regagné leur pays sans passer par Jérusalem.

Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, se mit dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants mâles de deux ans et au-dessous, qui étaient à Bethléem et sur tout son territoire, selon la date dont il s'était informé auprès des Mages. Alors s'accomplit ce qui avait été prédit par le prophète Jérémie<sup>1</sup> : « Une voix a été entendue à Rama des pleurs et des grandes lamentations. C'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

1. Jérémie, xxxi, 15.

---

## LIVRE SIXIÈME

Depuis la naissance de N.-S. Jésus-Christ jusqu'à la destruction  
de Jérusalem par les Romains et la ruine de l'État juif.

(4 ans avant J.-C. — 70 ans après J.-C.)

---

### CHAPITRE PREMIER

#### CONDITIONS RELIGIEUSES DES JUIFS LORS DE LA NAISSANCE DU MESSIE

##### I. — Le Messie naît à Bethléem.

Ouvrons encore l'évangile, et laissons, cette fois, la parole à saint Luc. Après avoir raconté l'apparition de l'archange Gabriel au prêtre Zacharie, dans le temple de Jérusalem, pour lui prédire qu'il lui naîtrait bientôt un fils, qui serait le précurseur du Messie<sup>1</sup>, l'historien sacré continue en ces termes :

Six mois après<sup>2</sup>, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme nommé Joseph, de la maison de David; le nom de la vierge était Marie.

L'ange, étant entré auprès d'elle, dit : « Je te salue, toi qui es pleine de grâce, le Seigneur est avec toi. » Après l'avoir entendu, elle fut troublée par cette parole, se demandant ce que pouvait signifier cette salutation. L'ange lui dit : « Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu.

« Voici que tu concevras dans ton sein, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé Fils de Dieu, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais

1. S. Luc, v, 25.

2. A la lettre : « au sixième mois ».



pas d'homme? » L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. Et voici qu'Élisabeth ta parente a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et celle qui est appelée stérile est à son sixième mois; car rien n'est impossible à Dieu. » Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta parole <sup>1</sup>. »

Délicieux récit qui, dans un langage d'une admirable simplicité, expose l'événement le plus solennel de l'histoire non seulement du peuple de Dieu, mais du monde entier : l'incarnation du Messie, fils de Dieu et fils de Marie, arrière petit-fils de David. C'est au contraire, dans un style d'une majesté sublime, que l'évangéliste saint Jean a décrit ce même fait <sup>2</sup> :

Au commencement était <sup>3</sup> le Verbe <sup>4</sup>, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait ne l'a été sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point saisie. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière. La vraie lumière était celle qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont point reçu. Mais, à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu : à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. Jean rend témoignage de lui, et crie, en disant : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été placé au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi. Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce. Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ. Nul n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, voilà celui qui l'a manifesté.

Dans ces lignes admirables, qui comptent parmi les plus belles

1. S. Luc, 1, 26-38.

2. S. Jean, 1, 1-14.

3. C'est-à-dire, au commencement du monde créé; par conséquent, au moment de la création. L'écrivain sacré remonte au delà de cette époque, pour nous permettre de plonger un instant nos regards dans l'éternité divine, et il nous montre le Verbe, le Messie, existant en Dieu et avec Dieu, alors qu'aucune créature n'avait encore reçu la vie.

4. Dénomination remarquablement belle et profonde, qui désigne le Messie, Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme la parole intérieure et substantielle de Dieu le Père, comme sa sagesse et son intelligence sans bornes. Elle n'est employée que par saint Jean.

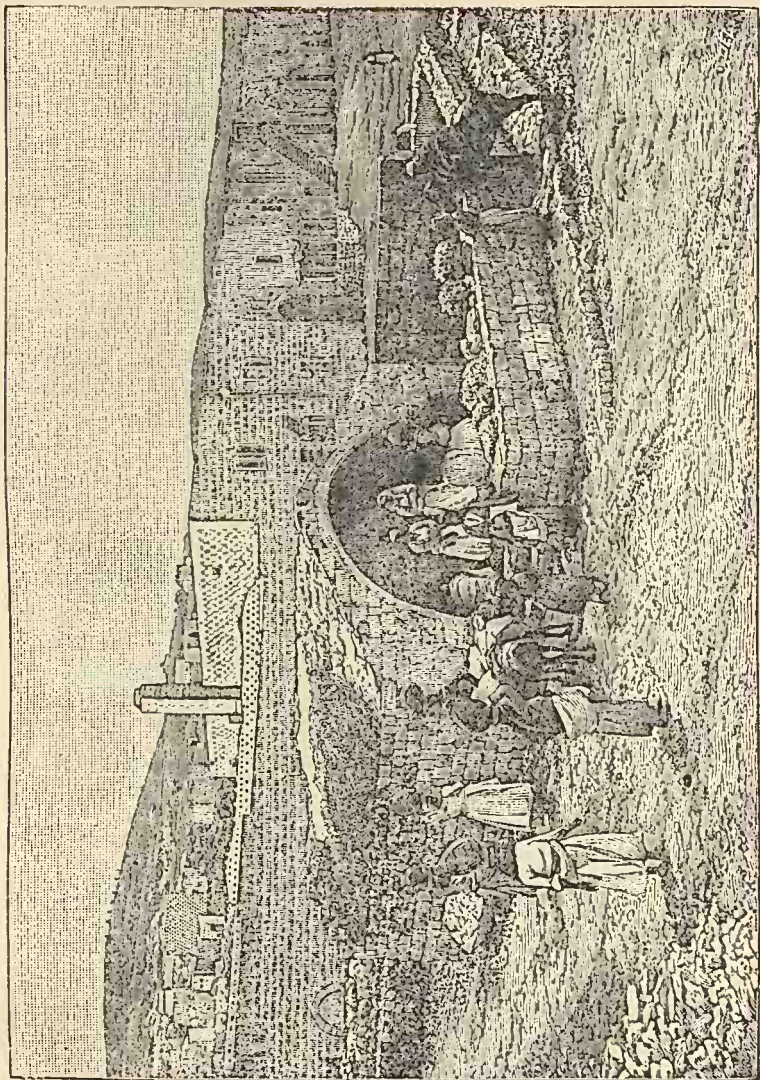


Fig. 135. — Fontaine de la Vierge à Nazareth. (D'après une photographie.)

qui aient jamais été écrites, « l'évangéliste nous apprend comment le Verbe, le Fils éternel du Père, la seconde personne de la sainte Trinité, *s'est fait homme* par amour pour nous, afin d'apporter à notre pauvre terre, entourée d'épaisses ténèbres et menacée d'une damnation sans fin, la vraie vie, la vraie lumière et le salut. En même temps, il nous fait assister par anticipation à l'échec partiel, douloureux, de ce dessein d'une infinie miséricorde. Cette page magnifique contient donc un fidèle résumé de l'histoire de Notre-Seigneur. Surtout, elle nous révèle clairement, dès l'abord, sa nature supérieure. Jésus, malgré les humbles aspects sous lesquels il se manifeste tour à tour — celui d'un enfant impuissant, celui du pauvre artisan de Nazareth, celui du missionnaire qui se fatigue à parcourir la Palestine en prêchant l'évangile et qui n'a pas même en propre une pierre à reposer sa tête, celui de l'homme de douleur qui subit tous les abaissements et toutes les souffrances — était donc vrai Dieu de vrai Dieu, Fils de Dieu dans le sens strict, éternel, infiniment puissant, infiniment grand, revêtu de tous les attributs de la divinité<sup>1</sup>. » Présenté au monde, dès le premier instant, comme le Messie-rédempteur que Dieu avait promis à nos premiers parents, et dont les prophètes avaient tour à tour décrit d'avance la nature divine et humaine, les œuvres admirables<sup>2</sup>, la sainteté, les humiliations, les souffrances et les gloires, il démontra pleinement, par tous ses mystères, toutes ses paroles et tous ses actes, qu'ayant réalisé ces divins oracles dans les détails comme dans l'ensemble, il était vraiment le Christ, le Sauveur dont l'annonce a retenti à travers toutes les périodes de l'histoire du peuple de Dieu.

C'est donc « aux jours d'Hérode », tout à fait à la fin du règne de ce prince, que le Messie naquit à Bethléem, comme il avait été prédit<sup>3</sup>, à l'occasion d'un recensement de tout l'empire romain, ordonné par César Auguste.

Tous (en Palestine) allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville<sup>4</sup>; Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour se faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte.

Or, pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait enfanter arriva. Elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

1. L. Cl. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. 1, p. 194-195.

2. L. Cl. Fillion, *ibid.*, p. 197-210.

3. Michée, v, 2.

4. C'est-à-dire, d'après un usage très ancien, dans la localité d'où la famille de chaque citoyen était originaire.

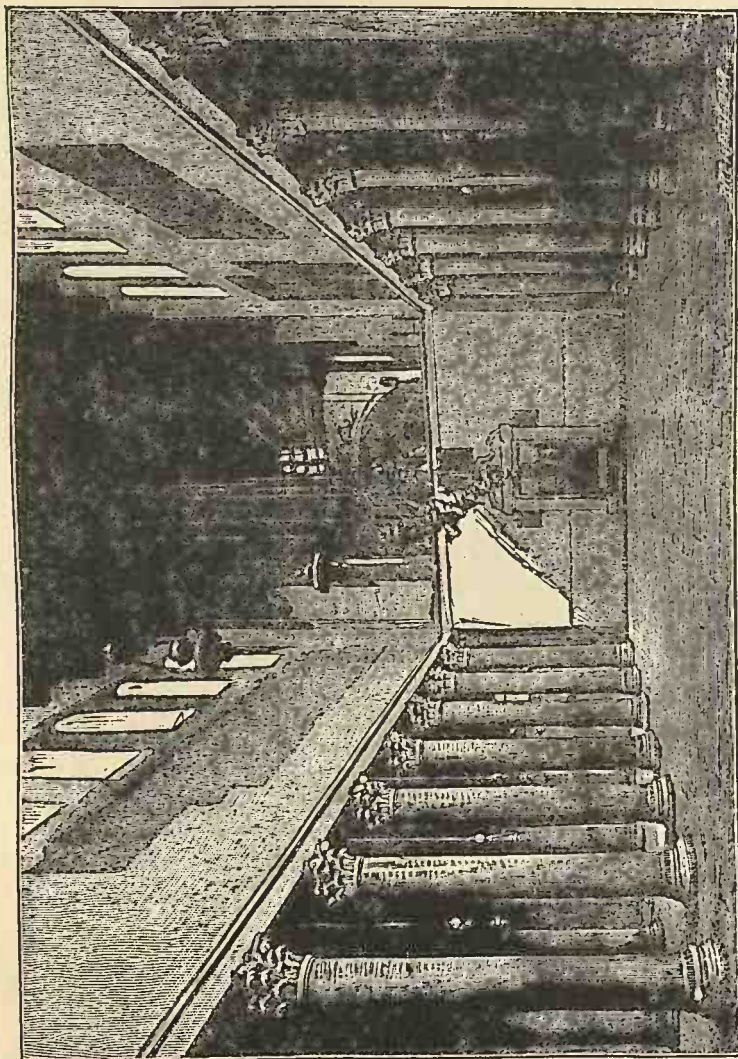


Fig. 136. — Intérieur de la basilique de la Nativité à Bethléem. (D'après une photographie.)

Quelle simplicité encore dans ce récit de saint Luc, qui annonce cependant un fait auprès duquel pâlisent tous les événements des annales de l'humanité! Saint Paul avait dit solennellement : « Lorsque vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la loi <sup>1</sup> »; mais la formule employée par l'évangéliste n'est pas la moins belle. Saint Augustin avait raison de dire que tout, ici, est une école d'humilité. Et d'ailleurs, une crèche n'est-elle pas le berceau qui convenait le mieux à celui qui devait mourir un jour sur une croix pour sauver les hommes? Or, continue saint Luc,

il y avait dans cette même région, des bergers qui passaient dans les champs les veilles de la nuit à garder les troupeaux. Et voici qu'un ange du Seigneur se tint auprès d'eux, et la gloire de Dieu resplendit sur eux et ils furent saisis d'une grande frayeur. Mais l'ange leur dit : « Ne craignez pas; car voici que je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera le sujet d'une grande joie pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un sauveur qui est le Christ Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe : Vous trouverez un petit enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et soudain se joignit à l'ange une multitude de la milice céleste, louant Dieu et disant :

« Gloire, dans les hauteurs, à Dieu!  
et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté <sup>2</sup>! »

A ces humbles pasteurs, auxquels Dieu accorda le grand honneur d'être les premiers adorateurs du Messie, et qui représentèrent tout le peuple juif auprès de sa crèche, succédèrent, quelque temps après, les Mages, venus du lointain Orient pour adorer à leur tour le Verbe incarné, comme représentants de tout le monde païen. Nous savons comment le despotique Hérode, dont la jalousie et la haine furent surexcitées par leur démarche, essaya de se défaire du « roi des Juifs nouvellement né », en massacrant les petits enfants de Bethléem et des environs, comment aussi Joseph, divinement averti, emmena en Égypte Marie, son épouse virginale, et le Messie-enfant, dont il avait été constitué le gardien. Tandis que la sainte Famille, cette auguste « trinité de la terre », se cache au pays des pharaons pour échapper à la fureur du tyran et de son successeur, essayons de décrire la situation religieuse du peuple de Dieu, telle qu'elle était alors.

1. Ép. aux Galates, iv, 4.

2. S. Luc, ii, 1-14. L'expression « les hommes de bonne volonté » est un hébraïsme qui désigne tous ceux qui méritent d'être l'objet de la bienveillance divine.

## II. — Conditions sociales et religieuses du peuple juif à l'époque de l'apparition du Messie (1).

La constitution de la famille attire en premier lieu notre attention. A toutes les époques de leur longue histoire, la vie familiale a été en honneur chez les Juifs, par son esprit de pureté et d'union sincère. Israël a donné, sous ce rapport, un bel exemple aux nations qui l'entouraient. Cela tenait en grande partie à sa supériorité religieuse. Longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, l'auteur du psaume cxxvii (hébr., cxxviii) célébrait les charmes de cette vie en termes très gracieux :

Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur,  
qui marchent dans ses voies!  
Parce que tu te nourris du travail de tes mains,  
tu es heureux et comblé de biens.  
Ta femme est comme une vigne féconde  
dans l'intérieur de ta maison,  
Tes fils sont comme de jeunes plants d'olivier  
tout autour de ta table.  
C'est ainsi que sera béni  
celui qui craint le Seigneur <sup>2</sup>.

Au temps de Jésus-Christ, ce pieux et touchant idéal était réalisé en de nombreuses maisons juives. Les enfants, surtout les fils, étaient ardemment désirés, et tandis qu'on regardait les familles nombreuses comme l'objet de bénédictions particulières du ciel, les épouses stériles ne souffraient pas moins qu'à l'époque d'Anne, mère de Samuel, de ce qui était aux yeux de tous une sorte d'opprobre <sup>3</sup>. Les écrits de Philon, de Josèphe et des rabbins nous apprennent que l'éducation des enfants, très soignée alors au point de vue religieux, n'était nullement négligée sous le rapport intellectuel. Au dire du Talmud, des écoles élémentaires, dont on faisait remonter l'établissement à Simon ben Chétach, frère de la reine Alexandra, existaient, à cette même époque, sur le territoire entier de la Palestine. Dans les petites localités où il n'avait pas été possible de les installer, les enfants se réunissaient à la synagogue, et le *khazzan* ou sacristain deve-

1. Nous ferons ici de larges emprunts aux pages que nous avons publiées naguère sur ce même sujet dans notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. 1, p. 137-192.

2. Ces mêmes pensées sont plusieurs fois reproduites dans les livres des Proverbes et de l'Éclésiastique.

3. Psaume cxxvii (hébr. cxxvii), 3-5, et cxxvii (hébr. cxxviii), 3-4; I Rois, 1-18; S. Luc, 1, 28-29.

naît, à certaines heures, leur instituteur autant qu'il le pouvait<sup>1</sup>. Des écoles supérieures, dans lesquelles les rabbins les plus illustres étaient fiers d'enseigner la Loi et les traditions qui s'étaient multipliées autour d'elle, avaient été fondées dans quelques villes importantes. Celle de Jérusalem était la plus célèbre. Saint Paul se vantait d'en avoir suivi les cours<sup>2</sup> « aux pieds de Gamaliel », et l'épisode



Fig. 137. — École orientale moderne.

évangélique que l'on désigne habituellement par le titre de « Jésus au milieu des docteurs »<sup>3</sup> nous donne une idée assez exacte de ce qui se passait dans ces « maisons d'enseignement. »

Deux de ces académies rabbiniques avaient acquis à Jérusalem, « quelque temps avant la naissance de Jésus-Christ, une renommée particulière : c'étaient celles des docteurs rivaux Hillel et Schammaï. Le premier, né l'an 112 avant notre ère et qui vécut jusqu'à un âge

1. Voir Philon, *Legatio ad Caium*, xvi et xxxi; Josèphe, *Ant.*, IV, viii, 12; *C. Apion.*, iii, 18, etc.; Joseph Simon, *L'éducation et l'instruction chez les Juifs, d'après la Bible et le Talmud*, 3<sup>e</sup> édit., 1879.

2. Actes des apôtres, xxii, 3.

3. S. Luc, ii, 46-47.

très avancé, appartenait à la race de David. Venu de Babylone en Palestine, il était si pauvre que, pour nourrir sa famille et pour payer la modeste cotisation sans laquelle on ne pouvait pas assister aux leçons des rabbins, il était obligé de se louer à la journée comme un mercenaire. On raconte qu'un jour où il lui avait été impossible de se procurer cette somme, il se hissa sur le rebord de la fenêtre, pour entendre la leçon; mais, comme il faisait froid, on le trouva à demi glacé. Très intelligent et laborieux à l'excès, il acquit d'étonnantes connaissances et devint l'un des docteurs les plus illustres de son époque. Il était doux et aimable de caractère, et tranchait très habituellement les questions légales dans le sens le plus favorable. Au contraire, son contemporain et rival Schammaï, qui était l'intransigeance même, était renommé pour la sévérité de ses décisions. Hillel et ses disciples se contentaient d'un minimum; Schammaï et ses partisans exigeaient le maximum. Les deux écoles étaient cependant d'accord, en principe, pour affirmer que la loi juive devait être obéie ponctuellement et littéralement. En somme, il n'y avait rien de grand, d'idéal, dans ces discussions perpétuelles entre les deux maîtres et les deux écoles; car, à la manière des autres docteurs juifs, l'enseignement d'Hillel et de Schammaï roulait sur des pointes d'aiguille; leur caractéristique était mesquine. Par exemple, ils se demandaient s'il est permis de manger un œuf pondu le jour du sabbat, s'il est nécessaire d'attacher les franges sacrées (*zizzitz*) aux vêtements de nuit aussi bien qu'aux vêtements de jour. Par là-même qu'elles étaient moins sévères, les décisions d'Hillel eurent un plus grand succès, en particulier sur la question du divorce, qu'il autorisait pour les raisons les plus futiles, comme tant d'autres docteurs juifs d'alors <sup>1</sup>. L'incident qui suit est bien conforme à la nature des deux célèbres rabbins. Un païen vint un jour trouver Schammaï et le pria de lui enseigner toute la loi juive, tandis qu'il se tiendrait debout sur un seul pied. Indigné de cette demande, comme si elle était injurieuse pour la Loi, si grande et si complexe, Schammaï frappa le païen de son bâton et le congédia. Hillel, auquel le païen alla poser ensuite la même question, lui fit cette réponse : « Ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même, ne le fais pas à ton prochain. Va et fais cela! <sup>2</sup>. » Gamaliel, le professeur de Paul, le futur saint Paul, était le petit-fils d'Hillel.

Associés étroitement par le sang et par la religion, les Juifs avaient

1. Matth., xix, 1-12.

2. Grätz, *Gesch. der Juden*, t. III, p. 207-215; Stanley, *Lectures on the History of the Jewish Church*, nouv. édit., t. III, p. 393-403; Schürer, *Gesch. des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., p. 359-366; F. Delitzsch, *Jesus und Hillel*, 1867 (intéressante brochure).



entre eux; spécialement à l'époque qui nous occupe, des relations empreintes de la plus sincère cordialité. Tout particulièrement dans les classes populaires, ils s'entr'aimaient comme des membres d'une même famille, et ils s'entraidaient généreusement. Mais la classe supérieure, composée des prêtres, des docteurs de la Loi, des pharisiens, des citoyens les plus riches et les plus influents, regardait souvent de très haut, avec un orgueil ridicule, « le peuple de la terre », ainsi qu'elle l'appelait dédaigneusement, qui n'avait reçu aucune instruction relevée et qui, par là-même n'avait droit à aucun égard<sup>1</sup>. Dans les pages du Talmud, on voit paraître, çà et là, quelques pharisiens superbes, qui, du haut de la chaire où ils siégeaient comme docteurs, contemplaient avec mépris les gens du peuple. Tel ce docteur de la Loi, qui, au sortir de son cours, faisait habituellement cette prière : « Je vous remercie, Seigneur, mon Dieu, de ce que ma part m'a été assignée parmi ceux qui visitent la maison de la science, et non parmi ceux qui travaillent au coin des rues. Car je me lève de bonne heure et ils se lèvent de bonne heure. Dès l'aurore, je m'applique aux paroles de la Loi; mais eux, à des choses vaines. Je travaille et ils travaillent. Je travaille et je reçois une récompense! Ils travaillent et n'en reçoivent aucune. Je cours et ils courent. Je cours à la vie éternelle, tandis qu'ils courent à l'abîme<sup>2</sup>. » Ne croirait-on pas entendre le prolongement de la prière de l'orgueilleux pharisien de la parabole<sup>3</sup> ?

Il ressort toutefois des écrits contemporains que le travail manuel était généralement tenu en haute estime par les compatriotes du Sauveur<sup>4</sup>, et très recommandé par les plus illustres docteurs. « Le travail est grand, disaient-ils, et réchauffe son maître (c'est-à-dire, celui qui s'y livre)... Que le travail a de prix aux yeux de Dieu!... N'enseigner aucun métier à son fils, c'est en faire un voleur de grand chemin. » Sous le long règne d'Hérode, les ouvriers juifs ne furent pas d'abord très heureux, à cause des troubles politiques qui persistèrent pendant assez longtemps dans le pays. Beaucoup d'entre eux eurent ensuite des jours prospères, surtout à l'époque de la reconstruction du temple; car près de vingt mille artisans, largement payés, furent employés à cette grande œuvre. Chez les Juifs, au début de notre ère, l'association du travail manuel au travail de l'esprit et à la culture de la science est spécialement intéressante. En partie par estime pour le travail manuel, en partie aussi parce que leur

1. S. Jean, vii, 49; S. Matthieu, ix, 11, etc.

2. *Berachoth*, 28 b.

3. S. Luc, xviii, 11, 12.

4. Voir F. Delitzsch, *Handwerkerleben zur Zeit Christi, ein Beitrag zur neutestamentlicher Zeitgeschichte*, in-12, 1868; S. Meyer, *Arbeit und Handwerk im Talmud*, 1878; L. Cl. Fillion, *Essais d'exégèse*, in-12, 1884, p. 239-266.

enseignement était gratuit, un grand nombre de docteurs de la Loi se livraient en même temps aux deux genres d'occupation. Le Talmud mentionne plus de cent rabbins qui, à certaines heures, se transformaient en ouvriers. Parmi eux, on signale des cordonniers, des tailleurs, des corroyeurs, des forgerons, des potiers, des brodeurs, des fumistes, des fabricants d'aiguilles, des tonneliers. En face de ces faits, nous comprenons mieux que saint Paul ait appris, dans son enfance, à fabriquer de l'étoffe pour les tentes<sup>1</sup>. Telle fut aussi, du reste, la conduite du divin Maître, qui a voulu exercer pendant une longue partie de sa vie cachée, sous la direction de son père adoptif, la profession de charpentier<sup>2</sup>.

Aux temps anciens, Moïse décrivant la fertilité du pays de Canaan, avait pu dire que c'était « un pays de blé, d'orge et de vignes, où croissent le figuier, le grenadier et l'olivier », « un pays d'huile et de miel », où les Hébreux devaient « manger leur pain sans aucune pénurie et jouir abondamment de toutes choses<sup>3</sup>. » Cette peinture, très exacte en même temps qu'idéale, ne signifiait pas que la nation théocratique n'avait qu'à s'installer sur le sol de la Terre sainte, pour que tous ses membres fussent à jamais à l'abri de la pauvreté. Les invasions et les guerres qui s'étaient succédé pendant longtemps, la déportation de la plupart des habitants, l'asservissement des autres pendant les périodes chaldéenne, persanne et grecque, puis, immédiatement avant l'ère chrétienne, les rivalités intestines des factions et des dynasties, avaient considérablement appauvri le pays et créé dans les classes inférieures beaucoup de souffrances. La faim se faisait sentir dans plus d'un foyer, et le psalmiste n'aurait pas pu dire, comme autrefois, qu'il n'avait vu aucun juste mendier son pain<sup>4</sup>. L'anathème « Malheur aux riches », lancé par Notre-Seigneur contre ceux qui jouissaient de leur fortune d'une manière égoïste, ou qui l'avaient acquise par des moyens iniques<sup>5</sup>, suppose, ainsi que la parabole du mauvais riche<sup>6</sup>, des abus qui criaient vengeance vers le ciel<sup>7</sup>.

Pour un grand nombre, une des causes principales de leur pauvreté consistait, indépendamment de l'imprévoyance orientale, dans les impôts très lourds qui pesaient alors sur la Palestine. Tacite<sup>8</sup> mentionne clairement ce fait, quand il nous montre, sous le règne de

1. Actes des apôtres, xviii, 3.

2. S. Matthieu, xiii, 55; S. Marc, vi, 3.

3. Deutéronome, viii, 8, 9.

4. Psaume, xxxvi, 25.

5. S. Luc, vi, 24-26. Cf. S. Jacques, v, 1-6.

6. S. Luc, xvi, 19-31.

7. Schwalm, *La vie privée du peuple juif...*, in-12, p. 554-556.

8. *Annal.*, ii, 42.

Tibère, « les provinces de Syrie et de Judée, écrasées sous de pesants fardeaux, demandant la diminution du tribut. » D'autre part, nous savons par Josèphe qu'à la mort d'Hérode le Grand, les Juifs adressèrent une réclamation identique à son successeur Archélaüs. Tout était imposé, pour alimenter les finances de l'État juif et pour payer le tribut exigé par Rome. Déjà écrasants par eux-mêmes, ces impôts étaient rendus encore plus insupportables par la manière dont ils étaient perçus. Au lieu de les faire rentrer, par une administration à sa solde et sous son contrôle, l'État les affermait à de riches personnages, parfois à des sociétés, qui les levaient à leurs risques et périls, par l'intermédiaire d'agents subalternes, et qui, pour être sûrs de récupérer les sommes considérables qu'ils avaient dû avancer, réclamaient aux contribuables des sommes de beaucoup supérieures à celles qui étaient légalement fixées. Aussi faisaient-ils ordinairement des fortunes scandaleuses. Leurs sous-agents, dont le nom officiel latin était *portitores*, et qui sont désignés dans l'évangile par celui de « publicains », n'imitaient que trop bien ces tristes exemples, et ne manquaient pas d'établir à leur tour des surtaxes qui étaient leur aubaine privée. Leur rapacité était proverbiale. « Tous les publicains sont des voleurs », disait-on<sup>1</sup>. Pratiquement, il n'y avait à peu près aucun recours efficace contre leurs mesures vexatoires; car, surtout dans les provinces, les fonctionnaires romains — les procureurs de la Judée ne nous le montrent que trop — au lieu de réprimer les abus si criants, étaient souvent les premiers à dépouiller le public<sup>2</sup>. Ces lourds impôts, s'ajoutant à d'autres causes, avaient abouti graduellement, pour un certain nombre d'habitants de la Palestine, non seulement à la pauvreté, mais au paupérisme proprement dit. Heureusement le Messie vient de naître, et les prophètes ont annoncé que le zèle pour évangéliser les pauvres, les secourir et les consoler, serait l'une de ses plus belles qualités<sup>3</sup>.

Avant de dire quelles étaient les relations des compatriotes du Sauveur avec les païens, rappelons que la population de la Palestine, à l'époque que nous étudions, était juive en très grande majorité. Les écrits de l'historien Josèphe ne permettent aucun doute à ce sujet. On a parfois prétendu le contraire en ce qui concerne la Galilée, mais à tort. Les évangiles confirment, en effet, les assertions de Josèphe, en nous montrant, dans toutes les localités de cette province fréquentées par Jésus, des synagogues où l'on se réunissait pour les exercices du culte. De plus, si cette majorité n'avait pas existé alors, on ne comprendrait pas la facilité et la promptitude

1. Cf. Cicéron, *De officiis*, I, 42.

2. Tacite, *Annal.*, XIII, 50.

3. Psaume LXXI, 12-14; Isaïe, LX, 12; S. Matthieu, XI, 5; S. Luc., VII, 22.

avec laquelle la Galilée tout entière se souleva contre les Romains, peu d'années après la mort de Notre-Seigneur. Quant aux districts du Nord-Est — la Trachonite, la Batanée et l'Iturée — ils avaient une population très mélangée, composée de Syriens, d'Hellènes et de Juifs. Nous avons dit plus haut ce qu'étaient les habitants de la Samarie.

On voit, par ce résumé, qu'en maint endroit de la Palestine, les Juifs avaient à se mettre en garde contre les influences païennes, par lesquelles ils avaient été entraînés si loin, pour leur plus grand malheur, à différentes époques de leur histoire. Pour les y aider, leurs chefs religieux avaient, selon l'expression consacrée, « fait la haie » autour de la Loi, par des interdictions de toute sorte, qui étaient une grande surcharge pour la vie des individus. Si ces observations nouvelles n'avaient eu pour but que d'écarter du peuple théocratique toute connivence réelle avec l'idolâtrie, elles auraient été entièrement dignes d'éloge. Mais, sur ce point comme sur beaucoup d'autres<sup>1</sup>, les scribes étaient tombés dans l'exagération par leur casuistique subtile. En principe, tous les païens étaient légalement impurs et communiquaient leur impureté<sup>2</sup>. Pour ce motif, il était strictement défendu de pénétrer dans leurs maisons; quiconque le faisait, contractait une souillure légale<sup>3</sup>. A plus forte raison devait-on s'abstenir de manger avec eux<sup>4</sup>. Un ustensile de cuisine, un couteau qui leur avaient servi devaient subir une purification spéciale. De là une gêne perpétuelle pour tout Israélite qui, vivant parmi les païens, voulait demeurer fidèle aux prescriptions multiples promulguées par les docteurs de la Loi. Joseph raconte<sup>5</sup> que plusieurs prêtres, ses amis, qui avaient été emmenés captifs à Rome, ne se nourrissaient que de figes et de noix, pour ne pas désobéir aux traditions de leurs pères.

Ces règles sévères n'étaient pas faites pour rendre les Juifs sympathiques aux Gentils. Leur vie retirée, leur raideur, leur orgueil, le dédain qu'ils affichaient souvent à l'égard de quiconque était étranger à leur race, leur avaient fait presque partout des ennemis, ainsi qu'ils s'en plaignent eux-mêmes dans les livres dits sibyllins<sup>6</sup>. L'hostilité engendra les injures puis cent accusations odieuses, dont plusieurs grands écrivains de Rome se sont faits eux-mêmes les canaux<sup>7</sup>. Le grammairien alexandrin Apion les a recueillies et

1. Nous aurons à en signaler plusieurs encore par la suite.

2. Actes des Apôtres, x, 28.

3. S. Jean, xviii, 28.

4. Actes des apôtres, xi, 3; Épître aux Galates, ii, 12.

5. *Vita*, 3.

6. Cf. iii, 272. Cf. Kautzsch, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alt. Testaments*, t. ii, p. 190.

7. Voir Tacite, *Hist.*, v, 2-10; Cicéron, *Pro Flacco*, 28; Juvénal, *Satir.*, ii, 14, etc.

publiées dans son histoire d'Égypte. Ce livre a péri; mais son contenu est parvenu jusqu'à nous par la réfutation que Josèphe en a faite dans un écrit spécial<sup>1</sup>. On prétendait, entre autres choses, que les Juifs adoraient une tête d'âne; on tournait en ridicule la circoncision et l'horreur que leur inspirait la chair de porc.

Cependant, malgré les préjugés souvent injustes que les païens nourrissaient à l'égard du peuple juif, beaucoup d'entre eux, à la longue, étaient impressionnés par la spiritualité et par la beauté de la religion mosaïque, comme aussi par l'union fraternelle et la vie régulière de la plupart de ses adhérents. Plusieurs, sous l'impulsion de cette estime, allaient même jusqu'à se convertir et à s'affilier au judaïsme<sup>2</sup>. On leur donnait le nom de « prosélytes ». Les Actes des apôtres et Josèphe<sup>3</sup> nous apprennent que les femmes elles-mêmes abandonnaient assez souvent le paganisme, pour se soumettre plus ou moins strictement à la loi juive.

Plus haut, il a été assez longuement question du temple de Jérusalem reconstruit par Hérode. Rappelons ici que les synagogues, sans être destinées au culte proprement dit, qui consistait avant tout dans les sacrifices, servaient, comme leur nom l'indique<sup>4</sup>, aux « assemblées » religieuses des Juifs, qui s'y réunissaient à certains jours, pour offrir ensemble des prières à Dieu et pour recevoir, de la part de leurs docteurs, l'interprétation de la loi divine<sup>5</sup>. Au temps de Notre-Seigneur, elles étaient très nombreuses en Palestine, où le plus humble village paraît avoir possédé la sienne. Les villes et les bourgades en comptaient d'ordinaire plusieurs. Aussi Philon ne semble-t-il nullement exagérer, lorsqu'il parle de mille synagogues dans lesquelles la loi de Moïse était expliquée chaque samedi; car, dans ce chiffre, il fait évidemment entrer aussi les synagogues qu'avaient fait construire les Juifs de la *Diaspora*, c'est-à-dire, de « la dispersion », répandus en de si nombreuses villes d'Asie, d'Afrique et d'Europe. Nous avons dit que leur origine remonte sans doute à la captivité de Babylone. Les ruines de plusieurs d'entre elles, dans

1. Il est intitulé *Contra Apionem*.

2. Horace, *Sat.*, I, iv, 138-143, et Juvénal, *Sat.*, xiv, 96-106, font allusion à ce fait. Au dire de Josèphe, *C. Apion.*, n, 10; *Bell. jud.*, II, xviii, 2 et VII, m, 3, les prosélytes furent plus nombreux que jamais durant le demi-siècle qui précéda la ruine de l'État juif.

3. Act., xiii, 51; xvi, 14; xvii, 4; Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 2.

4. Il est entièrement grec : συναγωγή, de σύν, « avec » et ἄγω, « je conduis ».

5. Philon, *Vita Mosis*, I, 27, et Josèphe, *C. Apion*, n, 17, insistent sur la seconde de ces destinations, qu'ils présentent même comme la principale. Les évangélistes confirment ce sentiment, car ils nous montrent volontiers Jésus enseignant dans les synagogues palestiniennes. Saint Paul aussi, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, annonçait l'évangile dans les synagogues. Act., xiii, 14, 27, 42, 44; xv, 21; xvi, 13; xviii, 4.

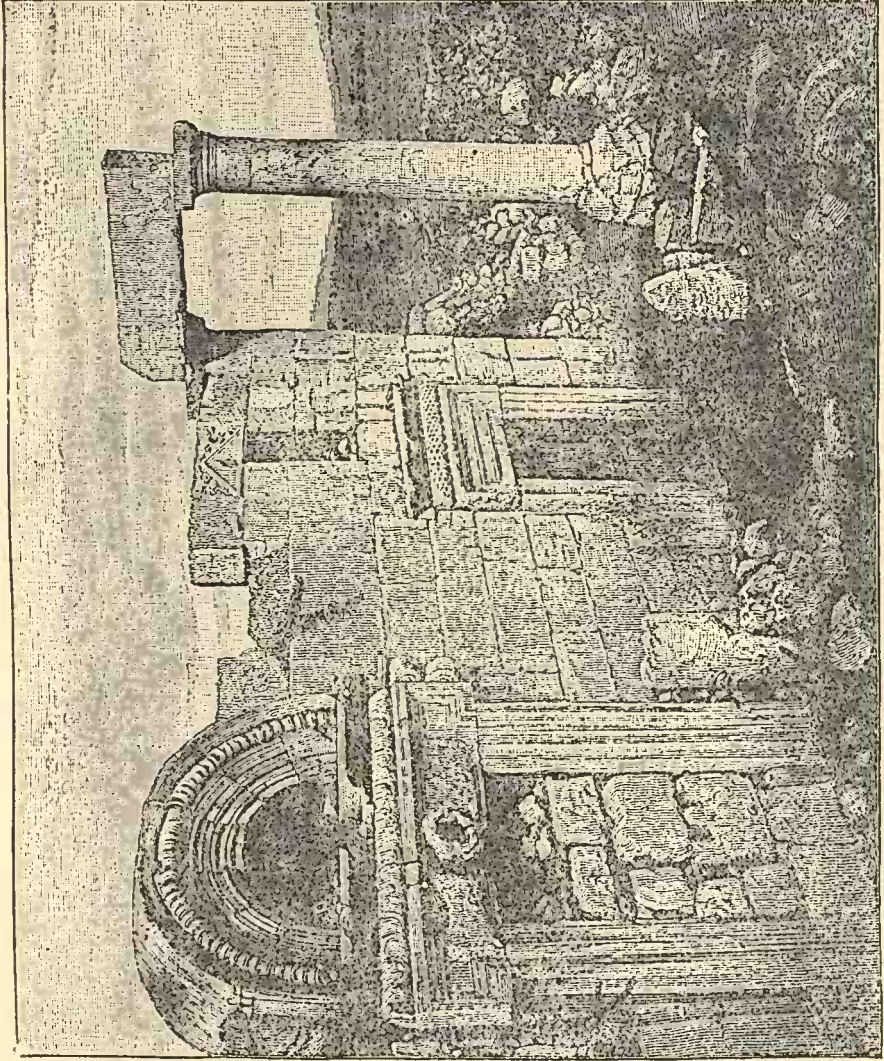


Fig. 138. — Ruines antiques de la synagogue de Kefr Birim. (D'après une photographie.)

la province de Galilée, font honneur au goût artistique des constructeurs <sup>1</sup>.

Dans le judaïsme d'alors, la législation mosaïque était vraiment le centre de la vie religieuse et morale, le code du droit public et privé. « Le droit matrimonial, le droit des parents envers leurs enfants, les relations juridiques des maîtres et des serviteurs, le droit des créanciers, la protection de la vie, les droits de l'autorité, la réglementation des dépenses et même en partie le droit de guerre, la conduite des procès, la nature et le degré des châtements, tout cela, avec beaucoup d'autres choses encore, avait été réglé par la législation du Pentateuque. L'ancienne Loi dominait encore, avec une ténacité remarquable, l'organisation pratique de la vie, plus qu'on n'aurait pu le croire possible <sup>2</sup>. » Mais, comme les décisions de la loi mosaïque ne suffisaient plus pour les complications de la vie nouvelle; on avait dû les développer et les compléter d'une manière plus ou moins artificielle.

Ceux qui, à l'époque de Notre-Seigneur, avaient pour mission officielle d'interpréter l'ancienne législation et de l'accommoder au temps présent, étaient de véritables personnages, très honorés et très écoutés de la plupart de leurs coreligionnaires. Les évangélistes les signalent souvent tantôt sous leur nom primitif de « scribes <sup>3</sup> », tantôt sous celui d' « hommes de loi », ou de « docteurs de la Loi <sup>4</sup>. » Au début de l'ère chrétienne, ils formaient en Palestine un corps compact et organisé. Ainsi qu'il a été dit en son temps, c'est après la fin de la captivité de Babylone, qu'on aperçoit en Judée les premières traces de cette institution, dans la personne du célèbre Esdras, d' « Esdras le scribe », comme il est appelé plusieurs fois <sup>5</sup>. Mais, tandis qu'Esdras appartenait à la famille sacerdotale, les scribes les plus récents n'étaient pour la plupart que des laïques instruits, pleins de zèle pour la Loi. Leurs études légales faisaient d'eux en partie des théologiens, en partie des légistes. Ils étaient presque tous affiliés à la secte des pharisiens. C'est pour ce motif que Jésus-Christ associa leurs noms dans son terrible réquisitoire <sup>6</sup>.

Une étude approfondie de la Loi mosaïque servait naturellement de base aux interprétations qu'en donnaient les scribes. Il est juste de dire que, pendant longtemps, ils firent cette étude d'une manière

1. Cf. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. III, p. 427-463; Kohl et Watzinger, *Antike Synagogen in Galiläa*; P. Vigouroux, *Le Nouveau Testament et les découvertes modernes*, 2<sup>e</sup> édit., 1896, p. 143-152.

2. W. Bousset, *Die Religion des Judentums*, 1903, p. 102.

3. En grec, γραμματεῖς. C'est l'équivalent de l'hébreu *sôferim*.

4. En grec, νομοδιδάσχοι.

5. Esdr., VII, 6, 11; Néhémie, VIII, 1, 4.

6. S. Matthieu, XXIII, 1, 12, 14, etc.; S. Luc, XI, 9, 45.

très consciencieuse. Moïse, directement inspiré de Dieu, avait établi dans leurs grandes lignes les principes qui devaient diriger la conduite sociale, morale et religieuse des Israélites, mais, à part un certain nombre d'exceptions, il n'était pas entré dans le détail des obligations particulières. Les scribes avaient donc repris un à un ces principes et les règles qui les accompagnent parfois, pour déterminer ce qu'ils ordonnaient ou interdisaient dans les situations les plus diverses et pour les adapter aux conditions si changeantes de la vie. Ils avaient imaginé tous les cas possibles, et ils s'étaient ingéniés à leur trouver des solutions pratiques, conformes à l'esprit de la Loi. Leurs décisions se transmettaient de bouche en bouche, car elles ne furent mises par écrit qu'assez tardivement aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

C'était tout un ensemble de règles de conduite, confus et compliqué à l'extrême, et s'étendant à perte de vue dans des ramifications sans fin. En effet, ces subtils et minutieux casuistes n'avaient presque rien oublié. Si l'on songe qu'ils distinguaient, d'après la Loi mosaïque, deux cent quarante-huit classes de préceptes positifs et trois cent soixante-cinq classes de préceptes négatifs, et qu'ils avaient examiné par le menu chacune de ces classes et de leurs subdivisions, on conçoit que leur travail, poursuivi pendant plusieurs siècles, ait été immense. Une pareille œuvre était la conséquence naturelle du légalisme poussé jusqu'à ses dernières limites, et du désir de tracer à chacun ses devoirs dans toutes les circonstances possibles.

Nous avons à juger rapidement, sous le rapport moral, cette œuvre qui a donné au judaïsme son aspect caractéristique, non seulement à l'époque du Sauveur, mais jusqu'à nos jours. Il importe que nous soyons fixés à son sujet, puisque c'est à elle que se rattachait toute la vie religieuse des Juifs. Cet amalgame singulier de préceptes positifs et négatifs, surajoutés à la Loi du Sinaï sous prétexte de l'accommoder aux circonstances actuelles, ne contribua pas peu à marquer la religion juive de cette époque au sceau d'un étroit formalisme, qui, par la multiplicité même de ses exigences, tendait à faire disparaître le but principal, lequel était de servir généreusement et fidèlement le Dieu d'Israël. Nous citerons plus loin quelques-unes de ces « traditions des pères », et il sera aisé de constater qu'elles avaient en général un caractère mesquin, souvent puéril et même ridicule. Ce filet, dans les mailles inextricables duquel on enveloppait chaque individu, l'étouffait, lui enlevait presque toute spontanéité. C'était, pour employer une autre image par laquelle Jésus lui-même a caractérisé le travail des scribes, un fardeau intolérable, écrasant<sup>1</sup>. On peut donc appliquer aux scribes.

1. S. Matthieu, xxiii, 4; S. Luc, xi, 46. S. Jacques reconnaissait aussi que c'était « un joug insupportable » (Actes des apôtres, xv, 10).



cette réflexion de saint Paul, qui les connaissait si bien : « Ils ont du zèle pour Dieu, mais un zèle mal éclairé <sup>1</sup>. »

Il s'en fallait d'ailleurs de beaucoup que leur zèle ne se déployât que pour Dieu. Ils siégeaient « dans la chaire de Moïse <sup>2</sup> », en qualité d'interprètes de la loi, et, « à ce titre, le Sauveur, tout en blâmant ce qui était imparfait en eux, voulait qu'on les écoutât généralement avec respect et docilité. » Mais ils se prévalaient de leur autorité pour réclamer, dans un intérêt personnel, des égards toujours croissants. Non contents d' « ambitionner partout les premières places <sup>3</sup> », ils ne craignaient pas d'égaliser « leurs enseignements et préceptes



Fig. 139. — Professeur assis sur sa chaise. (Antique peinture romaine.)

humains » aux commandements de Dieu même <sup>4</sup>. Bien plus, ils pouvaient l'audace jusqu'à prétendre que ceux-là l'emportaient en dignité sur ceux-ci. « Les paroles des anciens, disaient-ils, sont plus aimables que celles de la Loi; parmi les paroles de la Loi, les unes sont importantes et les autres légères; celles des scribes sont toutes importantes <sup>5</sup>. » Ils tiraient de là les conséquences les plus inattendues : celles-ci entre autres, que rien n'était plus honorable pour un Israélite fortuné que de donner sa fille en mariage à un docteur de la Loi, quelque pauvre qu'il fût; ou bien que, dans le cas où un Juif apercevrait son propre père et un docteur courant un grand danger, c'est le docteur qu'il devrait secourir en premier lieu <sup>6</sup>.

1. Épître aux Romains, x, 2.

2. S. Matth., xxiii, 2.

3. S. Matth., xxiii, 5-7; S. Marc, xii, 38, 39; S. Luc, xx, 46.

4. S. Marc, vii, 7.

5. *Jesus. Berachoth*, f. 3, 2.

6. *Pesachim*, 49, a.

Mais nous entendrons bientôt, Notre-Seigneur leur reprocher des « traditions », des interprétations et des actes autrement malsains et plus opposés encore à la Loi du Sinaï. Qu'il suffise, pour le moment, de démontrer, au moyen d'un exemple choisi entre cent autres, par quels procédés souvent puérils, parfois hypocrites et immoraux, ils permettaient d'é luder, soit les prescriptions de la Loi, soit leurs propres traditions, quand elles étaient trouvées trop gênantes. Aux jours de sabbat il était interdit de franchir un espace supérieur à 2.000 coudées (environ 1.050 m.). Mais, grâce à la complaisance des scribes, chacun pouvait se créer un domicile fictif, en portant d'avance, à cette distance de son habitation ordinaire, des aliments pour deux repas. Moyennant ce subterfuge, on était autorisé à franchir 2.000 coudées supplémentaires. Les docteurs de la Loi avaient inventé des subtilités analogues, relatives au serment<sup>1</sup>. Les pires de toutes se rapportaient au *corban*, par lequel les mauvais fils et les mauvais débiteurs se dégageaient de l'obligation de secourir leurs parents tombés dans la misère ou de payer leurs dettes<sup>2</sup>, et au mariage, dont on pouvait rompre les liens « pour quelque cause que ce fût<sup>3</sup>. »

On trouve çà et là, dans le Talmud, quelques belles sentences de divers anciens docteurs juifs, qui valaient mieux que leurs principes. Celles-ci entre autres : « Le meilleur prédicateur, c'est le cœur; le meilleur maître, c'est le temps; le meilleur livre, c'est le monde; le meilleur ami, c'est Dieu »; « La dévotion n'exige pas que nous priions à haute voix; quand nous prions, nous devons élever nos cœurs vers le ciel; » « Celui qui met un frein à sa colère mérite le pardon de ses péchés<sup>4</sup>. » Mais les pensées de ce genre sont comme noyées et perdues dans l'immensité de la littérature talmudique. Quelle différence avec l'enseignement et la méthode de Notre-Seigneur Jésus-Christ! Les scribes n'étaient que les organes impersonnels de la tradition, et d'une tradition tout humaine. Leur enseignement était froid, compassé, sans vie, aussi bien pour le fond que pour la forme. Qu'on lise de suite quatre pages du Talmud, et on aura une juste idée de la prédication des docteurs de la Loi. Ceux-ci comprirent de bonne heure le péril qu'allait courir, en face d'un tel rival, leur influence auprès du peuple. Aussi ne tardèrent-ils pas à le traiter d'une manière franchement hostile<sup>5</sup>. Leur antagonisme alla toujours croissant, comme celui de leurs amis les pharisiens. De

1. S. Matth., v, 33-37; xxiii, 16-22.

2. S. Matth., xv, 5; S. Marc, vii, 11, 12.

3. S. Matth., xix, 3.

4. W. Morrison, *From Malachi to Matthew*, in-12, 1879, p. 48, 49.

5. S. Marc, ii, 16, 17; S. Luc, v, 30, 31.

son côté, Jésus dénonça hautement leurs vices et leurs faux principes<sup>1</sup>.

Nous avons exposé plus haut, à la suite de la persécution d'Antiochus Épiphane l'origine des deux partis juifs, les pharisiens et les sadducéens, qui avaient acquis si promptement une influence très étendue dans l'histoire religieuse et politique de leur pays<sup>2</sup>. Les évangiles nous montrent qu'à l'époque du Christ ils continuaient d'occuper une très grande place en Palestine, au point de vue religieux. Les écrivains sacrés décrivent avec une rigoureuse exactitude leur esprit et leurs tendances. Les pharisiens surtout sont, comme on l'a dit, « une manifestation caractéristique du judaïsme aux temps évangéliques<sup>3</sup>. » Il y a plus encore, leurs principes ont acquis tant de force que « le judaïsme subséquent n'est pas autre chose que le pharisaïsme<sup>4</sup> ». Sur bien des points, il a persévéré jusqu'à nos jours. Nous avons vu que leur caractère distinctif consistait dans un attachement scrupuleux à toutes les observances légales, telles qu'elles avaient été surabondamment développées par les scribes, dont ils étaient les disciples les plus fervents. Leur zèle se portait plus particulièrement sur deux points, qu'ils juraient, en présence de trois témoins, d'observer rigoureusement, parce qu'ils les regardaient comme essentiels, entre tous : c'étaient les purifications légales et le paiement intégral des différentes espèces de dime. La régularité presque méticuleuse, presque morbide, qu'ils manifestaient dans cette double direction, est signalée en plusieurs endroits des évangiles, qui nous les montrent regardant comme strictement obligatoire et payant avec exactitude la dime des plantes les plus insignifiantes, cultivées dans leurs jardins, telles que l'anis, la rue et le cumin<sup>5</sup>. Les pharisiens ne se conformaient pas d'une manière moins scrupuleuse aux ordonnances des scribes relatives au repos du sabbat. Ils entrèrent plusieurs fois en conflit avec Notre-Seigneur sur ce point; car ils ne toléreront pas même qu'il accomplisse, en ce jour-là, ses miracles de guérison<sup>6</sup>. Comme on le voit à tout instant au traité *Schabbath* « Sabbat » du Talmud, la casuistique des rabbins, s'était pareillement exercée dans cette direction avec une prodigalité de détails qui fait plus

1. S. Matth., xxiii, 1-36; S. Marc, xii, 38-40; S. Luc, xi, 45-52; xx, 45-47. Sur les scribes, voir Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. II, p. 312-380; W. Bousset, *Die Religion des Judentums...*, p. 135-149, et les *Dictionnaires de la Bible*.

2. Voir les pages 163 sq., de ce volume.

3. H. Scott, dans Hastings, *Dictionary of Christ*, t. II, p. 351.

4. Bousset, *op. cit.*, p. 32.

5. Pour la dime, voir S. Matthieu, xxiii, 2; et Luc, xi, 42. Pour les purifications légales, voir S. Matth., xv, 1, 2; xxiii, 24-26; S. Marc, vii, 2-4.

6. S. Matth., xii, 1-8, 9-14; S. Jean, v, 8-18; ix, 14-16, etc.

honneur à leur imagination-qu'à leur intelligence de la Loi et de son véritable esprit.

En plusieurs circonstances<sup>1</sup>, Jésus reprochera aux pharisiens leur hypocrisie. C'était là, en effet, un des vices principaux du parti. Le zèle d'un grand nombre d'entre eux était une affaire d'ostentation et de parade<sup>2</sup>. Leur orgueil n'avait pas de bornes<sup>3</sup>. Leur « justice », c'est-à-dire leur sainteté, était d'ordinaire plus apparente que réelle<sup>4</sup>. Sans doute il y eut de bons et d'honnêtes pharisiens, de même qu'il y eut des scribes vertueux<sup>5</sup>. Mais, dans l'ensemble, leur esprit était déplorable. Le Talmud lui-même s'est donné le malin plaisir de signaler certains ridicules de plusieurs d'entre eux. « Il y a, dit-il, sept (sortes de) pharisiens : 1<sup>o</sup> celui qui accepte la Loi comme un fardeau; 2<sup>o</sup> celui qui agit par intérêt; 3<sup>o</sup> celui qui se frappe la tête contre les murs, pour éviter la vue d'une femme; 4<sup>o</sup> celui qui agit par ostentation; 5<sup>o</sup> celui qui demande qu'on lui indique une bonne œuvre à accomplir; 6<sup>o</sup> celui qui agit par crainte; 7<sup>o</sup> celui qui agit par amour<sup>6</sup>. » Il suit de là que de nombreux pharisiens se proposaient dans leurs actes des motifs peu avouables.

Tels étaient les guides religieux d'Israël, à l'époque de Jésus-Christ. Josèphe le dit ouvertement<sup>7</sup>, leur autorité dépassait alors celle des prêtres et même du grand prêtre; elle était comparable à celle des anciens prophètes. Quelle sera la vie religieuse de la nation qui aura été imbue, jusqu'à la moelle, de l'esprit pharisaïque? Nous aurons bientôt à dire qu'ils l'avaient créée à leur image et à leur ressemblance. Surtout, ils contribuèrent puissamment, par leur fâcheux exemple, à éloigner de Jésus la grande masse de leurs concitoyens. Entre lui et ces hommes à l'âme si étroite, il y eut bientôt, en effet, des heurts et des conflits qui allèrent en s'accroissant de plus en plus. Son esprit et le leur, son enseignement et le leur, la sainteté qu'il prêchait et celle qu'ils croyaient pratiquer, les vertus foncières du christianisme et leur « justice », superficielle lorsqu'elle n'était pas hypocrite, étaient à deux pôles opposés. Ils comprirent promptement le danger dont sa prédication et sa conduite menaçaient leur influence sur le peuple, et ils se dressèrent contre lui, de concert avec les scribes. Par leurs attaques réitérées et par leurs odieuses calomnies, ils réussirent à détacher de lui un grand nombre de ceux qui avaient cru en sa mission divine, et leur cruel antagonisme le

1. S. Matth., xxiii, 13-15, 23, 25, etc.; S. Luc, xiii, 15.

2. S. Matth., vi, 2, 5, 16; xxiii, 5, 7.

3. S. Luc, xi, 43; xviii, 11; S. Jean, vii, 45.

4. S. Matth., v, 20.

5. S. Marc, xii, 25-34; S. Jean, iii, 1, 10.

6. Moïse Schwab, *Le Talmud de Jérusalem*, traité *Berakhoth*, p. 171.

7. *Ant.*, XIII, x, 5; XVII, ii, 4.

conduisit finalement au calvaire. Non pas, toutefois, sans que le Sauveur dénonçât ouvertement leurs vices et les stigmatisât à tout jamais, dans ces brûlants réquisitoires auxquels nous avons fait plusieurs fois allusion<sup>1</sup>.

Aussi bien dans les écrits talmudiques que dans ceux de Josèphe et dans les évangiles, les sadducéens nous sont présentés comme les adversaires des pharisiens, qui leur rendaient hostilité pour hostilité. Leur parti était relativement peu nombreux, comme nous l'apprend Josèphe<sup>2</sup>, puisqu'il se recrutait surtout parmi les hauts dignitaires de la famille sacerdotale; mais sa constitution même lui procurait une puissance considérable dans les affaires juives. Franchement ralliés, d'abord à la dynastie d'Hérode, puis aux Romains dans une certaine mesure, ils ambitionnaient surtout une influence civile et politique, qu'ils exerçaient à cette époque sans avoir de rivaux. Pour eux, bien qu'ils fussent à la tête du culte sacré, les intérêts religieux n'étaient que secondaires. Partis de ce principe qu'il suffisait d'obéir à la lettre de la Loi, ils en vinrent, de concession en concession, à rejeter plusieurs croyances essentielles à la religion juive : entre autres, l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps<sup>3</sup>, l'existence des anges, le dogme de la Providence, et même les espérances messianiques si chères à leur peuple<sup>4</sup>. Riches et satisfaits de la vie présente, envahis par l'esprit mondain, ils ne s'inquiétaient guère des conditions d'une autre vie. Ils étaient les rationalistes de l'époque.

C'est surtout au point de vue de la légalité que les sadducéens différaient des pharisiens. Suivant eux, écrivait Josèphe<sup>5</sup>, « il ne faut accepter comme règle de conduite que ce qui est écrit (dans le Pentateuque), sans s'astreindre aux traditions des anciens... Ils prétendent qu'il n'y a rien à observer, si ce n'est la Loi, et qu'il est honorable de contredire les maîtres de la sagesse », c'est-à-dire, les scribes. Ils rejetaient donc les interprétations dont les docteurs et les pharisiens avaient surchargé la Loi mosaïque, pour s'en tenir au texte et à l'explication littérale de celle-ci. A l'occasion ils savaient se moquer des scrupules de leurs rivaux. Ainsi, les pharisiens ayant voulu soumettre le candélabre du temple au rite de la purification, les sadducéens leur demandèrent s'ils n'allaient pas purifier aussi le disque du soleil<sup>6</sup>. Cela ne signifie pas que l'esprit sadducéen équivalût à un

1. S. Matth., xxiii, 2-36; S. Luc., xi, 37-44.

2. *Ant.*, XIII, x, 6; XVIII, i, 4.

3. S. Matth., xxii, 23; S. Marc., xii, 18; S. Luc., xx, 27; Josèphe, *Bell. jud.*, II, viii, 14; *Ant.*, XVIII, i, 4.

4. Cf. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. II, p. 270-300.

5. *Ant.*, XIII, x, 6; XVIII, i, 4.

6. Traité talmudique *Yadaïm*, iv, 6, 27; Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, p. 133.

complet laxisme sous le rapport de la législation mosaïque. Tout au contraire, les membres du parti se flattèrent de l'observer strictement en elle-même. De fait, dès qu'il s'agissait de la Loi écrite et non des superfétations des scribes, ils se montraient plus sévères que les pharisiens pour l'interpréter juridiquement <sup>1</sup>.

Dans les évangiles, les allusions directes aux sadducéens ne sont pas très fréquentes. Il est vrai qu'ils sont mentionnés plus d'une fois indirectement, sous le nom de princes des prêtres. Ils eurent d'ail-

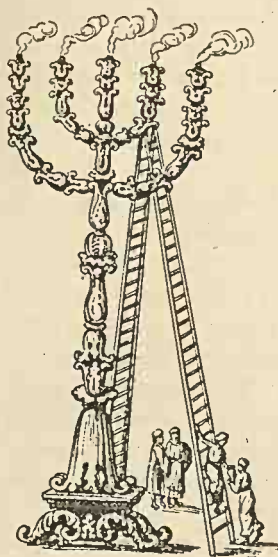


Fig. 140. — Grand candélabre qu'on allumait dans la cour du temple de Jérusalem pendant la fête des Tabernacles.  
(D'après Surenhusius.)

leurs moins d'occasions que les pharisiens d'entrer en antagonisme avec Notre-Seigneur. C'est lui qui les attaqua de front le premier, sur leur propre domaine, dès le début de sa vie publique, en faisant acte d'autorité dans le temple <sup>2</sup>. Peu à peu, cependant, ils se mirent eux aussi à le redouter, puis à le haïr. Ils en vinrent, pour se débarrasser de lui plus facilement, jusqu'à s'associer à leurs ennemis jurés, les pharisiens <sup>3</sup>. Le grand prêtre Caïphe, chef du parti, fût même la tête du mouvement qui avait pour but de hâter la mort de Jésus.

1. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 1; Yadaïn, iv, 76.

2. S. Jean, ii, 13-21.

3. S. Matth., xvi, 1; S. Jean, xi, 47, etc.

Nous avons eu l'occasion de mentionner les Esséniens, qui formaient le premier des partis religieux du judaïsme depuis la période asmonéenne et au temps de Jésus-Christ. Ils ne sont mentionnés nulle part dans le Nouveau Testament, et ils ne semblent pas avoir été en relations avec le Sauveur. Ils étaient en quelque sorte les moines du judaïsme d'alors, car ils avaient une organisation analogue à celle de nos ordres religieux. Étroitement liés entre eux, ils menaient pour la plupart une vie austère, pratiquant le célibat, vivant ensemble et mettant leurs biens en commun. Néanmoins, quelques-uns se mariaient. Ils habitaient de préférence dans les villages, car une de leurs principales occupations consistait à travailler la terre. Ils s'exerçaient à une parfaite pureté de mœurs, symbolisée par leurs vêtements blancs. On n'était admis dans les divers établissements de l'ordre qu'après une sorte de noviciat, qui durait trois ans. Fait extraordinaire pour des Juifs : les Esséniens ne prenaient aucune part aux sacrifices sanglants du temple ; ils se contentaient d'envoyer des offrandes au sanctuaire pour les sacrifices non sanglants. Le culte divin formait toutefois le centre de leur vie. Chaque jour ils pratiquaient des oblations symboliques auxquelles ils attachaient une vertu spéciale. Leur conduite irréprochable leur donnait droit au respect de tous leurs compatriotes, bien qu'ils fussent de véritables hérétiques au point de vue strictement judaïque <sup>1</sup>.

L'état religieux de la masse des Juifs de Palestine, à l'époque de la venue du Messie mérite aussi d'attirer notre attention. Il serait très inexact de dire que, malgré ses imperfections, il était mauvais dans son ensemble. A plusieurs points de vue, ainsi qu'il a été déjà noté précédemment, les souffrances de l'exil et celles de la persécution d'Antiochus Épiphane avaient porté leurs fruits. Sous le rapport doctrinal, nous ne voyons pas que la nation eût rien perdu de ses croyances essentielles. Le dogme religieux était toujours celui de ses ancêtres et de ses prophètes. Les pratiques idolâtriques, autrefois si fréquentes, avaient disparu depuis longtemps. Extérieurement et dans l'ensemble, l'Israël d'alors était donc fidèle à son Dieu, comme le prouvent de nombreux détails insérés dans les évangiles et dans les autres écrits de l'époque. Les sabbats et les fêtes étaient célébrés avec régularité, on assistait avec empressement aux exercices du culte dans le temple et dans les synagogues ; on accourait à Jérusalem de toutes les provinces de la Palestine et de l'empire

1. Philon et Josèphe ne se lassent pas de faire leur éloge : le premier dans son traité, *Quod omnis probus liber*, 12, 13 ; le second, dans son livre, *Bell. jud.*, II, VIII, 2-13 et en divers endroits de ses *Antiquités juives*. Voir aussi Eusèbe, *Præparatio evangelica*, VIII, 11 ; Schürer, *Gesch. des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. II, p. 556-584 ; Bousset, *Die Religion des Judentums*, p. 431-443, et les *Dictionn. de la Bible*.

romain, pour les pèlerinages annuels, prescrits à l'occasion de la Pâque, de la Pentecôte et de la solennité des Tabernacles. Chaque jour le sang des victimes coulait à flots et leurs chairs étaient consumées sur l'autel des holocaustes. La prière privée était tout à fait en honneur. Le jeûne aussi était regardé comme une excellente pratique de piété, et l'on s'y livrait parfois avec une extrême rigueur. On pratiquait très volontiers et généreusement l'aumône.

En soi, tout cela était excellent. Malheureusement, pour un très grand nombre, ces différents actes perdaient presque toute leur valeur morale, car les scribes et les pharisiens n'avaient que trop bien réussi à modeler beaucoup de leurs coreligionnaires d'après leur triste image. Souvent donc l'obéissance à la Loi était plus extérieure et machinale, que cordiale et surnaturelle. La vertu consistait surtout à pratiquer les observances minutieuses et les traditions tout humaines des docteurs de la Loi. Aussi n'est-ce pas sans raison que Jésus comparait douloureusement la nation théocratique, sous le rapport religieux, à un troupeau de brebis sans pasteur, et, ce qui est pire encore, à des brebis conduites par des guides égoïstes et mercenaires<sup>1</sup>. Qu'il y avait à faire, pour préparer ce peuple à bien recevoir son Messie!

On l'attendait cependant, avec une ardeur intense et à peu près unanime. Bien des signes, en effet, annonçaient que les prophéties relatives à l'avènement du rédempteur promis depuis tant de siècles à Israël, allaient prochainement s'accomplir. Aussi l'espoir d'assister à la réalisation de cette glorieuse promesse préoccupait-il vivement tous les esprits. A tout instant cette espérance retentit à travers les pages évangéliques. Après avoir raconté la présentation de l'Enfant Jésus au temple, saint Luc nous dit que le vieillard Siméon « attendait la consolation d'Israël »; puis il ajoute qu'Anne la prophétesse parlait de lui « à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël<sup>2</sup> ». Lorsque le précurseur paraît et qu'il produit, par sa sainteté et sa prédication, une impression si vive, « tous pensaient dans leurs cœurs qu'il était peut-être le Christ<sup>3</sup>. » Jean-Baptiste attire l'attention du sanhédrin même, qui envoie auprès de lui des délégués officiels, pour lui demander s'il n'est pas le Messie<sup>4</sup>. Si, dès le début du ministère de Jésus, des foules nombreuses et enthousiastes se pressent autour de lui et le regardent comme le « Fils de David », n'est-ce point à cause de cette attente qui faisait battre les cœurs? Plus tard, après la première multiplication des pains, les témoins

1. S. Matth., ix, 26; S. Jean, x, 8, 10, 12, 13.

2. S. Luc., ii, 25, 38.

3. S. Luc., iii, 16.

4. S. Jean, i, 15-28.



de ce grand prodige s'écrient : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde », c'est-à-dire, le Messie, et ils veulent l'entraîner de force à Jérusalem, pour le proclamer roi<sup>1</sup>. Et vingt autres traits semblables, qui frappent d'autant plus le lecteur des évangiles, qu'ils sont cités incidemment et sans arrière-pensée par les écrivains sacrés.

L'idée de la prochaine apparition du libérateur promis remplit pareillement les écrits juifs composés entre la fin du II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ et le II<sup>e</sup> de notre ère<sup>2</sup>. Cela démontre jusqu'à l'évidence



Fig. 141. Immolation et préparation d'une victime. (Bas-relief égyptien.)

que la pensée du Messie, le désir du Messie, l'espoir des bénédictions sans nombre qu'il devait répandre sur son peuple surexcitaient les âmes. Les prières liturgiques l'appelaient à grands cris. « O Seigneur, demandait-on à Dieu avec instance, fais germer le rejeton de David ton serviteur, et rétablis *de nos jours* son royaume. » Les mots « fils de David, trône de David, royaume des cieux, royaume de David » étaient sur toutes les lèvres. Aussi, combien d'imposteurs ne profitèrent-ils pas de cette pieuse effervescence, pour ce présenter comme le Messie, ainsi que Jésus-Christ l'avait prédit<sup>3</sup>. Et ce ne sont pas seulement les Targums et le Talmud qui se font, sur ce point, l'écho des sentiments de toute la nation israélite. Les livres connus sous le nom d'Apocalypses juives — avant Jésus-Christ, le livre d'Hénoch,

1. S. Jean, vi, 14, 15.

2. Voir Edersheim, *The life and times of Jesus*, 1883, t. I, p. 160-179; t. II, p. 434-440, 707-738; Schürer, *op. cit.*, t. II, p. 496-556; Bousset, *op. cit.*, p. 195-219; Le P. Lagrange, *Le messianisme chez les Juifs*, 1909, *passim*.

3. S. Matth., xxiv, 4, 5; S. Marc, xiii, 5, 6; S. Luc, xxi, 8.

es livres sibyllins, le Psautier de Salomon; vers la période évangélique. l'Ascension de Moïse et le livre des Jubilés; plus tard, les Apocalypses de Baruch et d'Esdras, etc.<sup>1</sup> — manifestent fréquemment cette même attente, dont Philon et Josèphe se font aussi les garants. Bien plus, elle était devenue si puissante et si tenace, que, du sein du peuple juif, elle avait pénétré jusque dans le monde païen, comme le déclarent expressément les historiens romains Tacite et Suétone<sup>2</sup>.

Mais quelle idée exacte se faisait-on de ce Messie, dont tous les cercles vraiment israélites appelaient si ardemment la venue? Quelle description les rabbins et les écrivains apocalyptiques avaient-ils tracée de lui? Son portrait, tel qu'il était sorti de leurs mains pour se graver dans l'imagination populaire, n'était pas sans quelque ressemblance avec celui qu'avaient dessiné les anciens prophètes sous l'inspiration divine. Mais, comme on l'avait défiguré, sous prétexte de l'embellir! En prenant à la lettre ce qui était idéal dans les écrits prophétiques, en donnant une interprétation politique à certains passages dont le sens était spirituel et figuré<sup>3</sup>, on en avait tristement profané l'esprit et troublé la signification. Courbés, même après la cessation de l'exil de Babylone, sous le joug de la Perse, de la Grèce et de Rome, les Juifs s'étaient accoutumés à associer avant toute autre chose, à l'idée du Messie, l'espoir de leur restauration nationale et de leur indépendance reconquise. C'était là pour eux l'essentiel. Dans le Messie, ils voyaient donc avant tout un puissant instrument, qui les aiderait à recouvrer leur gloire et leurs privilèges d'autrefois. En pensant à lui et en l'appelant de tous leurs vœux, ils envisageaient beaucoup plus leur propre exaltation temporelle, que le salut moral apporté soit à eux-mêmes, soit au reste de l'humanité.

L'attente messianique s'était donc avilie jusqu'à un certain point, et avait perdu en grande partie, pour la plupart des Juifs contemporains du Sauveur, son caractère religieux. Pas de Messie souffrant, malgré les oracles remarquables de l'Ancien Testament en sens contraire; mais un Messie-roi, qui se dresse comme un conquérant irrésistible contre toutes les puissances païennes, en particulier contre l'empire romain, pour les dompter et les écraser totalement. Un véritable âge d'or commence ensuite, pour se prolonger pendant

1. Sur ces divers écrits apocryphes, de valeur très discutée, voir les *Dictionnaires de la Bible*; Schürer, *Geschichte des jud. Volkes im zeitalter Jesu Christi*, t. III; Kautzich, *Die Apokryphen und Pseudepigraphen des Alten Testaments*, t. II; les ouvrages spéciaux consacrés à chacun d'eux (en particulier F. Martin, *Le Livre d'Hénoch*; J. Viteau, *Les Psaumes de Salomon*, dans la série *Les Apocryphes de l'Ancien Testament*, Paris, librairie Letouzey et Ané).

2. Tacite, *Hist.*, v, 13; Suétone, *Vespas.*, iv. Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, v, 1.

3. De ce nombre sont, entre autres, les descriptions grandioses qu'Isaïe a données de l'âge d'or messianique (xxxv, 10; xl, 9-11; xli, 1, 2, etc.).

plusieurs milliers d'années. C'est une ère de paix, de gloire et de bonheur. Il n'y a plus ni pauvreté, ni souffrance d'aucune sorte. Pour contenir ses habitants — car ceux des Juifs qui étaient dispersés à travers le monde sont ramenés miraculeusement sur le sol de la Terre sainte — la ville de Jérusalem devient aussi grande que la Palestine, et la Palestine elle-même, aussi vaste que le monde. La terre produit, sans culture, des vêtements somptueux et des mets exquis. Le blé atteindra la taille des palmiers — et même le sommet des montagnes.

Arrêtons-nous, et tirons le voile sur ces rêveries insensées. Le plus triste de tout cela, c'est que, lorsque Jésus, le vrai Messie, se présentera humble et doux, sans appareil politique et belliqueux, sans rien qui fasse présager le conquérant terrible et toujours triomphant, sous les traits d'un réformateur religieux, et d'une victime qui s'offrira pour expier et effacer les péchés du monde, on refusera de le reconnaître. On le rejettera même cruellement, et on le fera mourir sur une croix. Aussi protestera-t-il de toutes ses forces, à toutes les occasions, contre cette triste déviation de l'idéal messianique.

Heureusement, même dans cet Israël en partie dégénéré, Dieu ne s'était pas laissé sans témoins. Il est vrai qu'il ne les avait pas choisis parmi les scribes et les pharisiens. Toutefois, si les âmes d'élite que nous apercevons, dès le seuil de l'évangile, auprès de l'Enfant-Dieu, ne comptaient point parmi les hauts personnages de la nation israélite, elles pratiquaient déjà d'avance la vraie sainteté, obéissant par amour et sans étroitesse de cœur à la Loi divine, et elles avaient compris la véritable signification des divins oracles relatifs au Messie. Ce sont elles qui représentaient la sincère piété. Marie et Joseph, Zacharie et Élisabeth, les humbles pasteurs de Bethléem, le vicillard Siméon et Anne la prophétesse, ceux-là et beaucoup d'autres encore, attendaient la vraie rédemption d'Israël, dont ils furent les premiers à goûter la suavité. Dans le prochain avènement du Messie, ces nobles cœurs voyaient avant tout le pardon accordé aux péchés de leur peuple, la paix régnant à jamais entre Dieu et l'humanité, l'établissement sur la terre d'un royaume tout spirituel, dont le Christ serait le chef, et qui procurerait le vrai bonheur en ce monde et dans l'autre, à quiconque obéirait aux lois de ce glorieux et très saint monarque. Les trois cantiques évangéliques — le *Magnificat*, le *Benedictus* et le *Nunc dimittis* — sont d'admirables témoignages de cette foi, qu'ils nous présentent dans toute sa pureté et dans toute sa splendeur.

---

## CHAPITRE II

### COMMENT LA PALESTINE DEVINT PROVINCE ROMAINE

#### I. — La situation très troublée après la mort d'Hérode.

Nous savons, à n'en pas douter, d'après les deux évangélistes de la sainte Enfance<sup>1</sup>, que le Seigneur Jésus, le Messie, l'« oint » du Dieu d'Israël, naquit « aux jours du roi Hérode » et que l'exil momentané de la sainte Famille en Égypte prit fin après la mort de ce prince<sup>2</sup>. Or, monté sur le trône l'année 714 de Rome<sup>3</sup>, Hérode mourut au début de l'an 750, entre la fin de mars et les premiers jours d'avril<sup>4</sup>; ce qui équivaut au commencement de l'an 4 de l'ère vulgaire. Cette date est très sûre, si on la maintient dans sa généralité. Jésus n'est donc pas né plus tard que le début d'avril 750 de Rome, mais il est possible que le premier Noël remonte à deux ou trois ans plus tôt<sup>5</sup>. On a donc aussi le choix entre les années 747, 748 et 749 de Rome, qui correspondent aux années 7, 6, 5, de l'ère vulgaire<sup>6</sup>. Il n'est guère possible de préciser davantage.

Mais comment expliquer une telle inexactitude au sujet d'un événement aussi capital que la naissance du Christ? Jusqu'à Denys le Petit<sup>7</sup>, abbé romain qui vivait au milieu du vi<sup>e</sup> siècle, on avait supputé les années ecclésiastiques d'après l'ère de Dioclétien, appelée

1. S. Matth., II, 9; S. Luc, I, 5. Dans le récit de saint Luc, cette date domine tout ce qui est compris entre I, 5 et II, 39; c'est-à-dire, entre l'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie et la présentation de l'Enfant Jésus au temple.

2. S. Matth., II, 19.

3. Cette ère date de la fondation de l'illustre cité.

4. Josèphe, *Ant.*, XIV, xiv, 5; XVII, vi, 4; VIII, 1 et ix, 3.

5. Sur cette question délicate et très controversée, voir K. Wieseler, *Chronologische Synopse der Evangelien*, 1848, p. 49-132; Zumpt, *Das Geburtsjahr Christi; gestichtliche chronolog. Untersuchungen*, 1869; Caspari, *Chronologisch-geographische Einleitung in das Leben Jesu Christi*, 1880; l'abbé Mémain, *La connaissance des temps évangéliques*, 1886, p. 53-104; H. Wallon, *L'autorité de l'évangile*, 3<sup>e</sup> édit., p. 329-413.

6. E. Mangenot, article « Chronologie biblique » dans F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. II, col. 735.

7. *Dyonisius exiguus*. L'épithète provient de sa petite taille.

aussi « ère des martyrs ». Mais l'abbé Denys eut l'heureuse inspiration de réaliser d'une façon nouvelle l'expression célèbre de saint Paul qui fait de Jésus-Christ le centre de tous les temps, *plenitudo temporum*<sup>1</sup>, et de rattacher à la naissance du Sauveur la chronologie passée, présente et future. Malheureusement, par suite de calculs défectueux, elle a été faussée dès son point de départ, que Denys a fixé, à l'année 754 depuis la fondation de Rome.

Rappelons à nos lecteurs qu'Hérode, par son troisième testament qui annula les deux autres, légua à Archélaüs, l'aîné de ses fils survivants, les provinces de Judée et de Samarie, avec le titre de roi; à Antipas, les provinces de Galilée et de Pérée, avec le titre de tétrarque; à Philippe, les districts du Nord-Est (la Batanée, l'Iturée, l'Auranite, la Trachonite et le territoire de Panéas), également avec le titre de tétrarque. Mais ce testament ne pouvait entrer en vigueur que s'il était confirmé par l'empereur romain. Les trois princes intéressés entreprirent donc le voyage de Rome, pour obtenir au plus tôt cette confirmation. Archélaüs prit en mains, d'une manière provisoire, le gouvernement du royaume; mais son départ fut retardé par une grave insurrection qui éclata à Jérusalem. Les habitants n'avaient point pardonné au vieil Hérode le supplice barbare qu'il avait infligé aux deux rabbins du parti pharisien, Judas et Mathias, coupables d'avoir excité leurs disciples à renverser et à détruire l'aigle d'or installé à la porte principale du temple. Ils vinrent en foule demander à Archélaüs le châtimeut de ceux qui avaient conseillé à son père de faire ce terrible exemple. Ils réclamaient en même temps la réduction des impôts, la destitution du grand prêtre actuel et son remplacement par un pontife dont le choix serait conforme aux exigences de la Loi.


Archélaüs dissimula son refus sous de bonnes paroles, et promit de réparer de son mieux le mal que son père avait fait. Mais le peuple ne se contenta pas de ces promesses et exigea leur exécution immédiate, car Archélaüs voulait en retarder l'accomplissement jusqu'à l'approbation du testament de son père par Auguste. Cependant la Pâque était proche, et elle avait amené déjà de nombreux pèlerins à Jérusalem; aussi une surexcitation dangereuse régnait-elle parmi cette foule, qui se rassemblait dans les cours du temple et que les pharisiens échauffaient encore. Pour la faire rentrer dans l'ordre, Archélaüs lança contre elle un détachement de soldats. Insultée par un centurion, elle en vint aux voies de fait et lapida une partie de la troupe, tandis que le reste s'échappait à grand'peine. Cette fois le prince, qui avait le tempérament violent et cruel de son père, mit en mouvement tous les soldats qu'il avait sous la main. Ils réussirent

1. Gal., iv, 4. Cf. I Cor.

à calmer l'émeute, mais en faisant couler des flots de sang, car 3.000 Juifs au moins furent massacrés<sup>1</sup>.

C'est ainsi que l'héritier présomptif du trône inaugura son règne. Il partit ensuite pour Rome, en confiant la régence à l'un de ses frères, pour la durée de son absence. Les habitants de Jérusalem envoyèrent alors auprès de l'empereur une délégation de notables pour se plaindre de la barbarie avec laquelle les soldats d'Archélaüs venaient de les traiter, et pour supplier Auguste de ne pas leur imposer comme roi un tel prince, mais de leur permettre de se gouverner eux-mêmes d'après leurs lois<sup>2</sup>. Le Sauveur fait une allusion manifeste à ces événements, au début de la parabole des mines<sup>3</sup>, lorsqu'il dit : « Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays loin-



Fig. 142. — Denier d'Auguste.  
Tête laurée d'Auguste. —  Bouclier rond au centre duquel on lit les lettres C L V.  
A droite et à gauche, un laurier.

tain, pour prendre possession de son royaume et revenir ensuite... Mais ses concitoyens le haïssaient, et ils envoyèrent après lui une ambassade, pour dire : Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. »

Voilà donc Archélaüs, Antipas et Philippe auprès de l'empereur. C'étaient des frères ennemis, qui se jalouaient mutuellement et qui ne songeaient alors qu'à se nuire les uns aux autres, en s'efforçant chacun d'obtenir de César Auguste l'agrandissement de sa propre part, au détriment des deux autres. Antipas surtout regardait ses droits comme particulièrement lésés, puisque l'avant-dernier testament d'Hérode l'avait désigné comme son successeur sur le trône. Sa mère Malthaké, sa tante Salomé<sup>4</sup> et d'autres membres de sa famille l'avaient accompagné à Rome, pour appuyer ses prétentions. Avant de prendre une décision, l'empereur permit aux trois princes de faire valoir leurs droits en toute liberté, soit par eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de leurs avocats<sup>5</sup>. Il déclara cepen-

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, ix, 1-3; *Bell. jud.*, II, i, 1-3.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, ix, 3, 4; *Bell. jud.*, II, ii, 4-7.

3. S. Luc, xix, 12 et 14.

4. Elle survécut d'environ quatorze ans à son frère Hérode et mourut l'an 10 de notre ère, après avoir légué ses biens à l'impératrice Livie (Josèphe, *Ant.*, XVIII, ii, 2).

5. Celui d'Archélaüs fut Nicolas de Damas, qui avait été pendant longtemps, l'ami et le ministre du roi Hérode.

dant à Archélaüs qu'il le regardait comme le plus digne du trône, mais qu'il voulait réfléchir encore avant de faire connaître ses volontés <sup>1</sup>.

Pendant l'absence des trois fils d'Hérode, d'autres désordres, d'une gravité exceptionnelle, se produisirent, non seulement à Jérusalem, mais dans la Palestine entière. Le tumulte avait recommencé à Jérusalem peu de temps après le départ d'Archélaüs. Le légat de Syrie, le fameux Varus qui fut battu quelques années plus tard par Arminius dans les défilés du Teutberg (9 après J.-C.), accourut avec une armée et comprima sans beaucoup de peine ce mouvement insurrectionnel. En repartant pour Antioche, il laissa une légion dans la capitale juive, pour maintenir la paix. Mais une révolte plus violente encore éclata bientôt, occasionnée par un *procurator* romain, nommé Sabinus, que l'empereur avait chargé de prendre sous sa protection les propriétés et le trésor personnel du roi défunt, jusqu'à ce que l'affaire du testament eût été réglée. Cette ingérence de Rome mécontenta les Juifs au plus haut point, d'autant plus que Sabinus ne tarda pas à se transformer en oppresseur de la nation. Le jour même de la Pentecôte (4 après J.-C.), les patriotes israélites entrèrent en lutte ouverte avec les légionnaires romains, dans le vestibule même du temple. La toiture en bois de cèdre, fut incendiée; ceux des Juifs qui s'y étaient réfugiés tombèrent dans les flammes, ou furent massacrés par les légionnaires. Le combat se déchaîna ensuite en trois endroits différents; c'est au nord du temple qu'il fut le plus ardent. La victoire resta aux Romains; mais les Juifs leur opposèrent une courageuse résistance. Le trésor du temple tomba au pouvoir des vainqueurs, et Sabinus s'empara de 400 talents (3.400.000 fr.); les soldats pillèrent le reste <sup>2</sup>.

Ce fut le signal de l'insurrection à travers tout le pays. A Jérusalem, les soldats d'Hérode s'associèrent en grand nombre aux révoltés, qui assiégèrent Sabinus et ses troupes dans le palais royal, où ils les avaient refoulés et enfermés <sup>4</sup>. La ville de Sepphoris, en Galilée fut l'un des principaux centres de la révolte. Judas, fils d'Ézéchias, ce chef des bandits qu'Hérode avait autrefois si rudement châtiés, réunit un groupe d'insurgés, prit possession de l'arsenal, qui lui fournit des armes pour ses compagnons, et mit toute la Galilée en mouvement. Il avait dit-on, l'intention de se faire proclamer roi de Galilée <sup>5</sup>. Un esclave d'Hérode, nommé Simon, eut la même ambition en Pérée, et se laissa imposer la couronne royale par la bande

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, ix, 5-7; *Bell. jud.*, II, ii, 4-7.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 1, 2; *Bell. jud.*, II, iii, 1-3.

3. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 3; *Bell. jud.*, II, iii, 4.

4. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 5; *Bell. jud.*, II, iv, 1.

qu'il avait groupée autour de lui. Mais, attaqué et battu par les Romains, il paya de sa vie son fol orgueil<sup>1</sup>. Le désordre sévissait donc partout dans le royaume. D'ardents patriotes juifs, qui détestaient tout ensemble Rome et la dynastie hérodiennne, prêchaient l'insurrection, à la tête de bandes armées qui parcouraient le pays. Seule la Samarie ne prit aucune part à la révolte. La répression fut épouvantable. Varus accourut de nouveau, cette fois avec toute son armée, et il lui fut facile de triompher, d'abord en Galilée — spécialement à Sepphoris, qui fut incendiée et dont les habitants furent vendus comme esclaves — puis en Judée et à Jérusalem, d'hommes mal organisés et très imparfaitement armés. Il fit crucifier deux mille rebelles, tombés en son pouvoir. Il ne rentra en Syrie qu'après avoir rétabli complètement le calme. Les anciens Juifs donnaient à cette terrible campagne le nom de « guerre de Varus<sup>2</sup> ».

Cependant Auguste, après avoir hésité, réfléchi, consulté, trancha la question juive au sein d'une assemblée qu'il tint dans le temple d'Apollon. Il donna d'abord la parole aux délégués de la nation<sup>3</sup>, qui, après avoir énuméré tout au long les atrocités commises par le roi Hérode, demandèrent la déchéance perpétuelle de sa dynastie, et l'autorisation de vivre désormais d'après leurs lois, sous la suzeraineté de Rome. Nicolas de Damas parla ensuite en faveur d'Archélaüs<sup>4</sup>. Quelques jours plus tard, l'empereur promulgua sa décision. Il ratifiait le testament d'Hérode dans la plupart de ses détails. Archélaüs eut en partage la Judée, la Samarie et l'Idumée; les villes de Gaza, de Gadara et d'Hippas furent toutefois séparées du territoire juif, pour être rattachées à la province romaine de Syrie. De plus au lieu du titre de roi, Archélaüs n'obtint que celui d'ethnarque « chef du peuple ». Antipas reçut la Galilée et la Pérée; Philippe les districts du nord-est de la Palestine, et le titre de tétrarque leur fut décerné à l'un et à l'autre<sup>5</sup>. Archélaüs fut autorisé à lever sur ses sujets le revenu de 400 talents (2.600.000 fr.); Antipas, celui de 200 talents (1.300.000 fr.); Philippe, celui de 100 talents (850.000 fr.)<sup>6</sup>.

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 6; *Bell. jud.*, II, iv, 2.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, x, 9, 10 et xi, 1; *Bell. jud.*, II, v, 1-3; *C. Apion.*, I, 7.

3. Ils étaient au nombre de trois cents, et 8.000 juifs de Rome s'étaient associés à eux.

4. Josèphe, *Ant.*, XVII, xi, 2, 3; *Bell. jud.*, II, vi, 2.

5. Étymologiquement, ce titre de « tétrarque » (τετραρχος) désigne un chef qui administre le quart d'une région divisée en quatre parties. Mais peu à peu sa signification s'est élargie. On appela tétrarques des administrateurs princiers de second rang, inférieurs aux rois et aux ethnarques, mais qui jouissaient de plusieurs privilèges royaux.

6. Josèphe, *Ant.*, XVII, xi, 4, 5; *Bell. jud.*, II, vi, 3. Cf. Strabon, XVI, II, 46



## II. - Gouvernement d'Archélaüs (4 avant J.-C. - 6 après J.-C.) (1).

« Quelque funeste qu'ait été le gouvernement d'Hérode, on pourrait cependant le regarder comme heureux, par comparaison avec celui qui lui succéda. Il avait été du moins brillant au dehors et de grand style, et n'avait pas été dénué d'un certain élan. Les limites du territoire juif s'étendaient, sous Hérode, beaucoup plus loin qu'à l'époque la plus favorable de l'administration des princes asmonéens. Les districts au sujet desquels Aristobule 1<sup>er</sup> et Alexandre 1<sup>er</sup> avaient fait la guerre pendant des années, sans pouvoir les conquérir entièrement — la Batanée, la Trachonite et l'Auranite — avaient été donnés à Hérode par un seul trait de plume... Les villes de Judée se dressaient avec un nouvel éclat, munies de tout ce que l'architecture grecque savait créer en style de beauté. Il est vrai que les autorités romaines et la famille d'Hérode en tiraient plus de profit que la nation. Les ports méditerranéens étaient remplis de navires et avivaient le commerce; mais il est vrai aussi que les revenus qui en provenaient n'augmentaient pas la richesse nationale. Le temple était splendide dans sa beauté rajeunie et pouvait faire croire, extérieurement, que l'époque de Salomon était revenue; seulement, les prêtres étaient obligés d'offrir des sacrifices pour la prospérité de ceux qu'ils maudissaient au fond de leur cœur. Le pays jouissait même d'une certaine indépendance, car les chaînes romaines demeuraient invisibles pour les yeux superficiels. Tout cet éclat, précisément parce qu'il n'existait qu'au dehors, disparut avec celui qui avait réussi à le produire. Dès que la mort eut arraché le sceptre aux mains d'Hérode, on vit pénétrer dans l'existence de la nation juive une incohérence qui annonçait des jours de malheur nombreux et permanents. L'édifice de l'État, qui paraissait si solide, se désorganisa promptement et ensevelit sous ses ruines le peu de liberté nationale qui subsistait encore chez les Juifs 2. » Le partage du royaume entre trois de ses fils avait d'ailleurs été, de la part d'Hérode, une faute impardonnable, qui nuisit pendant de longues années à l'unité de la nation. En le faisant, il avait beaucoup plus pensé, égoïste qu'il était, aux intérêts de sa famille qu'à ceux de ses sujets.

En ne concédant à Archélaüs que le titre d'ethnarque, Auguste lui avait promis, pour le consoler, qu'il lui accorderait plus tard la

1. Cf. Josèphe, *Ant.*, XVII, XIII; XVIII, I-IV, 8; *Bell. jud.*, II, VII-X; Philon, *Legat. ad Caium*; Schürer, *Gesch. des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 449-507; Keim, *Geschichte Jesu von Nazara*, t. I, p. 194-202.

2. Grætz, *Geschichte der Juden*, 1856, t. III, p. 235.

dignité de roi, à condition qu'il sût la mériter<sup>1</sup>. Mais il ne la mérita pas. De tous les fils d'Hérode, c'est lui qui avait la plus mauvaise réputation. Josèphe lui reproche « sa cruauté et sa tyrannie », et les débuts de son administration nous ont montré à quel point ce blâme était justifié. Saint Matthieu, II, 22, le signale aussi, indirectement, comme un dangereux despote, lorsqu'il dit que le père nourricier de Jésus, après avoir quitté l'Égypte et être rentré au pays d'Israël avec l'Enfant-Dieu et sa mère, craignit de s'établir en Judée quand « il apprit qu'Archélaüs régnait sur cette province, à la place d'Hérode son père. »

A son tour, le nouvel ethnarque s'arrogea, en violant audacieusement la loi juive, le droit d'instituer et de destituer les grands prêtres selon sa fantaisie. Son mariage avec sa belle-sœur Glaphyra créa aussi un scandale très vif. Cette princesse, fille du roi de Cappadoce,



Fig. 143. — Monnaie d'Hérode Archélaüs.  
Grappe de raisin avec une feuille de vigne. —  $\overline{\text{R}}$  Casque avec une double aigrette.

avait été mariée en premières noces avec Alexandre, fils aîné de la princesse Mariammé, condamné à mort avec son frère Aristobule, par son propre père, l'année 7 avant J.-C. Elle avait ensuite épousé Juba, roi de Mauritanie, qui avait fait partie du triomphe de César. Archélaüs s'éprit d'elle et l'épousa, après avoir répudié sa première femme. Elle mourut peu de temps après avoir contracté cette union incestueuse. Josèphe<sup>2</sup> raconte qu'elle avait eu un songe remarquable, durant lequel son premier mari Alexandre, lui était apparu et lui avait annoncé sa fin prochaine.

Comme son père, Archélaüs avait le goût des constructions somptueuses. Il restaura et embellit le palais royal de Jéricho. Il fit construire un aqueduc qui amenait l'eau d'une certaine distance, pour arroser les plantations de palmiers qu'il avait faites dans la vallée du Jourdain, au nord de Jéricho<sup>3</sup>. Mais sa mauvaise administration accrut encore l'hostilité qu'il avait suscitée, dès le début, chez ses sujets. Après l'avoir supporté, non sans peine, pendant environ

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, xi, 4; *Bell. jud.*, II, vi, 3. S. Matthieu, II, 12 et Josèphe, *Ant.*, XVIII, iv, 3, lui donnent le titre de roi; mais dans un sens large et populaire. Les évangélistes l'attribuent de même à Antipas.

2. *Ant.*, XVII, xiii, 4; *Bell. jud.*, II, vii, 4.

3. Josèphe, *Ant.*, XVII, xiii, 1.

neuf ans, l'aristocratie juive et celle de la Samarie envoyèrent à Rome, d'un commun accord, une députation pour porter contre lui toutes sortes de plaintes auprès de l'empereur. Mandé par Auguste, et incapable de se justifier, il fut dépouillé de son titre et exilé à Vienne, en Dauphiné (6 après J.-C.)<sup>1</sup>, où il mourut peu de temps après.

### III. — La Judée province romaine; ses premiers gouverneurs.

(4-36 après J.-C.)

Aussitôt après la destitution d'Archélaüs, les deux districts qui formaient son domaine, la Judée et la Samarie, furent annexés à la province romaine de Syrie; mais la Judée reçut un gouverneur spécial, qui avait le titre de *procurator*, et qui devait appartenir à l'ordre des chevaliers. Il ne dépendait du légat ou proconsul de Syrie que pour les affaires graves<sup>2</sup>. La situation politique de la Judée devint alors tout autre. Hérode et ses fils, malgré leurs attaches romaines, avaient dû tenir compte, au moins dans une certaine mesure, des sentiments religieux et des coutumes de leurs sujets. Les Romains, au contraire, ne comprenaient rien et ne voulaient rien comprendre de la nature très impressionnable du peuple juif, et surtout de sa susceptibilité en ce qui concernait ses pratiques religieuses. Celle-ci était parfois violemment surexcitée sur des points secondaires en apparence pour des étrangers, mais auxquels les fils d'Israël attachaient une grande importance, prêts à souffrir et à mourir pour ne pas les violer. De là, du côté des administrateurs romains, une incompétence, des préjugés, une rudesse qui occasionnèrent des luttes sanglantes<sup>3</sup>, et, du côté des Juifs, une effervescence hostile et des émeutes qui auraient pu être aisément évitées. C'est ainsi que se prépara peu à peu la guerre atroce qui devait mettre fin à l'État israélite.

Le *procurator* de Judée<sup>4</sup> ne résidait pas à Jérusalem, mais à

1. Josèphe, *Ant.*, XVII, xiii, 2, 3; *Bell. jud.*, II, vii, 3; Dion Cassius, lv, 27; Strabon, XVI, ii, 46.

2. Josèphe, *Ant.*, XVII, xiii, 5; XVIII, i, 1; *Bell. jud.*, II, viii, 1.

3. « On a remarqué depuis longtemps que ces magistrats (les procurateurs) qui appartenaient à l'ordre des chevaliers, c'est-à-dire à la finance plutôt qu'à la grande aristocratie, n'ayant pas exercé les plus hautes magistratures, ont montré moins de tact et d'expérience des affaires que les gouverneurs (les proconsuls) de Syrie, dont l'intervention exceptionnelle s'est produite le plus souvent à l'avantage des juifs. » Le P. Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 19.

4. En grec, ἐπίτροπος. Les livres du Nouveau Testament, et parfois Josèphe, emploient de préférence le substantif ἡγετών, en latin *præses* (S. Matth., xxvii, 2, 11, 14; xxviii, 14; S. Luc, iii, 1; Josèphe, *Ant.*, XXIII, xxiv, 26; XXIV, i, 10, etc.).

Césarée de Palestine, l'ancienne Tour de Straton, rebâtie magnifiquement par Hérode. Lorsqu'il venait à Jérusalem, à l'occasion des grandes fêtes religieuses, pour prévenir par sa présence des émeutes toujours menaçantes, ou pour les apaiser d'une main plus ou moins brutale, il s'installait dans le palais d'Hérode, situé à l'ouest de la ville<sup>1</sup>. De part et d'autre, le palais qu'il habitait portait le nom de prétoire. Il avait sous ses ordres un corps de troupes assez considérable, levées dans le pays, non toutefois parmi la population juive. Une cohorte (600 hommes), commandée par un tribun et un détachement de cavaliers tenait garnison à Jérusalem, dans la tour Antonia, à l'angle nord-ouest du temple<sup>2</sup>. Une des principales fonctions du *procurator* consistait à rendre la justice. Mais, en Judée, en vertu d'une concession, faite par Rome, il ne remplissait cette fonction qu'en des circonstances extraordinaires. Les autres cas, aussi bien dans les causes criminelles que dans les causes civiles, avaient été laissés aux tribunaux juifs de divers ordres régulièrement constitués. Toutefois le *jus gladii*, c'est-à-dire, le droit de prononcer des sentences de mort était limité, en ce sens que les sentences capitales prononcées par ces tribunaux ne pouvaient être exécutées qu'avec une autorisation formelle du *procurator*. Un procès célèbre entre tous, celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en est une preuve frappante<sup>3</sup>. Quand une cause était jugée devant le gouverneur, l'accusé ou le condamné pouvait en « appeler à César », devant lequel il était conduit pour être jugé par lui, ainsi que cela eut lieu pour saint Paul<sup>4</sup>. Une autre fonction du *procurator* consistait à lever les impôts au nom de Rome. Nous aurons bientôt l'occasion de signaler les abus criants auxquels plusieurs de ces hauts fonctionnaires romains se livrèrent en Judée, pour s'enrichir aux dépens de leurs malheureux administrés.

Sous le nouveau régime, le peuple juif jouissait néanmoins d'une certaine liberté, spécialement au point de vue religieux. On peut même dire que le culte israélite était, jusqu'à un certain point, sous la protection de l'État romain. Le fait suivant est caractéristique sous ce rapport. Entre les années 6 et 36 de notre ère, l'ornement principal qui servait au grand prêtre pour officier aux principales fêtes (la Pâque, la Pentecôte, les solennités des Tabernacles et du Grand Pardon), était placé sous la garde du commandant de la cohorte romaine qui occupait la citadelle Antonia. Ce tribun ne le

1. S. Matth., xxvii, 27; S. Marc, xv, 16; S. Jean, xviii, 28, 33; xix, 9; Josèphe, *Bell. jud.*, II, xiv, 8; xv, 5; Philon, *Legat. ad Caium*, 38.

2. Il y avait aussi des garnisons romaines dans quelques autres villes importantes de la Galilée et de la Samarie.

3. S. Jean, xviii, 28-31.

4. Actes des apôtres, xxv, 10, 11; xxvi, 32.

livrait que pour ces jours de fête et le reprenait ensuite. L'an 36, les Juifs obtinrent du proconsul de Syrie, Vitellius, que cet ornement leur fût rendu. Mais, en 44, le procurateur Lucius Fadus ayant voulu en prendre possession, une délégation juive partit pour Rome, afin de protester auprès de l'empereur Claude, alors régnant. Ils obtinrent gain de cause, et l'acte de Vitellius fut pleinement confirmé<sup>1</sup>. Du reste, Rome n'exigeait pas des Juifs, comme elle le faisait des autres peuples qui lui étaient soumis, qu'ils pratiquassent le culte de l'empereur, qui était une véritable idolâtrie. Ses fonctionnaires demandaient seulement qu'un sacrifice fût offert matin et soir pour l'empereur et le peuple romain. Deux agneaux et un bœuf faisaient les frais de ce double sacrifice.

Le portrait de l'empereur dont étaient munis les étendards des

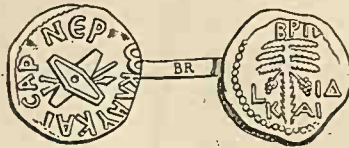


Fig. 144. — Monnaie de Claudius Felix.  
Au centre deux boucliers et deux javelots croisés. — R. Un palmier.

troupes, ou qui était gravé sur les monnaies romaines, offusquait beaucoup les Juifs, leur loi interdisant les images de ce genre<sup>2</sup>. De ce côté aussi, à part quelques exceptions, leurs nouveaux maîtres évitèrent de les froisser. Les monnaies de bronze frappées en Judée par les procurateurs remplaçaient la tête de l'empereur par quelque symbole inoffensif. Les deniers d'argent qui circulaient en Palestine et qui portaient l'effigie du souverain étaient fabriqués ailleurs<sup>3</sup>. Lorsque les troupes romaines faisaient leur entrée dans Jérusalem, on prenait habituellement la précaution de les démunir de cette même effigie. Durant les années qui précédèrent immédiatement la guerre, nous verrons plusieurs des fonctionnaires supérieurs de Rome, comme Pilate avant eux, ne tenir aucun compte de ces nuances délicates, et envenimer ainsi de plus en plus une situation déjà très tendue. Les Romains ne se doutaient pas des embarras inextricables dans lesquels ils s'étaient jetés, en s'emparant ainsi de la Judée.

Ils commencèrent cependant à le comprendre, lorsqu'ils envoyèrent, avec le premier *procurator*, Coponius, le légat Quirinius<sup>4</sup>, chargé de

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, iv, 3; XX, i, 1, 2.

2. Exode, xx, 4.

3. S. Matth., xxii, 18-21; Madden, *Coins of the Jews*, p. 170-187; Cavedoni, *Biblische Numismatik*, t. I, p. 64-73, 159-162.

4. La traduction latine de l'évangile selon S. Luc, II, 2, le nomme Cyrinus.

faire le dénombrement de la population, en vue de l'établissement des impôts. Mais, dès le début de ses opérations, Quirinius rencontra une vive résistance de la part des Juifs (6-7 après J.-C.)<sup>1</sup>. Un véritable soulèvement aurait certainement éclaté, si le grand prêtre d'alors, Joâzar, qui comprenait qu'une insurrection ne pouvait produire que de très fâcheux résultats, n'avait pas réussi à calmer peu à peu les esprits surexcités. La population se résigna donc, non sans gémir, et le dénombrement put être opéré<sup>2</sup>. Mais ce ne fut là qu'une trêve d'une durée incertaine et non pas une paix solide<sup>3</sup>. On en eut promptement la preuve dans les agissements de Judas de Gamala<sup>4</sup>. De concert avec le pharisien Saddouk, il se mit, au nom de la religion, à pousser le peuple à la révolte ouverte. S'ils ne réussirent pas immédiatement à soulever leurs compatriotes contre Rome, ils eurent la triste satisfaction de former, surtout parmi les pharisiens, un parti fanatique, celui des *Zélotes*, comme ils se nommaient eux-mêmes, décidés à délivrer le plus tôt possible leur nation du joug romain<sup>5</sup>. C'est grâce à eux qu'à partir de ce moment le feu ne cessa pas de couver sous la cendre, jusqu'à ce que, soixante ans plus tard, il se transformât en un terrible incendie<sup>6</sup>. En attendant, les Zélotes étaient partisans de l'action immédiate, sans répit contre les Romains.

Nous ne possédons que de rares informations au sujet du gouvernement des premiers procureurs ou gouvernants romains de la Judée. Entre les années 6 et 26 de notre ère, il y en eut quatre du vivant de l'empereur Auguste; puis Coponius (6-9), Marcus Ambibulus ou Ambivivus (9-12 environ) Arnius Rufus (environ 12-15), Valerius Gratus (15-26) et Pilate (26-36), sous le règne de Tibère. Ces deux derniers eurent seuls un gouvernement d'une durée relativement longue<sup>7</sup>, conformément aux idées de Tibère. Ce prince disait,

1. Ce recensement diffère de celui qui eut lieu peu de temps après la naissance du Sauveur. Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, p. 265-268, 507-514.

2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, I, 1.

3. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 486.

4. Localité située dans la Gaulamite.

5. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, III, 9, etc. L'apôtre Simon le Zélote (S. Luc, VI, 15; Actes des apôtres, I, 13), appelé ailleurs, en hébreu, Simon le Cananéen, avait été membre de ce parti.

6. Josèphe, *Ant.*, XVIII, I, 1 et 6; *Bell. jud.*, II, VIII, 1. Le livre des Actes, V, 37, fait allusion à Judas de Gamala.

7. Josèphe, *Ant.*, XVIII, II, 2; IV, 2; VI, 1. Sous le gouvernement de Coponius il se passa un fait très désagréable pour les Juifs. Pendant la nuit d'une fête de Pâque, quelques Samaritains eurent l'audace d'apporter des ossements humains dans l'enceinte extérieure du temple et de les éparpiller à travers les cours; ce qui était, d'après les idées juives, une grave profanation du Lieu saint. Jusqu'alors les Samaritains avaient eu le droit de pénétrer dans la cour dite des Gentils; l'entrée leur en fut désormais interdite.

non sans ironie, que les provinces ne pouvaient que gagner à être administrées pendant longtemps par le même fonctionnaire. Il en était, ajoutait-il, des gouverneurs et des fonctionnaires, comme des mouches qui se jettent sur le corps d'un blessé. Lorsque celles-ci se sont bien repues de sang, elles deviennent plus calmes et moins exigeantes. Les nouveaux administrateurs d'une province se précipitent sur elle à la façon de mouches affamées; ils l'extorquent moins, lorsque leur appétit a été en partie satisfait <sup>1</sup>.

De ces divers procureurs, c'est Pilate que nous connaissons le mieux; car, indépendamment des évangiles, les écrivains juifs Philon <sup>2</sup> et Josèphe <sup>3</sup> nous parlent assez longuement de lui. Le premier cite une lettre du roi Hérode Agrippa, qui reproche à Pilate d'être « inflexible de caractère et d'une dureté féroce », et qui l'accuse « de vénalité, de violences, de brigandages, de brutalités, de fréquentes exécutions capitales sans jugement préalable, de cruautés perpétuelles et horribles. » Nous avons dit que la mentalité des Juifs, à cette époque, rendait extrêmement difficile, en Judée, la tâche d'un gouverneur romain. D'autre part, Pilate ne possédait ni le tact, ni l'habileté, ni la souplesse nécessaires pour surmonter les embarras inhérents à sa situation. Méprisant les Juifs et ne comprenant rien à leurs sentiments religieux, il prétendit les gouverner d'après sa propre volonté et les faire plier devant lui en tout et malgré tout. Mais, aussi faible et irrésolu par instants, qu'il était d'ordinaire intraitable, il contribuait lui-même à amoindrir son autorité; c'est pourquoi il fut vaincu en plusieurs circonstances par ceux dont il croyait pouvoir aisément triompher, et, à la fin, il fut même entièrement brisé par eux.

Dès les premiers mois qui suivirent son installation, il blessa jusqu'au vif les habitants de Jérusalem. Ses prédécesseurs, s'accommodant aux scrupules religieux dont il a été question plus haut, avaient fait enlever, sur les étendards du détachement militaire qui tenait garnison à Jérusalem, toutes les images et effigies qui pouvaient présenter, aux yeux d'un Israélite, un caractère idolâtrique. Pilate voulut, au contraire, que les soldats envoyés par lui dans la capitale juive y entrassent avec leurs étendards munis de tous leurs emblèmes. La colère des habitants fut grande, quand ils s'aperçurent de l'outrage. En nombre considérable, ils se rendirent à Césarée, la résidence

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 5. Suétone, *Tiber*, 32, cite de son côté ce trait analogue : *Præsidibus onerandas tributo provincias suadentibus rescripsit : Boni pastoris esse tondere pecus, non deglubere.*

2. *Legatio ad Caium*, § 38.

3. *Ant.*, XVIII, iii, 1; *Bell. jud.*, II, ix, 2-4. Voir L. Cl. Fillion, article « Ponce-Pilate », dans F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. iv, col. 429-434, et *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. i, p. 131, 132; t. iii, p. 104.

habituelle du gouverneur, et, pendant cinq jours, ils protestèrent avec une telle énergie, que Pilate, qui avait pris d'abord le parti de les faire massacrer, fut obligé de céder, en voyant qu'ils étaient prêts à mourir plutôt que de supporter un tel affront <sup>1</sup>. Plus tard, malgré cette humiliante leçon, il commit une faute toute pareille, en faisant suspendre, dans le palais qui lui servait d'habitation à Jérusalem, des boucliers d'or dédiés à Tibère et pourvus aussi d'inscriptions ou



Fig. 145. — Porte-étendard romains.  
(D'après Fröhner, *La colonne trajane*, pl. 102.)

de symboles idolâtriques. Une insurrection faillit éclater. L'empereur, averti par les Juifs, ordonna lui-même à Pilate d'enlever au plus tôt la cause du désordre <sup>2</sup>. Plus tard encore, il se permit de saisir une somme considérable dans le trésor du temple, pour construire un aqueduc grandiose, qui amènerait dans Jérusalem l'eau des réservoirs dits de Salomon, situés au sud de Bethléem. Un tel emploi de l'argent du sanctuaire était, au sentiment, des Juifs, un véritable

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, III, 1; *Bell. jud.*, II, IX, 2, 3.

2. Philon, *Legat. ad Caium*, xxxviii; Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 6.



sacrilège; aussi des troubles violents eurent-ils lieu et furent-ils réprimés cruellement <sup>1</sup>. Pendant les travaux opérés à cette occasion, Pilate vint à Jérusalem et fut entouré d'une multitude d'habitants, qui poussaient des cris, des plaintes et des menaces. Averti d'avance, il avait ordonné à un certain nombre de ses soldats de se mêler à la foule, en vêtements civils et armés de gourdins qu'ils avaient dissimulés sous leurs robes. A un signal convenu, ils frappèrent à coups redoublés les Juifs qui les entouraient, et avec une telle fureur, qu'il y eut beaucoup de morts. Saint Luc, XIII, 1, mentionne brièvement un autre acte de cruauté, quand il parle des « Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices. » Il s'agit sans doute d'une émeute qui avait éclaté dans les cours du temple, non loin de l'autel des holocaustes; elle avait eu pour auteurs des Galiléens qui offraient alors des sacrifices. Les sbires du gouverneur s'élançèrent sur eux et les égorgèrent sur place, de sorte que leur sang fut mêlé à celui de leurs victimes. Nous verrons plus tard Pilate prendre une part criminelle à la condamnation du Sauveur.

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, III, 2; *Bell. jud.*, II, IX, 4; Eusèbe, *loc. cit.*

## CHAPITRE III

JEAN-BAPTISTE, PRÉCURSEUR DU MESSIE, PUIS LE MESSIE  
LUI-MÊME, NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,  
EXERCENT LEUR MINISTÈRE EN PALESTINE

### I. — Hérode Antipas et le précurseur.

Saint Luc, III, 1-6, introduit solennellement sur la scène historique, Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Élisabeth, que Dieu avait choisi et préparé pour être le précurseur de son Christ :

La quinzième année du règne de Tibère César, alors que Ponce-Pilate était procurateur de la Judée, Hérode (Antipas) tétrarque de la Galilée, son frère Philippe tétrarque de l'Iturée et du territoire de la Trachonite, Lysanias tétrarque de l'Abilène, du temps des grands prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Et il alla dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, selon qu'il est écrit dans le livre des oracles du prophète Isaïe<sup>1</sup>. Voix de celui qui crie dans le désert : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers; toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées; ce qui est tortueux sera redressé et les chemins raboteux seront aplanis; et toute chair verra le salut de Dieu. »

La date synchronique par laquelle saint Luc a déterminé l'époque à laquelle Jean-Baptiste inaugura son rôle de précurseur du Messie, énumère les noms de sept personnages qui avaient une part plus ou moins directe, plus ou moins active à l'administration politique ou religieuse de la Palestine d'alors. Tibère César : quel nom dépravé pour ouvrir la liste! Il est difficile de dire exactement ce qu'il faut entendre par la quinzième année de Tibère. Nous croyons, sauf erreur, qu'elle correspond à l'année 779-780 de Rome, à l'an 27 de l'ère chrétienne. Pilate, qui représentait l'empereur en Judée et en Samarie, était digne d'un tel maître. Après lui, l'évangéliste signale trois

1. XL, 3-5. Les quatre évangélistes appliquent cet oracle à Jean-Baptiste.

princes qui gouvernaient à cette même époque les parties de la Palestine qui n'étaient pas directement soumises à l'autorité de Rome. Nous ne savons que peu de chose au sujet de Lysanias, tétrarque d'Abilène. Il n'avait rien de commun avec la famille d'Hérode. Après sa mort, la petite province d'Abilène, située au nord-ouest de Damas, dans l'Anti-Liban, avec Abila pour capitale, devint un fief du roi



Fig. 146. — Buste de l'empereur Tibère. (Musée du Louvre.)

Hérode Agrippa I<sup>er</sup>, puis d'Hérode Agrippa II. Philippe était le meilleur des fils d'Hérode le Grand. Il n'avait ni l'orgueil, ni l'ambition, ni la dureté tyrannique de son père et de plusieurs de ses frères. Josèphe trace de lui un beau portrait <sup>1</sup>. Son gouvernement fut juste et pacifique. Il savait se montrer affable avec ses sujets. Il n'imita son père que dans son goût pour les belles constructions. Il rebâtit, en l'agrandissant, l'ancienne Panéas, qu'il nomma Césarée, en l'hon-

1. *Ant.*, XVIII, iv, 6.

neur de l'empereur. Pour la distinguer de la Césarée maritime, somptueusement construite par Hérode le Grand, on l'appela Césarée de Philippe<sup>1</sup>. Il rebâtit aussi, à l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac de Tibériade, la ville de Bethsaïda, au nom de laquelle il ajouta celui de la fille d'Auguste, Julia<sup>2</sup>. Il épousa la fille d'Hérodiade, Salomé, dont il n'eut pas d'enfant<sup>3</sup>. Sa politique fut entièrement romaine, car il attachait un grand prix à la faveur impériale, comme on le voit aussi par ses monnaies, qui portent l'effigie d'Auguste et de Tibère<sup>4</sup>. Il mourut la vingtième année de Tibère (33-34 après J.-C.), après un règne de trente-sept ans.

Son frère Antipas<sup>5</sup>, que les évangélistes nomment simplement Hérode<sup>6</sup>, administra pendant très longtemps aussi sa part d'héri-

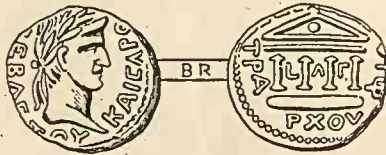


Fig. 147. — Monnaie du tétrarque Philippe. Buste de Tibère. — R. Temple tétrastyle.

tage, les provinces de Galilée et de Pérée (4 avant J.-C. — 39 après J.-C.). Comme son père, il était habile, prudent — et même rusé d'après le témoignage du Sauveur<sup>7</sup> — ambitieux, mais ami du faste, des plaisirs et du repos<sup>8</sup>. Il reconstruisit et fortifia Sepphoris, en Galilée, qui avait été détruite par Varus, lors de la grande insurrection mentionnée plus haut. Il bâtit ensuite, sur la rive occidentale du lac de Génésareth, la ville de Tibériade, à laquelle il donna ce nom en l'honneur de l'empereur Tibère. Il en fit la capitale de ses États et sa résidence principale. La construction en fut d'abord troublée, car, en creusant les fondements, on s'aperçut que l'emplacement choisi avait été autrefois un cimetière; ce qui empêcha pendant quelque temps les stricts observateurs de la Loi de s'y installer, un tel lieu étant légalement impur. Aussi Antipas fut-il obligé d'y établir, par la force, des étrangers, des mendiants, des

1. S. Matthieu, xvi, 13; S. Marc, viii, 27.
2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, ii, 1; *Bell. jud.*, II, ix, 1.
3. Josèphe, *Ant.*, XVIII, v, 4.
4. Madden, *Coins of the Jews*, p. 123-127.
5. Ce nom est une abréviation d'Antipater.
6. Matth., xiv, 1, 3, 6; S. Marc, vi, 14, 16, etc.; S. Luc, ix, 7; xiii, 31; xxiii, 8, 11, etc. Josèphe fait de même assez souvent.
7. S. Luc, xiii, 32.
8. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vii, 1.

aventuriers de toute sorte; ce qui créa tout d'abord une population très mêlée <sup>1</sup>.

Bien qu'il fût très imprégné de l'esprit hellénique, il dut faire plus d'une concession au judaïsme de la plupart de ses sujets. C'est ainsi qu'il s'associa aux plaintes qu'ils portèrent auprès de l'empereur contre Pilate, lorsque celui-ci fit suspendre en avant du prétoire, à Jérusalem, des boucliers porteurs d'emblèmes païens <sup>2</sup>. Ses monnaies ne sont ornées d'aucune figure interdite par la loi juive <sup>3</sup>. L'évangile signale son assistance aux fêtes religieuses, dans la Ville sainte <sup>4</sup>. Mais il suscita un énorme scandale dans toute la Palestine, par son union incestueuse avec l'intrigante Hérodiade, sa nièce et sa belle-sœur, sous la domination de laquelle il était tombé aux dernières années de sa vie. Dans un but politique, et pour protéger son terri-

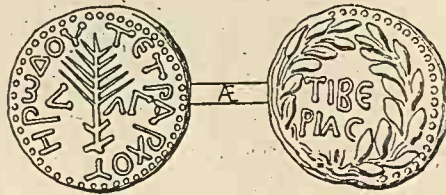


Fig. 148. — Monnaie d'Hérode Antipas.  
Branche de palmier. — B. Le mot *Tiberias* dans une couronne.

toire contre les attaques des Arabes nabathéens, il avait épousé la fille de leur roi, Arétas <sup>5</sup>. Mais, durant un voyage qu'il fit à Rome, il alla faire une visite à son demi-frère Hérode, déshérité par leur père. Cet Hérode avait épousé Hérodiade, fille d'Aristobule, qui était issu lui-même du mariage d'Hérode le Grand avec la princesse asmonéenne Mariammé. De leur union était née une fille, nommée Salomé. Antipas s'éprit de passion pour Hérodiade et lui offrit de l'épouser. Cette femme ambitieuse et violente souffrait, dans son orgueil, de la condition inférieure de son mari, qui menait à Rome la vie d'un simple particulier. Aussi se laissa-t-elle facilement séduire par le tétrarque de Galilée, heureuse qu'elle était d'aller briller à la cour de Tibériade. Mais avant de suivre Antipas en Palestine, elle exigea qu'il répudiât sa première femme <sup>6</sup>.

Lorsque cette union criminelle eût été contractée, elle souleva une violente indignation sur tout le territoire juif, car elle était, vu la

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, II, 3.

2. Philon, *Legatio ad Caium*, 38.

3. Madden, *Coins of the Jews*, p. 118-122.

4. S. Luc, xxiii, 7.

5. Josèphe, *Ant.*, XVIII, v, 1. — 6. Josèphe, *Ant.*, XVIII, v, 1.

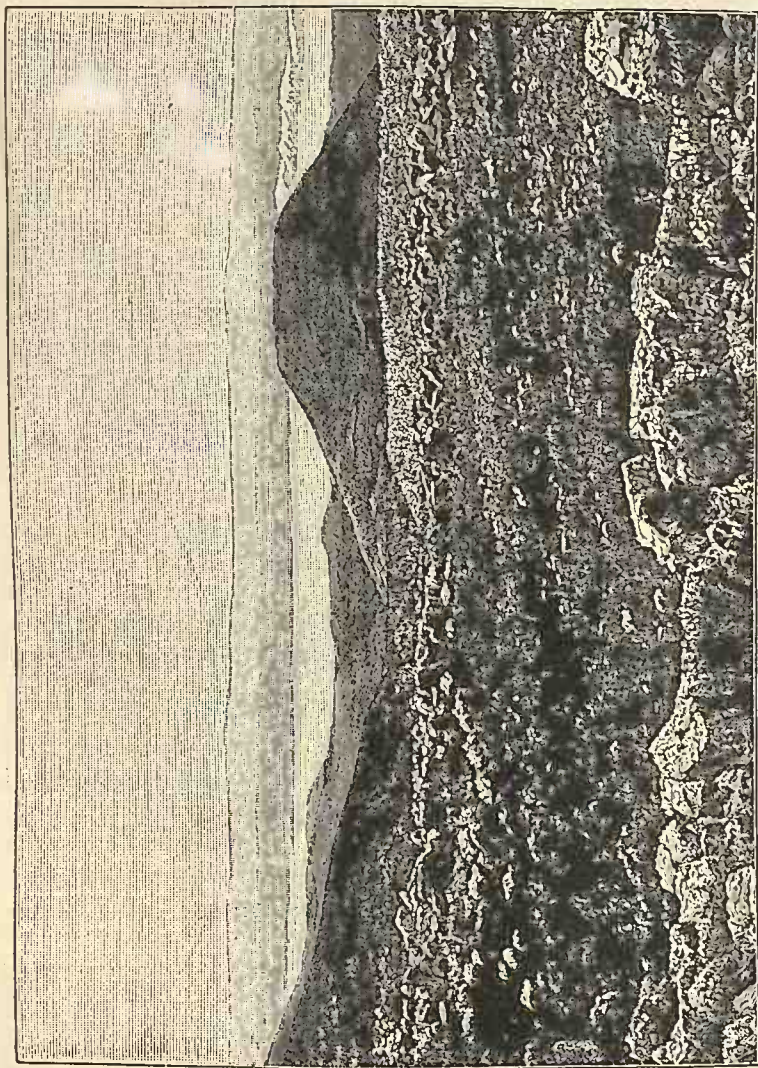


Fig. 149. — Machéronte. (D'après de Luynes, *Voyage autour de la mer Morte*, pl. 96.)

haute situation des contractants, « une violation éclatante et cynique de la loi conjugale. » Jean-Baptiste remplissait alors depuis quelque temps sa mission de précurseur. Se faisant l'écho de la nation entière, il protesta plusieurs fois, publiquement, par son célèbre et courageux *Non licet*, « Il ne t'est pas permis... », qu'il lança peut-être même à la face du tétrarque<sup>1</sup>. C'était ainsi qu'autrefois, Élie avait repris sévèrement Achab et Jézabel<sup>2</sup>. Le courage de Jean à défendre les droits de la morale gravement outragée fut cruellement puni, car Antipas; « mettant le comble à ses forfaits<sup>3</sup> », le fit jeter dans un cachot de la forteresse de Machxrus ou Machéronte, que le roi Hérode avait fait construire, comme un nid d'aigle, dans un des sites les plus sauvages de la Pérée méridionale, à l'est de la mer Morte.

C'est ainsi que prit fin le ministère rapide, mais admirablement fructueux, du précurseur. L'évangile nous le montre<sup>4</sup>, dès son apparition sur les bords du Jourdain, attirant autour de lui, par sa vie mortifiée, par sa prédication éloquente, des foules énormes, auxquelles il conférait le baptême de pénitence, qui lui a valu son surnom de Baptiste. Il préparait aussi ses compatriotes à l'avènement du Messie, qu'il annonçait comme devant être très prochain. « Moi, disait-il humblement, je vous baptise dans l'eau; mais au milieu de vous se tient quelqu'un que vous ne connaissez pas, vous; c'est celui qui vient après moi; je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure<sup>5</sup>. » Au milieu de vous! quelle émouvante révélation. Peu après, Jean avait l'insigne honneur de conférer le baptême au Messie; puis il lui envoyait quelques-uns de ses propres disciples, qui devaient bientôt prendre rang parmi les apôtres de Jésus; il le désignait par les beaux titres d'Agneau de Dieu et d'Époux de la future Église.

Nous venons de dire comment sa sainte et loyale franchise le fit emprisonner par Antipas. La vilé et cruelle Hérodiade ne fut cependant pas satisfaite; ce qu'elle voulait, c'était la mort de celui qu'elle regardait comme son ennemi le plus dangereux. Pendant quelque temps, Antipas opposa un refus obstiné aux demandes pressantes qu'elle lui adressait en ce sens. Mais les évangélistes exposent en détail<sup>6</sup> les circonstances odieusement tragiques parmi lesquelles elle obtint le consentement du prince sans cœur et sans conscience. La décapitation du précurseur, obtenue à la demande d'une dan-

1. S. Matth., xiv, 4; S. Marc, vi, 18; S. Luc, iii, 19.

2. III Rois, xxi, 17-24.

3. S. Luc, iii, 20.

4. S. Matth., iii, 1-15; S. Marc, i, 1-9; S. Luc, iii, 7-18; S. Jean, i, 15, 16, 19-35; iii, 22-36; L. Cl. Fillion, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 21-49, 59-69.

5. S. Jean, i, 26-27.

6. S. Matth., xiv, 3-12; S. Marc, vi, 17-19.

seuse, pendant un repas de fête, fut « un attentat cruel et atroce, commis au milieu des coupes et des mets <sup>1</sup>. » C'est ainsi que disparut cet homme héroïque, dont Jésus a dit qu'il était « le plus grand des enfants des hommes », « une lampe ardente et brillante » <sup>2</sup>. Trait d'union entre l'Ancien Testament et le Nouveau, il occupe une place d'honneur parmi les membres les plus distingués du peuple de Dieu.

Les noms de Tibère, de Pilate, d'Antipas, de Philippe et de Lysanias nous ont révélé les conditions politiques de la Terre sainte au moment où Jean-Baptiste inaugurerait son rôle de précurseur. Ceux d'Anne et de Caïphe, que nous lisons ensuite, nous en rappellent les conditions religieuses. Ce sont également des noms significatifs. Ces deux personnages sont les seuls grands prêtres que mentionne l'évangile. Le premier <sup>3</sup> avait exercé ce rôle entre les années 6 et 15 de notre ère <sup>4</sup>. Il fut déposé après la mort d'Auguste; mais quatre de ses fils et son gendre Caïphe lui ayant succédé tour à tour, il continua, même après sa destitution, d'exercer une influence considérable au milieu de la nation juive. C'est comme un ennemi de Jésus-Christ et de l'Église naissante qu'il nous est présenté dans les écrits du Nouveau Testament. Caïphe ne put conserver ses hautes fonctions pendant dix-huit ans (entre les années 18 et 36 après J.-C.) <sup>5</sup>, que grâce à une bassesse d'âme peu commune et à de perpétuelles complaisances pour Rome. Son nom, plus encore que celui de Pilate, est flétri à tout jamais. Quelle déchéance morale du judaïsme les noms de ces deux pontifes ambitieux, amis de l'argent, sans foi et sans conscience, ne supposent-ils pas <sup>6</sup>! A tous les points de vue, le pays et le peuple de Dieu éprouvaient un immense besoin de régénération. Il est temps que le Messie vienne les sauver. Mais voici que son héraut, son précurseur, est apparu soudain, et proclame que son avènement est proche.

1. Tite-Live, *Hist.*, xxxix, 43, à l'occasion d'une exécution capitale qui avait eu lieu en des circonstances analogues.

2. S. Matth., xi, 11; S. Jean, v, 35.

3. Le Nouveau Testament grec le nomme Ἀννας (S. Luc, iii, 2; S. Jean, xviii, 13 et 24; Actes, iv, 6). Josèphe l'appelle Ἀνανίας, orthographe qui se rapproche davantage de l'hébreu *Khanân*.

4. Josèphe, *Ant.*, XVIII, ii, 1-2; XX, ix, 1; *Bell. jud.*, V, xii, 2.

5. Il fut déposé par Vitellius, à l'époque de Pâque.

6. Les sept personnages mentionnés ici par S. Luc, furent en fonction durant toute la vie publique du Sauveur et plusieurs années après sa mort.



**II. — Par sa prédication et ses œuvres, par sa passion  
et sa résurrection,  
Jésus démontre qu'il est véritablement le Messie.**

Jésus aussi avait attiré l'attention d'Antipas. Mais le tétrarque, absorbé par sa vie de plaisirs, ne s'occupa sérieusement de lui qu'après la mort de Jean-Baptiste, et il crut tout d'abord que les nombreux miracles de Notre-Seigneur étaient l'œuvre de Jean, ressuscité<sup>1</sup>. Pour acquérir la certitude sur ce point, il désirait vivement voir de près celui qui excitait un tel enthousiasme à Capharnaüm et dans toute la Galilée. Il le vit deux ou trois ans plus tard, à Jérusalem, lorsque Pilate le lui envoya pour le faire juger par lui. Mais le tétrarque déçu et froissé de ce que Jésus ne répondait à aucune de ses questions, le fit reconduire au prétoire, après l'avoir tourné en dérision avec toute sa cour<sup>2</sup>.

Entrons dans quelques détails sur la personne et le ministère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour démontrer qu'il était véritablement le Messie promis par Dieu à son peuple. Un théologien anglican de valeur<sup>3</sup>, après s'être posé cette question : « Que serait-il, ce héros, ce Sauveur, ce Messie? » répondait : « Pas un conquérant, pas un philosophe, pas un pharisien, pas un sadducéen, pas un magicien opérant des prodiges, pas un ascète »; son œuvre ne devait pas être non plus « un système philosophique, ou un *Credo* compliqué. » Il serait, comme les événements l'ont montré, « un innocent Enfant, qui savait ce qu'il y a dans l'homme (S. Jean, II, 25)... doux pour les faibles, sévère pour les hypocrites; il irait de lieu en lieu en faisant le bien (Actes, x, 38), il parlerait comme personne n'a parlé; il a été un homme simple, sociable et pourtant solitaire, dans la bonté et la véracité transcendantes duquel furent révélées une nouvelle image de la nature divine et une nouvelle conception de la destinée humaine; un docteur vivant à part de la génération dont il était membre, et spécialement adapté aux besoins de cette génération. Il était la réalisation d'une longue attente, et pourtant, en un sens, le contraire de ce qui était attendu (par la masse de son peuple). A son apparition, le monde fut pour ainsi dire sous l'impression de la surprise. On fut surpris de son enseignement, du mode de son apparition; mais c'est sa propre personne qui fut la plus grande de toutes les surprises. Et pourtant, réflexion faite, nous sentons que nous ne devons pas nous attendre à autre chose. »

1. S. Matth., xiv, 1-2; S. Marc, vi, 14-16; S. Luc, ix, 7-9.

2. S. Luc, xxiii, 7-12.

3. A. Stanley, *Lectures on the history of the jewish people*, t. III, p. 416.

Saint Pierre a caractérisé plus simplement, sous l'inspiration divine, la personne et l'œuvre de Jésus-Christ<sup>1</sup> :

Dieu a envoyé la parole aux fils d'Israël, en leur annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous. Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée, après avoir commencé en Galilée, à la suite du baptême de Jean. Vous savez comment Dieu a oint du Saint-Esprit et de force Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu, faisant le bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du diable; car Dieu était avec lui. Nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Mais ils l'ont tué, en le suspendant au bois (de la croix). Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a permis qu'il se manifestât, non pas à tout le peuple, mais aux hommes choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après qu'il eût été ressuscité d'entre les morts. Et Jésus nous a ordonné de prêcher au peuple, et d'attester que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts.

Ce témoignage du prince des apôtres en faveur du caractère messianique de Jésus est très impressionnant dans sa brièveté. Mais la voix et les actes de Jésus lui-même possèdent une force cent fois plus grande<sup>2</sup>. Il est vrai que, pendant la première partie de sa vie publique, il ne s'est présenté comme le Messie qu'avec une certaine modération, parce qu'il tenait absolument à écarter tout ce qui aurait pu éveiller chez les foules juives, alors si impressionnables sous le rapport messianique, les espérances politiques, les idées fausses, le dangereux enthousiasme auxquels nous avons fait allusion précédemment. Cela ne l'a pas empêché, dès le début de sa vie active, de s'attribuer clairement le nom et les prérogatives du Messie. Sa révélation à la Samaritaine, « Je suis le Christ, moi qui te parle<sup>3</sup> », l'expulsion des vendeurs du temple, l'application qu'il se fit, dans la synagogue de Nazareth, d'un oracle prophétique qui ne convenait qu'au Messie<sup>4</sup>, le pouvoir qu'il revendiquait de remettre les péchés, les droits étonnants qu'il prétendait exercer sur le sabbat

1. Actes des apôtres, x, 36-43.

2. Nous ne pouvons donner ici qu'un pâle et aride résumé de cette thèse merveilleuse. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, III vol. in-12, Paris, 1922; spécialement aux passages suivants : Le Messie révélé peu à peu à Israël par les prophéties messianiques, t. I, p. 196-210, 455-460; Le développement intellectuel et moral du Christ, t. I, p. 351-370; La personnalité humaine du Christ Jésus, t. I, p. 385-430; La conscience messianique de Jésus, t. II, p. 130-138, 548-555; Coup d'œil général sur la prédication de Jésus, t. II, p. 278-286; Coup d'œil d'ensemble sur les miracles du Sauveur, t. II, p. 296-308, 570-590; La résurrection du Sauveur, t. III, p. 516-546, 609-620; Quelques-uns des titres du Seigneur Jésus, t. III, p. 551-558; Jésus-Christ est le Fils de Dieu, il est Dieu, t. III, p. 558-565.

3. S. Jean, iv, 26.

4. S. Luc, iv, 16-21.

et sur d'autres points importants de la loi mosaïque, l'ensemble du discours sur la montagne où il parle en vrai législateur, la supériorité qu'il dit avoir sur le temple, sur Salomon et sur les prophètes, sa réponse par la parole et par les faits à la demande des envoyés du précurseur<sup>1</sup>, l'autorité judiciaire dont il prouve qu'il est muni, ses miracles sans nombre, le don d'en faire aussi qu'il accorde à ses apôtres, la manière dont il s'établit lui-même le centre de la religion nouvelle, les sacrifices qu'il exige de tous ses adhérents : tout cet ensemble révèle en lui, dès les premiers jours de sa vie



Fig. 150. — Image antique du Christ. — Catacombe de sainte Domitille.  
(D'après Bottari, *Sculture e pittura sacre.*)

publique, la certitude de posséder une dignité qui, de la part d'un Juif, ne pouvait être que celle de Messie.

Cette dignité, les démons la reconnaissaient en lui et la publiaient hautement. Leur chef, Satan, l'avait promptement soupçonnée, et c'est pour cela qu'il était venu tenter Jésus en qualité de Messie. Nous avons entendu Jean-Baptiste la proclamer avant et après l'apparition du Sauveur. Les premiers disciples l'avaient tout au moins pressentie dès leurs premières relations avec Jésus, bien qu'il leur ait fallu un temps considérable pour en accepter la nature pure-

1. S. Matth., xi, 2-6. « Es-tu celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » Jésus répondit en accomplissant plusieurs miracles sous les yeux des délégués de Jean-Baptiste et en leur citant un oracle d'Isaïe, xxxv, 5, qui annonçait précisément que le Messie ferait tous ces prodiges.

ment spirituelle. Les foules juives ont rendu à Notre-Seigneur, durant cette même période de sa vie, des hommages qui ne pouvaient convenir qu'au libérateur attendu, au « Fils de David », comme on l'appelaient. Enfin Dieu lui-même, aussitôt après le baptême de Jésus, l'a reconnu, non seulement comme son Christ, mais comme son Fils bien-aimé. Ajoutons qu'il a toujours accepté sans protestation, lui cependant si humble, si véridique, si loyal et si saint, les hommages visiblement messianiques qu'on lui rendait : nouvelle preuve qu'il était certain d'y avoir droit<sup>1</sup>. Puis, lorsqu'il vit que le moment était venu de manifester sa dignité, il leva peu à peu tous les voiles, provoqua lui-même ce qu'on nomme la confession de saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », et aussi son entrée triomphale dans la Ville sainte quelques jours avant sa passion et sa mort : triomphe qui fut, de sa part comme de celle des foules, une grandiose apothéose messianique. Dans ses discussions du mardi saint avec les divers groupes de ses adversaires, il ne fit pas non plus un secret de sa nature et de son rôle. La description de son second avènement et du jugement dernier place très visiblement aussi sur sa tête la couronne messianique. Enfin, quand Caïphe l'adjura, au nom du Dieu vivant, de dire, en face du Sanhédrin, s'il était « le Christ, le Fils de Dieu », il répondit sans hésiter : « Tu l'as dit », et il ajouta : « Je vous le déclare, vous verrez le Fils de l'homme<sup>2</sup> assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Caïphe et les membres du Sanhédrin comprirent si bien la portée de cette parole, qu'ils condamnèrent immédiatement Jésus à mort, comme s'il avait commis un affreux blasphème en s'arrogeant le titre de Messie.

Et non seulement Jésus s'est présenté comme le Messie-Sauveur, et a été acclamé comme tel par une partie considérable de l'Israël d'alors, qui accourait en foule autour de lui, ne se lassait pas de lui rendre toute sorte d'hommages, l'acclamait en qualité de « Fils de David », expression par laquelle on désignait alors le Messie — mais il a prouvé par ses miracles, par son enseignement et par la fondation de l'Église, qu'il l'était véritablement. En tout cela Jésus avait l'approbation de Dieu lui-même, qui, à deux reprises, a déclaré qu'il était son Fils bien-aimé, en qui il mettait sa complaisance.

Dans sa prédication, nous entendons le Christ s'adressant aux hommes, ses frères, pour leur indiquer le chemin de la sainteté et leur apprendre où ils trouveront le vrai bonheur, le chemin du salut. Son enseignement possède, dans sa manifestation extérieure comme

1. Voir M. Lepin, *Jésus Messie et Fils de Dieu*, 4<sup>e</sup> édit., p. 77-216, où cette démonstration a été faite avec autant de force que de clarté.

2. Nom tout messianique, par lequel Jésus se désignait souvent.

dans son fond, une perfection incomparable, supérieure à tout ce que les prophètes eux-mêmes avaient dit de plus beau, de plus noble. Les humbles agents du Sanhédrin l'ont merveilleusement caractérisé, par une déclaration aussi exacte que sincère : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme <sup>1</sup>. »

Les prophètes, Isaïe surtout <sup>2</sup>, avaient annoncé que les miracles se multiplieraient sous les pas du Messie. Ceux que Jésus a opérés sont innombrables. Il les a accomplis sur tous les domaines possibles, et avec une simplicité, une bonté, une puissance, une facilité qu'on ne se lasse pas d'admirer. « Les démons et les maladies lui obéissent; à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même; ils coulent de source. « Je sens, dit-il, qu'une vertu est sortie de moi <sup>3</sup>. » Aussi personne n'en avait-il fait de si grands et en si grand nombre; et toutefois il promet que ses disciples en feront, en son nom, encore de plus grands, tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même <sup>4</sup>. » Les multitudes qui se pressaient sur les pas de Jésus l'avaient compris, « jamais rien de semblable n'avait été vu dans Israël <sup>5</sup>. » En vérité, « dans la pensée de ceux qui avaient été témoins des miracles de Jésus-Christ, comme dans la sienne propre, cette série d'éclatants prodiges contenait la preuve décisive, irréfragable, de son union étroite avec Dieu, de sa mission spéciale, de son rôle messianique. C'était là sa lettre de créance et l'attestation infaillible de sa dignité souveraine <sup>6</sup>. » Nous verrons plus loin que la fondation de son Église exige une conclusion identique.

Nous n'avons pas à raconter ici, ni même à résumer brièvement, sa vie publique. Qu'il suffise de rappeler qu'on la partage généralement en trois périodes, qui correspondent à peu près aux trois années de sa durée. A chacune de ces années on a donné un nom qui en marque assez bien le caractère général. Il y a l'année d'obscurité, l'année de la faveur publique et l'année de l'opposition, qui aboutit direc-

1. S. Jean, vii, 46. Comme l'a dit Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, édit. de Versailles, 1818, t. xxxv, p. 268-269, « Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire, et ce qu'il a sans mesure (S. Jean, xiv, 12); il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter. »

2. Isaïe, xxxv, 5-6. Cf. S. Matth., xi, 5.

3. S. Luc, vi, 19; viii, 46.

4. Bossuet, *loc. cit.*, p. 270. Cf. L. Cl. Fillion, *Les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 2 vol., in-12, Paris, 1911.

5. S. Matth., ix, 23. Cf. xii, 13; S. Luc., vii, 16, etc.

6. L. Cl. Fillion, *Les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. i, p. 17.

tement au Calvaire<sup>1</sup>. L'année d'obscurité est ainsi nommée, soit parce que les documents évangéliques sont très rares à son sujet, soit parce que le Sauveur semble n'être sorti que lentement du silence de sa vie cachée. C'est son précurseur qui était surtout alors à l'avant-scène, tandis qu'il demeurait lui-même à demi caché. Mais, après l'emprisonnement de Jean-Baptiste, nous le voyons, à la façon du soleil dans la description du psalmiste, « s'élançer comme un héros pour accomplir sa course. » Son activité est ardente, incessante; il parcourt dans plusieurs directions la Palestine, prêchant la bonne Nouvelle, opérant des miracles réitérés, accompagné de ses douze apôtres. Le pays entier, la Galilée surtout, retentit de son



Fig. 151. — Les apôtres rangés autour de leur Maître. (Fond de coupe.)

nom et du bruit de sa prédication, de ses prodiges, de sa bonté et de sa sainteté. Les foules l'entourent avec affection et enthousiasme, le saluent comme le Messie impatientement attendu, et ne lui laissent pas un moment de repos. De Capharnaüm, sur les bords du lac, où il a établi son centre d'action, il va de bourgade en bourgade, inlassable, et à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque. Le nombre de ses adhérents dévoués se multiplie partout, bien que l'hostilité des scribes et des pharisiens commence à se soulever contre lui, parce qu'il dénonce leurs traditions purement humaines, qui tendaient à déprécier, parfois même à annuler les préceptes les plus importants de la loi divine.

Avec la troisième année, la faveur publique diminua peu à peu, tandis que l'opposition grandissait chaque jour. Les ennemis du Christ se multiplièrent alors et l'attaquèrent avec plus de malice

1. Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, p. 12-20.

et d'opiniâtreté. C'est qu'il se refusait à être un Messie conforme à leurs préjugés et à leurs désirs imparfaits, et ne voulait réaliser que le portrait idéal du Messie prédit par les prophètes. Il cessa donc d'être populaire et ne conserva que les meilleurs de ses partisans, ceux qui comprenaient la haute portée de sa doctrine et de sa conduite. Il rentra donc de lui-même dans une demi-obscurité, s'éloignant de ses ennemis afin de ne pas avancer « l'heure » que Dieu avait fixée pour son sacrifice, mettant à profit son calme relatif pour achever l'instruction de ses apôtres. Puis, lorsque cette heure solennelle fut proche, il se dirigea lentement vers Jérusalem, en prêchant encore l'évangile dans toutes les localités qui se trouvaient sur son chemin.

Les évangélistes se sont longuement étendus sur la passion du Sauveur, si douloureuse, si humiliante, subie par lui avec un courage et une foi héroïque. Là encore, il a démontré, par les moindres détails, qu'il était le Messie d'Israël; là encore, ses paroles, ses actes, ont été en tout point conformes aux anciens oracles relatifs à l'Agneau de Dieu qui devait être immolé, au milieu d'atroces souffrances, pour le salut de son peuple et de l'humanité entière. Aussi pourra-t-il dire, avant d'exhaler son dernier soupir : « Tout est accompli. » Mais quel étrange spectacle! Le Messie, ainsi traité, honni, condamné à une mort infamante par son propre peuple, qu'il avait tant aimé, sur lequel il n'avait pas cessé de répandre ses bienfaits! Et ce sont les chefs de la nation, ses pontifes, les sadducéens, les pharisiens et les scribes, qui ont été les vrais auteurs de sa mort ignominieuse, qui ont suggéré aux foules entassées autour du prétoire les cris hostiles : « Pas celui-ci, mais Barabbas! Crucifie-le! crucifie-le! » Il est vrai que cela aussi avait été prédit par les prophètes, et qu'« il fallait — Jésus lui-même l'a dit — que le Christ souffrit ces choses et entrât ainsi dans sa gloire <sup>1</sup>. » Et pourtant l'âme chrétienne éprouve un douloureux serrement de cœur, quand elle relit au début du quatrième évangile <sup>2</sup>, cette ligne qui stigmatise à jamais le crime des Juifs incrédules : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu. »

Mais il avait été également prédit que « le Saint de Dieu », son Christ, ne devait pas être abandonné dans le tombeau et subir la corruption comme les autres hommes <sup>3</sup>. Le Seigneur l'a donc ressuscité, puis reçu au céleste séjour, où il l'a fait asseoir à tout jamais à sa droite, conformément à un autre oracle <sup>4</sup>. Ce qui faisait dire à saint Pierre, avec un accent de triomphe <sup>5</sup> : « Que toute la maison

1. S. Luc, xxiv, 25-27.

2. S. Jean, i, 11.

3. Psaume xv, 8-12. Cf. Actes, ii, 24-36.

4. Psaume cix, 1.

5. Actes, ii, 30.

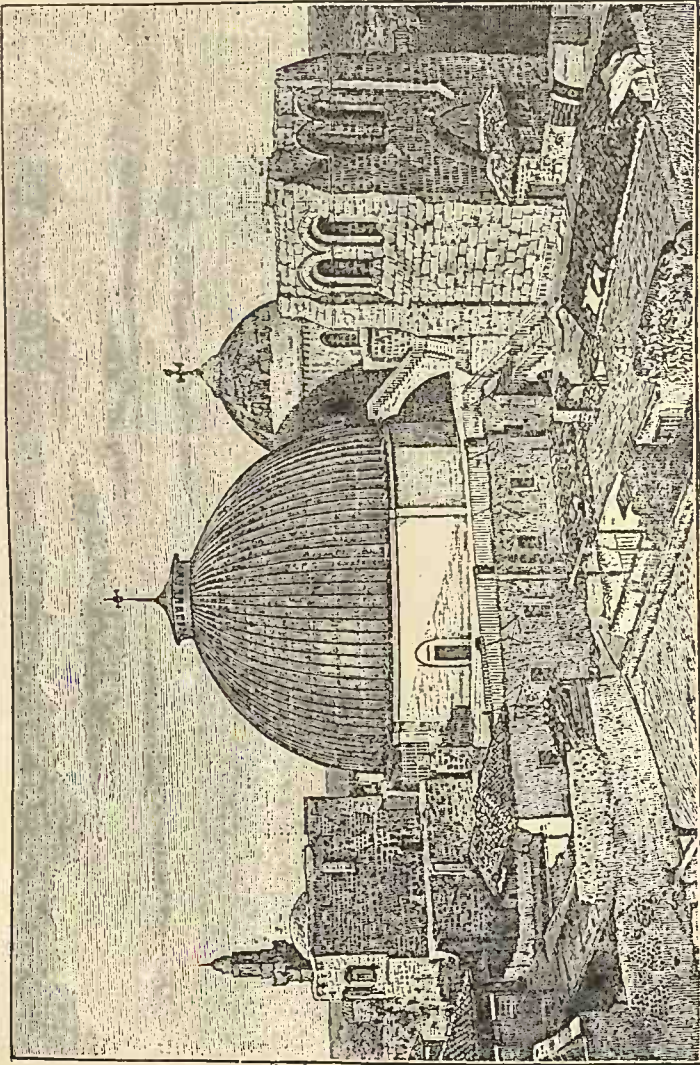


Fig. 152. — L'Église du Saint-Sépulchre. (D'après une photographie.)



d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié! »

Qu'il est beau et rempli de perfections, ce « Seigneur et Christ Jésus! » S'il nous demandait, comme autrefois à ses apôtres : « Vous, qui dites-vous que je suis? » Notre réponse s'échapperait, prompte et ardente, de nos esprits et de nos cœurs. Nous lui dirions avec saint Pierre : « Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu <sup>1</sup>. » Et même, pour rendre notre profession de foi plus complète, nous lui rappellerions ses principaux titres, et nous lui dirions, en gradation ascendante, qu'il est le plus parfait des enfants d'Adam, le plus grand des prophètes, le plus puissant des thaumaturges, le plus éminent des docteurs, un réformateur religieux de premier ordre, notre Sauveur et Rédempteur, le Messie, le Fils bien-aimé de Dieu <sup>2</sup>.

Même envisagé simplement sous son aspect humain, abstraction faite (si cela était possible) de son caractère surnaturel, Jésus possède des qualités, des perfections, qui, durant le cours entier de l'histoire, ne se sont jamais rencontrées et ne se rencontreront jamais chez un simple mortel. Qu'on établisse un parallèle entre lui et quelque autre grand homme, choisi parmi les plus illustres, les meilleurs et les mieux doués, on constatera que ni le paganisme, ni le judaïsme, ni le christianisme ne pourraient lui opposer, même de loin, un rival sérieux, même parmi les personnages les plus marquants par leur intelligence, leurs œuvres et leur sainteté. Seul, Jésus-Christ réunit en sa personne tous les traits d'une nature idéale. En lui se manifeste une combinaison harmonieuse de perfections qu'on ne découvre nulle part ailleurs. Il possède, suivant une très belle et très juste expression de saint Paul <sup>3</sup>, une prééminence universelle. L'apôtre des Gentils lui a donc donné à bon droit le nom de second Adam <sup>4</sup>, de second chef de l'humanité, de beaucoup supérieur au premier. Jésus a ouvert dans l'histoire une ère nouvelle, qui partage en deux zones très distinctes l'histoire du genre humain.

Il a été aussi le plus grand des prophètes. Comme les anciens Voyants, il lisait au fond des cœurs, perçant à jour, de son regard scrutateur, les pensées les plus secrètes de ceux qui l'entouraient. « Il n'avait pas besoin, remarque l'évangéliste saint Jean <sup>5</sup>, que personne lui rendit témoignage d'aucun homme, car il savait lui-même ce qu'il y avait dans l'homme. » Combien de prophéties n'avons-nous pas de lui dans les évangiles! Rien ne lui était caché : ni le

1. S. Matth., xvi, 13-16.

2. L. Cl. Fillion, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 551, et, pour la justification plus complète de ces titres, *ibid.*, p. 552-565.

3. Épître aux Colossiens, I, 18.

4. I<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens, xv, 45-49.

5. I, 51.

passé, ni le présent, ni l'avenir; ni les choses de la terre, ni celles du ciel.

Nous n'insisterons pas ici sur les miracles de Jésus-Christ, dont nous avons parlé précédemment, mais nous rappellerons qu'il est le plus éminent des docteurs. En groupant ses allocutions et ses discours, ses réponses les plus simples aux questions qui lui furent posées çà et là, on forme un ensemble d'une richesse et d'une beauté prodigieuses, qui n'a pas son pareil et qui a servi de base aux développements des plus savants docteurs de l'Église. Ses révélations dogmatiques et morales n'ont pas seulement servi à illuminer le monde, mais à le régénérer et à le sanctifier. Dieu avait cependant communiqué à son peuple de prédilection, par l'intermédiaire de Moïse, des prophètes, des historiens et des poètes sacrés, des révélations d'un ordre supérieur. Mais sur ce domaine aussi, Jésus ne souffre pas d'égal.

Il est un Sauveur, notre Sauveur. Telle est précisément la signification de son nom qui fut successivement révélé à Marie et à Joseph, dès avant sa naissance : « Tu lui donneras le nom de Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés <sup>1</sup>. » Nom admirable, qu'il a parfaitement réalisé durant toute sa vie, sur la croix plus que partout ailleurs !

C'est dans un sens très relevé que Jésus mérite d'être appelé un réformateur religieux, puisqu'il a été, sur le domaine de la religion, un créateur, un fondateur, en établissant l'Église chrétienne pour toute la durée des siècles. Bien que, de son vivant, il se soit contenté d'ébaucher cet édifice grandiose, il en a posé les bases sur Pierre et sur les autres apôtres; il en a groupé autour de lui les premiers membres, qui devaient, après lui, en devenir les chefs; il leur a communiqué ses instructions pour leur conduite et celle de leurs successeurs; il leur a donné de pleins pouvoirs; il a tracé dans leurs grandes lignes les dogmes qu'il faut croire et la morale qu'il faut pratiquer; il a institué les sacrements. Puis, remonté au ciel, il continue de diriger et de protéger son Église, comme il l'avait promis.

Nous ne reviendrons pas sur son titre de Messie, qui est mentionné à tout instant dans les écrits du Nouveau Testament, et que l'on compte jusqu'à trois cent quatre-vingt-neuf fois dans les épîtres de saint Paul <sup>2</sup>, où il est souvent employé comme un nom propre. Le Messie, le Christ avait déjà rempli de sa personne auguste et de son histoire anticipée les pages de l'Ancien Testament, et Jésus, rédisons-le, a merveilleusement accompli tous les anciens oracles qui avaient annoncé successivement sa venue. Mais il a droit encore, et dans un

1. S. Matth., 1, 21; S. Luc, 11, 11.

2. D'après la Concordance grecque du Nouveau Testament de Geden.

sens très strict, à un titre infiniment supérieur à tous les autres : celui de Fils de Dieu <sup>1</sup>. Plusieurs prophètes avaient prédit que le Messie posséderait la nature divine. Le Seigneur lui-même le lui a déclaré : « Tu es mon Fils; je t'ai engendré aujourd'hui <sup>2</sup> », et il lui a donné une puissance éternelle, illimitée, une gloire sans pareille, que tous les peuples devront reconnaître, s'ils ne veulent pas subir le poids de sa juste colère <sup>3</sup>. Isaïe affirme aussi la divinité du Messie dans les termes les plus énergiques; surtout lorsque, après avoir annoncé que le Christ naîtrait miraculeusement d'une Vierge, il s'écria, en le contemplant dans son berceau : « Un petit Enfant nous est né et un Fils nous a été donné,.... et il sera appelé Conseiller, Dieu fort, Père du siècle futur, Prince de la paix <sup>4</sup>. »

Reprenant cette idée, tous les livres du Nouveau Testament — les évangiles, les Actes des apôtres, les épîtres de saint Paul, celles de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean et de saint Jude, l'Apocalypse — énoncent et démontrent d'une manière ou de l'autre, cette thèse uniforme : Jésus-Christ est le Fils de Dieu, il est Dieu. Dans un langage tantôt simple, tantôt éloquent, toujours clair, ils lui attribuent sans hésiter l'essence divine; les qualités réservées à Dieu seul, les opérations divines. Saint Paul et saint Jean insistent particulièrement. Parmi d'autres textes nombreux de l'apôtre des Gentils, celui-ci a une force spéciale :

Le Fils (Jésus-Christ) est l'image du Dieu invisible, né avant toute créature, car c'est en Lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles:... tout a été créé par lui et pour lui. Il est, lui, avant toutes choses, et toutes choses subsistent en lui... Car Dieu a voulu que toute la plénitude habitât en lui <sup>5</sup>.

Le quatrième évangile est tellement consacré au développement de ce dogme admirable, qu'on a pu dire de lui qu'il est « l'évangile du Fils de Dieu ». Il s'ouvre par le glorieux prologue relatif au divin Logos ou Verbe divin, qui a été cité plus haut, il s'achève par ces mots non moins significatifs : « Ceci a été écrit, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu. » De ces faits, il résulte clairement que, dès la première heure, l'Église regarda la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme le dogme caractéristique et distinctif auquel devaient adhérer tous ses membres. Et elle le fit parce que Jésus avait affirmé et démontré à maintes reprises qu'il était

1. Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 558-565.

2. Psaume II, 7. Voir aussi le ps. XLIV, 7, et le ps. CIX, 3, d'après la Vulgate.

3. Ps. II, XLIV, LXXXVIII, CIX, etc.

4. Isaïe, IX, 6. Cf. Michée, V, 2.

5. Épître aux Colossiens, I, 15-19.

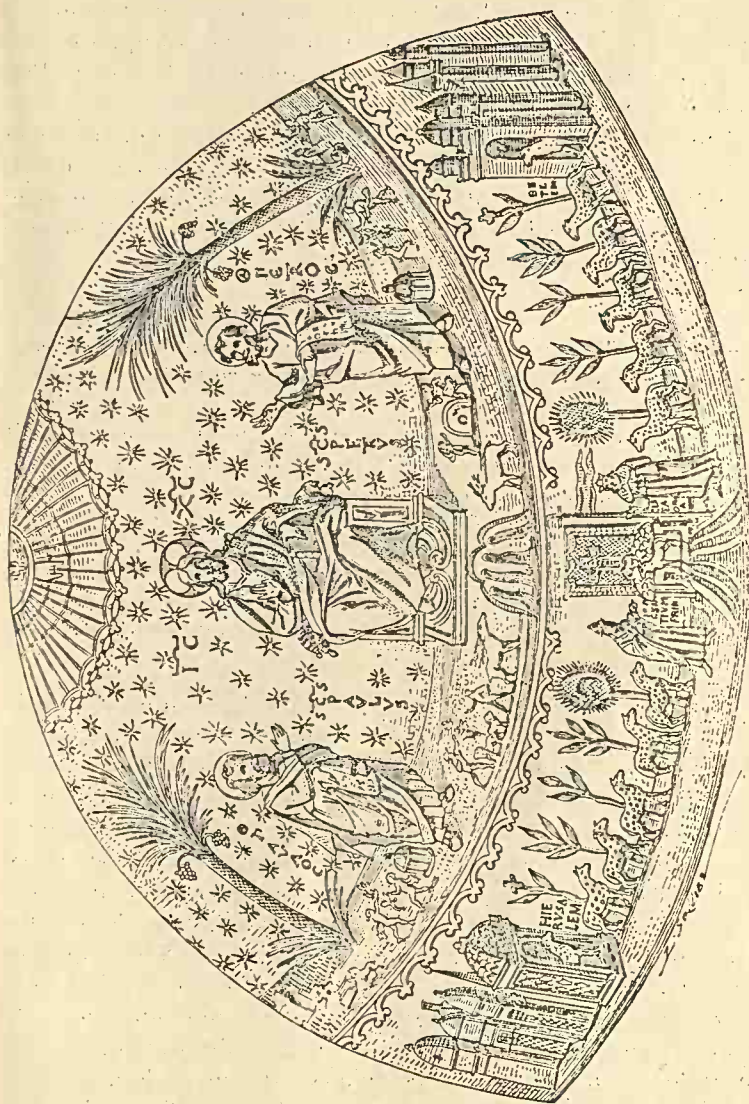


Fig. 153. — L'Église de Jésus-Christ, ouverte à tous les peuples.  
 (Mosaïque de l'abside de l'ancienne basilique de Saint-Pierre.)  
 (D'après Ciampini, *De sacris aedificiis*, t. m, pl. xiii.)

vraiment le Fils de Dieu, fait homme pour devenir le Messie d'Israël et le Sauveur de toute l'humanité. Ceux des Juifs qui s'étaient déclarés ses ennemis ne s'y trompèrent pas. « Si nous te lapidons, lui dirent-ils un jour, c'est pour un blasphème, et parce qu'étant homme, tu te fais Fils de Dieu <sup>1</sup>. » Une de ses assertions les plus frappantes sous ce rapport consista dans cette phrase si simple : « Moi et le Père nous sommes un <sup>2</sup>. »

Hélas ! malgré l'admirable mélange de ses vertus humaines et de ses attributs divins, les Juifs, pour lesquels il s'était incarné et était né tout d'abord comme membre de leur propre race, non seulement le dédaignèrent et le rejetèrent, mais ils le livrèrent cruellement à Ponce-Pilate, pour qu'il le fit mourir sur la croix.

### III. — Saint Pierre et les autres apôtres fondent l'Église en Palestine et dans tout l'Empire romain.

Peu de temps avant de remonter au ciel, le Christ ressuscité avait dit solennellement à ses apôtres, et à de nombreux disciples assemblés sur une montagne de Galilée :

Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, et leur enseignant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles <sup>3</sup>.

C'est avec une autorité royale, une autorité divine, que ces quelques mots, d'une richesse inépuisable, furent prononcés. Mais quelle tâche surhumaine ils imposaient aux apôtres, et quel effroi ne leur aurait-elle pas inspiré si Jésus ne leur avait promis en même temps, d'être constamment avec eux, pour les aider parmi leurs difficultés et leurs fatigues ! Heureusement, il leur donnait, dans le plus doux langage, l'assurance qu'il ne les quitterait jamais, que sa présence intime, efficace, au milieu d'eux, serait de tous les jours et de tous les instants, et que, pour leurs successeurs, elle se prolongerait jusqu'à la fin du monde. Puis, le jour de la Pentecôte, il leur envoya le Saint-Esprit, et alors, dociles à une autre de ses recommandations <sup>4</sup>, ils se firent, avec un zèle infatigable, ses « témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Le livre des Actes des apôtres, les Épîtres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jacques et de saint Jude, comme aussi les écrits des

1. S. Jean, x, 31-38. — 2. S. Jean, x, 30.

3. S. Matth., xxviii, 16-20.

4. Actes des apôtres, i, 7-8.

premiers docteurs, nous mettent au courant des travaux héroïques des apôtres et des premiers prédicateurs de l'évangile. C'est la plus belle de toutes les histoires; ou plutôt, c'est une histoire vraiment divine, dans laquelle l'action du Saint-Esprit se manifeste à chaque instant. On y avance de merveille en merveille, en admirant, d'une part l'œuvre infiniment puissante de Dieu et de sa grâce, d'autre part l'œuvre généreuse des hommes qui lui ont servi d'instruments. On voit la Nouvelle Alliance prendre graduellement la place de l'Ancienne. Une nouvelle race, toute spirituelle, s'établit d'abord aux côtés de celle qui était issue d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais elle s'en affranchit bientôt, car c'est elle qui sera désormais le véritable peuple de Dieu. C'est, pour employer la comparaison de Jésus lui-même, un édifice entièrement neuf, bien qu'il ait pour base celui de la théocratie mosaïque.

On peut distinguer trois périodes de son établissement. La première est celle de sa fondation proprement dite; la seconde, celle de son affranchissement du judaïsme; la troisième, celle de son affermissement. Elles correspondent à peu près aux derniers temps de l'existence politique des Juifs; c'est pourquoi nous les signalons ici. On aime à les rattacher aux noms de trois apôtres qui ont joué un rôle à part et prépondérant durant chacune d'elles : saint Pierre, saint Paul et saint Jean, ces astres de première grandeur, qui ont illuminé très particulièrement l'Église du Christ, tandis qu'elle se formait et s'organisait. Après Jésus, on peut en effet regarder saint Pierre comme le principal fondateur de l'Église chrétienne. Saint Paul fut ensuite suscité pour la séparer et l'affranchir totalement du judaïsme. Saint Jean, le dernier survivant du collège apostolique, contribua beaucoup à la consolider et à l'affermir contre les attaques des hérétiques <sup>1</sup>.

1. On trouvera de longs détails sur ces divers points dans les *Histoires ecclésiastiques*. Voir en particulier, F. Mourret, *Histoire générale de l'Église*, t. 1, p. 21-161; C. Fouard, *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, 1884; *Saint Paul, ses missions*, 1892; *Saint Paul, ses dernières années*, 1897; *Saint Jean, et la fin de l'âge apostolique*, 1906; J. Gondal, *Au temps des apôtres*, in-12, 1904; Mgr Le Camus, *L'œuvre des apôtres*, 1891.

## CHAPITRE IV

### PRINCIPAUX FAITS DE L'HISTOIRE JUIVE ENTRE LA MORT DE N.-S. JÉSUS-CHRIST ET LA GUERRE AVEC ROME

#### I. — Disgrâce de Caïphe, d'Antipas et de Pilate.

Revenons maintenant en arrière, pour reprendre la suite de l'histoire juive proprement dite. D'après les calculs chronologiques qui nous semblent le plus vraisemblables, Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait été crucifié le premier jour de la Pâque, l'année 30 de l'ère chrétienne. Les principaux personnages qui avaient pris une part prépondérante à sa condamnation ne tardèrent point à recevoir leur châtiment providentiel. Le légat impérial de Syrie, Vitellius, durant un rapide séjour qu'il fit à Jérusalem en 37, destitua Caïphe, et conféra le souverain pontificat à Jonathan, l'un des fils d'Anne; puis, étant revenu la même année dans la Ville sainte, il déposa aussi Jonathan et le remplaça par son frère Théodule.

Hérode Antipas avait à expier les grands crimes qu'il avait commis envers la loi juive et la morale publique par son union incestueuse avec Hérodiade, envers Jean-Baptiste qu'il avait mis à mort cruellement, et envers Jésus-Christ, qu'il avait humilié, outragé, tout en le déclarant innocent. La plupart des Juifs regardèrent comme un châtiment divin, la guerre qui éclata entre lui et le roi des Arabes Nabathéens, Arétas, dont il avait répudié la fille. Ils en vinrent aux armes à propos d'une querelle de frontières au pays de Galaad. Après avoir subi une grave défaite, le tétrarque, pour éviter d'être battu plus complètement encore, accusa Arétas auprès de l'empereur, dont il réclama la protection. Tibère prit aussitôt le parti d'Antipas et donna l'ordre à Vitellius de s'emparer d'Arétas, mort ou vif. Mais le légat de Syrie était plutôt défavorable au tétrarque, aussi ne se chargea-t-il de cette entreprise qu'avec une vive répugnance. Cependant, comme il était forcé d'obéir, il fit ses préparatifs pour attaquer les Arabes. Tandis que son armée s'avancait contre Pétra, leur capitale, en contournant la Judée, il alla lui-même passer quelques

jours à Jérusalem. Le quatrième jour après son arrivée, il reçut la nouvelle de la mort de Tibère, qui avait eu lieu le 16 mars de l'an 37. Il crut alors pouvoir reprendre sa liberté d'action et ramena ses troupes à Antioche<sup>1</sup>.

Hérodiade, après avoir été la cause de difficultés sérieuses pour Antipas, finit par occasionner sa ruine totale. Un des premiers actes de Caligula, qui avait succédé à Tibère et qui régna entre les années 37



Fig. 154. — Buste de Caligula.

à 41 après J.-C., avait été de donner avec le titre de roi, à Agrippa, frère d'Hérodiade, dont nous aurons à nous occuper bientôt, le territoire possédé de son vivant par le tétrarque Philippe. Agrippa continua tout d'abord de résider à Rome. Mais, la seconde année du règne de Caligula (38-39), il vint en Palestine et mena un train tout royal. Hérodiade, qui avait vu son frère dans la misère, fut jalouse de lui, et elle pressa Antipas d'aller lui-même à Rome, pour obtenir également de l'empereur la dignité royale. Il était personnellement opposé à cette démarche; il la fit cependant, par complaisance pour l'orgueilleuse princesse, qui l'accompagna à Rome. Mais derrière eux arrivait aussi, dans la capitale de l'empire, un envoyé d'Agrippa, porteur contre Antipas d'un acte d'accusation qui signalait, entre autres choses, les armes dont son arsenal était rempli. Caligula les

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, v, 1 et 8.



reçut à Baïes, près de Naples, où il était alors. Il demanda au tétrarque s'il était vrai qu'il possédât toute une provision d'armes. Antipas ne put le nier. Alors l'empereur le dépouilla de sa tétrarchie et l'exila à Lyon, dans les Gaules (36 après J.-C.)<sup>1</sup>. Il permit cependant à Hérodiade, parce qu'elle était la sœur d'Agrippa, son ami personnel, de garder les biens qui lui appartenaient en propre, mais elle dédaigna cette faveur et accompagna Antipas au lieu de son exil, où il mourut. La Galilée et la Pérée, son ancien domaine, furent alors ajoutées au territoire d'Agrippa<sup>2</sup>.

Pilate eut pareillement son tour. Sans doute il ne se prêta qu'avec une répugnance visible au rôle très louche que les membres du Sanhédrin voulaient lui imposer contre Jésus. Il manifesta même presque immédiatement de la sympathie pour le divin accusé, dont il n'eut pas de peine à découvrir l'innocence. Et pourtant, après quelques essais de molle résistance, il plia et céda lâchement. Le résultat fut celui que signale l'historien romain Tacite<sup>3</sup> : *Christus, Tiberio imperitante, per procuratorem Pontium Pilatum supplicio adfectus fuerat*. Bien que la plus grande part de responsabilité dans ce grand crime retombe sur les Juifs, qui renièrent honteusement leur Messie, le Sauveur ardemment désiré et attendu par leurs ancêtres durant des milliers d'années, Pilate fut leur sinistre complice ; aussi n'échappa-t-il pas non plus à la divine vengeance. En effet, peu d'années après la mort de Jésus (l'an 36 de notre ère) il perdit sa situation honorable et lucrative, à laquelle il avait sacrifié, malgré les réclamations de sa conscience, le sang de la plus innocente et de la plus sainte des victimes. Nous avons signalé plus haut quelques exemples de sa maladresse et de son outrecuidance opiniâtre, parfois même cruelle, envers ses administrés. Le fait suivant contribua à accélérer l'heure de sa chute. Un certain nombre de Samaritains, séduits par un imposteur, s'étant mis à faire des fouilles sur le mont Garizim, près de Naplouse, dans l'espoir d'y découvrir des vases sacrés que Moïse, disait-on, y avait cachés avant sa mort, Pilate les fit massacrer sans pitié. Leurs parents et leurs amis allèrent se plaindre à Vitellius, légat de Syrie, qui, comprit qu'un tel gouverneur ne pouvait pas demeurer plus longtemps en fonctions et l'envoya à Rome, pour qu'il essayât de se disculper devant l'empereur. Mais il n'arriva qu'après la mort de Tibère<sup>4</sup>. Les derniers événements de sa vie sont enveloppés d'ombre et de mystère ; ils furent du reste défigurés de bonne heure par la légende. On ignore même en quel lieu et de quelle

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vii, 2.

2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vii, 1, 2.

3. *Annal.*, xv, 44.

4. Josèphe, *Ant.*, XVIII, iv, 2, 3.

manière il mourut. Suivant Eusèbe <sup>1</sup>, il aurait été banni à Vienne, dans les Gaules, où, accablé par l'infortune, il se serait donné la mort de sa propre main.

## II. — Les Juifs sont persécutés à Alexandrie et menacés en Palestine.

Pilate eut pour successeur Marcellus, qui fut le sixième *procurator* de la Judée et de la Samarie (36-37 après J.-C.), et qui fut remplacé lui-même, un an plus tard, par Marullus (37-41). Rien de particulièrement intéressant ne se passa parmi les Juifs sous leur gouvernement <sup>2</sup>. A Tibère avait succédé Caligula, qui régna entre les années 37 et 41. Comme le légat Vitellius était à Jérusalem à l'époque de son avènement, les Juifs furent les premiers, dans la province de Syrie, à lui prêter serment et à offrir pour lui des sacrifices <sup>3</sup>. Tout alla bien pour eux pendant les dix-huit premiers mois du nouveau règne <sup>4</sup>. Mais, durant l'automne de l'année 38, une cruelle persécution éclata contre eux à Alexandrie, sous l'impulsion directe de la populace, mais par la faute de l'empereur. A demi fou, Caligula prenait tout à fait au sérieux le culte divin rendu aux empereurs romains comme précédemment aux monarques grecs. A ses yeux, ce n'était point là un simple acte d'hommage. Il prétendait être véritablement un dieu, et regardait comme une insulte personnelle très grave le refus de lui rendre le culte en question <sup>5</sup>. Pour gagner sa faveur, les populations païennes de l'empire le traitèrent en dieu autant qu'il le voulut; cela ne les gênait guère. Mais on comprend que les Juifs aient opposé sur ce point une résistance absolue; par là-même, ils passaient pour lui être hostiles. Ils étaient très nombreux à Alexandrie et aux alentours, avaient entre leurs mains la plus grande partie du commerce et possédaient des richesses considérables. Aussi avaient-ils excité la jalousie et l'hostilité des autres habitants de la capitale égyptienne, surtout dans les rangs du bas peuple. On profita de leur refus dans cette circonstance pour les maltraiter brutalement.

Le préfet romain qui gouvernait alors l'Égypte était Avillius Flaccus. Pour plaire à Caligula, il laissa grandir l'émeute contre les

1. *Hist. eccl.*, II, 7. Sur les légendes, tantôt antipathiques tantôt sympathiques qui se formèrent au sujet de ce triste personnage, voir notre article « Pilate » dans F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. V, col. 433, 434.

2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, II, 2; IV, 2.

3. Philon, *Legat. ad Caium*, 32 et 45.

4. Josèphe, *Ant.*, XVIII, VII, 2.

5. Cf. Philon, *Legat. ad Caium*, 11-15; Josèphe, *Ant.*, XVIII, VII, 2; VIII, 1; XIX, I, 1; Dion Cassius, LIX, 26 et 28; Suétone, *Caligula*, 22.

Juifs, et il en vint même à s'en faire l'ardent propagateur<sup>1</sup>. Hérode Agrippa I<sup>er</sup> décoré naguère du titre de roi par l'empereur, venait de débarquer à Alexandrie pour y passer quelques jours, avant de rentrer en Palestine. Bien qu'il eût évité tout ce qui aurait pu ressembler à une manifestation, sa seule présence suffit pour provoquer la foule, déjà surexcitée. On l'insulta grossièrement, au gymnase d'abord, puis par une pantomine ordurière, dont le principal personnage était un fou, nommé Karabas, qu'on revêtit des insignes royaux et auquel on rendit des hommages dérisoires, en lui donnant en araméen le titre de *Marân*, « Seigneur ». Ainsi mise en train, la populace alla beaucoup plus loin, et voulut que les Juifs érigeassent la statue de l'empereur dans toutes leurs synagogues. Bien loin de s'opposer à cette demande inique, Flaccus retira aux Juifs, le droit de cité, qu'ils possédaient depuis la fondation d'Alexandrie; puis il permit de les persécuter ouvertement. Leurs maisons et leurs magasins furent envahis, pillés, démolis; beaucoup d'entre eux furent cruellement frappés, mutilés, mis à mort. Plusieurs furent même traînés vivants à travers les rues de la ville. On saccagea les synagogues, ou bien, on y installa la statue de Caligula. De jeunes femmes furent emmenées de force au théâtre et obligées de manger de la chair de porc.

Ces traitements indignes furent infligés aux Juifs depuis l'automne de l'année 38 jusqu'à la mort de Caligula, en janvier 41, quoique d'une manière moins aiguë, après que les malheureux persécutés eurent envoyé à Rome une délégation, chargée d'accuser Flaccus et de réclamer le secours de l'empereur. A sa tête était Philon<sup>2</sup>, qui

1. Le célèbre philosophe juif Philon, qui résidait en Égypte, et qui fut témoin des faits, les raconte éloquemment dans son écrit *In Flaccum*, véritable réquisitoire contre le préfet.

2. Philon est un des représentants du judaïsme alexandrin de cette époque. Il naquit environ vingt ans avant Jésus-Christ, dont il fut le contemporain pendant la plus grande partie de sa vie. Très dévoué à la religion de ses pères, qu'il pratiquait fidèlement, il s'était laissé en même temps conquérir par le philosophisme grec, spécialement par les doctrines de Platon et des stoïciens, Juif et grec à la fois, Philon s'imagine réaliser ainsi l'unité de deux civilisations et de deux peuples; mais « les éléments si divers qu'il combine ensemble n'arrivent à former qu'une unité factice. » Lesêtre, dans F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. v, col. 304. Ce philosophe a composé un très grand nombre d'ouvrages (voir Schürer, *Gesch. des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. III, p. 487-562), dont la plupart sont arrivés jusqu'à nous. Beaucoup d'entre eux ont pour but d'expliquer divers passages de la Bible, et spécialement le Pentateuque. Mais Philon ne se préoccupe guère du sens littéral, qu'il abandonne plutôt entièrement pour donner à tous les textes une interprétation allégorique. Par exemple, lorsque nous lisons dans la Genèse, XII, 1-3, que Dieu ordonna à Abraham de quitter son pays, ses parents, la maison de son père, cela signifie que nous avons trois moyens de glorifier notre âme : il faut l'éloigner du corps, de la sensibilité, de la conversation.

a composé un autre écrit spécial intitulé *Legatio ad Caium*, pour rendre compte de son mandat. Les ennemis des Juifs, qui appartenaient surtout à la population grecque d'Alexandrie, envoyèrent aussi leur ambassade, dont le chef était cet Apion contre lequel nous avons vu Josèphe composer tout un traité, pour répondre aux calomnies ridicules par lesquelles il avait essayé de vilipender les Israélites en général et leur religion.

Avant de décrire l'accueil fait par l'empereur aux délégués des deux partis, il est juste de dire que Flaccus reçut, dès l'année 38,



Fig. 155. — Centurion romain. (Bas-relief d'un tombeau.)

le châtement que méritait son indigne conduite. En réalité, il était, le plus coupable de tous, puisqu'il avait assez d'autorité pour faire cesser immédiatement ce cruel scandale, et qu'il s'était au contraire appliqué à rendre la persécution plus intense contre les Juifs. Un centurion, nommé Bassius, envoyé pour l'arrêter, envahit avec ses soldats, en pleine nuit, la maison dans laquelle le préfet assistait à un banquet, et déploya devant lui l'édit impérial. Flaccus se laissa emmener, sans essayer de résister. Arrivé à Rome, il apprit que tous ses biens étaient confisqués; il fut ensuite exilé dans une île de la mer Égée, où il subit le dernier supplice par ordre de Caligula.

Cependant les ambassadeurs juifs étaient accueillis tout d'abord

Pendant quelque temps il a été de mode d'affirmer que la théorie de Philon au sujet du *Logos* a été la source du culte du quatrième évangile. On est revenu de ce préjugé tant il y a de différence entre le *Logos* de Platon et le *Verbe* de S. Jean. Cf. Lebreton, *Les théories du Logos au début de l'ère chrétienne*, 1906.

par l'empereur d'une manière assez favorable en apparence, bien que Philon demeurât défiant et ne s'attendit à rien de bon. Ils présentèrent au chef de l'État un memorandum détaillé, qu'il sembla recevoir avec une certaine amabilité. Ils le suivirent ensuite à Puteoli (la Pouzzoles actuelle), près de Naples. Ils désiraient surtout obtenir de lui que leurs synagogues ne fussent point profanées par des statues qu'on y installerait violemment. Mais voici que, tout à coup, on vint leur apprendre qu'un édit venait de paraître, ordonnant qu'une statue gigantesque de l'empereur fut placée dans le Saint des saints du temple de Jérusalem. La vanité insensée de Caligula avait été froissée, irritée, par la résistance des Juifs d'Alexandrie, et de vils courtisans l'avaient excité à dompter ainsi ce qu'il considérait lui-même comme une désobéissance obstinée, déloyale, du peuple israélite.

Avant de relater ce fait plus en détail, achevons le récit relatif à l'ambassade juive dont Philon était le président. La conduite que Caligula tint envers elle caractérise fort bien ce prince, en même temps qu'elle nous révèle les sentiments que le monde païen nourrissait généralement à l'égard des Juifs. L'empereur fit attendre longtemps les délégués, avant de leur donner une audience de congé. Au lieu de les recevoir avec honneur, entouré de ses conseillers les plus distingués, il les fit venir dans deux villas contiguës, situées non loin de Rome. Sur l'ordre de Caligula, toutes les chambres avaient été ouvertes, pour qu'il en fit successivement l'inspection. Les Juifs furent introduits et saluèrent profondément l'empereur. Il leur dit, avec un sourire sarcastique sur les lèvres : « Vous êtes donc ces ennemis des dieux qui êtes seuls à refuser de reconnaître ma divinité et qui adorez un Dieu dont vous n'osez pas même prononcer le nom ? » En entendant ce reproche, les membres de l'ambassade grecque, qui étaient également présents, exultèrent ; car ils comprirent qu'ils n'avaient rien à craindre, et ils manifestèrent leur joie par des gestes qui étaient une insulte pour les délégués juifs. Ceux-ci s'excusèrent, en disant qu'ils avaient été les premiers à offrir des sacrifices pour l'heureux règne de l'empereur. « Soit, reprit Caligula ; vous avez offert des sacrifices pour moi, mais non à ma personne. » Là-dessus, il se mit à parcourir toutes les chambres des deux villas, montant et descendant les escaliers, donnant des ordres, tandis que les ambassadeurs juifs le suivaient d'appartement en appartement, à la joie moqueuse de tous les assistants. Caligula, se tournant subitement de leur côté, leur posa cette question : « Pourquoi ne mangez-vous pas de la chair de porc ? » Les courtisans éclatèrent de rire. Les Juifs répondirent que les différentes nations avaient toutes leurs usages spéciaux, que certaines personnes ne mangeaient pas la viande d'agneau. « Elles ont raison, s'écria l'empereur ; c'est un

mets insipide. » Passant brusquement à un autre sujet, selon sa coutume, il leur demanda sur quels arguments ils basaient leur titre de citoyens d'Alexandrie. Mais à peine avaient-ils commencé leur démonstration légale, que l'empereur se mit à marcher à grands pas dans la vaste salle où il se trouvait alors. Puis, comme il se disposait à la quitter il leur demanda encore s'ils avaient autre chose à lui dire. Ils reprirent donc la suite de leur harangue; mais, sans vouloir les écouter davantage, il passa dans une autre salle, pour voir d'anciennes peintures... En congédiant les Juifs, il dit : « Après tout, ils ne paraissent pas être bien méchants; mais ils font partie d'un pauvre peuple insensé, qui refuse de croire que je suis dieu. » Ils se retirèrent, heureux de n'avoir pas été condamnés à mort par ce fou <sup>1</sup>.

C'est l'empereur Claude qui, dès le début de son règne, mit fin aux

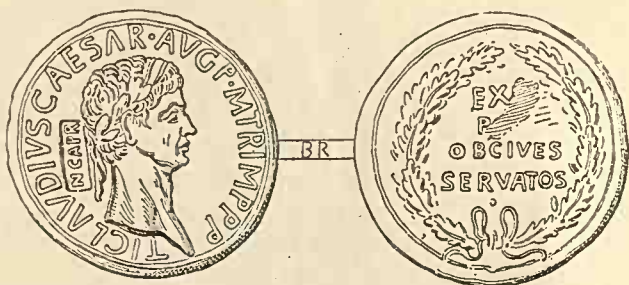


Fig. 156. — Monnaie de l'empereur Claude.  
Tête de Claude laurée. — Rv. Inscription dans une couronne de chêne.

troubles d'Alexandrie, par un édit qui confirmait aux Juifs de cette ville tous leurs anciens privilèges, en particulier le libre exercice de leur religion. Les deux principaux auteurs de la persécution, Isidore et Lampon, subirent le dernier supplice <sup>2</sup>.

Nous avons eu à mentionner plusieurs fois la ville de Jamnia, située sur le rivage de la Méditerranée, entre Ascalon et Joppé. Sa population était juive en majorité, mais ceux de ses habitants qui étaient païens, désireux, comme tant d'autres, de s'attirer les faveurs de Caligula et en même temps d'être désagréables à leurs concitoyens israélites, érigèrent un autel à l'empereur. Les Juifs le renversèrent aussitôt. Comme Jamnia était la propriété personnelle de Caligula, le gouverneur romain de la ville lui adressa promptement un compte rendu des faits <sup>3</sup>. C'est alors que l'empereur, pour se venger, exigea que sa statue fût dressée dans le temple de Jérusa-

1. Philon, *Legat. ad Caium*, 25-29, 44-46; Josèphe, *Ant.*, XVIII, viii, 1.

2. Josèphe, *Ant.*, XIX, v, 2.

3. Josèphe, *Ant.*, XVIII, ii, 2; V, vi, 3.

lem.<sup>1</sup>. Comme il prévoyait que l'exécution de ce mandat créerait de sérieuses difficultés, il chargea Pétrone, qui était alors légat de Syrie, de conduire en Palestine la moitié de ses troupes. Le grave Pétrone n'obéit qu'à son corps défendant (39 ou 40 après J.-C.), et, nous l'allons voir, avec toute la modération possible. Pendant qu'on préparait la statue impériale à Sidon, en Phénicie, il fit venir auprès de lui, à Ptolémaïs (l'ancienne Acco), les principaux personnages du judaïsme, et essaya doucement de leur persuader qu'il y aurait pour eux tout avantage à céder à la volonté de l'empereur. Mais ce fut naturellement en vain<sup>2</sup>. Le bruit de cette grave affaire se répandit bientôt à travers la Palestine entière, et les Juifs de ses divers districts accoururent en foules compactes à Ptolémaïs, où Pétrone prenait ses quartiers-d'hiver avec son corps d'armée. Elles couvrirent



Fig. 157. — Égyptiennes qui se jettent de la poussière sur la tête, en signe de deuil.  
(Peinture de tombeau.)

les environs de la ville, jusqu'à une grande distance. Toutes les classes de la société juive y étaient représentées : les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, les jeunes gens et les jeunes filles, gémissant, pleurant, suppliant. Beaucoup étaient revêtus de sacs grossiers, ou s'étaient mis de la poussière sur la tête, en signe de deuil. Ils déclaraient tous qu'ils étaient décidés à sacrifier leur vie, plutôt que de laisser profaner le temple de leur Dieu. Pétrone fut si ému de ce spectacle, qu'il s'appliqua à faire traîner les choses en longueur, le plus qu'il lui fut possible<sup>3</sup>. Il écrivit dans ce sens à l'empereur, alléguant que la statue n'était pas encore prête, que le temps de la moisson approchait, et que les Juifs pourraient bien saccager les récoltes si on les exaspérait. Malgré le mécontentement que lui causa ce délai, Caligula répondit à Pétrone, en louant sa prudence, mais en le pressant de hâter l'installation de la statue<sup>4</sup>.

Le légat ne se pressa pas quand même, et il essaya de parlementer encore avec les Juifs. Au mois de novembre de l'année 38, nous le trouvons à Tibériade, entouré de nouveau, pendant quarante jours, de milliers de Juifs, qui le suppliaient de leur épargner cet affront

1. Philon, *Legat. ad Caium*, 30. — 2. Philon, *Legat. ad Caium*, 31.  
3. Philon, *Legat. ad Caium*, 32, 33. — 4. Philon, *ibid.*, 33-34.

et cette désolation. Aristobule, frère du roi Hérode Agrippa, et d'autres membres de la famille royale, appuyèrent de toute leur force la pressante demande du peuple. Aussi Pétrone se décida-t-il à demander lui-même à Caligula le retrait de son ordre imprudent. Après avoir ramené ses troupes de Ptolémaïs à Antioche, il écrivit à l'empereur une lettre, dans laquelle il insistait sur la légitimité du désir si ardemment exprimé par les Juifs, et sur les graves embarras que susciterait certainement l'exécution de l'ordre impérial<sup>1</sup>.

Des circonstances inattendues mirent fin à cette douloureuse affaire, qui aurait pu avoir des conséquences très graves pour les Juifs. Le roi Agrippa, qui s'était rendu à Rome à cette même époque, fit une visite à l'empereur et l'invita aussi à renoncer à son dessein inopportun. L'entrevue faillit avoir une issue fatale pour le prince visiteur. En effet, Caligula entra dans une si violente colère contre les Juifs, qu'Agrippa se trouva mal et qu'on dut l'emporter à demi mort. Il ne revint à lui que le surlendemain, et écrivit alors une longue lettre à l'empereur, pour renouveler sa demande<sup>2</sup>. L'empereur y consentit et fit savoir à Pétrone qu'il devait laisser en paix le temple de Jérusalem. Mais, quelque temps après, il éprouva du regret d'avoir fait cette concession, et, sans se préoccuper de la statue préparée à Sidon, il en fit sculpter à Rome une autre, qu'il se proposait de laisser en Palestine, lorsqu'il réaliserait son projet d'aller prochainement en Égypte; il la ferait ensuite porter secrètement à Jérusalem. Vers ce même temps, il reçut la lettre que lui avait adressée Pétrone, et apprenant alors que son premier ordre n'avait pas été mis à exécution, il entra en fureur et fit dire au légat de Syrie qu'il n'avait qu'à se donner lui-même la mort, en punition de sa désobéissance. Mais Caligula fut assassiné le 24 janvier de l'année 41, et Pétrone l'apprit environ un mois avant l'arrivée des messagers impériaux qui lui apportaient sa sentence; car ils étaient eux-mêmes à dessein demeurés trois mois en route. Ainsi se termina, soit pour les Juifs, soit pour Pétrone, cette affaire qui aurait pu devenir désastreuse pour eux tous<sup>3</sup>.

Claude, qui fut élevé sur le trône par les soldats, donna aussitôt à Agrippa, indépendamment du territoire qu'il tenait déjà de Cali-

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, VIII, 3-6; *Bell. jud.*, II, x, 3-5.

2. Tel est en résumé le récit de Philon. D'après Josèphe, les choses se seraient passées d'une manière moins tragique. Agrippa aurait offert à l'empereur un repas des plus somptueux, à l'issue duquel Caligula, émerveillé, aurait promis au roi juif de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Agrippa, au lieu de profiter de l'occasion pour obtenir l'agrandissement de son territoire, ou quelque autre faveur personnelle, pria son illustre convive de retirer son édit.

3. Philon, *Legat. ad Caium*, 42-43; Josèphe, *Ant.*, XVIII, VIII, 7-8; *Bell. jud.*, I, x, 5.



gula, les provinces de Judée et de Samarie, qui avaient été, depuis l'exil d'Archélaüs, sous la dépendance immédiate de Rome. La Palestine entière se trouva ainsi gouvernée de nouveau par un prince de la famille des Hérodes <sup>1</sup>.

### III. — Le roi Agrippa I<sup>er</sup>

(41-44 après J.-C.) <sup>2</sup>.

Il est temps de présenter plus longuement ce prince à nos lecteurs, en racontant ses antécédents et la suite de son histoire. Il était né l'an 10 avant J.-C., du mariage d'Aristobule, fils d'Hérode le Grand et de la princesse asmonéenne Mariammé, avec Bérénice, fille de Kostobar et de Salomé, sœur du même roi Hérode. Peu de temps avant la mort de son grand-père paternel, il avait été envoyé à Rome, pour y faire son éducation. Il n'était alors âgé que de seize ans. Il se lia intimement avec Drusus, fils de l'empereur Tibère. Il prit malheureusement de bonne heure, et surtout après la mort de sa mère, qui l'avait accompagné à Rome, des habitudes de prodigalité et de débauche, dans lesquelles sa fortune fut dissipée rapidement. Aussi, après la mort de son ami Drusus (25 après J.-C.), se trouvant sans appui à Rome, fût-il obligé de regagner la Palestine <sup>3</sup>. Il s'établit à Malatha, forteresse de l'Idumée, à 24 milles romains au sud d'Hébron (probablement le *Tell el Milk* actuel) <sup>4</sup>.

Il songeait à se suicider, pour se tirer d'embarras. Kypras, sa femme, le sut, et écrivit à Hérodiade, sœur du prince, alors unie au tétrarque Hérode Antipas, pour le lui recommander. Le tétrarque lui donna de quoi vivre, le nomma *agoranomos*, c'est-à-dire surveillant du marché de la ville de Tibériade. Peu après, à la suite d'une vive discussion que les deux princes eurent entre eux à Tyr, Agrippa quitta son poste et se rendit à Antioche, auprès de Flaccus, qui était devenu légat de Syrie <sup>5</sup>, et qui lui fit un bon accueil. Mais, à l'occasion d'une querelle qui s'était élevée entre les habitants de Sidon et ceux de Damas, il eut la maladresse de froisser Flaccus, qui lui retira son amitié. Agrippa s'était fait le défenseur des habitants de Damas, en apparence d'une manière désintéressée, en réalité parce qu'il leur avait vendu son concours à prix d'argent. Ne pouvant plus rester à Antioche, il reprit sa vie d'aventures et revint en Italie (36 après J.-C.), après avoir passé par l'Égypte, où il put

1. Josèphe, *Ant.*, XIX, v, 1; *Bell. jud.*, II, xi, 5.

2. Voir Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi; XIX, v-ix; *Bell. jud.*, II, ix, 11.

3. *Ant.*, XVIII, vi, 1.

4. V. Guérin, *Description de la Palestine, Judée*, t. III, p. 184-188.

5. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 2.

emprunter des sommes considérables, grâce au crédit dont jouissait sa femme. Il alla saluer à Capri l'empereur Tibère, qui lui confia la garde de son petit-fils, également nommé Tibère. C'est alors qu'il se lia avec Caius Caligula, le futur empereur. Mais, toujours endetté, Agrippa était sans cesse obligé de recourir à de nouveaux emprunts, pour satisfaire ses créanciers les plus anciens<sup>1</sup>. Il comptait sur la mort de Tibère et sur l'avènement de Caligula, pour améliorer sa situation. Il le dit un jour imprudemment à son ami, en présence d'un serviteur qui le dénonça à l'empereur. Tibère, justement irrité, le fit enchaîner et jeter dans une prison où il demeura pendant six mois, jusqu'à la mort du vieil empereur (16 mars 37)<sup>2</sup>.

A peine monté sur le trône, Caligula le fit mettre en liberté, et lui donna successivement, comme il a été dit plus haut, les provinces qui avaient appartenu à ses oncles Hérode Antipas et Philippe, avec le titre de roi. L'empereur lui fit aussi cadeau d'une chaîne d'or, du même poids que celle qu'il avait portée dans sa prison<sup>3</sup>. Agrippa demeura encore dix-huit mois à Rome, et ne partit pour la Palestine qu'à l'automne de l'année 38. La faveur de Caligula l'y accompagna encore, puisque c'est peu de temps après (en 39), nous l'avons dit aussi, qu'il reçut en apanage les provinces de Galilée et de Pérée, Hérode Antipas ayant été destitué et exilé<sup>4</sup>. Il était de retour à Rome l'an 40 de notre ère, et c'est alors qu'il plaida en faveur des Juifs, à l'occasion de la statue que l'empereur voulait faire ériger dans le temple de Jérusalem. Nous le retrouvons dans la capitale de l'empire, lorsque Caligula périt assassiné (24 janvier 41). Il contribua alors de toutes ses forces à lui faire donner Claude comme successeur<sup>5</sup>. Pour le récompenser, le nouvel empereur ajouta la Judée et la Samarie à son royaume, de sorte qu'il posséda tout le territoire qui avait appartenu au roi Hérode, son grand-père. Le décret de donation fut gravé sur des tables de bronze, qu'on déposa au Capitole<sup>6</sup>.

Rentré à Jérusalem, Agrippa fit placer dans le temple la chaîne d'or dont Caligula lui avait fait présent. Il voulait témoigner ainsi sa reconnaissance au Dieu de ses pères, qui avait mis fin à ses malheurs. Il offrit en même temps des sacrifices d'action de grâces. Pendant les trois années qu'il eut encore à vivre, l'ancien aventurier mena une existence toute transformée. « Il demeurait volontiers et habituellement à Jérusalem, écrit Josèphe<sup>7</sup>, et se montrait particulièrement fidèle aux traditions des ancêtres. Sa vie était pure et sans reproche, et aucun jour ne s'écoulait sans qu'il offrit le sacrifice prescrit par

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 4. — 2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 5-7; *Bell. jud.*, II, ix, 5. — 3. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 10. — 4. Josèphe, *Ant.*, XVIII, vi, 11. — 5. Josèphe, *Ant.*, XIX, i-iv; *Bell. jud.*, II, ii. — 6. Josèphe, *Ant.*, XIX, v, 1; *Bell. jud.*, II, ii, 5. — 7. *Ant.*, XIX, vii, 3.

la loi. » A Dora, les païens ayant installé violemment la statue de l'empereur dans la synagogue juive, Agrippa demanda justice à Pétrone, qui était encore légat de Syrie, et il l'obtint facilement <sup>1</sup>. Quand il célébra les fiançailles de sa fille Drusilla avec Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène, il fit promettre au fiancé de se laisser circoncire. Plus tard, Épiphane ayant refusé de tenir sa promesse, le projet de mariage fut aussitôt rompu <sup>2</sup>.

Les pharisiens et le peuple juif étaient fiers d'un tel roi. Sa popularité était immense. Du reste, d'après Josèphe <sup>3</sup>, il avait une nature très douce, et aimait à répandre les bienfaits autour de lui. Il plut aussi à ses sujets, en essayant de desserrer les liens qui attachaient son royaume à Rome. C'est ainsi que, pour fortifier davantage Jérusalem, il commença au nord de la ville la construction d'un nouveau rempart, qui englobait le quartier relativement récent de Bézétha; car cette partie de la capitale n'était alors protégée par aucune muraille. Mais il n'eut pas la satisfaction d'achever cette œuvre. En effet, l'empereur, averti par le nouveau légat de Syrie, Marsus, ordonna la cessation immédiate des travaux, qui ne purent être repris que plus tard <sup>4</sup>. Jérusalem fut alors protégée au Nord par trois fortes murailles. La troisième, celle dont il est ici question, partait de la tour Hippicus, à l'angle nord-ouest de la ville, tournait au Nord, faisait un long circuit pour se diriger vers l'Est, et se terminait vers le Sud, en longeant la vallée du Cédron <sup>5</sup>.

Une autre fois, cinq rois vassaux de Rome — entre autres, Antiochus de Comagène, Polémon du Pont, Hérode de Chalcis <sup>6</sup> — se trouvaient réunis auprès d'Agrippa. Marsus intervint de nouveau, en ordonnant aux cinq rois de rentrer chez eux <sup>7</sup>.

Nous avons le regret de dire qu'Agrippa, en sa qualité de Juif à demi pharisien, se fit le persécuteur de l'Église naissante, ainsi qu'il est raconté au livre des Actes, XII, 1-19.

Le roi Hérode se mit à maltraiter quelques membres de l'Église, et il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean <sup>8</sup>. Voyant que cela était agréable aux Juifs, il fit encore arrêter Pierre. C'était pendant les jours des pains

1. Josèphe, *Ant.*, XIX, vi, 3. — 2. Josèphe, *Ant.*, XX, vii, 1.

3. *Ant.*, XIX, vii, 3.

4. Tacite, *Hist.*, v, 12; Josèphe, *Ant.*, XIX, vii, 2; *Bell. jud.*, II, xi, 6; V, iv, 2; Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 218-219.

5. Il sera plus longuement question d'elle dans la description de la guerre avec Rome.

6. Cet Hérode était un frère d'Agrippa. Chalcis, la capitale de son royaume, était bâtie dans la partie méridionale de la plaine enfermée entre le Liban et l'Anti-Liban, à l'est de Beyrouth.

7. Josèphe, *Ant.*, XIX, viii, 1.

8. Saint Jacques le Majeur, fils de Zébédée, frère de saint Jean l'évangéliste, et l'un des douze apôtres.

azymes<sup>1</sup>. Après l'avoir saisi et jeté en prison, il le mit sous la garde de quatre escouades de quatre soldats chacune, avec l'intention de le faire comparaître devant le peuple<sup>2</sup> après la Pâque.

Mais le Seigneur Jésus protégea miraculeusement le chef de son Église, et l'arracha aux mains du bourreau (année 44). Il est vraisemblable, et ce fait ressort du récit de saint Luc, que le zèle pharisaïque d'Agrippa était plus extérieur que réel, et qu'il lui était surtout inspiré par le désir de plaire à ses sujets, sur lesquels les phari-



Fig. 158. — Combat de gladiateurs.  
(D'après Daremberg, *Dict. des antiquités grecques et romaines*, t. II, p. 1564.)

siens exerçaient alors une si grande influence. Ce prince avait mené pendant de longues années une vie très irrégulière, et il est à craindre que sa conversion n'ait été que superficielle. Il semble en avoir lui-même fait la preuve en ne permettant pas à ses sentiments religieux de franchir les limites de son royaume. Au delà, il se laissait guider tout entier, comme autrefois son grand-père, par la civilisation hellénique, dont il se montrait un ardent propagateur. C'est ainsi qu'à Beyrouth il fit construire à ses frais un théâtre, un amphithéâtre, des bains, des colonnades, le tout dans un style somptueux. Pour l'inauguration, il y eut dans l'amphithéâtre des combats de gladiateurs, dans lesquels quatorze cents criminels s'entre-tuèrent<sup>3</sup>. Si les monnaies qu'il fit frapper à Jérusalem ne portent aucune effigie, conformément à la loi juive, celles qui furent frappées ailleurs ont à l'avvers son portrait, avec celui de l'empereur romain<sup>4</sup>.

1. Par conséquent pendant l'octave pascale.
2. C'est-à-dire, de le faire mourir aussi.
3. Josèphe, *Ant.*, XIX, VII, 5.
4. Madden, *History of Jewish Coinage*, p. 103-111.

Agrippa I<sup>er</sup> ne régna qu'un peu plus de trois ans (41-44 après J.-C.). Il mourut à Césarée, dans les circonstances racontées par saint Luc<sup>1</sup> :

(Hérode Agrippa) descendit de la Judée à Césarée, pour y séjourner. Il avait des dispositions hostiles à l'égard des Tyriens et des Sidoniens. Mais ils vinrent le trouver d'un commun accord, et après avoir gagné Blastos, son serviteur, ils sollicitèrent la paix, parce que leur pays tirait



Fig. 159. — Combat dans l'amphithéâtre contre les bêtes fauves.  
(D'après Daremberg, *Dict. des antiquités*, t. v, p. 702.)

sa subsistance de celui du roi. En un jour déterminé, Hérode, revêtu de ses habits royaux et assis sur son trône, les harangua publiquement. Le peuple s'écria : « Voix d'un dieu et non d'un homme ! » Au même instant, un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu. Et il expira, rongé des vers.

Cette fin tragique, parmi d'atroces souffrances, rappelle celles d'Antiochus Épiphane et d'Hérode le Grand, qui furent aussi un

1. Actes des apôtres, XII, 20-23.

châtiment du ciel. Le récit de Josèphe<sup>1</sup>, nous permet de compléter celui de saint Luc. D'après l'historien juif, Agrippa se trouvait à Césarée pour assister à des jeux célébrés en l'honneur de l'empereur. Le second jour des fêtes, il se présenta au théâtre, couvert d'un vêtement dont le tissu était tout entier d'argent et qui, en plein soleil, brillait d'un vif éclat. Les flatteurs qui entouraient le roi lui donnèrent alors le titre de dieu et implorèrent ses faveurs. Il se complut orgueilleusement dans cette flatterie. Peu après, il aperçut un hibou qui était perché sur une corde. Il se souvint alors qu'un Germain lui avait prédit que cet oiseau lui annoncerait sa mort. Il éprouva immédiatement de violentes douleurs au bas ventre, et on dut le porter dans son palais, où il mourut après cinq jours de maladie.

Il est visible que « sur les points principaux — Césarée comme lieu de la mort, le vêtement somptueux, l'exclamation flatteuse, la mort très rapide (après d'affreuses souffrances) — les deux narrations se ressemblent<sup>2</sup> », sans se contredire aucunement. Il est facile de les compléter l'une par l'autre, et il est manifeste que saint Luc a suivi la tradition la plus exacte.

Agrippa I<sup>er</sup> laissait trois filles — Bérénice, Mariammé, Drusilla — et un fils âgé de dix-sept ans, nommé Agrippa comme lui. L'empereur Claude était disposé à accorder en entier à ce jeune prince la succession de son père; mais ses conseillers l'en dissuadèrent. La Palestine redevint donc province romaine, et fut administrée par un fonctionnaire impérial, qui portait comme auparavant le titre de *procurator*, et qui gouvernait la contrée sous la dépendance du légat de Syrie. Le jeune Agrippa ne fut donc, pendant quelque temps, qu'un simple citoyen juif<sup>3</sup>.

#### IV. — La Palestine est placée de nouveau sous la juridiction d'un gouverneur romain.

(44-66 après J.-C.)<sup>4</sup>

« Quand on considère l'histoire des procurateurs romains auxquels la Palestine fut confiée à partir de cette époque, on serait tenté de supposer qu'ils agirent tous d'après un même plan, comme s'ils s'étaient concertés en secret, de manière à pousser le peuple juif à la révolte. Même les meilleurs d'entre eux, ceux qui ne foulèrent pas le droit sous leurs pieds, ne soupçonnaient pas même qu'une nation telle que celle des Juifs avait besoin, avant toutes choses, que l'on

1. *Ant.*, XVIII, vi, 7.

2. E. Schürer, *Geschichte des jud. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 563.

3. Josèphe, *Ant.*, XIX, ix, 1-2; *Bell. jud.*, II, xi, 6.

4. Josèphe, *Ant.*, XX, i, v, xi; *Bell. jud.*, II, xi-xiv.

tint compte de son caractère particulier. Au lieu de se montrer doux et conciliants, ils ne surent opposer qu'une sévérité impitoyable à tous les soulèvements de ce peuple<sup>1</sup>. » Le premier d'entre eux fut Cuspius Fadus<sup>2</sup>, qui mit aussitôt le trouble dans le pays en voulant reprendre aux Juifs, pour le placer sous sa propre garde, l'ornement principal du souverain prêtre, comme il l'avait été sous celle de ses prédécesseurs, entre les années 6 et 36, avant que Vitellius le rendit au peuple. Le sentiment religieux et national du Juif en fut très froissé et surexcité. Le légat de Syrie, Cassius Longinus, vint à Jérusalem à cette occasion. Il eut le bon esprit d'autoriser une délégation juive à partir pour Rome, afin de soumettre à l'empereur lui-même cette question délicate. Claude ordonna de laisser l'ornement sacré entre les mains des Juifs<sup>3</sup>.

Malheureusement, un conflit beaucoup plus grave et qui fit couler du sang, s'éleva un peu plus tard. Un certain Juif, nommé Theudas<sup>4</sup>, qui se faisait passer pour un prophète, réunit autour de lui un grand nombre de partisans, Juifs comme lui. Il les conduisit sur les bords du Jourdain, en déclarant que, sur son ordre, le fleuve allait, comme autrefois à l'époque de Josué, se partager en deux et permettre de franchir son lit à pied sec. Ce serait, disait-il, la preuve de sa mission divine. Il marcherait ensuite contre les Romains, avec tous ceux qui se mettraient à sa suite, et il en délivrerait le pays. En somme, il voulait réaliser le portrait du Messie, tel que la masse de la nation juive se le représentait alors. Le gouverneur lança contre lui et ses adeptes un escadron de cavaliers, qui, tombant sur eux à l'improviste, en massacrèrent une partie et firent les autres prisonniers. Cet épisode est mentionné au livre des Actes, en ces termes : « Il n'y a pas longtemps parut Theudas, qui se donnait pour quelque chose, et auquel s'associèrent environ quatre cents hommes. Il fut tué, et tous ceux qui l'avaient suivi furent mis en déroute et réduits à rien<sup>5</sup>. »

A Cuspius Fadus succéda, on ne sait pas exactement à quelle date, Tiberius Alexander, qui demeura en fonctions jusqu'à l'année 48 de notre ère. Il appartenait à l'une des familles juives les plus distinguées d'Alexandrie, et était le neveu du philosophe Philon<sup>6</sup>; mais, sous le rapport religieux, c'était un renégat, qui s'était mis pleinement au service des Romains. Sous son gouvernement, la Palestine eut à souffrir d'une famine qui se prolongea pendant plusieurs

1. Schürer, *op. cit.*, t. I, p. 565.

2. Josèphe, *Ant.*, XIX, ix, 2. — 3. Josèphe, *Ant.*, XX, I, 1-2.

4. Ce nom est une abréviation de Théodosios.

5. Actes, v, 36; Josèphe, *Ant.*, XX, v, 1; Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 11.

6. Josèphe, *Ant.*, XVIII, viii, 1; XX, v, 2.

années <sup>1</sup>. La princesse Hélène, reine d'Adiabène, contrée située au delà du Tigre, s'était convertie au judaïsme avec son fils Izatès, l'héritier présomptif de la couronne. Elle eut à cœur de soulager les misères du peuple dont elle avait adopté la religion. Elle fit venir à ses frais, à Jérusalem, où elle se trouvait alors, de grandes quantités de blé d'Égypte et de figues sèches de l'île de Chypre, qui furent distribuées à la partie la plus nécessiteuse de la population. Plus tard, ses ossements et ceux de son fils furent transportés dans la Ville sainte, et placés dans un riche tombeau, qui existait encore au temps de saint Jérôme <sup>2</sup>.

Nous ne connaissons guère qu'un seul fait important de l'administration de Tiberius Alexander. Il fit subir le supplice de la croix aux deux fils de Judas de Galilée, Jacques et Simon, qui avaient

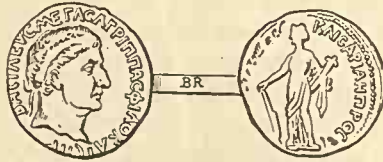


Fig. 160. — Monnaie d'Agrippa I<sup>er</sup>.

Tête diadémée du roi. — R. Figure de femme tenant de la main droite un gouvernail et de la main gauche, une corne d'abondance.

sans doute essayé, comme autrefois leur père, de fomenter la révolte parmi les Juifs <sup>3</sup>. Malgré les souffrances causées par la famine, et quelque peine que dût ressentir la nation israélite d'être gouvernée par un apostat, la Palestine demeura en paix jusqu'à l'arrivée du successeur d'Alexander, Ventidius Cumanus (46-52 après J.-C.). Mais les émeutes populaires furent fréquentes sous ce nouveau procureur.

La première fut provoquée par un soldat romain. On célébrait alors les fêtes de Pâque, pendant lesquelles un détachement de légionnaires se tenait dans la cour la plus extérieure du temple; pour prévenir ou pour arrêter au plus tôt toute tentative de sédition. L'un d'eux insulta les Juifs, par un acte grossièrement indécent. La foule, justement indignée, demanda une satisfaction immédiate à Cumanus. Il essaya d'abord de la calmer; mais, comme elle l'accablait de violents reproches, il lança contre elle tous ses soldats. Effrayée, elle prit la fuite; toutefois elle était si compacte et il lui

1. Actes des apôtres, xi, 27-30; Josèphe, *Ant.*, XX, v, 2.

2. Josèphe; S. Jérôme. — 3. Josèphe, *Ant.*, XX, v, 2.



était si difficile de se mouvoir dans les rues étroites de Jérusalem, que 20.000 Juifs périrent, massacrés ou étouffés. La ville entière fut plongée dans le deuil et retentit de lamentations <sup>1</sup>.

Dans une autre circonstance, c'est du côté des Juifs que vint l'offensive. Près du bourg de Béthoron, au nord de Jérusalem, un groupe d'entre eux, formé en partie d'insurgés, en partie de maraudeurs, attaqua sur la grand'route un esclave de l'empereur, nommé Stéphanas, et lui déroba ses bagages. En guise de représailles, Cumanus fit piller par une compagnie de soldats, les villages situés aux environs du lieu sur lequel s'était passé l'incident. Mais un des légionnaires, qui s'était emparé d'un rouleau sacré, le déchira en proférant d'odieux blasphèmes. Les Juifs, indignés de cet outrage, envoyèrent à Césarée une nombreuse députation, pour se plaindre de ce sacrilège et en obtenir satisfaction. Sur le conseil de ses amis, Cumanus fit crucifier le coupable <sup>2</sup>.

Les troubles ne provenaient pas seulement de collisions entre Juifs et Romains. L'hostilité qui n'avait jamais cessé d'exister entre les Samaritains et le peuple israélite en occasionnait aussi. Ainsi, il arriva que des Juifs de Galilée, qui se rendaient à Jérusalem en traversant la Samarie (c'était la voie la plus directe), furent mis à mort dans une localité de cette province. Cumanus, gagné à prix d'argent par les Samaritains, refusa de rechercher et de punir les assassins. Les Juifs se chargèrent alors de venger la mort de leurs frères. Ils pénétrèrent en grand nombre sur le territoire samaritain, conduits par deux zélotes, Éléazar et Alexandre, incendièrent plusieurs villages, dont ils égorgèrent les vieillards, les femmes et les enfants. Cumanus s'avança avec ses troupes contre les envahisseurs, en tua un grand nombre et fit les autres prisonniers. Deux députations partirent alors pour se plaindre auprès du légat de Syrie, Quadratus : l'une était composée de Samaritains, qui devaient accuser les Juifs de meurtres et de pillage ; l'autre, de Juifs, chargés de se plaindre tout à la fois des Samaritains et de Cumanus, qui s'était laissé corrompre par eux. Le légat vint en Samarie, pour faire personnellement une enquête. Sa répression fut très sévère. Tous ceux des Juifs que Cumanus avait faits prisonniers sur le territoire de la Samarie furent crucifiés. Quadratus envoya ensuite à Rome, pour comparaître devant l'empereur et lui rendre compte de leur conduite, le *procurator* et les personnages les plus notables soit de la Judée soit de la Samarie. Le jeune prince Agrippa se trouvait alors à Rome. Il intercéda en faveur des Juifs, qui furent acquittés, tandis que les notables samaritains qui faisaient partie de la délégation furent

1. Josèphe, *Ant.*, XX, v, 3; *Bell. jud.*, II, xii, 1.

2. Josèphe, *Ant.*, XX, v, 4; *Bell. jud.*, II, xii, 2.

condamnés à mort. Quant à Cumanus, il fut destitué et envoyé en exil<sup>1</sup>.

L'empereur Claude confia ensuite l'administration de la Palestine à Antonius Félix, frère du tout-puissant Pallas. Il exerça cette fonction entre les années 52 et 60. Jusqu'alors, les émeutes juives n'avaient eu qu'un caractère transitoire; avec Félix elles devinrent permanentes. Il était, comme son frère, un esclave de la maison impériale et avait reçu des lettres d'affranchissement. Aussi, son élévation à un poste si honorable serait-elle doublement surprenante, si l'on ne se rappelait l'énorme influence dont jouissait son frère auprès du si faible empereur. Cruel, débauché, il donna, même dans cette situation élevée, la preuve de sa basse origine<sup>2</sup>. Il fut marié trois fois, et toujours avec des princesses de sang royal<sup>3</sup>. La première était la petite-fille du triumvir Antoine et de la reine égyptienne Cléopâtre. La seconde était la princesse juive Drusilla, fille du roi Agrippa I<sup>er</sup> et sœur d'Agrippa II. Elle avait d'abord épousé Aziz, roi d'Émèse. Félix la vit peu de temps après son mariage, s'éprit d'elle, et elle accepta de contracter avec lui cette union immorale<sup>4</sup>. Il est question d'elle et de Félix au passage suivant des Actes des apôtres<sup>5</sup>, à propos de la visite que le *procurator* fit un jour à saint Paul, alors emprisonné à Césarée.

Félix vint avec Drusilla, sa femme, qui était juive, et il fit appeler Paul. Il l'entendit sur la foi (en Jésus-Christ). Mais, comme Paul discourait sur la justice, sur la chasteté et sur le jugement futur, Félix effrayé lui dit : « Pour le moment, retire-toi; lorsque l'occasion s'en présentera, je te rappellerai ». Il espérait en même temps que Paul lui donnerait de l'argent<sup>6</sup>; aussi l'envoyait-il chercher assez fréquemment, pour s'entretenir avec lui.

Tacite<sup>7</sup> dit encore de Félix, qu'au point de vue de son administration, « il croyait pouvoir commettre impunément tous les crimes », parce qu'il comptait, pour se les faire pardonner, sur l'influence de son frère Pallas. Il porte certainement sa grande part de responsabilité dans la guerre qui éclatera bientôt entre Rome et les Juifs. En mécontentant ceux-ci, il fut cause que les Zélotes, ces ennemis

1. Josèphe, *Ant.*, XX, vi, 1-3; *Bell. jud.*, II, xii, 7.

2. Suétone, *Claud.*, 28, en manifeste son étonnement. Tacite, *Hist.*, v, 9, stigmatise Félix par ces quelques mots : *Per omnem sævitiam ac libidinem jus regium servili ingenio exercuit.*

3. Suétone, *ibid.* *Trium reginarum maritum.*

4. Josèphe, *Ant.*, XX, vii, 2.

5. Act., xxiv, 24.

6. Ce trait aussi révèle toute la bassesse de l'âme de Félix.

7. *Annal.*, xii, 54.

fanatiques des Romains, groupèrent autour d'eux des partisans de plus en plus nombreux, spécialement dans les rangs de la bourgeoisie israélite. Il sévit du reste rudement contre eux. En recourant à la trahison, il réussit à s'emparer d'Éléazar, leur chef, qu'il envoya à Rome avec quelques autres membres du parti, tombés également en son pouvoir. Il en fit lui-même crucifier un nombre considérable<sup>1</sup>. Mais, comme le remarque Tacite<sup>2</sup>, cette sévérité exagérée ne servit qu'à accroître le mal. C'est alors que parurent les « sicaires » (*sicarii*), ainsi désignés parce qu'ils étaient armés de petits poignards (en latin, *sica*), dont ils se servaient habilement pour mettre à mort les ennemis de leur peuple<sup>3</sup>. Leur fanatisme dépassait encore<sup>4</sup> celui des Zélotes. Personne n'était à l'abri de leurs coups. Ils ne craignirent

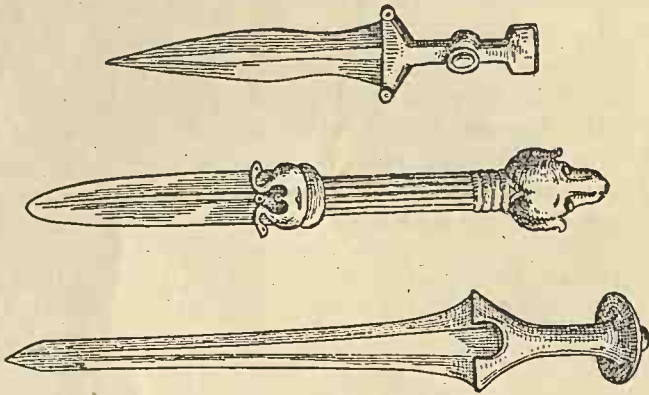


Fig. 161. — Dagues romaines. (D'après les monuments.)

pas de donner la mort au grand prêtre Jonathan, Juif modéré, qui leur déplaisait par là même. Il est possible que Félix n'ait pas été étranger à cet assassinat. En effet, Jonathan avait usé de son influence pour lui faire obtenir la haute dignité de *procurator*; et comme, à ce titre, il se croyait en droit de lui reprocher fréquemment ses fautes et de le rappeler au devoir, Félix ne lui pardonnait pas cette liberté<sup>4</sup>.

Aux fanatiques de la politique s'associaient, pour augmenter encore le trouble au sein de la malheureuse nation, ceux que Josèphe<sup>5</sup>

1. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 5; *Bell. jud.*, II, xiii, 2.

2. *Annal.*, xii, 54.

3. En hébreu, on les nommait *sikarim*, mot calqué sur le latin, de même que le grec *σιχαριόται*.

4. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 5; *Bell. jud.*, II, xiii, 3.

5. *Bell. jud.*, II, xiii, 4.

appelle les fanatiques de la religion. Se prétendant inspirés de Dieu, comme précédemment Theudas, ils excitaient le peuple à les suivre, et ils conduisaient dans le désert de Juda les enthousiastes qu'ils étaient parvenus à séduire, en leur promettant de leur montrer « les signes avant-coureurs de la liberté. » Cette liberté consistait, évidemment, à secouer le joug romain et à établir le royaume du Messie. Félix réprimait de vive force ces fâcheuses entreprises. La plus retentissante fut celle que dirigea le Juif égyptien mentionné aussi au livre des Actes, xxi, 38, qui, en se faisant passer pour un prophète, emmena au désert 3.000 — Josèphe dit 30.000 — de ses coreligionnaires. Il se proposait de les conduire ensuite au sommet du mont des Oliviers, près de Jérusalem. Sur un simple mot prononcé par lui, les remparts de la capitale tomberaient. Y pénétrer, massacrer la garnison romaine et proclamer l'indépendance absolue de la nation sainte seraient l'affaire d'un instant. Félix empêcha ce beau rêve de se réaliser, en marchant avec ses soldats contre ces insensés, qui, sans armes pour se défendre, furent égorgés ou faits prisonniers. L'Égyptien parvint toutefois à s'échapper<sup>1</sup>.

Cet échec surexcita davantage encore le parti des sicaires. Ils se répandirent par bandes à travers tout le pays, menaçant de mort ceux qu'ils trouvaient trop tièdes pour la cause juive, ou qu'ils croyaient favorables aux Romains. Ils allaient même parfois jusqu'à piller les maisons, à brûler des villages entiers, dont ils massacraient les habitants. Ils faisaient régner la terreur dans la Palestine<sup>2</sup>. Comme si le mal n'avait pas été assez profond, les grands prêtres, qui étaient loin d'être des modèles, profitèrent de cette situation troublée pour maltraiter les simples prêtres et les lévites. Usant de procédés analogues à ceux des fils d'Héli<sup>3</sup>, ils envoyaient leurs gens sur les aires à blé, lorsqu'on battait les récoltes, et s'emparaient de la dîme, au détriment du clergé inférieur, dans les rangs duquel la faim fit des victimes<sup>4</sup>.

C'est probablement l'année 60 de notre ère que Néron, qui était monté sur le trône dès l'an 54, remplaça Félix par Porcius Festus. Peu après l'arrivée du nouveau *procurator*, saint Paul comparut plusieurs fois à son tribunal, pour se disculper des accusations portées contre lui par les Juifs. Saint Luc, fournit à ce sujet d'intéressants détails<sup>5</sup>. Festus fut en général un administrateur capable, conciliant à l'égard des Juifs. Sous son gouvernement, les sicaires continuèrent de mettre le trouble dans le pays. Un illuminé, un « charlatan »

1. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 6; *Bell. jud.*, II, xiii, 5.

2. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 6; *Bell. jud.*, II, xiii, 6.

3. I Rois, ii, 12-17.

4. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 8; Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 232-233.

5. Actes des apôtres, xxv, 1-xxvi, 32.

comme l'appelle Josèphe, entraîna à son tour le peuple au désert, en promettant à ceux qui l'y suivraient la délivrance de tous leurs maux. Festus réprima aussi avec sévérité cette tentative de soulèvement. Il mourut l'an 62. Dans l'intervalle qui s'écoula entre sa mort et l'installation de son successeur, Jérusalem fut en proie à une véritable anarchie. Le grand prêtre d'alors était Ananos, fils de l'ancien pontife Anne, qui nous est connu par les évangiles. Il profita des pleins pouvoirs qu'il possédait en vertu de sa dignité, pour faire condamner et lapider ses ennemis personnels. Mais le roi Agrippa II, auquel avait été dévolu le droit de nommer les grands prêtres, le destitua trois mois après son entrée en fonctions<sup>1</sup>. C'est ce même Ananos qui fit subir le martyre à saint Jacques le Mineur, « frère », c'est-à-dire parent, de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>2</sup>.

Festus eut pour successeur Albinus (62-64), au sujet duquel l'historien Josèphe déclare que rien de ce qui est mauvais ne lui fut étranger. Il travailla surtout à s'enrichir, en pillant ses administrés, riches ou pauvres, amis ou ennemis de Rome, et aussi les caisses publiques comme les caisses particulières. Le peuple juif eut beaucoup à souffrir de ses exactions<sup>3</sup>. Pour mieux cacher son jeu, il traitait sévèrement les sicaires; puis il leur rendait la liberté moyennant une somme d'argent. Il usait du même procédé à l'égard des criminels vulgaires. « Ceux qui ne lui donnaient rien restaient seuls en prison<sup>4</sup>. » Dans ces conditions, les ennemis de Rome devinrent de plus en plus audacieux, au point de s'emparer d'otages, qu'ils gardaient jusqu'à ce qu'on leur rendit, en échange, ceux des leurs qui avaient été faits prisonniers<sup>5</sup>. Deux parents du roi Agrippa, Kostobar et Saul, pratiquèrent le brigandage à main armée. Albinus les imita, lui dont le premier devoir aurait été de protéger le pays. On vit alors des grands prêtres rivaux se mettre à la tête de bandes d'émeutiers et se battre mutuellement à coups de pierres. « Tout allait de mal en pire », dit encore Josèphe<sup>6</sup>. Deux faits contribuèrent à augmenter le désordre. Avant son rappel, Albinus mit en liberté les prisonniers qui avaient été condamnés pour des fautes sans gravité; les autres subirent le dernier supplice. D'autre part, les travaux du temple de Jérusalem ayant été achevés à cette époque, de nombreux ouvriers se trouvèrent tout à coup sans ouvrage. Il y eut ainsi un double danger pour la paix publique<sup>7</sup>.

Le dernier des procurateurs romains, Gessius Florus (64-66), fut le pire de tous. C'est grâce à sa femme, amie de l'impératrice Poppée,

1. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 1. — 2. Josèphe, *ibid.*; Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, xxiii, 21-24. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xiv, 1. — 4. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 2; *Bell. jud.*, II, xiv, 1. — 5. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 2-3. — 6. *Ant.*, XX, ix, 4.

7. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 5.

qu'il obtint cette haute fonction. Josèphe ne trouve pas d'expressions assez fortes pour stigmatiser sa conduite. « A côté de lui, écrit-il, Albinus pouvait être regardé comme un modèle de justice <sup>1</sup>. » Sa tyrannie était telle, que les Juifs, par comparaison, affectaient maintenant (non sans ironie) de regarder Albinus comme un bienfaiteur. Albinus avait commis les exactions en secret, du moins relativement ; Florus se livrait ouvertement aux siennes. Non content de piller les individus, il dévalisait des villes entières. Aussi Tacite dit-il à son sujet <sup>2</sup> qu'il opprimait tellement les Juifs, que leur patience ne pouvait pas durer davantage. Mais il était tellement redouté, que personne n'osait porter une accusation contre lui, auprès du légat de Syrie, qui était alors Cestius Gallus. Cependant, celui-ci étant venu à Jérusalem en 66, pour se rendre compte de la situation, plus de 30.000 Juifs l'entourèrent, le suppliant de se faire leur ange protecteur, d'avoir pitié d'eux, tant ils souffraient, et de les délivrer de la « peste du pays ». Florus assistait à cette manifestation. Il se contenta de sourire ironiquement, tant il se sentait sûr de l'impunité. Le légat se contenta, en effet, de promettre que le procureur se conduirait désormais avec plus de douceur.

Une terrible révolte éclata à Jérusalem, après que Florus, pour se venger, eut envoyé des émissaires, chargés de prendre dix-sept talents d'argent (144.500 fr.) dans le trésor du temple, sous prétexte que l'empereur en avait besoin. A cette nouvelle il accourut, accompagné d'un fort détachement de soldats <sup>3</sup>. Il était décidé, ce semble, à aggraver encore l'insurrection : d'un côté, pour étouffer, sous le bruit que ferait la guerre, toute enquête sur ses oppressions antérieures ; de l'autre côté, afin d'avoir ainsi une occasion plus favorable encore de piller à pleines mains. Quand il approcha de Jérusalem, la population vint à sa rencontre et essaya de le calmer ; mais il répondit par de violentes menaces. Sa colère avait été surtout provoquée par une mauvaise plaisanterie que quelques Juifs s'étaient permise à son égard, lorsqu'on avait appris l'enlèvement des dix-sept talents. Ils avaient parcouru la foule, une corbeille à la main, et fait la quête pour « le pauvre Florus <sup>4</sup>. »

La vengeance du gouverneur fut atroce. Le lendemain de son arrivée, il convoqua les grands prêtres et les notables, pour leur enjoindre de lui livrer ceux qui l'avaient insulté, sous peine d'être châtiés à leur place. Tous le supplièrent de se montrer clément, et de ne pas faire retomber sur une population paisible la faute de quelques écervelés. Pour toute réponse, Florus ordonna aux soldats

1. Cf. *Bell. jud.*, II, XIV, 1.

2. *Hist.*, V, 10.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, I, XIV, 6. — 4. *Bell. jud.*, II, XIV, 6-7.

de piller la ville haute, et de mettre à mort tous ceux qu'ils rencontreraient. Trois mille six cents victimes périrent dans ce jour néfaste; de plus, par ordre de Florus, des Juifs appartenant à l'ordre équestre furent battus de verges et crucifiés ensuite. « La reine Bérénice... était en ce moment à Jérusalem; elle essaya d'obtenir de Florus qu'il donnât l'ordre de cesser le carnage; mais le misérable la repoussa brutalement. Sa vie fut même un moment en danger, comme celles de ses coreligionnaires... Le lendemain, deux cohortes devaient arriver à Jérusalem. Florus exigea que la population allât au-devant d'elles, et ce ne fut qu'avec de grandes difficultés que les pontifes obtinrent cette marque extérieure de soumission. Lorsque les Romains passèrent, les Juifs les saluèrent; mais comme le salut ne fut pas rendu, par l'ordre même de Florus, la foule se répandit en invectives contre celui-ci. Les soldats n'attendaient que cela et tombèrent à coups de bâtons sur les Juifs, qui s'enfuirent dans le plus grand désordre, laissant beaucoup des leurs sur le terrain, et se réfugièrent sur les hauteurs de Bézétha, poursuivis par les cohortes, qui avaient pénétré en même temps qu'eux dans la ville<sup>1</sup>. »

Le jour suivant, une multitude compacte se rassembla sur le lieu du massacre, pleurant et gémissant sur les morts, maudissant en même temps et menaçant à mi-voix le barbare procureur. Les chefs de la ville et les prêtres furent alors vivement alarmés, car la scène désolante de la veille pouvait se renouveler. Ils déchirèrent leurs vêtements, en signe de deuil, parcoururent les rangs pressés de la foule, en la conjurant de se calmer. Par respect pour eux et aussi par crainte d'autres représailles, tout ce monde finit par se disperser tranquillement. Florus le regretta, car l'émeute des jours précédents lui avait été très profitable, grâce au pillage dont il avait eu sa large part. Il essaya même de pénétrer avec ses soldats dans l'enclos sacré du temple, dont il convoitait le trésor. Mais les insurgés le devancèrent et réussirent à couper les parties des galeries qui étaient attenantes à la citadelle Antonia. Il fut ainsi contraint de renoncer à son projet<sup>2</sup>.

Ces détails le montrent suffisamment<sup>3</sup>, « la mesure de ce qu'un peuple est capable de supporter se trouva ainsi épuisée. Les matières inflammables s'étaient accumulées depuis des années, de manière à former une masse énorme. Il suffisait d'une étincelle », pour provoquer le plus redoutable des incendies<sup>4</sup>.

1. De Sauley, *Sept siècles de l'histoire judaïque*, p. 305-306; Josèphe, *Bell. jud.*, II, xiv, 8-9; xv, 1-2.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xv, 2-6.

3. Nous aurions pu les multiplier; mais, pour ne pas sortir des limites que nous nous sommes prescrites, nous renvoyons le lecteur à l'historien Josèphe, qui s'étend longuement sur cette période de l'histoire juive.

4. Schürer, *Geschichte der jüd. Volkes*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 585.

V. — Agrippa II.  
(50-101 après J.-C.)<sup>1</sup>

On le voit par les dates que nous venons d'inscrire, l'histoire de ce prince dépasse de plus de trente ans celle du peuple juif, telle que nous avons à la raconter ici. Mais, comme Agrippa II a joué un rôle assez important, soit pendant la période qui précéda immédiatement la guerre des Juifs avec les Romains, soit au début de cette guerre, il est juste que nous décrivions rapidement aussi le rôle qu'il joua alors au milieu de sa nation.

D'après ses monnaies et les inscriptions de l'époque, son nom complet était Marcus Julius Agrippa, entièrement romain par conséquent. Il était fils du roi Agrippa I<sup>er</sup>, et il est probable qu'il fit son éducation à Rome, comme plusieurs autres princes de la famille



Fig. 162. — Monnaie d'Agrippa II. — Tête d'Agrippa. — R. Ancre et grénétis.

d'Hérode. Il y était, âgé de dix-sept ans, lorsque son père mourut (44 après J.-C.). Tout en refusant de lui donner l'héritage paternel, à cause de sa jeunesse, l'empereur Claude le dédommagea, quelques années après (en 50), en le nommant roi de Chalcis, pour remplacer son oncle Hérode, qui venait de mourir. Claude le nomma aussi inspecteur du temple de Jérusalem, et lui accorda le droit d'instituer le grand prêtre, droit dont il usa et abusa à son gré, jusqu'à ce qu'il lui fût enlevé par la guerre en 66<sup>2</sup>. Il a été dit plus haut, que, l'an 53, il obtint de l'empereur, en échange du royaume de Chalcis, un territoire beaucoup plus considérable, composé des domaines qui avaient appartenu à son grand-oncle Philippe d'Iturée et à Lysanias d'Abilène. Néron y ajouta une partie de la Galilée et de la Pérée<sup>3</sup>.

Sa politique fut romaine avant tout. Ses monnaies portent presque toutes le nom et l'effigie des empereurs qui régnèrent de son temps :

1. Cf. Schürer, *op. cit.*, t. I, p. 585-601; de Saulcy, *Étude chronologique de la vie et des monnaies des rois juifs, Agrippa I<sup>er</sup> et Agrippa II*, 1867; Derenbourg, *Essai sur l'histoire.*, p. 252-254, et surtout Josèphe.

2. Josèphe, *Ant.*, XX, v, 2 et vii, 1; *Bell. jud.*, II, xii, 1 et 8.

3. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 4; *Bell. jud.*, II, xiii, 2.



Néron, Vespasien, Titus et Domitien<sup>1</sup>. Néanmoins, en différentes occasions, il témoigna de l'intérêt pour les Juifs, ses compatriotes, et pour la religion juive. Ainsi, le terrain sur lequel était bâti le temple s'étant affaissé, il fit venir à grands frais du Liban des cèdres de toute beauté, destinés à soutenir l'édifice sacré. Mais, quand ils arrivèrent à Jérusalem, la lutte fatale avec Rome avait commencé, et ils furent ensuite utilisés par les Juifs à fabriquer des machines de guerre<sup>2</sup>. Sous le gouvernement d'Albinus, lorsque l'achèvement des constructions qui composaient le temple créa des chômages très fâcheux, Agrippa II occupa les ouvriers à paver en marbre les rues de Jérusalem<sup>3</sup>. Nous le verrons essayer, mais en vain, de calmer les Juifs, lorsque la guerre contre les Romains éclatera.

A l'époque où le procurateur Festus prit possession de son poste, Agrippa vint à Césarée avec sa sœur Bérénice, pour le saluer. A cette occasion, il vit et entendit saint Paul, dans une audience solennelle<sup>4</sup>. Bérénice avait épousé en premières noces le roi Hérode de Chalcis (48 après J.-C.). Quand il fut mort, cette « Cléopâtre en petit, » comme on l'a surnommée, se retira chez son frère, et le bruit courut bientôt, non sans motif, que les relations qu'elle avait avec lui n'étaient pas celles d'une sœur. Plus tard, pour couper court au scandale elle se fit épouser par Polémon, roi de Cilicie (vers 63 après J.-C.). Puis, lasse de ce nouveau mari, elle le quitta pour rejoindre son frère<sup>5</sup>.

L'historien Josèphe<sup>6</sup> raconte un curieux incident, à propos du séjour d'Agrippa II à Jérusalem. Le roi occupait alors le palais des princes asmonéens. Bien que cet édifice s'élevât déjà très haut, il le fit surélever encore, afin de pouvoir mieux contempler la ville et les cours du temple, durant ses longues heures d'oisiveté. Les prêtres, gênés de se trouver ainsi constamment exposés à ses regards, lui masquèrent la vue par un mur. Mécontent, il s'adressa au gouverneur Florus, afin d'obtenir, grâce à lui, la destruction de ce mur. Mais les prêtres, pour maintenir leur droit, envoyèrent à Rome des délégués qui, par l'entremise de l'impératrice Poppée, obtinrent gain de cause. Un décret impérial régla que le mur construit par eux resterait en place<sup>7</sup>.

Agrippa II éprouva un échec plus sensible, cette fois de la part

1. Madden, *Coins of the Jews*, 145-146. Il se faisait donner les surnoms de φιλόκαιβας, « ami de César », et de φιλορώμαιος, « ami des Romains ».

2. Josèphe, *Ant.*, XV, xi, 3; *Bell. jud.*, V, 1, 5.

3. Josèphe, *Ant.*, XX, ix, 7.

4. Actes, xxv, 13 et 23.

5. Josèphe, *Ant.*, XX, vii, 3; Juvénal, *Sat.*, vi, 156, 160.

6. *Ant.*, XX, vii, 1-3.

7. Josèphe, *Ant.*, XX, viii, 11.

des habitants de Jérusalem, à la suite du grave épisode où nous les avons vus aux prises avec Florus. Comme ils étaient venus supplier le roi de les protéger contre la violence de l'inique gouverneur, il leur adressa un discours assez habile, dans lequel il s'efforçait de les pacifier, en leur démontrant l'impossibilité où ils étaient de lutter avantageusement contre les Romains. Ils lui répondirent qu'ils n'avaient pas l'intention de se mettre en guerre contre Rome, mais seulement de résister à l'indigne *procurator*. Alors Agrippa leur reprocha d'avoir coupé les galeries qui reliaient les cours du temple à la citadelle Antonia, et d'être en retard pour payer le tribut qu'ils devaient à l'empereur. Pour témoigner de leur bonne volonté, ils se mirent aussitôt à rétablir les galeries; les quarante talents d'argent (340 000 fr.), qui formaient l'arrière du tribut furent aussi promptement réunis. La tempête semblait calmée; Agrippa gâta son premier succès, en exhortant le peuple à obéir aux ordres de Florus, jusqu'à ce qu'il eût été remplacé. A ces mots, la foule indignée répondit au roi par des injures et par des pierres lancées contre lui. Profondément humilié, Agrippa quitta au plus tôt Jérusalem, pour rentrer dans ses États<sup>1</sup>.

Nous aurons à indiquer plus loin quelle fut sa conduite lorsque la guerre eut éclaté entre ses compatriotes et les Romains. Quelques années après qu'elle eut pris fin, en 76, il alla à Rome avec sa sœur Bérénice, qui mit tout en œuvre pour séduire Titus. *Insignem reginæ Berenices amorem cui etiam nuptias pollicitus ferebatur (Titus)*, dit Suétone<sup>2</sup> à ce sujet. Mais les Romains en manifestèrent un tel mécontentement, que Titus dut renoncer à ce mariage et congédier la séductrice. Elle revint cependant à Rome après la mort de l'empereur Vespasien, père de Titus (juin 79). Mais celui-ci la renvoya de nouveau, *invitus invitam*, ajoute Suétone. Agrippa II vécut jusqu'à la troisième année de Trajan (101 après J.-C.). Les territoires qui lui restaient encore furent annexés à la province romaine de Syrie.

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvi, 5; xvii, 1.

2. *Titus*, vii, 2. Cf. Tacite, *Hist.*, xii, 2; Dion Cassius, lxxvi, 15.

## CHAPITRE V

### LA GUERRE DÉSASTREUSE DES JUIFS AVEC ROME

#### 1. — La révolte et le début des hostilités.

Nous disions plus haut qu'à Jérusalem et en Judée la situation était tellement tendue, que la moindre étincelle pouvait suffire pour allumer un épouvantable incendie. Les derniers actes de Florus, aussi cruels qu'inconsidérés, firent éclater le feu qui couvait depuis longtemps sous la cendre. Quand le *procurator* comprit l'étendue de sa faute et qu'il vit que, cette fois, le peuple ne céderait pas, sa morgue l'abandonna. Changeant d'attitude, il annonça aux chefs de la ville que, pour ramener le calme parmi la population, il allait se retirer avec la plus grande partie de ses troupes et ne laisser à Jérusalem qu'une faible garnison. Les notables lui répondirent que la plupart de ses légionnaires avaient excité la juste indignation des habitants par leurs procédés barbares. Il leur offrit alors de choisir eux-mêmes la cohorte qui n'avait pris qu'une part légère au massacre. Leur choix se porta sur celle qui était sous les ordres de Metilius; car ils espéraient que ce chef, dont le caractère était moins rude, provoquerait plus difficilement le désordre.

Dès que Florus se fut éloigné, une violente surexcitation se manifesta dans la capitale, dont les habitants se divisèrent en deux partis opposés : celui de la révolution ouverte, immédiate, et celui de la paix quand même. Le premier était composé d'hommes jeunes, ardents, gagnés aux principes des zélotes et prêts à sacrifier leur vie pour leur peuple, mais à condition que ce fût pour briser le joug de Rome et pour reconquérir l'indépendance si tristement perdue. La puissance colossale de l'empire romain ne les effrayait pas : ils se confiaient en leurs propres bras, et davantage encore en leur Dieu, qui avait opéré tant de délivrances miraculeuses en faveur d'Israël. Ils avaient l'espoir de faire passer dans toute la nation l'ardeur généreuse qui les dévorait. Déjà ils avaient associé à leur cause la maison des princes d'Adiabène, dévoués à leur nation, comme aussi leurs coreligionnaires de la Babylonie et du royaume des Parthes, sur

le concours moral et même matériel desquels ils comptaient<sup>1</sup>. Ils n'avaient rien de commun avec les sicaires indisciplinés, pillards et saccageurs, qui compromettaient la noble cause de la liberté. Leur désir et leur but étaient de fonder une république juive, dont le Dieu d'Israël serait, comme aux premiers temps, le véritable chef. A la tête de ce parti, qui se confondit promptement avec celui des zélotes, était Éléazar, fils d'Ananias et membre d'une famille de grands prêtres. Avant la révolte, il avait été nommé, malgré sa jeunesse, capitaine de la garde du temple : fonction importante, qui lui conférait une influence considérable. Son père et son oncle Ézéchiassavaient la réputation d'être amis des Romains, comme le roi Agrippa; ils étaient tout au moins opposés à un mouvement révolutionnaire. Quant à lui, il jetait feu et flammes, et c'est lui qui contribua le plus à entraîner le peuple à la révolte.

Les principaux partisans de la paix étaient soit des hommes graves et expérimentés, qui, en comparant la petitesse et la faiblesse de leur peuple à la puissance et à la grandeur gigantesques de Rome, se rendaient compte qu'infailliblement la guerre avec celle-ci aboutirait à l'anéantissement de l'État juif; soit des riches, qui ne voyaient que leur ruine personnelle et la honteuse pauvreté comme résultats certains de la révolte; soit enfin des Juifs amis de l'empire romain et favorisés par lui. Tous ils désiraient la continuation des relations actuelles avec les Romains, leurs suzerains; mais ils éprouvaient autant d'horreur que les zélotes pour les agissements de Florus : leur espoir était qu'un autre procurateur réussirait à ramener le calme dans le pays. Les membres les plus influents de ce parti étaient, avec le roi Agrippa et sa famille, Ananias et Ézéchiass, le père et l'oncle du fougueux Éléazar.

Comme le peuple, quoique très agité, était encore indécis dans son ensemble, chacun des deux partis s'efforçait de le gagner à sa cause. Les amis de la paix s'empressèrent de faire connaître à Cestius, légat de Syrie, l'odieuse conduite de Florus. Trop mou pour aller opérer en personne une enquête à ce sujet, il se fit représenter par Néapolitanus, qui ne sut rien faire pour calmer l'effervescence des esprits, tandis que les zélotes obtenaient du peuple, nous l'avons vu, qu'il cessât de payer les impôts dus à Rome. Les sicaires, accoutumés à semer l'agitation autour d'eux, virent que l'heure était venue de jouer un rôle qui leur paraissait glorieux. Ils se groupèrent sous la conduite de Manahem, qui était un descendant de Juda, fondateur du parti des zélotes, s'élancèrent sur la forteresse de Masada, située près du rivage occidental de la mer Morte, s'en emparèrent après avoir massacré la garnison ennemie, et firent

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvi, 4.

main basse sur la provision d'armes qu'on avait accumulée dans cette place très forte<sup>1</sup>. Ce fut là le premier fait de guerre.

Éléazar, le chef des zélotes, mit aussi à profit la situation, pour rompre d'une autre manière encore avec Rome. Il invita les prêtres juifs, qui étaient placés sous sa juridiction, à refuser totalement aux païens les dons et les victimes qu'ils offraient pour le temple et son culte, et à supprimer immédiatement le sacrifice qui avait lieu chaque jour pour l'empereur romain. Sa proposition fut acceptée; ce qui équivalait à une rupture ouverte avec Rome. Divers personnages influents, tels que le grand prêtre, les notables, les pharisiens, essayèrent inutilement de faire revenir le peuple sur cette mesure, dont ils comprenaient toute la gravité<sup>2</sup>.

Dès lors, le temple et ses édifices demeurèrent au pouvoir d'Éléazar et de ses partisans, qui en firent le foyer brûlant de la révolution. Le parti de la paix essaya cependant encore de résister; mais les mesures auxquelles il eut recours avivèrent l'incendie, au lieu de l'éteindre. Ses chefs envoyèrent des délégués auprès de Florus et d'Agrippa II, pour les prier de leur procurer des troupes capables de tenir tête aux rebelles : Florus refusa nettement, heureux sans doute de voir les Juifs, qu'il détestait, s'affaiblir en s'entre-déchant. Agrippa fournit un contingent de 3.000 cavaliers, qui, à leur arrivée, trouvèrent le temple et la ville basse au pouvoir des rebelles; ils durent se contenter d'occuper la ville haute, laquelle était d'ailleurs le quartier principal de Jérusalem. Ce fut alors une guerre à mort entre les deux partis opposés. Sept jours durant, elle demeura indécise. Finalement elle eut une issue favorable pour les révolutionnaires, qui, ayant reçu du renfort, chassèrent leurs adversaires de la ville haute, avec les 3.000 soldats d'Agrippa et le petit reste de la garnison romaine (août 66)<sup>3</sup>. Les vainqueurs incendièrent les palais d'Agrippa, de Bérénice et du pontife Ananias; puis ils déchargèrent leur colère sur ceux des habitants qu'ils regardaient comme les amis des Romains. Peu de temps après, les insurgés s'emparaient de la citadelle Antonia et assiégeaient le palais d'Hérode, dans lequel les soldats du parti de la paix s'étaient réfugiés. Après vingt jours de résistance, ceux-ci durent capituler. Les rebelles permirent aux cavaliers d'Agrippa de se retirer librement; mais ils égorgèrent tous ceux des légionnaires romains qui n'avaient pas pu trouver à temps un abri dans les trois tours Hippicas, Phasaël et Mariammé, attenantes au palais (septembre 66).

Dans ces derniers combats, les zélotes n'avaient remporté la vic-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvii, 2.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvii, 2-4.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvii, 3-6.

toire que grâce à l'appui des sicaires. Ils comprirent alors à quel point pouvait devenir fâcheuse et déshonorante pour eux et pour leur cause, cette association avec une bande sans frein ni loi. En effet, Manahem et sa troupe sauvage, surexcités par la victoire à laquelle ils venaient de contribuer, se conduisirent avec une odieuse barbarie, en massacrant leurs adversaires. Après avoir échangé des paroles amères, ils en vinrent aux mains, lorsque Manahem voulut pénétrer dans le temple, revêtu d'ornements royaux qu'il avait pris dans un des palais incendiés. Les sicaires furent vaincus et Manahem mis à mort; ceux de ses sicaires qui purent s'échapper se retirèrent dans la forteresse de Masada<sup>1</sup>. Ce triste épisode n'était que le prélude de la guerre civile qui devait plus tard faire rage dans la malheureuse cité.

Éléazar et les zélotes attaquèrent ensuite les soldats romains installés dans les trois tours du palais d'Hérode. Métélius, qui les commandait, fut bientôt contraint de demander grâce. On promit de leur laisser à tous la vie sauve; mais, dès qu'il eurent déposé leurs armes et leurs boucliers, la troupe d'Éléazar se jeta sur eux et les massacra. Métélius fut seul épargné, parce qu'il avait promis de passer au judaïsme<sup>2</sup>.

La révolution était donc complètement victorieuse à Jérusalem. Jusqu'alors elle n'avait eu que la capitale pour foyer. Le reste du pays, quoique très agité, était demeuré relativement en paix; il attendait le résultat des événements pour prendre une décision. Cependant, la vengeance de Florus ne restait pas inactive. Quand il eut connaissance des succès remportés à Jérusalem par les zélotes, il ordonna aux 20.000 Juifs établis dans la Césarée maritime, sa résidence officielle, de quitter immédiatement la ville; puis, au moment de leur départ, il en fit égorger un grand nombre, tandis que les autres étaient couverts de chaînes et employés sur les galères de l'État<sup>3</sup>. Cet acte de cruauté irrita au plus haut point, contre Rome et les païens, la population juive de la Judée. De tous côtés se formèrent des bandes armées, qui tombaient à l'improviste sur les païens établis dans le pays, les mettaient à mort, pillaient et incendiaient leurs maisons. Les païens s'armèrent à leur tour, et ils rendaient la pareille aux Juifs, lorsque ceux-ci étaient en minorité dans les villes et les bourgades. Des scènes épouvantables eurent ainsi lieu de toutes parts. Les villes d'Ascalon, de Ptolémaïs, de Tyr, de Béthoron, où les païens étaient les plus nombreux, se firent une triste réputation dans cette guerre de races, qui éclata jusqu'à Antioche et Alexandrie; 40 000 Juifs perdirent la vie dans cette dernière ville<sup>4</sup>.

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvii, 9. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xvii, 10 — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xviii, 1. — 4. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xviii, 2-8.

Les zélotes pouvaient désormais être fiers, car ils étaient parvenus à mettre en feu non seulement la Palestine, mais tout le monde juif. Aussi le nombre des fils d'Israël qui s'armaient pour prendre la défense de leur patrie grossissait-il chaque jour. « La nation presque tout entière était devenue zélote <sup>1</sup>. » Quelques contingents de soldats d'élite, fournis par la Babylonie et l'Adiabène, arrivèrent à Jérusalem, qu'ils défendirent jusqu'au bout. D'autre part, la garnison romaine de Machéronte, se sentant trop éloignée de tout secours pour résister avec quelques chances de succès, se retira. Les Juifs s'installèrent aussitôt dans la forteresse, qui resta en leur pouvoir pendant six ans <sup>2</sup>.

Tels furent l'origine et le début de cette effroyable guerre, de ce combat de géants qui n'a guère son pareil dans l'histoire du monde; « car il n'était pas seulement destiné de la part des Juifs, comme celui que les Gaulois, les Germains, les Bretons (et d'autres peuples encore) soutinrent contre Rome, à maintenir la dignité et la liberté nationale; il avait avant tout un caractère religieux <sup>3</sup>. »

Le légat de Syrie, Cestius, auquel incombait la tâche difficile de maintenir la dignité et la supériorité de Rome dans toute l'étendue de sa province, dut comprendre alors la gravité de l'insurrection juive. Après de longs préparatifs, il se mit en marche, avec une légion (la XII<sup>e</sup>) <sup>4</sup>, 2.000 hommes d'élite fournis par ses autres légions, six cohortes <sup>5</sup>, quatre escadrons de cavalerie, et de nombreuses troupes auxiliaires que les rois alliés et amis du voisinage lui avaient envoyées. Pour sa part Agrippa II procura 3.000 fantassins et 2.000 cavaliers. Cestius eut ainsi une armée d'environ 30.000 soldats aguerris. D'Antioche, il se dirigea vers la Judée, ne doutant pas qu'il comprimerait facilement la révolte. Il longea le rivage de la Méditerranée jusqu'à Joppé, en passant par Ptolémaïs (l'ancienne Acco) et Césarée. Il se dirigea ensuite vers l'Est, et traversant Antipatris, Lydda, Béthoron, Gabaon, il arriva sur l'arête du plateau central de la Palestine et établit son camp à 50 stades (9 kil. 250 m.) de Jérusalem. Lorsqu'il s'était trouvé en face de la Galilée, il avait envoyé dans cette province un détachement placé sous les ordres de Gallus,

1. Grätz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 331.

2. Josèphe, *Ant.*, II, xviii, 16.

3. Grätz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 344.

4. La légion romaine « était composée de cinq ou six mille soldats pesamment armés (*legionarii*), choisis parmi les citoyens romains; le chiffre total de ce corps variait dans ces limites. Un corps d'auxiliaires au moins aussi nombreux y était adjoint ainsi qu'une aile de cavalerie forte de trois cents hommes, qui l'accompagnait toujours, de sorte qu'on a coutume d'évaluer la force d'une légion en campagne au moins à dix mille hommes. » A. Rich, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, traduction française, 1873, p. 358.

5. La cohorte formait la dixième partie d'une légion.

et chargé d'en faire partiellement la reconnaissance. Près de Sephoris, Gallus fut attaqué par une bande israélite, qui tua d'abord deux cents de ses soldats, mais qui, promptement entourée par ses fantassins et poursuivie par ses cavaliers, laissa 2.000 morts sur le terrain <sup>1</sup>.

Avertis de l'approche de Cestius, les insurgés de Jérusalem s'élançèrent contre lui avec une telle impétuosité, qu'ils se firent jour à travers les rangs de son armée, lui tuant cinq cents hommes et n'en perdant eux-mêmes que vingt-trois (octobre 66). Si la cavalerie romaine n'était pas accourue, le légat aurait subi une défaite immédiate. Les Juifs rentrèrent dans la ville chargés de butin <sup>2</sup>. Impressionné par cet échec, Cestius demeura inactif dans son camp, sans oser déclencher son attaque. Le roi Agrippa, qui l'accompagnait, envoya à Jérusalem deux de ses gens, pour ordonner aux rebelles de déposer les armes; l'un d'eux fut mis à mort et l'autre grièvement blessé.

Le quatrième jour, l'armée romaine s'approcha enfin de la ville, et campa sur le mont Scopus, qui n'en est éloigné que de sept stades (1 kil. 295 m.), dans la direction du Nord. De ce côté, les zélotes avaient abandonné d'eux-mêmes les quartiers extérieurs, qui étaient insuffisamment protégés, et ils s'étaient repliés dans l'enceinte proprement dite, qu'entouraient de solides remparts. Les Romains pénétrèrent donc aisément dans le faubourg de Bézétha, auquel ils mirent le feu <sup>3</sup>. Ils engagèrent ensuite une lutte très rude, pour s'emparer des remparts. Pendant cinq jours consécutifs ils donnèrent l'assaut; mais chacune de leurs attaques fut refoulée par les assiégés. Ils ne parvinrent que le sixième jour à faire une brèche dans la muraille du Nord, en face du temple <sup>4</sup>. Malgré cet avantage, Cestius ne jugea pas prudent de continuer, contre des adversaires si courageux, une campagne qui s'annonçait comme devant traîner en longueur. La période des pluies d'automne, qui dure pendant plusieurs mois dans cette région, était arrivée; il aurait été difficile de faire parvenir jusqu'à Jérusalem, à travers un pays montagneux et en pleine insurrection, les contingents de troupes, les provisions et les munitions dont on aurait besoin. Cestius donna donc le signal de la retraite <sup>5</sup>.

Mais, dès que son armée se fut ébranlée, les Juifs sortirent en masse et l'assaillirent de tous les côtés à la fois. La route fut bientôt jonchée des cadavres de nombreux officiers et soldats romains. La situation devint pire encore, lorsque les troupes de Cestius eurent

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xviii, 9, 10. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 2. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 4. — 4. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 5, 6. — 5. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 7.



atteint leur camp de Gabaon. Le légat, les voyant entourées de bandes juives menaçantes, précipita la retraite et abandonna les gros bagages. Les Romains eurent à passer un très mauvais moment dans l'étroite gorge de Béthoron<sup>1</sup>. Ayant à faire face, dans toutes les directions, à de terribles adversaires qui faisaient pleuvoir sur eux une grêle de flèches, et ne pouvant se mettre en état de défense régulière dans cet espace resserré, ils subirent des pertes énormes. Le désordre se mit parmi eux, puis ils prirent la fuite. Ils auraient souffert beaucoup plus encore, si la nuit ne les eût protégés, en empêchant les Juifs de les poursuivre davantage<sup>2</sup>. Ce fut presque un désastre; car Cestius avait perdu environ 6.000 soldats romains ou auxiliaires, durant cette campagne néfaste. Les armes et les munitions de guerre qu'il abandonna aux vainqueurs rendirent plus tard à ceux-ci de grands services. Ils rentrèrent à Jérusalem en faisant retentir des chants de guerre, et pleins d'une joyeuse confiance dans l'avenir (octobre 66). Ils se croyaient revenus aux plus beaux jours de l'époque des Maccabées. N'avaient-ils pas vaincu et mis en fuite ces légions romaines, réputées invincibles? Il en serait de même à l'avenir.

A partir de ce jour, il n'y eut plus de partisans avoués de la paix à Jérusalem. La plupart de ceux qui l'avaient été jusqu'alors furent entraînés, eux aussi, par le succès, et devinrent partisans de la guerre à outrance. L'enthousiasme était tel, qu'on vit des Esséniens, pacifiques par principe et ayant horreur du sang versé, se ranger au nombre des combattants<sup>3</sup>. Ceux des habitants qui étaient encore amis de Rome dissimulèrent désormais leurs sentiments ou quittèrent la ville<sup>4</sup>. Les chrétiens de Jérusalem et des environs se souvinrent alors d'une recommandation très spéciale de Notre-Seigneur Jésus-Christ<sup>5</sup> :

Quand vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, établie dans le Lieu saint, que celui qui lit comprenne. Alors que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, et que celui qui sera sur le toit n'en descende pas pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour prendre sa tunique.

Ce langage figuré signifiait que les disciples du Christ devaient s'éloigner au plus vite de Jérusalem et de la Judée, lorsque le péril deviendrait plus pressant. Ils obéirent fidèlement à cet ordre, et

1. Voir tome 1.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 8.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, viii, 10 et III, ii, 1.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 1-3.

5. S. Matth., xxiv, 15-18. Cf. S. Marc, xiii, 14-16; S. Luc, xxi, 20-22.

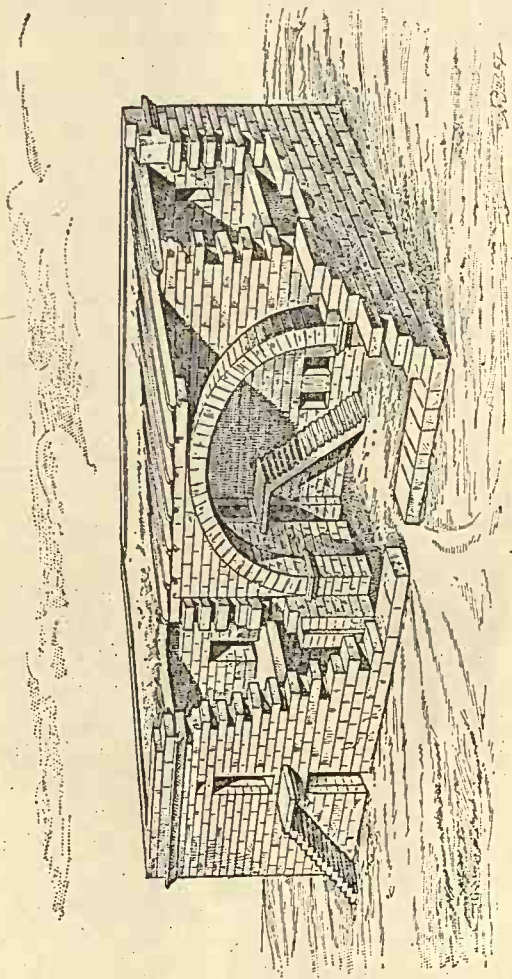


Fig. 163. — Maison antique du Hauran, au toit plat, avec un escalier extérieur.  
(D'après de Vogüé, *Syrie centrale*, t. II, p. 52, pl. XII.)

allèrent se réfugier à Pella, ville de la Décapole, de l'autre côté du Jourdain, et ils y demeurèrent jusqu'à la fin des hostilités<sup>1</sup>.

La victoire remportée sur Cestius était un admirable succès, qui pouvait en présager d'autres. Mais on comprit, à Jérusalem, que, pour aller au-devant de ces nouveaux triomphes, il était nécessaire de s'organiser au plus vite pour faire face avantageusement à de nouveaux combats. En effet, il était aisé de prévoir que les Romains allaient bientôt revenir, plus forts que jamais, pour venger leur honteuse défaite. Aussi une activité extraordinaire régna-t-elle dans la capitale juive. On fabriquait des armes et toutes sortes d'instruments de guerre; on consolidait les remparts pour les rendre, autant que le permettait l'art humain, irrésistibles aux béliers



Fig. 164. — Soldats égyptiens s'exerçant à combattre.  
(D'après Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten*, Abth. III, pl. 72.)

les plus puissants; les jeunes gens se livraient avec ardeur à des exercices militaires<sup>2</sup>. On faisait de même sur tout le territoire juif. Les Israélites qui résidaient à l'étranger adressaient de toutes parts de pressants encouragements. Le Sanhédrin, qui avait été réduit à néant, ou peu s'en faut, par les gouverneurs romains, reprit alors toute son autorité, et dirigea le mouvement de la résistance. Son chef, Simon fils de Gamaliel, homme de sens et d'action, prit des mesures énergiques pour rendre la défense très puissante.

Après la défaite de Cestius, la haine des païens du voisinage de la Palestine à l'égard des Juifs s'accrut encore. Beaucoup de ces derniers furent massacrés avec leurs femmes et leurs enfants. A Damas, on les rassembla dans le vaste gymnase, où l'on en égorga cruellement jusqu'à 10.000<sup>3</sup>. Ces actes barbares atteignirent même de petites communautés juives, qui étaient demeurées pacifiques et n'avaient pris aucune part à la révolte. Surexcités par ce traitement barbare, les fils d'Israël laissèrent, comme précédemment, un libre

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 1.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, XXI, 1.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, XX, 2.

cours à leur hostilité contre les païens. C'est pourquoi les disciples de Schammaï décidèrent qu'il fallait plus que jamais élever un mur de séparation entre eux et les Gentils; on ne voulut plus avoir de relations, même commerciales, avec le monde païen <sup>1</sup>.

C'est alors aussi qu'on élut, à Jérusalem, les chefs qui dirigeraient les opérations militaires dans la capitale et en province. « Fait caractéristique, et qui contraste avec la période suivante de la guerre : les hommes qui avaient maintenant le pouvoir entre leurs mains appartenaient tous aux classes supérieures. Ce furent les grands prêtres, les pharisiens les plus distingués, qui dirigèrent l'organisation de la défense du pays. Une assemblée du peuple, tenue dans le temple, choisit les commandants des provinces. Joseph fils de Gorion et le grand prêtre Ananos furent chargés de la défense de la capitale. On envoya en Idumée Jésus fils de Sapphias et Éléazar fils d'Ananias <sup>2</sup>, tous deux de la famille pontificale. Presque chacune des onze toparchies (ou divisions locales) qui formaient le territoire juif reçut son commandant spécial. En Galilée, on envoya Josèphe, fils de Mathias, le futur historien de la guerre juive <sup>3</sup>. » Il n'était guère âgé alors que de trente ans; c'est moins à ses qualités militaires qu'à ses relations avec les personnages les plus influents de Jérusalem, qu'il dut sa nomination à ce poste non moins difficile qu'honorable. C'est lui qui devait jouer tout d'abord le rôle le plus important et porter la plus grande responsabilité. En effet, il était évident que les premiers coups des Romains tomberaient sur la Galilée, située immédiatement sur leur passage quand ils s'avanceraient pour venger leur défaite. De plus, les assaillants auraient tout avantage à soumettre d'abord cette province, particulièrement riche, qui leur fournirait des vivres en abondance, et dont la population nombreuse <sup>4</sup>, batailleuse et énergique, serait pour eux un danger perpétuel, s'ils ne la domptaient point avant d'attaquer Jérusalem. Les Galiléens avaient conscience du danger spécial qui les menaçait; aussi après la défaite de Cestius, s'étaient-ils préparés à la résistance avec l'entrain le plus brillant. Les deux villes qui se firent le plus remarquer par leur zèle guerrier furent Giscala, à l'extrême Nord, et Tibériade au Sud, sur le rivage occidental du lac qui portait parfois son nom. De chacune d'elles était sorti un zélate

1. Sur les dix-huit interdictions décrétées en ce sens, voir Grætz, *Gesch. der Juden*, t. III, p. 387-388, 554-557.

2. Ce dernier avait été mis à mort par les zélotes quelque temps auparavant, comme trop favorable aux Romains.

3. Schürer, *Geschichte der Juden...*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 637-668. Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 3, 4; *Vita*, 7.

4. D'après les chiffres donnés par Josèphe, *Vita*, 45, et *Bell. jud.*, II, III, 3, elle aurait dépassé trois millions d'âmes. Cf. Grætz, *op. cit.*, p. 391-393.

ardent, qui se distingua pendant toute la guerre : d'une part Jean de Giscala; de l'autre Justus de Tibériade. Le premier était issu d'une famille pauvre et n'avait qu'une santé délicate. Le second, d'abord secrétaire particulier du roi Agrippa II, auquel appartenait la ville de Tibériade, sortait d'une famille distinguée; il écrivit plus tard, comme Josèphe, l'histoire du peuple israélite en langue grecque<sup>1</sup>. Ils furent l'un et l'autre l'âme de la résistance dans leur ville d'origine. Seule, dans toute la Galilée, Sepphoris resta fidèle aux Romains et ne prit aucune part à la révolution. Cette exception extraordinaire provenait de ce que la population de Sepphoris se composait en majorité d'étrangers, depuis qu'elle avait été détruite par Varus, et que ceux de ses habitants juifs qui avaient soutenu le parti de Juda avaient été vendus comme esclaves.

Nous avons dit que la tâche de Josèphe était difficile. Par ses attaches romaines et son tempérament qui n'avait rien de bien guerrier, il n'était certainement pas l'homme le plus capable de la remplir avec succès, surtout en face de rivaux ardents, vaillants même, comme Jean de Giscala et Justus de Tibériade. Il se mit néanmoins courageusement au travail. Il établit une sorte de sanhédrin galiléen, composé de soixante-dix membres comme celui de Jérusalem, et chargé de trancher les cas embarrassants. Il leva des troupes et forma une armée de 100.000 hommes, qu'il organisa et fit exercer à la manière romaine. Il eut aussi un corps de cavalerie, et prit à sa solde 5.000 guerriers appartenant à des corps francs, mais auxquels il interdit sévèrement les actes d'indiscipline et de pillage. Il fortifia les villes principales de la province, entre autres Tarichrie, Jotapata, Tibériade et Giscala<sup>2</sup>. Il rencontra, malgré son zèle, une opposition hardie, avec laquelle il eut plus d'une fois à compter et qui alla jusqu'à mettre ses jours en danger. Elle avait pour chef principal ce Jean de Giscala dont nous venons de prononcer le nom, zélateur fanatique, dont la haine contre Rome ne connaissait pas de bornes, et qui ne pouvait pas supporter d'avoir un supérieur. Josèphe, doux de nature et qui ne manifestait pas une hostilité assez vive à l'égard des Romains, lui déplaisait particulièrement. Mécontent de ce qui n'était à ses yeux, de la part du gouverneur, que des demi-mesures insuffisantes, Jean fit tout ce qu'il put pour l'écartier et pour le rendre odieux aux Galiléens, mais ceux-ci lui demeurèrent fidèles pour la plupart<sup>3</sup>. Alors Jean usa d'un autre moyen : il ne craignit pas d'envoyer à Jérusalem une députation, qui devait demander au Sanhédrin la révocation de Josèphe. La haute assemblée crut devoir confier à quatre personnages d'un rang

1. Josèphe, *Vita*, 16; *Bell. jud.*, II, xxi. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xx, 6-8; *Vita*, 37. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xxi, 1, 2; *Vita*, 13.

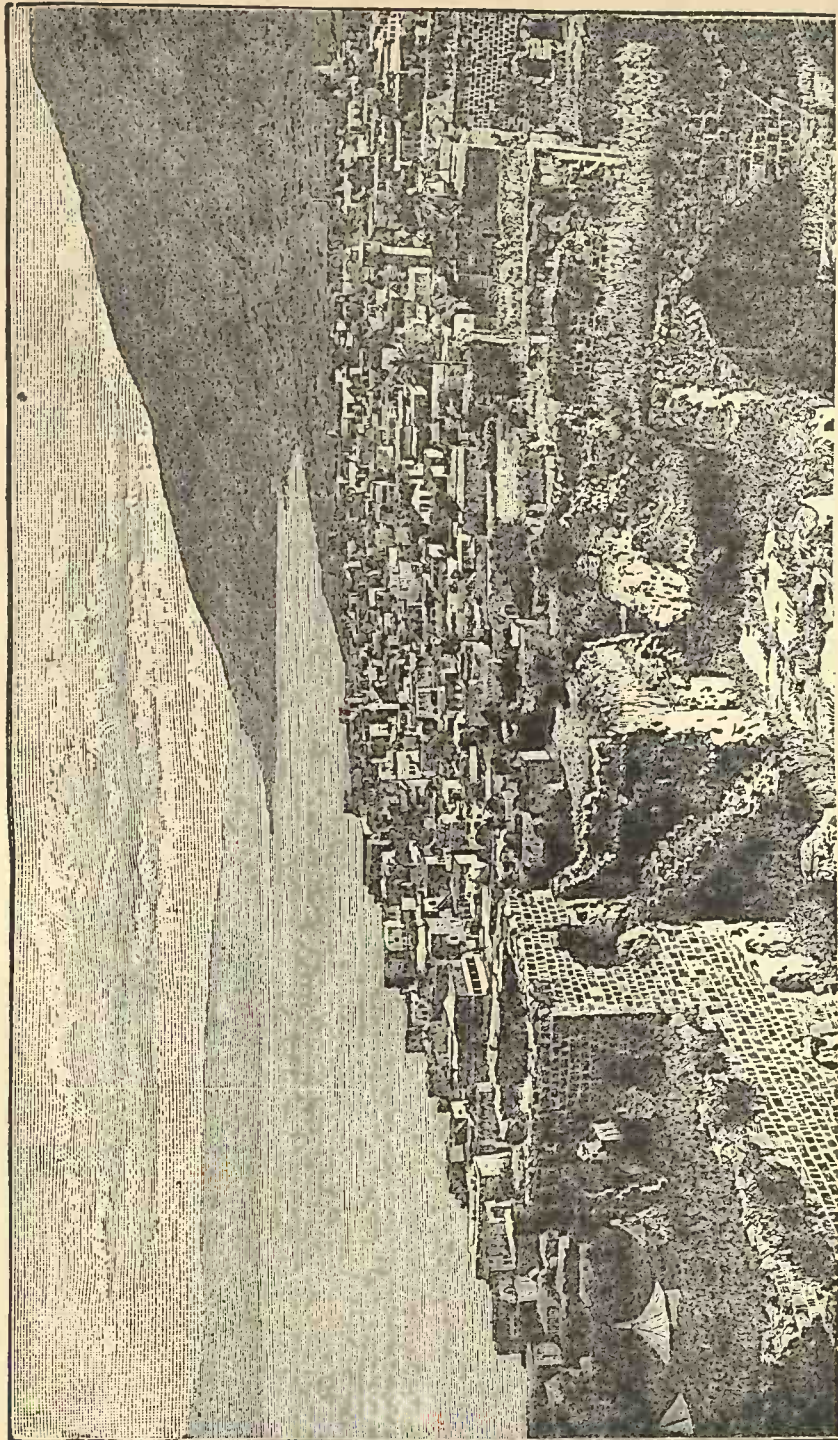


Fig. 165. — Ville et lac de Tibériade. (D'après une photographie.)

élevé la mission d'aller trouver Josèphe et de le dépouiller de son commandement, au besoin par la force. Habile, rusé même, le gouverneur sut si bien faire que les délégués du Sanhédrin furent rappelés à Jérusalem, sans avoir pu réussir à le rencontrer. Comme ils refusaient de s'en retourner, Josèphe les fit saisir et reconduire dans la capitale. La paix régna ensuite pendant quelque temps<sup>1</sup>.

Mais nous n'avons pas encore fait connaître suffisamment à nos lecteurs ce personnage, dont les écrits nous ont rendus et nous rendront encore tant de services, puisque, depuis le gouvernement de Jean Hyrcan, il est notre guide principal. Il nous renseigne lui-même sur la plupart des événements de sa vie, dans ses divers ouvrages. Il naquit à Jérusalem, la première année du règne de Caligula (37-38 de notre ère). Son nom hébreu était Joseph Matthieu<sup>2</sup>; mais il adopta plus tard le prénom de *Flavius*, pour témoigner sa gratitude à Vespasien et à Titus, ces illustres « Flavians », devenus ses généreux bienfaiteurs. Il appartenait à une famille sacerdotale distinguée; aussi reçut-il une excellente éducation. Tout jeune encore, il possédait une connaissance remarquable de la loi juive, comme aussi de la langue grecque, qu'il écrivait facilement, mais dont la prononciation lui créa des difficultés jusqu'à la fin. A l'âge de dix-neuf ans, il obtint d'être agrégé au parti des pharisiens.

A peine âgé de vingt-six ans, il alla à Rome, pour négocier la mise en liberté de quelques prêtres juifs qui lui tenaient de près. Il l'obtint, grâce à l'intervention bienveillante de l'impératrice Poppée, qui était Juive. Pendant son séjour dans la capitale de l'empire, il fut frappé de la puissance et de l'organisation merveilleuses des Romains, qu'il ne cessa pas d'admirer dans la suite. On comprend que, lorsque l'insurrection juive éclata, peu de temps après son retour (66 après J.-C.), il lui ait été impossible de partager l'aveugle confiance des zélotes, qui se croyaient capables de tenir tête victorieusement aux légionnaires de Rome. Nous venons de raconter, et la suite des événements nous fera mieux connaître encore la conduite de Josèphe pendant cette guerre, qui devait donner le coup de mort à sa nation.

Nous avons aussi à apprécier ses écrits. C'est par eux surtout qu'il a acquis une renommée impérissable. Ils sont au nombre de quatre. Celui que Josèphe lui-même a intitulé « Sur la guerre juive<sup>3</sup> », et divisé en sept livres, parut le premier à Rome et sur la fin du règne de Vespasien en 79, puisque ce prince put en prendre connaissance.

1. Josèphe, *Bell. jud.*, II, XXI, 6-10; *Vita*, 16-18, 38-64 (Josèphe y expose tout au long les détails de cet épisode si désagréable pour lui).

2. En grec, il donne à son premier nom la forme de Ἰωδηςπος, dont on a fait *Josephus* en latin, et *Josèphe* en français.

3. En grec : Ἰουδαϊκοῦ πολέμου.

Cette guerre avait tellement attiré l'attention, que plusieurs historiens païens lui consacèrent quelques pages, mais en exposant les faits avec une telle partialité, une telle antipathie à l'égard des Juifs, que Josèphe, malgré son amitié pour Rome, crut devoir raconter tout au long ce qui s'était passé. Témoin oculaire et même chargé d'un rôle important au cours des opérations militaires, il n'avait qu'à consulter ses souvenirs. « Il sait admirablement faire revivre les grands acteurs, et décrit le drame d'une façon souvent pittoresque et même poignante <sup>1</sup>. » Il nous apprend lui-même que, pendant le siège de Jérusalem, il aurait été informé par des Juifs faits prisonniers, ou qui se rendaient spontanément aux Romains, des faits douloureux qui se passaient dans la ville et qu'il avait pris des notes à ce sujet.

Josèphe composa plus tard son *Archéologie judaïque* <sup>2</sup>, qu'il a divisée en vingt livres, et dans laquelle il raconte l'histoire du peuple juif depuis les origines jusqu'au début de la guerre avec Rome. C'est là son principal ouvrage, celui auquel il doit surtout sa célébrité. Tout en blâmant avec une sévérité qui paraît exagérée la conduite de Josèphe pendant la guerre, les écrivains israélites sont fiers de ce travail; ils le regardent comme « un monument national qui, avec les Septante, a fait connaître aux peuples civilisés les faits et gestes de la nation juive <sup>3</sup>. » L'auteur a naturellement utilisé la Bible comme document principal. Il a recours, non seulement aux livres contenus dans la Bible hébraïque, mais encore aux écrits deutérocanoniques insérés dans la traduction grecque des Septante. Quand il cesse de les avoir à sa disposition, après la mort de Simon Maccabée, il prend pour guides les historiens grecs; c'est ainsi qu'il utilise Polybe, Strabon et Nicolas de Damas. Il en cite nommément encore un certain nombre d'autres. La *Vita* est loin de nous apporter les renseignements complets sur la vie entière de Josèphe. L'auteur s'y propose surtout de justifier sa conduite pendant la courte durée de ses fonctions comme gouverneur et capitaine général de la Galilée (66-67 après J.-C.) <sup>4</sup>.

Dans ces divers ouvrages, le grand défaut de Josèphe consiste en ce qu'il est constamment préoccupé de sa propre glorification et de celle de son peuple. Cette préoccupation a souvent faussé plus ou moins son jugement, soit au point de vue religieux, soit au point de vue politique. Il ne veut rien dire qui puisse déplaire aux Romains, ses amis; il supprime donc ou arrange à sa manière certains faits.

1. Lagrange, *Le Messianisme chez les Juifs*, p. 2.

2. Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία. Le titre latin est *Antiquitates judaicae*, au pluriel.

3. Gratz, *Gesch. der Juden*, t. III, p. 457.

4. Il a été question précédemment de son opuscule « contre Apion ».



Par exemple, il garde un silence complet sur les espérances messianiques des Juifs; il parle des pharisiens, des sadducéens et des esséniens, comme s'il s'agissait de sectes simplement philosophiques; ailleurs, il colore les événements à son avantage personnel. Soyons-lui cependant reconnaissants des services qu'il nous a rendus. En somme, comme on l'a dit, il fait bonne figure parmi les écrivains de son époque.

## II. — La guerre en Galilée.

(67 après J.-C.)

Lorsque la révolution juive avait éclaté, Néron, l'empereur romain d'alors, se trouvait en Grèce, occupé à faire admirer ses talents de conducteur de chars, de joueur de guitare et de chanteur. La nouvelle du soulèvement, puis celle de la défaite de Cestius, auxquelles il était loin de s'attendre, l'inquiétèrent d'autant plus que la rébellion des Juifs, si elle n'était pas promptement et sévèrement réprimée, pouvait exciter les Parthes et les provinces de l'Euphrate à se soulever à leur tour, pour secouer le joug de Rome. Il confia aussitôt à Vespasien<sup>1</sup>, l'un de ses plus habiles généraux, la mission de soumettre la Judée, comme il avait soumis naguère la Bretagne.

Le généralissime se rendit d'abord à Antioche, puis à Ptolémaïs, afin d'y faire les préparatifs de la campagne qu'il voulait commencer au printemps suivant (67 après J.-C.). Titus, son fils, lui amena d'Alexandrie la XV<sup>e</sup> légion, qui, ajoutée à celle que lui procura la province de Syrie, et aux contingents fournis par les rois alliés du voisinage — Malchus d'Arabie, Antiochus de Comagène, Socus d'Émèse, Agrippa II de Chalcis — formèrent une armée considérable<sup>2</sup>. La princesse Bérénice avait accompagné son frère à Ptolémaïs, et c'est alors qu'elle noua avec Titus des relations plus que suspectes, qui se prolongèrent pendant quelques années. Elle était un peu plus âgée que lui; mais elle avait conservé toute la beauté des princesses asmonéennes, dont elle savait tirer parti.

Cependant les habitants de Sepphoris, dont nous avons signalé la tendance pacifique et l'attachement aux Romains, envoyèrent à Vespasien des délégués, pour le prier d'installer chez eux en garnison un certain nombre de ses soldats. Il fut heureux d'accéder à leur désir, qui lui permettait d'entrer en possession, sans coup férir,

1. Son nom complet était *Titus Flavius Vespasianus*.

2. Elle se composait de cinq légions complètes, de 73 cohortes auxiliaires, d'un corps de cavalerie et des contingents alliés; en tout d'environ 60.000 hommes.

d'une place importante de la Galilée. Il fit donc occuper Sepphoris par un détachement de 6.000 hommes, commandé par Placidus<sup>1</sup>. Peu après, Vespasien alla établir son camp sur la frontière de la Galilée. Son plan était de réduire d'abord entièrement cette province à l'obéissance, et de ne marcher contre la Judée proprement dite et Jérusalem qu'après avoir achevé cette première conquête. De Sepphoris, il lança des cavaliers dans toutes les directions, pour se débarrasser des corps francs et pour semer l'effroi parmi la population.

Lorsque le général romain s'était avancé contre les Juifs du Nord,



Fig. 166. — Buste de Vespasien.

Josèphe avait lui-même conduit une partie de ses troupes jusqu'à Gadis, village situé à 20 stades (3 kil. 500 m.) de Sepphoris, et là il avait attendu l'attaque des Romains. Quand elle se produisit, on vit ce que valaient ces soldats improvisés. Saisis d'effroi, ils se débandèrent et prirent honteusement la fuite. Il en fut ainsi chaque fois que Josèphe dut accepter le combat. Il n'était lui-même, en réalité, qu'un pauvre général. Finalement, il fut obligé de se réfugier à Tibériade avec le peu de monde qui lui restait<sup>2</sup>. Les Romains remportèrent ainsi un avantage d'une haute portée, car ils devinrent promptement les maîtres de presque toute la Galilée. Josèphe se

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, 1-iv, 2; *Vita*, 74.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, III, vi, 2, 3.

hâta de transmettre aux autorités de Jérusalem cette nouvelle désolante. En même temps il demandait, pour le cas où l'on voudrait continuer la guerre, l'envoi immédiat d'une armée capable de tenir tête aux Romains<sup>1</sup>.

Vespasien attaqua ensuite les villes de Gabara et de Jotapata. La première, dénuée de défenseurs, fut prise sans combat et incendiée. Toute sa population fut passée au fil de l'épée, en représailles de la défaite de Cestius. Les bourgades et les villages d'alentour subirent le même sort; leurs habitants furent massacrés ou vendus comme esclaves. Dès le début, cette guerre eut, de la part des Romains, un caractère de terrible vengeance<sup>2</sup>. Après Gabara, ils attaquèrent Jotapata. Cette ville, bâtie sur des rochers qu'entouraient des collines escarpées, est représentée par la Yâfa actuelle, qu'on voit au nord de Sepphoris. Elle existait dès l'époque de Josué, XIX, 12, sous le nom de Japhia<sup>3</sup>. Avant l'approche de l'armée romaine, commandée par Vespasien en personne, Josèphe était entré dans cette place, admirablement fortifiée, pour diriger lui-même la défense. Le siège, qu'il décrit tout au long<sup>4</sup>, dura pendant quarante-sept jours. La lutte fut très chaude, car la population se défendit avec la rage du désespoir, faisant d'audacieuses sorties, dans l'une desquelles le général romain fut blessé. Mais peu à peu le manque d'eau et de vivres, et l'épuisement des défenseurs amenèrent fatalement la chute de la ville. Un matin, Titus gravit le rempart avec quelques soldats, tua les sentinelles que la fatigue avait endormies, et pénétra dans la place. Les légions le suivirent, et les Juifs ne s'aperçurent de leur défaite que lorsqu'il était impossible d'y remédier. Les vainqueurs massacrèrent la plupart des guerriers; ils ne réservèrent que les femmes et les enfants, pour les vendre comme esclaves (juillet 67). De nombreux habitants se donnèrent eux-mêmes la mort, en se perçant de leur épée, ou en se précipitant du haut des remparts.

Josèphe avait réussi à se cacher, avec quarante guerriers, dans une citerne qui aboutissait à une caverne. Mais ils furent découverts. Le gouverneur juif engagea ses compagnons à se rendre aux Romains, ainsi qu'il se proposait de le faire lui-même. Ils refusèrent, en exigeant au contraire qu'il mourût avec eux, de sa propre main ou de la leur. Il trouva le moyen, par quelque ruse, de leur échapper, et se livra aux Romains. Conduit en présence de Vespasien, il prit un air de prophète et lui prédit qu'il deviendrait empereur. Flatté,

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, VII, 2.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, III, VII, 1.

3. Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 203, 204; V. Guérin, *La Palestine : Galilée*, t. I, p. 476, 477; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, p. 433.

4. *Bell. jud.*, III, VIII, 4-36.

le généralissime lui laissa la vie et, tout en le faisant enchaîner, le traita avec beaucoup d'égards <sup>1</sup>.

Vespasien regagna ensuite Ptolémaïs, puis la Césarée maritime, où il accorda quelque repos à ses troupes, très fatiguées elles-mêmes <sup>2</sup>. De là, il alla faire une visite au roi Agrippa II, à Césarée de Philippe. De brillantes fêtes furent célébrées en son honneur pendant vingt jours. C'est alors que Titus ramena l'armée romaine devant Tibériade, qui lui ouvrit ses portes. De là, il la conduisit à Tarichée, bâtie à l'extrémité méridionale du lac de Tibériade <sup>3</sup>. Les habitants se défendirent d'abord avec vaillance, du haut des remparts et dans des barques, sur le lac, mais la division se mit parmi eux et favorisa la prise de la ville. Ici encore, la répression fut effrayante. Les zélotes furent mis à mort immédiatement. Les prisonniers ordinaires, au nombre de 10.000, furent conduits à Tibériade. On leur avait fait espérer qu'ils auraient la vie sauve, mais on les massacra peu après. On donna la chasse à ceux des habitants qui avaient réussi à s'échapper dans des barques, et ils périrent tous, noyés ou égorgés (août 67) <sup>4</sup>.

C'est ainsi qu'un an après le commencement de l'insurrection, quelques mois seulement après l'entrée en scène des Romains en Galilée, cette province était presque entièrement perdue pour les Juifs. Les rebelles n'y possédaient que la ville de Giscala et la forteresse du mont Thabor; ils possédaient, en plus, la ville de Gamala dans le district de l'Auranite <sup>5</sup>. On ne connaît pas l'emplacement exact de cette dernière ville. C'est contre elle que Vespasien dirigea ses efforts en premier lieu. Ce n'est point sans peine qu'il s'en empara, car elle avait été fortifiée avec intelligence, et sa population déploya une vaillance héroïque contre les agresseurs; à tel point que ceux-ci échouèrent tout d'abord et perdirent beaucoup des leurs. Cet échec les avait tellement découragés, que Vespasien eut besoin d'exercer toute son influence pour leur faire recommencer l'attaque. Cette fois, elle eut un plein succès (octobre 67). En même temps, un détachement de légionnaires, sous les ordres de Placidus, se rendait maître de la forteresse bâtie au sommet du Thabor, bien que sa situation parût la rendre imprenable <sup>6</sup>.

Giscala, commandée par le célèbre Jean que l'on désigne d'ordinaire par le nom de cette place forte, ne comptait qu'un nombre assez restreint de vrais défenseurs. Aussi, quand Titus se présenta

1. Josèphe, *Bell. jud.*, III, VIII, 1-9.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, III, IX, 1.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, III, IX, 1-8; Pline, *Hist. nat.*, V, xv, 71; V. Guérin, *Palestine : Galilée*, t. 1, p. 275-280.

4. *Bell. jud.*, III, x.

5. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, 1, 1.

6. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, 1, 2-8.

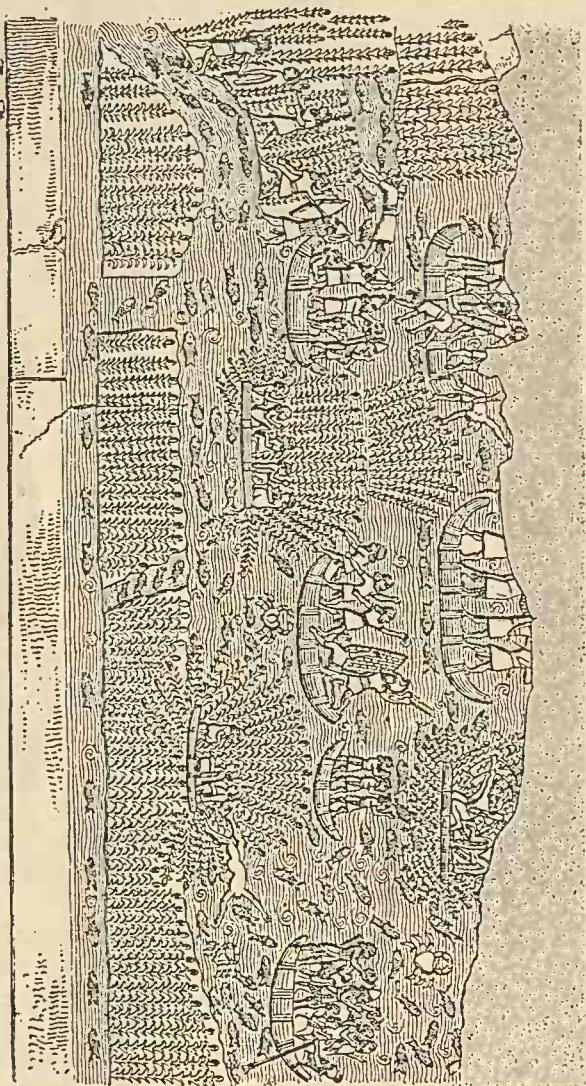


Fig. 167. — Assyriens poursuivant les ennemis en barque au milieu des marais. Bas-relief de Nimve.  
(D'après Layard, *Monuments of Nineveh*, t. II, pl. 25.)

devant elle avec une forte armée et la somma de se rendre, Jean demanda-t-il un armistice d'un jour, alléguant que c'était le sabbat. De sa part, c'était une ruse de guerre, car il mit à profit le consentement de Titus, pour quitter secrètement la ville avec plusieurs milliers de Zélotes, et pour se diriger précipitamment vers Jérusalem. Le lendemain, Giscala capitulait. Titus lança aussitôt une partie de ses troupes à la poursuite des fugitifs; mais on ne réussit point à les atteindre<sup>1</sup>. Du moins la Galilée était maintenant tout à fait vaincue. L'affront subi naguère par les aigles romaines était vengé. La mauvaise saison approchait, et Vespasien conduisit la plus grande partie de son armée dans ses quartiers d'hiver.

### III. — Depuis la soumission de la Galilée jusqu'au siège de Jérusalem.

(67-68 après J.-C.)

Jusqu'ici, exception faite de la victoire remportée à Béthoron, la guerre avait été fatale aux Juifs. Jérusalem, la Ville sainte, demeurait cependant encore en leur pouvoir, comme le boulevard de leur indépendance. C'est elle qui sera désormais le centre presque unique — centre douloureusement tragique — de la plupart des événements que nous avons encore à raconter.

Depuis le début de la guerre, et surtout dans les derniers mois, elle s'était remplie de réfugiés, qui étaient venus, de la Galilée et d'ailleurs, y chercher un abri contre l'invasion romaine. Les récits qu'ils faisaient des scènes sanglantes et déchirantes auxquelles ils avaient été mêlés excitaient davantage encore la colère, et en même temps l'enthousiasme de tous ceux qui étaient renfermés dans ses murs. A leurs yeux, Jérusalem était une forteresse invincible. « Sans compter le rempart vivant de leurs poitrines, qu'ils étaient prêts à opposer aux Romains, quoi qu'il advînt et jusqu'à la mort, la métropole juive avait été fortifiée d'après toutes les règles de l'art militaire de ces temps. Il faudrait des ailes aux Romains, se disaient-ils entre eux, pour se rendre maîtres de ces bastions, de ces murailles, de ces tours, défendus par des hommes au cœur d'airain. Si la conquête des places fortes insignifiantes de la Galilée avait coûté tant d'efforts aux légionnaires de Rome, que pouvait craindre Jérusalem, dont la puissance était si remarquable? »<sup>2</sup>

Jamais elle n'avait été si peuplée, si belle et si puissante qu'à l'époque où elle était vouée à une ruine prochaine. Quelle était alors

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, II, 1-5.

2. Grätz, *Geschichte der Juden*, t. III, p. 420-421. Cf. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, III, 1.

sa population? Il est difficile de le dire exactement. D'après l'historien romain Tacite <sup>1</sup>, elle aurait été de 600.000 âmes. Mais ce chiffre devait être largement dépassé dans les circonstances actuelles, à cause de l'arrivée de tant de réfugiés. Josèphe ne nous apprend-il pas <sup>2</sup> qu'une année, à l'occasion de la Pâque, on compta dans la capitale plus de deux millions d'âmes, de nombreux Juifs étrangers étant venus pour célébrer la fête? Or, les circonstances étaient maintenant analogues. Mais on croit généralement que les chiffres donnés par Josèphe sont exagérés. En temps ordinaire, la ville aurait difficilement contenu plus de 30.000 à 40.000 habitants.

Jérusalem était divisée en plusieurs quartiers. La ville haute, qui correspondait à la colline actuelle de Sion, formait le plus distingué de tous. On y admirait de riches édifices. De là on arrivait au temple par un pont qui franchissait la vallée de *Tyropéon*. Au Nord<sup>3</sup> s'étendait la ville basse ou *Akra*, et, encore plus au Nord, le faubourg de Bézétha, qui était le quartier le plus récent de Jérusalem<sup>4</sup>. Si la ville haute était surtout habitée par l'aristocratie juive, la ville basse servait de résidence à la petite bourgeoisie et à la population ouvrière. Elle contenait aussi les marchés destinés aux lainages et aux vêtements, aux objets de fer, au bétail, etc.<sup>5</sup>. Le temple, avec la citadelle Antonia qui le flanquait au Nord-Ouest, formait un quartier à part, car de solides murailles l'entouraient de tous côtés.

L'ossature géologique du terrain sur lequel Jérusalem a été construite est vraiment remarquable. De trois côtés, à l'Est, au Sud et en grande partie à l'Ouest, le plateau qui lui sert de base est entouré d'un profond ravin, auquel on donnait autrefois, à l'Est, le nom de vallée du Cédron, et, dans les deux autres directions, celui de vallée d'Hinnom. La vallée du Cédron attire spécialement l'attention par ses formes caractéristiques. Les deux énormes fossés descendent l'un et l'autre par une pente assez rapide, jusqu'à ce qu'ils se rejoignent à l'angle sud-est de la ville, auprès de l'ancienne fontaine de Rogel. Ainsi placée, Jérusalem semble s'avancer comme sur un promontoire. Il suit de là que, dans les trois directions qui viennent d'être indiquées, elle était merveilleusement protégée par la nature et facile à défendre. Il n'en était pas de même du côté du Nord, où l'assaillant n'était arrêté par aucun obstacle naturel sérieux. Aussi

1. *Hist.*, v, 13.

2. *Bell. jud.*, VI, ix, 3. Cf. *Pesachim*, 64, 6.

3. Selon divers auteurs, à l'Est.

4. C'est pourquoi Josèphe, *Bell. jud.*, V, iv, 2, la nomme *χαίνόπολις*, « ville neuve ». Mais ce nom ne saurait être la vraie traduction du mot araméen *Bézétha*, qui est encore incertaine. On a proposé celle de « maison (c'est-à-dire plantation) d'oliviers ».

5. Josèphe, *Bell. jud.*, II, xix, 4; V, viii, 1; *Erabin*, x, 9, etc.

avons-nous eu à constater que c'est par là que l'avaient attaquée tour à tour les Assyriens, les Babyloniens, et tout récemment le légat romain Cestius. Mais l'art militaire s'était appliqué depuis longtemps, non seulement à la garantir de ce côté, mais à la ceindre tout entière de remparts qui lui servaient de bouclier.

La Bible, l'historien Josèphe, la topographie et l'archéologie ont permis de reconstituer assez exactement la triple muraille qui défendait la métropole juive, lorsque les Romains vinrent en faire le siège. La plus ancienne avait été construite par David et complétée par Salomon <sup>1</sup>. Josèphe donne la description suivante <sup>2</sup> de ce qu'elle était de son temps : « Elle commençait du côté du Nord, à la tour dite Hippicas, s'avancait ensuite jusqu'à l'endroit appelé Xystos,... et se terminait au portique occidental du temple. A l'Ouest, elle commençait à la même tour, se prolongeait à travers la région appelée Bethso jusqu'à la porte des Esséniens. Ensuite, du côté du Sud, elle tournait au delà de la piscine de Siloé; puis, delà, elle s'inclinait vers la piscine de Salomon... et se joignait au portique oriental du temple <sup>3</sup>. » Cette muraille ceignait donc Jérusalem de toutes parts.

La seconde, construite par les rois Ézéchias et Manassé <sup>4</sup>, ne couvrait que le nord de la ville. Josèphe en esquisse très brièvement le tracé <sup>5</sup> : « Le second mur avait son point de départ à la porte qu'on nomme Gennath et qui faisait partie du premier mur; il enveloppait seulement la partie septentrionale (de la cité) et se prolongeait jusqu'à l'Antonia. » Ce rempart avait donc été établi pour protéger la ville basse, Jérusalem s'était agrandie dans cette direction. Ses deux points d'attache sont clairement marqués. Les fouilles et recherches entreprises de nos jours ont permis de déterminer assez exactement les détails du tracé <sup>6</sup>.

L'agrandissement continuel de Jérusalem du côté du Nord, — la seule direction dans laquelle cet agrandissement fût possible — nécessita l'établissement d'une troisième muraille, destinée à protéger la ville nouvelle, le quartier de Bézétha. D'après les indications laissées par Josèphe <sup>7</sup>, elle suivit à peu près les mêmes lignes que le

1. Voir II Rois, v, 7-9; III Rois, xi, 27.

2. *Bell. jud.*, V, iv, 2.

3. La carte ci-jointe, dressée par Mgr Legendre, permettra de suivre cette description et les deux suivantes.

4. II Par., xxxii, 3-5, 30; xxxiii, 14.

5. *Bell. jud.*, V, iv, 9.

6. Voir Vincent, « La seconde enceinte de Jérusalem », *Revue biblique*, 1902, p. 31-37; cf. Legendre, dans F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. III, col. 1361-1362.

7. *Bell. jud.*, V, iv, 2.



rempart septentrional actuel, depuis la porte de Jaffa<sup>1</sup> jusqu'à la porte *Bab-Sitti-Mariam*; peut-être s'avancait-elle davantage vers le Nord. Il a été dit plus haut que cette muraille avait été commencée par Agrippa I<sup>er</sup>; mais que ce prince, apprenant que cette construction éveillait les susceptibilités des Romains, avait fait suspendre les travaux. Les énormes blocs de pierre préparés par ses ordres demeurèrent donc sur le terrain; ils furent utilisés plus tard par les Juifs pour fortifier encore la ville, vers l'époque du siège.

Ces trois murailles étaient construites en zig-zag<sup>2</sup> et flanquées de tours et de bastions solides; qui rendaient la défense encore plus facile et plus puissante. Le rempart le plus ancien comptait quatre-vingt-dix tours; le second en avait quatorze; le troisième soixante; dont les plus célèbres avaient reçu les noms d'Hippicos, de Mariammé et de Phasaël. Elles avaient été construites par Hérode le Grand, qui les avait ainsi appelées en l'honneur d'un de ses amis mort dans une guerre contre les Parthes, de sa femme la plus aimée, et de celui de ses frères qui lui avait été si cher<sup>3</sup>. Le temple aussi formait, avec ses divers édifices et ses vastes cours, une véritable forteresse, dont Pompée n'avait pu s'emparer qu'après de rudes combats. Ainsi protégée, Jérusalem fut capable de résister pendant plus de cinq mois aux légions romaines, renommées pour leur vaillance, et aux puissantes machines de siège dont elles étaient munies. Sans les dissensions intérieures et la guerre civile qui éclatèrent promptement entre les divers partis, elle aurait pu soutenir un siège beaucoup plus long.

La métropole juive n'était pas seulement une place très forte; c'était aussi une ville admirablement belle. Contemplons-la du sommet du mont des Oliviers. « En avant, le temple tout ruisselant d'or et resplendissant de marbre blanc, entouré de ses magnifiques galeries; par derrière, tout un glorieux assemblage de palais, d'édifices bigarrés, de maisons se surplombant les unes les autres<sup>4</sup>; à droite et à gauche, une gracieuse ondulation de collines plus boisées alors qu'aujourd'hui. Si, maintenant qu'elle n'est plus qu'un pâle reflet de son ancienne beauté, Jérusalem présente encore, de ce même lieu, un panorama splendide, que n'était-ce pas à cette époque, où elle était regardée, par ses ennemis eux-mêmes, comme une des

1. D'après Josèphe, depuis la tour *Hippicos*, à l'ouest de la ville, en passant ensuite auprès de la tour *Pséphinos*, qui était alors la plus haute des tours de Jérusalem.

2. Tacite, *Hist.*, v, 11.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, V, iv, 1-4.

4. « C'est une ville dont toutes les parties se tiennent ensemble », lisons-nous au psaume cxxi (hébr. cxxii). Cela tenait à ce qu'elle était resserrée, comme aujourd'hui encore, dans un espace relativement étroit.

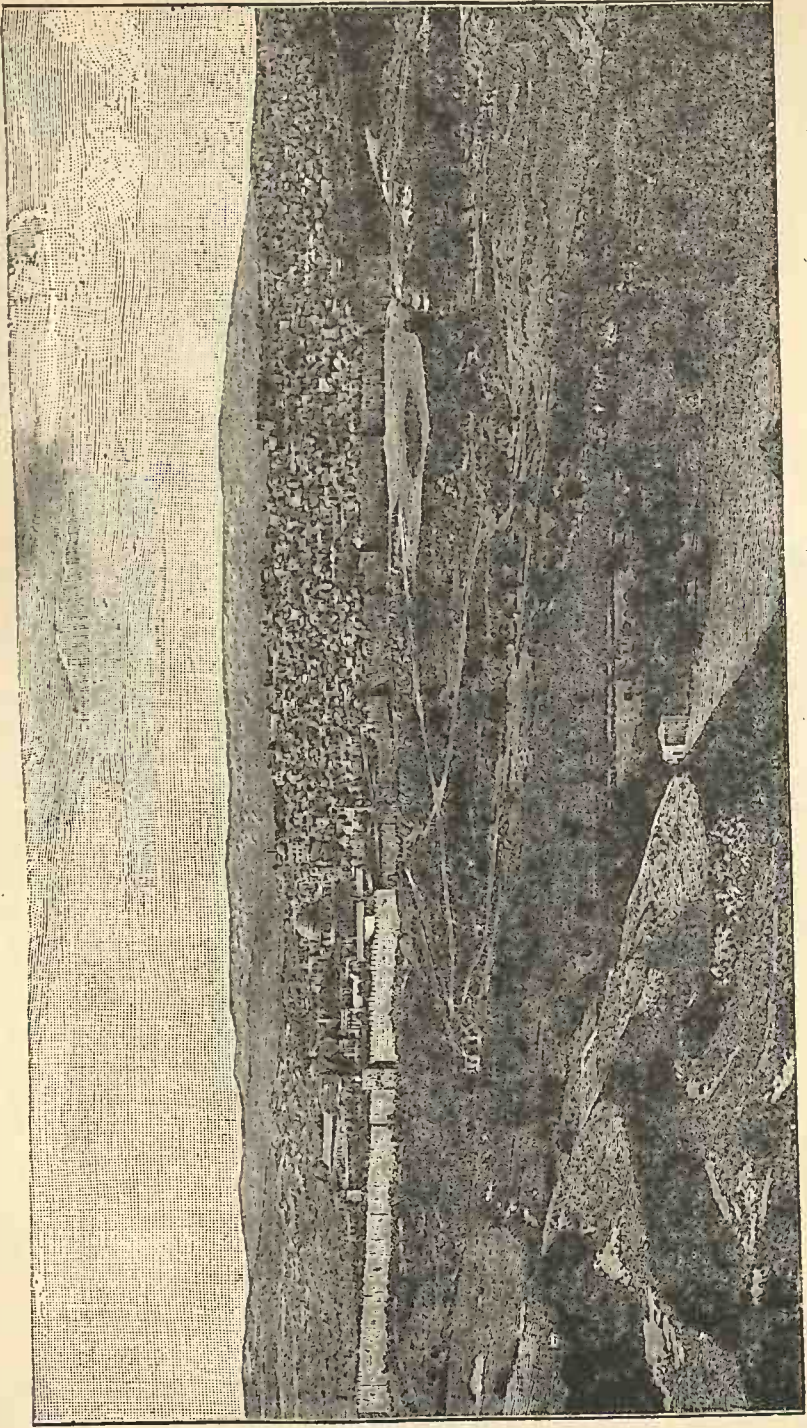


Fig. 168. -- Vue de la Jérusalem actuelle.

merveilles du monde <sup>1</sup>? De plus, ses remparts et ses bastions l'entouraient et l'encadraient comme un diadème qui symbolisait sa force et qui ajoutait à sa grâce <sup>2</sup>. » Le manque de place avait raréfié la verdure et les jardins à l'intérieur de la vieille cité; mais ils s'épalaient à Bézéthà et surtout en dehors des remparts <sup>3</sup>.

Les détails qui précèdent faciliteront et éclaireront notre marche, à travers les douloureux événements que nous avons à raconter. Les échecs multipliés des troupes juives en Galilée, et aussi en Judée, où elles avaient essayé en vain de s'emparer des villes maritimes pour barrer la route aux Romains, excitèrent au plus haut degré la colère des zélotes et de nombreux habitants de Jérusalem qui accusaient, non sans quelque raison, les chefs du peuple d'avoir été inférieurs à leur tâche. Il y eut un commencement de sédition contre ceux qui avaient dirigé jusqu'alors les opérations militaires. On voulait les destituer violemment. Mais ils crurent de leur devoir de résister. A la tête de la faction puissante des zélotes était Jean de Giscala. Entreprenant, fougueux, il eut vite fait de se créer un parti considérable parmi la population, en attisant le feu de la résistance aux Romains jusqu'au bout. Lui et les siens ne tardèrent pas à devenir les vrais maîtres de la ville <sup>4</sup>. Ils écartèrent d'abord, en les emprisonnant ou en leur donnant la mort, tous ceux qui ne partageaient pas leurs sentiments. Ils destituèrent le grand prêtre et en élurent un autre, simple prêtre, qui ne comprenait rien à son nouveau rôle; mais il se laissait diriger par eux à leur gré, et ils ne demandaient pas autre chose de lui <sup>5</sup>. Les personnages les plus influents de Jérusalem, tels que le célèbre rabbin Simon fils de Gamaliel, les deux anciens pontifes Ananos et Joseph, se dressèrent alors courageusement, avec d'autres hommes modérés, contre les zélotes, et s'efforcèrent de soulever l'opposition du peuple contre leurs folles entreprises <sup>6</sup>. Ils réussirent, en effet, à enfermer ces fanatiques dans l'enclos du temple, où ils s'étaient réfugiés quand ils se virent en minorité. Le sang avait coulé à l'entrée du domaine sacré; mais les vainqueurs ne voulurent pas le profaner en continuant la bataille à l'intérieur. Ils se contentèrent donc de surveiller jour et nuit les zélotes, espérant les amener ainsi à se rendre et à déposer les armes.

Cependant, les zélotes galiléens n'avaient point pris part à cette lutte. Le bruit s'étant alors répandu que les modérés, à la suite de leur victoire, se proposaient de livrer la ville aux Romains, Jean de

1. Tacite, *Hist.*, v, 8; Stanley, *Sinai and Palestine*, nouv. édit.

2. L. Cl. Fillion, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. III, p. 219.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, 1, 1; *Babakama*, 82, b.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, III, 1-3.

5. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, III, 1-8; Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 269.

6. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, III, 9-11.

Giscala groupa ses gens et s'avança pour secourir ses confédérés. Tous ensemble, ils convinrent d'appeler à leur aide les bandes iduméennes. Celles-ci, averties par des émissaires secrets, accoururent volontiers, car elles ne demandaient que la guerre et le pillage; mais les modérés leur fermèrent les portes de Jérusalem, qui furent soigneusement gardées. Les Iduméens annoncèrent qu'ils demeureraient campés au pied des remparts, pour repousser les Romains, qu'on disait s'approcher de la capitale. Ils tinrent parole; toutefois, la nuit qui suivit leur arrivée, un orage d'une violence extraordinaire éclata sur la ville. La vigilance des gardiens en fut affaiblie; car, pour se mettre à l'abri des torrents de pluie qui les inondaient, beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les maisons voisines. Les zélotes profitèrent de ce trouble pour ouvrir les portes de Jérusalem aux Iduméens, qui, à peine entrés, commencèrent leur œuvre de carnage et de pillage, à laquelle les zélotes ne s'associèrent que trop. Il y eut une série de jours horribles pour la partie la plus distinguée et la plus riche de la population, qu'on accusait de complaisance à l'égard des Romains détestés. Les anciens grands prêtres Ananos et Joseph furent du nombre des premières victimes. Les zélotes instituèrent pourtant un tribunal chargé de juger les accusés. Mais un seul fait suffira pour montrer ce que valait cette institution. Les juges ayant mis hors de cause un certain Zacharie, fils de Baruch, deux zélotes le massacrèrent quand même, en s'écriant avec une impitoyable ironie : « Tu as aussi notre voix <sup>1</sup>. »

La faction dirigée par Jean de Giscala était, on le voit, de plus en plus maîtresse de Jérusalem. Elle supprima le Sanhédrin, dont elle s'arrogea tous les droits et tous les pouvoirs. Les Iduméens, quelque temps après leur arrivée, furent las de piller et d'égorger. Du reste, ils s'étaient promptement aperçus que l'aristocratie et la bourgeoisie de la métropole avaient été calomniées par les zélotes; ils s'éloignèrent donc en grand nombre, ne voulant pas fraterniser davantage avec ceux-ci <sup>2</sup>. Il en résulta que Jean de Giscala devint plus puissant que jamais; personne n'osait lui résister, et un régime de terreur régna dans la ville. Josèphe décrit tout au long ces scènes affreuses.

Les officiers de Vespasien le pressaient de mettre cette situation à profit pour attaquer Jérusalem. Général prudent et habile, il préféra laisser les Juifs s'affaiblir de plus en plus par leurs divisions mutuelles <sup>3</sup>. Néanmoins, au printemps de l'année 68, il reprit le cours de ses opérations militaires, mais contre la Pérée, qui s'était également soulevée. Il y amena un détachement composé de 3.000 fan-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, v, 1-4. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, v, 5; vi, 1. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, vi, 2, 3.

tassins et de 500 cavaliers, avec lequel il s'empara de Gadara, de Gérasa et d'autres villes importantes. Il ne lui fallut que trois mois pour soumettre toute la province<sup>1</sup>. Un peu plus tard, à la tête de toute son armée, Vespasien occupa Antipatrius, Lydda et Jamnia, parcourut aussi l'Idumée en vainqueur, puis la Samarie jusqu'à Naplouse; car elle s'était révoltée contre Rome en même temps que les Juifs. Au mois de juin, il arrivait à Jéricho, où il laissait une garnison<sup>2</sup>.

Le généralissime romain crut alors que, le pays étant soumis tout entier, il pouvait commencer le siège de Jérusalem, sans avoir à redouter du dehors aucun péril. Il revint donc à Césarée de Palestine, où il s'occupait des préparatifs exigés par cette difficile campagne, quand une grave nouvelle lui parvint. Les légions de la Gaule et de l'Espagne avaient proclamé Galba empereur, et Néron était mort aussi honteusement qu'il avait vécu (juin 68). Voyant la situation de l'empire si troublée, Vespasien ne jugea pas à propos d'entreprendre alors une opération si délicate que le siège de Jérusalem, et il prit une attitude d'expectative, pour voir quelle serait la suite des événements. Il envoya cependant son fils Titus et le roi Agrippa II saluer en son nom le nouvel empereur. Mais ils n'étaient pas encore arrivés au delà de Corinthe, lorsqu'ils apprirent que Galba avait été assassiné à son tour (15 janvier 69). Ils revinrent donc à Césarée, et Vespasien continua de jouer le rôle d'un *cunctator*<sup>3</sup>.

Un émule de Jean de Giscala, Simon Car Giora, ardent comme lui, avait utilisé cette période de paix relative pour réunir aussi de nombreux partisans, avec lesquels il mettait au pillage les districts du sud de la Palestine. Il avait même réussi à pénétrer de force dans la ville d'Hébron, d'où il était reparti chargé d'un riche butin<sup>4</sup>. Il parut donc nécessaire à Vespasien de soumettre la Judée plus à fond. En juin 69, il quitta Césarée avec son armée, et réduisit à l'impuissance les districts de Gaphna et d'Akrabata, les villes de Béthel et d'Éphraïm (l'Éphrem de saint Jean, XI, 54, à l'est de Béthel), et arriva jusqu'auprès de Jérusalem. En même temps, Céréalis, un de ses lieutenants, s'emparait d'Hébron, qui avait refusé de lui ouvrir ses portes, et il la détruisait en partie. Désormais, à part Jérusalem et les trois forteresses d'Hérodition, de Masada et de Machéronte, la Palestine entière était au pouvoir des Romains<sup>5</sup>.

Cependant Simon Car Giora s'était réfugié à Jérusalem avec sa bande; voici à quelle occasion. Nous l'avons dit, jusqu'alors (printemps de l'année 69) Jean de Giscala y avait régné en despote tout-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VII, 4-6. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, VIII, 1. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, IX, 2; Tacite, *Hist.*, II, 1-4. — 4. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, IX, 3-8. — 5. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, IX, 9.

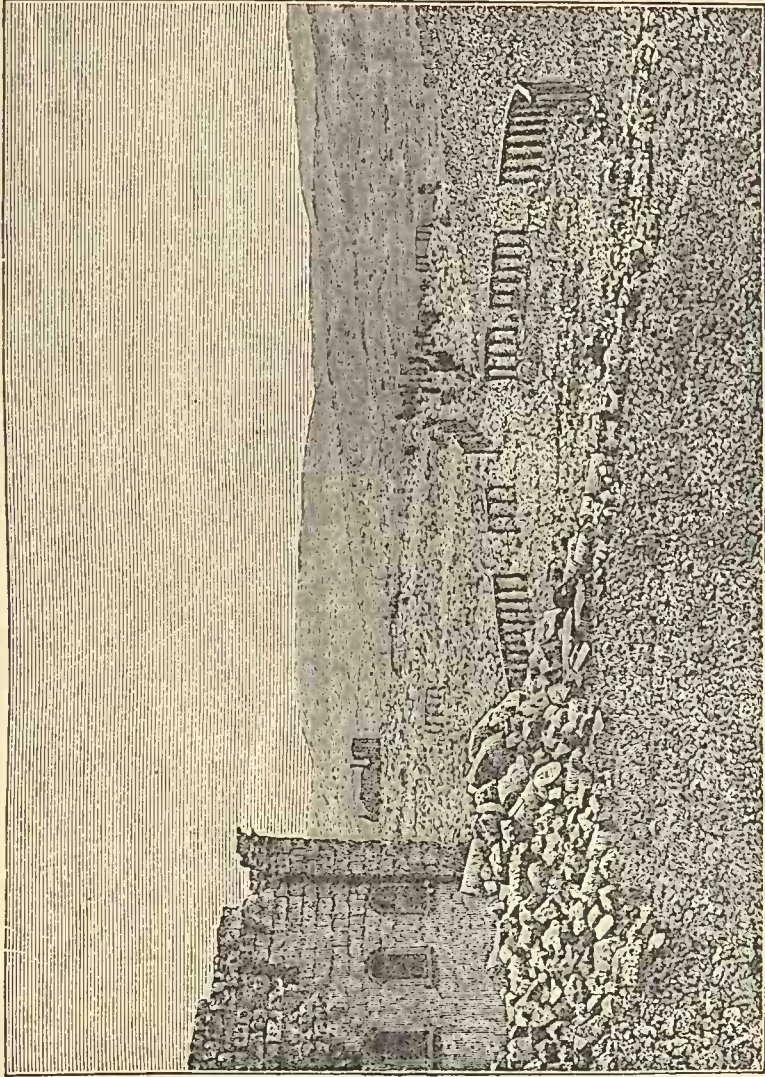


Fig. 169. — Vue générale des ruines de Gérasa.  
(D'après de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, Atlas, pl. 52.)

puissant. Avec sa tolérance, beaucoup de ses partisans avaient donné l'exemple de l'immoralité la plus honteuse<sup>1</sup>. La partie de la population qui était demeurée saine ayant entendu parler des exploits de Simon, se mit à espérer que, si elle l'appelait à son aide, il la délivrerait de ces horreurs. Sur le conseil de l'ancien pontife Mathias, il fut donc invité à s'établir à Jérusalem avec ses partisans, et il accepta très volontiers cette invitation (août 69). Mais on s'aperçut bientôt que, désormais, on aurait deux tyrans au lieu d'un seul. En effet, bien que Simon Car Giora et Jean de Giscala fussent des rivaux très hostiles l'un à l'autre, ils regardaient ceux des habitants qui possédaient quelque fortune comme une proie qui leur appartenait en commun<sup>2</sup>. Pendant ce temps, personne ne songeait à aller attaquer les Romains, car chacune des factions, mutuellement jalouses, craignait que, pendant son absence, la prééminence ne passât à sa rivale. Deux années, très précieuses pour la défense, furent ainsi perdues. Malgré tout, la plus grande partie de la population de Jérusalem et ceux qui prétendaient être ses vaillants défenseurs étaient persuadés que ni la ville ni le temple ne pouvaient tomber au pouvoir des Romains, quelque puissants qu'ils fussent. Des hommes qui se prétendaient inspirés du ciel proclamaient bien haut que Dieu n'abandonnerait pas son peuple, sa cité chérie, son sanctuaire de prédilection. Il opérerait plutôt prodiges sur prodiges, pour les protéger<sup>3</sup>.

Mais d'autres, depuis longtemps, voyaient ou croyaient voir des signes surnaturels, qui présageaient la ruine prochaine de la ville. Une étoile en forme de glaive aurait paru, menaçante, au-dessus d'elle. En pleine nuit, le temple et l'autel des holocaustes auraient été brillamment illuminés, comme en plein jour. Des chars et des cavaliers de feu auraient manœuvré dans les airs. Quelques prêtres, pénétrant dans le sanctuaire pendant la nuit, auraient entendu comme le bruit d'une foule nombreuse, qui s'éloignait, en disant : « Sortons d'ici ! » Une des portes intérieures du temple, en bronze massif, assujettie par d'énormes verrous, et tellement lourde qu'il fallait vingt hommes pour la fermer, le soir, se serait ouverte tout à coup d'elle-même. Un fait surtout causait le plus vif effroi, parce qu'il se répétait depuis plusieurs années. Avant le commencement de la guerre, un Juif nommé Jésus, fils d'Ananas, s'étais mis à crier soudain dans le temple : « Voix de l'Est, voix de l'Ouest, voix des quatre vents ; Voix contre Jérusalem et contre le temple !... Voix contre tout le peuple ! » Jour et nuit, il parcourait les rues étroites de Jérusalem, en poussant ces cris lugubres. Plusieurs fois les chefs de

1. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, ix, 10. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, ix, 11-20. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, v, 2.

la ville l'avaient fait arrêter et flageller. Après avoir subi ce supplice sans se plaindre, il recommençait, en ajoutant : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Interrogé, il ne faisait pas d'autre réponse. Sa terrible annonce retentissait plus bruyante que jamais à l'époque des fêtes. Il la répéta pendant toute la durée du siège, jusqu'à ce qu'un jour, il la modifia en s'écriant : « Malheur, malheur à moi-même ! » et tomba, frappé à mort par une pierre qu'une baliste romaine avait lancée <sup>1</sup>.

Les choses en étaient là, et Vespasien venait seulement de rentrer à Césarée, lorsqu'on apprit que Vitellius avait été nommé empereur. Les légions qui résidaient en Égypte, en Palestine et en Syrie se dirent alors qu'elles avaient aussi bien que les légions d'Europe le droit d'instituer un chef de l'État, et que Vespasien méritait beaucoup mieux d'être élevé sur le trône que Vitellius, renommé pour ses débauches. Le 1<sup>er</sup> juillet 69, la légion égyptienne élut donc Vespasien comme empereur; quelques jours plus tard, celles de Palestine et de Syrie suivaient son exemple; avant la mi-juillet, tout l'Orient acclamait le nouvel élu <sup>2</sup>. Il accepta; mais la conséquence immédiate de son acceptation fut qu'il ne pouvait pas, désormais, diriger personnellement la guerre contre les Juifs. Il confia donc à son fils Titus, qui avait déjà combattu en Galilée sous ses ordres, le soin de la mener à bonne fin <sup>3</sup>.

La situation avait encore empiré à Jérusalem, car, au lieu de deux factions rivales, il y en avait trois maintenant; celle de Jean de Giscala s'étant dédoublée et ayant donné naissance à celle qui avait acclamé Éléazar comme son chef. Chacune d'elles avait pris possession d'une partie spéciale de la ville; Jean occupait la colline du temple; Éléazar, la cour intérieure du sanctuaire; Simon, la ville haute et une partie de la ville basse. Continuellement en guerre les unes contre les autres, ces factions mettaient un affreux désordre dans la ville. En attendant l'attaque des Romains, on avait accumulé dans les greniers de Jérusalem des provisions considérables de blé, de manière à soutenir un long siège sans avoir à redouter la famine. Les partis rivaux eurent la folie de les brûler, pour empêcher qu'aucun d'eux ne s'en emparât et ne fût seul à en jouir. Ils préparaient ainsi d'avance, de leurs mains criminelles, le mal contre lequel on s'était si bien prémuni <sup>4</sup>.

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, v, 8.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, x, 2-6; Suétone, *Vespas.*, 6; Tacite, *Hist.*, II, 79-81.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, IV, xi, 5.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, V, I, 1-5; Derenbourg, *Essai sur l'histoire... de la Palestine*, p. 281.



## IV. — Le siège et la prise de Jérusalem.

(70 après J.-C.)

Quatre légions avaient été mises à la disposition du nouveau généralissime romain, pour assiéger et réduire Jérusalem à se soumettre : à la Ve, à la Xe et à la XVe, avec lesquelles son père avait remporté de si brillants succès, fut ajoutée la XIIe. Titus avait également sous ses ordres les troupes auxiliaires fournies par les rois alliés des contrées voisines. Ses préparatifs ne furent complètement achevés qu'au printemps de l'année 70. Il partit de la Césarée maritime avec une armée forte d'au moins 80.000 hommes, qu'accompagnaient de nombreuses et puissantes machines de siège<sup>1</sup>. Il s'établit d'abord sur le mont Scopus, au nord de Jérusalem. Pour se rendre compte personnellement de la topographie des environs de la ville, il les parcourut, suivi seulement de 500 cavaliers. N'apercevant d'abord aucun guerrier juif, durant cette inspection, il supposa que les habitants étaient intimidés et n'offriraient aucune résistance. Mais, tout à coup, une porte de la ville s'ouvrait, des combattants en sortirent et parvinrent, dans un rapide élan, à séparer le généralissime de son escorte. Il serait tombé entre leurs mains, si la crainte de devenir l'objet de la moquerie universelle n'eût accru sa bravoure et celle de ses compagnons. Ils réussirent tous à s'échapper<sup>2</sup>. A partir de ce jour, les soldats romains comprirent que les adversaires avec lesquels ils auraient à se mesurer à tout instant les égalaient en valeur et en audace.

La XIIe légion s'était approchée de Jérusalem par Jéricho. Tandis qu'elle s'occupait à organiser son camp, à l'est de Jérusalem, sur le mont des Oliviers, elle fut attaquée avec une véritable furie par les Juifs. Elle aurait subi une défaite complète, si Titus n'eût relevé son courage par sa présence; elle parvint ainsi à repousser les assaillants<sup>3</sup>. Mais ce n'étaient là que de simples escarmouches. Malheureusement, l'arrivée menaçante des Romains devant les remparts de la capitale juive n'avait point calmé les haines et la jalousie des diverses factions. Il y eut encore un conflit et un massacre dans l'intérieur de la ville, pendant les fêtes pascales. Le parti d'Éléazar, qui s'était emparé des cours du temple, y laissa pénétrer les pèlerins. Les zélotes de Jean de Giscala en profitèrent, pour se glisser à travers la foule, avec des armes cachées sous leurs vêtements; puis ils tombèrent à l'improviste sur Éléazar et ses gens, qui, se sentant trop faibles pour opposer une résistance sérieuse, durent céder la

1. Josèphe, *Bell. jud.*, V, 1, 6. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, V, II, 1, 2. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, V, II, 4, 5.

place. Leur parti fut dès lors impuissant, et il n'y eut de nouveau dans la ville que deux factions, celle de Jean et celle de Simon <sup>1</sup>.

Il a été dit à plusieurs reprises que le côté de Jérusalem le moins défendu par la nature du terrain était celui du Nord. C'est pourquoi il avait été fortifié, dans le cours des temps, par un triple rempart. C'est pour ce même motif, les autres côtés de la ville étant moralement inabordables, que Titus commença son attaque dans cette direction. Le troisième rempart, récemment et imparfaitement achevé, renfermait le quartier de Bézéthà. Le général romain installa



Fig. 170. — Cavalier auxiliaire de l'armée romaine.

sur trois points de ce mur de puissants béliers, qui le frappèrent à coups redoublés. Cette fois, la menace était plus pressante; aussi amena-t-elle la paix entre les deux factions, qui s'entendirent pour opérer ensemble des sorties vigoureuses, afin d'empêcher l'avance de l'ennemi. Dans l'une d'elles, ils eurent un tel succès, que, sans l'intervention personnelle de Titus, les machines romaines auraient été détruites <sup>2</sup>. Suétone raconte <sup>3</sup> que le généralissime perça lui-même douze Juifs de ses flèches. Au bout de quinze jours, l'un de ses puissants béliers avait pratiqué dans la muraille une brèche suffisante pour permettre aux Romains de pénétrer dans la « nouvelle ville », enfermée entre le second et le troisième rempart <sup>4</sup>.

1. Josèphe, *Bell. jud.*, V, III, 1.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, V, VI, 2-5.

3. *Tit.*, 5.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, V, VII, 3.

C'était déjà un avantage considérable. Les assaillants s'attaquèrent alors au second mur, qui céda cinq jours plus tard. Avec une élite de ses légionnaires, Titus essaya de s'installer aussi dans la « ville basse », située entre le second et le premier mur. Les Juifs réussirent à l'en chasser; mais, quatre jours après, il revint à la charge et se maintint alors dans la position conquise. Ces débuts étaient de mauvais augure pour les défenseurs <sup>1</sup>. Titus fit ensuite élever par

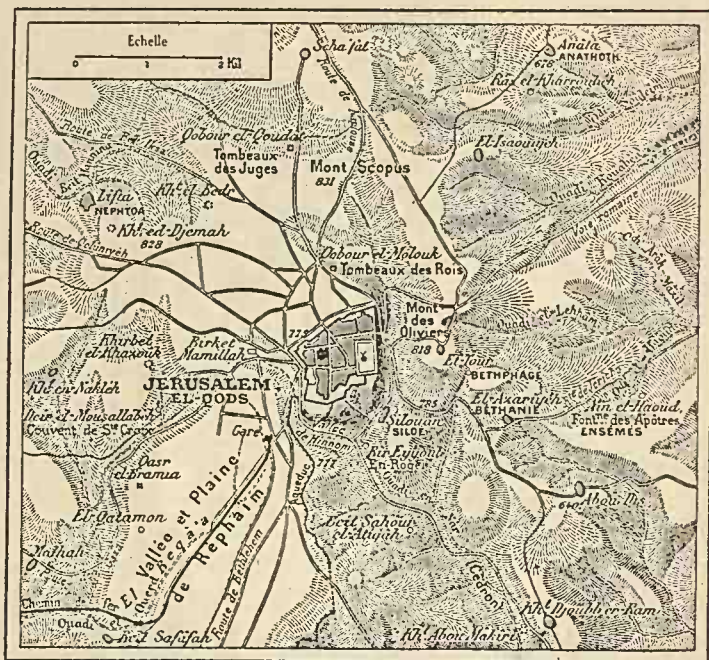


Fig. 171. — Carte des environs de Jérusalem.

ses soldats quatre terrasses, destinées à faciliter l'assaut du rempart septentrional le plus intérieur. Chacune des quatre légions fut chargée de construire une de ces terrasses, dont deux étaient dirigées contre la ville haute, défendue par Simon Car Giora, et deux contre la citadelle Antonia, confiée à Jean de Giscala <sup>2</sup>. Pendant l'exécution de ces travaux, qui demanda dix-sept jours, Josèphe se présenta, au nom de Titus, pour inviter la population à se rendre. On rejeta cette proposition avec horreur, car les zélotes n'étaient pas seuls à combattre : tous ceux des habitants qui étaient capables de porter

1. Josèphe, *Bell. jud.*, V, vii, 3, 4; viii, 1, 2.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, V, ix, 2.

les armes, leur prêtaient main-forte, avec un admirable mépris de la mort. On vit même des femmes se transformer en guerriers <sup>1</sup>.

Mais les vivres commencèrent alors à se raréfier dans la ville. Des pauvres nombreux sortirent, afin de chercher quelques aliments dans les champs voisins. Pour inspirer de la terreur aux assiégés, les Romains crucifièrent, ou renvoyèrent après leur avoir fait subir quelque mutilation, tous ceux de ces malheureux qui tombèrent entre leurs mains <sup>2</sup>.

Les quatre terrasses furent achevées dans le cours du mois de mai. Les Juifs n'avaient pas essayé d'en enrayer la construction; ils les attaquèrent alors avec un plein succès. Au-dessous de celles



Fig. 172. — Soldats romains occupés à construire un *agger* ou retranchement.  
(D'après un ancien bas-relief.)

qui avaient été dressées devant la citadelle Antonia, Jean de Giscala fit creuser une galerie souterraine, que soutenaient des pieux de bois. On mit ensuite le feu à ces pieux, et les deux terrasses s'écroulèrent. Le surlendemain, Simon Car Giora réussit pareillement à renverser les deux autres <sup>3</sup>. Titus, voyant à quel point la résistance était opiniâtre, recourut alors à un autre moyen pour la dompter. Il savait que la famine commençait à exercer ses ravages dans Jérusalem; il fit d'elle sa puissante alliée. Il entoura la ville entière d'un mur de circonvolution, dans lequel n'était pratiquée aucune issue et que ses soldats surveillaient nuit et jour; de la sorte, les assiégés ne pouvaient ni sortir, ni recevoir du dehors des provisions ou un secours quelconque. Ce travail fut accompli avec une étonnante rapidité, tant les troupes s'y livrèrent avec entrain <sup>4</sup>.

Ce détail avait été clairement prédit par Notre-Seigneur Jésus-

1. Tacite, *Hist.*, v, 13.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, V, x, 2-5; xi, 1, 2.

3. *Bell. jud.*, V, xi, 4-6.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, V, xii, 1, 2.

Christ, dans sa prophétie sur la ruine de Jérusalem<sup>1</sup> : « Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts. » Il s'agit de l'*agger*, sorte de retranchement ou de rempart artificiel, destiné soit à protéger un camp, soit à investir une ville. Il consistait d'ordinaire en une vaste levée de terre, surmontée de palissades et protégée extérieurement par une tranchée<sup>2</sup>. Le résultat que le généralissime avait en vue fut pleinement réalisé; car la famine prit bientôt des proportions effrayantes dans l'intérieur de Jérusalem, les Romains ayant en même temps saccagé les jardins et les champs situés entre la ville et ce retranchement. Le fléau atteignit d'abord les classes inférieures de la population, dont les maigres provisions étaient depuis longtemps épuisées. Les maisons se remplirent de cadavres, qu'on ne se donnait pas même la peine de porter au cimetière, et que les autorités furent obligées de faire enlever aux frais de la ville. On voyait errer dans les rues des gens affreusement amaigris, qui ressemblaient à des fantômes. Comme autrefois, durant le siège de Jérusalem par les Chaldéens de Nabuchodonosor, on vit même une mère égorger et faire cuire son enfant pour se repaître de sa chair<sup>3</sup>. Jean de Giscala, qui s'était établi dans l'enclos du temple, partagea entre ses soldats les provisions de vin et d'huile mises en réserve pour le service du culte.

Titus, revenant alors à son premier projet, fit de nouveau construire quatre terrasses, dressées cette fois en face de la citadelle Antonia. Comme elles étaient établies entièrement en bois, et que tous les arbres des environs de Jérusalem avaient été depuis longtemps abattus et utilisés pour d'autres travaux, il fallait en aller chercher les matériaux à 90 stades (16 kil. 550 de distance). Mais aucune difficulté n'arrêtait les légionnaires romains; aussi cet important travail fut-il exécuté en vingt et un jours<sup>4</sup>. Jean de Giscala essaya encore de détruire ces terrasses; mais sa tentative fut vaine tant la vigilance des Romains était grande maintenant<sup>5</sup>. Les énormes béliers se mirent donc à abattre le rempart le plus intérieur, où une brèche fut bientôt pratiquée. Toutefois, Jean de Giscala avait été très actif, lui aussi, de sorte que les Romains trouvèrent, derrière la brèche, un autre rempart construit par les zélotes. Néanmoins,

1. S. Luc, xxiv, 43.

2. A. Rich, *Dictionn. des antiquités romaines et grecques*, aux mots « Agger » et « Vallum ».

3. Josèphe, *Bell. jud.*, V, xii, 3; xiii, 7; VI, iii, 3 et 4; Eusèbe, *Hist. eccl.*, iii, 6; Derenbourg, *Essai sur l'histoire...*, p. 285; Thrènes, ii, 20; iv, 10. Cette femme se nommait Marie et était originaire de Beth-Ésòb, en Pérée.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, V, xii, 4.

5. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, i, 1-3.

douze légionnaires, encouragés par Titus, essayèrent d'escalader ce nouveau mur; mais ils échouèrent, et quatre d'entre eux trouvèrent la mort dans cette audacieuse entreprise<sup>1</sup>. Le surlendemain, pendant la nuit, trente autres soldats renouvelaient cette escalade périlleuse. Ils eurent un plein succès, car ils massacrèrent les premiers postes juifs, et pénétrèrent dans la ville. Titus et d'autres légionnaires y entrèrent à leur suite, et parvinrent à refouler les zélotes jusqu'à l'enceinte du temple. Il est vrai qu'ils durent reculer bientôt après; mais ils restèrent maîtres de la citadelle Antonia, qui fut immédiatement rasée<sup>2</sup>.

Jusqu'à cette date (juillet 70), les prêtres avaient continué d'offrir régulièrement le sacrifice, dit perpétuel, du matin et du soir, auquel les Juifs attachaient une importance particulière, parce qu'il était offert au nom de toute leur nation. On dut le supprimer alors, les victimes à immoler faisant défaut. Josèphe adressa à ses compatriotes une nouvelle invitation à se rendre; il en fut encore pour ses frais d'éloquence, bien qu'il eût promis, au nom du généralissime que le temple serait épargné. Une attaque contre les murs du temple ayant alors échoué, Titus se disposa à en faire l'assaut d'après les règles ordinaires<sup>3</sup>. Quatre nouvelles terrasses furent donc préparées. Tandis qu'on y travaillait, quelques légionnaires, profitant de l'absence des guerriers juifs, grimpèrent sur la galerie qui entourait le temple du côté de l'Ouest. Mais les assiégés les aperçurent, et mirent le feu aux matières combustibles qui avaient été accumulées à dessein en cet endroit, de sorte que les légionnaires périrent dans les flammes<sup>4</sup>.

Tout en combattant l'ennemi avec une véritable frénésie, les zélotes n'avaient pas cessé de poursuivre avec une âpre hostilité ceux de leurs compatriotes dont les sentiments à l'égard de Rome leur semblaient trop tièdes, ou qui désiraient faire la paix avec elle. C'est ainsi que plusieurs habitants, découragés par la lenteur et les horreurs de cette guerre, étant allés se rendre aux Romains, les zélotes condamnèrent à mort leurs parents, pour empêcher cet exemple de devenir contagieux. La famine continuait aussi ses ravages; pour lui échapper, d'autres Juifs quittèrent également la ville. Mais les soldats de Titus, sachant que plusieurs d'entre eux avaient avalé des pièces d'or, dans l'espoir que, de la sorte, ils n'en seraient pas dépouillés, leur ouvraient cruellement le ventre pour s'en emparer<sup>5</sup>. Les pauvres n'étaient d'ailleurs pas seuls désormais à souffrir de la faim et de la misère. Toutes les classes en avaient leur

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, I, 3-6. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, I, 3-6. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, II, 1-6. — 4. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, III, 1, 2. — 5. Josèphe, *Bell. jud.*, V, XIII, 2-5.

large part, car l'or et l'argent avaient perdu toute leur valeur, puisque les aliments que ces métaux précieux auraient pu servir à acheter n'existaient plus. Le nombre de ceux qui mouraient de faim était énorme. On se disputait des morceaux de cuir, des brins d'herbe, qu'on cherchait dans les tas d'ordure. Pour la plupart des assiégés, la vie était devenue intolérable<sup>1</sup>, car la peste se joignit bientôt à la famine, pour augmenter le nombre des victimes. Mais les zélotes supportaient ces maux avec un courage invincible.

Au mois d'août, Titus put faire jouer ses béliers contre les murailles qui entouraient l'enclos du temple; mais elles étaient si épaisses et si solides qu'on ne réussit point à les entamer sérieusement. Après six jours d'essais infructueux, le généralissime romain se décida à



Fig. 173. — Bélier romain, abrité par une *testudo*. (Bas-relief de Septime-Sévère.)  
A gauche, les Romains s'avancent entourant le bélier destiné à attaquer une ville des Parthes.  
A droite, les Parthes sortent de la ville avec leur étendard pour capituler.

mettre le feu aux portes qui donnaient accès dans l'enclos sacré. On incendia aussi les vastes édifices qui entouraient le sanctuaire proprement dit ou *hiéron*. En même temps, dans un conseil de guerre, Titus annonça qu'il fallait à tout prix épargner le sanctuaire. Mais le lendemain, les zélotes ayant fait, des cours intérieures dans lesquelles ils s'étaient enfermés, deux sorties successives et ayant été repoussés, un des soldats romains qui les poursuivaient après leur seconde sortie, saisit un brandon enflammé — car l'incendie faisait toujours rage — se fit soulever par un de ses camarades et jeta ce tison, par une fenêtre, dans l'intérieur du *hiéron*<sup>2</sup>. Titus, aussitôt averti, accourut avec ses troupes, auxquelles il ordonna d'éteindre l'incendie. Mais un combat furieux s'engagea entre les Juifs et les Romains. L'ordre de Titus ne fut pas entendu, ou ne fut pas exécuté. Surexcités, les légionnaires jetaient plutôt de nouveaux brandons parmi les

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, iii, 3, 4; le traité talmudique *Gittin*, 33, a; le *Midrasch Thillin*, 67, c et 68, b.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, iv, 4-5.

flammes, dont le magnifique édifice, qui venait à peine d'être achevé, devint rapidement la proie. C'est à peine si Titus put jeter un coup d'œil sur l'intérieur du sanctuaire avant qu'il se fût effondré (10 ab 70) <sup>1</sup>.

Les Romains massacrèrent alors impitoyablement tous les Juifs qu'ils rencontrèrent dans les cours du temple : vieillards, femmes et enfants, prêtres et guerriers; personne ne fut épargné dans ce sanglant carnage, qui fit plusieurs milliers de victimes. Même à cette heure néfaste, de faux prophètes tenaient en suspens la foule juive, en lui promettant qu'un grand miracle allait se produire et qu'une délivrance merveilleuse, inattendue, était certaine. Les cris de guerre des vainqueurs, les lamentations des Juifs, les cris de désespoir des femmes et des enfants, se mêlaient à la crépitation stridente des flammes et s'entendaient au loin, annonçant l'affreux malheur qui venait de fondre sur le peuple de Dieu, et qui achevait sa ruine <sup>2</sup>.

Cependant, Jean de Giscala et Simon profitèrent du trouble occasionné par ces événements tragiques, et purent se retirer dans la ville haute avec les zélotes survivants. D'autre part, les légionnaires romains plantèrent leurs étendards sur les ruines fumantes du temple, et saluèrent leur généralissime, en lui donnant le titre d'*imperator* <sup>3</sup>. Mais la victoire de Titus était encore incomplète, puisqu'il lui restait à expulser Jean de Giscala et Simon de leur dernier retranchement. Il les invita à faire leur soumission. Ils consentirent à négocier; mais ils exigèrent qu'il leur fût permis de se retirer librement, eux et leurs hommes, avec leurs armes. Ils alléguaient, pour expliquer cette condition, qu'ils s'étaient engagés, sous la foi du serment, à mourir plutôt que de déposer les armes; ils violeraient donc leur promesse, s'ils s'en laissaient dépouiller. Titus n'accepta pas, et les combats recommencèrent, après que tous les autres quartiers de Jérusalem eurent été incendiés. Des terrasses furent élevées contre les remparts de la ville haute, puis l'assaut final fut donné. Les défenseurs, épuisés par la faim et la fatigue, furent incapables de repousser les Romains, bien qu'ils eussent retrouvé d'abord assez de forces pour renouveler leurs scènes de massacre et de pillage dans ce dernier refuge <sup>4</sup>. Lorsque les légionnaires se furent emparés de la ville haute, de nombreux zélotes ten-

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, iv, 6-7. Sulpice-Sévère, *Chron.*, II, 30, et divers auteurs à sa suite, accusent Titus d'avoir lui-même fait brûler le sanctuaire juif. Mais l'accusation est dénuée de preuves.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, II, 4-8; v, 1-2.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, vi, 1; Suétone, *Titus*, 5; Dion Cassius, *LXVI*, 7, etc. A en croire Suétone, on soupçonna Titus d'avoir eu alors la pensée de se séparer de Vespasien, son père, et de fonder en Orient un empire indépendant.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, VII-VIII.



tèrent de s'échapper du côté des remparts qui font face au village de Siloé. On les pourchassa, mais ils se cachèrent dans les galeries souterraines. Les soldats romains parcoururent alors le quartier qu'ils venaient de conquérir, pillant, incendiant et égorgeant à leur tour avec férocité. Ainsi s'acheva (septembre 70) ce siège épouvantable, qui avait duré cinq mois et qui avait créé tant de difficultés aux vainqueurs, et coûté tant de souffrances aux vaincus<sup>1</sup>.

Ceux des habitants de Jérusalem qui avaient échappé à la famine et au glaive furent mis à mort, ou réservés pour le travail des mines et pour les combats de gladiateurs. Les hommes les plus beaux et les plus robustes furent destinés à orner le triomphe du vainqueur. à Rome. La faim fit sortir les uns après les autres de leur retraite ceux des zélotes qui avaient cherché un refuge dans les souterrains de la ville. Jean de Giscala demanda grâce. On lui laissa la vie sauve, mais il fut condamné à un emprisonnement perpétuel. On associa Simon Car Giora, son collègue, à ceux des captifs qui devaient faire partie du triomphe de Titus; mais il devait être immolé comme victime après la fête<sup>2</sup>. La ville fut complètement détruite; Titus ne laissa debout que les trois tours Hippicos, Mariammé et Phasaël, qui avaient servi de défense au palais du roi Hérode. L'une d'elles, Phasaël, d'après les uns, Hippicos, selon d'autres — subsiste encore partiellement aujourd'hui, sous le nom de « tour de David »<sup>3</sup>.

Si nous en croyons Josèphe, plus d'un million de Juifs avaient péri pendant le siège. « En comptant aussi ceux qui avaient trouvé la mort en Galilée, en Pérée et dans les villes de Juda, on peut dire que la race juive avait été en grande partie anéantie sur son propre sol. De nouveau Sion est assise sur le lieu où elle avait été incendiée, et elle pleurait sur ses fils tristement tombés, sur ses filles réduites à un honteux esclavage. Elle était beaucoup plus à plaindre qu'à l'époque de sa première destruction (par les Chaldéens), car, maintenant, aucun prophète ne lui annonçait la cessation de son veuvage et de son deuil<sup>4</sup>. »

Ses gloires avaient été nombreuses pendant les longs siècles de son histoire. « Comparée aux grandes cités de l'ancien monde, elle garde une physionomie et une splendeur qui ne peuvent manquer de frapper un observateur impartial. Elle n'a rien eu, en somme, de ce qui fait la gloire de Ninive et de Babylone, de Thèbes et de Memphis, d'Athènes et de Rome : ni l'étendue et la magnificence du site, ni la puissance militaire, ni l'éclat des monuments à part le temple...

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, VIII, 5; x, 1.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, VI, IX, 2 et IV, VII, 1-2.

3. *Bell. jud.*, VI, IX, 2.

4. Grätz, *Gesch. der Juden*, t. III, p. 446.

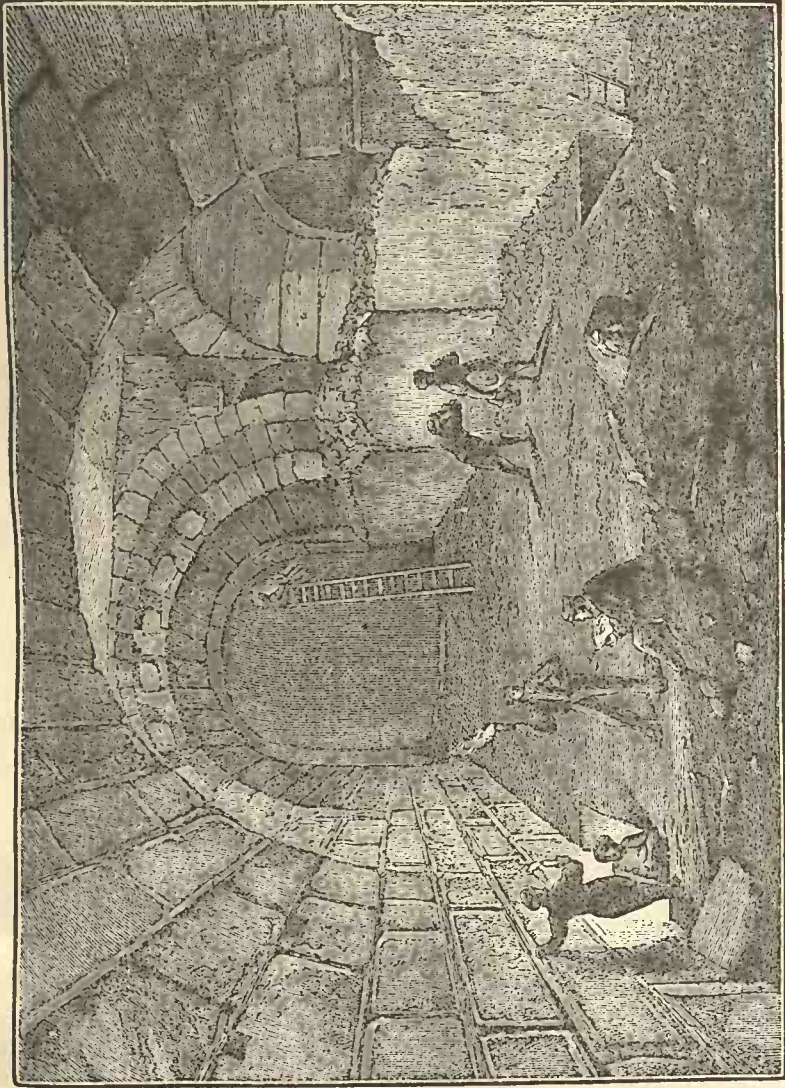


Fig. 174. — L'un des anciens souterrains de Jérusalem. (D'après Wilson, *The recovery of Jerusalem*, p. 76.)

Sa gloire lui vient de la place qu'elle tient dans l'histoire religieuse du monde. Au sein des ténèbres du paganisme, la petite colline de Sion produit l'effet d'un phare lumineux, d'où la connaissance et la religion du vrai Dieu ont projeté leurs rayons<sup>1</sup>. » Mais les grâces qu'elle avait reçues du ciel dépassaient encore ses gloires. N'avait-elle pas été réellement la cité de Dieu ici-bas<sup>2</sup>, « le théâtre des manifestations de sa puissance et de sa sagesse, de sa bonté et de sa jus-



Fig. 175. — Arc de triomphe de Titus à Rome.  
(D'après une photographie.)

tice? » Mais elle avait tant abusé des bénédictions divines! Si elle a péri, c'est, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ le lui avait prédit, « sous le poids de ses fautes et surtout de son déicide<sup>3</sup>. » Lorsque le Sauveur, le jour de son entrée triomphale dans Jérusalem, l'aperçut du haut du mont des Oliviers dans toute sa magnificence, il éclata en sanglots, en pensant au sort qui était réservé dans un avenir prochain à la ville si coupable, et s'écria :

1. Mgr Legendre, dans F. Vigouroux, *Dictionn. de la Bible*, t. III, col. 1395.
2. Psaume LXXXVI (hébr., LXXXVII).
3. Mgr Legendre, *loc. cit.*

Oh! si tu connaissais, toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te procurerait la paix! Mais maintenant cela est caché à tes yeux<sup>1</sup>.

Deux jours plus tard, Jésus disait encore, sous le coup d'une vive émotion, en s'adressant à la Ville sainte<sup>2</sup> :

Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!

Quelle profonde tristesse dans la phrase finale, « Tu ne l'as pas voulu! » Le Sauveur dégageait ainsi sa responsabilité relativement au sort misérable qui attendait Jérusalem. L'aile protectrice sous laquelle elle aura refusé de s'abriter se retirera totalement, et rien ne la protégera désormais. A quel affreux état viennent de la réduire les aigles barbares de Rome!

Mais « elle reste toujours la Ville sainte des Juifs », et « elle est devenue comme la patrie originaire de tous les chrétiens, que le Christ y a enfantés sur la croix<sup>3</sup>. »

Dans cette lutte inégale, les Romains déployèrent vraiment beaucoup d'intelligence et de courage; mais la victoire leur était assurée d'avance, ils avaient la supériorité du nombre et des moyens. Mais si les Juifs furent vaincus et périrent, ce fut glorieusement. « Jamais, en aucun temps, nation n'a tant souffert et ne s'est jetée si bravement et tout entière entre les bras de la mort, pour échapper au plus poignant des malheurs, à l'envahissement et à l'asservissement par la force brutale des armées étrangères. Ils ont payé de leur sang le droit de transmettre à leurs descendants le souvenir de la plus belle résistance qui ait jamais été faite par les faibles contre les horreurs de la conquête<sup>4</sup>. »

## V. — Après la guerre.

(Années 70-73)

Titus laissa la Xe légion à Jérusalem, pour y tenir garnison, et partit avec le reste de son armée, pour se rendre à Césarée de Philippe. Il y donna des fêtes, pendant lesquelles de nombreux captifs juifs durent prendre part à des combats contre des fauves, jusqu'à ce qu'ils eussent été tués, déchiquetés ou dévorés, ou bien, lutter les uns contre les autres, l'épée à la main, et s'entretuer. Dans la Césarée maritime, où Titus descendit ensuite, les mêmes jeux recom-

1. S. Luc, XIX, 41-42.

2. S. Matth., XXIII, 37.

3. Mgr Legendre, *ibid.*

4. De Sanley, *Les derniers jours de Jérusalem*, 1866, p. 437.

mencèrent, pour fêter l'anniversaire de la naissance de son frère Domitien. Il en fut de même à Beyrouth, en l'honneur de Vespasien, son père<sup>1</sup>. Après un assez long séjour dans cette dernière ville, Titus se rendit à Antioche, mais en s'arrêtant dans les principales villes qui étaient sur son passage, où il faisait aussi célébrer des jeux qui coûtaient la vie à de nombreux prisonniers juifs<sup>2</sup>. Les habitants et le sénat de la métropole syrienne eurent la cruauté de lui demander l'autorisation d'expulser les juifs nombreux qui étaient établis parmi eux. Titus répondit, avec la générosité qui formait le fond de son caractère : « Où iront ces malheureux? Ils n'ont plus de patrie et on ne veut les recevoir nulle part. » Il maintint donc leur droit de citoyens d'Antioche, qu'ils possédaient depuis l'avènement des Séleucides<sup>3</sup>.

Il ne revint à Rome qu'au mois de juin 71. Il y reçut l'accueil le plus honorable et le plus cordial de la part de son père et de la population. Il avait amené avec lui les 700 prisonniers choisis spécialement pour orner son triomphe. Cette cérémonie fut splendide : Vespasien, Titus et Domitien en furent ensemble les héros<sup>4</sup>. En avant de la procession étaient portés, comme trophées de guerre, les objets sacrés qui étaient tombés entre les mains des vainqueurs : le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, plusieurs rouleaux de parchemin contenant des parties de la Bible. Vespasien les plaça ensuite dans un temple splendide qu'il fit construire à la déesse de la Paix, en souvenir de sa victoire. Il garda, pour lui le riche et merveilleux tapis qui séparait le Saint du Saint des saints dans le temple de Jérusalem, et il en orna son propre palais<sup>5</sup>.

Un peu plus tard, sous le règne de Titus, on éleva dans le *Circus maximus*, un arc de triomphe, dont il ne reste que la fière inscription suivante : *Senatus populusque Romanus Imp. Tito Cæsari divi Vespasiani filio Vespasiano Augusto pontifici maximo tribunicia potestate X, imperatori XVIII. consuli VIII. patri patriæ principi suo, quod præceptis patriis consiliisque et auspiciis gentem Judæorum domuit, et urbem Hierosolymam omnibus ante se ducibus regibus gentibus aut frustra petitam aut omnino intemptatam delevit.* Mais on admire encore à Rome, en haut de la *Via sacra* et dominant le *Forum* tout entier, un autre arc de triomphe, qui porte le nom de Titus, et qui ne fut construit que sous le règne de son frère Domitien (81-96 après J.-C.). Ses sculptures sont assez bien conservées. Elles représentent, d'un côté, Titus sur son char triomphal, et la déesse

1. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, I, 2-3; II, 1. — 2. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, III, 1; V, 1-3. — 3. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, XIV, 5. — 4. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, V, 3-7; Dion Cassius, LXVI, 7. — 5. Josèphe, *Ant.*, VII, V, 7.

de la Victoire qui lui met sur la tête une couronne de laurier; la déesse Rome tient les rênes du quadrige. De l'autre côté, on voit s'avancer les guerriers romains, couronnés aussi de laurier et portant en guise de trophées la table d'or, les trompettes sacerdotales et le chandelier à sept branches. Une inscription très simple se lit sur le monument : SENATUS POPULUSQUE ROMANUS DIVO TITO DIVI VESPASIANI VESPASIANO AUGUSTO <sup>1</sup>.

Vespasien frappa aussi des monnaies qui représentaient à l'avers son propre portrait, au revers une femme éplorée, assise ou debout sous un palmier à côté d'un guerrier romain, avec l'inscription latine : JUDÆA CAPTA, ou JUDÆA DEVICTA <sup>2</sup>.

Jérusalem était prise et détruite, la Judée avait été vaincue, et

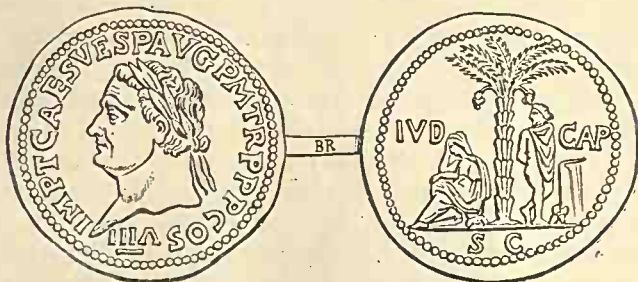


Fig. 176. — Monnaie de Titus frappée en souvenir de ses victoires.

Tête de Titus laurée. — r. Palmier. A gauche, une Juive assise sur une cuirasse; à droite, un guerrier les mains derrière le dos, tournant la tête; devant lui, un casque et un bouclier.

pourtant trois points minuscules de la Palestine, les forteresses d'Hérodion, de Machéronte et de Masada étaient encore à conquérir, car elles étaient toujours occupées par des zélotes indomptés. Le *procurator* récemment nommé, Lucilius Bassus, fut chargé de s'en emparer au plus tôt. Il semble n'avoir éprouvé aucune difficulté sérieuse pour soumettre Hérodion <sup>3</sup>. Le siège de Machœrus ou Machéronte, la *Mkaour* actuelle, dura plus longtemps. Finalement, les zélotes qui occupaient la place se rendirent, à condition d'avoir la vie sauve <sup>4</sup>.

Bassus étant mort sur ces entrefaites, c'est son successeur, Flavius

1. Voir la description détaillée publiée par S. Reinach, sous le titre « L'arc de Titus », dans les *Actes et Conférences de la Société des Études juives*, 1890, p. Lxv-cxi.

2. Madden, *Coins of the Jews*, p. 207-229. Sur la figure ci-jointe, au lieu du guerrier romain, on voit un captif juif qui a les mains attachées derrière le dos.

3. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, vi, 1.

4. *Ibid.*, VII, vi, 1-4.

Silva, qui eut la tâche particulièrement rude de se rendre maître de Masada. Cette forteresse, mentionnée dès l'époque du prince asmonéen Hyrcan II (42 avant J.-C.)<sup>1</sup>, comme une citadelle importante, avait été considérablement agrandie par le roi Hérode<sup>2</sup>. Il a été dit plus haut que les insurgés juifs s'y étaient installés dès le début de la guerre. Ils avaient en ce moment pour chef Éléazar, un descendant du fameux Juda de Galilée<sup>3</sup>. La forteresse était comme perchée sur un rocher à pic de tous côtés, de sorte qu'il était extrêmement difficile d'en approcher les machines de siège. Les Romains réussirent cependant à en installer une, qui pratiqua une brèche dans le rempart. Les assiégés se réfugièrent alors dans un bastion dont on ne put les chasser qu'en y mettant le feu. Pour ne pas tomber vivants aux mains des vainqueurs, ils eurent le barbare courage de tuer de leurs propres mains leurs femmes et leurs enfants; puis ils se donnèrent mutuellement la mort<sup>4</sup>. Cela se passait au mois d'août de l'année 73.

Cette fois, c'était vraiment la fin de cette guerre impitoyable, qui avait duré sept ans, et qui n'avait pas eu seulement comme résultat la destruction de Jérusalem, mais aussi le ravage et l'appauvrissement de toute la Palestine, la diminution considérable de la population israélite, bien plus, la ruine de l'État juif et la cessation de l'indépendance du peuple de Dieu. Vespasien s'attribua la possession de la Palestine comme une propriété privée<sup>5</sup>, dont tous les revenus tombaient dans le trésor impérial. Les cultivateurs juifs avaient d'abord été laissés en paix par Titus; mais, deux ans après le siège, Vespasien fit confisquer toutes les terres appartenant à des Israélites. La nation se trouva ainsi dépouillée de son propre pays, qui continua d'être gouverné par un *procurator*, mais d'un rang plus élevé, résidant à Césarée, comme avant la guerre<sup>6</sup>.

La ruine de Jérusalem apporta aussi des changements essentiels au judaïsme en général, surtout au point de vue religieux. Le temple ayant disparu, le culte public, dont il était le centre, fut supprimé par là-même dans ce qu'il avait de plus important, les sacrifices. Leur cessation pendant la guerre<sup>7</sup>, faute de victimes à immoler,

1. Josèphe, *Ant.*, XIV, n, 7.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, VIII, 3.

3. *Bell. jud.*, II, XVII, 9.

4. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, VIII, 1-7; IX, 1-2. Voir la très intéressante description donnée par le P. Abel, dans l'ouvrage : *Croisière autour de la mer Morte*, 1911, p. 108-121.

5. Josèphe, *Bell. jud.*, VII, VI, 6.

6. C'est pour cela que Tacite, *Hist.*, II, 78, nomme cette ville *Judææ caput*.

7. Le 17 *tammauz*, quatrième mois de l'année juive; c'est-à-dire, vers la mi-juillet.

avait été très justement regardée comme un malheur national. Les synagogues prirent la place du temple<sup>1</sup>. Les prêtres et les lévites, dont les services n'étaient plus nécessaires, disparurent aussi graduellement. Ils furent remplacés par les rabbins, dont les travaux minutieux se groupèrent autour de la loi mosaïque, qu'ils se mirent à interpréter dans les moindres détails. On a réuni plus tard dans le double Talmud, celui de Jérusalem et celui de Babylone, ces subtiles élucubrations; elles concernent tout ensemble le droit civil, le droit criminel et le droit religieux des Juifs. Au point de vue administratif, le Sanhédrin avait joué, même depuis l'installation des gouverneurs romains en Judée, un rôle très important, car Rome lui avait laissé d'assez larges pouvoirs. Depuis la ruine de Jérusalem, il cessa aussi d'exister, et ce furent encore les rabbins qui prirent sa place. Notons aussi la disparition des sadducéens. Au contraire, le pharisaïsme demeura plein de vigueur, et continua d'exercer sur les Juifs du monde entier une grande influence. On l'a dit avec beaucoup de vérité, en somme c'est lui qui a créé le judaïsme tel qu'il existe encore actuellement, avec son esprit, ses pratiques religieuses, ses coutumes spéciales<sup>2</sup>.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre plus loin le cours de l'histoire juive, car nous nous étions seulement proposé de raconter les faits et gestes d'Israël, en tant qu'il était « le peuple de Dieu. » Après la chute de Jérusalem et la perte de leur indépendance, les Juifs ont continué d'exister, répandus à travers la plupart des contrées du monde, au nombre d'environ treize millions actuellement, dit la statistique la plus vraisemblable. Mais, si leur vie matérielle, leur vie intellectuelle et jusqu'à un certain point leur vie religieuse demeurent — et c'est là un phénomène très remarquable, tant d'autres nations, autrement puissantes que la leur, s'étant éteintes peu à peu, après avoir jeté pendant plus ou moins longtemps un vif éclat — avec leur indépendance, ils ont perdu leur vrai titre de gloire et leur noble mission. Ils ne sont plus le peuple de Dieu, la nation théocratique, destinée à préserver, pour les distribuer ensuite aux autres peuples, les vérités religieuses dont il

1. Israël se sentit lui-même hors de sa religion... Il ne songea ni à continuer ni à transporter ailleurs son culte et son sacerdoce; il n'essaya pas de se rebâtir un temple. Il se contenta du peu qui lui restait... Sa religion ne fut plus ni la religion ancienne, ni une religion nouvelle; ce fut un débris recueilli tant bien que mal de la religion antique, mais un débris accessoire et inutile. F. de Champagay, *Rome et la Judée*, t. II, p. 205-206.

2. Sur ces divers points, voir F. de Champagay, *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*, 4<sup>e</sup> édit., t. II, p. 196-226; Milman, *The history of the Jews*, t. II, p. 91-125; Ewald, *Geschichte der Ausgänge des Volkes Israel und des nachapostolischen Zeitalters*, 3<sup>e</sup> édit., p. 1-117; Schürer, *Geschichte des jud. Volkes im Zeitalter Jesu Christi*, 4<sup>e</sup> édit., t. I, p. 692-704.



avait plu au Seigneur de les faire les gardiens, les témoins et les médiateurs.

Le vrai peuple de Dieu et du Messie, c'est maintenant l'Église du Christ, dont nous avons exposé brièvement la fondation et les progrès rapides. A l'heure voulue, elle s'est détachée du vieil olivier, désormais stérile, qu'était le judaïsme. Ses premiers ministres et ses premiers membres, véritable élite, appartenaient d'ailleurs à toutes les classes de la société juive contemporaine, et tout Israël était ainsi très dignement représenté par eux dans cette société, dont les anciens prophètes avaient annoncé qu'elle serait catholique et rayonnerait à travers le monde entier. Saint Paul, à la suite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous a indiqué le motif de l'exclusion relative des Juifs : par leur propre faute ils ont rejeté le Messie, ils sont demeurés incrédules à sa prédication et à ses miracles, ils sont allés jusqu'à le crucifier; ils n'ont pas écouté non plus la voix autorisée de ses apôtres.

Et pourtant, quel peuple distingué que le leur! Le même saint Paul a résumé dans un très beau langage les magnifiques privilèges que Dieu avait accordés, pendant de longs siècles, à cette race de choix, précisément en vue de l'union intime qui devait exister entre elle et le Messie. « Mes frères les Israélites, disait-il <sup>1</sup>, à qui appartiennent l'adoption des enfants, et la gloire, et l'alliance, et la Loi, et le culte, et les promesses; eux qui ont les patriarches pour pères, et desquels est issu selon la chair le Christ, qui est au-dessus de tout, Dieu béni dans tous les siècles! » Il n'était pas possible de tracer, en quelques lignes, un tableau plus élogieux et plus véridique. Dieu avait adopté les Israélites comme un peuple qui lui appartenait en propre, et il avait entretenu avec eux des relations toutes paternelles. Par là-même il les avait couverts de gloire, d'une gloire unique dans les fastes de l'ancien monde. Il avait contracté avec eux, au Sinâï, une alliance spéciale, et il leur avait donné une législation admirable, destinée à faire d'eux une nation sainte. Seuls aussi ils avaient reçu de lui un culte d'ordre supérieur, qui tranchait étonnamment avec les pratiques idolâtriques, presque toujours immorales, des autres peuples. Et quelles splendides promesses d'avenir leur avaient apportées de nombreux prophètes, sous la forme d'oracles réitérés, qui annonçaient la venue du Messie et l'effusion des grâces ineffables rattachées à cet événement! Les patriarches représentent ici les noms illustres d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de leurs descendants immédiats, cette source bénie de laquelle le peuple juif tirait son origine. Enfin, pour conclure, l'apôtre affirme que la prérogative mentionnée en dernier lieu est la plus pré-

1. Épître aux Romains, ix, 3-5

cieuse et la plus honorable de toutes : d'Israël devait naître selon la chair, d'après sa nature humaine, le Christ, qui possède en même temps la nature divine dans toute sa plénitude <sup>1</sup>.

Saint Paul consacre aussi un long passage de son épître aux Romains <sup>2</sup>, à l'étude du douloureux problème de la répudiation des Juifs, cette nation si aimée de Dieu et qui avait reçu de lui de si magnifiques privilèges. La pensée qu'ils avaient été exclus, pour la plupart, du salut apporté par le Messie, lui arrache d'abord un cri d'angoisse et un souhait héroïque :

Je dis la vérité devant le Christ; je ne mens pas; ma conscience me rend ce témoignage dans l'Esprit-Saint. J'éprouve une grande tristesse, et il y a une douleur continuelle dans mon cœur. Car je voudrais être anathème, séparé du Christ pour mes frères, qui sont mes proches selon la chair <sup>3</sup>.

Le généreux apôtre démontre ensuite, par divers faits strictement historiques, que la répudiation d'Israël n'est point en opposition avec la justice et les promesses divines. En effet, comme mode de justification, Dieu avait proposé à son peuple la foi au Christ, et il avait rempli strictement les conditions nécessaires pour exciter en eux cette foi et la leur rendre facile. Toutes les opportunités, toutes les garanties leur ont été offertes, pour les convaincre que Jésus est véritablement le Messie annoncé par les prophètes. Malheureusement, et par leur propre faute, ils n'ont pas répondu à l'appel reçu de leur Dieu. Comme l'avait prédit Isaïe, *lv, 1*, le Seigneur était en droit de leur faire ce reproche : « Tout le jour, j'ai tendu mes mains à un peuple incrédule et contradicteur. »

Après avoir adressé à ses coreligionnaires ces sévères mais très justes reproches, Paul leur fait entendre des paroles de consolation et d'espérance. Non, Dieu n'a pas rejeté d'une manière absolue et perpétuelle ceux qu'il avait choisis de toute éternité pour en faire son peuple de prédilection. Il est vrai que les Juifs se sont endurcis en masse dans l'incrédulité à l'égard du Messie; mais beaucoup d'entre eux ont cru en Jésus et l'ont reconnu comme le rédempteur promis à leurs pères. Il y a plus; et tout à coup saint Paul ouvre à la nation juive un horizon magnifique, en lui prédisant qu'un jour viendra où elle se convertira tout entière au Christ Jésus. Continuant de s'adresser aux chrétiens de Rome, qui avaient presque tous pratiqué le paganisme avant de recevoir le baptême, il leur dit :

Je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère... : c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que la plénitude

1. L. Cl. Fillion, *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Actes, I, p. 121-122.

2. *ix 1-xi, 33*.

3. *Épître aux Romains, ix, 1-3*.

des païens soit entrée (dans l'Église du Christ), et qu'ainsi tout Israël soit sauvé, selon qu'il est écrit : « De Sion viendra un libérateur, et il éloignera l'impiété de Jacob, et c'est là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'enlèverai leurs péchés<sup>1</sup> ». Il est vrai qu'en ce qui concerne l'évangile, ils sont ennemis...; mais, en ce qui concerne l'élection, ils sont aimés à cause de leurs pères. Car Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel. De même donc qu'autrefois vous-mêmes vous n'avez pas cru à Dieu et que vous avez obtenu maintenant miséricorde..., eux de même n'ont pas cru maintenant, afin qu'eux aussi ils obtiennent miséricorde<sup>2</sup>.

A ce souvenir de l'infinie miséricorde de Dieu envers les hommes, tous si coupables, l'apôtre laisse s'échapper, de son cœur reconnaissant, cette hymne de l'adoration et de la louange : « O profondeur des richesses et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ? Ou qui a été son conseiller ? Ou qui Lui a donné le premier et recevra de Lui en retour ? Car c'est de Lui, et par Lui, et en Lui que sont toutes choses ; à Lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen<sup>3</sup>. »

1. Jérémie, xxxi, 31-33.

2. Épître aux Romains, xi, 25-31.

3. Rom., xi, 33-35.

## TABLE DES GRAVURES

---

1. Tombeau de Cyrus à Pasargada .....	9
2. Bassin et coupe de l'ancienne Égypte.....	11
3. Chanteurs assyriens, précédés des musiciens.....	15
4. Berger des environs de Jérusalem.....	16
5. Brebis de Palestine.....	17
6. Darique d'or.....	19
7. Vue d'Hébron.....	20
8. Les trompettes sacerdotales représentées sur l'arc de triomphe de Titus à Rome.....	25
9. Éthiopiens apportant le tribu au pharaon.....	29
10. Riche maison égyptienne .....	34
11. Cavaliers assyriens.....	37
12. L'inscription de Darius, sur les rochers de Behistsan, près de Persépolis .....	39
13. Cylindre de Darius I <sup>er</sup> .....	42
14. Anneaux égyptiens à cachet .....	44
15. Vue de Suse .....	46
16. Assyro-Chaldéens .....	48
17. Une reine perse.....	49
18. Remise officielle du sceau.....	51
19. Le satrape perse, Tissapherne .....	52
20. Le roi Darius I <sup>er</sup> .....	55
21. Un grand de Perse.....	58
22. Balance égyptienne pour la pesée de l'or.....	64
23. Carthaginois priant .....	66
24. Perses de Persépolis.....	69
25. Tombeaux dans la vallée du Cédron et cimetière israélite.....	71
26. Vue de la vallée du Cédron.....	75
27. Orfèvres au travail.....	76
28. Porte antique de Ptolémaïs.....	83
29. Cabanes pour la fête des Tabernacles.....	86
30. Sceaux en langue hébraïque.....	88
31. Égyptiens apportant des poissons.....	91

32. Égyptiens faisant fondre du métal dans un creuset.....	95
33. Médaille de bronze d'Antonin le Pieux.....	97
34. Temple égyptien d'Éléphantine.....	99
35. Gardes du roi Darius à Suse.....	105
36. Un ennemi écorché viç.....	107
37. Nègres du Haut-Nil.....	109
38. Tétradrachme d'Alexandre le Grand.....	110
39. Tombeaux des rois de Perse.....	111
40. Plan de l'ancienne Alexandrie.....	117
41. L'Europe et l'Asie s'unissent pour glorifier Alexandre le Grand.....	118
42. Monnaie de Ptolémée I <sup>er</sup> Soter.....	121
43. Foule égyptienne prosternée, agenouillée et debout.....	123
44. Monnaie de Ptolémée II Philadelphie.....	125
45. Monnaie de Ptolémée III Évergète.....	126
46. Monnaie de Ptolémée IV Philopater.....	129
47. Éléphant de combat.....	130
48. Tétradrachme de Séleucus I <sup>er</sup> Nicator.....	132
49. Monnaie d'Antiochus II Théos.....	132
50. Tétradrachme de Séleucus II Callinicus.....	133
51. Monnaie de Séleucus III Céraunus.....	133
52. Antiochus III le Grand.....	134
53. Monnaie de Ptolémée V Épiphanè.....	134
54. Statère de Philippe V.....	134
55. Monnaie d'Attale II, roi de Pergame.....	135
56. La fontaine d'Hésébon.....	137
57. Bacchantes.....	139
58. Éléphants de combat.....	141
59. Le lis sur les monuments assyriens.....	150
60. Soufflet des forgerons égyptiens.....	151
61. Enfant flagellé dans une école romaine.....	153
62. Préparation des remèdes.....	157
63. Festin où les convives portent des couronnes.....	159
64. Monnaie d'Antiochus IV Épiphanè.....	166
65. Monnaie d'Eumène II.....	167
66. Le discobole Myron.....	170
67. Le <i>petasus</i> .....	171
68. Char de guerre grec.....	175
69. Autels païens à parfums.....	181
70. Bacchus.....	183
71. Scheikh el Gharbaouy.....	187
72. Cérémonie dans un temple d'Isis.....	189
73. Soldat grec, muni d'une cuirasse.....	193
74. Rouleau sacré déployé.....	199
75. Ruines de Belhouira.....	203
76. Soldat romain portant une échelle de siège.....	207
77. La déesse Atargatis.....	208
78. Fabrication de barques en Égypte.....	211
79. La déesse Nanée sur une monnaie.....	214
80. Monnaie d'Antiochus V Eupator.....	216
81. Tour portée par des éléphants.....	219
82. Tétradrachme de Démétrius I <sup>er</sup> Soter.....	224
83. Monnaie de Persée, roi de Macédoine.....	230
84. Vue des collines d'Arbèles.....	233
85. Soldat grec sonnante de la trompette.....	235

86. Monnaie de Ptolémée VI Philométor.....	239
87. Ptolémée VI, son frère Ptolémée VII et leur sœur Cléopâtre.....	240
88. Ruines de Tell el Yahouïdïeh.....	241
89. Médaba.....	245
90. Égyptienne moderne jouant du tambourin.....	247
91. Monnaie d'Alexandre Balas.....	249
92. Tétradrachme de Démétrius II Nicator.....	254
93. Fibule pour manteau.....	255
94. Monnaie d'Antiochus VI.....	261
95. Kédès de Nephtali.....	263
96. Monnaie d'Arios I <sup>er</sup> .....	265
97. Tombeaux phéniciens.....	272
98. Monnaie d'argent de Tryphon.....	273
99. Monnaie forte assyrienne.....	275
100. Monnaie d'Arsacès VI.....	278
101. Monnaie d'Antiochus VII Sidétès.....	280
102. Tantoûra, l'antique Dor.....	281
103. Palais de Jean Hyrcan.....	290
104. Monnaie d'Antiochus VIII Gryphus.....	293
105. Monnaie de Jean Hyrcan.....	295
106. Monnaie d'Aristobule I <sup>er</sup> .....	300
107. Salomé et Aristobule I <sup>er</sup> .....	300
108. Le <i>Loulab</i> .....	304
109. Monnaie d'Alexandre Jannée.....	307
110. Autre monnaie d'Alexandre Jannée.....	307
111. Monnaie de la reine Alexandra.....	309
112. Tombeau taillé dans le roc à Pétra.....	313
113. Pompée.....	315
114. Le Jourdain au-dessous du lac de Tibériade.....	323
115. César.....	324
116. Monnaie de Cléopâtre II.....	325
117. Buste d'Antoine.....	328
118. Guerriers parthes.....	331
119. Monnaie d'Antigone.....	334
120. Monnaie d'Hérode le Grand.....	342
121. Statue d'Auguste.....	346
122. L'amphithéâtre de Pompéi.....	350
123. Lutteurs grecs.....	351
124. Deux pugilistes et deux agonothètes.....	351
125. Ruines du Sérai à Césarée.....	353
126. Plan du temple d'Hérode.....	356
127. Plan cavalier du temple d'Hérode.....	357
128. Inscription grecque interdisant aux païens de pénétrer dans l'en- ceinte du temple.....	358
129. Le mur des Pleurs ou des Lamentations.....	361
130. Monnaie d'Hérode.....	366
131. Emplacement du théâtre d'Hérode à Jérusalem.....	369
132. Les sources de Callirhoé.....	374
133. Salle et sarcophages au tombeau dit des Hérodes.....	376
134. Le Sanhédrin en séance solennelle.....	377
135. Fontaine de la Vierge à Nazareth.....	383
136. Intérieur de la basilique de la Nativité à Bethléem.....	385
137. École orientale moderne.....	388
138. Ruines de la synagogue de Kefr Birim.....	395

139. Professeur assis sur une chaise antique.....	398
140. Grand candélabre qu'on allumait à la fête des Tabernacles.....	403
141. Immolation et préparation d'une victime.....	406
142. Denier d'Auguste .....	411
143. Monnaie d'Hérode Archélaüs.....	415
144. Monnaie de Claudius Félix .....	418
145. Porte-étendard romains .....	421
146. Buste de l'empereur Tibère .....	424
147. Monnaie du tétrarque Philippe .....	425
148. Monnaie d'Hérode Antipas.....	426
149. Machéronte.....	427
150. Image antique du Christ .....	432
151. Les apôtres rangés autour de leur Maître.....	435
152. L'église du Saint-Sépulcre .....	437
153. L'Église de Jésus-Christ ouverte à tous les peuples .....	441
154. Buste de Caligula .....	445
155. Centurion romain.....	449
156. Monnaie de l'empereur Claude .....	451
157. Égyptiennes se jetant de la poussière sur la tête en signe de deuil ..	452
158. Combat de gladiateurs .....	457
159. Combat dans l'amphithéâtre contre les bêtes fauves.....	458
160. Monnaie d'Agrippa I <sup>er</sup> .....	461
161. Dagues romaines.....	464
162. Monnaie d'Agrippa II .....	469
163. Maison antique du Hauran .....	479
164. Soldats égyptiens s'exerçant au combat .....	480
165. Ville et lac de Tibériade.....	483
166. Buste de Vespasien .....	487
167. Assyriens poursuivant les ennemis en barque au milieu des marais..	490
168. Vue de la Jérusalem actuelle.....	495
169. Vue générale des ruines de Gérasa.....	499
170. Cavalier auxiliaire de l'armée romaine.....	503
171. Carte des environs de Jérusalem .....	504
172. Soldats romains occupés à construire un <i>agger</i> ou retranchement...	505
173. Bélier romain, abrité par une <i>testudo</i> .....	508
174. L'un des anciens souterrains de Jérusalem.....	511
175. Arc de triomphe de Titus à Rome .....	512
176. Monnaie de Titus frappée en souvenir de ses victoires.....	515

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME III

### DEUXIÈME PARTIE (*Suite*)

#### LIVRE SECOND

##### DE LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE A LA RUINE DE L'EMPIRE PERSAN

###### CHAPITRE PREMIER

###### *Réinstallation des Juifs à Jérusalem et en Judée.*

I.	— Introduction; un précieux document pour l'histoire de cette période .....	5
II.	— L'édit de Cyrus et le retour d'un certain nombre d'exilés..	8
III.	— La reconstruction du temple de Jérusalem, commencée et interrompue .....	23
IV.	— Les prophètes Aggée et Zacharie .....	31
V.	— La construction du temple est reprise et achevée .....	38
VI.	— Esther et Mardochée .....	45

###### CHAPITRE II

###### *Esdras et Néhémie travaillent à reconstituer la nation théocratique.*

I.	— Leur œuvre difficile et bienfaisante .....	60
II.	— Malachie, le dernier des prophètes juifs .....	93
III.	— Le temple des Samaritains; la colonie juive d'Éléphantine.	96
IV.	— Les Juifs de Palestine aux derniers temps de la période persane .....	104

#### LIVRE TROISIÈME

##### DEPUIS LA FIN DE L'EMPIRE PERSAN JUSQU'À LA PERSÉCUTION D'ANTIOCHUS ÉPIPHANE

I.	— Alexandre le Grand, ses conquêtes, ses relations avec les Juifs .....	109
----	---	-----



II.	— Les Ptolémées d'Égypte et les Juifs.....	119
III.	— Les Séleucides de Syrie et les Juifs .....	132
IV.	— Les livres de l'Écclésiastique et de la Sagesse.....	147

## LIVRE QUATRIÈME

### DE L'AVÈNEMENT D'ANTIOCHUS ÉPIPHANE AU RÉTABLISSEMENT DE L'INDÉPENDANCE JUIVE SOUS SIMON MACCABÉE

#### CHAPITRE PREMIER

##### *Antiochus Épiphanes persécute les Juifs.*

I.	— Les livres des Maccabées; le persécuteur .....	163
II.	— La persécution devient de plus en plus violente .....	178
III.	— Mathathias et ses fils donnent le signal de la révolte pour défendre leur religion et leur patrie. ....	186

#### CHAPITRE II

##### *Les exploits et le gouvernement de Judas Maccabée.*

I.	— Il bat successivement les généraux syriens; purification du temple .....	193
II.	— Campagnes victorieuses de Simon et de Judas Maccabée contre les païens de Galilée et de Galaad .....	205
III.	— Mort d'Antiochus Épiphanes.....	213
IV.	— Campagne d'Antiochus V Eupator contre Jérusalem....	217
V.	— Guerre des Juifs contre Démétrius Soter.....	223
VI.	— Judas Maccabée conclut un traité d'alliance avec les Romains .....	229
VII.	— Mort héroïque de Judas Maccabée .....	232
VIII.	— Le temple juif de Léontopolis .....	238

#### CHAPITRE III

##### *Le gouvernement de Jonathas.*

I.	— Jonathas en lutte contre Bacchidès.....	243
II.	— Il prend parti pour Alexandre Balas, contre Démétrius son rival .....	249
III.	— Prospérité des Juifs parmi les bouleversements politiques de la Syrie; derniers actes et mort de Jonathas....	256

#### CHAPITRE IV

##### *Le gouvernement de Simon.*

I.	— Les débuts de Simon comme chef du peuple juif.....	269
II.	— Prospérité de la nation juive sous son gouvernement; ses relations avec Antiochus Sidétès; il meurt assassiné.	277

## LIVRE CINQUIÈME

DE LA MORT DE SIMON MACCABÉE A LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

### CHAPITRE PREMIER

*Les princes asmonéens.*

I.	— Gouvernement de Jean Hyrcan .....	289
II.	— Aristobule I <sup>er</sup> .....	299
III.	— Alexandre Jannée.....	301
IV.	— La reine Alexandra-Salomé .....	308
V.	— Hyrcan II et Aristobule II .....	311
VI.	— Pontificat d'Hyrcan II .....	319
VII.	— Antigone, roi de Judée .....	333

### CHAPITRE II

*Règne d'Hérode le Grand.*

I.	— Première période du règne.....	340
II.	— Seconde période .....	349
III.	— Troisième période .....	368

## LIVRE SIXIÈME

DEPUIS LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST JUSQU'A LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM PAR LES ROMAINS ET LA RUINE DE L'ÉTAT JUIF

### CHAPITRE PREMIER

*Conditions religieuses des Juifs lors de la naissance du Messie.*

I.	— Le Messie naît à Bethléem .....	381
II.	— Conditions sociales et religieuses du peuple juif à l'époque de l'apparition du Messie .....	387

### CHAPITRE II

*Comment la Palestine devint province romaine.*

I.	— Situation très troublée après la mort d'Hérode .....	409
II.	— Gouvernement d'Archélaüs .....	414
III.	— La Judée province romaine, ses premiers gouverneurs..	416

### CHAPITRE III

*Jean-Baptiste, précurseur du Messie, puis le Messie lui-même, Notre-Seigneur Jésus-Christ, exercent leur ministère en Palestine.*

I.	— Hérode Antipas et le précurseur .....	423
II.	— Par sa prédication et ses œuvres, par sa passion et sa résurrection, Jésus démontre qu'il est véritablement le Messie.....	430
III.	— Saint Pierre et les autres apôtres fondent l'Église chrétienne en Palestine et dans tout l'Empire romain....	442

CHAPITRE IV

*Les principaux faits de l'histoire juive,  
entre la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la guerre avec Rome.*

I.	—	Disgrâce de Caïphe, d'Antipas et de Pilate .....	444
II.	—	Les Juifs sont persécutés à Alexandrie et menacés en Palestine .....	447
III.	—	Le roi Agrippa I <sup>er</sup> .....	454
IV.	—	La Palestine est placée de nouveau sous la juridiction d'un gouverneur romain .....	459
V.	—	Agrippa II .....	469

CHAPITRE V

*La guerre désastreuse des Juifs avec Rome.*

I.	—	La révolte et le début des hostilités.....	472
II.	—	La guerre en Galilée .....	486
III.	—	Depuis la soumission de la Galilée jusqu'au siège de Jérusalem .....	491
IV.	—	Le siège et la prise de Jérusalem .....	502
V.	—	Après la guerre.....	513

